



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

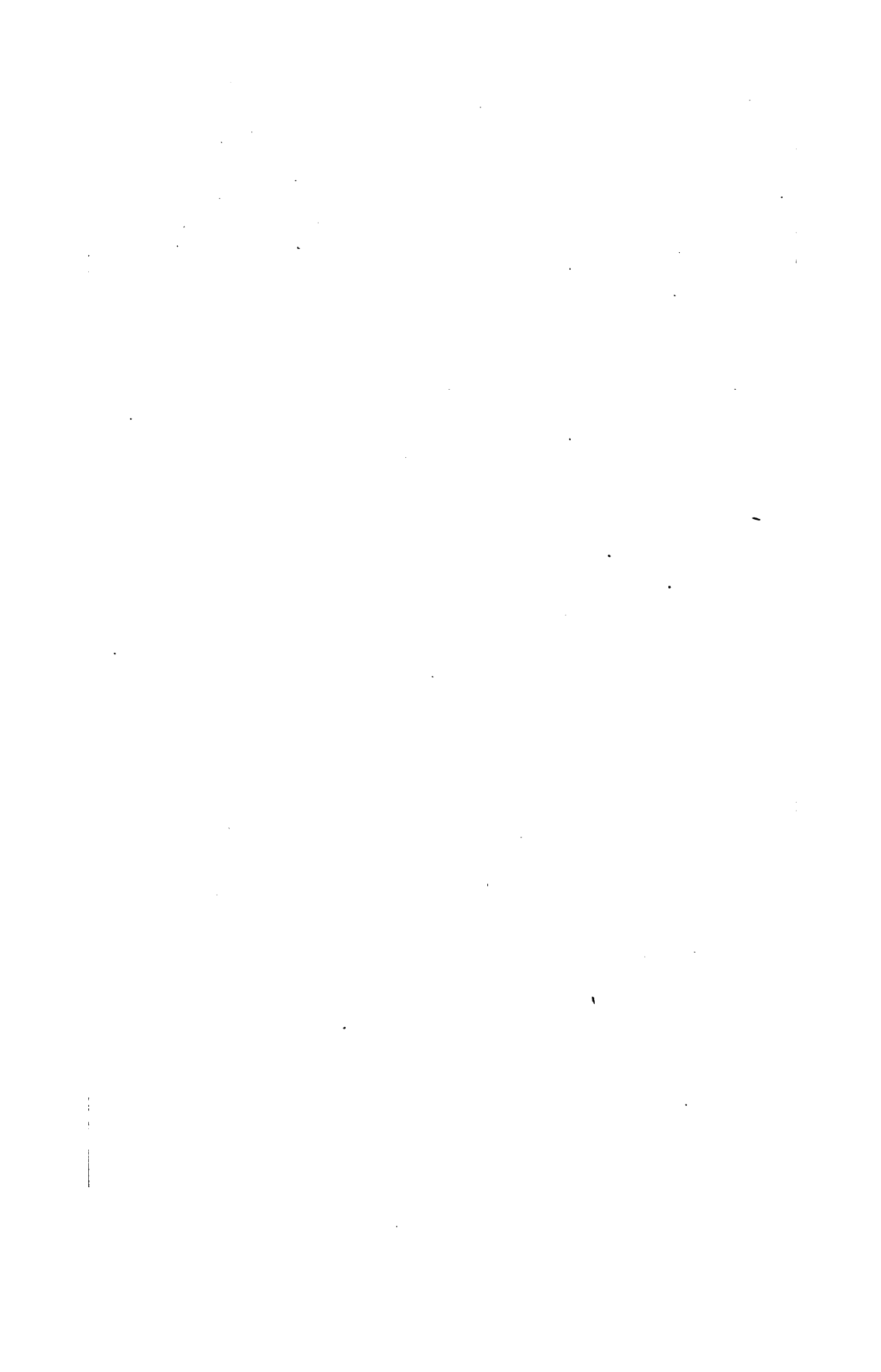


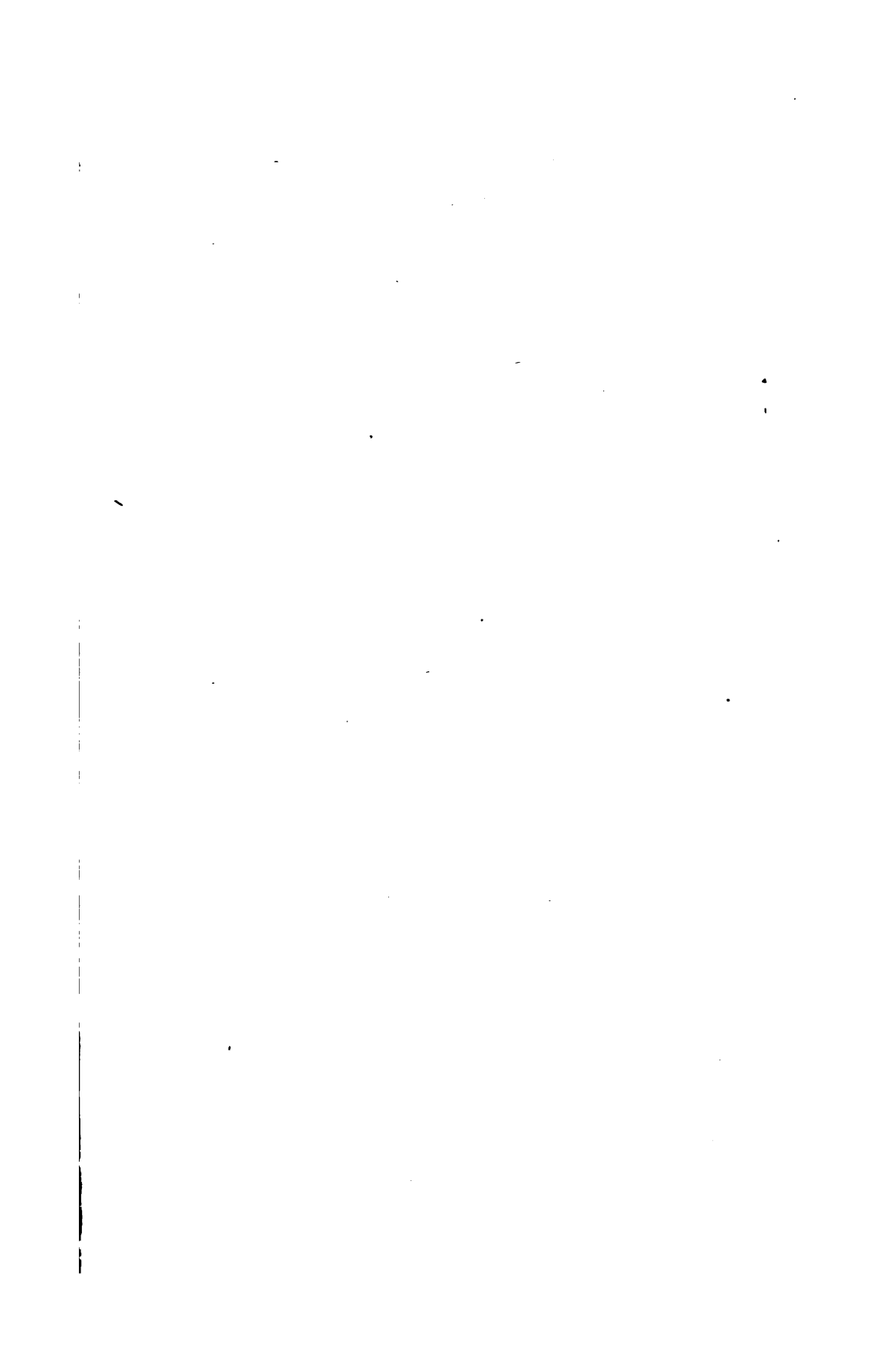
~~28. f. 10~~

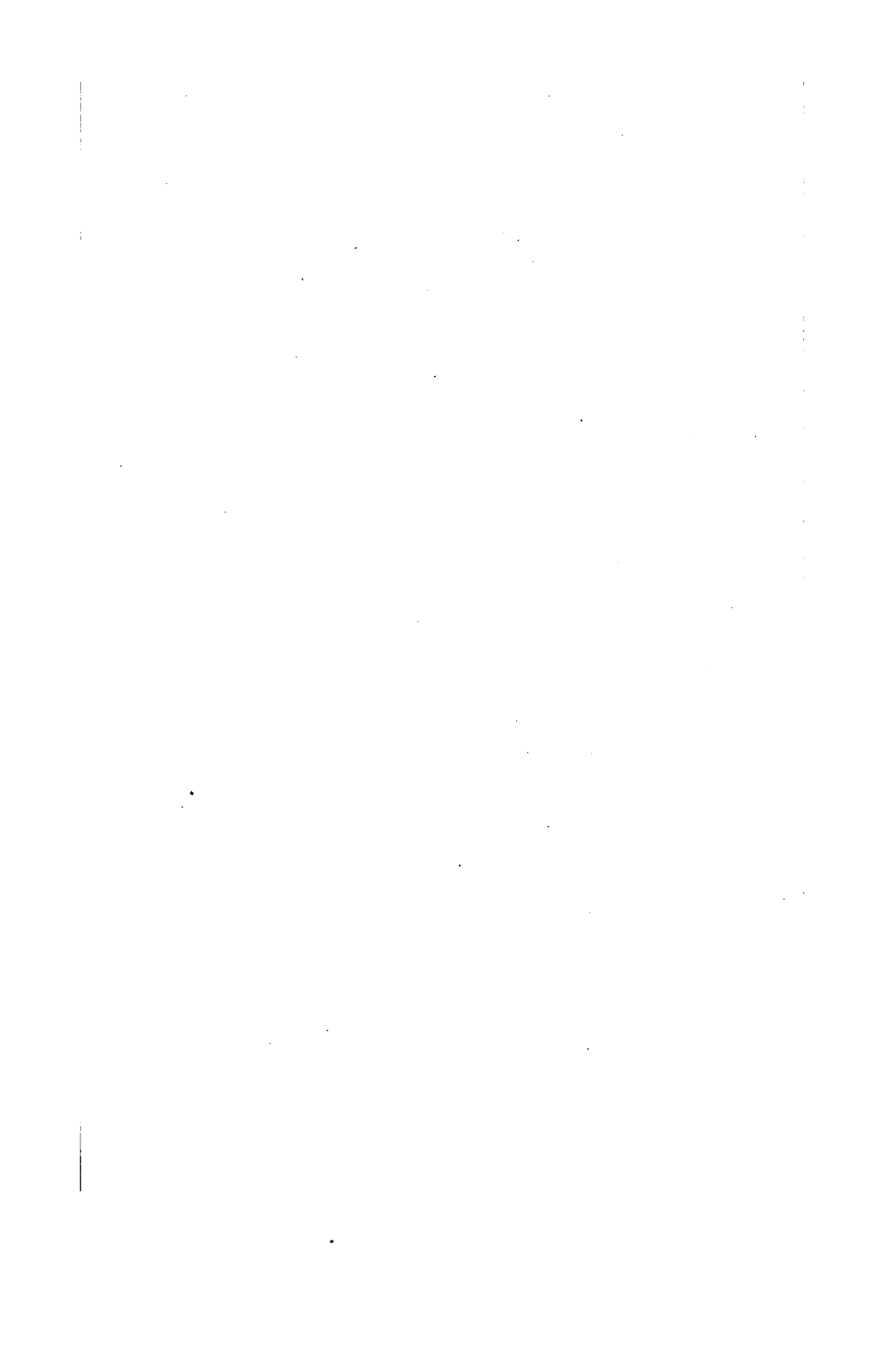
~~NS 49 d. 10~~



Vet. Fr. III B. 842







PORT-ROYAL.

PORT-ROYAL

PAR

C.-A. SAINTE-BEUVE.

TOME QUATRIÈME.

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{IE}.

RUE PIERRE-SARRAZIN, 14.
(Près de l'École de médecine).

1859.





Je n'ai qu'un très-court avertissement à placer en tête de ces deux derniers volumes. S'il fallait m'excuser du retard involontaire que j'ai mis à les publier, je dirais que quand je donnais le tome troisième en 1848, je ne prévoyais pas que les événements, en dérangeant ma vie, me conduiraient à écrire bientôt quatorze volumes de critique sur toutes sortes de sujets (treize de *Causeries du Lundi*, et l'*Étude sur Virgile*) : c'est là une parenthèse, ce me semble, qui explique tout.

Comme pourtant je ne cessais dans les rares

II

intervalles, et en chaque rencontre qui y touchait de près ou de loin, de songer au sujet qui m'était cher, et au canevas déjà tout dressé qui me réclamait, je recueillais chemin faisant, et même lorsque je semblais m'écarter, bien des notes et des indications nouvelles; je grossissais mes dossiers port-royalistes : de là deux volumes, au lieu d'un seul que j'avais promis.

Je n'ai rien eu à changer, d'ailleurs, à l'ordonnance première du sujet, tel que je l'avais établi en 1838 : la distribution et l'architecture (si je puis employer ce grand mot) sont restées les mêmes; seulement, à mesure qu'on avance, les chambres y sont de plus en plus remplies.

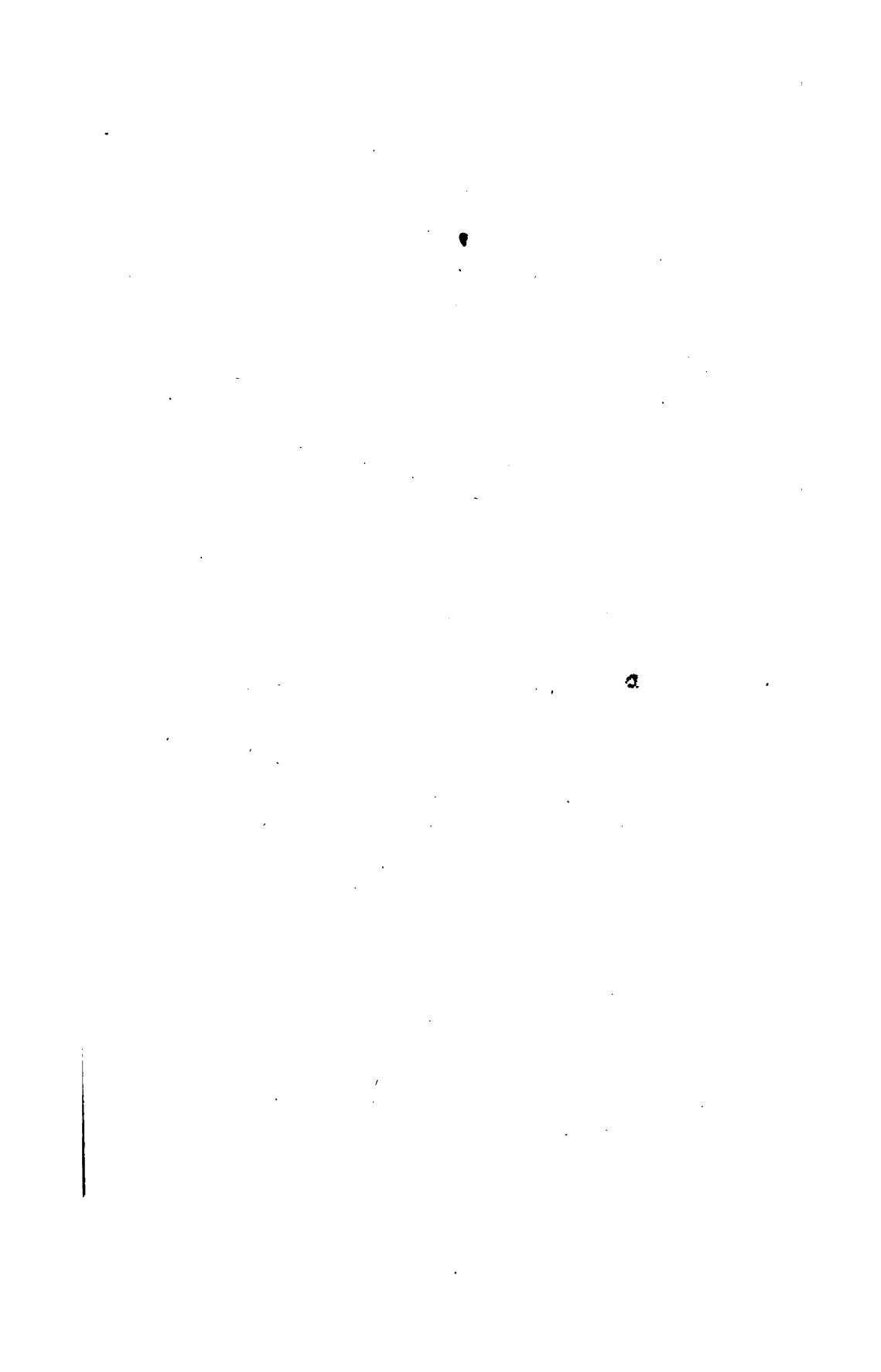
Septembre 1838.

LIVRE CINQUIÈME.

—

LA SECONDE GÉNÉRATION

DE PORT-ROYAL.



I

Reprise de la persécution contre le monastère. — Sortie des pensionnaires et des novices. — M^{lle} de Monglat ; M^{lles} de Luynes. — M. Bail à la place de M. Singlin. — *Visite* de la maison de Paris et de celle des Champs. — Interrogatoire de la sœur Angélique de Saint-Jean, et de la sœur Jacqueline de Sainte-Euphémie. — Guérison miraculeuse de la fille du peintre Champagne ; tableau commémoratif. — Mort de la mère Angélique.

La destruction des petites Écoles, consommée en mars 1660, n'était que le signal : la persécution recommençait, et elle n'allait plus cesser durant les huit années qui suivirent. La formule de la profession de foi, ou, comme on disait, le Formulaire qui avait été délibéré et dressé dans la dernière Assemblée générale du Clergé de 1657, et qui était depuis comme tombé en désuétude, fut repris et remis en vigueur par l'Assemblée de 1660-1661. Cette dernière, qui se tenait d'abord à Pontoise, avait été transférée à Paris. Le lundi 13 décembre (1660) au matin, le jeune roi manda aux présidents, ou, comme nous dirions, au bureau de l'Assemblée, de le venir trouver au Louvre chez le cardinal Mazarin, où il s'était rendu de bonne heure ; car

il désirait que leur rapport pût être fait à l'Assemblée dans la matinée même. « Il les attendit jusqu'à dix heures, dit un narrateur bien informé ¹, ces présidents ne s'étant pas pressés de venir plus tôt, parce qu'ils ne croyaient pas qu'on voulût faire tant de diligence. Étant entrés dans la chambre, ils y trouvèrent plusieurs ministres d'État, qui, s'étant tous retirés, les laissèrent seuls avec le roi et le cardinal Mazarin, qui était au lit.

« Sa Majesté leur parla avec assez de civilité, mais néanmoins d'un air qui témoignait quelque fierté affectée; il leur dit que si M. le Cardinal n'eût point été indisposé, il ne leur aurait pas donné la peine de venir, mais qu'il l'aurait prié de se transporter à l'Assemblée pour leur faire savoir son intention, qui était d'exterminer entièrement le Jansénisme et de mettre fin à cette affaire; que trois raisons l'y obligeaient : la première, sa conscience; la seconde, son honneur; et la troisième, le bien de son État...; qu'il les priait donc d'aviser aux moyens les plus propres pour vider entièrement cette affaire, et qu'il leur promettait de les aider pour l'exécution de ce qu'ils auraient résolu... »

Le Cardinal prit ensuite la parole; il dit que Dieu avait inspiré au roi cette résolution, et s'étendit sur tout ce qui s'était passé dans cette affaire, depuis le commencement, insistant plus au long sur les points que le roi avait touchés. Il parla près de cinq quarts d'heure, et le roi l'interrompit plus d'une fois pour témoigner l'affection avec laquelle il appuyait ses paroles.

« Après que le Cardinal eut achevé, M. de Rouen (le président) répondit au roi que cette résolution n'était

1. Hermand, *Mémoires manuscrits*.

pas seulement celle d'un roi très-chrétien, mais d'un roi saint; que le Clergé répondrait aux intentions de Sa Majesté, et qu'il espérait que chacun se mettrait en peine de faire, de son côté, ce qui était de son devoir pour les suivre. » Cet archevêque de Rouen était M. de Harlai de Champvalon, le futur archevêque de Paris, et l'homme qui servit le plus efficacement Louis XIV, pendant la plus grande partie de son règne, dans le gouvernement du Clergé et dans sa politique ecclésiastique. Bossuet donnait les théories et les doctrines : M. de Harlai avait la connaissance pratique des hommes et du maniement des assemblées.

Un historien janséniste, Dom Clémencet, citant quelques-unes des paroles de Louis XIV, adressées aux évêques, ajoute : « C'est ainsi qu'on *faisait parler ce grand prince*, dont on avait surpris la religion. » On n'avait pas surpris la religion de Louis XIV : elle s'était formée telle en lui dès l'enfance, et il parlait en cela selon son jugement et selon son cœur. « Ce jour-là même, 13 décembre, dit le narrateur janséniste déjà cité ¹, M. le Prince (le grand Condé) étant venu rendre visite au cardinal Mazarin, Son Éminence lui fit récit de tout ce qui s'était passé le matin ; comment le roi avait parlé de lui-même aux présidents de l'Assemblée, et sans avoir été inspiré ni de lui ni de la reine ; de sorte qu'il pouvait dire que Sa Majesté avait fait paraître sa capacité dans une occasion où les choses qu'il avait à dire, étant d'une matière purement ecclésiastique, semblaient le porter à se faire entendre par quelqu'un de ses ministres. »

Quelle fut précisément la cause de cette recrudescence

1. Hermant.

d'animosité, toute dirigée contre Port-Royal ? Une lettre du cardinal de Retz, archevêque de Paris, toujours en titre et toujours errant, courut alors et mécontenta la Cour : le cardinal de Retz, qui, au fond, ne demandait pas mieux que de se démettre de son archevêché, marchandait pourtant afin d'avoir des conditions meilleures. Cette lettre qui courut en son nom, et qui maintenait son droit, fut attribuée pour la rédaction aux jansénistes et à M. Arnauld en particulier. Arnauld le niant, il faut l'en croire ; elle n'est point de lui ; mais il paraît bien, d'après les Mémoires de Joly, qu'elle sortait en effet de plumes jansénistes. Au reste, peu importeront désormais ces accusations de détail. On accusera, l'année d'après, Arnauld d'être l'auteur des écrits en beau style qui se publieront pour la défense de M. Fouquet ; on l'avait bien accusé autrefois d'entretenir une correspondance avec Cromwell. Il n'aura pas de peine à se justifier chaque fois de chacune de ces imputations mensongères qui se succèdent, mais l'habitude du soupçon restera toujours. A dire le vrai, ce n'est pas tel ou tel acte qu'on veut atteindre et incriminer, c'est la tendance janséniste elle-même qu'on veut anéantir, et les faits particuliers ne seront plus que l'occasion ou le prétexte. Pour répondre aux intentions formellement exprimées du roi et du cardinal Mazarin, les résolutions de l'Assemblée de 1661 furent donc aussi rigoureuses qu'il se pouvait, et telles qu'on les jugea le plus propres à éteindre entièrement la secte, « à exterminer absolument et bannir bien loin de la France les dogmes de Jansénius. » On décida que le Formulaire devrait être signé non-seulement de tous les ecclésiastiques, mais des religieux et religieuses, et même des principaux de

collège, régents et maîtres d'école. Quinze jours après ces décisions prises, le cardinal Mazarin mourut (9 mars 1661) : les Jansénistes, s'ils crurent y gagner quelque chose, se trompèrent ; ils furent désormais poussés plus vivement, et n'eurent plus çà et là que des trêves. Louis XIV régnait.

Bien loin, en effet, d'avoir besoin d'être inspiré ou excité par d'autres dans cette recherche qu'il faisait du Jansénisme, Louis XIV, je l'ai dit, n'eut qu'à suivre ses propres impressions conçues de bonne heure et ses instincts de roi : « Je m'appliquai, écrit-il en ses Mémoires et Instructions dressés pour son fils, à détruire le Jansénisme, et à dissiper les Communautés où se formait cet esprit de nouveauté, bien intentionnées peut-être, mais qui ignoraient ou voulaient ignorer les dangereuses suites qu'il pourrait avoir. » C'était le roi très-chrétien, c'était aussi purement et simplement le roi ayant le goût du pouvoir absolu, et de l'entière unité dans les choses de son royaume, qui pensait de la sorte. Il s'était accoutumé à voir dans le Jansénisme une de ces productions suspectes, qui grandissent et se développent pendant les régence et sous les Frondes, et qu'un bon régime abolit. Politiquement il n'en faisait pas grande différence d'avec le Protestantisme : extirper l'un comme l'autre entraînait dans son plan d'une monarchie bien ordonnée. On peut dire qu'à part un très-court intervalle de temps qui suivit la signature de la paix de l'Église, les Jansénistes eurent toujours Louis XIV déclaré contre eux. A un seul moment, vers cette époque de 1669 où la plénitude de l'ambition et des plaisirs se rencontrait en lui, où il agissait de vastes projets de conquête, passait des La Vallière aux Montespan, et

laissait jouer le *Tartufe*, à ce moment qu'on peut dire le moins jésuitique, et même le moins ecclésiastique de son règne, ils parurent obtenir répit et grâce dans son esprit, mais ce ne fut qu'alors. La prévention, combinée à la pensée d'État, le reprit vite et alla croissant. La Paix, dite de l'Église, c'est-à-dire la trêve accordée au parti, était rompue dans l'esprit de Louis XIV, bien avant la rupture de 1679. Passé cette heure, les Jansénistes, et en particulier Port-Royal, ne traînèrent encore et n'échappèrent qu'à la faveur des divisions si longues entre le Pape et le roi dans l'affaire de la Régale et des Libertés gallicanes; mais, dès que Rome et Versailles tombèrent d'accord, ils furent écrasés.

La signature du Formulaire n'était si évidemment qu'un prétexte et un moyen, qu'avant même de la réclamer des religieuses de Port-Royal, on sévit provisoirement contre le monastère. En avril 1661, le lieutenant civil Daubray apporta l'ordre du roi de faire sortir, tant du couvent de Paris, que de celui des Champs, les pensionnaires, les postulantes et les novices, avec défense d'en recevoir à l'avenir. Il y a de la sortie de ces jeunes filles de grands récits pathétiques, écrits par les religieuses mêmes, et reproduits par les historiens; on a la liste de leurs noms, on a presque le dénombrement de leurs sanglots. Il est des douleurs domestiques qu'on ne devrait pas ainsi étaler dans le détail, sous peine de provoquer le sourire des moqueurs, ou même l'impatience des mâles esprits. Mademoiselle Marguerite Périer, la miraculée de la Sainte-Épine, et qui était postulante à Port-Royal de Paris, nous a montré dans une lettre la naïve exaltation de ses compagnes. Quelques personnes du dehors étant venues voir leurs parentes qui

étaient religieuses, et ayant dit au parloir : « *Voilà une grande persécution qui s'élève dans l'Église,* » une de ces religieuses, croyant que c'était une persécution comme celle de Dioclétien, alla trouver la Mère abbesse, alors la mère Agnès, et lui dit en toute simplicité : « Ma Mère, voilà une grande persécution : je vous prie de me dire, quand les bourreaux viendront nous prendre pour nous mener au martyre, ne faudra-t-il pas que nous prenions nos grands voiles ? » Elles avaient coutume de les prendre quand elles paraissaient devant des hommes. Mademoiselle Périer en conclut qu'on ne dissertait pas au dedans de Port-Royal pour dresser les religieuses sur ces matières débattues, comme c'était l'accusation du dehors. Elle peut conclure très-juste, du moins en ce qui était de la plupart et de la généralité du troupeau ; mais pourtant, et l'entière innocence admise, ce qui me gâte tous ces récits, c'est l'exagération manifeste et un excès de naïveté dans l'opiniâtreté, une disproportion du ton aux objets, à laquelle on a peine à se faire ; c'est un *pathétique impayable*, dit M. de Maistre, dont le dédain triomphe ; c'est, pour tout dire, un point de vue de nonnes (là même où elles semblent se mettre au-dessus et en sortir), qui est beaucoup moins conforme à celui de la mère Angélique qu'on ne le croirait ; car celle-ci était bien autrement forte et mâle, et sobre de paroles, comme nous le savons, et comme nous le verrons encore une fois tout à l'heure, à l'article de sa mort.

Certes l'éducation qu'on donnait au dedans de Port-Royal aux jeunes filles avait en son genre autant d'excellence que l'éducation donnée au dehors aux jeunes garçons. Racine a raison de dire de ces femmes de qualité, autrefois élevées à Port-Royal, et qui en gardaient

intérieurement la marque : « On sait avec quels sentiments d'admiration et de reconnaissance elles ont toujours parlé de l'éducation qu'elles y avaient reçue ; et il y en a encore qui conservent au milieu du monde et de la Cour, pour les restes de cette maison affligée, le même amour que les anciens Juifs conservaient dans leur captivité pour les ruines de Jérusalem. » Et cette image, sous sa plume, nous prouve qu'il pensait à Port-Royal presque autant qu'à Saint-Cyr, lorsqu'il faisait parler *la Piété* dans le Prologue d'Esther, ou lorsqu'il faisait dire à Élise, voyant entrer le chœur :

Prosperéz, cher espoir d'une nation sainte !
Puissent jusques au Ciel vos soupirs innocents
Monter comme l'odeur d'un agréable encens !

Boileau rendait à son tour un dernier hommage à cette solide éducation de Port-Royal, qui déjà, depuis près de quinze ans, avait de nouveau et définitivement cessé, lorsque, dans sa satire des *Femmes*, en 1693, il disait à Alcippe :

L'épouse que tu prends, sans tache en sa conduite,
Aux vertus, m'a-t-on dit, dans Port-Royal instruite,
Aux lois de son devoir règle tous ses desirs.

Si j'osais soupçonner un seul défaut à cette éducation de Port-Royal, appliquée aux femmes, ce serait de les avoir trop directement poussées vers la vie religieuse, pour peu qu'elles eussent en elles l'étincelle sacrée ; car alors, et entourées de la sorte, il était difficile qu'elles prissent une juste idée de la vie sociale ; elles devaient considérer l'état de mariage comme très-inférieur, s'en détourner presque comme d'un écueil, et dans cette voie parfaite, à l'exemple de leurs guides, elles devaient

toutes désirer d'atteindre l'extrême but. Un signe extérieur semble exprimer cette confusion, ou du moins ce trop de rapprochement entre les degrés : les pensionnaires n'avaient d'autre habit qu'un petit habit blanc, pareil à celui des novices. Mais nous n'avons pas tous les éléments précis pour juger de cet enseignement particulier, comme on les a depuis peu pour Saint-Cyr.

M. Daubray vint donc au monastère de Paris, le 23 avril (1664), le samedi d'après Pâques, accompagné du procureur du roi au Châtelet, et il se fit donner les noms des pensionnaires, tant celles de Paris que des Champs : sur quoi, le procureur du roi signifia l'ordre de renvoyer, dans trois jours, toutes ces pensionnaires, avec défense d'en recevoir aucune à l'avenir, soit pour y être élevées, soit pour y devenir religieuses. Il y avait doute dans le cas actuel pour quelques-unes qui n'étaient plus pensionnaires, qui étaient postulantes et à la veille de recevoir l'habit de novice, ne l'ayant pu prendre jusque-là à cause du Carême. On crut pouvoir passer outre à l'égard de celles-ci, et, les deux jours suivants, on fit prendre l'habit à sept d'entre elles, en diminuant un peu de la solennité d'usage et en abrégant ; car on craignait un contre-ordre. Cependant un commissaire du roi au Châtelet allait porter le 24 au monastère des Champs le même ordre de renvoyer les pensionnaires ¹, et dans les deux maisons la désolation

1. Ce commissaire fut annoncé et précédé par une lettre de M. Daubray à M. d'Andilly, écrite le 23, et conçue en des termes si remarquablement polis qu'ils ont mérité d'être conservés :

« Monsieur,

« J'avais ordre de vous aller visiter à Port-Royal, mais toutes mes démarches ont été si malheureuses que j'ai cru vous devoir épargner celle-ci. Je n'ai pas eu le courage de vous aller embrasser et vous porter de mauvaises nouvelles

était à son comble. A Paris, la sœur Angélique de Saint-Jean, maîtresse des enfants, ne pouvait plus entrer dans la chambre où ils étaient, sans qu'ils vissent se jeter dix ou douze sur elle, en pleurant et la conjurant de les prendre en pitié. Quelques-unes lui disaient : « Ma sœur, vous savez que je me perdrai si je retourne dans le monde. » D'autres demandaient l'habit de converse, afin d'être par là exemptées de sortir. Des petites de douze ou treize ans priaient qu'on les mît au noviciat. Il y en eut une entre autres, qui, n'ayant point encore déclaré sa volonté touchant la religion, s'écria : « Oh ! il est temps de se découvrir ; jusqu'à présent ma disposition ni mon âge ne me l'avaient pas permis ; mais, à cette heure, je le dis nettement, je veux être religieuse. » Elle s'offrit en même temps à prendre l'habit gris, afin de se cacher dessous, et par là de se sauver du naufrage ¹.

« Il faudrait avoir un cœur de tigre, écrivait à ce sujet M. Arnauld, pour n'être pas touché des larmes de tant de pauvres enfants, qui se jettent aux pieds des religieuses qu'elles rencontrent, en les conjurant de ne les pas renvoyer. » — « Depuis ce jour (du 23 avril),

en même temps. Madame l'abbesse de Port-Royal de Paris m'a donné occasion de me défaire d'une partie de ma commission, et pour le surplus, qui n'est qu'une formalité, de m'en décharger sur le commissaire Picart qui signifiera, avec votre permission, à la mère prieure et autres officières de la maison, mon ordonnance transcrite sur la volonté du roi. Il le fera avec tout le respect qui est dû à une Communauté si sainte ; et, vous demandant pardon de la nécessité que j'ai d'obéir, je demeure, Monsieur,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« DAUBRAY. »

1. Relation de ce qui s'est passé à Port-Royal depuis le commencement d'avril 1661 jusqu'au 29 d'avril 1662, dans le volume intitulé : *Histoire des Persécutions des Religieuses de Port-Royal, écrites par elles-mêmes* (1753).

dit une Relation, la maison devint une maison de larmes, et tout retentissait des cris et des pleurs de trente-trois enfants et de plusieurs filles déjà reçues au noviciat, et qui attendaient, comme l'arrêt de leur mort, qu'on les contraignit à sortir... » A toutes les heures du jour les scènes se renouvelaient « à mesure que l'on venait enlever, les uns après les autres, ces pauvres petits agneaux, qui ne se taisaient pas, mais qui jetaient des cris jusqu'au ciel. » N'entrons pas trop complaisamment dans le détail, de peur de tomber nous-même dans le larmoyant.

Une jeune fille pourtant dont le nom mérite d'être conservé, et qui se rattache dans notre idée, par ses parents, à des souvenirs tout autrement mondains, mademoiselle de Montglat, âgée pour lors de quatorze ans au plus, et qui venait d'être guérie, les jours précédents, d'un mal déjà ancien, qui la rendait boiteuse (ce qui avait eu lieu après neuvaine, et par l'intercession de saint Bernard, on n'en doutait pas), crut ne pouvoir remercier Dieu qu'en lui consacrant sa personne tout entière, et demanda le voile avec ardeur. Ayant fait assembler le 24 la Communauté pour prendre son avis sur ce cas d'exception, la mère Agnès proposa le dessein de la jeune enfant, représenta la sincérité et la ferveur de son désir, exprimé par elle plus d'une fois; qu'on l'avait toujours ajournée et remise à cause de son âge, mais que les circonstances permettaient de ne plus différer, et que le moment était venu d'imiter ce qui se pratiquait dans la primitive Église, lorsque, à l'approche d'une persécution, on abrégait le temps de ceux qui étaient en pénitence, et qu'on les admettait avant le terme à la sainte Communion. L'image

d'une piété si vive dans un âge encore si tendre tira des larmes de tous les yeux, et la postulante obtint de revêtir l'habit le jour suivant.

Disons, en deux mots, que mademoiselle de Montglat, fille du marquis de Montglat, dont on a de si utiles et si judicieux Mémoires, et de cette madame de Montglat, trop connue par ses légèretés et par sa liaison avec Bussy, avait été élevée à Port-Royal auprès de sa tante maternelle la marquise d'Aumont (née de Chiverny), à qui sa mère l'avait comme donnée. Sous les yeux de cette pieuse bienfaitrice du monastère, elle avait grandi, nourrissant de bonne heure et embrassant l'idéal de la vie intérieure et régulière sans partage. Elle était d'ailleurs d'un esprit ferme, élevé autant qu'orné; le latin, et jusqu'à un certain point les lettres, étaient entrés dans son éducation. Forcée de sortir de Port-Royal malgré son habit de novice, elle obtint de son père de se retirer à l'abbaye de Gif, où elle avait une tante prieure. On la retrouve pourtant à Paris en 1664-1665, au moment de la captivité des principales sœurs de Port-Royal, et leur rendant de bons offices avec l'agrément de l'archevêque. On la voit même présente le 3 juillet 1665, le jour de la translation et de la réunion des religieuses au monastère des Champs. Mais n'ayant pu obtenir de rentrer parmi elles, elle retourna à Gif, où elle fit profession deux ans après. Elle y exerça successivement les principales charges sous sa tante, alors abbesse; et elle-même, avec les années, y devint abbesse à son tour : exacte, austère, réformatrice, fidèle en tout temps à l'esprit de Port-Royal, et se dirigeant par les conseils d'hommes excellents, qui participaient aux traditions de cette génération pure. Elle abdiqua humble-

ment avant la fin, et mourut en 1701. Si Port-Royal avait subsisté, ou n'avait pas été irrévocablement muré pour celles qui se regardaient au dehors comme en exil, c'est dans son sein qu'elle aurait certainement développé ses mérites et appliqué ses vertus. Est-ce à nous de trouver ces vertus excessives ? Dès 1661, cette fille de quatorze ans ne payait-elle pas pour sa fragile mère, qui avait eu le tort d'inspirer, l'année précédente, à Bussy la chronique galante et scandaleuse, connue sous le titre d'*Histoire amoureuse des Gaules* (1660) ; car il ne l'écrivit, dit-on, que pour amuser madame de Montglat et pour lui complaire. Mais furieux bientôt de n'être plus aimé d'elle, ce vilain homme d'esprit fit tout pour la compromettre devant le monde et la diffamer ; il poussa la vengeance de la fatuité jusqu'à faire peindre dans le grand salon du château de Bussy des tableaux emblématiques avec devises, où il insultait à l'inconstance de celle qu'il appelait de mille noms, et qu'il enrageait tout bas d'aimer toujours. Malgré cet éclat de Bussy, les grâces et les qualités de madame de Montglat lui conservèrent les amitiés les plus honorables : et cependant sa fille, qui sans doute ignorait beaucoup de ces tristes choses, sentait en elle, comme par une compensation mystérieuse, l'ardent désir d'être deux fois honnête, deux fois pure devant Dieu, et de s'exercer sans relâche dans les voies du perfectionnement chrétien et de la pénitence. Si nous rencontrons dans les pratiques quelque petitesse, sachons nous reporter, pour être justes envers ces âmes intérieures, au principe et au but suprême de leur vertu, à cette haute pensée d'Éternité qui leur était à jamais présente.

Une autre personne d'un nom plus connu, mademoiselle de Luynes, fit instamment alors la même demande que mademoiselle de Montglat. Il y avait à Port-Royal, en ce moment, trois filles du duc de Luynes et de sa première et si pieuse épouse : l'aînée, qu'on appelle ordinairement *madame* de Luynes, la cadette, *madame* d'Albert, et mademoiselle de Chars, qui depuis se maria ; les deux premières restèrent vouées à la vie religieuse. L'aînée, mademoiselle de Luynes, était particulièrement chère à la mère Angélique, lui ayant été confiée presque dès le berceau par ses parents pour être dignement préparée au service de Dieu. Elle vint se présenter le 24 devant toute la Communauté et pria qu'on lui fit la faveur de la joindre à mademoiselle de Montglat, pour prendre l'habit le lendemain. Elle avait écrit dans le même sens à son père, qui arriva en toute hâte au couvent, mais qui ne voulut consentir à rien sans avoir consulté madame de Chevreuse. Cette dernière étant allée, à l'heure même, trouver la reine-mère, apprit d'elle que les novices sortiraient de Port-Royal aussi bien que les autres, et qu'il ne servirait de rien à sa petite-fille de revêtir l'habit si précipitamment. Madame de Chevreuse, alors dans sa haute dévotion finale, vint elle-même, quelques jours après (le 5 mai), recevoir à la grille du monastère ses petites-filles éplorées. La mère Angélique, malade et près de sa fin, et qui était arrivée depuis peu du monastère des Champs, trouva la force de conduire jusqu'à la porte sa chère victime qu'elle ne devait plus revoir, et qui s'arrachait d'elle avec déchirement. Madame de Chevreuse ayant fait compliment à la vénérable Mère sur sa fermeté : « Madame, lui répondit-elle, quand il n'y aura plus de Dieu,

je perdrai courage, mais tant que Dieu sera Dieu, j'espérerai en lui. » Et embrassant mademoiselle de Luynes, que madame de Chevreuse la priaît de consoler : « Allez, lui dit-elle, ma fille, espérez en Dieu, confiez-vous de tout votre cœur en sa bonté infinie, et ne vous laissez point abattre : nous nous reverrons ailleurs, où les hommes n'auront plus le pouvoir de nous séparer. »

Madame de Luynes resta fidèle toute sa vie à ces dernières paroles de la mère Angélique. Nous la connaissons par la Correspondance de Bossuet, qui entretenait surtout une grave et tendre liaison spirituelle avec sa sœur cadette, madame d'Albert. Toutes deux devinrent religieuses dans l'abbaye de Jouarre, qui était dans le diocèse de Meaux. En 1670; au moment de ce qu'on appela la Paix de l'Eglise, et quand Port-Royal refleurissait, elles renouèrent alliance avec leur berceau en rétractant par écrit la signature du Formulaire qu'elles avaient faite dans l'intervalle, et en témoignant de leur repentir. Cette rétractation envoyée par elles à leur évêque d'alors, M. de Ligny, qui s'était rattaché à Port-Royal, fut enregistrée dans les archives du monastère et nous a été conservée avec beaucoup d'autres pareilles du même temps. Elles y vinrent toutes deux pour s'y retremper à la source pendant quelques jours ¹. Ces dames de Luynes étaient à Jouarre quand Bossuet succéda en 1682 à M. de Ligny. Ce ne fut que bien plus tard, en 1696, que Louis XIV consentit à nommer l'aînée prieure de Torcy, et son inséparable

1. « Le mercredi 2 septembre 1676, madame d'Albert, religieuse de Jouarre, vint céans avec madame de Luynes; elle s'en retourna, le dimanche suivant, avec une sœur converse qu'elle avait amenée avec elle. » (Journal de Port-Royal.)

sœur l'y accompagna. La tache originelle d'avoir été élevées à Port-Royal leur était demeurée comme indélébile et les avait fait exclure des grâces auxquelles leur naissance les destinait : « J'ai toujours ouï dire, écrivait Bossuet à madame d'Albert (le 3 décembre 1694) que votre éducation de toutes deux à Port-Royal avait fait une mauvaise impression, que monsieur votre frère même (le duc de Chevreuse) avait eu bien de la peine à lever par rapport à sa personne : j'ai dit ce que je devais là-dessus et au Père de La Chaise et au roi même, je n'en sais pas davantage. » — « Il est vrai qu'on a dit au roi ce que vous avez su, écrivait-il encore (20 décembre 1695)... ; ce sont de vieilles impressions de Port-Royal, dont on a peine à revenir, mais qui, Dieu merci ! ne font aucun mal, si ce n'est de retarder le cours des grâces de la Cour, ce qui est souvent un avancement de celles de Dieu. » Madame de Luynes paraît ne s'être jamais ouverte aussi complètement avec Bossuet qu'elle l'aurait pu, et il avait besoin de la rassurer de temps en temps en lui confirmant les témoignages de son estime et de son amitié. C'est pour elle qu'il fit son admirable traité de *la Vie cachée*, comme pour la consoler d'avoir manqué plus d'une fois les abbayes auxquelles elle semblait près d'atteindre, et pour l'encourager aux sacrifices ou aux refus : « Heureuse encore une fois, lui écrivait-il à propos d'un de ces mécomptes, trois et quatre fois heureuse, et plus heureuse que si l'on vous donnait les plus belles crosses, de posséder votre âme en retraite et en solitude, sans être chargée de celle des autres ! c'est ce que Dieu demande de vous, et il me le fait sentir plus que jamais (23 octobre 1695). » — Il paraît que madame de Luynes,

toute fille de la mère Angélique qu'elle était, avait peine, non pas à se soumettre à ces exclusions (elle s'y montrait soumise), mais à renoncer de cœur, et une bonne fois, à toutes ces grandes places et dignités. Elle n'y voyait peut-être qu'un degré d'indépendance à acquérir pour mieux faire, et le moyen de se conformer plus étroitement à son premier idéal chéri.

Quant à madame d'Albert, c'est une figure touchante, timide, tourmentée, et qui s'attache à Bossuet comme sa vraie fille spirituelle, ce qu'elle était bien en effet; car c'était lui qui, en 1664, avait prononcé le sermon pour sa vêtue. Elle a cependant beaucoup gardé de Port-Royal et de cette éducation mortifiante, de même qu'elle a beaucoup de son frère, le duc de Chevreuse, pour les raisonnements subtils et à l'infini. Elle questionne, elle raffine; elle s'inquiète et s'accuse; elle s'analyse dans ses peines et ne s'en croit jamais assez guérie. Elle a, comme Job, de cette tristesse « qui nous fait voir un Dieu armé contre nous, » — « un Dieu toujours irrité. » Bossuet est bon et patient avec elle; il lui répond en détail et entre dans ses scrupules, autant qu'il faut pour y couper court :

« Je sais mieux ce qu'il vous faut que vous-même, lui dit-il sans cesse... Vous faites de grands efforts pour vaincre vos peines, et puis vous en revenez à la même chose... Vous vous tendez des pièges à vous-même, et vous êtes ingénieuse à vous chercher des embarras... Vous vous repliez trop sur vous-même, et vous devriez suivre plus directement le trait du cœur qui veut s'unir à Dieu... Si vous y prenez bien garde, ce n'est toujours que la même peine qui revient sous d'autres couleurs... Mettez-vous bien dans l'esprit ce que je vous ai dit, qu'attaquer directement ces peines, c'est les émouvoir et les fortifier, et qu'il n'y a qu'à les laisser s'écouler, et ne se point tourmenter de ces vains fantômes... C'est dans l'acte d'abandon que se trouve le seul remède à vos maux... Ne cherchons point d'explication avec Dieu dans la manière dont il agit en nous; il la sait, et c'est assez... Il sait cacher son

ouvrage, et il n'y a point d'adresse pareille à la sienne pour agir à couvert... Constance, dilatation, délectation en Dieu par Jésus-Christ, c'est tout ce que Dieu demande. »

Il cherche ainsi, par tous les moyens, à calmer une âme que la nature avait faite tremblante comme la colombe, et en qui Port-Royal avait cultivé dès l'enfance ce principe de gémissement et d'effroi. Il a, même, en lui parlant, de ces chants soudains, merveilleux, de ces rayons dont le discours s'illumine, et qui manquent par trop à nos directeurs Port-Royalistes monotones et austères :

« Aimable plante, s'écrie-t-il tout d'un coup et sans préparation en finissant une lettre, olivier fécond et fructifiant, arbre chéri de celui qui l'a planté dans sa maison ; qu'il regarde continuellement avec des yeux de complaisance ; qu'il enracine par l'humilité, qu'il rend fécond par ses regards favorables, comme un soleil bienfaisant ; dont il prend les fleurs et les fruits pour en faire une couronne à sa tête ; croissez à l'ombre de sa bonté, et ouvrez-vous à ses bénignes influences. »

Et à un autre endroit où il parle de la règle du silence, et comme pour en adoucir l'impression austère, pour la rendre aimable plutôt qu'effrayante, il a, au milieu d'une lettre, ce verset inattendu :

« Que j'aime le silence ! que j'en aime l'humilité, la tranquillité, le sérieux, le recueillement, la douceur ! qu'il est propre à attirer Dieu dans une âme, et à y faire durer sa sainte et douce présence ! »

Et aux approches de Noël (1695) :

Je vous verrai assurément après la fête, s'il plaît à Dieu. Je souhaite que vous la passiez saintement. Dans quelle troupe des adorateurs voulez-vous que je vous mette, de celle des Anges ou de celle des Bergers ?... »

L'âme angoisseuse à laquelle il s'adressait devait se prendre à ces heureux endroits comme à une parole de fête, et s'en réjouir pour longtemps. En un mot, Bos-

suet, dans cette Correspondance avec madame d'Albert, lui est constamment un très-sage, un aussi doux et plus prudent Fénelon. ¹

Il lui permettait d'ailleurs bien des choses, des lectures d'exception, et même des études : « Je n'improove pas que vous composiez en latin ; mais pour le grec, je crois cette étude peu nécessaire pour vous. » Il lui permettait, à elle en particulier, la lecture des Lettres de M. de Saint-Cyran : « Je ne change rien à la permission que je vous ai donnée, de continuer la lecture des Lettres de M. de Saint-Cyran : je ne le permettrais pas si aisément à quelqu'un qui ne l'aurait pas lu, ou que je ne croirais pas capable d'en profiter. La concession ou refus de telles permissions sont relatives aux dispositions des personnes. Ainsi vous pouvez continuer, et me marquer les endroits excellemment beaux. » Et comme elle craignait toujours d'outre-passer et d'enfreindre quelque défense dont il y avait bruit autour d'elle : « Cependant, allez votre train, lui disait-il, et ne vous émouvez jamais de ce que j'écris pour les autres, puisque je me réserve toujours une oreille pour les raisons particulières. »

J'ai tenu à montrer une des pensionnaires du Port-Royal d'alors, qui en avait beaucoup emporté et gardé en d'autres maisons. Dans madame d'Albert, nous

1. On se rend mieux compte, par ces passages, du caractère d'oraison qui était propre aux discours de Bossuet et qui est attesté par l'abbé Le Dieu, dans ses Mémoires : « De saintes religieuses et de grand mérite, dit-il, mesdames de Luynes et d'Albert, sensibles à cette impression ordinaire de ses discours, lui disaient dans leur transport : « Comment faites-vous donc, Monseigneur, pour vous rendre si touchant ? Vous nous tournez comme il vous plaît, et nous ne pouvons résister aux charmes de vos paroles. » La Correspondance de Bossuet avec madame d'Albert a gardé de ces tendres et charitables élanements de son éloquence pastorale. »

avons jusqu'au bout une élève timide, comme dans mademoiselle de Montglat une élève forte et une âme vaillante.

Entre les pensionnaires, dites postulantes et destinées au noviciat, qui sortirent à ce même moment de 1661, il y avait encore deux demoiselles Périer et mademoiselle de Bagnols. Celle-ci, comme mademoiselle de Luynes, était une fille particulière et tendre de la mère Angélique, à qui elle avait été remise dès l'âge de cinq ans ¹. Obligée de renoncer à devenir religieuse à Port-Royal, elle ne voulut pas l'être ailleurs, mais elle se considéra comme liée par ce premier vœu, ferma l'oreille à toutes les paroles de mariage qui vinrent la tenter, et continua de vivre au dehors, en conservant exactement l'esprit de la maison. Elle demanda à être enterrée au monastère des Champs. C'est aussi dans ce même esprit de fidélité inviolable que vécurent les deux demoiselles Périer, Jacqueline, morte la première, et Marguerite, la plus connue, et si recommandable pour nous, moins encore pour le miracle de la Sainte-Épine que par le soin avec lequel elle recueillit les traditions de sa famille, et aida à transmettre tant de pièces précieuses pour l'histoire de Port-Royal et de ces Messieurs ². Mademoiselle de Bagnols et mesdemoiselles Périer sont l'exemple de parfaites élèves de Port-Royal et de vierges chrétiennes, arrêtées par un obstacle au seuil du cloître, mais n'en perdant jamais la vue ni la pensée, et se considérant, par le vœu intérieur, comme à jamais consacrées à Dieu.

1. Se rappeler ce qui a été dit précédemment sur son père M. de Bagnols, au tome II, p. 284.

2. Précédemment, tome III, p. 128.

Je n'ai rien à noter d'intéressant sur les autres noms. On rencontre parmi les pensionnaires de la maison des Champs une Hélène de Muskry, Irlandaise, et dont la famille figure dans les Mémoires du chevalier de Grammont. Mademoiselle Hamilton, la future madame de Grammont, était sortie de Port-Royal à cette date et occupait déjà le monde : nous la retrouverons un jour. En tout il y avait une soixantaine de pensionnaires, tant à la maison de Paris qu'aux Champs, trente au plus dans chaque maison ; il n'y en eut jamais plus à Port-Royal, de même que le monastère au complet se composait de cent vingt filles religieuses.

L'habit qu'on avait précipitamment donné aux novices à la suite de la première visite du lieutenant civil fut mal interprété en cour, et ce magistrat revint le 4 mai porteur d'une lettre du roi dans laquelle il était fait à l'abbesse une réprimande à ce sujet avec ordre de faire à l'instant quitter l'habit à ces novices et de les renvoyer, ainsi que quelques pensionnaires qui, par suite de l'absence des parents, étaient demeurées encore. Ces dernières furent conduites et remises comme en dépôt au couvent des Ursulines de la rue Saint-Jacques. Pareille visite du lieutenant civil, pour le même objet, eut lieu le lendemain 5 mai au monastère des Champs. La mère Agnès s'empessa d'écrire au roi une lettre de respect et d'humble remontrance, où elle se plaignait du dessein qui se manifestait trop bien par ce nouvel ordre applicable aux novices mêmes, et qui n'allait à rien moins qu'à « éteindre une des plus anciennes abbayes du royaume ; » elle représentait sur ce point au roi très-chrétien ses scrupules comme abbesse, et ses peines de voir arracher de sa maison tant de filles

que Dieu y avait unies déjà et conjointes à lui et à leur Communauté¹.

« Le roi (selon la Relation) reçut fort bien cette lettre et la lut avec grande attention. Madame la comtesse de Brienne la mère a dit depuis à M. d'Andilly, que s'étant trouvée le matin au lever de la reine-mère, le roi entra et dit à Sa Majesté : « Madame, je viens de recevoir la plus belle lettre du monde de l'abbesse de Port-Royal. Elle me mande qu'elle ne peut en conscience dévoiler ses novices à qui on lui ordonne d'ôter le voile, mais que pour ce qui est du reste, si je continue à vouloir user de mon autorité, elle m'obéira avec respect. »

Je ne sais si le roi dit en effet de telles paroles, auxquelles les effets répondirent peu : mais l'amour-propre de Port-Royal, trop à l'image de celui de M. d'Andilly, se payait souvent de ces vaines louanges.

Le 8 mai, M. Singlin, qui avait la charge de supérieur des deux monastères, dut se retirer en toute hâte pour se dérober à une lettre de cachet datée du même jour, qui l'exilait à Quimper en Bretagne. Le nouveau supérieur imposé par les grands vicaires, et qu'eux-mêmes eurent à choisir sur une liste de sept noms envoyés par M. Le Tellier, fut un M. Bail plein de préventions, qui n'était pas un méchant homme, mais sans mesure et sans tact, un théologien de la plus commune espèce et dont le langage nous semblera grossier à côté de celui de ces Messieurs.

Le 13 mai, le lieutenant civil revint pour la troisième fois, accompagné du procureur du roi et aussi du che-

1. Sept novices et huit postulantes, en tout quinze personnes.

valier du guet. Ce dernier avait commandement d'arrêter M. Singlin qui ne s'y trouvait plus. Une lettre impérative du roi, et contre-signée Le Tellier, enjoignait à l'abbesse d'ôter l'habit sans délai aux dernières novices reçues et de les renvoyer toutes, ainsi que le restant des postulantes. On promettait de rendre la faculté d'en recevoir à l'avenir, lorsqu'un supérieur non suspect aurait remis la maison en bon crédit. L'abbesse se soumit, et ne pouvait que se soumettre, en ce qui était du renvoi ; mais ôter l'habit à qui l'avait reçu était une énormité ecclésiastique dans laquelle sa religion était intéressée. Elle se borna à déclarer aux novices qu'elle les laissait libres de le quitter ou non. Ces pauvres filles se trouvèrent sur cela dans une grande perplexité, ne sachant quel parti prendre entre leur devoir envers Dieu et l'ordre si précis du roi. On leur présenta même leur habit séculier pour qu'elles eussent toute liberté d'en changer à l'instant, mais pas une ne put s'y résoudre. « Enfin, dit la Relation, M. d'Andilly (qui dans les grandes circonstances s'improvisait comme un supérieur laïque et volontaire, et qui faisait ici l'intérim de M. Singlin) se trouva là pour les encourager à demeurer fermes et constantes dans la condition où Dieu les avait mises, quoi qu'il en pût arriver. Elles n'y étaient déjà que trop portées, mais elles se sentirent tellement fortifiées, qu'elles se résolurent de se laisser mettre en pièces, ainsi que dirent quelques-unes d'entr'elles, plutôt que d'abandonner leur voile et leur habit, si on ne le leur arrachait de force ou de violence. » Personne ne songeait à en venir à cette extrémité. Elles sortirent donc le 14 mai dans l'habit qu'elles avaient : cependant, par respect pour

l'ordre du roi, on leur mit des écharpes sur la tête, et l'on sauva ainsi l'apparence.

Les grands vicaires vinrent le 17 mai pour faire exécuter les ordres qu'ils avaient reçus ; ils amenèrent M. Bail afin de l'installer comme supérieur. L'abbesse résista sous prétexte que l'archevêque, c'est-à-dire le cardinal de Retz, ayant donné M. Singlin pour supérieur, on ne pouvait en conscience en recevoir un autre tant que l'autorité légitime ne l'avait pas déposé régulièrement : auquel cas les religieuses avaient par leurs Constitutions le droit d'en présenter un. C'était un privilège qu'elles tenaient encore du cardinal de Retz. Il fut convenu, après bien des pourparlers, que M. Bail serait reçu comme « envoyé et commis de la part des grands vicaires. » Ces derniers, et à leur tête M. de Contes, doyen de Notre-Dame, étaient assez favorables à Port-Royal et auraient voulu lui épargner les rigueurs. M. de Contes était un ecclésiastique poli, homme du monde, bienveillant dans les rapports de son office ; mais il n'était pas du bord de ces Messieurs comme on l'entendait ; il n'était pas de l'étoffe dont se font les ermites et les martyrs. M. de Pontchâteau dans son zèle étroit l'a jugé avec une rigueur qui tient du fanatisme, lorsque apprenant sa mort dix-huit ans après, il en écrivait (4 août 1679) :

« Vous aurez peut-être appris la triste mort de M. de Contes, doyen de Notre-Dame. Il est mort riche de 400,000 livres, dont on en a trouvé 200,000 en or et en argent dans ses coffres. Il avait des provisions d'habits et de meubles qui ont surpris tout le monde. Mais surtout il avait ses chambres pleines de sucre et de confitures, moisies, gâtées et demi-mangées par les rats. Avec tout cela il a partagé ses bénéfices à ses neveux et ses autres biens avec toute la bageasse humaine possible, et il s'est bien gardé de rien donner aux pauvres. Je me souviens que cet homme a fait autrefois une assez bonne

action : c'est son premier Mandement ; mais il n'était pas digne d'y persévérer et de contribuer par là à la paix de l'Eglise : c'est ce qui l'obligea bientôt à le rétracter ; car le moyen qu'un homme qui aimait tant le monde, n'obéît point au monde ? »

Aux yeux de Port-Royal M. de Contes ne fit donc, en sa vie, qu'une assez bonne action ; il concerta avec quelques-uns de ces Messieurs, et probablement avec Pascal, un Mandement donné le 8 juin (1664)¹, dont les termes, à la rigueur, permettaient de signer. Les religieuses de Port-Royal de Paris le signèrent non sans difficulté le 23 juin ; j'ai dit ailleurs² les peines qu'il causa au monastère des Champs, où l'on était moins bien informé, et les douloureuses angoisses, l'agonie de conscience de la sœur de Sainte-Euphémie (Pascal), qui mourut à la suite de cette lutte intérieure. Mais bientôt le Mandement ambigu fut révoqué par un Arrêt du Conseil d'État à la date du 9 juillet : le Pape ayant aussi témoigné sa désapprobation, par un bref où il taxait de fausseté et de *mensonge* l'interprétation des grands vicaires, ceux-ci effrayés firent un second Mandement (31 octobre 1664) qui ne laissait plus l'ombre d'un doute, et dans lequel les propositions qualifiées hérétiques étaient présentées non-seulement comme devant être condamnées en elles-mêmes, mais encore comme étant extraites du livre de Jansénius et condamnées au sens de cet auteur. La question de la signature se posait dans toute sa netteté.

Pour les ecclésiastiques et docteurs, ne pas signer, c'était faire acte de libre examen, marquer que sur un

1. Et non le 31 mai, comme il a été imprimé par inadvertance au tome III, p. 269.

2. Tome III, p. 270-277.

point de fait on tenait à son propre sens et qu'on y tenait publiquement, au risque même, en ayant raison là-dessus, de laisser se grossir et s'éterniser une querelle toujours périlleuse. Mais enfin cela était du ressort des docteurs.

Pour des religieuses comme celles de Port-Royal, refuser la signature, c'était marquer que sur ces points de doctrine on avait un avis ou du moins une prévention fondamentale, et qu'entre les différentes autorités extérieures qui étaient en opposition et en conflit, il y avait des autorités particulières, intimes et voisines du cœur, qui balançaient pour le moins, dans l'opinion qu'on s'en formait, la grande autorité publique du Saint-Siège et des puissances régulières. C'était pour des filles faire acte plus ou moins de docteur, et décidément prendre fait et cause pour certains docteurs.

On le savait bien, et tout le vif de l'insistance d'un côté, et de la résistance de l'autre, était là.

La mère Angélique mourante écrivit le 25 mai à la reine-mère une lettre de justification dans laquelle on lisait ces mots :

« Quant à ce qui regarde, madame, les erreurs contre la foi dont on dit que cette maison a depuis été infectée, je déclare devant Dieu à Votre Majesté que nos directeurs ont eu, au contraire, un soin si particulier de ne nous entretenir jamais, et de ne permettre point qu'on nous entretint de ces matières contestées qui sont si fort au-dessus de notre sexe et de notre profession, que bien loin de nous en donner connaissance, ils nous ont toujours éloignées de tout ce qui avait quelque apparence de contention, et que pour cette seule raison on ne nous a jamais fait lire aucun des livres mêmes dont le sujet est plus édifiant, comme entr'autres celui de la Fréquente Communion. »

Certes quand une personne comme elle, parle ainsi,

il faut la croire. Pourtant sa digne sœur la mère Agnès avait gardé un coin de curiosité à la d'Andilly pour les choses de l'esprit jusque dans la dévotion ; plus d'une avait pu l'imiter, et dans tous les cas, si jusqu'à ce moment les religieuses étaient restées étrangères à ces questions du dehors, il devient trop évident qu'on répara avec elles le temps perdu. La sœur Angélique de Saint-Jean, grand esprit et qui fut l'âme de Port-Royal en ces nouvelles épreuves, savait tout ce qu'on en pouvait savoir et l'apprit vite aux autres. Elle ne s'occupait pas seulement du dedans, elle correspondait avec les amis et les tenait au courant de l'état des choses, de la disposition des esprits ; elle sollicitait des secours spirituels et des appuis soit de l'évêque d'Angers son oncle, soit de l'évêque d'Aleth M. Pavillon, et, sous air de rechercher et de révéler leur avis, elle les exhortait et leur traçait leur voie : elle était fille à en remonter aux évêques eux-mêmes.

Le premier soin de M. Bail, en prenant possession de la supériorité qui lui avait été commise, fut d'éloigner les confesseurs ordinaires, en fonction sous M. Singlin, et qui étaient de la maison même, gens de bien, modestes et tout pratiques, tout cachés en Dieu, M. de Rebours, le plus âgé, qui en mourut de douleur deux mois après, M. d'Allençon, M. Akakia du Mont. On ne pouvait croire que les religieuses fussent sans communication habituelle avec les chefs du parti ; on ne s'expliquait que de la sorte leur résistance prolongée, et très-extraordinaire chez des personnes de leur état. Un lundi, 25 juillet, le lieutenant civil et le procureur du roi vinrent, dès six heures et demie du matin, à pied, ayant laissé leur carrosse à

quelque distance, pour examiner à l'improviste tous les dehors de la maison et s'assurer s'il n'y avait pas quelque porte de derrière. Ayant mis la main sur le portier et sur une des tourières, ils se firent conduire chez toutes les personnes qui avaient un logement sur la cour, entrèrent chez madame de Sablé, qui était encore au lit et qu'ils firent éveiller ¹, chez M. de Sévigné, chez mademoiselle d'Atri, chez mademoiselle Gadeau (une ancienne demoiselle de compagnie de la marquise d'Aumont). Ils montèrent à une échelle pour regarder par-dessus les murs du jardin. « Cette visite, a dit un historien janséniste ², était une espèce de circonvallation du monastère en attendant le grand siège. » N'ayant pu entrer dans le logis de madame de Guemené absente, ils revinrent le 1^{er} août, après en avoir fait demander les clefs. Une porte sous un escalier, qui donnait dans le monastère, mais qui était condamnée et murée depuis le temps de la Fronde, fut matière à explication. Ils ordonnèrent de faire murer la porte du logis de M. de Sévigné qui donnait sur la cour, celle de madame de Sablé également, et une autre porte qu'elle avait sur l'intérieur du monastère, et aussi de faire hausser les murs des jardins nouveaux. Le lieutenant civil revint le 18 août et ordonna, de la part du roi, de faire boucher la grille ou tribune de madame de Guemené

1. C'est à l'occasion de cette visite ou de quelque autre du même genre qui se fit en ces années, que mademoiselle de Vertus écrivait à madame de Sablé : « Je fus bien mortifiée de ne vous point entretenir sur la visite que vous avez reçue. Nous sommes dans un temps où on est à la merci de gens si passionnés qu'en vérité on passe par-dessus toutes les sortes d'égards et de bienséances. Il en faut bénir Dieu ; on mérite bien tout cela. Mais quand je sus qu'on avait été chez vous, mon cœur s'enfla terriblement. Il est très-fâcheux qu'il n'y ait pas un seul homme de qualité dans le Conseil de conscience. »

2. Hermant,

qui donnait sur l'église de dehors, et particulièrement celle de madame de Sablé qui répondait au chœur. Pour cette dernière ouverture, on eut beau représenter « l'incommodité de madame la marquise ; qu'elle avait obtenu cette permission du présent évêque de Toul (M. du Saussay), alors grand vicaire et supérieur de Port-Royal, et que de plus elle ne la faisait jamais ouvrir que pour elle seule ou pour des personnes qui avaient droit d'entrer dans le monastère comme Mademoiselle (la grande Mademoiselle), pour qui elle l'avait fait ouvrir deux fois, et pour madame de Longueville, ce qu'elle n'avait pas même fait sans la permission de l'abbesse ; » à tout cela on répliqua que c'était là une chose bien particulière : l'ordre précis de faire murer cette grille fut réitéré et mis à exécution ¹. On avait toujours dans l'idée qu'il se tenait des assemblées nocturnes, des conciliabules où les amis et les docteurs du dehors venaient exhorter les principales religieuses et ravitailler l'esprit du dedans. Mais cet esprit se riait des murailles et des clôtures ; il vivait dans les cœurs, il s'y était logé depuis des années et y avait pris racine de façon à résister ensuite à toutes les privations et à toutes les disettes, et à n'avoir plus besoin d'aliment quotidien. La persécution, la contradiction était un stimulant désormais suffisant pour l'entretenir. On s'entendait à distance, et le souffle invisible continuait de passer des uns aux autres et de se faire sentir nonobstant les captivités et les retraites cachées.

1. J'aurai occasion de revenir sur cette grille, sur cette porte de communication de madame de Sablé. Si on en avait l'histoire complète, on saurait bien des secrets.

En lisant le curieux recueil des Actes et Relations dressés par les religieuses mêmes de Port-Royal durant cette persécution de 1661 à 1665, bien des pensées contraires se partagent un esprit impartial et de bonne foi, et il y a quelque travail à faire avec soi-même pour les démêler.

L'impatience, je l'avouerai, est un de ces premiers sentiments. On a peine à pardonner à ces pieuses filles un entêtement si absolu sur un point accessoire et qui paraît si peu considérable. Elles disent qu'elles ne peuvent pas signer que Jansénius a été coupable de certaines hérésies, parce qu'elles sont ignorantes et incapables de lire le gros livre latin où ces hérésies auraient été articulées. Mais, catholiques, et vouées particulièrement à l'obéissance comme religieuses, elles s'en rapportaient aux autorités compétentes sur bien d'autres points essentiels et sur bien des faits qu'elles étaient hors d'état de vérifier. On a besoin, pour se rendre compte ici d'un arrêt d'esprit si insurmontable, de se dire que lorsqu'elles résistent si fort au sujet de Jansénius, c'est qu'elles savent qu'il a été l'ami le plus intime de M. de Saint-Cyran leur père, leur réformateur, et elles le défendent dès lors à ce principal titre comme un de leurs auteurs propres, un peu comme les Dominicains feraient saint Dominique, les Bénédictins saint Benoît, comme elles-mêmes feraient pour saint Bernard lui-même, si on l'attaquait : qu'on aille au fond, c'est là leur pensée, et tous les faux-fuyants, les airs d'humilité et d'ignorance dont elles s'efforcent de l'envelopper et de la couvrir, ne sont que pour la forme et pour le prétexte.

Mais cette pensée même, bien que si peu d'accord

avec leur condition soumise qui devait les tenir éloignées de toute contention, est une pensée honorable, une fidélité à l'ami de nos amis. Dans un des intervalles de la longue crise où nous entrons, les religieuses firent une espèce de Requête ou de vœu adressé à saint Joseph (15 mars 1662), et elles y marquèrent leurs intentions en plusieurs articles; par l'un des articles on est informé qu'elles font ce vœu « pour *six personnes* dont l'état est connu à Dieu, afin qu'il leur donne, s'il lui plaît, ce qui leur est nécessaire pour leur salut, auquel nous devons prendre, disent-elles, un intérêt particulier par reconnaissance de nos obligations envers elles. » — Ces six personnes qui ne sont pas nommées, et pour lesquelles on prie à Port-Royal, quelles sont-elles? C'est Arnauld, Nicole, M. Singlin, M. de Saci, M. de Sainte-Marthe, et un autre encore, soit M. d'Andilly, soit Pascal, soit simplement peut-être un des pieux confesseurs tel que M. Akakia (M. de Rebours étant déjà mort). Il y a, ce me semble, dans cette mention de six absents, auxquels on est si étroitement lié par la reconnaissance chrétienne, toute la clef de la résistance des religieuses de Port-Royal sur le fait de Jansénius. Jansénius aussi, l'ami le plus cher de M. de Saint-Cyran, était un des persécutés; il l'était dans sa mémoire et après sa mort, et ces religieuses qui le croyaient fermement innocent, puisqu'il l'était aux yeux de leurs six amis, se faisaient un cas de conscience, ou, comme nous dirions humainement, un point de générosité et d'honneur, de ne pas céder, de ne pas le reconnaître coupable et de ne consentir en rien à sa flétrissure. Elles s'exposaient à toutes les rigueurs ecclésiastiques et séculières plutôt que de sous-

crire à un article si particulier, mais dans lequel elles avaient mis leur religion, M. d'Ypres étant pour elles, je le répète, le représentant de la sainte doctrine et signifiant la même chose qu'Arnauld ou M. de Saint-Cyran. Il y a là un côté respectable au milieu de toutes les petites choses, et on hésite en définitive à condamner absolument une fermeté invincible, qui fait ses preuves par tant de sacrifices. Telle est la pensée morale qu'on dégage, non sans effort et sans peine, de cet amas de procès-verbaux, de paroles et d'écritures.

Et puis, comme étude du cœur humain au sein d'un groupe religieux, rien n'est plus curieux à suivre que cette force d'organisation imprimée de longue main par quelques directeurs et par de mâles abbesses à un couvent de filles, force de cohésion telle que rien ne pourra le démembrer ni l'entamer; que de ce nombre de plus de cent professes, une douzaine au plus, et des moindres, des plus chétives, se détacheront; que le reste demeurera uni, ferme, parlant, agissant, se dévouant comme un seul homme, comme une seule femme, et que cet esprit indestructible perpétué jusqu'à la fin dans le monastère n'expirera qu'avec la dernière professe et ne pourra s'éteindre dans la ruine même des pierres. Qu'on dise qu'il y a eu là de l'esprit de secte, mais l'exemple est mémorable, et tout nous atteste dans cette École de Jésus-Christ, comme on l'entendait de ce côté, une singulière vigueur ressaisie quelque part aux sources, et la puissance originelle du lien.

M. Bail commença une visite régulière à Port-Royal de Paris, qu'il termina en allant au monastère des Champs; il s'agissait d'un examen complet des deux

maisons et d'une revue de toute la Communauté. Il y mit près de deux mois (12 juillet-2 septembre 1664). M. de Contes, doyen de Notre-Dame, présida à l'opération, au moins au commencement et à la fin. On a le détail de tous les interrogatoires. J'y insisterai peu parce qu'on aura comme une nouvelle et plus solennelle représentation de cette visite dans celle que fera l'archevêque Hardouin de Péréfixe trois ans plus tard. M. de Contes fit l'ouverture par un discours modéré, indulgent et doux; il semblait s'excuser de prendre part à des mesures de rigueur ou de méfiance. M. Bail, qui n'était que son assistant, parla ensuite, mais d'une manière qui parut tout à fait injurieuse et qui était en effet brutale. Il disait par exemple :

« Mes très-chères sœurs en la charité de Notre Seigneur Jésus-Christ, ayant été choisi par messieurs les grands vicaires de ce diocèse, et particulièrement par monsieur le Doyen que voilà ici présent... pour prendre connaissance de cette maison, j'ai accepté cette charge...; car je pensais de deux choses l'une, ou que s'il s'était glissé quelque erreur parmi vous, nous le pourrions réformer, ou que s'il n'y en avait point, ce qui est beaucoup plus souhaitable et désirable, nous lèverions la diffamation publique et le scandale qui s'en est répandu partout, »

Il insistait sur l'ancienneté des visites qui sont, disait-il, une coutume ordinaire dans l'Église. Remontant pour cela jusqu'à la Création après laquelle Dieu regarda et considéra tous ses ouvrages et vit qu'ils étaient grandement bons, il passa ensuite au Déluge :

« Et lorsque les hommes eurent élevé cette tour de Babel après le Déluge, Dieu qui sait connaître toutes choses descendit pour voir cet ouvrage de vanité : *Descendam et videbo*, je descendrai et je verrai. Et devant que de punir les villes abominables de Sodome et de Gomorrehe qu'il voulait détruire pour le péché de luxure, il voulut, lui qui connaît éternellement toutes choses et dont la science est infinie, il voulut, dis-je, le voir et en être témoin, et il dit encore : *Descendam et videbo*. »

Joseph envoyé par Jacob et interrogé sur ce qu'il cherchait, répondait : *Fratres meos quero*, je cherche mes frères. — « Ainsi, s'écriait M. Bail, si l'on me demande quel est mon dessein dans cette visite, à quoi je tends, à *quoi je bute*, je répondrai : *Sorores quero*, je cherche mes sœurs. »

M. Bail, on le voit, n'avait guère profité de la manière d'écrire de M. Arnauld. Il parla ensuite de la concupiscence, des dérèglements qui se glissent surtout dans les monastères : « Car les diables d'Enfer, disait-il, ont une rage particulière contre les personnes vouées à Dieu, et contre les grandes épouses de Jésus-Christ ; il n'y a rien qu'il (le Diable par excellence) ne fasse pour les perdre, et lorsqu'il en attrape quelqu'une, vous ne sauriez croire combien il triomphe, il piaffe : car c'est son mets délicieux et sa viande choisie, *Esca ejus electa*. » Il en venait aux démoniaques proprement dites, aux possédées dont il citait un récent exemple en Bourgogne, mais surtout il insistait sur la damnable hérésie qui était la contagion régnante, et sur la nécessité de s'en enquérir :

« Car le bruit court, depuis plusieurs années, que vous en êtes infectées, disait-il, et il serait bien merveilleux que cela fût faux, ayant été entourées et environnées depuis longtemps de personnes suspectes ; je n'en veux pas dire davantage, je ne blesse pas leur réputation, elles sont suspectes à toute la France et avec raison. Il y a déjà plusieurs années que des personnes prévenues de ces erreurs ont fait des assemblées dans votre maison de Port-Royal des Champs et avaient imbu même plusieurs enfants de cette mauvaise doctrine ; et depuis vous avez toujours été conduites par de semblables personnes. »

On sent quel effet devait produire un tel langage sur des religieuses instruites et pures, habituées à une conduite régulière, discrète, à des enseignements

simples et évangéliques, et à suivre comme directeurs des hommes tels que M. de Saci et M. Singlin. Elles en eurent le cœur outré, et elles purent se dire : « En quelles mains sommes-nous tombées ? »

Ces mains n'étaient que grossières et non malfaisantes. Dans l'interrogatoire des sœurs une à une, M. Bail renouvelait continuellement les mêmes questions conformes aux préjugés répandus contre le jansénisme, ou bien c'était M. de Contes qui les posait devant lui pour le satisfaire :

« Vous a-t-on jamais dit que Jésus-Christ n'était pas mort pour tous les hommes ? » —

« Croyez-vous que tout le monde soit sauvé ? » —

« Croyez-vous que Dieu refuse sa grâce à quelques personnes ? » —

« Dieu a-t-il fait des commandements impossibles ? » —

« La Communauté communie-t-elle ? — n'est-on point quelquefois trois mois sans communier ? »

Les réponses furent uniformes et telles qu'on les pouvait attendre d'un christianisme pratique et sensé. M. de Contes en paraissait heureux, et M. Bail n'en était pas fâché. Lorsqu'il en fut à interroger des filles d'esprit et notamment la sœur Angélique de Saint-Jean, je laisse à penser lequel des deux passait son examen. Avec cette sœur Angélique, bien connue comme l'aînée des filles de M. d'Andilly et dont la réputation s'étendait déjà, M. Bail voulut être agréable. Cet interrogatoire, qui est le douzième et de la rédaction de la sœur Angélique, est une petite scène digne des *Provinciales*. Le propos en étant venu sur ce qu'on avait entendu le matin dans le discours de M. Bail, et M. de Contes ayant dit assez finement à la sœur Angélique et pour lui donner occasion de s'expliquer : « Vous avez oui

ce qu'on vous a dit ce matin ; quelle est votre pensée sur cela ?

— « Je vous assure, monsieur, répondit-elle, qu'un coup de tonnerre sur ma tête, à l'heure que je m'y attendrais le moins, ne m'aurait pas tant surprise... En vérité, monsieur, nous en sommes toutes étourdies, jamais nous n'entendîmes de pareilles choses, et tout notre Noviciat que je viens de quitter en est si effrayé, que je ne sais si elles pourront parler quand il faudra qu'elles comparaissent ici. »

Monsieur le doyen : — « Hé ! pourquoi, pourquoi donc ? »

La Sœur Angélique : — « Hé ! monsieur, qu'y a-t-il de plus surprenant à des filles qui vivaient ici dans une profonde paix et un oubli général du monde, ne pensant plus qu'à jouir du repos où Dieu les avait mises dans leur retraite, et à se préparer pour entrer dans un autre repos éternel quand Dieu les y appellerait ? et tout d'un coup on leur vient parler d'anathèmes, on leur fait voir qu'elles sont sur le bord ou déjà dans le précipice de l'hérésie : qui est-ce qui n'aurait pas peur ? on les compare à Sodome et à Gomorrhe, à des magiciennes, aux possédées d'Auxonne, cela n'est-il pas capable de surprendre ? Tout de bon, nous ne savons où nous en sommes. »

M. Bail : — « Ho ! mais cela ne se dit pas par comparaison ; j'ai voulu seulement vous faire voir comme quoi le Diable tâche par tous moyens de perdre les personnes religieuses. »

La Sœur Angélique : — « Je vous ai fort bien compris, mais cela n'empêche pas que cela ne nous ait été dit à nous et à notre sujet, et qu'il ne soit très-vrai que l'hérésie dont on nous accuse soit un crime plus grand que tous ceux-là. C'est pourquoi vous n'eussiez pas eu tort de faire la comparaison, s'il était vrai que nous fussions coupables. »

M. Bail : — « Il est quelquefois besoin d'étonner au commencement afin d'émouvoir. »

La Sœur Angélique : — « Oui, monsieur, mais les remèdes qui n'ont point d'autre effet que d'émouvoir, sont très-souvent dangereux. »

Cet interrogatoire qui se prolongea ainsi en conversation s'assaisonna de sourires et se termina par un compliment de M. Bail, qui le tourna bien agréablement « autant qu'il le put faire. » La femme d'esprit l'avait tout à fait gagné.

Au monastère des Champs, quand M. de Contes et M. Bail s'y transportèrent (22 août), on procéda de

même. M. Bail fit un discours d'ouverture également inconvenant, suivi d'une visite également satisfaisante. On a l'interrogatoire de la sœur Jacqueline de Sainte-Euphémie (Pascal) qui vivait encore, et rédigé par elle-même. M. Bail interrogea cette noble fille sans bien savoir à qui il avait affaire. Elle le fit sourire à un moment en lui récitant deux vers français. Sur une de ses questions habituelles qu'il lui adressa : « Si Jésus-Christ est mort pour tous les hommes, d'où vient donc qu'il y en a tant qui se perdent éternellement ? » elle lui répondit :

« Je vous avoue, monsieur, que cela me met souvent en peine, et que d'ordinaire quand je suis à la prière, et particulièrement devant un Crucifix, cela me vient à l'esprit, et je dis à Notre Seigneur en moi-même : Mon Dieu, comment se peut-il faire, après tout ce que vous avez fait pour nous, que tant de personnes périssent misérablement ? Mais quand ces pensées-là me viennent, je les rejette parce que je ne crois pas que je doive sonder les secrets de Dieu. C'est pourquoi je me contente de prier pour les pécheurs. » — Il répliqua : « Cela est fort bien, ma fille. Quels livres lisez-vous ? etc. »

L'interrogatoire de la sœur de Sainte-Euphémie a un caractère de simplicité et de sérieux qui touche, quand on songe à la fin prochaine de cette noble fille à moins de six semaines de là. Elle ne s'y permet pas la légère pointe de raillerie qu'on aurait pu attendre d'une sœur de Pascal et que la sœur Angélique s'est accordée plus librement. Elle est déjà dans le pressentiment et sous l'impression sévère des approches de la mort.

Mais ce n'était pas tout pour le monastère d'avoir sa justification authentique de mœurs et de doctrine dans l'Acte de visite que dressèrent M. de Contes et M. Bail ; il restait toujours cette signature du Formulaire, que les gens du monde et de cour ne s'expliquaient pas qu'on refusât si obstinément de donner. Le nouveau

Mandement des grands vicaires l'exigeait nettement et sans subterfuge. Le monastère en discuta toute une journée, après y avoir réfléchi pendant huit jours dans la prière. La mère Agnès avait, dès le principe de la délibération, exposé la difficulté du cas et les divers partis à prendre dans un discours qui, sous sa forme prudente, était ce qu'on appellerait en d'autres matières un beau discours d'opposition. On en passa après mûr examen par son avis, qui était de ne signer qu'avec un *en-tête* qui signifiait au fond qu'on se soumettait en ce qui était de la foi, mais qu'on demeurait sur la réserve pour le reste. Sauf l'enveloppe et la circonspection des termes, c'était le sens. Cette signature, qui est du 28 novembre 1664, est la dernière limite et la plus extrême, où la conscience des religieuses leur permettait d'aller dans ce qu'elles considéraient comme une voie de concession : *Rien au delà* fut désormais leur devise, et Bossuet pas plus qu'un autre, s'il les avait vues et chapitrées, et s'il leur avait adressé les lettres et discours qu'on sait qu'il prépara deux ou trois ans plus tard et qu'on lit dans ses Œuvres, n'y aurait rien gagné. Un Ange qui serait descendu exprès du Ciel pour les convaincre n'y aurait pas réussi (elles en conviennent) et leur aurait paru un faux Ange, les exhortant à violer la loi de Dieu ; elles auraient fait selon le précepte de saint Paul, elles lui auraient dit *anathème*. L'honnête et bienveillant M. de Contes ne fut pas sans leur dire et leur redire la seule chose sensée, c'est « que jamais leur signature, si elles la donnaient pure et simple, ne serait prise pour une marque de leur créance, mais seulement de leur respect, parce qu'il n'y avait personne qui ne sût bien

qu'un fait ne pouvait être un article de foi. » Rien n'y faisait, la position était prise. Paraître consentir au jugement de ceux qui condamnaient M. d'Ypres, c'était témoigner contre leur créance intérieure, c'était tromper l'Église et faire un mensonge. Plutôt souffrir mille morts que de mentir une seule fois. C'est par cet angle unique qu'elles envisageaient fixement l'affaire, sans biais possible, sans voie d'accommodement. L'esprit des Arnauld se retrouvait là dans son immuabilité et son impossibilité de jamais céder, esprit irréductible dans ses points d'arrêt et irramenable. Et ici cet esprit s'était logé dans un couvent de femmes, ce qui ne le rendait pas plus facile.

« Il me semble, dit à ce sujet la Relation, qu'en considérant ce qui se passe maintenant sur ce sujet, on peut faire une allusion, qui n'est pas désagréable, à l'histoire de l'ânesse de Balaam, qui ne se remuait point pour les coups dont ce prophète la chargeait, quoique sans doute elle sentît de la douleur, parce que l'Ange du Seigneur lui paraissait l'épée à la main pour l'empêcher de passer, et par son regard tout brillant de lumière et de feu, la rendait capable de suivre la volonté de Dieu, quoique son maître ne la pût connaître. »

Je ne sais si la comparaison est aussi agréable qu'elle le paraît à la plume janséniste qui s'y complait, l'image du moins est expressive ; je ne me la serais pas permise de moi-même, mais je la donne comme je la rencontre.

Les miracles à Port-Royal ne manquent jamais, et ils viennent à temps. On sait ce qu'il en fut de celui de la Sainte-Épine qui, il y avait quelques années, était survenu si à point pour suspendre la persécution imminente. Un nouveau miracle se fit à ce moment dans

les premiers jours de janvier 1662. Une des religieuses, la sœur Catherine de Sainte-Suzanne, fille du peintre Champagne, et qui ne pouvait marcher depuis quatorze mois, étant affligée d'un mal nerveux ou rhumatismal du côté droit et de la cuisse droite, se trouva guérie subitement et en état de marcher à la suite d'une neuvaine commencée pour elle par la mère Agnès. En telle matière on ne saurait mieux faire que de donner le témoignage de la miraculée elle-même :

« Le jour des Rois que la neuvaine devait finir, écrit la sœur de Sainte-Suzanne, on m'avait portée le matin à l'église pour communier, et l'après-midi j'entendis vêpres dans une tribune qui est proche de la chambre où je demeure. La mère Agnès, au sortir des vêpres, me trouva là et s'approcha de moi pour faire sa prière ; mais, en la commençant, il lui vint un mouvement d'espérance de ma guérison, qu'elle n'avait point eu pendant toute la neuvaine, n'ayant pas même eu intention expresse de la demander.

« La prière étant achevée, je voulus essayer si je n'aurais pas plus de liberté pour marcher ; mais je me trouvai dans toute la même impuissance, et je commençai quasi à perdre l'espérance que j'avais eue que Dieu exaucerait peut-être cette fois-là les prières qu'on lui faisait pour moi ; ce qui me fit dire sur l'heure que si je n'étais pas guérie le lendemain, je ne guérirais jamais. Le soir en allant me coucher, je voulus m'essayer encore, et il me sembla que je sentais un peu plus de liberté dans la jambe ; mais j'avais une douleur sous le pied qui m'empêchait de m'y appuyer en aucune manière. Étant au lit j'eus plus de douleur et d'inquiétude que de coutume, et la fièvre fut aussi plus forte ; je ne reposai presque point ; on me leva dès le matin (7 janvier 1662), dans une chaise à mon ordinaire, environ sur les huit heures.

« Sur les neuf heures, une sœur qui me faisait la charité de dire l'office avec moi, étant venue pour dire tierces, me demanda si je n'étais point guérie. Je lui répondis tristement que non, et que j'avais même été plus mal cette dernière nuit que les autres. Elle me quitta pour aller à la grand'messe et je demeurai seule. Comme on était à la Préface de la messe que j'entendais chanter du lieu où j'étais, il me vint tout d'un coup en pensée de me lever et d'essayer encore à marcher. Je me levai à l'heure même sans aide, au lieu que c'était auparavant tout ce que pouvait faire une personne de m'aider à me soulever, et je commençai à marcher en m'appuyant d'abord aux meubles et aux murailles ; mais aussitôt je sentis que je marchais avec liberté et je fus jusqu'au bout de la chambre sans oser néanmoins sortir, parce que l'étonnement où j'étais me causa un si grand battement de cœur et un si grand

troid par tout le corps, que je ne savais ce que j'allais devenir. Je me mis à genoux sans peine, pour remercier Dieu et adorer le Saint-Sacrement, parce qu'on sonna en même temps l'élévation de la grand'messe, et je me relevai de même sans difficulté.

« Sur cela une sœur étant entrée dans la chambre pour chercher quelqu'un, je la priaï de dire à la sœur qui avait soin de moi, qu'elle prit la peine de venir, sans lui en dire le sujet. Aussitôt qu'elle fut venue, je me levai et lui dis l'état où je me trouvais ; et à l'heure même après avoir adoré le Saint-Sacrement dans la tribune, j'allai de mon pied trouver dans sa chambre la mère Agnès qui ne savait rien de cette merveille. Je fus ensuite entendre la messe avec elle où je demeurai presque toujours à genoux, et de là je descendis un degré de quarante marches pour aller à l'avant-choeur devant le Saint-Sacrement et devant la crèche rendre grâce à Jésus-Christ. Toute la Communauté m'y vit avec étonnement et chanta une antienne d'action de grâces d'une faveur si extraordinaire et qui nous est, en ce temps-ci, une preuve si sensible de la miséricorde de Dieu sur cette maison qu'il daigne consoler lui-même dans toutes ses afflictions. »

Les amis extérieurs de Port-Royal auraient bien voulu donner à ce qui leur paraissait un pur miracle le même éclat et la même solennité de consécration qu'avait eus celui de la Sainte-Épine ; ils espérèrent, dans le premier moment, qu'il en serait ainsi. M. Hermant écrivait, de Beauvais, à M. d'Andilly le 13 janvier :

« Je ne puis, monsieur, retenir l'impétuosité de ma joie, et je crois vous devoir des marques de la part que je prends aux consolations toutes divines que Dieu verse dans le cœur des saintes filles pour qui le monde n'a que des menaces et qu'une extrême injustice. La voix des miracles se fait entendre plus loin que celle des hommes, et sans que vous m'ayez écrit, j'ai appris la guérison de la fille de M. Champagne, qui est au-dessus de la nature, et qui peut affermir celles de nos sœurs que la vaine terreur des enfants du siècle veut affaiblir dans la plus juste de toutes les causes ; c'est la conduite de Dieu d'en user ainsi dans les nécessités de son Église... Ayons pitié de ceux à qui ces prodiges ne seront qu'une matière d'endurcissement et de prévarication... »

Mais le miracle n'eut qu'assez peu de retentissement, à ce qu'il semble, hors du cercle de Port-Royal, et cette fois, l'Art seul le devait immortaliser.

Le père de la malade, le peintre Champagne, par reconnaissance pour cette guérison et pour en consacrer la mémoire, fit ce beau tableau, qui fut longtemps au Chapitre de Port-Royal, et où il a peint sa fille et la mère Agnès en la même posture où elles étaient l'une et l'autre en faisant la neuvaine qui eut une si salutaire issue. L'une est étendue et demi couchée, l'autre est à genoux ; toutes deux ont les mains jointes et prient Dieu avec ardeur et componction.

Peinture simple, sérieuse, solide, fervente, assez pareille au style de ces Messieurs, avec l'éclat intérieur de plus. A force de vérité et de ressemblance dans les attitudes et dans les figures, le peintre au pinceau probe et fidèle est arrivé cette fois à une sorte d'expression idéale, qui vient toute du dedans. Un rayon d'espérance, une douce lueur de consolation, comme un Lésueur sait la peindre, se fait sentir sous ces chairs mortifiées et sur ces visages contrits. Le Ciel a souri sous son nuage. La mère Agnès en est prévenue dans sa ferveur attendrie.

La peinture de Champagne est le seul luxe d'art que se permissent les religieuses de Port-Royal. La musique, bien que le plus angélique des arts, était négligée chez elles et absente ; elles n'avaient pas d'orgues dans leur église et n'y voulaient que le chant gravé et simple en l'honneur de Dieu. Pas de bouquets non plus ni de fleurs sur l'autel, pas de travail curieux des mains. « Il y en avait assez sans cela, pensaient-elles, pour exciter la piété, *qui n'a pas besoin de choses qui attachent trop les sens pour transporter son cœur dans les plaies de Jésus-Christ.* » Mais la peinture de Champagne faisait exception et semblait au monastère comme une décoration

domestique et naturelle. Elle était en accord avec le ton et l'esprit du lieu. Tout en est sincère; peintre et modèles, ce sont tous des *amis de la vérité*.

Lorsqu'elle accomplissait cette neuvaine, la mère Agnès n'était plus abbesse, elle venait d'être remplacée par la mère Madeleine de Sainte-Agnès de Ligny, régulièrement élue et confirmée (décembre 1661), personne de bonne naissance, fille d'un maître des requêtes, nièce et sœur d'évêques de Meaux, nièce du chancelier Seguier, patiente, sage, ayant la dignité convenable; qui n'était pas d'un esprit transcendant, mais toute formée des mains de la mère Angélique et de la mère Agnès, et qui sut tenir son rôle dans les difficultés étranges où elle se trouva. On pouvait croire que l'orage éclaterait dès le lendemain de son entrée en charge. Au mois de février 1662, le roi avait dit, en s'informant si les filles de Port-Royal avaient signé le papier qu'on leur avait donné, et en apprenant leur désobéissance : « Oh ! bien, cela n'en demeurera pas là. » Madame de Guemené, qui était allée voir dans le même temps M. Le Tellier pour tâcher de l'adoucir en faveur de Port-Royal, le trouvant ferme et net sur les intentions déclarées du roi, lui dit : « Enfin, Monsieur, le roi fait tout ce qu'il veut, il fait des princes du sang, il fait des archevêques et des évêques, et il fera aussi des martyrs. » Cette idée de martyre, loin d'être un effroi, commençait même à devenir un attrait et une tentation pour les filles de Port-Royal. On arrivait à cette disposition périlleuse où l'on désire l'excès du mal pour en tirer un sujet de mérite ou de gloire et un nouvel éclat. On entrait dans la période d'exaltation qui, une fois en plein cours, ne peut s'épuiser que d'elle-même, et ne se

laisse plus couper par des raisons. Les amis du dehors favorisaient imprudemment cette disposition des religieuses et leur écrivaient des lettres « pour les enflammer dans l'amour de la souffrance. » — « Quelques-uns même, dit la Relation, par un mouvement d'une jalousie dont la foi seule est capable, ne désiraient point notre délivrance, souhaitant pour notre bien que nous fussions immolées en sacrifice pour la défense de la vérité, et n'ayant de la tristesse et de la compassion que pour eux-mêmes, dans la crainte qu'ils avaient de ne point souffrir pour la vérité et de demeurer dans un repos honteux à leur zèle et à leur piété. »

Ne le voyez-vous pas ? il y a amphithéâtre et spectateurs : la sainte lutte avec défi est engagée, il n'y a plus moyen de céder ni de se dédire. Toutefois, au moment où les choses étaient sur le point de se précipiter, et où le refus de signer purement et simplement semblait avoir amené l'affaire au dernier terme, un répit nouveau fut accordé et au monastère et à ceux qui étaient de la même communion spirituelle. Diverses circonstances y contribuèrent et détournèrent quelque temps la pensée du roi. Par suite de la démission enfin réglée du cardinal de Retz, M. de Marca venait d'être nommé archevêque de Paris. On attendait qu'il fût en place pour achever d'agir, et l'on comptait sur son habileté pour ramener les réfractaires et résoudre peut-être le cas par la douceur ; il semblait y compter lui-même, lorsqu'il mourut trois jours après avoir reçu les bulles de Rome (29 juin 1662) ¹. Messire Hardouin

1. Rien n'égale la joie injurieuse (j'ai regret de le dire) dont les amis de Port-Royal saluèrent cette mort de M. de Marca venue si à contre-temps pour lui. Ils y virent un jugement et une exécution manifeste de la Providence sur

de Beaumont de Péréfixe, évêque de Rhodéz et ancien précepteur du roi, fut aussitôt nommé pour lui succéder; mais on dut attendre encore, et l'on attendit longtemps : ses bulles n'arrivèrent que près de deux ans après. Il était survenu une complication grave, l'affaire des Corses (20 août 1662). Cette insulte faite à l'ambassadeur de France à Rome, le duc de Créqui, et pour laquelle Alexandre VII refusa de donner satisfaction, amena entre le Pape et le roi une rupture qui profita naturellement à ceux qu'on poursuivait au nom du Saint-Siège ¹. Deux thèses en faveur de l'infailibi-

sa personne; ils le considéraient, en effet, comme couvert des plus grands crimes, coupable de *polygamie spirituelle* pour cumuler le titre d'archevêque de Toulouse avec celui tout nouveau d'archevêque de Paris, coupable d'usurpation ou, pour mieux dire, de *meurtre* et d'*adultère spirituel* pour avoir pris l'Eglise de Paris, cette épouse légitime du cardinal de Retz, un si chaste archevêque comme on sait, lequel se trouvait, par cette dépossession, frappé de mort ecclésiastique. « *Occidisti, non possedisti*, disait un docteur d'alors, en triomphant de cette fin de M. de Marca; tu as tué, mais tu n'as pas profité de ton crime. » Je tire toutes ces aménités d'un chapitre de M. Hermant, qui de plus écrivait au docteur Taignier sur la première nouvelle de cette mort : « Quel jugement effroyable que cette mort de *Photius* dans toutes ces circonstances ! Fallait-il donc faire tant d'intrigues pour n'acquérir que six ou sept peds de terre, après les avoir achetés de vingt mille écus, etc., etc. L'horrible fracas que cette mort doit faire dans toute l'Europe sera pour couvrir de confusion les ambitieux qui vendent leur âme pour acquérir un peu de fumée, etc., etc. » — Honnêtes gens que l'esprit de parti entête et rend forcenés !

1. Les choses furent poussées si avant qu'on permit à Loret, dans sa Gazette burlesque, de s'en égayer. Voici de ses vers qui se rapportent à la fin de l'année 1662, et qui semblent faire quelque allusion à la querelle janséniste elle-même :

Je n'aurais cru jamais être homme
A pouvoir pester contre Rome :
Depuis deux ou trois mois entiers,
Je l'ai pourtant fait volontiers.
Mais ce serait un cas inique
De m'en juger moins catholique :
Grâce à Dieu, je sais quant à moi
Distinguer le fait de la foi.
Le fait est une chose humaine
Bien souvent trompeuse, incertaine;
Mais la foi n'a rien de douteux,
Et l'Eglise et Rome sont deux.

Ces vers, de Loret, coururent dans le monde janséniste.

lité du Pape, qui se risquèrent en Sorbonne et au collège des Bernardins en 1663, provoquèrent une déclaration de la Faculté de théologie de Paris et une harangue de l'avocat général Talon, toute une levée de boucliers dans le sens des libertés gallicanes. Les Jésuites, partisans de la doctrine avancée dans ces thèses, eurent leurs propres affaires à soutenir et durent ralentir leur zèle. Le Formulaire qui impliquait quelque chose de cette infailibilité, eut tort pendant quelque temps, et on le laissa sommeiller.

Ce n'était qu'une trêve forcée, un retard accidentel : on le sentait à Port-Royal, et on mit à profit le temps, comme dans une place de guerre qui s'attend de jour en jour à être assiégée. Les supérieures et les intelligences d'élite qui avaient jusqu'alors gardé pour elles le secret de ces affaires contentieuses les expliquèrent à la Communauté et mirent chaque sœur au fait de la question, autant qu'il le fallait pour la résistance; la mère Agnès rédigea un corps d'instructions, concerté sans doute de point en point avec la sœur Angélique de Saint-Jean, et revu et approuvé par M. Arnauld : *Avis donnés aux Religieuses de Port-Royal sur la conduite qu'elles devaient garder au cas qu'il arrivât du changement dans le gouvernement de la maison* (juin 1663). On y voit ce qu'il faut faire si on enlève l'abbesse; si le roi en nomme une autre; si l'on met des religieuses étrangères pour gouverner la maison; comment on doit se conduire à l'égard des confesseurs imposés, etc. Tous les cas sont prévus, toutes les mesures possibles de résistance sont indiquées, c'est un traité complet de tactique en cas d'invasion et d'intrusion. On y apprend l'art de ne pas obéir par l'esprit en

se soumettant extérieurement à ce qu'on ne peut empêcher ; on y apprend à lutter pied à pied, avec méthode ; à pratiquer l'isolement et à établir une sorte de blocus intérieur ou de cordon sanitaire à l'égard des intruses. Grâce à ces règles, la tribu fidèle pouvait se maintenir dans son inviolabilité, même après la prise de Jérusalem et pendant la captivité de Babylone. Cette théorie, à laquelle on dressa pendant plus d'une année une Communauté d'élite, produisit tout son effet. En attendant, consolons-nous un peu par le spectacle d'une sainte mort, et donnons un dernier adieu à la mère Angélique la grande, qui n'aurait, ce me semble, approuvé qu'à demi tout cet art si bien ménagé de défense.

La mère Angélique, qui était à Port-Royal des Champs dans son cher désert, voyant recommencer la persécution dont les premiers coups donnaient contre Port-Royal de Paris, y était venue le samedi, 23 avril 1661, le jour même où le lieutenant civil Daubray y faisait sa première expédition. Agée de près de soixantedix ans, et dès lors fort languissante, fort affaiblie de santé, elle était comme un général malade, qui se fait porter là où est le danger. En quittant son monastère des Champs, et après des adieux et des conseils à ses chères filles, comme si elle ne devait plus les revoir, elle dit ce mot à M. d'Andilly, son frère, qui l'accompagnait jusqu'au carrosse : « Adieu, mon frère, bon courage ! » — « Ma sœur, ne craignez rien, je l'ai tout entier, » répondait le frère un peu solennel. Mais elle répliqua : « Mon frère, mon frère, soyons humbles. Souvenons-nous que l'humilité sans fermeté est lâcheté, mais que le courage sans humilité est présomption. » Toutes ses dernières paroles furent dans ce sens de justesse et de

modération. Elle n'était pas sans voir le nouvel écueil : elle ne craignait pas moins pour elle et pour les siens l'orgueil et l'exaltation de souffrir pour Dieu que la faiblesse. Elle se méfiait de la gloire du martyr.

Privée de M. Singlin, son directeur habituel, qui avait dû se dérober dans la retraite, ne voyant qu'à grand'peine M. de Saci, et aimant mieux se priver de lui tout à fait que de l'exposer, elle répondait à celles des religieuses qui paraissaient la plaindre de cette peine : « Cela ne me fait nulle peine ; Dieu le veut ainsi, c'est assez pour moi. Je crois M. Singlin aussi présent auprès de moi par sa charité que si je le voyais de mes yeux... *Allons droit à la source, qui est Dieu...* Mon neveu (M. de Saci), sans Dieu, ne me pouvait de rien servir, et Dieu, sans mon neveu, me sera toutes choses. » Et encore : « Je n'ai point de peine de n'être point assistée de M. Singlin ; je sais qu'il prie pour moi, cela me suffit : je l'honore beaucoup, mais je ne mets pas un homme à la place de Dieu. » M. de Saint-Cyran nous a été le modèle du directeur dans sa plus imposante souveraineté ; mais son premier soin, nous le voyons par sa digne fille, était qu'on n'eût pas ombre de superstition pour le directeur.

Elle eût craint qu'autrement on ne pût leur appliquer à elles-mêmes avec justice ces paroles du prophète (Jérémie) : « Mon peuple a fait deux grands maux : il m'a abandonné, moi qui suis la source des eaux vives, et il s'est creusé des citernes, mais des citernes entr'ouvertes, qui ne peuvent tenir l'eau. »

Elle vit partir les pensionnaires : elle maintint le calme, elle faisait taire les pleurs. Elle disait : « Quoi, je crois que l'on pleure ici ! Allez, mes enfants, qu'est-

ce que cela ? N'avez-vous donc point de foi, et de quoi vous étonnez-vous ? Quoi ! les hommes se remuent ! Eh bien, ce sont des mouches, en avez-vous peur ? Vous espérez en Dieu, et vous craignez quelque chose ! » L'action qu'elle mettait à prononcer ces paroles faisait autant d'impression que les paroles mêmes.

Elle disait : « Quand je considère la dignité de cette affliction-ci, elle me fait trembler. Quoi, nous ! que Dieu nous ait jugées dignes de souffrir pour la vérité et pour la justice ! » — « Dans la crainte de n'être pas fidèles à correspondre à cette faveur, il me semble, écrivait-elle à la prieure du monastère des Champs, que nous devrions souvent nous dire : *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra* ; si nous entendons aujourd'hui sa voix, n'endurcissons pas nos cœurs. »

Et à côté de la faveur et de la dignité de l'affliction, tout aussitôt l'autre vue d'humilité revenait, et pensant non plus à l'effet mais à la cause, elle s'en abaissait : « Certainement, Dieu fait toutes choses avec une admirable sagesse et une grande bonté. Nous avons besoin de tout ce qui nous est arrivé, pour nous humilier. Il eût été dangereux pour nous de demeurer plus longtemps dans notre abondance. Il n'y avait point en France de maison qui fût plus comblée de biens spirituels, de l'instruction et de la bonne conduite. *On parlait de nous partout*. Croyez-moi, il nous était nécessaire que Dieu nous humiliât. S'il ne nous avait abaissées, nous serions peut-être tombées. » — « L'affliction, la peine et les maux nous sont plus nécessaires que le pain. »

Elle disait encore : « Mes filles, je ne suis pas en

peine si on nous rendra les pensionnaires et les novices, mais je suis en peine si l'esprit de la retraite, de la simplicité, de la pauvreté, se conservera parmi nous. Pourvu que ces choses-là subsistent, moquons-nous de tout le reste... Tout ce qu'on fait, tout ce qu'on a dessein de faire contre nous, je m'en soucie comme de cette mouche. » Elle en chassait une au même moment. Elle affectionnait cette comparaison, et par ce geste, par ces simples mots, elle inspirait le courage à tout son monde. — Elle ne permettait pas qu'on se plaignît même de ceux qui faisaient murer les portes de la clôture du côté des jardins, et qu'on dît qu'ils se muraient peut-être le Ciel : « Il ne faut pas dire cela, mes enfants ; prions Dieu pour eux et pour nous ¹. »

Son état de faiblesse corporelle augmentait, elle avait des oppressions croissantes ; l'hydropisie gagnait ; elle dut, vers la fin de mai, garder le lit pour ne s'en plus relever. On a d'elle à M. de Sévigné cette belle lettre qui est comme une page de son testament spirituel ; M. de Sévigné était, depuis peu de temps, un des grands amis et des hôtes extérieurs de Port-Royal :

« Mon bon frère ², enfin le bon Dieu nous a dépouillées de tout, de pères, de sœurs et d'enfants ; son saint nom soit béni ! La douleur est céans, mais dans la paix et la soumission tout entière à la divine volonté, et nous

1. Elle ne présageait guère rien d'heureux pour l'avenir terrestre de la maison, et, dans les événements qui suivirent, on se rappela d'elle un mot qui semblait prophétique et d'un triste augure. Faisant allusion à ce monstrueux éléphant que tua le courageux Eléazar, et sous lequel lui-même il périt comme enseveli dans son triomphe : « Mes enfants, disait-elle, nous tuons la bête, mais la bête aussi nous tuera. » — Mot significatif et qui me paraît, à moi, résumer à merveille le résultat final de ce long duel entre les Jésuites et les Jansénistes. Les Jansénistes ont donné aux Jésuites leur coup de mort, mais ils ne s'en sont pas relevés.

2. Je donne la lettre d'après les manuscrits, c'est-à-dire un peu plus exactement que par l'imprimé.

sommes persuadées que cette visite est une très-grande miséricorde de Dieu sur nous et qu'elle nous était absolument nécessaire pour nous fortifier et nous disposer à faire un véritable usage de tant de grâces que nous avons reçues. Et croyez-moi, mon bon frère, si Dieu daigne avoir sur nous des désirs de plus grande miséricorde, la persécution ira plus avant. Humillons-nous de tout notre cœur pour nous rendre dignes de ces faveurs si véritables et si inconnues au monde. En vérité, mon bon frère, vous avez raison de croire que vous êtes venu au bon temps, car il est très-vrai. Je vous supplie toujours d'être le plus solitaire qu'il vous sera possible, et, s'il faut de nécessité voir quelqu'un, de parler le moins qu'il se pourra, surtout de nous. Ne racontez rien de ce qui se passe, et, si on vous parle, écoutez et répondez fort peu. Souvenez-vous de cette excellente remarque de M. de Saint-Cyran, que tout l'Évangile et la Passion de notre Sauveur est écrite dans une grande simplicité et sans aucune exagération. L'orgueil, la vanité et l'amour-propre se mêlent partout. Puisque Dieu nous a unis par sa charité, il faut que nous le soyons dans l'humilité; le meilleur de la persécution, c'est l'humiliation, et l'humilité se conserve dans le silence: gardez-le donc aux pieds de Jésus-Christ, et attendez de sa bonté votre soutien...

Par ces recommandations réitérées d'humilité, de silence, de ne pas raconter les persécutions dont on était l'objet, elle allait directement contre ce défaut qui fut le dominant dans Port-Royal après elle, ce goût de procès-verbaux, de relations, d'actes écrits, dont nous profitons, mais qui fut une véritable manie, et qu'Arnauld contribua beaucoup à y infuser. Si la mère Angélique eût vécu du temps de la dispersion, trois ans après, elle n'eût certes pas été d'avis que chaque religieuse écrivît ainsi son martyre séance tenante. On raconte que dans cette dernière maladie, voyant bien que ses filles épiaient toutes ses paroles pour les recueillir ensuite et les rapporter, elle s'appliquait « à fort peu parler et à ne rien faire de remarquable. » — « Elles m'aiment trop, disait-elle, je crains qu'elles ne fassent de moi toutes sortes de contes. » Elle craignait surtout de fournir prétexte à tant de discours inutiles et stériles qu'on fait sur les morts et auxquels trouve

son compte le divertissement ou l'amour-propre des vivants. Elle ne voulait pas qu'on se pût dire les unes aux autres : « *Feu notre mère m'a dit cela. — Et à moi elle m'a dit ceci.* » Elle avait une autre idée sévère d'une vraie fin chrétienne : « Cela ne se fait pas, disait-elle, pour bien causer et pour en parler aux autres ; mais la vraie préparation à la mort, c'est de renoncer entièrement à soi-même et de s'abimer en Dieu. » Elle coupait court aux tendresses et aux témoignages tout humains de ses filles, en disant : « Je vous prie qu'on m'enterre au préau, et qu'on ne fasse pas tant de badineries après ma mort. »

Dans une des dernières crises de sa maladie, elle dicta à diverses reprises et adressa une lettre à la reine-mère pour se justifier, elle et son monastère, de l'imputation d'hérésie. Elle s'y couvre des noms révévés de saint François de Sales, de madame de Chantal ; et au milieu de ses respects fidèles, par une parole qu'elle emprunte à sainte Thérèse, elle rappelle la vérité à la Cour, qui est « de tous les lieux du monde celui où l'on en est le moins informé. » Cependant cette lettre qui était destinée à être montrée et qu'on imprima dans le temps, fut sans doute suggérée et au moins corrigée et revue par Arnauld et Nicole ; on sent à plus d'un endroit que la mère Angélique (si c'est bien elle qui parle) écrit d'après des notes qui lui ont été données par ces Messieurs, plutôt que selon l'impulsion directe de son cœur.

Cette lettre écrite et cet effort fait sur elle-même, elle ne songea plus-qu'à se préparer pour l'Éternité. Mais l'esprit humain est si singulier, les manières de sentir sont si particulières, que cette personne si pure,

et qui, depuis plus de cinquante-cinq ans qu'elle avait reçu le voile sacré, n'avait cessé de veiller et de travailler sur elle-même, se trouva saisie, aux approches du terme, d'une indicible terreur, et eut à subir toutes les angoisses d'une véritable agonie. Elle se voyait devant Dieu, selon sa propre expression, *comme un criminel au pied de la potence, qui attend l'exécution de l'arrêt de son juge*; et, en prononçant ces mots, il semblait qu'elle fût comme abîmée et anéantie. Il n'y avait plus que cela qui l'occupait. L'idée de la mort, une fois entrée dans son esprit, y demeura gravée et ne la laissa plus un seul instant. Tout le reste avait disparu; elle ne songeait plus qu'à se préparer pour cette heure terrible. Elle y avait songé toute sa vie : « Mais tout ce que j'en ai imaginé, disait-elle, est moins que rien en comparaison de ce que c'est, de ce que je sens, et de ce que je comprends à cette heure. » Elle avait peur de la justice suprême, et il y avait des moments où elle n'osait espérer en la miséricorde. On avait peine à la rassurer; la mère Agnès en écrivait à M. Arnauld, qui lui répondait :

« Il n'y a rien de plus affligeant que l'état où vous me mandez qu'est la pauvre Mère. Dieu la veut éprouver jusqu'à la fin, et la faire passer par le plus terrible purgatoire, qui est la souffrance de l'esprit... Le même esprit de Dieu opère des dispositions toutes différentes dans les âmes saintes... Celles qui sont plus pénétrées de sa bonté et de sa miséricorde sont remplies d'une grande paix et d'une grande douceur; et celles, au contraire, en qui il a imprimé un vif sentiment de son infinie sainteté, ne pouvant comprendre comment l'homme, qui n'est que souillure, pourra paraître devant un Juge si saint, se trouvent saisies d'une frayeur religieuse qui semble les anéantir et ne leur laisser aucun sentiment de joie et de consolation... Le premier état est plus conforme au sens humain et nous console davantage dans les personnes que nous aimons; mais le dernier a quelque chose de plus grand et de plus divin, puisque c'est celui dans lequel Jésus-Christ même a voulu être, autant

qu'il le pouvait ; et il semble que ce soit le partage des âmes les plus fortes et le plus solidement établies dans la piété. »

La dernière fois que la mère Angélique avait vu M. Singlin qui l'exhortait à avoir confiance, elle lui avait dit en lui faisant ses adieux : « Je ne vous reverrai donc plus, mon Père, mais je vous promets que *je n'aurai plus peur de Dieu.* » Cette peur toutefois revenait et persistait malgré elle ; elle n'en parut délivrée que tout à la fin. Elle aimait, dans ses dernières journées, à demeurer solitaire. Quelquefois, lorsqu'on approchait pour lui parler, elle priait qu'on la laissât devant Dieu, répétant souvent cette belle parole : « Il est temps, ma sœur, de *sabbatiser.* » Pour dernier mot de conseil à ses religieuses, elle leur recommanda de vivre dans la paix et l'union parfaite, comme aussi elle leur avait déjà donné pour souverain précepte : « *Mourir à tout, et attendre tout !* »

Elle mourut le samedi 6 août 1661, jour de la Transfiguration ; il semblait, comme l'écrivait M. Hermant à M. Arnould, que Dieu voulût faire monter cette grande âme sur le Thabor après un si long Calvaire. Pour nous-même simple historien, nul caractère dans notre sujet ne nous apparaît plus véritablement grand et plus *royal* qu'elle, — elle et Saint-Cyran ¹.

1. Cette terreur extrême de la Mère Angélique, en vue de la mort, donne pourtant à penser aux esprits qui réfléchissent et qui cherchent sincèrement ce qui est le vrai en ces choses sérieuses. Cette sainte âme, qui n'a fait que le bien et qui n'a tout au plus à se reprocher que d'avoir eu à lutter avec la duplicité inévitable des pensées, la voilà qui, dans l'effroi du dernier jugement, se considère exactement comme *un criminel au pied de la potence*, n'attendant que le signal de son exécution. Elle est dans l'état du chevalier de Jars, lequel, comme on sait, condamné à avoir la tête tranchée et amené sur l'échafaud, reçut au dernier moment sa grâce : ce qui sembla un raffinement de cruauté jusque dans la clémence, de la part du cardinal de Richelieu. Est-ce donc là

quelque chose de juste et de digne à se figurer de la part de Dieu? est-ce là enfin l'état désirable et vrai de l'homme à l'heure de la mort? Des esprits éminents, des cœurs sages en ont jugé tout autrement. Il était, certes, au point de vue le plus opposé et comme au pôle contraire, le philosophe méditatif (Spinoza) qui a dit : « L'homme libre, c'est-à-dire celui qui vit d'après la seule règle de la raison, ne pense à aucune chose moins qu'à la mort, et sa sagesse consiste dans la méditation non point de la mort, mais bien de la vie. » Il n'est pas moins opposé à cette considération de terreur, cet autre philosophe, cet observateur naturel (Buffon), qui a écrit : « La mort, ce changement d'état si marqué, si redouté, n'est dans la nature que la dernière nuance d'un état précédent... Pourquoi donc craindre la mort?... pourquoi redouter cet instant, puisqu'il est préparé par une infinité d'autres instants du même ordre, puisque la mort est aussi naturelle que la vie, et que l'une et l'autre nous arrivent de la même façon, sans que nous le sentions, sans que nous puissions nous en apercevoir?... » (Voir tout le chapitre *De la vieillesse et de la mort*.) — Il est vrai que, dans l'un et l'autre cas, le remède proposé contre la mort, c'est de n'y point penser, et de ne la point regarder fixement; et c'est ainsi, en effet, que la plupart des hommes, instinctivement, se tirent de la difficulté, fidèles en cela à la nature. Mourir vite et ne point souffrir, tel est leur vœu, lorsque par hasard ils y pensent. Le chrétien, lui, au contraire, qui voit dans la mort le seuil de l'Éternité, et d'une Éternité heureuse ou malheureuse, y tient les yeux obstinément attachés; et ces bords de l'Éternité lui apparaissent tantôt, à de certains jours, comme la côte de fer d'un rivage inhospitalier, inabordable, et où va le briser le naufrage, tantôt comme la plage lumineuse d'une patrie où l'attendent des félicités ineffables et des récompenses. Tout dépend de l'idée qu'on se fait de Dieu, du Dieu d'au delà; et même cette idée de Dieu étant bien établie en nous, tout dépend encore de la trempe et de la couleur de notre âme. Un poète ~~surplus~~ grand talent et d'une incurable ironie, qui est mort hier (Henri Heine); répondait à quelqu'un qui lui demandait à ses derniers instants s'il se sentait bien avec Dieu : « Il doit me pardonner, c'est son état. » Voilà encore une manière de mourir, en gardant sur sa lèvre la plaisanterie de toute sa vie. Mais, certes, si la manière de la mère Angélique est trop terrible pour être souhaitée à soi ou aux autres, elle atteste du moins, comme le disait Arnauld, une grande élévation, une conception ardente et forte du saint et du juste, et une énergie contemplative jusque dans les derniers assauts, qui donne essentiellement la mesure d'une âme.

II

Projet d'accommodement de M. de Comminges; Arnould intraitable. — De la signature du docteur Sainte-Beuve. — M. de Péréfixe, archevêque de Paris. — Son Mandement et son système de la *Foi humaine*. — Sa visite de la maison de Paris. — M. Chamillard confesseur et le Père Esprit. — Scènes du 21 et du 26 août. — Enlèvement de douze religieuses. — La mère Eugénie préposée supérieure. — Guerre intestine et pied à pied. — Autre enlèvement le 29 novembre et le 19 décembre. — De l'esprit des filles de Port-Royal, et de celui des filles de Sainte-Marie. — Visite de l'archevêque à la maison des Champs; la mère du Fargis.

L'intervalle de temps, la trêve qui fut accordée à Port-Royal avant la reprise ouverte des hostilités, se marque cependant par une tentative de conciliation assez sérieuse, autorisée par le roi, et qui aurait pu réussir auprès de tout autre chef de parti que M. Arnould. Un de ses amis, et surtout un ami de M. d'Andilly, M. de Choiseul, évêque de Comminges, frère du maréchal du Plessis-Praslin, et cousin germain de madame du Plessis-Guénégaud, prélat humain et pieux, lettré et poli¹, reçut dans son diocèse une communi-

1. M. de Choiseul a fait des ouvrages d'apologétique chrétienne; j'en ai cité (tome III, page 117) un passage assez naïf concernant le miracle de la Sainte-Epine. Madame de Motteville nous a conservé de lui un sonnet fait à Saint-

cation venue de la Cour, et de laquelle il résultait que le Père Ferrier, professeur de théologie à Toulouse, et par conséquent son voisin, avait pouvoir d'entamer avec lui une négociation tendant à rapprocher les deux partis moliniste et janséniste. M. de Comminges en avertit M. d'Andilly au mois d'août 1662; il vit en septembre le Père Ferrier à Toulouse, recueillit de lui des paroles et des propositions préliminaires tout à fait conciliantes, et qui promettaient une issue heureuse, inespérée. On sembla, dès l'abord, s'entendre pour ne point insister sur le fait de Jansénius, pour laisser de côté toute signature du Formulaire et s'en tenir à des expédients de douceur. Chaque parti devait donner ses interprétations avec sincérité, en les ramenant, autant que possible, aux termes de théologiens déjà acceptés par l'Église; on réduirait ainsi la guerre des partis à n'être plus qu'une dissidence d'écoles, et l'on adresserait au Pape une lettre commune par laquelle on témoignerait que les cœurs sont réunis, quoique les écoles puissent rester divisées, le suppliant de bénir les uns et les autres. « Enfin, écrivait M. de Choiseul, il paraît visiblement que Dieu conduit cette affaire; » et il semblait possible par ce moyen, même aux amis de Paris, d'arriver à vivre en paix, sans plus parler de tout le passé, et, comme on le disait dans les lettres à mots couverts qu'on s'écrivait là-dessus, « de laisser les filles de cette bonne veuve (sans doute les religieuses de

Denis sur la pompe funèbre de la reine Anne d'Autriche. C'est entre ses mains que Pellisson voulut faire son abjuration à Chartres, le 8 octobre 1670. — C'est par erreur qu'il a été dit (tome II, page 277) qu'il était frère de madame du Plein-Guénégaud : il était bien, comme l'a dit M. d'Andilly, son véritable frère par le cœur, mais en fait son cousin germain par la naissance.

Port-Royal) jouir de leur petit bien, comme elles faisaient avant le procès. » Voilà d'emblée bien des espérances.

On se demande, avant d'aller plus loin, quel put être le dessein réel qu'on eut à l'origine de cette affaire, et à quoi il faut attribuer cette singulière avance; cet air d'acquiescement du parti moliniste et des Jésuites. Les adversaires, depuis, n'y ont vu qu'un stratagème et une ruse de guerre assez pareille à celle du cheval de bois; le Père Ferrier aurait un peu joué le rôle de Sinon. Je ne pense pas qu'il faille y chercher tant de machiavélisme. Si l'affaire s'était entamée quelques mois plus tard, on aurait pu y voir une preuve de prudence de la part du Père Annat, dans la brouille où la Cour de France était avec le Saint-Siège. Sans vouloir pénétrer dans des intentions qui nous échappent, il se peut que les nombreux amis que Port-Royal avait dans le monde et à la Cour, faisant un suprême effort, aient suggéré au confesseur du roi l'idée d'essayer d'un accommodement sans pousser à bout les choses, et que le Père Ferrier surtout, qui aspirait à devenir le coadjuteur du Père Annat, ait désiré se signaler en provoquant une démarche habile, conforme d'ailleurs à la modération de son caractère. Une autre version, et qui a plus de vraisemblance, c'est que l'initiative première serait venue de M. de Comminges lui-même, dans un entretien qu'il eut avec M. de Miramont, président au Parlement de Toulouse et ami du Père Ferrier.

Quoi qu'il en soit, M. de Comminges, sentant qu'on ne pouvait mener de loin une négociation si compliquée, eut l'agrément du roi pour venir à Paris, où il arriva le dernier jour de l'année 1662; il y trouva le Père Fer-

rier, qui l'avait précédé de quelques jours. On obtint, de plus, permission du roi pour que M. Arnauld, M. Singlin, le docteur Taignier et M. de Barcos, abbé de Saint-Cyran, qui étaient exilés où dans une retraite prudente, pussent reparaitre en sûreté à Paris pendant le mois de janvier. Rien, ce semble, ne s'opposait à des conférences directes et de vive voix ; mais Arnauld, si disputeur la plume à la main, avait une telle horreur et une telle méfiance des Jésuites, qu'il se refusa absolument à toute conversation et abouchement, seul moyen pourtant de se connaître et de s'apprivoiser. Ces Messieurs, toujours invisibles, bien que présents à Paris, envoyèrent pour les représenter, l'abbé de Lalane, docteur, et M. Girard, licencié de la Faculté de Paris. Il y eut plusieurs conférences, mais à chaque proposition nouvelle il fallait en référer aux absents ; Arnauld écrivait mémoires sur mémoires ; il consultait ses amis de Beauvais, qui lui répondaient par de longues lettres. Cela faisait des écritures sans fin ; on n'avancait pas. Le biais à saisir était difficile ; le Père Ferrier et ses amis en proposèrent successivement plusieurs, mais on ne s'accordait pas à temps pour s'y fixer. Pour ceux qui, comme moi, prendront la peine de lire les détails de cette affaire, il reste clair cependant qu'on se serait arrêté à quelque'un de ces expédients, et qu'à tort ou à raison on eût conclu un accommodement quelconque, si Arnauld y avait consenti. Il ne put jamais s'y résoudre. L'idée de *s'abaisser lâchement*, de paraître trahir la vérité, de paraître céder enfin, lui était insupportable. Il lui semblait que, dans ce pas glissant où il était engagé malgré lui, tout le monde le poussait au précipice, et qu'on ne voulait que sa chute. Il se roidissait.

Il y avait surtout un *Subjicimus* (*Nous nous soumettons aux Constitutions des souverains Pontifes...*) qu'il ne pouvait admettre sous sa plume. M. de Comminges avait beau lui dire que ce terme ne signifiait point une créance intérieure absolue, mais simplement un pur respect extérieur pour la chose jugée ; il avait beau s'offrir, lui et les autres prélats médiateurs qu'il s'était adjoints, à lui donner un écrit par lequel on lui déclarerait qu'on ne l'entendait pas autrement ; l'inflexible, l'irréductible Arnauld en revenait toujours à son point et à sa ligne mathématique de vérité ; il demandait ce que vaudrait une telle déclaration reçue en échange de sa signature, et disait n'avoir appris nulle part qu'il fût permis de *se servir de contre-lettres en matière de religion*. Il lui était surtout pénible que le monde pût s'y méprendre, que le public ne pût être à l'instant et hautement informé de tout par M. de Comminges lui-même. Les doigts lui démangeaient déjà de ne plus écrire, de ne plus avoir à ranger en bataille ses raisons et démonstrations. Sa nature et sa manière d'être étaient plus fortes que la considération du but et du résultat. « Depuis que l'on traite cette affaire, lui écrivait M. d'Andilly, il n'est que trop vrai que je vous ai toujours vu triste lorsqu'il y avait sujet d'espérer qu'elle réussirait, et toujours gai lorsqu'elle paraissait être rompue. » Vers la fin de février (1663) il prit un grand parti, et, sans demander avis à personne, il se déroba de nouveau dans la retraite, afin d'échapper aux instances dont il était pressé par ses meilleurs amis. Au moment où il prenait cette résolution, son neveu, M. de Pomponne, l'était venu voir, le 22 février après dîner, « dans la plus mauvaise humeur du monde, jusqu'à lui dire que cette »

affaire ferait mourir de chagrin son père (M. d'Andilly). »

Au reste, il n'y avait qu'une voix alors parmi les meilleurs amis de M. Arnauld pour le blâmer de sa résistance, de son entêtement, comme on l'appelait. M. Le Nain, maître des requêtes, et père de M. de Tillemont, lui écrivit une lettre, datée du 16 mars, où il lui disait :

« J'ai appris avec douleur la rupture d'une affaire si importante pour la gloire de Dieu et pour le bien de l'Église. J'ai vu le petit Extrait qui court (un petit récit favorable aux Jésuites), et, quoiqu'il soit rempli de faussetés, il ne laisse pas pourtant de me faire beaucoup de peine; car il oblige à s'informer de la vérité des choses passées, et impose à M. de Comminges une nécessité indispensable, non-seulement de la dire, mais de déclarer son sentiment pour condamner les uns ou les autres; et quoiqu'il puisse se servir d'expressions favorables pour les uns, si néanmoins il condamne toutes les deux parties, sa condamnation, telle qu'elle soit à votre égard, vous sera très-désavantageuse, et, pour me servir des termes d'un des premiers magistrats de ce royaume (*M. le premier président de Lamoignon*), vous serez condamné et devant Dieu et devant les hommes, si vous ne voulez pas croire un prélat aussi éclairé, aussi vertueux et aussi éloigné de tout soupçon qu'est M. de Comminges...

« Que dirait ce grand magistrat (*toujours M. de Lamoignon*), et que diraient avec lui tous ceux qui vous honorent le plus, s'ils savaient que ce digne prélat, traitant les autres de dureté¹, vous accuse d'une trop grande fermeté dans vos sentiments et d'une trop grande délicatesse de conscience; s'ils savaient que M. l'abbé de Saint-Cyran (*M. de Barcos*), homme si éclairé et si judicieux, embrasse les ouvertures et les propositions que fait M. de Comminges de signer les deux Constitutions avec le mot de *Subjicimus*, croyant qu'on le peut en conscience?...

« Je vous demande pardon si, étant ce que je suis, et ignorant et laïque, je prends la liberté de parler de la sorte à celui que j'ai toujours regardé et que je regarde encore comme un des plus savants hommes de l'Europe; mais je croirais manquer à ma conscience et à l'amitié dont vous m'avez toujours honoré si je gardais le silence dans une rencontre où il s'agit de la paix de toute l'Église, et si je ne vous faisais savoir les sentiments de vos amis et de vos ennemis touchant cette rupture.

1. *Traitant de dureté*, je ne sais trop si c'est une faute d'impression ou une locution usitée au dix-septième siècle; aujourd'hui on dirait *taxant de dureté*.

« On demeure d'accord que l'on vous pousse trop et que l'on se pourrait contenter de ce que vous avez voulu faire; mais on demeure aussi d'accord que, quoique les autres soient injustes et déraisonnables, vous êtes obligé de vous rendre aux sentiments de monseigneur de Comminges et de M. l'abbé de Saint-Cyran, qui les croit justes et raisonnables; que vous devez cette soumission, puisqu'on offre de dire par écrit que l'on ne vous demande pas la créance intérieure; que cette déclaration suffit pour mettre votre conscience en repos..., et que si, la tenant secrète pour quelques jours, il semble que votre honneur et votre réputation en soient cependant blessés (ce qu'on ne croit pas pourtant), il faut, en cette rencontre, souffrir les humiliations que Dieu permet qui nous arrivent, lors principalement qu'elles sont avantageuses à l'Eglise...

« Excusez, s'il vous plaît, la liberté que je prends, et regardez cette lettre, quoique signée de moi seul, comme celle de vos meilleurs amis, qui m'ont chargé de vous l'écrire en leur nom et qui se servent de ma plume pour vous faire savoir les véritables sentiments qu'on a sur cette rupture... »

Arnauld répondit à M. Le Nain une lettre aussi pleine de modération qu'il le put, et aussi raisonnée qu'il le savait faire; il y disait assez agréablement, à l'adresse de M. de Lamoignon :

« Et pour ce qui est des hommes, j'espère que ceux qui seront bien informés de toutes ces choses seront plus portés à nous absoudre qu'à nous condamner, et surtout que le grand magistrat dont vous me parlez aura la bonté de nous permettre de *prendre requête civile contre l'arrêt que vous dites qu'il a prononcé contre nous*, et que, n'ayant pas voulu souffrir qu'on donnât de l'infailibilité au Pape, il n'en voudrait pas donner à quelque autre évêque que ce soit. »

Mais il avait à se défendre contre des observations et des objections encore plus sensibles pour lui que celles d'un M. Le Nain ou d'un Lamoignon :

« J'ai retranché de la réponse à M. Le Nain, écrivait-il à M. Singlin (26 mars), ce que vous avez désiré; mais je vous supplie de considérer en quelles extrémités on me réduit. On s'élève contre moi presque tout ce que j'ai d'amis au monde, jusqu'à mes propres frères¹. On me décrie partout

1. L'évêque d'Angers et M. d'Andilly. « M. d'Andilly est si aveuglément attaché à ce prélat (M. de Comminges) qu'il querelle tous ceux qui ne sont pas de son avis et témoigne être fort mal content de moi. Cela m'importe peu pour moi-même, mais j'en suis fâché pour lui... » (Lettre d'Arnauld à M. Hermant, du 20 mars.)

comme un opiniâtre et entêté, et comme un homme qui empêche seul la paix de l'Église par un attachement à son propre sens. Et tout le fondement de ces reproches si sensibles, c'est que je ne me rends pas à l'avis du plus grand nombre de nos amis ; car, pour les autorités des saints, ou leurs exemples, ou les raisons qui ont été autrefois notre règle, il ne s'en parle plus...

« Mais laissons là M. Le Nain et tous nos amis du monde, au nom desquels il témoigne qu'il m'écrira, et que je vois assez qu'on a tant éloigné de moi ; ne me doit-il pas être bien sensible de ce que vous-même, monsieur, pour qui Dieu m'a donné tant de respect, êtes dans cette opinion que je suis en danger de commettre un péché mortel, si j'empêche la paix de l'Église par un attachement à mon propre sens ? »

Et dans ce qui suit il semble opposer M. Singlin à lui-même, et ce que ce ferme et sage directeur conseillait en 1657 à ce qu'il conseille présentement, en 1663 :

« Y a-t-il donc rien de plus naturel que de demander à ceux qui me font ce scrupule, si celui que l'on regarde comme le plus éclairé de tous nos amis n'était pas aussi croyable en 1657 qu'en 1663?... On soutenait alors que l'Église n'a jamais approuvé les subtilités et les explications éloignées lorsqu'il s'agit de la vérité et de la justice. Quelle est donc cette nouvelle Église qui a changé tout d'un coup d'esprit et qui approuve comme une conduite évangélique ce que l'Église de Jésus-Christ n'a jamais approuvé ? Enfin l'Église a voulu jusques en 1657 que l'on fût ferme et sincère en ces occasions, et que l'on y témoignât une liberté que les Pères ont appelée sacerdotale, selon cette belle parole de l'un des plus anciens d'entre eux : *Decet sacerdotem libere agere*. Mais tout cela est changé en 1663 ; ces pensées si généreuses se sont évanouies ; on ne parle plus de cette liberté sacerdotale si recommandée par les Pères, et il n'y a plus, au contraire, de tentation plus dangereuse que celle de la fermeté. »

« Je n'insulte point, monsieur ; dico dolens, dico coactus, pour me servir des termes du même Père, dont on ne veut plus que nous imitions le courage ; je vous parle dans un véritable gémissement de cœur... »

Je ne dissimule rien, et j'ajouterai, pour tempérer l'impression de fatigue et d'impatience que cause même à un simple lecteur la conduite opiniâtre d'Arnauld en cette occasion, qu'il faillit lui-même fléchir, tout robuste qu'il était, sous les peines morales que ses

scrupules lui faisaient ressentir jour et nuit. Il fut pris sur cette fin de février « d'éblouissements et de faiblesses, dont il ne pouvait attribuer la cause qu'à un continuel serrement de cœur où il avait presque toujours été pendant toutes ces affaires. » C'était le même mal auquel avait succombé précédemment la sœur de Sainte-Euphémie. Soyons indulgents à ces maladies nées d'une extrême délicatesse et tendresse de conscience ; ne les a pas qui veut.

A cela près, nous serons à son égard de l'avis du plus grand nombre de ses amis et de ceux qui, tout en l'estimant, n'hésitaient pas à le blâmer. « M. Arnauld, disait Bossuet dans sa vieillesse et parlant loin du public, M. Arnauld avec ses grands talents était inexcusable d'avoir tourné toutes ses études, au fond, pour persuader le monde que la doctrine de Jansénius n'avait pas été condamnée. » Car c'est en effet sur ce point particulier et tout personnel que s'acharna en définitive je ne dirai pas cette belle intelligence, mais bien ce vigoureux entendement d'Arnauld. Ici, à cette date de 1663 et dans sa dissidence avec M. Singlin et d'autres amis du dedans, il ne paraît pas du tout apprécier la différence des temps, des situations, et le péril de Port-Royal, même à le prendre au seul point de vue chrétien. Ce péril consistait, malgré les victoires brillantes des *Provinciales* et les vains applaudissements du monde, à devenir une pierre d'achoppement dans l'Eglise, et, du moment qu'on ne réformait pas les autres, à être un principe de schisme par un isolement trop affiché, ou du moins à se détourner soi-même de la voie intérieure en bataillant sans cesse et disputant. Le péril aussi était de tout compromettre

sans se soucier des conséquences, de ne pas songer à ce monastère de filles, dont la fonction ne pouvait pas être celle d'une école de théologie ni d'une Sorbonne, et qui devenait un boulevard en vue et toujours menacé. M. Arnauld et M. Nicole, quand la bourrasque était trop forte, n'avaient qu'à se dérober; ils trouvaient des retraites profondes et sûres, d'où ils continuaient d'écrire en toute liberté : « Il n'y a que *ces pauvres enfermées*, disait judicieusement un de ces Messieurs¹, sur lesquelles le fort de l'orage va tomber et qui ne peuvent ni s'absenter ni tourner en arrière. » M. Singlin, qui n'était pas d'avis de changer des filles en docteurs ni de les mener au combat, en était venu à penser qu'en cédant sur un point particulier, sur un accessoire qui, par un malentendu étrange et trop prolongé, était devenu le principal, on pouvait sauver l'ensemble de la direction intérieure, la seule essentielle, et continuer de mener à Jésus-Christ de dignes épouses par les sentiers de la vie cachée.

C'est ce qui explique aussi, selon moi, la tergiversation apparente d'un docteur souvent nommé dans les Relations, qui avait été ami du premier Port-Royal, qui s'était même signalé en faveur de M. Arnauld et s'était fait exclure pour lui de la Sorbonne, le docteur de Sainte-Beuve, qui céda à ce moment et dont les Jansénistes, ceux qu'on appelait les *généreux*, ont comparé la chute à celle d'*Osius*². Dès qu'il y eut moyen de signer le Formulaire (juin 1661), il l'alla signer à l'ar-

1. M. de Bernières, dans la dernière lettre écrite de son exil d'Issoudun, où il mourut le 31 juillet 1661. — Sur cet exil et cette mort de M. de Bernières, et sur l'étroite liaison de cet ami de Port-Royal avec M. d'Aubigny, voir l'*Appendice* à la fin du présent volume.

2. Je me suis moi-même laissé entraîner à pousser un *hélas!* à son sujet

chevêché, déclarant qu'il signerait *partout où besoin serait*, disant à qui voulait l'entendre qu'il signait *sept fois*, le tout pour couper court et en finir et pour qu'il n'en fût plus question. Il faisait de la signature un *acte d'obéissance* pure et simple, sans plus vouloir entrer dans les distinctions, et conseillait à tous ceux qui le consultaient d'en faire autant : « C'est ainsi, dit un grave historien du parti, que M. de Sainte-Beuve affaiblissait tout le monde avant qu'il tombât lui-même. » Ce même savant docteur et casuiste, bien qu'il blâmât les violences des deux côtés, et qu'il n'approuvât point la manière dont on traitait le monastère, se refusa toujours dans la suite à voir des religieuses de Port-Royal, lorsqu'elles le demandèrent pendant leur dispersion pour le consulter sur leurs doutes; et quelles furent ses raisons? « Je n'irai point, disait-il; si j'y allais, il y aurait aussitôt un livre imprimé contre moi¹... Le feu est aux quatre coins de l'Église, et, au lieu de l'éteindre, on y jette toujours de l'huile : *ils ne peuvent s'empêcher d'écrire*. » Voilà la maladie et la manie d'Arnauld et des Arnaldistes bien caractérisée. En un mot, il y a dans les disputes un moment où il faut en finir; eût-on raison au point de départ sur un fait particulier, il faut s'arrêter sous peine d'errer en outrant la poursuite. Cela est surtout vrai dans les disputes de religion, quand on est catholique et qu'on veut demeurer tel. Ce moment était venu et grandement venu en 1661, pour les querelles du

(tome III, page 90). A les examiner de près maintenant, je juge mieux des circonstances.

1. C'est en parlant à Bossuet que M. de Sainte-Beuve dit quelques-unes de ces paroles.

jansénisme ; il fallait trancher net dans ses propres raisons, sous peine de faire une fausse tige qui ne se rattacherait plus à l'arbre ou qui du moins s'en distinguerait à jamais. Le docteur de Sainte-Beuve l'avait senti et se conduisit en conséquence ; le docteur Arnauld ne le sentait pas.

Arnauld avait pour lui, dans son obstination invincible, Nicole qui était un homme de plume s'il en fut, et qui, tout en voyant bien les défauts de son chef et en en souffrant quelquefois, en essayant même de les tempérer, partageait pleinement alors ses goûts de polémique et les servait ; il avait l'humble M. de Saci dont la douceur opiniâtre et l'invariable patience regardaient peu aux circonstances générales et aux horizons environnants, et ne tenaient pas compte des opportunités d'agir et des saisons ; il avait M. de Roannez, M. Hermant et la petite Église de Beauvais ; il avait surtout sa nièce la sœur Angélique de Saint-Jean à laquelle il aimait, a-t-on dit, à communiquer ses pensées sur les affaires de l'Église, « comme saint Ambroise en conférait autrefois dans le temps de la persécution avec sainte Marceline sa sœur, » et par qui il se laissait volontiers conseiller. Par elle il était assuré d'avoir pour disciples et servantes déclarées et unanimes toute cette Communauté d'élite, dont les moindres filles se sentaient enorgueillies de reconnaître M. Arnauld pour oracle et de devenir les sentinelles avancées de la foi. « Dieu qui choisit assez souvent les choses du monde les plus faibles pour confondre les plus fortes, a dit un historien de ce bord, avait dans Port-Royal des épouses intrépides, pendant que l'Église ne voyait que de la lâcheté dans la plupart de ses mi-

nistres. » Que n'auraient point fait ces pieuses filles pour mériter et justifier de tels éloges, qu'elles sentaient bien, à travers l'épaisseur des murs du cloître, que quelques-uns de leurs amis leur décernaient au dehors ! « Port-Royal-des-Champs n'est qu'un avec nous, écrivait quelque temps auparavant la sœur Angélique de Saint-Jean à M. Arnauld ; *hasardez-nous. Peut-être que nous serons les valets de pied des princes de l'armée d'Achab, qui devaient entrer les premiers dans le combat et gagner la bataille.* A tout hasard on n'expose pas grand'chose, et quand nous y péririons, l'Eglise n'y perdra point ceux qui pourront davantage la défendre. Quel autre intérêt avons-nous en ce monde que d'acquérir le royaume des Cieux ? » Ainsi parlaient par la bouche de leur véritable chef ces âmes militantes un peu détournées par là, on doit l'avouer, de leur vocation d'humilité et de silence ; elles ne cessaient de s'offrir et de se proposer comme holocaustes, et non pas sans une arrière-pensée de vaincre. Mais était-ce à M. Arnauld de prendre au mot un si beau zèle et de les commettre tout de bon au front du combat ?

La négociation de M. de Comminges perdait tout son intérêt et son importance dès lors que M. Arnauld n'y était pas compris. Elle se poursuivait toutefois, mais on avait manqué le point et le moment, s'il y en avait eu un à cette date. Après quantité de tâtonnements on se réduisit à envoyer à Rome un exposé des sentiments de ces Messieurs sur les cinq Propositions, avec promesse de leur part d'une soumission entière à tout ce qui serait prescrit par le Saint-Siège. Apparemment l'interprétation de la doctrine ne parut point suffisante :

il s'ensuivit un bref du Pape adressé aux évêques de France, qui ressemblait à tous les brefs contre le Jansénisme, et d'après lequel les précédents signataires étaient mis en demeure de tenir leur promesse de soumission. C'est précisément vers ce temps qu'Arnauld prit sur lui d'éclater¹ par une lettre datée du 1^{er} août (1663) et bientôt rendue publique : ce que Nicole appelait gaiement l'*échauffourée* de M. Arnauld. Il l'avait écrite à l'instigation du duc de Roannez et de la sœur Angélique de Saint-Jean :

« Monsieur, disait-il à je ne sais quel docteur de Sorbonne de ses amis, je suis fort étonné de ce que l'on me mande de Paris, que le bruit y court que je n'improove point l'acte qui a été envoyé à Rome... La vérité m'est plus chère que toutes choses, et je ne la puis refuser à ceux qui me la demandent dans une occasion si publique, et ainsi, monsieur, je veux bien qu'on sache que non-seulement je n'ai point pris de part à ce qui s'est fait, mais que je n'ai pas jugé y en pouvoir prendre en conscience... Ce n'est pas que je ne souhaite la paix de l'Église autant que personne, mais je ne la puis désirer qu'honnête et par des moyens tout à fait honnêtes : je donnerais mon sang pour l'avoir telle, mais j'espère que Dieu me fera la grâce de n'acheter jamais un repos temporel et passager par aucune chose qui puisse troubler celui de ma conscience. »

Et ainsi à cheval sur sa conscience, il recommence la guerre ouverte et déclarée. J'abrège. Tout cet honorable effort de M. de Comminges aboutit en esclandre. Chaque parti publia des relations opposées, contradictoires, accusant l'adversaire de mensonge. Chacun en appelait violemment à M. de Comminges qui du

1. M. de Comminges, jusqu'à la fin, ne demandait à M. Arnauld que le silence et de tenir secrets ses sentiments : « Car, disait-il, si ce qui vient de Rome est bon, ceux qui n'approuvent pas (voulant parler de M. Arnauld) comme ceux qui approuvent jouiront du bénéfice de la paix. » Madame de Longueville expliquait tout cela au long dans une lettre à madame de Sablé (fin de mai ou commencement de juin 1663), et elle ajoutait : « Au nom de Dieu, poussez bien M. Arnauld à se taire. »

moins eut le bon goût de se taire, et qui, retourné dans son diocèse, y supporta en chrétien, et en homme comme il faut, son désagrément.

Enfin le nouvel archevêque de Paris, Hardouin de Péréfixe¹, avait ses bulles (10 avril 1664) : le premier soin de Port-Royal fut de l'en féliciter. Ce fut Lancelot, un de nos bons Messieurs, de ceux qui ne sont pas au premier rang pour l'importance, mais des plus serviables et des plus utiles, qui fut chargé d'aller, au nom de l'abbesse et de toute la Communauté, présenter leur compliment à l'archevêque. On a le récit fait par Lancelot lui-même de cette visite du mercredi de Pâques, 16 avril, et de ce qui s'y passa. M. de Péréfixe le reçut bien et lui dit des choses fort sensées, bien qu'il les dît à sa manière, et avec plus de naturel et de pétulance que d'autorité et de gravité :

« Représentez-leur, je vous prie, disait-il, qu'elles doivent se résoudre à chercher des moyens de contenter le roi : que deux papes ayant parlé, et les évêques ayant reçu leur jugement, les facultés l'ayant admis, les docteurs et les religieux ayant signé, et toutes les communautés ayant passé par là, il n'est nullement à propos qu'une seule maison de filles veuille faire la loi aux autres, et paraître ou plus juste, ou plus intelligente que les papes, les évêques, les prêtres et les docteurs... »

— « Monseigneur, répliquait doucement Lancelot, comme elles n'ont à répondre que d'elles, elles ne croient pas devoir tant regarder ce qu'ont fait les autres que ce qu'elles doivent faire elles-mêmes : et, après tout, monseigneur, si c'est une faute que celle-là, elle est sans doute bien pardenable, puisqu'au plus on ne les peut accuser que de quelque trop grande retenue, et toute la grâce qu'elles demandent, c'est qu'on veuille bien au moins

1. « M. de Péréfixe, disait l'abbé de Longuerue, avait été maître de chambre du cardinal de Richelieu, qui le choisit pour être précepteur du Dauphin, et fit agréer ce choix au roi. Le cardinal Mazarin, qui se piquait de reconnaissance envers son bienfaiteur, suivit volontiers un choix où il trouvait son compte. Péréfixe était un homme médiocre de tout point, et qui ne pouvait se soutenir là que par une soumission et une dépendance entière. »

épargner leur tendresse de conscience pour ne les pas forcer à faire ce qu'elles ne croient pas pouvoir faire. »

— « Oh ! reprenait M. de Péréfixe, cela se doit plutôt appeler un entêtement qu'une tendresse de conscience. Des filles ne doivent jamais en venir jusque-là, quand le Pape et les évêques leur commandent quelque chose. Que savent-elles si ces Propositions ne sont pas tirées de Jansénius ? et que n'en croient-elles le Pape qui les en assure ?... Je veux vous faire voir à vous-même, ajouta-t-il à un autre moment de l'entretien, l'original d'une lettre de M. d'Ypres, écrite de sa main, et qui me fut envoyée par le maréchal de Clérembauf, qui la trouva parmi les papiers de ce prélat lorsqu'il fut fait gouverneur de cette place : c'est une lettre latine de quatre ou cinq grandes pages, qui est merveilleuse, et où ce prélat soumet entièrement son livre au Saint-Siège et prie le Pape de le faire soigneusement lire et examiner... Jansénius n'aurait donc pas fait difficulté d'obéir au Pape en cette rencontre. Cependant et ses défenseurs, et des filles mêmes, refuseront aujourd'hui de faire, par un zèle prétendu pour Jansénius, ce que Jansénius n'aurait pas fait difficulté de faire lui-même s'il avait vécu ! »

A toutes les raisons de Lancelot, qui ne resta pas court de son côté, l'archevêque ne répliqua qu'en répétant constamment « que le Pape avait fait examiner le livre de Jansénius et avait choisi pour cela les plus habiles gens qui fussent auprès de lui : — ou au moins, ajouta-t-il, l'a-t-il dû faire. » Et il disait « qu'il s'en fallait tenir là, parce que quand on en venait aux disputes, ce n'était jamais fait, et qu'après tout, des filles n'avaient que faire de se mêler là dedans, et qu'elles devaient se rendre à ce que le Pape et les évêques avaient tant de fois défini. »

Puis comme il était bonhomme, il lui dit en le congédiant :

« Assurez-les que j'estime leur vertu et que je voudrais donner de mon sang pour les tirer de ce mauvais pas. Mais qu'elles voient bien qu'elles pourraient faire pour cela ; et vous-même, ajouta-t-il, songez-y en votre particulier, je vous en prie ; voyez quel expédient on pourrait prendre ; trouvez-moi quelque planche pour sortir de ce mauvais pas, je vous en conjure, et vous m'obligez. »

Cependant, tout au sortir de cette visite, et en re-

trouvant l'aumônier qui l'avait introduit, Lancelot réitéra son exposé et lui représenta le point de la difficulté par rapport au monastère, et l'état où étaient les choses, avec tant de précision, que cet aumônier lui dit : « Enfin, pour le *fait*, je vois bien qu'on ne le passera jamais, n'est-il pas vrai ? »

« Non point du tout, répondit Lancelot ; vous n'avez qu'à assurer monseigneur que cela et la mort c'est la même chose, et qu'ainsi il n'dégu'à prendre ses mesures là-dessus. Ces filles-là ne sont pas si peu instruites qu'elles ne sachant que, quelque respect qu'elles doivent au Pape et aux prélats, il vaut pourtant mieux obéir à Dieu qui leur demanderait un compte rigoureux, en son jugement, d'une signature qui, devant lui, ne pourrait passer que pour un mensonge et pour la marque d'un faux témoignage. Ainsi, répéta-t-il, que M. de Paris fasse fond là-dessus, qu'il prenne telle mesure qu'il lui plaira, mais qu'il ne s'attende point à autre chose, s'il lui plait. »

C'était là donner le dernier mot à l'archevêque pour sa bienvenue, et poser les choses avec lui par *oui* ou par *non*. C'était pour le doux Lancelot faire l'office de l'ambassadeur romain et tracer le cercle de Popilius autour de son pasteur.

La suite répondit à ce début. M. de Péréfixe va nous paraître en tout ceci un prélat un peu singulier et parfois ridicule. Il lui est arrivé un accident qui n'est pas ordinaire à un archevêque, c'est d'être pris sur le fait dans ses vivacités, dans ses moindres paroles et dans ses gestes par une quantité de personnes d'esprit, qui, après l'avoir poussé à bout et l'avoir mis, comme on dit, hors des gonds, notaient avec malice tout ce qui lui échappait et insinuaient une légère part de comédie dans chaque procès-verbal. Les Relations des religieuses de Port-Royal nous le représentent en action avec ses colères paternes, ses retours et ses craintes

d'être allé trop loin, et dans toute sa bonhomie comique, triviale, parfois assez violente, parfois assez touchante. On est tenté de le comparer à l'archevêque Turpin, de voir en lui un archevêque qui figurerait bien chez l'Arioste¹. Toutefois il ne manque ni d'esprit, ni de bon sens, ni surtout de bonté : c'est de dignité et de sang-froid qu'il manque ; mais tous les mots justes qui peuvent servir à qualifier la situation étrange du monastère et la disposition d'esprit de ces récalcitrantes et vertueuses filles, il les trouvera, et avec assez de pittoresque, de sorte que les Relations écrites alors pour le peindre en grotesque déposent plutôt aujourd'hui en sa faveur.

Il y a une chose dont il ne s'est pas méfié, et dont les esprits très-naturels ne se méfient jamais, c'est qu'il avait affaire, dans le cas présent, à une secte d'esprits raffinés, affiliés entre eux, épris d'une certaine forme distinguée et savante de dévotion et méprisant volontiers tous ceux qui ne parlaient pas leur langue, qui n'étaient pas de leur lignée spirituelle et de leur doctrine. Ce bon archevêque allait se briser droit contre l'écueil, quand il disait à quelqu'une de ces religieuses qui l'étaient et croyaient l'être comme on ne l'est pas, et qui venaient, par pur semblant, prétexter de leur ignorance :

« Savez-vous comment je voudrais trouver des filles qui disent elles-mêmes

1. On lit dans les conversations de Boileau recueillies par Brosselle : « M. Despréaux m'a dit que M. de Péréfixe, quelque homme de bien, était accoutumé à jurer : il voulut enfin se défaire de cette méchante habitude ; pour cela il se donnait la discipline ; mais, quand il se frappait trop fort et qu'il se faisait mal, c'était alors qu'il jurait de tout son cœur, à chaque coup qu'il se donnait : *Ha, jarni ! morbleu !* et pis que tout cela. » Nous allons retrouver de ces jurons involontaires qui lui échappent.

qu'elles n'entendent rien à tout cela? je voudrais qu'elles vinssent me demander conseil de ce qu'elles ont à faire et qu'elles me disent : *Monseigneur, vous me demandez de signer une telle chose, je n'y entends rien, j'ai telles et telles difficultés qui me donnent des scrupules; mais conseillez-moi, je vous prie, dites-moi ce que je peux faire en conscience.* — Si vous me proposiez ainsi vos peines, je répondrais à tous vos doutes, je vous les éclaircirais; puis je vous dirais : Ma fille, priez beaucoup Dieu pour cela, allez porter toutes vos raisons au pied du Crucifix, et me venez trouver dans quelque temps. Alors je vous dirais que vous le pouvez faire sans blesser votre conscience, et que j'en charge la mienne pour en répondre devant Dieu. Mais quand je vois des filles venir à moi avec un esprit de prévention, de préoccupation et d'entêtement, que puis-je faire? »

Or, quand il tenait de ces discours familiers, et, pour tout dire, à *la papa* (il n'y a pas d'autre mot) à des personnes de haut goût et armées en guerre sous le voile, telles que la sœur Christine Briquet ou la sœur Eustoquie de Brégy, qui ne se croyaient pas des nonnes ordinaires, des filles de Sainte-Ursule ou de Sainte-Marie (fi donc !), mais qui étaient de Port-Royal, c'est-à-dire du lieu du monde où l'on savait le mieux ce que c'est que *Grâce*, et où l'on avait là-dessus, de tout temps, des directions de première main et des notions de première qualité, il paraissait, tout archevêque qu'il était, aussi ridicule et aussi mal avisé que le bonhomme *Gorgibus* de Molière, ou, si l'on veut, le bonhomme *Chrysale*, parlant à une précieuse, ou encore un homme de bon sens de la classe moyenne de la Restauration se lançant à causer politique avec une jeune beauté doctrinaire. Il avait affaire à des esprits infatués tout bas d'une excellence et d'une aristocratie de dévotion, et qui se disaient de lui : « Le bonhomme, l'archevêque de cour, il n'y entend rien, il ne comprend pas ! »

Il était du reste si réellement bonhomme, qu'après tous les affronts et les moqueries publiques qu'il en

reçut et les violences auxquelles elles le poussèrent, il finit par se réconcilier sincèrement avec elles, ne leur garda point du tout de rancune, et les aima, dans les derniers temps, de tout son cœur.

L'historien de Port-Royal, s'il n'a pas de parti pris, est un peu, je l'avoue, dans la situation de l'archevêque, il est dans l'embarras; car, si je ne veux pas faire tort à M. de Péréfixe, je veux encore moins paraître injuste envers les religieuses qui eurent un travers, et dont quelques-unes l'eurent au plus haut degré, mais qui pratiquaient d'ailleurs toutes les vertus et avaient l'énergie et l'ardeur de la vie morale chrétienne. L'archevêque, dès qu'il eut pris possession de son siège, fut assailli de sollicitations en faveur de Port-Royal. Madame de Longueville lui alla faire visite et lui transmit, quelques jours après, un Mémoire justificatif, dressé par M. Arnould. Ce Mémoire, en forme d'argumentation, était raide et peu adroit. Une lettre, qui fut adressée vers le même temps à M. de Péréfixe par M. de Sainte-Marthe, confesseur des religieuses, était bien autrement faite pour le remuer et pour le persuader. Cette lettre, en résumé, revenait à peu près à dire : « Ayez pitié de la tendresse de leur conscience, et n'agissez point en toute rigueur. » —

« Je suis prêtre, monseigneur, comme vous, disait l'humble confesseur, organe du meilleur esprit de Port-Royal et vrai collègue de M. Singlin¹ ;

1. M. Singlin venait de mourir épuisé d'austérités et de mortifications à la fin du carême de cette année, le 17 avril 1664 (voir tome I, page 485). Il vivait caché dans une maison du faubourg Saint-Marceau. Les religieuses de Paris reçurent avec larmes son corps qui leur fut apporté à neuf heures du soir, et l'enterrèrent dans leur préau, dans le même tombeau où étaient les entrailles de M. de Saint-Cyran. Son cœur fut déposé en l'église de Port-Royal-des-Champs. Dans cette lettre à M. de Péréfixe, qui est du mois de juin, M. de Sainte-Marthe, en redoublant d'onction, parlait pour deux et rassemblait les sentiments du défunt et les siens.

et quelque indigne que je sois, j'ai été autrefois engagé par ordre de l'Église au gouvernement de quelques âmes. Permettez-moi, monseigneur, de vous dire que cela me donne peut-être plus d'expérience de la misère et de la faiblesse des hommes qu'à plusieurs à qui d'autres occupations importantes ne laissent pas le temps de s'y appliquer. C'est une chose bien rare d'en rencontrer qui servent Dieu fidèlement, et ceux mêmes qui le font ont besoin de beaucoup de secours, de veilles et de larmes. Les pasteurs ne peuvent faire naître Jésus-Christ dans les cœurs ni l'y conserver qu'avec beaucoup de douleurs et qu'en s'accommodant à l'infirmité de leurs brebis avec une patience qui ne se peut expliquer. Saint Paul, qui était parfaitement instruit de cette science, veut bien ne manger point de viande, si cela scandalise ses frères ; il renonce à la science pour s'accommoder à l'infirmité du moindre d'entre eux, et l'ardeur de la charité lui fait dire ces paroles si pleines de tendresse : *Qui est infirme, avec qui je ne sois infirme?*...

« Je vous supplie, monseigneur, d'entrer en ces dispositions si saintes et si dignes de vous ; ne dédaignez pas de vous rabaisser jusqu'à être infirme comme nous le sommes, et jusqu'à prendre part à notre affliction... Ce que nous vous demandons est-il donc tel que vous ne puissiez y condescendre?... Est-ce un crime de vous supplier humblement que l'on n'exige point de nous une chose qui ne sert qu'à nous troubler et à nous ôter le repos de notre conscience?...

« Souffrez-le, monseigneur, souffrez-le, je vous en conjure : si vous reconnaissez que nous avons raison, vous savez que la vérité vous y oblige ; et si nous avons tort, nous vous prions que la charité vous le fasse supporter. Donnez ce peu de chose à notre faiblesse et à la paix de l'Église... »

De tels accents étaient bien faits pour prendre l'archevêque par les entrailles et lui donner envie de tout accorder. A combien peu il tient que les esprits humains ne soient sages, et pourquoi ne le sont-ils pas ? Il aurait fallu, pour le bien, que les pères spirituels de Port-Royal condescendissent à cette faiblesse malade de conscience des religieuses et la prissent en patience sans les presser ; ils n'auraient fait en cela que leur devoir de pasteurs et de médecins des âmes : et, d'un autre côté, il aurait fallu que ces religieuses, non contraintes et laissées à elles-mêmes, écoutassent les bonnes raisons, celles que Bossuet a résumées dans les dernières paroles d'une lettre qu'il projetait de leur

faire lire et où il leur disait : « Laissez donc à part ces narrés d'intrigues et de cabales, que des hommes ne cesseront jamais de se reprocher mutuellement, peut-être de part et d'autre avec vérité, et du moins presque toujours avec vraisemblance ; et croyez que parmi ces troubles et dans ce mélange de choses, la sûreté des particuliers, c'est de s'attacher aux décrets et à la conduite publique de la sainte Église... Et ceux qui vous diront après cela que vous ne pouvez sans péché y soumettre humblement votre jugement,... laissez-les disputer sans fin, et répondez-leur seulement avec l'Apôtre : *« S'il y a quelqu'un parmi vous qui veuille être contentieux, nous n'avons pas une telle coutume, ni la sainte Église de Dieu. »* — Que si chacun avait ainsi entendu ses obligations, alors personne n'aurait eu de tort, et tout se serait bien passé.

Au lieu de cela, on se retrancha des deux côtés aux dernières limites de son droit et de son raisonnement, on recourut à toutes ses armes. Il y avait *quelqu'un qui voulait être contentieux*, et ce *quelqu'un*, les uns le poussaient à outrance, les autres le défendaient à en mourir. Ce n'étaient plus des filles qui résistaient, c'était un docteur : ce n'étaient plus des religieuses qu'on frappait, c'était un parti. M. de Péréfixe qui, dans sa sincérité, disait tout, le leur dit un jour, — « A-t-on jamais demandé la signature à des religieuses sur ces matières ? » lui objectait l'une d'elles. — « Il est vrai, reprit-il, je vous l'avoue, c'est une chose extraordinaire ; mais, comme votre maison a été le centre d'une doctrine suspecte, il est nécessaire de vous en purger ; sans cela, on n'aurait jamais pensé à vous en parler, non plus qu'aux autres religieuses, qui

ne pensent qu'à prier Dieu, et qui n'entendent rien à ces matières : si on les en a occupées, c'est vous autres qui en êtes cause. » — Et aussi, selon le propre aveu de ces religieuses, qui elles-mêmes, à force d'écrire, nous disent tout, chaque religieuse de Port-Royal se considérait comme dépositaire, comme responsable envers Jésus-Christ « du trésor de vérité dont il avait si particulièrement enrichi ce monastère. » De là chez elles un principe de résistance égal au motif de l'attaque.

Le premier acte de M. de Péréfixe fut de publier, le dimanche de la Trinité (8 juin 1664), un Mandement dont on parla beaucoup, et dans lequel, en prescrivant la signature, il établissait entre le fait et le droit cette différence, qu'on n'était tenu à l'égard du premier qu'à y croire d'une foi humaine et ecclésiastique, et non d'une foi divine, comme on devait l'avoir pour les dogmes. On comprend très-bien la distinction de l'archevêque, et même son idée était juste : il voulait graduer l'importance des points en question ; mais les termes n'étaient pas heureux. Ce nouveau système de la *foi humaine* fit bruit. Nicole, qui publiait à ce moment ses *Imaginaires*, petites lettres en feuilles volantes, à l'imitation des *Provinciales*, en consacra une (la quatrième, datée du 19 juin) à l'examen de cette *foi humaine* dont se contentait M. de Péréfixe : « Il faut, disait-il, que ce soit une foi humaine d'une espèce toute nouvelle, puisque c'est une foi humaine dont le défaut rend hérétique, et ainsi c'est une foi humaine et divine tout ensemble. » Il trouvait là-dessus quantité de choses plaisantes, ou qui devaient paraître telles alors depuis le cloître Notre-Dame jusqu'à la barrière Saint-Jacques, de ces choses qui faisaient dire au monde

du quartier latin : « Ces messieurs ont bien de l'esprit. » Seulement un autre que Nicole, Bayle, par exemple, en usant du même procédé de raisonnement et de curiosité libre, aurait pu pousser les choses plus loin que ne l'eût désiré Nicole lui-même. Celui-ci paraissait oublier qu'il faisait partie d'une Église où il y avait une hiérarchie ; il faisait bon marché des supérieurs. Il employait dans cette discussion un ton leste et tout à fait laïque, qui égayait la matière plus qu'il ne convient à des croyants. Dans cette lettre de Nicole, M. de Paris était loué avec ironie et solennellement tympanisé ¹.

Le lundi 9, lendemain de la publication de l'Ordonnance, dès dix heures et demie du matin, l'archevêque était rendu à Port-Royal pour y procéder à la visite et pour exhorter la Communauté à la signature. Après un discours général, adressé à toutes, il commença immédiatement cette visite, ou, comme on disait, le *scrutin*. Chaque religieuse, à son tour, venait séparément à l'interrogatoire qui se faisait par l'archevêque, accompagné de son grand vicaire ², et celui-ci même se retirait, si on ne se croyait pas toute liberté de parler devant lui. On a la suite de ces interrogatoires rédigés par les principales des religieuses ; elles en faisaient

1. Nicole, aidé d'Arnauld, fit peu après et sous une forme plus dogmatique un *Traité de la Foi humaine*. — L'archevêque, toutefois, ne fut pas trop piqué de cette quatrième lettre *imaginaire* ; le peintre Champagne l'étant allé voir à un mois de là environ, comme l'entretien était sur messieurs de Port-Royal, il la lui montra sur sa table : « Voilà de leurs ouvrages, lui dit-il, rien n'est plus ingénieux : comme ils ont de l'esprit ! ils savent tourner les choses, et il semble qu'ils ne disent rien ; mais cela ne laisse pas de percer jusqu'au vif. Encore, s'ils pouvaient être seulement six mois sans écrire, cela donnerait la paix. »

2. Ce grand vicaire était alors M. Du Plessis de La Brunetière, depuis évêque de Saintes, un ami particulier de Bossuet.

par écrit une petite relation dès qu'elles étaient rentrées dans leur cellule, et c'était l'archevêque qui était jugé par elles et pris sur le fait, bien plus qu'elles par lui. Elles avaient soif du martyre, et elles commençaient d'en dresser les actes incontinent.

On a d'abord la Relation de la sœur Marguerite de Sainte-Gertrude (Du Pré), interrogée le mardi 10. Elle était une des plus vives, et par deux fois il lui était échappé de dire tout haut en pleine Communauté, quand on y avait fait lecture des Mandements, qu'elle ne signerait jamais le Formulaire. Comme l'archevêque lui en demandait les raisons, elle se mit en devoir de les lui déduire; mais d'impatience, au lieu de l'écouter, il ne pouvait s'empêcher de l'interrompre à chaque fois, en lui disant : *Taisez-vous, écoutez-moi !* ce qui, raconté assez joliment par elle, fait un jeu de scène et un vrai dialogue de comédie. A un certain moment, s'autorisant des personnes de poids qui revenaient à la soumission, et même des personnes qui avaient le plus soutenu d'abord l'autre sentiment, il lui cita l'exemple de M. de Sainte-Beuve, qu'elle connaissait bien, puisque c'était lui qui l'avait introduite en religion et qui l'avait faite professe :

« Ah ! monseigneur, ne m'en parlez pas, *il me fait grand pitié*, dit-elle le plus naturellement du monde; *c'est ma douleur*, et Dieu sait les prières que je fais continuellement pour lui. »

— « Vous êtes une folle, s'écria l'archevêque; on voit bien que vous ne savez ce que vous dites et que vous êtes pleine d'orgueil, de juger ainsi des personnes si considérables. N'est-ce pas vous qui me citiez tantôt l'Évangile : *Ne jugez point, et vous ne serez point jugés ?* »

— « Je me mis à genoux, poursuit la sœur de Sainte-Gertrude, car il me dit ces paroles d'un ton tout à fait haut et il paraissait très-fâché, et je lui dis : « Non, monseigneur, ce n'est pas moi. »

— « Appliquez-les-vous, reprit-il, et je vous puis dire en cette rencontre : « Ne jugez point, et vous ne serez point jugés. »

Ainsi, tantôt en révolte et tantôt à genoux, devant un archevêque, tantôt débonnaire et tantôt fulminant, elle gardait cependant son sang-froid mieux que lui. A la fin, elle le quitta sur un geste de colère qu'il fit brusquement, et sortit en oubliant de lui demander sa bénédiction :

« Ma sœur Angélique de Saint-Jean fut après moi, dit-elle, et l'attendis qu'elle fût sortie pour aller demander la bénédiction à monseigneur l'archevêque, parce que je ne l'avais pas fait, tant j'étais effrayée ! car il m'avait chassée fort rudement ; et je craignais qu'il ne crût que ce fût par mépris, et de plus *j'étais bien aise de lui faire voir que ses fâcheries ne m'avaient point ébranlée*. Je rentrai donc et je lui dis en me mettant à genoux : « Monseigneur, je suis sortie d'avec vous si effrayée que je n'ai pas pensé à vous demander votre bénédiction ; je vous la demande très-humblement, monseigneur. »

— « Il est vrai que vous m'avez tout à fait fâché. »

— « J'en suis bien fâchée, monseigneur, et je vous en demande bien humblement pardon, et je vous supplie de m'excuser sur ce que je vous ai dit qui a pu vous fâcher. »

— « Je vous prie aussi de m'excuser, reprit encore le bon archevêque tout à coup radouci, car je vous ai dit aussi des choses qui vous ont fâchée, et je vous conjure de tout mon cœur de vous mettre bien devant Dieu et de le bien prier qu'il vous éclaire... »

Et l'entretien finit de la sorte par une bénédiction, après qu'ils se sont demandé pardon l'un à l'autre ¹.

1. La sœur Marguerite de Sainte-Gertrude ne soutint pas un si haut début. Ayant été enlevée de Port-Royal quelque temps après et enfermée aux Annonciades de Saint-Denis, elle fut des premières à succomber : elle signa, et par deux fois. Il est vrai qu'elle en eut ensuite d'affreux remords ; lorsqu'elle fut réunie à ses sœurs de Port-Royal au monastère des Champs, elle demanda avec instance d'être mise au rang des converses ; « on se contenta de lui accorder d'être la dernière de toute la Communauté, quoiqu'elle fût des anciennes. » Elle mourut en cet état et privée des sacrements, avant la réconciliation générale, le 5 juillet 1666. C'était une religieuse qui avait été d'abord dans la Congrégation de Notre-Dame et qui avait séjourné en Flandre, où elle avait été initiée aux questions sur la Grâce par des docteurs de ce pays ; de là elle était passée à Port-Royal. Elle était extrêmement malade, et en quatre ans elle avait été seize fois à l'extrémité. — Quand elle eut rétracté sa signature, elle n'eut rien tant à cœur que de multiplier les preuves de son repentir ; et comme le monastère des Champs était alors bloqué et sans communication

Avec la sœur Angélique de Saint-Jean l'entretien fut fort grave et sérieux, avec une grande modération et civilité dans les paroles, mais beaucoup de force dans le fond des choses. La sœur Angélique de Saint-Jean était une âme qui inspirait le respect, une grande intelligence, profondément chrétienne, seulement trop imbuë de ces controverses dans lesquelles étaient engagés ses amis et toute sa maison. Elle ne dissimula point qu'elle avait lu les écrits qui en traitaient.

« Vous ne devriez point du tout vous amuser à tout cela, lui dit l'archevêque, ni vous arrêter à un M. de Lalane, à un M. Girard. Chacun fait sa cause la meilleure qu'il peut ; mais, pour vous autres, vous devriez tâcher de vous tirer de toutes ces fâcheuses affaires, et voici une occasion bien facile. » — « Je pense, monseigneur, lui répondit-elle avec l'autorité qu'elle aussi possédait déjà, qu'il n'est pas si aisé de sortir de la persécution où nous sommes exposées depuis vingt-cinq ans. La Signature n'en a pas été le commencement, et je douterais fort qu'elle en fût la fin. Je vous avoue que quand nous n'aurions que notre propre expérience pour nous persuader qu'on demande autre chose de nous qu'une marque de notre obéissance, il nous serait bien difficile de croire qu'il n'y eût pas d'autre cause secrète de la conduite qu'on tient sur nous aujourd'hui. Vous nous avez fait l'honneur, monseigneur, de nous dire hier publiquement que cette maison avait toujours donné édification à tout le monde par sa piété, sa régularité, et beaucoup de choses que nous écoutions avec confusion, parce que nous ne méritons point l'estime qu'on fait de nous sur tout cela ; et vous avez ajouté, monseigneur, qu'il n'y avait qu'en un point qu'on nous soupçonnait de manquer, qui est sur l'obéissance à nos supérieurs ecclésiastiques. Permettez-moi de vous dire, monseigneur, que si nous ne sommes accusées que de ce défaut, il n'y a donc que deux ans que nous sommes coupables, et il y en a vingt-cinq, comme je l'ai déjà dit, que nous sommes sans cesse affligées, comme aujourd'hui, par des menaces continuelles fondées sur des calomnies qu'on invente contre cette maison... »

La question ainsi reportée à ses origines, l'arche-

avec le dehors, elle fit copies sur copies de sa Rétractation, et elle les jetait de tous côtés par les fenêtres, par-dessus les murs ; elle les semait en tous lieux, espérant qu'un de ces papiers irait enfin jusqu'à ceux qu'elle voulait informer. Pauvre esprit inquiet et qui ne faisait que changer de fièvre !

vêque, qui raisonnait moins avec suite qu'il ne causait comme un homme du monde, se mit à parler de ce que, disait-il, il savait *d'original* sur cela, et de l'arrestation de M. de Saint-Cyran, et du dessein qu'il aurait eu véritablement de faire une secte :

« Feu M. le cardinal de Richelieu était pour lors à Compiègne ; j'étais son maître de chambre ; il m'appela ce jour-là et me dit : « Beaumont, j'ai fait aujourd'hui une chose qui fera bien crier contre moi : j'ai fait arrêter ce matin, par ordre du roi, l'abbé de Saint-Cyran. Je prévois que tout ce qu'il y a de savants et de gens de bien s'élèveront contre moi : car il faut demeurer d'accord qu'il a ces deux qualités, il est savant et homme de bien. Ainsi tous ceux qui le connaissent, et quantité de personnes de condition qu'il conduit, trouveront que j'aurai fait une grande injustice... » Et M. le Cardinal ajouta : « Quoi qu'on puisse dire de moi dans cette occasion, je suis persuadé que l'Eglise et l'État me doivent savoir gré de ce que j'ai fait, et que je leur ai rendu un grand service ; car j'ai été bien averti que cet abbé a des opinions particulières et dangereuses, qui pourraient quelque jour exciter du bruit et de la division dans l'Eglise, et c'est une de mes maximes que tout ce qui peut faire du trouble dans la religion en peut aussi causer dans l'État, et qu'ainsi c'est rendre un service important à tous les deux que de prévenir cela... » Voilà ce que M. le Cardinal me dit, à moi qui vous parle, et il ne parlait pas en l'air... »

L'archevêque ajouta encore quelques mots à l'appui de cette imputation. Il se trouvait sans le savoir devant une âme tout intègre, toute sérieuse, pénétrée dès l'enfance de respect et de vénération pour l'homme dont il parlait par ouï-dire si délibérément ; et il ne soupçonnait pas l'impression pénible, douloureuse, qu'il faisait sur cette nature fermement morale et austèrement passionnée, qui ne reconnaissait d'autre loi que la fidélité chrétienne. Je voudrais trouver des termes mieux appropriés encore et plus dignes ; car ici, en présence de la sœur Angélique de Saint-Jean, on peut la blâmer, mais toute raillerie expire :

« Je ne me souviens point, dit-elle, de la réponse que je fis, et il me semble

que je ne dis rien pour justifier M. de Saint-Cyran, dont j'ai eu bien du scrupule. Quoique je n'aie point discerné quel mouvement me porta alors à me taire, j'ai appréhendé que ce n'eût été l'autorité de M. l'archevêque qui eût fait une impression de respect trop humain dans mon esprit, et qui m'eût ôté la liberté de lui témoigner avec quelle horreur j'entendais une accusation si injurieuse contre le plus saint homme que j'aie jamais connu, et le plus attaché à l'Eglise par une charité si forte et si tendre qu'on la pouvait appeler son unique passion. Je sais que j'en eus ce sentiment, mais je ne sais pourquoi je ne le fis pas paraître autrement que par mon visage, où je m'assure qu'il était aisé de le lire. »

Il y a le petit côté à tout ceci, il y a le côté sérieux et respectable. Nous nous retrouvons en présence de ce dernier. La mère Angélique a confiance et elle croit : elle souffre pour ce qu'elle croit, elle s'offense pour ce qu'elle aime. Il faut passer et s'incliner.

Avec la sœur Christine Briquet, qui fut interrogée le 13 juin, l'entretien prit un tour tout différent. Cette petite personne, qui devint une des plus respectables religieuses de Port-Royal, alors âgée de vingt-deux ou vingt-trois ans au plus, et qu'on ne pouvait s'empêcher d'appeler *la petite Briquet*, était l'une des plus rares élèves de ce monastère. Nièce de MM. Bignon par sa mère, fille de l'avocat général Briquet mort jeune, elle avait été mise à Port-Royal dès l'âge de trois ans. Avant d'être en âge de se consacrer à Dieu par des vœux solennels, elle s'était liée par un vœu secret le jour de la Présentation de la Vierge. Ses parents avaient tout fait, dès qu'ils l'avaient su, pour s'opposer à un tel dessein. On exigea d'elle qu'elle sortît au moins quelque temps du monastère, qu'elle retournât dans sa famille, pour faire voir que c'était librement qu'elle se décidait; et, comme dit la Relation, « elle fut quatre mois dans le siècle. » Elle avait seize ans. Elle demeura chez son oncle M. Bignon l'avocat général, l'un des

plus anciens élèves des petites Écoles; elle y vit le premier président de Lamoignon qui s'attaqua à sa conscience et voulut lui donner scrupule sur la doctrine des personnes qui la dirigeaient. « Je ne sais, écrivait à ce sujet M. Singlin à mademoiselle Briquet, s'il n'y a point quelque intérêt caché qui lui ait fait parler de la sorte; mais M. votre oncle a eu raison de trouver à redire à la liberté qu'il a prise de vous parler ainsi, n'étant nullement à lui à vous faire des scrupules de conscience pour le choix que vous avez fait de ce monastère, et encore moins de vous parler d'hérésie... Et qui a constitué ce monsieur notre juge, pour nous condamner de la sorte? Vous lui avez bien répondu; mais à l'avenir ne l'écoutez point, lui disant que vous avez votre confesseur qui doit répondre de votre conscience. » La sœur Briquet (car elle l'était déjà par son vœu) ne voulait pas être seulement religieuse, elle désirait être sœur converse, c'est-à-dire l'une des servantes du couvent; dans une personne de si vif esprit, c'était un excès et un raffinement de zèle, qui lui faisait dire par M. Singlin : « Je doute que ce fût pour vous un état d'humiliation; cela vous signalerait... Il y a souvent plus d'humilité à ne pas paraître si humble. » Après sa courte épreuve mondaine elle rentra à Port-Royal, y fut guérie peu après, et miraculeusement à ce qu'elle crut, d'une loupe ou enflure au genou qu'elle avait depuis trois mois; ayant fait profession en 1660, elle se signala par sa ferveur, sa docilité, choisissant toujours la dernière place, préférant les moindres emplois. Quand elle se trouvait en présence de quelqu'un du dehors, elle n'avait que des paroles de reconnaissance pour la maison, comme si

elle y avait été reçue par pure charité et n'y avait point apporté de grands biens. Voilà des vertus ; sur un point pourtant, le faible de la nature se retrouvait. « Si son humilité était grande, a-t-on dit, rien n'était au-dessus de son amour pour la vérité ; elle l'aimait comme un trésor précieux. » Or cette vérité, c'était de ne pas céder sur la signature, de ne pas acquiescer à la condamnation de Jansénius. Elle était donc très-humble, hors sur ce point où l'amour-propre de l'esprit se métamorphosait en amour de la vérité et redevenait intraitable. M. de Péréfixe ne s'en aperçut que trop ; mais, au premier entretien, il fut séduit par cette intéressante petite personne qui prétextait d'ignorance sur ces matières et en causait si pertinemment. « Je vois bien, ma chère fille, lui disait l'archevêque, que vous avez de l'esprit, et que vous êtes capable de raison : c'est pourquoi je vous veux un peu entretenir. Quand on trouve des personnes qui raisonnent, il y a plaisir de leur parler ; mais en vérité j'en ai vu de qui je pouvais à peine tirer une parole raisonnable. » L'archevêque se trouve ainsi induit à raisonner théologie avec cette jeune religieuse de vingt-trois ans, à lui donner toutes les explications et à écouter ses réponses. Ce n'est pas qu'à de certains moments il ne soit près de s'emporter encore en la voyant si obstinée dans ses raisons ; mais bientôt elle le ramène, elle l'apaise, et il se remet à l'écouter, suspendu à ce babil théologique qu'il est étonné de rencontrer si facile et si aiguisé dans un si jeune âge. « Tout ce que j'ai dit jusqu'ici peut paraître trop libre, dit-elle elle-même dans le récit de son interrogatoire, mais je l'ai fait voyant qu'il s'en divertissait et qu'il semblait que plus j'en disais,

et mieux il le recevait. » Cette qualité de nièce de M. Bignon ne nuit pas non plus à ce qu'il l'écoute plus volontiers. Il lui parle familièrement, bonnement; c'est à elle qu'il explique comment il voudrait voir de bonnes religieuses, de simples filles venant le consulter et s'en remettant béatement à lui dans leurs doutes; il s'adressait bien ! Il emploie, pour la convaincre du tort de ces Messieurs, les formes les plus gaies et même les plus burlesques, dont elle s'empare en les racontant; et elle n'a garde, la malicieuse enfant des *Provinciales*, d'omettre le jeu de scène, le bonnet carré qu'il ôte et remet de temps en temps avec force gestes :

« Vous savez bien, monseigneur, lui dit-elle, qu'ils (ces Messieurs) ont déclaré qu'ils condamnaient les cinq Propositions, en quelque lieu qu'elles soient. »

— « De quoi cela sert-il ? répond l'archevêque; tant qu'ils nieront le fait, ils ne seront pas soumis au Pape. C'est lui faire une injure insupportable que de dire que lui, et tout son Conseil, n'a pas été capable de bien juger d'un livre; c'est dire qu'il est un fou et qu'il ne sait ce qu'il dit, ou du moins c'est lui dire : *« Saint Père, vous êtes un bon innocent, vous n'y entendez rien. »* Si le Pape vous disait : *« Donnez un soufflet à votre abbesse, »* vous auriez raison de lui dire : *« Saint Père, je n'en ferai rien, vous êtes un fou, tout Saint Père que vous êtes; vous n'êtes pas sage, c'est pourquoi je ne vous obéirai pas. »* Mais quand le Pape a décidé une question dans l'Eglise, qu'il l'a examinée comme il faut, et qu'ensuite il a prononcé sentence et a décidé qu'il condamne une telle doctrine tirée d'un tel auteur, qui ne voit que c'est une hardiesse insupportable à des théologiens de soutenir le contraire ? Et ils ne le font, comme je vous l'ai déjà dit, ils ne nient le fait qu'afin de pouvoir un jour défendre le droit. »

M. de Péréfixe lui exprimait d'ailleurs assez naïvement l'état où elles étaient, elles les religieuses de Port-Royal, quand elles allaient porter, comme on disait, leurs raisons et leurs scrupules au pied du Crucifix :

« Oui, et à quoi servent toutes vos prières? vous portez devant Dieu un esprit de préoccupation et d'opiniâtreté : quel moyen que Dieu vous écoute? vous lui allez dire : « *Mon Dieu, donnez-moi votre esprit et votre grâce; mais, mon Dieu, je ne veux pas signer, je me garderai bien de le faire pour tout ce qu'on m'en dira.* » Après cela, quel moyen que Dieu vous exauce? »

Cet entretien du 13 juin avec la sœur Briquet se prolongea au delà des bornes ordinaires d'un interrogatoire; M. de Péréfixe s'y oublia. Je me rappelle que lorsque j'avais l'honneur de causer avec M. Royer-Collard de ces caractères et personnages de Port-Royal, dès qu'il lui arrivait de prononcer le nom de la sœur Briquet : « Et la sœur Christine Briquet, monsieur!... » il éclatait de rire, de ce rire mordant et bruyant qui lui était naturel. Elle faisait sa joie et sa jubilation, chaque fois qu'il y resongeait. Ce raisonnement obstiné et subtil, ce ton vif, railleur et presque leste au milieu d'une austérité si tendre et d'une ardeur au fond si sérieuse, il y avait là en effet de quoi intéresser et donner le plaisir de la surprise dès qu'on y entraît. Elle produisit un peu le même effet sur M. de Péréfixe, en attendant qu'elle le désolât par la durée de sa révolte et la fécondité de ses stratagèmes. Dans la Relation qu'elle a écrite de son interrogatoire, il est évident qu'elle-même s'enivre et se *grise* légèrement de sa parole; elle a sa fumée de jeunesse. Nous la verrons une des plus actives dans ce siège que va soutenir Port-Royal, et, avec la mère Angélique de Saint-Jean, la plus vaillante à résister au choc. La sœur Christine Briquet peut être considérée comme la plus parfaite élève de la mère Angélique de Saint-Jean. On entrevoit que quelques-unes des religieuses, plus fidèles à l'esprit du premier et ancien Port-Royal, estimaient

qu'elle était trop disposée à écrire, à se répandre, et à propos d'une prière ou *Effusion de cœur* qu'elle composa quelque temps après et dont il circula des copies, la prieure du monastère des Champs (la mère Du Fargis), à qui on demandait ce qu'elle en pensait, répondit « qu'elle se croyait obligée de dire qu'elle aimerait mieux que ses sœurs se contentassent de répandre leurs cœurs devant Dieu que de les répandre avec tant d'effusion devant les hommes. » Avec les années et un régime de mortification continue, cet excès de sévé chez la sœur Christine Briquet se tempérait et tournerait tout au profit de la vie du cœur.

M. de Péréfixe termina et conclut sa visite le samedi 14 juin ; toute la Communauté étant rassemblée au chapitre, il fit apporter un réchaud allumé et brûla les papiers qu'il avait écrits durant le scrutin, afin de donner à toutes la sécurité du secret. Mais tandis qu'il brûlait par discrétion les interrogatoires des religieuses, celles-ci, qui les avaient rédigés de leur côté, en faisaient collection dans leurs archives. Il adressa alors à la Communauté un long discours où, à côté des trivialités dont il ne savait se passer, il y avait des observations fort justes :

« Vous préférez, disait-il, les sentiments particuliers d'une petite poignée de gens à ceux du Pape et de votre archevêque. Ces personnes vous ont prévenues et vous ont engagées à soutenir leur parti. Je ne veux pas juger de leurs intentions ; mais peut-être aimeraient-ils mieux vous voir périr que de vous voir rendre à ce que l'en désire de vous. Ils sont bien aises d'avoir pour eux une Communauté comme celle-ci ; c'est un grand corps, ce sont des filles fort vertueuses, cela a de l'éclat : ainsi ils font tout ce qu'ils peuvent pour vous retenir dans leurs opinions. Vous ne me persuaderez pas que vous n'avez pas lu leurs écrits, au moins quelques-unes ; car je vois que les réponses que plusieurs d'entre vous m'ont faites sont les mêmes choses qui sont dans leurs feuilles volantes et dans leurs paperasses. »

Mais il manquait à tout cela le ton, le tact, la mesure, ce qui fait l'autorité et mène à la persuasion. Il outrait les esprits qu'il n'eût point gagnés, même en se les conciliant. Il froissait sans mauvaise intention les parties généreuses ou délicates des âmes.

L'archevêque, en finissant, déclara qu'il leur laissait trois semaines pour faire leurs réflexions, et qu'il leur donnait pour confesseur et pour conseil M. Chamillard, docteur de Sorbonne. Après quoi, au moment de sortir, se ravisant sur une parole de l'abbesse, il se remit dans son fauteuil et permit qu'une conversation se tint devant lui et avec lui ainsi qu'avec ses grands vicaires. Chaque sœur qui voulait parler, le fit. Cette conversation confuse, et qui dura plus de trois heures, ne fut point à son avantage. Dans cette lutte de la raison et de la conscience opiniâtrées sur un point contre le principe d'autorité, ce principe gagnait peu à être personnifié en lui et à se produire de près sous des formes si contraires à la discrétion et à la gravité dont ne se départaient jamais ces Messieurs.

L'archevêque sorti, on se prépara pour l'assaut. Les amis du dehors écrivaient à l'envi des lettres d'encouragement et de réconfort. M. d'Andilly, qui avait été précédemment pour qu'on cédât, ne s'en souvenait plus maintenant que la gloire était en jeu, et il redevenait un pur Arnauld. Il écrivait à sa fille la sœur Angélique de Saint-Jean une lettre dans laquelle il comparait tout le monastère à une famille des premiers chrétiens :

« En vérité, vous êtes trop heureuses, et je m'estimerais trop heureux de participer à vos souffrances, pour pouvoir espérer de participer à vos couronnes ! Je vous donne et à toutes vos sœurs, de tout mon cœur, quoique je

« *un très-grand pécheur, toute la bénédiction qu'un père peut donner à des enfants qu'il aime parfaitement, et qu'il s'estime trop heureux d'avoir mis au monde en voyant de quelle sorte il a plu à Dieu de les recevoir pour siens... Je lui rends, ma très-chère fille, en vous remettant entre ses mains, le présent qu'il m'a fait lorsque vous êtes venue au monde.* »

Il parlait ainsi comme Abraham immolant son Isaac.

M. Chamillard commença ses fonctions de confesseur, mais sans succès. On a une de ces confessions, et non par lui, il n'aurait pas à ce point trahi son devoir, mais par celle même qui se confessait, et qui ne crut point apparemment manquer au sien, en soulevant un coin du voile du sacrement. C'est encore la sœur Christine Briquet qui a cette hardiesse. Elle mit par écrit toute la fin de la confession et ce qui suivit, sous le titre de conférence. Elle y pose nettement la question de la raison en face de l'autorité ; elle plaide contre M. Chamillard pour le bon sens individuel, qui ne cède et ne se soumet que lorsqu'il est convaincu :

« Mais, lui dit M. Chamillard, si, après qu'on vous a donné de bonnes raisons, vous n'étiez pas convaincue, ne vous soumettriez-vous pas ? »

Réponse. « Par la grâce de Dieu, monsieur, je ne suis pas sujette à être tourmentée par ces sortes de scrupules qui ne peuvent être levés par la raison ; mais, si j'en avais, ce serait une faiblesse d'esprit, et ainsi, après qu'on m'aurait dit ce qu'on aurait pu, on m'y laisserait, et ce ne serait pas un péché à moi d'y demeurer, *ce serait seulement une bêtise.* »

« Mais, reprend M. Chamillard, comment vous êtes-vous résolue à embrasser la vie que vous menez ? Y a-t-il rien de plus opposé à la raison que de renoncer comme vous faites à tous les plaisirs et les commodités de la vie, puisque même on sait qu'on se peut sauver dans le monde sans mener une vie si austère ; qu'avez-vous donc fait alors de votre raison ? »

Réponse. « J'en ai fait ce que j'en fais toutes les fois que l'on me propose des vérités *divines*, je l'ai captivée pour croire à la parole de Dieu et à l'Évangile ; je ne cherche jamais des raisons dans les choses *divines*... »

Si elle n'a pas de peine à croire ce qu'on lui commande dans cet ordre des choses *divines*, c'est (elle le dit expressément) parce que Dieu lui a fait la grâce

de lui donner la foi : « Mais pour les hommes qui n'ont point de grâce à me donner, ils ont coutume de me payer de raisons. » Autrement elle ne se tient point pour convaincue.

M. Chamillard n'est que dans le vrai en lui faisant remarquer qu'elle est ici sur la pente la plus rapide du Calvinisme : Dieu donne la grâce comme il lui plait, et l'on se soumet à l'Esprit : pour tout le reste on veut des raisons. Ce n'est plus là l'Église catholique, c'est l'École de Jésus-Christ dans une simplicité qui est la Réforme.

« Je vis bien que je m'étais trop avancée, ajoute en finissant la sœur Christine Briquet, qui ne se rendait compte de son audace qu'à demi... Je me retirai donc avec résolution de ne plus parler; je vois bien que je n'en suis pas capable et que je m'emporte plus loin que je ne veux. Si j'avais trouvé un homme aussi passionné que le paraît être M. de La Brunetière, je ne sais jusqu'où j'aurais été : c'est pourquoi je ne m'engagerai plus avec ces personnes. Je mettrai désormais toute ma force dans le silence, espérant que Celui qui nous a engagées à souffrir pour sa grâce nous donnera la même grâce pour persévérer jusqu'à la mort dans toutes sortes de persécutions et de tribulations. »

M. Chamillard, nommé confesseur, essayait de s'attribuer les droits de la Supériorité, ceux dont M. Singlin avait été investi. Il eut envie de voir toutes les sœurs en particulier, les grilles ouvertes et le voile levé. On éluda ses prétentions et on prit un moyen parti : « on ne crut pas devoir contester pour lui refuser d'ouvrir la grille, mais on refusa absolument de lever les voiles. Ainsi chacune y fut avec son grand voile baissé, et il parla à toutes, mais il ne gagna rien sur pas une. »

Il amena plusieurs fois avec lui, comme un auxiliaire qui lui était donné par l'archevêque, le Père Esprit de

l'Oratoire, lequel en cette circonstance, disaient les Jansénistes, fit peu d'honneur à son nom. Ce Père Esprit, frère aîné de l'académicien, « petit homme, et qui a de l'esprit comme un lutin, » disait Tallemant, était alors vieux, sourd, et il embarrassa plus d'une fois M. Chamillard et le mit sur les épines en donnant d'autres raisons que les siennes et en développant à tue-tête une autre théorie sur la foi humaine. Tous deux s'accordaient à proposer aux religieuses une voie d'accommodement, un mode de signature qui eût levé les difficultés et conjuré le péril. Mais ils ne réussirent, et surtout le Père Esprit, qu'à donner, à leurs dépens, une comédie à ces pieuses filles, moins pieuses en cela qu'on ne voudrait, puisqu'elles tournent en ridicule, dans leur Relation, un honnête homme qui se mettait en quatre pour les tirer d'affaire.

Voulant couper court à ces pourparlers, les religieuses, de leur côté, donnèrent une signature, mais qui n'était pas la bonne et celle qu'on leur demandait; elles la firent remettre à l'archevêque par les mains du peintre Champagne, leur ami. Le peintre et l'archevêque s'attendrirent presque à en pleurer. Tout était en mouvement pendant ces semaines autour de Port-Royal. Madame de Sablé, madame de Liancourt, mademoiselle de Vertus, madame de Longueville multipliaient les questions, les avis; on s'agitait, autant qu'on peut l'imaginer de quelques-unes de ces personnes dont l'activité, de tout temps extrême, n'avait fait que changer de sphère. Cependant les religieuses recouraient aux derniers grands moyens. Une maladie de l'archevêque, une fièvre double-tierce étant venue retarder l'exécution de ses desseins, elles dressèrent une *Requête* ou *Prière à saint Laurent*, qui

éclairer les aveugles ; et par aveugles, elles entendaient, non l'archevêque, comme on le croirait, mais elles-mêmes. Elles avaient déjà adressé une semblable Requête à *sainte Marie-Madeleine*, et une autre *aux apôtres saint Pierre et saint Paul*. On mettait ces Requêtes sous la nappe de l'autel, pendant la messe, le jour de la fête des susdits saints. Elles adressèrent successivement des Requêtes du même genre à *Jésus-Christ, couronné d'épines, à la sainte Vierge, à saint Bernard*, leur père spirituel, et on eut soin que celle-ci fût portée à Clairvaux sur son tombeau. Enfin, le mardi 13 août, la Communauté commença une neuvaine à la Sainte-Épine pour demander à Dieu la santé de M. l'archevêque. Voilà bien des contradictions et des incohérences pour des personnes qui tiennent à être dans le vrai de leur raison ; mais Port-Royal est cela, il s'arrête à mi-chemin en toutes choses : il veut de la raison, et il ne croit qu'à la Grâce ; il résiste à son archevêque et s'en moque, et au même moment, si cet archevêque a la fièvre, il adresse prière à un saint d'intercéder près de Dieu pour le guérir.

J'en viens aux scènes du 24 et du 26 août. Ce n'est pas l'histoire de Port-Royal que j'écris, et je ne prétends pas dispenser de lire les anciennes histoires du monastère, qui ne se referont pas. C'est le portrait de Port-Royal que je fais, c'est son esprit que j'essaye de ressaisir en le marquant dans les circonstances ou dans les personnages les plus notables. Le jeudi donc, 24 août, dernier jour de la neuvaine qu'on faisait pour le rétablissement de sa santé, l'archevêque « vint lui-même, dit la Relation, nous en apprendre des nouvelles. » Il arriva à Port-Royal vers midi et demi, et après une courte station à l'église, il assembla la Communauté et

lui tint un discours, dans lequel il déclara que les délais étaient expirés, que tous les doutes avaient été ou dû être résolus; qu'il n'avait plus qu'à commander, sous peine de désobéissance, de souscrire son Mandement avec le Formulaire qui y était joint; qu'il allait interroger toutes les religieuses une à une pour leur demander leur résolution, et qu'il aviserait ensuite à prendre les mesures que Dieu et sa conscience lui suggéreraient.

Il procéda immédiatement à l'interrogatoire, qui fut bref pour chacune. Pendant ce défilé rapide, la Communauté était restée assemblée près de là, dans la chambre de la mère Agnès. On priait Dieu, on se demandait avec anxiété ce qu'allait faire l'archevêque; on interrogeait les sorts, comme on faisait autrefois les sorts homériques ou les sorts virgiliens, ce qui ne manque presque jamais de fournir une réponse à des imaginations aux aguets.

« Dans cet effroi et cette attente, dit la Relation, la mère Agnès ayant ouvert le Nouveau-Testament, elle trouva à l'ouverture du livre ces paroles : *Hæc est hora vestra, et potestas tenebrarum*¹; ce qui nous confirma dans la pensée que notre heure était venue de souffrir, et que nous ne devions plus penser à autre chose qu'à nous y disposer. »

Lorsqu'il eut fini cette revue des religieuses une à une, et qu'il les eut toutes trouvées unanimes à résister, l'archevêque, qui n'était que depuis deux jours hors de fièvre, n'y tint pas, et ayant fait rappeler la Communauté qu'il avait congédiée d'abord, il dit d'un ton pénétré et avec une solennité terrible :

« Si jamais homme du monde a eu sujet d'avoir le cœur outré de douleur, je puis dire que c'est moi, qui ai plus de sujet que personne de l'avoir outré et

1. « C'est ici votre heure et la puissance des ténèbres. » Ce sont les paroles que Jésus-Christ au jardin des Olives adressait aux princes des prêtres et aux capitaines des gardes qui venaient pour l'arrêter. (Saint Luc, chap. xxii, 53.)

pénétré, après vous avoir trouvées toutes dans l'opiniâtreté, la désobéissance et la rébellion, préférant par orgueil vos sentiments à ceux de vos supérieurs, et ne voulant point vous rendre à leurs avertissements et à leurs remontrances. C'est pourquoi je vous déclare aujourd'hui rebelles et désobéissantes à l'Eglise et à votre archevêque, et comme telles je vous déclare que je vous juge incapables... (il fit ici une pause, comme s'il eût hésité sur ce qu'il avait à dire et qu'il y eût pensé, et puis il continua :) de la fréquentation et de la participation des sacrements. Je vous défends de vous en approcher comme en étant indignes à cause de votre opiniâtreté et de votre désobéissance, et ayant mérité d'être punies et séparées de toutes les choses saintes. Je reviendrai au premier jour y mettre ordre, selon que Dieu et ma conscience m'y obligent. »

Aussitôt ces paroles prononcées, il tourna le dos et sortit, laissant le parloir où étaient les sœurs assemblées, dans une inexprimable agitation et dans une explosion de larmes, de cris, d'interjections de toutes sortes.

Ayant vu, en descendant, qu'il y avait dans la cour du monastère plusieurs personnes qui l'attendaient, et particulièrement la princesse de Guemené, M. de Péréfixe, qui ne se souciait pas de les rencontrer, s'arrêta dans une chambre au-dessous du parloir, puis remonta dans le parloir même, où la plupart des sœurs se trouvaient encore ; et c'est à ce moment qu'il se laissa aller à des emportements regrettables pour son caractère et pour son autorité. Au milieu de divers propos qui s'entre-croisaient et des questions qui lui étaient faites, la mère de Ligny, abbesse, lui ayant voulu parler, il l'interrompit d'impatience, en lui disant :

« Taisez-vous, vous n'êtes qu'une petite opiniâtre et une superbe, qui n'avez point d'esprit, et vous vous mêlez de juger de choses à quoi vous n'entendez rien ; vous n'êtes qu'une *petite pimbeche*, une petite sotte, une petite ignorante qui ne savez ce que vous voulez dire ; il ne faut que voir votre mine pour le reconnaître : on voit tout cela sur votre visage. »

Les pages et laquais qui étaient remontés pour

donner à l'archevêque son manteau purent entendre de la porte ces étranges paroles proférées dans un transport de colère.

Quant à l'abbesse ainsi apostrophée, « on peut rendre ce témoignage à sa vertu, a écrit l'une des plus dignes assistantes, qu'elle ne parut jamais plus calme que pendant ce tonnerre, et que son visage fut moins altéré des injures qu'il ne l'aurait été de quelque louange, qui au moins l'aurait fait rougir ; elle ne changea pas seulement de couleur. »

L'archevêque, quelques jours après, quand on lui représenta ces mêmes paroles imprimées (car les religieuses de Port-Royal écrivaient tout, et les Messieurs imprimaient tout), ne pouvait se décider à les reconnaître comme siennes et demandait à chacun s'il les avait dites en effet : « On me fait dire aussi de belles choses ; on écrit, je ne sais pas qui, que j'ai appelé votre abbesse d'un nom que je ne sais seulement pas, et que les honnêtes gens n'entendent point, que je l'ai appelée *mijaurée* ; *mijaurée* ! où l'aurais-je pris ? » Le fait est que ce n'était pas *mijaurée*, c'était bien *pimbêche* qui lui était échappé tout naturellement.

Une des sœurs s'étant écriée que dans le Ciel il y avait un autre juge qui leur rendrait plus de justice, il répondit, sortant de plus en plus du ton d'évêque et de chrétien : « Oui, oui, quand nous y serons, nous verrons comment les choses iront ! »

C'est alors pourtant qu'il trouva cet autre mot plus heureux, souvent répété depuis avec variante par lui-même, et qui est resté pour qualifier l'esprit des religieuses de Port-Royal en cette rencontre : « Elles sont pures comme des Anges, et orgueilleuses comme des

Démon¹. » Il le leur dit à elles, et il le redit l'instant d'après à madame de Guemené qui alla au-devant de lui à sa sortie et dont il ne put éviter la rencontre.

Il était à peine en carrosse que la Communauté s'assemblant en chapitre rédigeait une *Protestation* en règle, et destinée à être lue, contre la défense qu'il venait de leur faire des sacrements, défense purement verbale, faite sans aucun des caractères d'une sentence juridique, sans aucune des formalités d'usage, et avec tous les signes d'une passion visible :

« Que Dieu soit juge entre lui et nous, y disaient-elles, et que toutes les personnes qui aiment la justice portent compassion à une Communauté de cent pauvres religieuses qui, après avoir tout quitté pour s'attacher à Jésus-Christ, sont arrachées par une conduite si violente du pied de ses autels et bannies de sa sainte table, elles qui s'étaient consacrées par leur Institut particulier à l'adorer nuit et jour dans le divin Sacrement dont on prétend les éloigner : toutes les autres peines qu'on leur prépare encore leur seront beaucoup moins sensibles que celle-là. »

Être exclu de la communion et retranché de la sainte table ! qu'on veuille se figurer quelle dure privation c'était, quelle humiliation navrante pour des religieuses aussi ferventes et aussi perpétuellement vouées à ce mystère du corps et du sang de Jésus-Christ :

« Voilà donc, écrivait deux jours après cette interdiction la sœur Angélique de Saint-Jean, dans la bouche de laquelle les choses ont toujours toute leur acception morale, — voilà donc à quoi nous en sommes, c'est-à-dire au rang des petits *chiens*, qui mangent les miettes qui tombent sous la table de leur maître. Pour cette place, on ne nous en peut chasser, et nous nous y mettons avec le plus d'humilité qu'il nous est possible, en nous prosternant toutes par terre aussi longtemps que dure la communion de la messe, à laquelle nous assistons en la même manière que le *bon larron* au sacrifice de Jésus-Christ, par la part que nous avons à ses opprobres et à ses souffrances. »

1. Ou encore : « Elles sont pures comme des Anges, mais orgueilleuses comme Lucifer et opiniâtres comme des Démon¹. » Mais la plus courte version est la meilleure.

L'archevêque avait promis qu'on aurait bientôt de ses nouvelles, et il tint parole. Homme faible, une fois lancé et piqué au jeu, il n'en voulait point démordre. Il passa la matinée du 25 août, jour de la Saint-Louis, à aller de couvent en couvent et à s'assurer des places pour loger les plus récalcitrantes. Port-Royal, toujours bien servi par ses amis du dehors, fut averti à l'instant de ces mouvements de l'archevêque et de ce que cela présageait. M. d'Andilly était venu au parloir dès le matin du 26, et la mère Agnès sa sœur y étant descendue pour lui faire ses adieux, ils récitèrent ensemble le verset du psaume (CXVII) : « *Hæc est dies quam fecit Dominus* ; c'est ici le jour qu'a fait le Seigneur : réjouissons-nous, et soyons pleins d'allégresse. » Tous les instants, tous les événements de ces âmes étaient marqués et comme illuminés par des allusions, des réverbérations de l'Écriture. Le sens mystique était pour elles à chaque pas dans la vie.

Ajoutez que ce jour était la fête de saint Bernard leur patron. Une fois dans cette voie, tout s'appelle, tout concorde pour donner aux objets une signification double : toutes les mailles du réseau idéal se rejoignent, se resserrent, et la simplicité de la vue naturelle est anéantie.

Sur les deux heures de l'après-midi, l'archevêque arriva avec sept ou huit carrosses, accompagné de son grand vicaire, de l'official, de ses aumôniers, douze ecclésiastiques en tout, plus le lieutenant civil, le prévôt de l'île, le chevalier du guet, et quatre commissaires avec leurs robes. Il y avait une escorte de vingt exempts avec leurs bâtons et d'archers de différentes casques, au nombre de deux cents, qu'on vit bientôt des fenêtres

du couvent se ranger en haie dans la cour, le mousquet sur l'épaule comme dans un camp. L'idée de Caïphe, de Ponce Pilate, du Prétoire, toutes les scènes familières de la Passion se réalisèrent aussitôt aux yeux de ces pieuses filles, et elles ne se possédaient plus. L'une d'elles, dans son transport, disait à la mère Agnès : « Ah ! ma mère, que cela est beau ! notre humiliation est à son comble ; l'admirable chose ! pour moi, cela me fortifie plus que tout ce qu'on me pourrait dire. »

L'archevêque était en rochet et en camail ; on portait devant lui la croix. Tout se passait en grande pompe et cérémonie.

A la descente du carrosse, M. d'Andilly, qui fut en toute cette journée comme le maître des cérémonies du côté du cloître et le chevalier d'honneur de ces saintes filles, se jeta à ses pieds en lui disant qu'il était bien malheureux d'avoir vécu soixante-quinze ans pour voir ce qu'il allait voir. L'archevêque le releva, l'entretint quelques instants et passa outre. Il était touché et ne le voulait point paraître. Il cachait son émotion de bonhomme dans son grief de haut dignitaire. Son rôle plus naturel était de pleurer et de tempêter à la fois.

La Communauté étant assemblée au chapitre, l'archevêque accompagné de ses douze ecclésiastiques, après un discours de condoléance sur la rigueur à laquelle on l'obligeait, déclara qu'il venait exécuter son dessein et ôter douze religieuses dont il dit les noms : à savoir la mère de Ligny pour lors abbesse, la mère Agnès doyenne et directrice honoraire du couvent, trois de ses nièces, filles de M. d'Andilly, parmi lesquelles la sœur Angélique de Saint-Jean, la première du cloître

pour le mérite, la vigueur d'âme et le caractère. J'omets les autres dont la plupart étaient assez insignifiantes et qui n'étaient pas des mieux choisies dans le but de l'archevêque : il voulait frapper toutes les principales têtes du couvent, et il en oubliait des plus dangereuses, telles que les sœurs Christine Briquet et Eustoquie de Bregy, qu'il fut obligé d'enlever plus tard. Il y eut même une erreur de nom sur les douze, et l'on en mit une à peu près au hasard (tout comme on aurait fait au Tribunal révolutionnaire) et uniquement pour compléter le nombre qu'il avait indiqué : « Car quand j'ai dit une chose, il faut qu'elle soit, disait-il en écrivant sa liste, et je n'en aurai pas le démenti. »

Cependant, à peine avait-il achevé de déclarer les douze noms de celles qu'il allait envoyer dans d'autres maisons, que la mère abbesse lui dit avec ce calme dont elle ne se départit jamais dans tout cet orage : « Monseigneur, nous nous croyons obligées en conscience d'appeler de cette violence, et de protester, comme nous protestons présentement, de nullité, de tout ce que l'on nous fait et qu'on nous pourra faire. » La Communauté se joignit à elle en disant tout d'une voix : « Nous en appelons, Monseigneur, nous protestons, nous protestons. » A quoi il répondit, entre autres vivacités de sa façon : « Je m'en moque ! »

Il conduisit lui-même à la porte intérieure du cloître les douze prisonnières, ainsi qu'elles s'appelaient déjà ; et comme l'une d'elles tardait et se faisait attendre, il demanda « si elle voulait qu'on la prit par les pieds et par la tête. » Il n'était pas de force à conduire de sang-froid de telles exécutions. La mère Angélique de Saint-Jean seule lui imposa jusqu'au bout. Comme dans son

agitation il passait et repassait sans la voir devant la porte de sortie et en prenait une autre, elle lui indiqua le chemin ¹, et lui demanda de plus s'il ne lui plairait pas de donner par écrit l'ordre de sortir du couvent, une religieuse ne devant point franchir la clôture sans en être munie. Il l'en dispensa, tout en approuvant la manière ferme et pourtant respectueuse dont elle lui avait représenté ce qui était la règle.

M. d'Andilly se trouva à la sortie des religieuses, comme il s'était trouvé à l'entrée de l'archevêque. Ce furent de sa part de nouvelles scènes. Il reçut et conduisit successivement au carrosse sa sœur, la vénérable mère Agnès, qui, infirme, pouvait à peine y monter, puis ses trois propres filles. A celles-ci il donna tour à tour sa bénédiction, et les faisant entrer dans l'église, il les conduisit chacune par la main sur les marches du balustre comme pour les offrir à Dieu une seconde fois. Il donna la main également à toutes les mères et sœurs jusqu'à ce qu'elles fussent en carrosse, remplissant ainsi son devoir d'ami, de patron extérieur, de vieillard courtois et pieux, et qui ne haïssait pas le dramatique ².

1. N'est-ce pas ainsi qu'on voit dans *Athalie* le prêtre persécuteur Mathan (pauvre M. de Péréfixe ! il en eut le rôle un moment aux yeux des Jansénistes) se tromper de porte dans son trouble devant Joad, et il faut que son suivant le ramette dans son chemin :

. Où vous égarez-vous ?
De vos sens étonnés quel désordre s'empare ?
Voilà votre chemin.

(Acte III, scène 5.)

Qui sait ? Racine avait lu certainement ces Relations manuscrites de Port-Royal, et Racine pensait à tout.

2. On alla jusqu'à accuser M. d'Andilly devant le roi d'avoir voulu émouvoir le peuple en cette circonstance, et d'avoir dit en se tournant vers les assistants : « Vous êtes chrétiens, messieurs ; ne serez-vous point touchés de

L'archevêque resta dans le couvent et voulut en visiter le jardin, la clôture ; ce qu'il fit, accompagné du lieutenant civil, du prévôt de l'île, du chevalier du guet, et de quelques personnes de leur suite : ils n'étaient pas moins de quinze. On n'y trouva qu'un jardinier, un gentilhomme anglais catholique, M. Jenkins, disciple de M. Le Mattre, et qui, dès sa jeunesse, l'étant venu consulter pour un procès, avait été converti par lui à l'esprit des anciens ermites. Il s'était voué, dans cet humble travail des mains, au service des religieuses, et on ne le connaissait que sous le nom de *M. François*. Averti de ce qu'il était, l'archevêque lui donna ordre de sortir à l'instant même, ajoutant d'un ton mondain « qu'il était plus propre à porter l'épée qu'à bêcher la terre. » M. Jenkins, restant dans son rôle de jardinier, lui répondit avec cette douce ironie qu'ont parfois les saints, « qu'il y avait vingt ans qu'il était là, et qu'il n'avait jamais reçu d'argent, parce qu'il avait cru y finir ses jours, mais que, puisqu'il le chassait, il demandait récompense. » L'archevêque, pour qui le trait était trop fin, ne sut que lui répéter « qu'il était de taille à aller servir le roi dans ses armées. » Chassé de la sorte, le doux ermite se retira à Liancourt chez le duc de ce nom, jusqu'à ce qu'il pût revenir plus tard travailler et mourir à Port-Royal des Champs. Il ne mourut qu'en 1690, âgé de près de soixante-douze ans, dont il avait passé quarante au service des religieuses.

compassion de cette extrême violence? » Il le sut ; il s'empressa d'écrire, de Pomponne où il avait eu l'ordre de se rendre, une lettre à son ami M. de Laigue pour qu'il prît hautement sa défense en cour et qu'il démentît ce bruit calomnieux. M. de Laigue et madame de Chevreuse (c'était tout un) le servirent avec zèle, et madame de Chevreuse en parla directement au roi. Madame de Sablé reçut copie de cette lettre à M. de Laigue et la fit courir.

Une épitaphe latine de M. Dodart nous a rendu avec une exquise élégance cette figure douce, fine, uniforme, ce personnage inconnu, « toujours au travail en plein air, toujours en silence, toujours solitaire devant Dieu, qu'il aspirait par de fréquentes prières; jamais oisif, sinon au service divin, jamais empressé que pour s'y rendre des premiers; doux à tous, riant et serein, *familier avec Dieu seul.* » Il y avait dans ce gentilhomme jardinier et sa vocation si particulière tout un ordre de pensées, d'affections innocentes et vives, tout un monde intérieur et caché, auquel M. de Péréfixe n'entendait rien.

Le prélat ne fit pas mystère de ce qu'il avait craint, et expliqua pourquoi il avait introduit ainsi des laïques et des gens d'épée dans la clôture. On lui avait rapporté qu'il y avait là deux mille personnes cachées pour défendre et sauver les religieuses : avait-il cru un moment à la réalité de cette armée invisible de Jansénistes ? Quand on lui parlait de ces nombreux archers qu'il avait amenés avec lui et fait ranger dans la cour, il répondait plus sensément : « Je le crois bien, quand on a quelque chose à faire, on veut s'assurer. Il se fût assemblé cinq mille personnes par curiosité, et en effet il en vint bien autant... Quand on entreprend une chose, il ne se faut pas mettre au hasard de n'en pas venir à bout. » S'il n'y avait pas eu de force armée, le peuple du faubourg, affectionné à ces religieuses charitables, et provoqué par les démonstrations pathétiques de M. d'Andilly, aurait bien pu avoir une velléité d'émotion.

Le carrosse qui amenait les filles de Sainte-Marie, que l'archevêque devait préposer au gouvernement du

monastère, n'arriva qu'à cinq heures. Ces nouvelles religieuses purent apprendre, même avant d'entrer, que leur tâche ne serait pas facile. Une demoiselle qu'on ne nomme pas, mais qui avait été présente, comme M. d'Andilly, à l'enlèvement, les attendait exprès au seuil, et s'avança pour dire à la mère Eugénie : « Que pensez-vous venir faire en cette maison, si ce n'est y apprendre à vous réformer ? Si vous prétendez y faire autre chose, sachez, ma mère, que vous n'y sauriez apporter que du désordre : celles qui en étaient la lumière en sont sorties, et les ténèbres y entreront avec vous. »

La mère Louise-Eugénie de Fontaine, à laquelle l'archevêque avait recours pour essayer de mater le couvent rebelle, était toutefois une personne de mérite, très-renommée dans les cent cinquante Communautés de la Visitation dont elle était regardée comme l'oracle, une autre madame de Chantal ; elle avait reçu les éloges suprêmes de celle-ci un peu avant sa mort ; elle possédait admirablement son saint François de Sales, et l'appelait « le cinquième Évangéliste de son Ordre. » Née de parents calvinistes, et d'abord élevée dans cette communion, elle s'était de bonne heure réconciliée à l'Église catholique et à son autorité, et elle penchait tout entière du côté de cette autorité, comme il arrive d'ordinaire aux convertis. D'une obéissance absolue envers ses chefs, elle avait elle-même des qualités de commandement, et elle les avait déployées plus d'une fois avec succès dans des commissions importantes qu'on lui avait confiées ; quand il y avait quelque chose à réformer dans des monastères, c'était elle que l'autorité ecclésiastique envoyait volontiers pour y porter

remède. Mais, en arrivant à Port-Royal, elle se trouva en présence de difficultés toutes spirituelles et d'une nature presque invincible.

A peine la porte des sacrements (la porte intérieure du cloître), qui s'était ouverte pour laisser sortir les douze victimes, se rouvrait-elle pour l'entrée de la mère Eugénie et des cinq filles qui l'accompagnaient, et elles n'étaient encore qu'au seuil, que toute la Communauté les salua du dedans par une seule clameur : « Nous en appelons, nous protestons. » Puis, un peu après, la Communauté étant de nouveau réunie en chapitre, et rangée sur les sièges d'en haut, l'archevêque entra avec la mère Eugénie et ses filles, qui avaient leur voile baissé; il fit un discours pour leur installation, et où il s'étendait fort sur les louanges de cette supérieure : durant tout ce discours, et dès que son nom eut été prononcé, la mère Eugénie se tint prosternée, la tête contre terre, sans vouloir se relever, quelques signes qu'on lui en fit; et « les cinq autres religieuses furent aussi toujours à genoux, les mains jointes, et leur voile baissé, avec un geste bien composé, comme c'est l'ordinaire de leur Institut. » Cette attitude humiliée devant un supérieur, qui, après tout, n'était qu'un homme, choquait l'esprit plus libre des filles de Port-Royal.

Ce qui les choquait bien plus et leur allait droit au cœur, c'était la comparaison que l'archevêque avait osé faire de ces nouvelles venues, qu'elles regardaient comme des intruses, avec leurs véritables mères qu'on leur avait enlevées :]

« Je vous assure, mes chères filles, avait-il dit en terminant, que vous serez très-satisfaites d'elle (la mère Eugénie) lorsque vous connaîtrez sa

vertu, sa capacité, son grand esprit, sa bonne conduite et ses autres vertus qui sont très-grandes, et vous éprouverez qu'elle aura pour vous autant de bonté, de charité et de tendresse maternelle qu'en avaient celles que l'on vous a ôtées, et qu'ainsi vous ne perdrez rien à vos mères...

Ces paroles avaient excité un redoublement de larmes et de clameurs. L'archevêque, qui ne pouvait se déshabituer de croire qu'il avait affaire à des nonnes ordinaires, ne cessait, après cela, de leur dire, en prenant toutes celles qui étaient à sa portée, par la tête, et en les rapprochant de force du visage de la mère Eugénie : « Allons, faites cela pour l'amour de moi, baisez la bonne mère. » Il s'attaqua un moment à la sœur Christine Briquet, lui mit la main sur l'épaule ; mais la petite personne ne répondait à ces avances gracieuses qu'en protestant coup sur coup et en *appelant* :

« Vous savez fort bien, Monseigneur, lui disait-elle, que la première commission que vous avez donnée à cette religieuse, et autres, de vive voix dans ce monastère, sans nous avoir entendues, est nulle. » — « Vous êtes folle, répliqua l'archevêque, en lui donnant un petit soufflet amical ; folie, folie, que votre appel ! » Mais la nièce des Bignon, comme si elle avait été nourrie aux observances du Palais et dans la religion de la justice : « Je vous dis, Monseigneur, que nous ne recevons cette religieuse que parce que vous nous le commandez ; mais nous vous disons que vous nous la donnez contre toutes les formes, et sans en garder aucune sur notre Appel ; et j'espère *qu'entre ci et demain nous tâcherons d'en dresser un Acte, quelque incapables que nous soyons de nous bien exprimer.* »

L'Acte en effet, ou du moins le procès-verbal de toutes ces scènes, avec description des emportements

de l'archevêque, fut dressé par elle, la sœur Christine, et par la sœur Eustoquie de Bregy, les deux chefs de l'opposition depuis le départ des mères : cinquante-quatre religieuses le signèrent, à la date du lendemain, 27 août. Cette pièce fut aussitôt transmise aux amis du dehors, qui la firent imprimer. Les religieuses signèrent de plus une procuration en règle qui fut mise aux mains d'un procureur pour agir en leur nom. Le procès, sur l'appel comme d'abus, fut près de s'entamer au Parlement; mais un arrêt du Conseil, comme on devait s'y attendre, évoqua l'affaire et coupa court aux procédures.

L'archevêque ne termina point cette longue séance si orageuse du 26 et cette installation contestée d'une supérieure commissaire, sans donner sa bénédiction pastorale aux sœurs, sans se recommander plus d'une fois à leurs prières et promettre de les revoir bientôt. Il se retira enfin avec sa compagnie : « Aussi, dit une Relation, en avait-il assez fait pour un jour¹. »

1. La lettre suivante de madame de Longueville à madame de Sablé nous rend bien l'effet de cet événement sur les amis du dehors, et la façon dont ils en parlaient le lendemain dans l'intimité :

« De Châteaudun, ce 4^e septembre (1664).

« Je suis si pleine de l'indigne traitement qu'on a fait à nos saintes amies que je ne puis vous parler d'autre chose. Plus nous allons avant, plus nos cœurs en sont ici pénétrés de douleur, et nous ne nous voyons point sans larmes. Vous nous feriez un singulier plaisir de nous faire faire des relations de tout par M. Thomas, car M. de Lalane n'en fait point, et elles ne seraient pas inutiles; je ne vous les demande donc pas pour notre seule édification, *mais parce que j'en puis faire de fort bons usages : qu'elles soient, s'il vous plaît, exactes et modérées, c'est-à-dire que l'indignation n'y paraisse pas*, et qu'on montre seulement, en ne celant aucune des circonstances dures qui ont accompagné cette cruelle action, combien elle en mérite, et non pas combien ceux qui écrivent en ont. Je crois M. Thomas bien penaud de n'avoir point eu de miracle à son secours; pour moi je suis un peu comme lui, car je ne puis croire que Dieu n'en fasse pas pour la punition d'un tel excès. *Je vous conseille de prendre votre porte* (la porte de communication, qu'on offrait probablement de lui rendre ou de lui conserver); *elle vous peut être bonne à cent petites commodités, et mauvaise à rien*, car elle ne vous lie point à

Je ne raconterai point en détail la guerre de chicane qui se fit tous les jours suivants, et qui dura dix mois, entre les supérieures et officières imposées à la Communauté et le troupeau en révolte et en résistance. Dans les premiers temps on était uni pour le bon motif ; on se réunissait par bandes dans des endroits écartés ; on y lisait les avis et les lettres des amis du dehors, de M. Arnould, de M. de Sainte-Marthe, de M. Nicole, toutes munitions spirituelles qu'on dévorait en cachette et avec lesquelles on se réconfortait ; mais bientôt la division se glissa dans les conciliabules, et la trahison même : l'archevêque était informé de tout. Le public d'alentour, déjà indifférent et plus railleur qu'on ne suppose, prenait à ces moindres nouvelles du cloître un intérêt de curiosité et de malice. « Sœur Perdreau et sœur Passart qui signèrent en firent signer d'autres, » dit Voltaire, et les quolibets coururent. Il y eut les fidèles et les dyscoles. Il y en eut qui parurent décidément *vendues à l'iniquité*. Il y en eut d'autres qui faillirent par simple faiblesse, mais tout en restant *bonnes pour les anciennes*, comme la sœur Melthide Du Fossé, sœur de l'auteur des Mémoires ; et celle-ci même bientôt rétracta sa signature, ce qui fut un événement consolant : mais la pauvre fille *resigna* une seconde fois, — il est vrai, pour se relever encore. Parmi les incurables, la sœur Flavie (Passart), qui fut établie sous-prieure et infirmière, était d'un caractère léger,

demeurer là, si vous trouvez utile d'en sortir, et elle vous en rend seulement le séjour plus commode tant que vous serez obligée d'y en faire. Je serais bien aise que M. Chamillard eût été comme la première partie de votre lettre me le représente : premièrement parce que ce serait un bien pour lui, selon Dieu, d'être si équitable et si juste pour ces saintes filles, et secondement parce que j'aime que l'on leur rende justice. J'ai peine à croire qu'un si homme de bien ait parlé et agi si différemment, et j'incline à croire qu'il a bien dit ; mais quittons ce discours... »

dissipé, et avait de l'ambition ; la sœur Dorothée (Perdreau), qu'on fit cellérier et tourière, douée de capacité et d'intelligence, avait souvent de l'humeur et était fort inégale. Nous savons à fond tous les défauts de celles qui ont signé, des *Signeuses* comme on les appelait avec mépris, ou encore des *Noires*. Il y en eut sept au dedans, puis neuf ¹. On se lassait à la fin d'être dans une contention perpétuelle et de *vivre*, pour ainsi dire, *à la pointe de l'épée*, si l'on était parvenu à couper toute communication spirituelle avec le dehors, un plus grand nombre aurait certainement capitulé : mais on avait beau murer les grilles suspectes et boucher les corridors, les vivres arrivaient toujours.

Comment se faisaient ces communications secrètes ? par quels moyens put-on les entretenir avec cette sûreté et cette suite, tant avec les Messieurs et amis du dehors, qu'avec les sœurs du monastère des Champs, pendant ces dix mois de captivité ? Peut-être d'abord jetait-on avec des pierres les procès-verbaux et pièces à imprimer par-dessus les murs du jardin, et les amis à l'affût les recueillaient. A un certain moment il y eut un trou pratiqué : « Je n'ai pas passé un seul jour depuis dimanche dernier, écrivait la sœur Christine, sans aller devant neuf heures au trou que nous avions marqué, quoique l'on eût semblé nous l'exclure, et j'y

1. Il est assez difficile de fixer au juste le nombre de celles qui signèrent, parce que ce nombre variait à chaque instant et que telle qui avait fini ou commencé par céder se rétractait quelque temps après. Il y en eut bien (si l'on fait l'addition générale) une douzaine au dedans qui signèrent, et cinq parmi les exilées du dehors, ce qui fait dix-sept en tout, chiffre encore assez éloigné de celui de vingt-cinq auquel prétendait arriver l'archevêque. Et ces dix-sept signatures, il ne les a jamais tenues dans sa main à la fois : quand l'une venait à grand'peine, l'autre était déjà échappée ; le total ne grossissait pas, et c'était toujours à recommencer.

ai toujours demeuré plus d'une demi-heure après, mais je n'ai pu néanmoins rien avancer par ce moyen. » Cette même religieuse Christine, écrivant à la mère Agnès, cachait le billet au fond d'un peloton de fil. Telle sœur fidèle, qui allait dans le petit jardin de madame d'Aumont pour cueillir des herbes, en revenait avec un paquet mystérieux qu'elle avait trouvé sous une laitue¹. Enfin il y avait des vicaires ou confesseurs donnés même par l'archevêque et par M. Chamillard qui étaient touchés et gagnés en voyant de près l'état d'oppression de ces vertueuses filles, et qui leur servaient d'intermédiaires secrets : on cite notamment un M. de Boisbuisson qui a ainsi mérité sa place d'honneur au Nécrologe². Des amis zélés ne cessaient de veiller, de se tenir en sentinelle et comme en embuscade pour transmettre les informations utiles et se charger des messages : parmi eux on distingue M. de Pontchâteau, alors déguisé sous le nom de *M. de Monfrein*. Il se rencontra telle circonstance pressante où,

1. Madame d'Aumont était morte depuis plusieurs années, mais son jardin continuait de porter son nom.

2. Il est ainsi désigné par Guillbert, dans ses *Mémoires historiques sur Port-Royal des Champs* (tome II, p. 471) : « M. Pierre de Boisbuisson dit de Bourgis ou Le Chevalier (il se nommait *Pied-de-Vache*), prêtre à qui les religieuses eurent de grandes obligations. Envoyé à Port-Royal par M. Chamillard en qualité de confesseur, et pour y persuader la signature, il reconnut le peu de justice des procédés de ce supérieur. Engagé à s'instruire par le seul motif des injustices qu'il voyait, la connaissance de la vérité le détermina à leur rendre service. Devenu tout à coup agneau de loup qu'il était, il confessait et administrait les religieuses en secret, portait leurs lettres, et leur rendait les réponses. » M. de Boisbuisson devint ensuite confesseur du monastère des Champs après la Paix de 1669, et y demeura pendant huit ans. Il dut en sortir quand les mauvais jours recommencèrent. Il mourut le 9 juin 1681, retiré en Poitou, au service d'un couvent de religieuses auquel il s'était voué et en les assistant dans une maladie contagieuse. Il est de ces obscurs dont nous tenons ici la famille et la race, qui n'ont jamais assez de noms et de surnoms pour se dérober, et qui ne visent qu'à être utiles dans l'ordre de droiture et de charité.

sélon l'expression de Lancelot, les religieuses de Port-Royal furent servies non-seulement avec autant d'affection et de fidélité (c'est tout simple), mais avec autant de promptitude et de diligence que *les plus puissants rois*. M. Arnauld, en définitive, était journellement tenu au courant de la situation; il était consulté sur tout, et, invisible, du fond de sa retraite, il conduisait tout.

Cependant l'archevêque, dans ces premiers temps, ne débougeait de Port-Royal, triomphant à chaque signature, toujours son Mandement en main pour le démontrer, apportant lui-même l'encre et tenant la plume. Il était devenu la fable du faubourg, et il dut changer souvent de carrosse à cause du menu peuple. Il convint lui-même un jour devant la Communauté, en plein chapitre, que cette affaire lui donnait tant de peine qu'il en était vieilli de plus de vingt-cinq ans depuis trois mois.

Voyant qu'il gagnait si peu de terrain, il se décida à faire le 29 novembre (1664) un supplément d'exécution, en enlevant encore trois religieuses dont était la sœur Eustoquie de Bregy, épargnée jusque-là par égard pour ses parents; et le 19 décembre, il consumma l'opération en enlevant la sœur Christine Briquet, qu'on avait épargnée de même en faveur de son âge et et de sa parenté, mais qui, avec la précédente, était la plus réfractaire de toutes et la plus agressive. Le prélat s'observa beaucoup plus dans ces nouvelles exécutions qu'il n'avait fait précédemment. Quoiqu'il fût fort gesticulant de sa nature, et habitué à prendre les personnes par le bras en leur parlant, il s'arrêta plus d'une fois au moment de le faire, en disant à la

sœur Eustoquie et à la sœur Christine : « Mon Dieu , je ne songeais plus qu'il ne faut pas vous approcher ; car le Procès-verbal marchera, qui dira que je vous ai pris le bras. » Ce premier Procès-verbal imprimé lui était un sujet intarissable de discours et de plaintes.

A chaque retranchement opéré sur Port-Royal, il se faisait une sorte de promotion au dedans ; il se présentait un autre chef pour remplacer celui qu'on avait perdu. Quand on lit la suite des lettres écrites dans ce temps-là par les religieuses, cela est sensible. Après l'enlèvement des sœurs de Bregy et Briquet, la direction morale passa à la sœur Élisabeth de Sainte-Agnès Le Féron, âgée d'environ trente-deux ans, personne de mérite, moins brillante que les précédentes, assez sèche d'apparence, mais solide, instruite, capable, et qui tint bon jusqu'au dernier jour. On commence toutefois à s'apercevoir, aux lettres des autres religieuses qui écrivent en même temps qu'elle, que le nombre des personnes d'esprit n'était point inépuisable, et qu'à Port-Royal même, si l'on retranchait sept ou huit personnes distinguées, il y avait ce qu'il y a partout quand on y regarde de près, du médiocre et de l'ordinaire, et même du peuple. Elles verbalisent à tout propos ; les haines contre les *Noires* vont s'attisant, et le langage même n'est pas toujours au-dessus de la trivialité.

Laisons un moment les petits côtés, et voyons d'un peu plus haut ce qui ressort avec vérité de cet état du cloître et de ces luttes intérieures entre les religieuses selon Port-Royal et les religieuses selon Sainte-Marie. Deux principes sont en présence. La mère Eugénie le sait bien. Entendant cette grêle de protestations, d'appels comme d'abus, qui l'accueillirent dès son en-

trée, elle et les siennes définissaient ainsi les adversaires qu'elles avaient à réduire : « Vous eussiez dit qu'elles étaient de ces gens dont parle David, qui disent : *Qui est notre maître ?* » La mère Eugénie représentait l'autorité et la hiérarchie, non sans dignité et sans force.

Mais tout en rendant quelque justice aux qualités régulières, à la charité envers les malades et à la pratique dévote des religieuses de Sainte-Marie, les religieuses de Port-Royal étaient choquées, au plus haut degré, de leur esprit « d'obéissance aveugle et sans aucun discernement ; » de cette foi dans le caractère extérieur et dans la prérogative du ministère, qui les empêchait de révoquer en doute la moindre des choses qui étaient sorties de la *sainte et sacrée bouche de M. l'archevêque*, selon l'expression de la mère Eugénie. Une de ces sœurs avait poussé l'application du principe de l'infailibilité, jusqu'à dire « que si le Pape avait condamné saint François de Sales, elle le condamnerait aussi. » Et une autre avait ajouté « qu'il ne faut croire de l'Évangile que ce que le Pape en dit. » L'esprit de Port-Royal se révoltait contre cette manière servile d'interpréter la subordination et de déifier la suprématie. Les religieuses, de même que les Messieurs dans leur lutte contre les Jésuites, y opposaient un esprit de liberté chrétienne et de générosité ; elles ne croyaient pas, même dans leur état de religion et d'entier renoncement, devoir laisser paraître en elles rien des enfants ni des esclaves : « Il me semblait quelquefois, dit l'une d'elles, voulant caractériser ce gouvernement de la mère Eugénie et de ses filles, que j'étais encore à l'âge où l'on me conduisait à la lisière, tant elles me veillaient de près. »

Voilà nettement les deux esprits en présence, et la guerre entre les deux principes. D'un côté on croyait fermement posséder les véritables maximes et l'esprit du Christianisme, et l'on trouvait que les autres en étaient parfaitement destituées, malgré leur zèle apparent, et vivaient dans les ténèbres. Mais de son côté la mère Eugénie, toute peu éclairée que la prétendaient les adversaires, n'était pas sans voir que ce coin opiniâtre de raison et de raisonnement était une inconséquence, et pouvait mener loin, si l'on s'y abandonnait ; qu'il y avait là un commencement de Protestantisme, de ce Calvinisme qu'elle connaissait bien, et que du moment qu'on pensait de la sorte, il ne fallait pas renoncer par un vœu à sa volonté et se faire religieuses : ce qui la menait à dire à son tour : « Il y a quelque extérieur à Port-Royal, mais le fond n'en vaut rien. » Antagonisme éternel et où chacun prend parti selon ses préférences ! C'est la seule conclusion qui me paraisse équitable, la seule que je veuille tirer ici de cette lutte étroite, à huis clos, entre les religieuses de Port-Royal, et celles qu'on appelait injustement leurs *geôlières* et qui ne firent qu'exécuter, non sans modération, des ordres fort difficiles à suivre et à conduire à bien.

La mère Eugénie ne fut pas sans recevoir, dans sa tâche ingrate, des encouragements puissants et auxquels le cloître même ne rend pas insensible. La reine-mère voulut bien l'honorer d'une de ses visites, et quand Sa Majesté montant en carrosse dit à ses officiers : « *A Port-Royal !* » son chevalier d'honneur répondit : « La reine à Port-Royal ! elle est donc devenue Janséniste ? » de quoi Sa Majesté se sourit, en répondant : « Ce n'est pas *eux* que je vais voir, mais la mère

Eugénie; » ce qu'elle lui répéta agréablement en entrant ¹. — Comme elle allait sortir, une des religieuses de Port-Royal se jeta à ses pieds, lui parlant avec beaucoup de larmes au sujet des sacrements dont elles étaient privées et aussi lui redemandant leurs mères ; mais elle ne tira de la reine que ces paroles : « Obéissez ! Quoi ! des religieuses désobéissantes à leur archevêque ! cela fait horreur. Obéissez, et vous me trouverez toujours disposée à vous servir. Oui, obéissez, et je vous servirai : autrement... » Elle coupa court sans achever et sortit ².

Le monastère des Champs avait été un peu plus épargné que celui de Paris. L'archevêque pourtant y alla le 15 novembre (1664), et y resta jusqu'au 17. La mère Du Fargis y était prieure. Après quelques premiers compliments à tour de bras sur M. Du Fargis, son père, qu'il avait vu autrefois à la Cour, et sur le cardinal de Retz, son cousin-germain, le bon archevêque en vint au fait capital, procéda à l'interrogatoire des religieuses, ne garda guère plus de mesure qu'à Paris, cria, fulmina ; et cette visite, commencée par une historiette du temps passé, se termina par une excommunication formelle.

Douze jours après (30 novembre), on envoya une lettre de cachet pour chasser confesseurs et sacristain. M. Hamon, médecin et solitaire, qui était compris dans la lettre de cachet, dut lui-même provisoirement se dérober, et on le fit esquiver par les jardins.

Grâce à son éloignement de Paris et à un certain

¹. Voir la *Vie de la vénérable Mère Louise-Eugénie de Fontaine* (1695), page 205.

². *Grandes Relations des Religieuses de Port-Royal*, in-4°, tome II, p. 157.

respect qu'elle inspirait tant par son nom que par son caractère, la mère Du Fargis put maintenir sa pleine autorité dans la maison. Une fois, en juin 1665, l'archevêque lui ayant envoyé M. Chamillard, porteur d'une lettre d'introduction, elle refusa net de le recevoir, s'autorisant de sa partialité publique et affichée contre Port-Royal et des injures par lesquelles il s'était signalé contre les mères et les sœurs de Paris ; à son défaut, l'archevêque lui envoya (le 4^{er} juillet) un de ses grands-vicaires, M. Du Plessis de La Brunetière, qui fut reçu avec toute la considération qu'il méritait. Mais M. Du Plessis était accompagné de la marquise de Crèvecœur (née Saint-Simon), à qui le prélat avait très-légèrement donné permission de faire sortir l'une de ses sœurs religieuse aux Champs. Or la marquise de Crèvecœur, qui avait demeuré quelques années à Port-Royal de Paris et qui y avait pris le rôle de bienfaitrice, s'irritant de n'être point reçue à bras ouverts dans la Communauté à titre de religieuse et d'être traitée avec une précaution que justifia trop son procédé, s'était brouillée avec le monastère et, passant d'un excès d'amour à un excès de haine, avait publié un factum qu'elle s'était attachée à rendre des plus scandaleux (1662) ; elle avait été la seule des dames liées avec Port-Royal qui eût osé contester le désintéressement de cette pure maison. La mère Du Fargis ne voyant en elle, comme précédemment en M. Chamillard, qu'une partie adverse et déclarée, refusa donc de remettre entre ses mains sa sœur, et fit comprendre aisément à M. Du Plessis le peu de convenance de cette commission. Elle en écrivit de plus à l'archevêque dans des termes très-fermes, très-simples. Elle est nette et

sans phrases. Elle a de la dignité, le respect de soi-même et des autres, le sentiment de ses droits, et beaucoup de mesure dans la résistance. En ces tristes jours, la mère Du Fargis est, à bien des égards, de la meilleure école de Port-Royal. Elle aimait à se souvenir d'une parole que lui avait dite plusieurs fois la mère Angélique : « Ma fille, tout ce qui n'est point éternel ne me fait point de peur. »

Quand elle écrivit cette dernière lettre à l'archevêque (2 juillet 1665), la mère prieure était à la veille de recevoir la plus grande partie des religieuses fidèles, tant celles du monastère de Paris que les exilées et prisonnières, qu'on avait pris le parti de réunir enfin toutes et d'*interner* aux Champs au nombre de soixante-dix ou soixante-treize, sans compter les converses. Elles y resteront séquestrées, privées des sacrements, avec des gardes et sentinelles autour des murailles ; et cela durera près de quatre années, jusqu'en février 1669.

Il est donc temps de revenir à ces exilées et prisonnières, à celles qu'on a enlevées le 26 août (1664) et dans les mois suivants, et à la principale d'entre elles, la mère Angélique de Saint-Jean, dont c'est le moment d'étudier de près l'âme et le grand esprit. — « Oh ! c'est cela qui gâte tout, d'avoir de si grands esprits, » disait le bon archevêque.

III

La mère Angélique de Saint-Jean. — Ses premières années; son esprit. — Relation de sa captivité. — Couvent des *Filles bleues*; chapelle de l'Immaculée Conception. — Réclusion profonde; larmes et tentation. — Agonie morale: en quoi elle consiste. — Quatre périodes de la maladie. — Triomphe de la Grâce: vrai christianisme. — *M^{me} de Rantau* et la mère Angélique aux prises. — Distractions et diversions. — Délivrance et sortie. — Réunion des carrosses à la montée de Jouy. — Suite et fin de carrière de la mère Angélique de Saint-Jean. — Grandeur de cœur et d'âme. — De la sœur Eustoquie de Brègy et de la sœur Christine Briquet; défauts et qualités. — L'abbé Bossuet auprès des sœurs de Port-Royal.

La sœur ou mère Angélique de Saint-Jean (car ce fut cette captivité qui acheva de lui conférer ce titre d'ancienneté et de respect) était alors âgée de quarante ans. Fille de M. d'Andilly, née le 2 novembre 1624, elle avait été mise à Port-Royal auprès de ses tantes Angélique et Agnès, dès l'âge de six ans. Elle s'y était considérée dès l'enfance comme déjà en religion et n'étant plus du monde. « Elle n'avait pas plus de douze ou treize ans, disent les Relations, que son esprit paraissait si grand et si avancé qu'on craignait à Port-Royal que cela ne lui fût plus dommageable qu'utile. » Ces facultés si redoutées tournèrent à bien. Les grands

esprits dans cette famille des Arnauld acceptaient volontiers certaines bornes, et leur capacité comme leur indépendance ne se déployait qu'en deçà. Entrée au noviciat à dix-sept ans, la jeune Angélique reçut les conseils de M. de Saint-Cyran, alors prisonnier à Vincennes. Étant venue à tomber gravement malade vers ce temps, elle désirait ardemment la mort comme une des fins du chrétien. Sa forte intelligence et son âme passionnée n'allaient trouver à se loger dans cette vie de privation, et sous cette règle de contrainte, qu'en creusant sans cesse du côté de l'Éternité pour unique perspective. Toute son active et ingénieuse subtilité devait s'employer en chemin, dans les détours du labyrinthe de la Grâce. Elle fit profession en janvier 1644 et devint peu après maîtresse des enfants, puis des novices ; elle remplit cette charge durant près de vingt ans. M. Le Maître, qui avait, comme on sait, une extrême curiosité de biographies sacrées et de merveilles intérieures, l'engagea à recueillir tout ce qu'elle pourrait savoir des commencements de la mère Angélique, sa tante, pendant qu'on la possédait encore. Vers 1652, la sœur Angélique se mit donc en secret à écrire tout ce qu'elle recueillait soit de la bouche des mères plus anciennes, soit dans ses propres entretiens avec sa tante. C'est à elle, à sa plume ou aux directions qu'elle donna, qu'on doit une bonne partie des trois intéressants volumes de *Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal* publiés plus tard à Utrecht ; elle est véritablement l'*hagiographe* de Port-Royal au dedans.

L'action d'Arnauld, et peut-être encore plus celle de Pascal, sont très-prononcées et visibles en sa personne. On entrevoit par quelques notes trouvées dans les pa-

piers de Racine qu'elle n'était pas pour l'influence adoucissante de Nicole sur Arnauld, et qu'elle penchait bien plutôt pour le parler fort de Pascal. M. Singlin ne suffisait plus à de telles conduites ; il fallait cet autre directeur plus docte, et encore plus strict de dogme, M. de Saci. La mère Angélique pourtant la formait assidûment de ses conseils, et les différences de caractère et de conduite que nous marquons n'empêchent pas que la sœur Angélique de Saint-Jean ne soit en somme sa plus digne fille. Mais il y avait une instruction plus scientifique, un talent plus au fait de lui-même, il y aurait eu, pour peu qu'on se fût laissé aller, un certain démon de contestation et d'enjouement, par où cette future mère de la seconde génération de Port-Royal était tentée de se distinguer de la simple et grande réformatrice. Elle y mit un frein d'austérité d'autant plus étroit et nécessaire. Évidemment à la gêne dans son cadre, la figure conserve pourtant de la beauté.

La réputation d'esprit de la sœur Angélique de Saint-Jean était grande ; M. de Pomponne (je l'ai déjà rapporté ailleurs ¹, mais c'est le lieu de le redire) demandait un jour à M. Nicole : « Tout de bon, croyez-vous que ma sœur ait autant d'esprit que M^{me} Du Plessis-Guenegaud ? » M. Nicole, dit Racine, traita d'un grand mépris une pareille question. Mais rien ne dut tant contribuer à établir la réputation d'esprit et de tête de la sœur Angélique que la conduite qu'elle tint dans cette affaire de l'enlèvement et durant la captivité dont elle nous a laissé le Récit, un Récit qui, bien lu, nous révélera, à nous, une âme forte, triste, tendre, capable

1. Tome III, page 284.

de toutes les belles agonies, une âme grande aussi dans son ordre et admirable.

Il y eut jusqu'à douze ou treize de ces Récits de captivité, presque autant que de captives; de ce nombre il en est d'assez différents de ton et d'inspiration, et, bien que tous entrepris sous prétexte de docilité et par l'ordre des supérieurs, quelques-uns ont tout l'air de chercher la lumière et d'être faits en vue du public. Le Récit de la mère Angélique de Saint-Jean se distingue entre tous non-seulement par l'esprit et le piquant (il en est d'autres spirituels), mais par la gravité, la profondeur et l'intimité; il y a de vraies larmes, des larmes brûlantes. Aussi s'effraya-t-elle sérieusement à l'idée qu'on avait de montrer cette Relation manuscrite « qu'elle pourrait, disait-elle, appeler quasi sa confession, » et de l'envoyer à Aleth pour y être lue de l'évêque. Elle suppliait M. Arnauld par toutes sortes de raisons de *la laisser tout entière en clôture* et de lui conserver le fruit de sa retraite et de sa prison. Ce Récit étant tombé aux mains d'un imprimeur de Bruxelles après la mort de la mère Angélique de Saint-Jean, mais du vivant encore du monastère de Port-Royal, les religieuses qui en furent informées, fidèles en ceci à la pensée de leur mère, n'eurent de repos qu'elles n'eussent arrêté le cours de l'impression en dédommageant l'imprimeur ¹. Ce ne

1. Ce n'était pas seulement un imprimeur de Bruxelles, c'était bien Arnauld qui avait eu l'idée de faire imprimer cette Relation en 1692. Il le dit lui-même dans une lettre à M. Du Vaucel (9 janvier 1693) : « On mande de Paris qu'il s'élève une terrible tempête contre Port-Royal, et qu'on ne sait si on ne leur demandera point ce qu'on leur a demandé autrefois. Cela vient peut-être de ce qui a été mandé de Rome du dessein de cette nouvelle bulle. Si cela était, on doit s'attendre à l'entière ruine de cette sainte maison. Dès qu'on commença à parler ici de Formulaire, nous pensâmes à faire imprimer la Relation de la mère Angélique de Saint-Jean. Mais les sœurs en ayant été averties, cela leur fit

fut qu'après la ruine de Port-Royal que cette Relation ainsi que les autres parut au grand jour par les soins de Quesnel et des amis.

La mère Angélique commence en ces termes, qui sont tous vrais sous sa plume ¹.

« Gloire à Jésus et au Très-Saint-Sacrement !

« Ce que l'on demande de moi en m'ordonnant d'écrire une relation exacte de ce qui s'est passé dans ma captivité me paraît une chose assez surprenante. Si l'obéissance ne me la rendait nécessaire, je croirais que n'ayant point agi, et ayant fort peu parlé dans ce temps-là, il ne serait point encore besoin de paroles pour apprendre à ceux qui ne l'ont pas expérimenté ce que c'est qu'une retraite de dix mois dans les circonstances qui ont accompagné la mienne ; car si l'on n'en regarde que l'extérieur, il est facile de le dire en deux mots, puisque tout consiste dans une prison fort étroite, dans une solitude entière, et dans une privation générale de toute consolation et de toute assistance spirituelle, qui serait la plus grande de toutes les peines si l'on n'avait pas la confiance et l'expérience qu'on peut toujours dire à Dieu : *Adjutor in tribulationibus*... (C'est Lui qui est notre aide dans les grandes afflictions qui nous ont enveloppées). Mais si l'on voulait savoir ce qui se passe dans le cœur quand on est en cet état, je demanderais, pour me pouvoir faire entendre, quelqu'un qui l'eût éprouvé dans quelque occasion semblable, afin qu'il pût comprendre ce que je pourrais lui dire et qu'il s'en formât une idée plutôt sur son souvenir que sur mes paroles. »

C'est en effet par les pensées et les orages du cœur, non par les événements, que ce récit, pour peu qu'on y entre, intéresse bientôt et attache à celle qui le fait.

peur, et elles nous prièrent de n'en pas continuer l'impression ; il y en avait déjà six feuilles de faites, mais nous n'en avons que trois que nous vous envoyons, afin que vous les fassiez voir à quelques personnes bien sûres, et dont vous soyez bien assuré pour le secret, parce qu'il serait bien fâcheux que le bruit de cette impression pût retourner à Paris ; mais je ne puis m'ôter de l'esprit que des personnes de piété ne fussent fort touchées des dispositions si chrétiennes de cette sainte fille, et que cela ne leur fit comprendre plus que toutes les raisons, quel mal c'est de causer sans nécessité de tels troubles et de telles peines à des âmes qui ne pensent qu'à servir Dieu, et qui ne craignent rien au monde que de l'offenser. »

1. Je donne les extraits suivants d'après un manuscrit de la Relation, qui offre un texte plus complet quelquefois et presque toujours plus exact que l'imprimé.

Elle revient sur quelques circonstances de la scène du 26 août. Lorsque l'archevêque arriva à Port-Royal accompagné d'officiers de justice et d'archers, *cum gladiis et fustibus*, elle ne pensa qu'à la Passion, dit-elle, et à s'unir à Jésus-Christ. Les premières paroles qui lui vinrent à la bouche furent celles d'un ancien martyr : « *Gaudeo plane...* Je suis ravie de joie d'avoir mérité de devenir l'hostie de Jésus-Christ. » Elle se sentait dans la disposition d'une personne prête à mourir et en qui la vue de l'Éternité prochaine efface et couvre toutes les tendresses naturelles : « Je ne sentis point à cette heure d'une manière humaine tant de séparations qui sont certainement plus cruelles que la mort, parce que je ne les regardais que comme une partie de mon holocauste qui devait être divisé. »

En sortant elle trouva à la porte son père qui l'attendait, et aux pieds duquel elle se jeta pour lui demander sa bénédiction :

« M. le lieutenant civil était à la porte de la chapelle de M. de Sévigné (*une petite chapelle que M. de Sévigné avait fait bâtir ou du moins avait fait orner*), qui me demanda mon nom : je fus surprise d'entendre sa voix que je reconnus, car je ne savais point qu'il fût de la fête. Je dis mon nom de religion ; il me demanda aussi celui de ma famille. Quelques personnes qui étaient proches de lui lui dirent assez bas : « *Voilà M. d'Andilly qui la mène, c'est une de ses filles.* » Il fit un geste de la tête pour faire entendre qu'il le savait bien, mais qu'il voulait avoir le plaisir de me le faire dire, et me répéta : « *Votre nom ?* » Je le dis bien haut, sans en rougir, car dans une telle rencontre *c'est quasi confesser le nom de Dieu que de confesser le nôtre*, quand on veut le déshonorer à cause de lui. De là mon père me conduisit sur les marches du balustre de l'autel... »

Nous savons déjà cette scène ; mais, à ce mouvement d'orgueil avec lequel elle confessé son nom, on reconnaît le sang glorieux de d'Andilly, le faible des Arnauld, qui est de croire que la cause de Dieu et eux ne font

qu'un, tellement que toute la querelle du Jansénisme a pu simplement se définir la querelle de la maison Arnauld contre la Société de Jésus.

La prisonnière monte dans un carrosse avec trois autres religieuses enlevées comme elle. Un ecclésiastique de l'archevêché, M. Fourcault, et une dame inconnue les accompagnent :

« Nous ne nous dîmes pas un mot dans le carrosse, chacune priant Dieu à part; de mon côté je ne sais comment j'étais faite, car à peine comprenais-je bien ce qui se passait, au moins je ne le sentais presque pas; j'étais si fort remplie de l'admiration de la conduite de Dieu sur nous, de nous avoir rendues dignes de souffrir un tel opprobre et un si extraordinaire traitement pour sa vérité, que je ne pus faire autre chose le long du chemin que de lui chanter dans mon cœur des cantiques et des hymnes, entre autres celle de la Dédicace : *Urbs Jerusalem beata*, etc., imaginant que nous étions des pierres vivantes que l'on transportait pour les aller poser dans l'édifice spirituel de cette ville sainte... »

Elle est la première des trois qui arrive à sa destination. On la fait descendre, et elle est introduite au couvent des Annonciades dites les *Filles bleues* ou *célestes*, près de la rue Saint-Antoine. L'ecclésiastique M. Fourcault, secrétaire du Chapitre de Paris, et qui au fond lui est favorable, la présente à la supérieure en disant : « Ma mère, je vous amène une sainte, car dans Port-Royal il n'y a que des saintes; mais je sais aussi que vous êtes toutes saintes, et qu'ainsi elle sera bien avec vous. » La mère Angélique fait de son côté son petit compliment à cette supérieure. Madame de Rantzau, dite la mère Marie-Élisabeth, était présente.

Cette madame de Rantzau était la veuve du fameux maréchal à qui Mars, en le mutilant dans tous ses membres, *n'avait laissé rien d'entier que le cœur*. Elle s'était convertie du luthéranisme au catholicisme, pas-

sait pour savante et opérait beaucoup de conversions parmi les luthériens allemands, étant allemande elle-même. Depuis son entrée en religion elle avait une dispense particulière pour les entretenir, nonobstant les règlements de son Ordre. Ce n'était pas sans dessein qu'on envoyait la sœur Angélique dans ce couvent, pour qu'elle trouvât qui pût lui tenir tête : « Elle est aux *Filles célestes*, disait l'archevêque aux autres sœurs de Port-Royal qui l'interrogeaient, elle est avec madame de Rantzau ; esprit avec esprit, science avec science, cela s'accommodera bien. »

L'ensemble du récit de la mère Angélique se compose tant de ses vraies douleurs et de ses touchantes perplexités que de ses piquantes prises avec madame de Rantzau, qui n'y a pas toujours l'avantage.

Dès en arrivant, on la mène à la chapelle de l'Immaculée Conception :

« Le mystère m'était nouveau, dit-elle un peu dédaigneusement pour ses pieuses hôtes, n'y ayant point chez nous d'autel dédié aux opinions contestées ; — mais j'embrassai en ce lieu une dévotion certaine, qui fut de me jeter entre les bras de la Mère de la belle dilection et de la sainte espérance, qui sont les deux titres sous lesquels je l'ai toujours invoquée tant que j'ai été dans la maison... »

On sent bien à ce mot les limites de Port-Royal dans le culte de la Vierge, et la demi-réforme où il se tient sur ce point comme sur tant d'autres. Cependant quand on a assisté de près aux offices et pratiques de Port-Royal, on voit qu'il croyait à tant de choses, à tant de reliques, à tant de miracles et d'intercessions surnaturelles, qu'il semble que cela n'eût pas dû lui tant coûter d'accorder encore cette gloire à la pure et mystique invocation de la Vierge. Mais la conséquence n'est pas

le propre de ces esprits, si fermes d'ailleurs. Ils ont leur dose et leur ration de croyance; ils se feraient tuer plutôt que d'en laisser détacher une parcelle; mais pas un grain de plus ¹!

De la chapelle, les religieuses mènent la nouvelle arrivante au jardin, où elles l'entretiennent des événements du jour : « J'avais tenu ferme jusque-là sans pleurer et sans en avoir envie, parce que mon esprit avait été occupé ailleurs; mais comme elles me contraignirent, pour leur répondre, de faire réflexion sur les personnes que je venais de perdre, je ne pus m'empêcher de jeter quelques larmes. » Elle fait attention pourtant à ne pas trop se répandre et à ne pas se fier absolument à l'indifférence et à l'ignorance apparente de ces bonnes filles; et elle eût à s'en féliciter lorsqu'elle apprit plus tard qu'elles n'étaient pas si peu prévenues qu'elles le voulaient paraître, et qu'elles avaient pour un de leurs directeurs le fameux Père Nouet, ce même jésuite qui avait fait vingt ans auparavant des sermons furieux contre le livre de *la Fréquente Communion*.

Elle avait tenu bon tout le jour; « mais, dit-elle, quand ce vint la nuit, et qu'après avoir fini toutes mes prières je pensai me coucher pour prendre du repos, je sentis comme si mon esprit eût été suspendu jusque-là et que, tout d'un coup, il fût tombé de fort haut et que mon cœur eût été tout froissé de la chute; car tout en un moment je me sentis froissée et déchirée de tous côtés de toutes les séparations que je venais

1. On a vu de nos jours, et tout récemment, les évêques jansénistes de Hollande adresser au Pape une protestation en forme contre la promulgation de ce dogme contesté de l'immaculée Conception.

de faire... » Et toute la nuit se passa dans cette douleur et ce combat.

Le surlendemain était précisément la Saint-Augustin, et comme les Annonciades suivaient la règle de ce saint, elles fêtaient ce jour-là, et avaient le Saint-Sacrement exposé de leur côté et de très-près dans une chapelle; on permit à la mère Angélique d'y passer une partie de l'après-dîner :

« Je tremblai en y entrant, dit-elle, car il est vrai que cette dévotion que nos Constitutions nous retranchent a quelque chose qui ne paraît pas assez respectueux, et qu'une religieuse se trouve effrayée de se voir à la place d'un prêtre au pied d'un autel où elle pourrait assez aisément toucher le Saint-Sacrement de la main; néanmoins l'état où j'étais me donna bientôt la confiance de m'approcher de Jésus-Christ comme l'Écriture remarque que Juda s'approcha autrefois de Joseph, emporté par un mouvement de douleur qui lui ôta toute crainte. J'étais aussi affligée que lui, et j'avais affaire à un Seigneur que je ne croyais pas être si rigoureux. Je prononçai devant lui toute mon affliction et répandis mon cœur avec larmes en sa présence; mais parce qu'en lui exposant mes blessures je les regardai trop et m'attendris sur moi-même, j'en eus après bien du scrupule : car j'éprouvais sensiblement que *pour ne pas s'affaiblir dans les grandes afflictions, il ne faut point rabaisser les yeux qu'on a élevés sur les montagnes...* »

Que vous en semble? ne voilà-t-il pas les vrais et profonds accents du Port-Royal primitif qui se continuent? La seconde mère Angélique a, comme la première, de ces grands traits d'imagination. Mais il faut presque toujours abrégé quand on les cite, pour leur donner tout leur effet et toute leur saillie; car elle les éteint et les réduit en les prolongeant. C'est qu'elle ne se doute pas qu'il y a là un effet, et c'est que l'idée de talent pour elle n'existe pas; il n'y a que les choses de l'âme, les choses du dedans, et qu'elle ne songe pas à en détacher.

Elle continue à nous représenter fidèlement et quel-

quelquefois à nous figurer par d'expresses images les vicissitudes de ce monde intérieur, où se passe toute l'action :

« Cela me faisait appréhender à toute heure de réfléchir volontairement sur pas une de mes peines, car je sentais bien que c'était tout ce que je pouvais faire que de les souffrir en regardant l'ordre de Dieu et la consolation de la foi, mais que si, au lieu de cela, je commençais à regarder l'affliction en elle-même, accompagnée de toutes ces circonstances, ce serait un poids qui m'accablerait, et *il me semblait que je portais toujours mon âme dans mes mains, comme une gouvernante porte entre ses bras un enfant que l'on sèvre, qu'elle promène et qu'elle divertit tant qu'elle peut pour l'empêcher de se souvenir de sa nourrice...* Port-Royal affligé était comme ma nourrice ; je venais d'être sevrée de tout ce que j'aime sous ce nom avec le plus de tendresse ; mon âme ne pouvait supporter cette séparation qu'avec une douleur extrême, et ma foi était toute occupée à la détourner sans cesse de réfléchir sur cet objet. Je ne pouvais pas empêcher qu'à toute heure il ne se présentât devant mes yeux, mais aussitôt je les levais vers Dieu pour ne voir qu'en lui ce que je n'aimais que pour lui. Dans ce combat je conservais la paix, et il y avait des moments où j'étais même capable de joie.

« Je passai ainsi les trois premiers jours dans ma solitude, que je ne savais pas encore qui se dût changer en prison... »

Ce fut une véritable prison en effet que ces longs mois passés chez les Annonciades. Elle était enfermée sous clef dans une chambre, dans un galetas confinant à un grenier et parfaitement isolé du reste du couvent ; elle n'en sortait que pour les offices, et sous la conduite d'une sœur converse qui la venait renfermer après. Sa porte ne s'ouvrait que trois fois le jour¹ ; et elle ne reposait la nuit qu'avec trois portes fermées et verrouillées sur elle. Elle n'était visitée que rarement par la supérieure, par la mère de Rantzau et quelque autre au plus, et alors dans un but d'observation et de conversion. On la laissait sans nouvelle aucune de Port-Royal ni des sœurs, sauf pour lui annoncer en les exagérant les progrès de la Signature et les chutes. On ne

1. Et non huit fois le jour, comme il est dit par erreur dans l'imprimé.

lui donnait que de brèves réponses sur la santé de la mère Agnès sa tante et de son père M. d'Andilly. Elle était privée des sacrements. On espérait par tout cela venir à bout de sa fermeté,

Si grande que fût cette fermeté de principes et de caractère, la sœur Angélique reconnaît qu'elle aurait vite succombé sans un autre secours. Le détail qu'elle nous donne du plus bas moment d'agonie morale qu'elle eut à traverser est touchant. Que cette cause particulière de la Signature disparaisse, ne voyons en elle qu'un défenseur de ce qu'elle croit la Vérité. Descendons dans ce grand cœur entr'ouvert qui n'est qu'un simple cœur chrétien, et qui, par moments, est tenté de redevenir un simple cœur humain naturel :

« J'avais donc passé les huit ou dix premiers jours dans l'affliction sensible de notre séparation, mais cette affliction n'était que dans les sens, et dans le fond de l'âme je sentais tous les avantages de cette épreuve; comme je l'ai dit, je sentais deux personnes en moi, dont l'une avait assez de force pour porter l'autre dans sa faiblesse, et je me réjouissais dans l'esprit de ce qui m'affligeait dans les sens; je vois clairement à cette heure que si je n'eusse pas été poussée plus avant, j'aurais été au hasard de ne me pas soutenir longtemps en cet état, parce que la tempête devant être générale et longue, il fallait être bien fondée dans l'humilité pour résister à l'orage, et mon esprit en cette disposition n'était pas assez humilié, car je n'étais occupée que de la gloire qu'il y avait à souffrir pour la vérité... — m'étant donc couchée une fois, je ne pensais pas sitôt m'endormir¹ que Dieu me réveilla par un rayon de sa lumière qui frappa mon cœur pour me découvrir à moi-même des choses qui ne m'avaient paru rien, et qui dans ce moment me parurent si grandes et si importantes qu'elles renversèrent tout à fait ma disposition, et me mirent si bas devant Dieu, qu'au lieu que je pensais auparavant qu'il nous avait trop élevées de nous donner part à la persécution de la vérité et de la justice, je me trouvais dans un si profond rabaissement et si saisi de crainte que je n'osais presque élever mes yeux vers lui... J'avais dans l'esprit ce qui est dit dans le psaume 106 : « Ils montent jusqu'au ciel, et ils descendent jusqu'aux abîmes; » et ce qui est ensuite : « *Anima eorum in malis tabescebat*, leur âme s'est comme fondue à la vue du

1. C'est-à-dire : A peine allais-je m'endormir que Dieu, etc.

péril... » car il n'y a rien de pareil à se trouver dans cet accablement d'esprit sans pouvoir espérer le moindre secours et la moindre consolation de qui que ce soit quand cela durerait jusqu'à la mort... On ne saurait s'imaginer ce que c'est que cette angoisse et cet abandonnement, si on n'y a passé... »

Qu'étaient-ce que ces choses qui jusque-là ne lui avaient paru rien, et qui tout d'un coup lui parurent si grandes ? Qu'était-ce que ce nouvel et terrible état et cette affliction d'esprit par où elle passa, et qui lui dura environ six semaines ? Les termes, dans la Relation, en sont bien mystiques et pour nous bien vagues et mystérieux :

« Cette affliction consistait toute, dit-elle, en ce qu'il me semblait que Dieu me châtiât dans sa colère... Je n'osais même m'arrêter à regarder les sujets que j'avais d'espérer en sa bonté, et aussitôt que je pensais ouvrir les yeux pour cela, je les rabaissais de honte et ne cherchais qu'à me cacher devant lui.

« Rien ne réduit dans une si grande pauvreté que cet état. Les hommes, en croyant tout nous ôter, ne touchent point à notre trésor quand Dieu laisse dans notre cœur le sentiment de sa grâce ; mais pour lui, il n'a qu'à détourner son visage, et nous ne trouvons rien entre nos mains de toutes les richesses que nous nous étions persuadé qu'on ne nous pouvait ravir... Je cherchais inutilement la force et la lumière que j'avais trouvées tant de fois dans des paroles de l'Écriture qui m'avaient paru capables d'adoucir les peines de la plus dure captivité ; je relisais ces endroits des Prophètes et des histoires saintes que j'avais mis comme en réserve dans mon esprit pour m'en nourrir en ce temps-là, mais Dieu avait ôté la force du pain... »

Se sentant sur la pente d'une tentation dangereuse si l'excès de la crainte la jetait dans l'abattement, elle cherchait à se prémunir, à se réconforter en redisant certains versets de psaumes qui lui paraissaient correspondre à son état.

Malgré ces secours et faute de pouvoir trouver nulle part appui ou conseil, il y eut des moments où il lui vint des idées si épouvantables, dit-elle, qu'elle apprit *ce que c'est que le désespoir et par où l'on y va*. Ces pensées qui, comme des fantômes, lui traversaient l'esprit

sans aller jusqu'au cœur, et qui lui demeuraient étrangères, tout en lui apparaissant, lui faisaient imaginer, dit-elle encore, ce que c'étaient que ces *portes ténébreuses dont Dieu parle à Job* :

« Je trouvais dans cet état que la prière et l'aveu de mes misères devant Dieu, dont j'adorais la justice, étaient toutes mes armes ; mais je reconnus néanmoins, depuis, que si cela eût duré plus longtemps, *j'étais au hasard de laisser éteindre ma lampe*, parce que je n'avais pas assez de confiance pour entretenir le feu de ma charité, et la lumière de ma foi. »

Ceci est le passage capital de la Relation, de la confession de la mère Angélique ; il y a moyen d'en bien saisir toute la portée et le sens. Elle a depuis avoué, dans une lettre à M. Arnauld, qu'elle a obscurci à dessein cet endroit de son Récit, de peur de scandaliser. Elle masqué aux autres sa tentation sous des termes mystiques, et elle tâche de se la dissimuler à elle-même :

« Je me souviens, écrivait-elle depuis sa sortie à M. Arnauld, que j'ai omis avec dessein dans cette Relation une peine qui me tourmenta l'esprit dans le commencement et qui me revient quelquefois, que j'y ai appelée avoir vu les *portes ténébreuses* et les *portes d'Enfer*, sans m'expliquer ; car proprement ce n'est qu'une vue de l'esprit qui ne trouble rien au dedans, mais dont la seule présence est horriblement pénible... C'est comme *une espèce de doute de toutes les choses de la foi et de la Providence*, à quoi je m'arrête si peu, que de peur de raisonner et de donner plus d'entrée à la tentation, il me semble que mon esprit la rejette avec une certaine vue qui serait elle-même contraire à la foi, parce qu'elle enferme une espèce de doute qui est comme si je disais que, quand il y aurait quelque chose d'incertain dans ce qui me paraît la vérité, et que tout ce que je crois de l'immortalité de l'âme, etc., pourrait être douteux, je n'aurais point de meilleur parti à choisir que celui de suivre toujours la vertu, etc. *Je me fais peur en écrivant cela, car jamais cela ne fut si expliqué dans mon esprit* : c'est quelque chose qui s'y passe sans quasi qu'on l'y discerne. Cependant *ne manque-t-il point quelque chose à la certitude de la foi, quand on est capable de ces pensées* ? Je n'en ai osé parler à personne, parce qu'elles me paraissent si dangereuses que je craindrais d'en donner la moindre vue à celles à qui je

dirais ma peine ; car pour toutes les autres tentations , la foi fournit des armes invincibles pour les combattre : mais *quand elle-même est attaquée*, on se trouve sans aucune défense, et j'aimerais mieux être livrée à tous les Démon^s qu'à une pensée d'infidélité. Je vous supplie très-humblement, mon cher père, de prier Dieu qu'il me délivre de ce péril... »

Il est évident qu'elle éprouve encore la tentation au moment où elle écrit cette lettre, c'est-à-dire dans l'intervalle de temps où les religieuses de Port-Royal, réunies toutes à la maison des Champs, y sont bloquées et ne communiquent de vive voix avec personne du dehors.

Soyons plus hardi qu'elle, disons les choses par leur nom, envisageons les pensées dans leur réalité, et ouvrons la veine qu'elle nous a laissé voir. Oui, malgré la solidité de sa foi, la mère Angélique a eu quelques moments et quelques assauts de doute, et de ce doute absolu qu'avait connu Pascal. Elle n'a fait qu'entrevoir l'abîme, mais elle l'a entrevu ; et elle n'aurait pas eu ce grand esprit qu'on lui accorde s'il en avait été autrement et si elle avait été à jamais murée dans les idées de monsieur son oncle, de manière à n'en pas concevoir d'autres. Livrée à elle-même et aux prises avec sa propre pensée, elle a eu dans sa captivité la grande tentation.

Il y a des tentations et des doutes qui prouvent des âmes débiles : il y en a qui prouvent les âmes fortes. Il y a une certaine stabilité et sécurité intrépide qui indique des horizons bornés et des intelligences circonscrites, bien que peut-être vives. Parmi ces religieuses qu'on enleva pour les faire signer, il en est deux qui n'ont jamais eu un moment d'hésitation ni de trouble, la sœur Eustoquie de Bregy et la sœur Christine Briquet. Leur intrépidité ne prouve autre chose

qu'une grande énergie de pensionnaires et de beaux esprits qui ont dit : « *Je ne céderai pas.* » D'autres signèrent par manque de tête, et de guerre lasse, faute de défense suffisante contre les observations dont elles étaient l'objet. « Eh bien, *l'oison a signé,* » disait M. d'Andilly à madame de Sévigné, en parlant d'une de ses filles enlevées qui avait capitulé de la sorte. La mère Angélique de Saint-Jean était bien au-dessus de ce troupeau. A un moment elle a eu la tentation des grands esprits : seule elle a eu le grand doute, elle s'est posé le problème dont Hamlet disait : *C'est toute la question.*

Y a-t-il une âme immortelle ?

Y a-t-il une Providence ?

Le Christianisme auquel je crois, et ce Crucifix aux pieds duquel je pleure, est-il autre chose que le *parti le plus sûr* et le meilleur des *en cas* ?

Toutes ces idées que suggère le sens naturel, et qu'elle, elle suppose venir d'un Démon, lui apparurent à certaines heures au milieu de l'émotion et du frissonnement d'effroi, inévitable chez une âme croyante et fervente, chez une âme vierge qui, dans sa sensibilité profonde et contrainte, a le don de se tourmenter. C'est en ce sens qu'elle dit avoir vu ces *portes ténébreuses* dont Dieu parla à Job, et qu'elle confesse avoir été au hasard de *laisser éteindre sa lampe*. Elle traversa, en un mot, le Jardin des Olives.

A considérer l'état moral de la mère Angélique en ces dix mois et à l'étudier comme on ferait d'une maladie, on y peut distinguer quatre périodes :

1° Après la surexcitation et le mouvement d'exaltation des premières heures, pendant les huit ou dix premiers jours, elle est dans l'affliction, mais dans une

affliction sensible, motivée, et qui tient à la séparation où elle se voit de tant de personnes chères ; elle souffre, elle pleure, mais elle se domine. Il y a en elle une partie supérieure qui soutient l'autre : on se rappelle cette agréable image de deux personnes dont la plus sage et la plus forte soutient et *porte dans ses bras* la plus faible.

2° A cette première période en succède une tout extraordinaire (nous venons de le voir), un véritable assaut prolongé durant lequel toutes les facultés et les ressources d'esprit de cette personne distinguée travaillent, fermentent, se soulèvent, se tournent contre elle et lui représentent avec énergie la vanité et la bizarrerie d'une telle situation, d'une obstination pareille pour des choses si petites, et où les grandes même, qui s'y mêlent pour les relever, sont fausses et chimériques peut-être. Dans l'accès le plus extrême de cette révolte naturelle qui dure plusieurs semaines (quarante jours), elle se dit ou du moins elle entend je ne sais quelle voix qui dit à côté d'elle : « A quoi bon ? n'est-ce pas là un sot combat ? et après tout y a-t-il une âme ? y a-t-il un Christ ? y a-t-il un Dieu ? » C'est là le côté supérieur de cette Relation bien comprise, et qui la met hors de pair et à part des autres récits de ces dignes filles. Il y a des pages à demi obscurcies et étouffées, mais où se révèle une fille et une sœur de Pascal.

3° Cependant l'habitude prévaut ; les croyances et les observances si enracinées reprennent le dessus et chassent ces pensées d'éternel paganisme et de nature déguisées à ses yeux en formidables Démon. La subtilité de l'explication chrétienne retrouve son tour favori, qui est de dire au mal d'ici bas : *Tu es le bien !* et à la souffrance : *Tu es le salut !* Cette disposition tendre

et consolée qui, sous la mortification du dehors, va s'adresser aux plus intimes des fibres délicates, secrètes, et qu'on appelle *la grâce de Jésus-Christ*, recommence à renaître en elle. L'idée d'un Dieu bon, attentif, miséricordieux jusque dans ses rigueurs, lui rend les lumières qui triomphent peu à peu des obscurités et des peines. Elle respire plus librement : dans cette lande aride où elle est jetée, elle sème des larmes, mais pourtant sans espoir prochain d'une bonne issue ni d'une moisson. Aussi loin que sa vue s'étend, elle ne voit « qu'un grand pays inconnu, d'où il lui semble impossible qu'elle puisse sortir par aucun chemin qui ne doive être presque aussi long que sa vie. » Ainsi résignée à l'exil, elle se crée des consolations et trouve du charme jusque dans les privations les plus sèches et les circonstances les plus dénuées. Il y a un pauvre petit oratoire de l'infirmerie qui donne derrière l'autel, et où on la fait aller entendre la messe dans un temps (pour la cacher à une des dames bienfaitrices de la maison qui avait envie de la voir) : c'est là que seule avec la converse qui lui sert de garde, et à peu de distance du prêtre dont elle entend distinctement toutes les paroles, elle a d'ineffables jaillissements de joie intérieure et de tendresse. « De plus (notez-le bien) cet oratoire était pauvre, sans nul ornement qu'un grand tableau de la Sépulture mal fait, sur un autel très-mal orné, en sorte qu'il n'y avait rien de plus magnifique qu'à Port-Royal ; » et cette pauvreté chère au cœur et mortifiante aux sens ne lui en rappelait que mieux la bien-aimée Sion et la patrie. Vers le temps de l'Avent (novembre 1664), pour ne pas s'exposer à entendre les Jésuites qui dirigeaient cette Communauté des Annonciades et

dont les sermons auraient pu troubler sa paix de conscience, elle s'abstient d'aller au chœur; elle ne sort plus de sa chambre que pour aller entendre la messe dans cette chapelle avant le jour, et voulant suppléer pourtant à cette absence d'office et de cérémonies saintes, elle les célèbre à huis clos; elle fait de sa chambre même une église. Une simple page d'elle dira mieux que tout sa disposition charmante, tendrement pieuse et arrosée de douces larmes, dans cette période de tristesse voilée mais non sans joie :

« Dans ce temps que je ne sortais plus les fêtes et les dimanches pour assister au service, je fis une église de ma prison, et j'y chantaï presque tout l'office seule ces jours-là, à nos heures ordinaires. Je chantaï de même ce que le chœur chante aux grandes messes quand je le savais bien, et au moins le *Kyrie eleison*, le *Gloria in excelsis*, etc.; et je suivais en esprit tout ce que le prêtre dit dans le sacrifice, car elles m'avaient prêté un missel... Toute ma matinée était aussi remplie que si j'eusse suivi la Communauté chez nous. Je faisais de même mes processions seule autour de ma chambre, en tenant une croix à ma main, et chantant ce qui s'y devait dire; et de même de l'eau bénite les dimanches, dont j'aspergeais tout le tour de la chambre en chantant *Asperges me*; et mon intention était de chasser par cette aspersion toutes les malices spirituelles dont j'appréhendais la tentation partout, d'autant plus que je n'avais personne pour m'aider à me défendre. Je jetais de l'eau bénite — sur mon lit, pour chasser l'esprit de paresse; — sur la table où je mangeais, contre la délicatesse; — dans la ruelle qui me servait d'oratoire, pour en éloigner la distraction; — à l'endroit où je travaillais, pour me garantir de la curiosité et de l'attache à mon ouvrage; — mais surtout à la porte de la chambre, de peur que l'esprit de séduction n'y entrât avec celles qui tâchaient à l'y amener, ou qu'au moins l'impatience ou l'indiscrétion ne me fissent faire des fautes quand on venait interrompre ma solitude par quelque visite.

« Les grandes fêtes que nous devons chanter matines, je me levais quand je pouvais m'éveiller, quelquefois dès minuit ou à une heure, ou à deux, et je chantaï de même tout ce que je pouvais chanter de matines, car je n'avais pas assez de voix pour chanter tous les psaumes... *Je voudrais qu'on eût vu combien cela est beau et dévot, de se trouver ainsi seule, au milieu de la nuit, à bénir Dieu dans une prison en chantant ses louanges, sans pouvoir être entendu que de lui, et sans entendre quoi que ce soit qu'un profond silence au milieu de cette grande ville, dont on ne cesse point*

d'entendre le bruit qu'à cette heure-là, car jusqu'à plus de onze heures les carrosses roulent encore. *Cela a quelque chose de plus beau et de plus ravissant qu'on ne peut dire...* »

Si nous, profane, et autrefois poète, qui cherchons de la poésie en toute chose, et même (faut-il le dire ?) dans la religion, nous en rencontrons quelquefois dans Port-Royal, c'est ici, c'est celle qu'on vient de voir et non pas une autre, une poésie sans soleil et sans fleur, rien qu'en dedans et toute en parfum.

4° Mais n'oublions pas que pour le moment nous en sommes à noter les périodes et les phases d'une maladie de l'âme. Au milieu de cette paix retrouvée, il y eut un assaut encore pour la mère Angélique, court mais violent. C'est lorsque dans cette séquestration absolue du monde et de toute nouvelle (au mois de février 1665), on lui dit un peu brusquement que la sœur Gertrude avait signé, et que la voyant surprise et confondue, on lui demanda ce qu'elle dirait si la mère Agnès elle-même le faisait, donnant à entendre qu'elle était près de le faire. Elle en fut étourdie et comme frappée de stupeur : « Je n'ai de ma vie rien senti de pareil, et je crus que j'en mourrais, dit-elle : je ne pouvais plus respirer, et mon poulx était tout renversé de l'agitation d'esprit épouvantable où je fus plusieurs heures. » Enfin un nouveau doute radical sur la Providence la ressaisit à ce sujet, tant une telle chute, dont l'idée ne s'était jamais présentée à elle, lui paraissait incompréhensible, et elle était près de *se noyer comme saint Pierre* par manque de foi, si Dieu ne lui avait bien vite tendu la main. Mais ce ne fut qu'un temps fort court, une crise de quelques heures, après quoi, tout en un moment, dit-elle, Dieu lui rendit le

calme en lui suggérant le mouvement de s'appuyer sur la vérité de ses promesses par une *foi aveugle*, indépendante de toute expérience, et qui n'a besoin d'autre fondement que la parole de Dieu elle-même. Elle se coucha le soir même de cette journée, l'esprit fort rassuré et fort tranquille. Ce calme retrouvé n'alla plus dès lors que s'affermissant, et les derniers mois de sa captivité, où les égards de ses hôtes envers elle osèrent se marquer par degrés plus à découvert, se passèrent dans une véritable douceur. Elle retrouva en plein la source des larmes, mais qui venaient toutes de consolation et de reconnaissance. Il faut voir comme elle les goûte et les savoure ; un matin qu'elle en avait versé de plus abondantes dans la petite chapelle où elle entendait la messe, elle se prend à les analyser de la sorte (ne nous effrayons pas de la subtilité, saint Augustin ne procède pas autrement jusque dans l'émotion) :

« Ces larmes avaient tant de différentes causes, — de ressentiment de mes infidélités envers Dieu, — de reconnaissance de ses bontés envers moi, — de désir d'être digne de le posséder, — d'amour pour la souffrance qui en est la voie, — que me sentant toute remplie de consolation et d'un plaisir saint dans ces pleurs, je conclus qu'il fallait que ce fût cette sorte de parfum dont Dieu avait ordonné la composition pour brûler dans son Temple, où entraient diverses espèces aromatiques dont il était défendu de faire pareilles compositions pour s'en servir à d'autres usages ; car je voyais qu'encore que toutes les passions aient leurs larmes, et qu'on pleure d'amour, de désir, de tristesse et de joie, il n'y a point néanmoins d'objet créé qui puisse rallier ensemble tant de différents motifs qu'en même temps on ressent la privation, la jouissance, la crainte, l'assurance, le regret et la joie, et tous les mouvements que la *charité* produit tout à la fois dans le cœur... Il y aurait de la folie à moi de dire cela de moi-même si j'y avais quelque part, mais je ne crois faire que ce que firent ceux qui avaient été découvrir par l'ordre de Dieu la terre de promesse qu'il voulait donner à son peuple : c'est une grappe de raisin que je rapporte de cette terre de captivité. »

Enfin la grâce abonde ; Dieu la revêtait intérieure-

rement d'un habit de joie, et elle n'est plus occupée qu'à se modérer en présence de ses hôtes, se souvenant que la joie dans les souffrances est un ornement modeste dont « la fille du roi se doit parer au dedans ¹. »

Tel est l'esprit de cette Relation, le tableau de cette âme malade, dans toutes ses phases, si on la considère philosophiquement et naturellement. Que si l'on s'en tient au point de vue théologique par comparaison avec d'autres Communions, ce qu'il importe de bien remarquer, c'est la doctrine de la Grâce telle qu'elle s'exprime en cette circonstance dans toute sa pureté, dans toute sa nudité, par la bouche et par la conduite de la mère Angélique. Les religieuses de Port-Royal croyaient à la Grâce, mais elle leur arrivait toujours jusque-là sous la forme et avec l'appareil des sacrements, par le canal des directeurs. Ici les directeurs leur sont ôtés, même les confesseurs ; plus de sacrements. Ces religieuses (ou du moins celle en particulier dont nous écoutons le témoignage) et qui nous

1. Ces larmes continuelles de la mère Angélique, qui venaient aussi bien de joie que de douleur, ne laissaient pas d'être très-remarquées et de fournir matière à interprétation, mais on n'en savait pas alors le vrai sens. On lit dans une lettre de la sœur Elisabeth-Agnès Le Féron, restée à Port-Royal et qui écrit les nouvelles qu'elle apprend : « La mère Eugénie (la commissaire imposée à Port-Royal) a dit à une sœur qui lui demandait si ce qu'on dit de ma sœur Angélique qu'elle pleure toujours est vrai, que ce n'est pas d'aujourd'hui et qu'il y a plus de trois mois qu'on la trouve, quand on entre dans sa chambre, fort triste et souvent en larmes, et qu'aussitôt qu'elle voit quelqu'un, elle change et tâche de faire bonne mine... Je ne puis m'étonner de ses larmes, ajoute sensément la sœur Le Féron, nous en avons trop de sujet, et je ne sais comment nous pouvons faire autre chose que de pleurer ; mais je ne crois point du tout qu'il y ait aucun affaiblissement : je ne laisse pas d'être sensiblement touchée de la voir dans cet état, et je n'y puis quasi penser sans y entrer moi-même. » Les larmes de la mère Angélique, nous l'avons vu, eurent une signification bien différente selon les divers moments. C'est à elle seule qu'il appartenait de nous en dire toutes les variétés et les saveurs.

offre le type idéal), ainsi destituées de tous les appareils divins, séparées de tous les appuis humains dont il faut bien qu'elles se passent, ne marchent jamais mieux toutes seules, et sauf quelque assaut inévitable, que durant cette captivité. Cela s'applique également au temps prochain où elles seront toutes séquestrées aux Champs. Je ne dirai pas qu'on les rend calvinistes malgré elles, ce serait trahir leur pensée, et révolter leurs âmes si, restées les mêmes, elles sont quelque part encore à nous entendre; mais, par le retranchement extérieur qu'on leur impose, leur christianisme se trouve réduit à ce qui en est le strict nécessaire, je veux dire l'Écriture sainte, la doctrine du péché et du pardon gratuit, l'appel en toutes les choses d'ici-bas au tribunal unique de Jésus-Christ, le *bien-aimé de leur âme* comme elles l'appellent, JÉSUS NOTRE PRÊTRE ÉTERNEL!

Or quiconque croit essentiellement à ces points, n'en admet-il pas d'autres, est chrétien. Quiconque ignore et ne retient pas ces points, fût-il couvert de signes catholiques, eût-il sans cesse le grand mot d'Évangile à la bouche, est plus ou moins ou idolâtre ou pélagien, un demi-fidèle superficiel et superstitieux, et, par quelque coin, inconverti.

Mais il nous faut citer quelque chose des prises de doctrine de la mère Angélique avec madame de Rantzau. C'est le côté piquant et, pour ainsi dire, mondain de la Relation. Dans les premiers jours l'archevêque vint et fit demander au parloir la mère Angélique qui lui avait écrit au sujet des sacrements. Il y eut là entre elle et l'archevêque un de ces dialogues auxquels nous sommes assez accoutumés. Mais madame de Rantzau était présente, et l'archevêque, à un moment de la dis-

cussion, se tourna vers elle en disant : « Eh bien, madame de Rantzau, que dites-vous de cela ? » Elle marqua un extrême étonnement de ce qu'on osait faire ces distinctions du fait et du droit dans les jugements des Papes, étant tout ultramontaine comme le sont la plupart des convertis. Ainsi introduite dans la discussion, elle enchérissait sur tout ce que disait l'archevêque et d'une manière si peu raisonnable que la mère Angélique crut devoir lui rappeler qu'il était difficile de bien juger de l'affaire si l'on n'en savait le fond : elle répliqua d'un air méprisant et d'un ton de madame la Maréchale : « Je sais tout ce que vous pouvez dire, je sais ce que c'est que *Moulina* et toute la suite (la séquelle). »

Après la conversation au parloir, qui se prolongea encore longtemps avec l'archevêque, madame de Rantzau, qui n'était pas au bout de ses raisons, voulut reconduire la mère Angélique jusqu'à la porte de sa chambre, et, comme on avait ôté la clef, elles durent toutes deux rester quelque quart d'heure sur le degré. C'est là, sur ce théâtre un peu inégal, que la discussion reprit plus vive et avec des airs d'une dispute en Sorbonne. La mère Angélique raconte toute la scène avec une légère intention de comédie, en laissant voir qu'elle-même fut entraînée alors plus qu'elle n'aurait voulu. Le quart d'heure fut long, les paroles furent rapides ; j'abrége en ne donnant que le mouvement et le jeu croisé des ripostes :

« Elle (M^{me} de Rantzau) alléguait les Origénistes qu'on avait obligés de dire anathème à Origène : j'y répondis par saint Jérôme à Jean de Jérusalem... Elle se voulut fortifier du iv^e Concile qui avait obligé Théodoret à dire anathème à Nestorius : cela me contraignit à alléguer le v^e et le vi^e touchant

les trois Chapitres et Honorius. Dès qu'elle entendit parler d'Honorius, elle en prit la défense disant, etc., etc.

« J'avais le plus beau champ du monde de répliquer, mais parce que je ne voyais ni utilité ni plaisir à m'engager dans cette dispute avec une personne qui ne cherchait pas la vérité, mais qui se tenait si assurée de la savoir, je voulus rompre en lui disant que je laissais toutes ces contestations aux savants et ne me voulais mêler que de prier Dieu. Elle me répliqua promptement, comme pour me pousser plus avant, parce qu'elle voyait que je me voulais retirer de la dispute : « *Je sais toute l'histoire ecclésiastique, je sais tout, je répondrai à tout.* » Je lui répliquai avec un peu de chaleur, car son empressement m'émut : « *Et moi, ma mère, je ne sais rien; c'est pourquoi cela va le mieux du monde pour ne point disputer, car il n'y aurait pas de proportion. Je vous supplie, laissez-moi prier Dieu, et épargnez une personne affligée.* » Elle s'échauffa davantage et me dit qu'elle ne me laisserait pas, parce qu'il y allait de mon salut; l'impatience me prit aussi, et sans autre réponse je lui fis une profonde inclination et me tournai devant une fenêtre où je me mis à genoux pour prier Dieu en attendant qu'on apportât la clef qu'on était allé querir, car tout cela se passait sur la montée à la porte de ma chambre. »

La petite scène de comédie est complète : elle est du genre de celles que j'ai déjà indiquées plus d'une fois comme suite et ricochet des *Provinciales*. Qu'on sache pourtant bien vite qu'à peine rentrée dans sa chambre, la mère Angélique se repent de cette vivacité, qu'elle écrit dès le soir un billet à madame de Rantzau pour lui en demander pardon; que madame de Rantzau elle-même, *qui est fort bonne*, lui vient faire le lendemain dans le chœur une sorte d'excuse, et qu'elle change en effet de conduite à son égard. Sauf trois ou quatre rencontres dogmatiques que la force des choses amène encore, et d'où l'aigreur a disparu, il ne reste entre elles qu'une manière de contradiction assez polie et même assez enjouée, comme entre personnes d'esprit qui se savent d'égale force à ce genre d'escrime.

Un jour madame de Rantzau essaye, par un agréable détour, de rentrer en matière, et sous prétexte qu'on disait que, pour en juger, il fallait savoir ces choses

dès le commencement : « Mais, ma mère, je vous prie, lui dit-elle, contez-moi toute votre histoire. » La mère Angélique répondit du même ton : « Attendez, s'il vous plaît, ma mère, qu'elle soit achevée ; car nous voilà au plus bel endroit, et quand on en aura vu la fin, il sera temps de faire l'histoire. » Madame de Rantzau en rit bonnement et ne la pressa point.

Voici quelques autres reparties de l'invincible prisonnière, tant à madame de Rantzau qu'à la mère supérieure. Celle-ci convenait un jour qu'on n'avait pas absolument besoin de cette signature pour s'assurer de la foi de Port-Royal, mais qu'il suffisait que l'Église le commandât pour que cela devînt d'obligation et qu'on ne pût s'y soustraire sans scandale et sans s'exposer aux extrêmes conséquences : « Eh ! oui, répondait la mère Angélique, c'est à mon sens agir comme un chirurgien qui m'aurait fait une forte ligature au bras sans aucun besoin, et qui le voyant, à cause de cela, fort noir et fort enflé, me dirait qu'il me le faut couper parce que la gangrène s'y va mettre. Est-ce que je ne lui dirais pas : *Monsieur le chirurgien, coupez s'il vous plaît la ligature et ne me coupez pas le bras ?* l'un est un peu plus raisonnable que l'autre... » La bonne supérieure qui, comme toutes les religieuses, savait pratiquer la saignée, comprenait à merveille la comparaison et ne trouvait rien à répondre.

Madame de Rantzau appuyait un jour bien fort sur les menaces d'anathème, et que c'était une chose horrible d'être excommuniée par le Pape : « Il y a pourtant une consolation, répondait la mère Angélique, c'est qu'il arrive quelquefois que les successeurs de saint Pierre imitent un peu sa promptitude à tirer l'épée et

qu'ils frappent trop tôt comme lui, sans attendre la permission de Jésus-Christ ; mais Jésus-Christ s'avance alors et guérit l'oreille... » Et cette comparaison, qui prenait madame de Rantzau à l'improviste, la faisait rire et ne la fâchait pas.

Comme la mère Angélique avait un talent particulier pour faire des petites figures en cire, des sculptures de chasse (car elle n'aurait eu qu'à vouloir pour être artiste et elle aurait pu être le *sculpteur* de Port-Royal au dedans comme mademoiselle Boullongne en était le *peintre* au dehors) ¹, ces mères la prièrent instamment de leur faire de ces sortes de figures, et lui donnèrent des châsses de saints, des reliquaires à orner. Elle y céda par complaisance et pour reconnaître en quelque manière leur hospitalité. Elle gardait ses scrupules jusque dans ces industriels amusements, « qui, selon saint Augustin, ne font qu'ajouter de nouveaux charmes à la tentation de la concupiscence des yeux. » Et comment aurait-elle pu ouvrir franchement son âme au sentiment de l'artiste, elle qui avait toujours présente cette autre maxime de Saint-Cyran, « qu'il faut prendre garde de satisfaire deux sens à la fois ² ? » Elle y trouvait ce-

1. « Les arts lui étaient comme naturels, a dit Du Guet, tant elle y avait d'adresse et de disposition. » On voit même par des lettres de remerciement que M. de Saci lui écrit en 1660 (Bibliothèque de Troyes), que c'est probablement à elle que Champagne dut de pouvoir faire le portrait de M. Le Maître après sa mort. Elle fit un plâtre, et c'est d'après ce portrait sculpté que Champagne fit le portrait peint.

2. Cette doctrine de Saint-Cyran est tout le contraire de celle de Voltaire louant l'Opéra dans les jolis vers du *Mondain* :

Il faut se rendre à ce palais magique
Où les beaux vers, la danse, la musique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de séduire les cœurs,
De cent plaisirs font un plaisir unique.

Voltaire veut jouir par tous les sens à la fois. Il y a du chemin de Voltaire à Saint-Cyran.

pendant ici l'avantage de détourner sur ces objets l'attention de madame de Rantzau et de s'en faire un *bouclier* contre tous autres discours. Quelquefois, s'étonnant de son adresse dans la discussion, madame de Rantzau lui disait par un reproche qui n'était pas sans quelque flatterie : « *C'est que vous avez l'esprit fait comme les doigts, et comme vous trouvez toutes sortes d'inventions pour venir à bout de l'ouvrage que vous faites, votre esprit vous fournit aussi des raisons pour vous fortifier sur tout.* »

Nous voyons par tout cela que, vers la fin, la captivité de la mère Angélique s'était notablement adoucie, et en effet, quand vint l'ordre de partir, on ne se quitta pas sans de mutuels témoignages. Elle sortit du couvent le 2 juillet, à une heure imprévue et indue, après neuf heures du soir, conduite dans un carrosse de l'archevêque, et avec des circonstances particulières assez intéressantes sous sa plume et dont je renvoie le menu détail à ceux qui seront curieux de la lire elle-même. Le carrosse, après quelques instants de marche, s'arrêta sur une grande place ; la mère Angélique comprit qu'on allait lui chercher une compagne, une des captives : quelle était celle qu'elle allait tout d'abord revoir après une séparation si pénible ? Elle ne se permettait pas d'interroger la dame qui était avec elle dans le carrosse ; l'ecclésiastique, chargé d'exécuter les ordres, revint après un temps assez long, ramenant une religieuse qui, à peine entrée dans la voiture, se jeta au cou de la mère Angélique en lui disant : « *Hé, c'est ma tante !* » — « *Quoi ? c'est mon enfant !* » répondit-elle. Ces deux paroles échappées du cœur furent tout ce qu'elles se dirent devant ces témoins. Celle qui disait

ainsi *ma tante* et qu'elle appelait tendrement son *enfant* était la sœur Christine Briquet qu'on était allée prendre au couvent de Sainte-Marie où on l'avait mise, près de la place Royale. De son côté, dans son Récit de captivité, la sœur Briquet a rendu l'impression de cette rencontre avec un sentiment élevé et profond. Un mouvement secret lui disait que la religieuse qu'on ne lui nomma point, mais qu'elle savait être dans le carrosse, était la mère Angélique :

« Je ne me trompais pas, elle y était en effet, dit-elle, et si les ténèbres de la nuit m'empêchèrent de voir son visage et m'obligèrent à lui demander si c'était elle, je n'eus pas plutôt entendu sa voix qu'il me fut facile de reconnaître que la miséricorde infinie de Dieu me visitait par sa grâce, et que ce Soleil éternel me rendait *celle qu'il m'a donnée pour éclairer mes pas et m'apprendre à marcher dans ses commandements et dans sa vérité.* »

Ces mots magnifiques et si pénétrés de la sœur Briquet sont toute la définition de la mère Angélique aux yeux du second Port-Royal.

On avait perdu bien du temps; on arriva à onze heures du soir seulement au couvent des Filles de Sainte-Marie du faubourg Saint-Jacques, où étaient la mère Agnès et ses deux autres nièces qui n'attendaient plus personne. Dans ce trajet de nuit, toutes choses frappaient d'un aspect sensible, et poétique comme nous dirions, l'imagination et l'âme de la mère Angélique, mais cette poésie pour elle n'était pas distincte de la religion même. On faisait route en silence; ce mystère et ce silence s'animaient en Jésus-Christ. La lune venait-elle à se montrer sur les pignons et sur le haut des cheminées, au milieu de ces places désertes qui étaient d'un effet extraordinaire pour une religieuse à pareille heure, elle se rappelait la promesse de Dieu : « *Per diem sol non uret te, neque luna per noctem*, le soleil ne vous

brûlera point pendant le jour, ni la lune pendant la nuit.» En attendant à la porte du couvent de Sainte-Marie du faubourg que les tourières fussent levées, la cloche des Chartreux voisins sonnait-elle le second coup de leurs matines, c'est-à-dire onze heures du soir, elle se sentait réjouie de se reconnaître par là si près de sa pauvre Sion désolée, au retour des fleuves de Babylone. Embrassait-elle enfin la mère Agnès, et malgré tous les faux bruits, la retrouvait-elle fidèle, son cœur chantait, en action de grâces : « *Refloruit caro mea, et ex voluntate mea confitebor Domino*, ma chair est devenue toute refflorissante, et je rendrai grâces au Seigneur de toute ma volonté. » Elle ignorait tout ; tout lui était nouveau : elle avait tout craint. A chaque nouvelle réconfortante qu'elle apprenait, elle s'écriait en elle-même : « O mon Dieu, en voilà assez ! » Au sortir d'une pauvreté si grande, elle se trouvait comme accablée de tant de richesses.

J'ai parlé de poésie : la poésie, pas plus que l'art, n'est possible dans le cas présent. La mère Angélique à la fois contemple et médite, pendant cette sortie extraordinaire où elle cherche des expressions et des images à ses sentiments. Une fille de Smyrne ou de Chio, voyageant de nuit, eût trouvé dans sa mémoire des vers d'Homère ; une moderne aurait eu des vers de Byron ou de Lamartine : elle, elle n'a que des versets qui lui attestent à chaque pas la présence du Dieu des Hébreux et de celui de l'Évangile. La fleur n'a pas le temps de naître et de se détacher devant ces réalités trop actuelles et trop sérieuses pour ne pas être redoutables ; trop croire, *croire trop vrai* n'est pas une condition heureuse pour que l'imagination se joue. Hélas ! il ne faut pas même peut-être trop sentir. Sera-t-il dit qu'on

ne cueillera jamais mieux cette fleur et ce fruit d'or, qu'en se séparant légèrement du fond?

De grandes épreuves restaient encore à traverser, mais du moins on allait être réunies. Le lendemain (3 juillet), dès cinq heures et demie du matin, un carrosse envoyé par l'archevêque vint prendre la mère Agnès, ses trois nièces et la sœur Christine, à la porte des Filles de Sainte-Marie; une tourière de là, qu'on leur adjoignit, faisait la sixième : un aumônier de l'archevêque les accompagnait à cheval. On se mit en prière au dedans du carrosse, et pour se fortifier d'un viatique à l'entrée du voyage (un long voyage de six lieues), la sœur Angélique prit une Bible qu'elle portait sur elle et la présenta à la mère Agnès qui l'ouvrit pour y trouver une parole d'à-propos, un *sort* sacré. On tomba sur ce passage de Jérémie tellement approprié à la situation, que le prophète leur parut avoir bien pu de si loin penser à elles et les voir en esprit : « *Væ pastoribus qui disperdunt, etc...* Malheur aux pasteurs qui détruisent et déchirent le troupeau de mon pâturage... Vous les avez chassés dehors et ne les avez point visités ; mais moi, je visiterai sur vous la malice de vos desseins, dit le Seigneur, et je rassemblerai les restes de mon troupeau de tous les lieux où je les avais jetés, et je les ferai retourner à leur *maison de campagne*, et ils croîtront et ils multiplieront. » On entra dans une journée de merveilles.

« Nous n'avions pas fait trois quarts de lieue, dit la mère Angélique, qu'on s'aperçut qu'il y avait un cheval défermé qui boitait ; il fallut pourtant aller jusqu'à Châtillon pour trouver un maréchal. Nous fûmes donc arrêtées durant cela assez de temps ; mais ce qui retardait notre voyage avançait notre joie : car, ce pendant, nos sœurs de Paris qui étaient parties demi-heure plus tard que nous, eurent le loisir de nous rejoindre. Quand nous

aperçûmes le premier carrosse et tous ces habits blancs et ces croix rouges qui paraissaient de loin, on ne peut dire quel transport de joie ce fut aux unes et aux autres. Comme nous étions arrêtées, ce carrosse prit le devant et passa à douze ou quinze pas de nous, et tout ce que nous pûmes faire fut de nous saluer de loin avec cri de joie de part et d'autre, qui partait du fond du cœur où on ne la pouvait retenir. Après ce carrosse, il en passa encore un autre, tout plein de nos sœurs, puis un autre, et encore un autre jusqu'à cinq; ils allaient si vite qu'on ne pouvait presque se discerner, sinon quelques-unes de celles qui étaient aux portières, et quelque envie qu'elles eussent, aussi bien nous, qu'on les laissât approcher un peu, M. Le Masdre (l'aumônier de l'archevêque) qui escortait (à cheval) les prisonnières de M. de Paris empêchait que l'on s'arrêtât, et les fit toutes passer devant nous, excepté un dernier carrosse qui faisait le sixième de nos sœurs et le septième en comptant le nôtre. Celui-là demeura toujours derrière et s'arrêta pour nous attendre : ce qui dura tout le long du chemin; car quoique nous eussions de très-méchants chevaux qui n'allaient point, et que cet autre carrosse eût souvent pu prendre le devant, il demeura toujours à faire l'arrière-garde, et marchait et s'arrêtait tout comme nous, dont nous ne pouvions encore comprendre le mystère, parce que nous ne savions point qui était dedans ¹.

« Nous marchâmes toujours de file, ces sept carrosses les uns après les autres (sept carrosses à quatre chevaux, et dans chaque carrosse six personnes); ce qui faisait un fort beau cours, ou plutôt une procession admirable, car tout le monde y bénissait Dieu, et suivait la Croix de Jésus-Christ. Et nous ne pûmes nous rencontrer sinon en deçà de Jouy, que le chemin étant difficile, il fallut se défilier (*rompre la file*) et s'arrêter un peu : les carrosses approchèrent tout près du nôtre, et l'on se vit et se parla les unes aux autres un petit moment; mais que se pouvait-on dire transportées de joie, comme on était, de se revoir? Je ne sais à quoi comparer ce spectacle de cette quantité de personnes qui se levalent toutes droites dans ces carrosses, en tendant les mains et s'écriant de joie d'apercevoir la mère Agnès qu'on les avait tant menacées qu'elles ne reverraient de leur vie, et de me voir parmi les autres contre l'espérance qu'elles avaient eue ² que je dusse être de ce voyage. Je pense que cela ressemblait un peu à la résurrection des morts, aussi bien que notre captivité précédente avait ressemblé à leurs sépulcres. »

Les ecclésiastiques, qui firent aussi arrêter leur

1. C'étaient le grand-vicaire M. de La Brunetière, M. Chamillard, un nouveau confesseur M. du Saugey, je ne sais quelle des religieuses de Port-Royal et une tourière de Sainte-Marie, sans compter mademoiselle de Montglai qui avait obtenu d'assister à la réunion comme élève et amie des religieuses.

2. Sa phrase dit autre chose que ce qu'elle veut dire; il faudrait mettre, ou à peu près, pour le sens, sinon pour la correction : « Contre l'espérance qu'elles n'avaient osé avoir que je dusse être du voyage. »

carrosse, furent témoins silencieux de cette rencontre touchante « et de la manière dont chacune s'entre-témoigna ses sentiments. » Le temps de la station put être d'un quart d'heure. A cette distance où nous sommes, il est bien permis de songer au pittoresque sans offenser la sainteté : cette scène de la montée de Jouy, telle qu'on vient de la voir vivement dépeinte, cette variété de mouvements et d'attitudes, ces costumes aux couleurs tranchantes, par un soleil matinal de juillet, n'est-ce pas un sujet tout trouvé et tout donné de tableau ?

On arriva ainsi dans ce Port-Royal-des-Champs qui ressemblait à une maison déserte et désolée. Deux domestiques seuls vinrent à la descente des carrosses. « Le son des cloches, les feux de joie n'y parurent point comme jadis quand on y recevait la mère Angélique : mais ce fut quelque chose de beaucoup plus beau de voir en un moment cette ancienne église se remplir de religieuses (elles avaient pris en arrivant leurs manteaux de chœur), qui par les couleurs mêmes de leur habit marquaient assez qu'elles venaient de blanchir leurs robes dans le sang de l'Agneau dont leurs croix étaient encore teintes ¹. » Pendant ce temps-là la prieure des Champs, la mère Du Fargis, faisait assembler sa Communauté, qui se rendit aussitôt à la porte des Sacraments pour recevoir les trente-six arrivantes. Celles-ci étant entrées, elles s'embrassèrent toutes avec une tendresse et une joie qui ne peuvent

1. Dans la Relation manuscrite de la Captivité de la mère Angélique de Saint-Jean, on trouve des endroits qui ont été supprimés à l'impression, et notamment ici le détail d'un songe symbolique et prophétique que cette procession lui rappelle. J'en ai indiqué quelque chose précédemment au tome II, page 287 : il n'y a qu'un trait qui en soit agréable et poétique, le reste est concerté et traînant.

s'exprimer, et que seuls peuvent comprendre « ceux qui savent ce que c'est que d'une parfaite union et amitié. » Les formes toutefois ne furent point négligées, et la mère Du Fargis ayant prié M. le grand vicaire de s'approcher de la porte, lui dit : « Vous êtes témoin, Monsieur, que nous recevons nos mères et nos sœurs avec une extrême joie ; mais cela n'empêche pas que nous ne nous croyions obligées, pour conserver les droits de la maison, de déclarer qu'ayant adhéré à tous les appels que nos sœurs ont faits l'année passée, nous nous portons pour *appelantes*.... » Le maintien de leurs droits et le procédé méthodique jusque dans le moment de leur plus grande effusion et à l'heure où d'autres oublieraient tout, c'est bien un trait des personnes de Port-Royal et de la nature janséniste.

Il me reste peu à dire pour achever de dessiner ici la mère Angélique de Saint-Jean ; nous la retrouverons sur notre chemin. Lors de la Paix de l'Église, dans l'intervalle qui s'écoula entre l'arrangement des évêques et autres ecclésiastiques et celui qui fut conclu un peu après pour Port-Royal même, elle écrivit une lettre à M. Arnauld, et on l'y voit plus infatigable, plus inébranlable encore que ce grand athlète. Elle n'espérait guère pour Port-Royal, et ne voyait dans la paix *partielle*, à laquelle les amis avaient donné les mains, qu'une *brèche* par où l'ennemi leur arriverait, à elles, plus vite. Il faut voir en quels termes augustes et mâles elle le dit :

« Les forts d'Israël déclarent qu'ils ne peuvent plus garder le lit de Salomon, et ils remettent leur épée dans le fourreau. Si ce n'est pas à cause des craintes de la nuit, il semble au moins que c'est dans l'espérance du jour, ou dans le désir d'avoir un peu de temps à se reposer après de si lon-

gues veilles. Mais pendant cela, les ennemis ne s'endormiront pas, le temps leur sera trop favorable, et je ne verrais rien de plus court, pour échapper à leur poursuite, qu'une bonne fuite si elle était en notre pouvoir, en sorte qu'on ne parlât plus de nous : ce qui ne troublerait la paix de personne. *Mais quand toutes les voies sont fermées, et que l'on se trouve assiégé, que peut-on faire ? »*

Elle disait encore, écrivant au même : « Il y a bien du plaisir à laisser faire Dieu, car on est assuré qu'il fait tout bien : mais on tremble quand on entreprend quelque chose de soi-même, de peur de sortir du chemin sans s'en apercevoir. »

Ses pronostics, pour le moment, ne furent pas vérifiés ; la paix entière se conclut ; Port-Royal y participa. C'est alors que le gouvernement à proprement parler (quoiqu'elle l'eût déjà exercé de fait) commença pour la mère Angélique ; elle devint prieure sous la mère Du Fargis abbesse, et resta en cette charge neuf ans, les neuf dernières années prospères et florissantes (1669-1678). Elle fut elle-même nommée abbesse en août 1678, à la veille de la persécution renaissante¹ ; on remit

1. On a (Papiers de la famille Arnauld) une lettre, fort curieuse à bien des égards, d'une des sœurs de Port-Royal les moins connues mais non les moins recommandables, la sœur Jeanne de Sainte-Domitille Personne ; cette lettre écrite à M. Arnauld, le 31 décembre 1678, roule tout entière sur le gouvernement de la mère Angélique, abbesse depuis six mois. Il paraît bien qu'un certain nombre de religieuses, dont était la sœur Domitille, avaient un peu redouté ce gouvernement de la mère Angélique ; non-seulement la sœur Domitille est revenue, dit-elle, ainsi que ses sœurs, de cette ancienne prévention, mais elle tient à expliquer à M. Arnauld (et peut-être aussi par lui à M. Nicole, moins convaincu), le pourquoi de son ralliement et la manière dont la mère Angélique a su gagner, en si peu de temps, le cœur de tant de personnes. Voici la dernière page de cette lettre, qui laisse entrevoir de légères divisions antérieures :

« Mais ne vous en dis-je point trop ? non pour vous qui assurément ne vous ennuyez pas de m'entendre sur cette matière, mais pour moi qui me répands peut-être plus qu'il ne faut dans cette occasion, quoique dans la vérité je n'aie eu en vue (comme je vous ai dit dans une autre lettre) que de contribuer, par ce récit que je vous fais des vertus de notre mère Angélique, à effacer les fausses impressions que je sais qu'on en avait prises.

Port-Royal en état de siège, et elle eut à soutenir les assauts, — des assauts d'un nouveau genre. L'archevêque de Paris, M. de Harlay, bien autrement habile et perfide que M. de Péréfixe, menait poliment l'attaque en la calculant, en la déguisant sous toutes sortes d'égards. On retira de nouveau pensionnaires et postulantes, on dispersa solitaires et confesseurs, mais tout cela en prétextant de la paix et du bon vouloir avec le miel de l'urbanité et avec des paroles de cour. Il fallut accepter cette nouvelle espèce de lutte; la mère Angélique y suffit et sans conseil, écrivant lettres sur lettres à l'archevêque, rédigeant les requêtes où le droit était patiemment prouvé, renouvelant et amoindrissant les tours de ses demandes, disputant enfin le terrain pied à pied, et retardant ainsi, pour quelque temps du moins, ce dont l'issue était désormais inévitable. Elle fut continuée abbesse après son premier triennat, en 1684, mais elle n'acheva pas le second. La mort de M. de Saci qui, tout éloigné qu'il était de Port-Royal, en demeurait le père spirituel, fut un coup dont la mère Angélique ne se releva pas. *Douleur sur douleur; mon cœur est dans l'amertume*: ces mots de

Tout le monde sait que la mère Angélique Arnauld, votre nièce, est une personne de grand esprit et de grande capacité; mais il y a des gens qui ne croient pas qu'elle soit encore plus humble qu'habile, et que, s'il a paru en elle quelque hauteur ou quelque chose d'un peu trop sec dans sa conduite avant qu'elle fût en charge, ce n'a été que pour l'éviter qu'elle a ainsi affecté (en certaines occasions, et même à l'égard de nous toutes depuis quelques années) de paraître de cette humeur, se servant de tous moyens pour nous éloigner de penser à elle, et elle y avait si bien réussi qu'il y en avait très-peu qui ne fussent prévenues sur son sujet, et qui n'appréhendassent de la voir en la place où elle est. Cependant Dieu, ayant résolu de faire un si grand don à cette Communauté, a tellement réuni nos esprits dans son élection, que jamais il n'y en eut de plus unanime que la sienne. L'expérience que nous faisons de plus en plus de l'utilité de son gouvernement en a détrompé plusieurs. J'en suis une, comme vous savez, mon très-cher Père, et c'est de quoi je ne saurais rendre à Dieu assez d'actions de grâces. *Credidi, propter quod locutus sum.* »

Jérémie sont la note finale et dominante de notre sujet. On a vu, dans le récit de cette mort de M. de Saci par Fontaine, l'attitude de la mère Angélique pendant les funérailles du saint confesseur; on a entendu le ton de cette voix *un peu basse* et profonde, par laquelle elle aspirait fixement à la terre¹. Elle s'apprêtait dès lors, selon son expression, à *rendre son voile à Celui qui le lui avait donné*. Trois semaines après M. de Saci, elle mourut, le 29 janvier 1684; une des dernières paroles proférées par elle avait été celle de l'époux dans le Cantique des Cantiques : « *Adjuro vos, Filiae Jerusalem, ne suscitatis neque evigilare faciat dilectam, donec ipsa velit...* Filles de Jérusalem, je vous conjure² de ne point réveiller celle qui est la bien-aimée de mon âme et de ne la point tirer de son repos jusqu'à ce qu'elle le veuille. » Elle n'avait que cinquante-neuf ans; il y en avait quarante qu'elle avait fait profession, et cinquante-trois qu'elle était à Port-Royal. En avançant dans cette route uniforme, elle avait de plus en plus triomphé de ce qui nous a paru sa première saillie. Vers la fin elle nous représente en toute justesse l'égale et la pareille de M. de Saci au dedans de Port-Royal, bien qu'elle ait eu plus à faire que lui, ayant plus de fertilité naturelle et de génie varié : mais elle était arrivée comme lui à cette même exacte et continuelle présence de l'Éternité. « Cette vie dans toute sa longueur, nous dit Du Guet, ne lui paraissait qu'une seule

1. Voir précédemment tome II, page 361.

2. Il y a dans le verset complet : « Filles de Jérusalem, je vous conjure *par les chevreuils et par les cerfs de la campagne* de ne point réveiller ma bien-aimée, etc... » La mère Angélique omettait ces cerfs et ces chevreuils qui sont une des gaietés de l'idylle sacrée. Elle faisait là ce que Port-Royal a trop fait pour le Christianisme en général; il en a fait toute joie et toute allégresse.

nuit ou une veille de quelques heures : elle parlait de l'autre comme si elle y eût déjà touché. » Tranquille au milieu des passions iniques, elle disait : « Il y a un ordre admirable dans ce qui ne nous paraît qu'une confusion et qu'un désordre, et il faut attendre que tout l'ouvrage soit fini pour en voir les proportions et les beautés. » Et elle contemplait comme déjà présent à ses yeux cet Art divin, dans l'infini mystérieux de son architecture. Hors de là, hors de cet ordre éternel, rien pour elle n'avait de prix, et elle n'y voyait que le danger. Quand son frère M. de Pomponne fut fait secrétaire d'État en 1674, elle trembla pour lui ; elle ne fut rassurée que par sa disgrâce (1679), et elle en eut de la joie tout en compatissant à sa peine. Elle écrivait à la duchesse de La Feuillade (M^{lle} de Roannez) sur cette peine par où il faut passer pour aller du monde à Dieu :

« La fausse vertu est encore plus vaine que les faux biens. Dieu nous fait grâce quand il nous laisse sentir notre faiblesse, pour nous donner lieu de recourir à lui qui est notre force, avec une véritable persuasion de notre indigence : car *on ne passe point de la force humaine à la force chrétienne sans un milieu*. Il faut que Dieu nous ôte notre propre esprit et nous réduise dans notre propre poussière ; et lorsque nous sommes rentrés dans ce néant, il envoie son esprit pour nous créer dans un nouvel être, et il renouvelle toute la face de la terre. » — « Elle n'était occupée, ajoute Du Guet, que de cette terrible distinction que Dieu mettra entre ses enfants et ses ennemis, et elle comptait comme n'étant déjà plus, tout ce qui n'était point éternel. »

Madame de Sévigné écrivait à sa fille, le 29 novembre 1679, en lui parlant de la disgrâce de son tendre ami M. de Pomponne¹ :

1. Dans la citation suivante je donne un texte de M^{me} de Sévigné un peu différent de celui des éditions connues et scrupuleusement rétabli par un estimable collaborateur de M. de Monmerqué, M. Rochebilière. Je ferai de même, grâce à lui, pour tous les passages de M^{me} de Sévigné que je citerai dorénavant.

« Madame de Leadignières a écrit une lettre à la mère Angélique de Port-Royal, sœur de ce malheureux : elle me montra sa réponse; je l'ai trouvée si belle que je l'ai copiée, et la voilà ¹. C'est la première fois que j'ai vu une religieuse parler et penser en religieuse. J'en ai bien vu qui étaient agitées du mariage de leurs parentes, qui sont au désespoir que leurs nièces ne soient point encore mariées, qui sont vindicatives, médisantes, intéressées, prévenues; cela se trouve aisément, mais je n'en ai point encore vu qui fût véritablement et sincèrement morte au monde. Jouissez, ma très-chère, du même plaisir que cette rareté m'a donné. C'était la chère fille de M. d'Andilly, et dont il me disait : *Comptez que tous mes frères, et tous mes enfants, et moi, nous sommes des sots en comparaison d'Angélique*. Jamais rien n'a été bon de ce qui est sorti de ces pays-là qui n'ait été corrigé et approuvé d'elle; toutes les langues et toutes les sciences lui sont infuses; enfin c'est un prodige, d'autant plus qu'elle est entrée à six ans en religion. J'en refusai hier une copie à Brancas, il en est indigne, et je lui dis : « Avouez que cela n'est pas trop mal écrit pour une *hérétique* ². » J'en ai vu encore plusieurs autres d'elle, et bien plus belles, et bien plus justes; ceci est un billet écrit à course de plume. La mienne est bien en train de trotter. »

Nous qui venons de lire quantité d'écrits et de lettres de la mère Angélique de Saint-Jean nous sommes moins enthousiaste que madame de Sévigné, mais nous comprenons son enthousiasme. Nous ne croyons pas à la beauté continue dans les écrits de la mère An-

1. Nous n'avons pas cette lettre que madame de Sévigné copiait et envoyait à sa fille; mais on en a d'autres qui en tiennent lieu, écrites dans le même temps, et sur le même sujet de la disgrâce de M. de Pomponne. Nous lisons dans une de ces lettres de la mère Angélique de Saint-Jean : « Il ne m'a fallu faire nulle violence à mes sens pour me persuader que la disgrâce de mon frère était une grâce, n'ayant jamais regardé la faveur du monde pour lui que comme un péril qui exposait tout à fait son salut et qui m'en faisait presque perdre l'espérance. Ainsi, quand cette faveur cesse, je me trouve comme (avec) ces arbres dont les fleurs tombent et où on commence à voir les fruits qui se nouent, qui véritablement n'ont pas tant de beauté qu'auparavant, mais qui donnent beaucoup plus de joie parce qu'on y voit quasi des assurances d'une bonne année... Il reste encore bien des choses à craindre avant qu'on recueille le fruit dans la parfaite maturité, et c'est ce qui m'occupe présentement; mais on peut se promettre de cette expérience de la miséricorde de Dieu que, puisqu'il a commencé cet ouvrage, il l'achèvera. » C'est ainsi que la mère Angélique de Saint-Jean écrivait et pensait sur la disgrâce de cet aimable frère, que la première mère Angélique n'appelait du temps de sa naissante faveur *en cour que ce pauvre garçon*.

2. M. de Brancas était, on le voit, des plus opposés aux Jansénistes.

gélifique : nous y avons respectueusement relevé les hautes pensées et les grands accents.

On a de la mère Angélique de Saint-Jean trois volumes de *Conférences* et trois autres de *Discours*, mais sur des sujets et dans des formes toutes monastiques, on n'en tirerait rien de plus pour l'idée qu'on a d'elle maintenant, assez complète, ce me semble. Elle est tout simplement un des plus considérables esprits de Port-Royal; et, dans cette seconde génération à laquelle elle appartient, nul (Pascal excepté) n'a autant de génie qu'elle.

On ne saurait séparer de la mère Angélique de Saint-Jean les deux religieuses qui se montrèrent le plus attachées à elle, et qui furent comme ses aides de camp zélés dans ces guerres de la Grâce, la sœur Eustoquie de Bregy et la sœur Christine Briquet. Pendant la captivité et la séquestration qu'un certain nombre de nos religieuses eurent à supporter, ce sont les deux seules qui n'éprouvèrent pas même une velléité de tentation, qui n'eurent pas même l'idée qu'on pouvait broncher. La sœur Eustoquie de Bregy, qui était d'ailleurs une personne de beaucoup d'esprit, n'a rien d'attrayant pour nous; la Relation qu'elle a donnée de sa captivité, si elle brille entre toutes les autres par un air de distinction et de finesse, n'est pas sans de graves inconvenances de ton. Malgré la vivacité de son opposition, la sœur Eustoquie avait été, je l'ai dit, fort ménagée d'abord par l'archevêque à cause de la comtesse de Bregy sa mère, et elle n'avait pas été du premier enlèvement du 26 août. Dans les semaines qui sui-

virent, elle mena le couvent et contribua plus que personne à maintenir le parti des récalcitrantes. On a quantité d'écrits d'elle à cette date; elle se plaisait à raconter plume en main ses conversations soit avec M. Chamillard, soit avec l'archevêque, soit avec sa mère quand celle-ci venait au parloir pour l'exhorter. Ces Conversations écrites de la sœur Eustoquie sentent une lectrice des romans de mademoiselle de Scudéry bien plus qu'une élève de la mère Angélique. Je ne prétends pas qu'elle ait lu ces romans à la mode, mais elle en avait pris, par une sorte d'influence de famille, le ton et la façon. Ainsi un de ses tours familiers, c'est de demander, après qu'elle a parlé et répliqué dans son sens : *Cela est-il mal dit, monsieur? ... Est-ce mal dit?* absolument comme aiment à le faire les personnages des *Conversations* de mademoiselle de Scudéry¹. La mère de la sœur Eustoquie, madame de Bregy, était une précieuse qualifiée, nièce du fameux Saumaise, mais accommodée selon la Cour : « Elle est coquette en diable, a dit Tallemant; cependant on n'a jamais tranché le mot avec personne. Elle ne manque point d'esprit; mais c'est la plus grande façonnière et la plus vaine créature qui soit au monde. » On a d'elle quelques lettres et pièces galantes imprimées² : ce sont des riens prétentieux. Madame de Bregy avait été pour le sonnet de *Job*, de Benserade, avant de savoir que madame de

1. Ou du moins, dans les *Conversations* et dialogues chez mademoiselle de Scudéry, à chaque jolie chose que dit un des personnages, l'interlocuteur réplique : « Tout ce que vous dites est bien dit... Tout cela est merveilleusement trouvé. » C'est l'éloge que voudrait la sœur Eustoquie et que sa question appelle.

2. *Les Lettres et Poésies de madame la comtesse de B.* (Leyde, 1666). — La seconde édition ou la contrefaçon, qui est de 1668, porte le nom de madame de Bregy.

Longueville s'était déclarée pour le sonnet d'*Uranie* de Voiture : « Job dans les siècles passés ne fut guère plus humilié que je le suis aujourd'hui, d'apprendre que j'ai pu me trouver contraire à l'opinion de Votre Altesse ; car si je n'avais pas assez de sens pour m'y rendre conforme, mon esprit de divination devait servir l'autre en cette rencontre, et ne lui pas laisser la honte de se voir opposé à des sentiments que j'ai toujours reconnus pour une règle, avec laquelle l'on ne saurait faillir. » Elle écrivait cela à madame de Longueville, qui lui répondait galamment : « Votre lettre a fait plus de bien au sonnet de *Job* que Benserade même, et elle me donne un si grand regret de n'avoir pas eu des sentiments conformes à ceux de la personne qui l'a écrite, que si elle ne me fait changer, elle me fait au moins condamner les miens, etc. » Ce Benserade, si galamment défendu par madame de Bregy, la payait par ce poulet en vers :

Ne jugeant pas fort à propos
D'aller chez vous pour mon repos,
Je trouve plus à vous écrire
De sûreté, qu'à vous rien dire,
Et crains l'honneur de votre aspect,
Et de vous parler bec à bec.

.
Vous êtes belle, et moi peu sage.

Madame de Bregy avait proposé à Quinault *cinq questions* d'amour : « première question, savoir si la présence de ce que l'on aime cause plus de joie que les marques de son indifférence ne donnent de peine?... » Et les autres questions à l'avenant. Quinault fit à chacune une réponse en vers par l'ordre du roi. C'est, l'esprit rempli de ces fadaises qu'elle entremêlait avec les

pratiques d'une dévotion mondaine, c'est en sortant du Val-de-Grâce où elle passait quelquefois la journée avec la Reine et l'archevêque, que madame de Bregy venait à Port-Royal exhorter sa fille qui tenait pour *cinq propositions* d'un tout autre genre, mais qui y portait également un esprit de précieuse¹. La fille avait lu Jansénius dans le texte et citait les Conciles ; la mère possédait *l'Astrée* et les Arrêts des Cours d'amour : il devait être curieux de les voir aux prises. et *bec à bec*, comme dit Benserade. La fille avait beau jeu à relever la mère ; mais elle avait le tort de parler d'elle sans aucun respect. Elle se plaignait tout haut d'appartenir à des personnes « si fort attachées au monde et si peu chrétiennes. » Un jour que la comtesse de Bregy et l'archevêque se trouvèrent ensemble au parloir, l'entretien avec la sœur Eustoquie dura une heure et demie ; celle-ci soutint d'un ton de docteur, et avec une intrépidité encore plus impertinente qu'à l'ordinaire, l'impossibilité pour elle d'en venir jamais à la signature, quand même tout le monde, et même M. Arnauld, céderait : sur quoi sa mère impatientée dit ce joli mot : « *J'ai une fille qui ne relève que de Dieu et de son épée.* » L'archevêque y applaudit fort, et, l'entretien s'animant de plus en plus, la sœur Eustoquie acheva de s'y dessiner en docte héroïne, en chevalière de la Grâce. On avait précisément, ce jour-là ou la veille, arrêté à Port-

1. La sœur Eustoquie fit un jour à l'archevêque ce raisonnement pour lui prouver qu'elle lui obéissait, même en ne lui obéissant point : « Je lui dis que, grâce à Dieu, je reconnaissais l'ordre de la hiérarchie et la subordination des puissances ; que je savais que tout ce qu'on rendait à la puissance subordonnée se rendait par rapport à la puissance supérieure, et qu'ainsi en faisant le refus de signer pour obéir à Dieu qui est la source et le principe de toute la puissance et l'autorité du Pape et des évêques, je leur rendais effectivement une obéissance et une marque de soumission. »

Royal et conduit à la Bastille M. Akakia, qui était un très-honnête et très-utile homme d'affaires des religieuses. La sœur Eustoquie était outrée de cette arrestation de M. Akakia, et elle le laissa trop voir à son ton ; ce qui fit que sa mère, allant au fond de la pensée qu'elle connaissait si bien, dit au prélat : « Voyez-vous, monsieur ! cette créature me mettrait bien en pièces pour conserver en son entier le soulier de M. Akakia, de M. Arnauld, de monsieur et de madame la janséniste ; et pourvu que tout aille bien de ce côté-là, je vous assure qu'elle se soucie fort peu de nous et de ce qui nous arrive. » Je crois que madame de Bregy avait grand raison en jugeant ainsi. L'archevêque, en sortant, dit devant les autres religieuses : « Jamais il ne s'est vu orgueil semblable à celui de cette créature sous le ciel. Elle demeure dans son froid, sans s'émouvoir de rien ; elle vous tient son *quant-à-moi*, et elle m'a répondu dans une hautainerie, dans une élévation et dans une assurance qui m'a fait rougir de voir un tel caractère d'esprit et une telle vanité dans une religieuse, et de voir qu'elle n'en rougit pas elle-même. Elle est au-dessus de tout, rien ne l'étonne, et personne n'est digne d'elle. » C'est la sœur Eustoquie elle-même qui nous transmet sur son compte ces témoignages à charge, et elle ne s'aperçoit pas, à la manière dont elle croit s'en faire honneur, qu'elle les justifie.

Elle fut enlevée de Port-Royal le 29 novembre (1664) et fut mise aux Ursulines de Saint-Denis. Sa Relation, fort spirituelle, trahit à nu les défauts qui s'étaient introduits à Port-Royal à cette date. La sœur Eustoquie tire vanité et *fait trophée* de tout. Que ce soit le comte de Bregy son père, l'abbé de Flecelles son oncle, ou sa

mère encore, ou l'archevêque, qui reviennent l'entretenir et la presser, elle ne se borne pas à leur résister, elle se joue et les drape. Au reste, on savait à qui l'on avait affaire en l'attaquant, et le plus souvent on en venait à plaisanter des deux parts : causer avec la sœur Eustoquie, c'était engager une partie d'escrime. Dans une dernière visite que lui fit M. de Péréfixe accompagné de l'évêque de Poitiers (Clérembaut de Palluau), pour lui annoncer son prochain retour à Port-Royal, les deux prélats se conduisirent en gens de cour et badinèrent. La supérieure des Ursulines ayant dit que le comte de Bregy était venu voir sa fille et s'était mis en quatre de tendresse pour la fléchir : « Oh ! répondirent ces messieurs, ce ne sont pas des tendresses qu'il lui faut, ce sont des raisons. Ce n'est pas à des gens de cour que la sœur Eustoquie se laissera prendre, il lui faut d'habiles théologiens. » Et là-dessus M. de Péréfixe ayant entamé quelques mots de discussion pour la provoquer, elle répondit ferme à son ordinaire, para les coups et se garda bien de prendre le change sur la Grâce suffisante, qu'on essayait de substituer à l'efficacité. « M. de Poitiers témoigna une grande satisfaction de ses réponses : il s'était mis derrière l'épaule de M. de Paris, où il faisait des mines et des grimaces qui faisaient voir au naturel l'esprit des évêques de cour. » Elle, une fois lancée et se sentant applaudie, continuait toujours ; elle s'attira pourtant ce mot très-juste de l'archevêque sur ses amis les Jansénistes et sur la méthode qu'ils avaient employée pour la séduire : « Qu'ont-ils fait ? ils vous ont prise par votre faible : *ils vous ont dit de belles choses.* »

On lit dans les Notes que Racine avait rassemblées

pour son Histoire de Port-Royal ce jugement sur la sœur Eustoquie, très en accord avec ce qu'on a vu :

« Lorsque les religieuses étaient renfermées au Port-Royal de Paris (août-novembre 1664), elles trouvaient moyen de faire tenir tous les jours de leurs nouvelles à M. Arnauld, et d'en recevoir. M. Nicole dit que c'étaient des lettres merveilleuses et toutes pleines d'esprit. La sœur Briquet y avait la principale part. La sœur de Bregy voulait aussi s'en mêler : elle avait quelque vivacité, mais son tour d'esprit était faux, et n'avait rien de solide. »

C'est évidemment là le jugement que portait Nicole sur la sœur Eustoquie.

Et toutefois, pour ne pas être injustes, n'oublions pas de noter d'elle quelques belles paroles. Un jour, sur ce que lui représentait sa mère, qu'elle s'exposait à ne revoir jamais les personnes qu'elle aimait si passionnément, et cela par son obstination et par la leur, la sœur Eustoquie répondit : « Dieu est un miroir où les âmes justes se voient toujours et se regardent mutuellement ; et si on les arrache de mes yeux, on ne le fera jamais de mon cœur. » Et lorsqu'à sa sortie des Ursulines de Saint-Denis, elle revit la sœur Anne-Eugénie (madame de Saint-Ange), qui avait été également enlevée de son côté, et mise à la Visitation de Chaillot, elle se jeta à genoux dans un mouvement d'effusion et s'écria : « Quoi ? être fidèles à Dieu, et se revoir ! ah, c'est trop de grâce ! » Madame de Motteville et mademoiselle Testu étaient présentes et en témoignèrent de l'édification.

La sœur Christine Briquet qui fut enlevée la dernière, le 19 décembre, n'a contre elle que son trop de jeunesse et de pétulance. Durant tout ce conflit, où elle avait pris l'un des premiers rôles et où elle était l'un des chefs improvisés, elle ne disait pas trois pa-

roles sans que le feu lui montât au visage. Sa Relation, comme celle de la sœur Eustoquie, justifie bien le reproche qu'on leur faisait, même au dedans de Port-Royal, que leur manière d'écrire était trop suffisante. La sœur Christine Briquet fut mise au monastère de Sainte-Marie de la rue Saint-Antoine. Quelques semaines après son entrée, un bref du Pape étant arrivé de Rome, la mère prieure commença à la prêcher sur la signature : « Je la suppliai avant que de s'y engager, dit la sœur Christine, de me dire *sur quel principe elle se voulait établir*, parce que les conséquences qu'elle en tirerait ne feraient impression sur mon esprit qu'à proportion de la vérité et de la solidité du fondement sur lequel elles seraient établies. » La différence de ton de cette nièce des Bignon d'avec la fille des Bregy, filleule de la reine, se fait aisément sentir : la précédente était de race de précieuse, celle-ci est de souche gallicane et doctrinaire ; elle part d'un principe ; elle porte dans la dévotion le procédé parlementaire au lieu du genre Rambouillet. La sœur Christine était l'ardeur même ; sur ce qu'une des mères de Sainte-Marie lui disait obligeamment qu'elle pensait qu'ayant eu à sortir de Port-Royal, elle n'était pas fâchée d'être dans cette maison plutôt que dans une autre, elle lui répondit tout net « que non ; qu'en y venant, elle accomplissait la volonté de Dieu et non pas la sienne ; qu'elle ne se regardait plus que comme une personne en Purgatoire, qui n'a plus d'autre soin que celui de satisfaire à Dieu pour ses péchés, et qu'elle serait aussi contente pour ce sujet d'aller *en Canada, ou dans un cachot*, si on l'y voulait mettre. » — Pendant sa captivité, la sœur Christine trouva moyen d'écrire et de recevoir des

billets en apparence insignifiants, mais où il y avait des lignes tracées à l'encre sympathique : en approchant le papier du feu, on voyait saillir les caractères qui ne paraissaient pas. Ses stratagèmes furent découverts ; on voulut lui en faire honte. M. Chamillard et la mère supérieure lui montrèrent un billet qu'elle avait écrit de la sorte. Il dit « qu'il n'en faudrait pas davantage pour perdre une fille d'honneur. » Elle répondit « que ce n'était pas la chose en elle-même, mais seulement le sujet pour lequel on s'en serait servi qui pourrait faire perdre l'honneur, et qu'elle savait bien que la réputation d'une fille ne serait nullement blessée si, étant prisonnière, elle avait eu recours à cette invention pour apprendre des nouvelles de sa mère et de ses sœurs dont on l'aurait séparée injustement. » Elle avait réponse à tout et tenait tout ce monde en échec. On lui rendait cette justice qu'elle *empirait* tous les jours et que, si elle était bien entêtée en sortant de Port-Royal, cela n'était rien en comparaison de ce qu'elle était devenue depuis. Cette *dangereuse petite fille* justifiait de plus en plus ce que lui avait dit l'archevêque : « Je souhaiterais de tout mon cœur que vous eussiez *quatre mille fois* moins d'esprit que vous n'en avez.... Il est certain que votre esprit vous perd. Vous êtes une dogmatiseuse, une théologienne et une philosophe. Vous vous mêlez d'enseigner une science... dites-moi un peu comment elle s'appelle ? est-ce la théologie ou la philosophie dont vous faites profession ? » La sœur Christine ne le savait pas bien elle-même : par ses appels continuels aux paroles de l'Écriture, elle allait à tout moment jusqu'aux limites du Protestantisme. Un siècle plus tard,

au lieu de Saint-Cyran et de M. Arnauld, faites-lui lire Jean-Jacques ou engouez-la pour M. Necker, et vous verrez où elle ira. Elle a, de temps en temps, sous sa plume de petites anecdotes espiègles et malicieuses. L'*intérieurité* lui manque comme à la sœur Eustoquie; mais ce don lui viendra avec les années, tandis qu'il est douteux que la fille de madame de Bregy l'ait jamais pu acquérir. L'endroit le plus touchant de la Relation de la sœur Christine est celui où elle raconte sa réunion inespérée avec la mère Angélique de Saint-Jean, dans ce carrosse, le 2 juillet à dix heures du soir, et le cri du cœur qui lui échappe en la reconnaissant à sa voix.

Des autres religieuses captives de Port-Royal je ne dirai plus un mot, si ce n'est de l'une d'elles que Bossuet exhorta, et disposa à signer. C'était l'une des nièces de la mère Agnès, celle même qu'on avait placée auprès d'elle au monastère de Sainte-Marie du faubourg Saint-Jacques. La mère Agnès, dans toute cette persécution, se dessine avec un caractère particulier et doux. Elle souffre, elle prie, elle désire ce qui procurera la réunion, elle ne discute pas; elle n'a pas l'idée de signer elle-même, mais elle ne s'oppose à rien et, dans le cas présent, elle laisse tout à côté d'elle sa nièce agir selon sa conscience. La mère Agnès a écrit depuis lors pour témoigner son repentir de cette conduite, de cette *indifférence* fort sage et qui n'était que le contraire de l'entêtement; elle en a fait amende honorable en plein Chapitre; c'était se repentir d'avoir été tolérante et raisonnable comme elle y était portée d'elle-même¹. La personne

1. Je donne dans l'*Appendice* du présent volume un article que j'ai eu, depuis, occasion d'écrire sur la mère Agnès, à propos de la publication de ses

qui contribua le plus à cette *chute* de la sœur Marie-Angélique de Sainte-Thérèse d'Andilly fut l'abbé Bossuet. On a beaucoup discuté pour savoir quelle part directe Bossuet, alors doyen du chapitre de Metz, mais ami particulier de M. de La Brunetière et très-apprécié de M. de Péréfixe, avait pu prendre à ces controverses intérieures du monastère de Port-Royal. Il paraît bien qu'il n'y fit jamais d'exhortation proprement dite aux sœurs assemblées¹, quoiqu'il y ait accompagné (et probablement plus d'une fois) soit l'archevêque, soit le grand-vicaire. On sait, par exemple, qu'il était venu à la maison de Paris avec le prélat, le dimanche 28 juin 1665 ; on était à la veille de la translation à la maison des Champs, et bon nombre des religieuses de Paris n'y donnaient pas volontiers les mains ; Bossuet vint dans l'intention de les adoucir, de les calmer ; et à un moment, comme une sœur demanda que M. Chamillard et la mère Eugénie qui étaient présents se retirassent pour que l'on pût conférer plus librement de cette affaire avec l'archevêque, Bossuet crut devoir se retirer aussi. Mais, ce qui est pour nous d'un intérêt plus circonstancié et plus sensible, l'abbé Bossuet vit beaucoup en particulier la mère Agnès et

Lettres, et dans lequel je me suis permis de résumer librement toute ma vue et ma pensée sur son caractère.

1. On a publié, après la mort de Bossuet, une longue Lettre de lui dans laquelle il exhortait les religieuses de Port-Royal à la soumission et discutait leurs objections sur le *Fait* avec une charitable condescendance : il y parle d'une conférence qu'il aurait eue depuis peu à Port-Royal. Mais il paraît que cette Lettre, trouvée dans les papiers de Bossuet, resta en projet et ne fut jamais envoyée ; car il n'en est nullement question, non plus que de la conférence, dans les Relations d'alors où les moindres circonstances sont mentionnées. Le cardinal de Noailles fit publier cette Lettre avec un mandement, en avril 1709, pour tâcher d'obtenir de Port-Royal exprimant une soumission *in extremis*, à l'aide du grand nom de Bossuet. (Voir dans les *Études sur la Vie de Bossuet* par M. Floquet, au tome deuxième, le livre X, où ce point est discuté fort curieusement.)

sa compagne de captivité. Comme après les premiers jours de privation elles demandaient un confesseur et un conseiller, l'archevêque leur avait dit : « Je vous prie, voyez M. l'abbé Bossuet; c'est un homme savant et le plus doux du monde; il est comme il vous faut, car il n'est d'aucun parti. »

« — M. l'abbé Bossuet vint nous voir ce même jour, raconte la sœur Angélique-Thérèse dans sa Relation assez naïve. C'est assurément une personne savante, qui ne s'emporte point; mais *il est néanmoins plus embarrassant qu'un autre* : car il semble qu'il veuille surprendre les personnes. Il nous fit beaucoup de visites et de très-grands discours dont il m'est impossible de me ressouvenir parce que rien de ce qu'il nous dit ne fit impression sur mon esprit, *quoiqu'il m'embarrassât assez souvent*; mais comme je m'en défiais, j'étais toujours sur mes gardes avec lui. »

La sœur Angélique-Thérèse se laisse pourtant ébranler peu à peu. Elle raconte qu'un jour Bossuet fut touché jusqu'aux larmes d'une de ses paroles. L'archevêque lui demandait si ce n'était pas la crainte de sa tante Agnès qui la retenait de signer; elle répondit : « Monseigneur, elle est la première à qui je dis mes peines, car je n'ai point de réserve pour elle; je lui ai témoigné que je ne voulais rien faire qu'elle ne fît, et elle m'a dit ces propres paroles : *Ma sœur, ne dites pas cela, il ne faut pas s'appuyer sur un bras de chair; si vous croyez le devoir faire, pourvu que ce soit avec conseil, je n'en aurai point de peine.* » Ils se regardèrent tous et dirent : « Voilà qui est bien sage. » Ils en furent même si touchés que M. de Péréfixe et l'abbé Bossuet en pleurèrent.

L'art de Bossuet, chaque fois qu'il la voyait, était, tout en la pressant, de lui diminuer l'importance de la signature, de la lui faire « le plus facile qu'il pouvait. » Il ne fut pas seul à la déterminer; un autre

docteur, M. Chéron, y contribua de moitié. La pauvre fille avait des restes de terreur ; elle avait ouï dire que « de signer , c'était comme de renoncer la foi et se jeter dans l'étang de feu et de soufre. » Bossuet n'avait pas trop de toute sa gravité insinuante pour la calmer. Elle signa donc ; mais, aussitôt après , le remords la prit ; elle n'osait regarder sa main sacrilège qui avait tenu la plume ; cette main droite lui faisait horreur, elle la cachait par un mouvement instinctif. Laissons toutes ces pusillanimités et ces misères. La seule particularité que j'aie tenu à relever en cet endroit, c'est que Bossuet visita soigneusement quelques-unes des religieuses de Port-Royal, leur parut doux et plus d'une fois ému, et leur tint des discours fort raisonnables, dont elles se défiaient *parce qu'ils leur paraissaient séduisants*.

À propos de ces filles de M. d'Andilly qui avaient signé (car il y en eut une autre encore qui céda), on se disait avec effroi au-dedans de Port-Royal : « Si ces choses arrivent au bois vert, que sera-t-il fait au bois sec ? » On allait jusqu'à trembler pour la mère Agnès, qu'on disait affaiblie elle-même et chancelante ; et la sœur Christine s'écriait : « Je ne veux pas croire facilement que les étoiles soient tombées du Ciel ¹. »

1. Et puisque j'en suis à recueillir les paroles mémorables échappées dans cette persécution, une seule encore. On pressait la sœur Madeleine de Sainte-Candide Le Cerf, une des enlevées, qui fut mise à la Visitation de Saint-Denis, de donner sa signature, et on lui répétait les mille récits qui couraient de l'hérésie janséniste, du *secret du Jansénisme* ; elle répondit à la religieuse qui l'en obéissait : « Ma mère, j'écoute tout ce que vous me dites comme des contes de Fées qu'on fait à plaisir ; nous en faisons à peu près de semblables quand nous étions petites filles : voilà les plus belles fables du monde ; tout ce que j'ai à vous dire du *secret des Jansénistes*, c'est qu'ils n'en ont point d'autre que celui de saint Paul : *Jésus-Christ en nous*. » Il y a de belles paroles chez presque toutes ces religieuses, chez celles même qui ont fléchi.

IV

Réunion aux Champs. — Impression pénible; idées fixes; étouffement. — M. Hamon médecin et directeur; — consolateur. — Sa vie; ses études. — Sa conversion à Jésus-Christ. — Son mysticisme particulier; sa spiritualité. — Comment il est induit à écrire. — Ses petits Traités pour les religieuses. — L'Invisible seul réel; les Sacraments selon l'esprit. — Élévation et scrupule; petitesse et sublimité. — Mort de la sœur Anne-Eugénie; triomphe de la charité. — Prière de M. Hamon.

On n'était pas à Port-Royal sans ajouter quelque foi aux présages. On raconte que le tonnerre était tombé le 22 juillet 1661 (à la veille des persécutions) au monastère des Champs, proche l'abbaye, sur un grand chêne dont il brisa toutes les branches en mille pièces, ne lui laissant que le tronc; et l'on remarqua que cet arbre ne recommença à pousser et à verdoyer que quatre ans après, l'année même où nous sommes, et quand toutes les religieuses y furent rassemblées. Si le présage était fidèle, et si le signe exprimait la réalité, l'arbre ne dut refleurir d'abord que bien imparfaitement.

Et en effet, après la première joie de la réunion, tout restait bien sombre et bien triste encore. Bon nombre des sœurs de Paris ne s'étaient pas décidées de plein gré à cette translation aux Champs¹. Toutes n'y avaient

1. On lit dans une note manuscrite de mademoiselle Périer, en addition au

pas été nourries dès leurs jeunes années comme la mère Agnès et n'y avaient pas leurs plus tendres souvenirs. Le monastère de Paris était devenu pour plusieurs d'entre elles, pour les plus jeunes, le principal centre et la nouvelle patrie. Dans tous les cas, la raison disait qu'il ne fallait point, par un entraînement d'affection et de sentiment, se laisser aller à désertir cette importante maison où l'on avait mis tant de soins et de peines, où la charité avait appliqué tant de libéralités et de dons, et qu'on ne devait point s'empresser de la céder à quelques sœurs infidèles ou à des intruses qui, une fois maîtresses du logis, n'en sortiraient plus. La sœur Élisabeth-Agnès Le Féron, personne de mérite comme je l'ai dit, et qui avait pris le commandement de l'arrière-garde à Port-Royal de Paris quand les autres chefs eurent été enlevés, fit très-bien sentir la solidité de ces considérations : les sœurs de Paris ne pouvaient accepter ni, à plus forte raison, solliciter comme une grâce, une mesure qui était un commencement de dépossesion, et il fallait qu'elles y parussent forcées et contraintes :

Nécrologe : « Ce ne fut point pour leur faire plaisir qu'on les renvoya à Port-Royal des Champs. Ce fut le roi qui, ennuyé avec raison des pensions qu'on lui faisait payer, de 4 ou 500 livres pour chacune de ces filles (prisonnières), dit à M. de Paris qu'il pouvait renvoyer ces seize filles dans leur maison des Champs manger leur revenu. M. de Paris jugea qu'il était à propos d'y envoyer aussi celles qui étaient restées à la maison de Paris et qui n'avaient point voulu signer, de peur qu'elles ne fissent rétracter celles qui avaient signé. » — Cette pension à payer pour les religieuses de Port-Royal prisonnières en d'autres couvents, était dure à arracher du roi ; on lit dans une lettre d'une sœur de Sainte-Marie du faubourg Saint-Jacques, à M. Colbert, du 30 août 1665, à propos d'une autre pensionnaire qu'on leur avait envoyée par ordre : « Si vous voulez vous charger de plaider notre cause, nous nous estimerons heureuses d'avoir un si puissant avocat, et croyons que vous ferez si bien assurer nos deniers, que nous en serons payées d'une autre monnaie que nous ne l'avons été de la pension de nos bonnes religieuses de Port-Royal. »

« Nous l'accepterons de bon cœur, écrivait excellemment la sœur Le Féron, quand il plaira à Dieu que la violence et la persécution nous jettent dans un lieu qui porte assurément une bénédiction particulière par sa solitude et sa tranquillité ; et quand il pourrait arriver qu'il abrégèrait nos jours à cause que nous y serions trop à l'étroit et que l'air y est assez mal sain, quand cela serait, dis-je, nous serions trop heureuses de nous voir mourir ensemble et réunies les unes avec les autres dans notre première maison ; mais j'en reviens toujours là, *qu'il faut que ce soit la tempête qui nous y jette, et non pas notre choix.* »

La mère Agnès était un peu étonnée et piquée, ou tout au moins peinée de ces objections à une chose qui lui paraissait la plus désirable de toutes, la réunion :

« Je vous avoue, mes chères sœurs, leur écrivait-elle, que je m'en suis bien fait accroire dans cette occasion, m'imaginant que vous seriez bien aises de nous revoir, comme j'avais une joie très-grande d'espérer que je vous embrasserais encore. Que si vous avez des inclinations que vous jugiez préférables à celle-là, il me faudra donc résoudre de ne vous jamais revoir, comme l'on nous le fait entendre. »

Enfin on s'accorda ; les sœurs de Paris soutinrent jusqu'au bout leur droit et l'honneur du pavillon, et la réunion se fit comme nous l'avons vu. Après les premières effusions, on en vint à considérer la situation nouvelle telle qu'elle s'offrait en réalité : on s'aperçut qu'on était en état de blocus et prisonnières. La persuasion où l'on était à l'archevêché et à la Cour (et sans se tromper de beaucoup) que les religieuses, tant qu'on les laisserait à Paris, ne cesseraient de communiquer par lettres avec M. Arnauld et leurs autres principaux conseils, avait été pour beaucoup dans cette transportation aux Champs, et, pour la rendre efficace, on y joignit des mesures de séquestration absolue et d'isolement. Un exempt des gardes du corps, Saint-Laurent, de la compagnie de Gesvres, avec quatre gardes, dont

deux gentilshommes, fut expressément chargé de veiller sur les dehors du cloître et d'intercepter toute libre communication. Pour plus de sûreté, les gardes envahirent même les jardins qui étaient compris dans la clôture, et ils en retinrent les clefs. Cependant les sœurs ne pouvant vivre dans une privation entière de promenade et d'exercice, surtout en un lieu que les travaux de M. d'Andilly et des solitaires n'avaient pas complètement assaini et où il y avait des fièvres, on dut s'arranger avec les gardes pour qu'ils laissassent le jardin vacant au moins pendant les heures où les religieuses y voudraient aller. Mais s'ils se retiraient pour une heure ou deux, ils n'oubliaient pas de surveiller et d'inspecter, pendant ce temps même, les promeneuses. « Ils faisaient la ronde autour des murs, lit-on dans les Relations, quelquefois à cheval et d'autres fois à pied, afin de voir de dessus les molarêts et des autres montagnes dont nous sommes environnées, si nous ne parlions point aux jardiniers ; ils les menaçaient continuellement que, si on les voyait s'approcher de quelques religieuses pour leur donner ou recevoir d'elles quelque lettre ou quelque écrit, on les enverrait incontinent à Saint-Germain, où leur procès était tout fait, et où il n'y aurait plus qu'à les pendre. » On ne pendait personne ; on menaçait et on tâchait de faire peur, parce que l'honneur de messieurs les gardes du corps du roi était engagé à ne rien laisser passer de défendu, et qu'il arrivait, malgré tous leurs soins, que quelque lettre s'échappait toujours. Lorsque les gardes du corps furent remplacés, après quelque temps, par des archers du grand prévôt de l'hôtel, ces derniers observèrent les mêmes précautions, mais ne se conduisirent pas plus

mal : ils évitaient de gêner les sœurs en tout ce qui n'était pas contraire à leurs ordres.

Au dedans, on avait donné aux religieuses pour confesseur un prêtre né en Savoie, jeune et rude, dénué de lumières et d'expérience, le sieur Du Saugey ; sans être précisément méchant, il fit du mal, et exagéra ses ordres plus qu'il ne les tempéra. On ne laissait pas de le tromper. L'interdiction des sacrements durait toujours ; mais cette interdiction ne tombait que sur les religieuses de chœur ; les converses avaient accès à la Sainte-Table. Combien de fois la mère Agnès ou quelque autre, mais surtout la mère Agnès la plus saintement affamée de toutes, ne se déguisa-t-elle pas en sœur converse, et à la faveur de ce travestissement, sous le manteau gris, ne trouva-t-elle pas moyen de communier en tapinois et (qu'on me passe le mot) par contrebande ! Étaient-ce là des communions bien légitimes que ces communions ainsi enlevées par ruse ? Pour les justifier, on ne manquait pas de citer l'exemple de Jacob, qui déroba la bénédiction de son père sous l'apparence velue d'Ésaü. On citait aussi l'exemple du paralytique qui pour pénétrer jusqu'à Jésus-Christ, ne pouvant entrer par la porte du logis à cause de la foule, avait été introduit par une ouverture faite au toit : « Jésus-Christ ne reprit point ceux qui l'avaient ainsi descendu et loua même leur foi. » Mais, si, de loin, ces traits présentés avec choix appellent le sourire, de près la situation était sans douceur, et ce rayon de la Grâce, le seul rayon qui s'y glissât, nous avons peine, nous profane, malgré toute notre attention, à le découvrir, tant il est ici dépouillé de sa lumière sensible. Je ne sais rien de plus pénible et de plus attris-

tant que la lecture des pièces originales qui se rapportent à cette période de trois ans et demi : une lutte permanente, opiniâtre, muette, entre des religieuses estimables, mais contentieuses, et des ecclésiastiques tels que le sieur Du Saugey ou le sieur Poupiche¹, sans charité, sans éducation, sans intelligence ; la maladie sévissant dans ces corridors étouffés, où l'air des champs apporte plus de miasmes que de saines fraîcheurs, et la mort, la mort coup sur coup frappant de pauvres filles qui meurent sans secours, sans sacrements, et que les survivantes chargent ingénument « de leurs commissions pour l'autre monde, » jusqu'à mettre dans les mains de la sœur défunte leur Requête ou *Procuration* régulièrement dressée et signée de toutes, monument d'une ténacité qui finit par lasser aussi et qui devient à son tour esclave de la lettre : tout cela, suivi de près et jour par jour, est triste, monotone, accablant. Il s'y mêle bien des petitesesses ; il y a la journée des *Chaises renversées* que je ne raconterai pas, car cette journée-là est burlesque, peu digne du lieu, et elle fait comme parodie à tant de belles journées précédentes². Sincère-

1. M. Du Saugey ne resta pas jusqu'à la fin de ce temps de la séquestration ; il fut remplacé par un M. Clerson qui ne parut qu'un instant, puis par M. Rey qui se montra un peu plus coulant que M. Du Saugey, et à M. Rey succéda M. Pastour qui ne fut pas très-méchant ; ce qui n'empêchait pas quelques prêtres en sous-ordre comme M. Poupiche, ou d'autres, envoyés directement de Paris, comme M. Ball, de venir à la traverse : mais, chez tous, absence à peu près égale de lumières, de convenance dans le langage et de véritable charité. A voir se succéder ces rudes et vulgaires personnages, les religieuses de Port-Royal avaient tout lieu de croire que leurs Messieurs et leurs directeurs étaient bien réellement une race à part, élue et supérieure, et que, hors de la tribu sainte, le commun du Clergé ressemblait à ces grossiers échantillons.

2. Je dirai pourtant, puisqu'un récit assez obscur vient d'en être donné dans les Lettres récemment publiées (1858) de la mère Agnès, de quoi il retournait ce jour-là. M. Du Saugey, renchérissant de rigueurs sur l'archevêque qui avait défendu aux religieuses de chanter l'office en public et à haute voix, voulait

ment, quand on vient de parcourir en entier et de traverser, comme je l'ai dû faire ; cette portion des Actes et Journaux de la Communauté, on a besoin de s'éloigner un peu pour retrouver l'impression sous la-

empêcher qu'on sonnât l'*Angelus*, qu'on sonnât la messe en volée à la grosse cloche, pour appeler les fidèles du dehors et des environs ; trouvant de l'opposition chez les religieuses, il en écrivit à l'archevêque pour avoir de nouveaux ordres, et il prétendit leur lire la réponse qu'il avait reçue, quoiqu'elles prétendissent de leur côté n'avoir point d'ordres à recevoir par son canal :

« Cependant, dit la Relation, le sieur Du Sangey, qui ne voulut point *désister* de son entreprise, s'avisait d'un nouvel expédient pour faire la lecture de sa lettre. Il s'en vint (le mardi 8 septembre 1665) sur les trois heures après midi à l'église avec les gardes, qu'il voulait être témoins de son action, et, sur le point que la Communauté se levait pour sortir du chœur après None, il s'approcha de la grande grille du chœur, où il prononça d'une force extraordinaire, et d'une voix tout à fait surprenante, quelque chose que personne ne put discerner, mais que plusieurs crurent être quelque sentence d'excommunication : ce qui donna un tel effroi à toutes et surprit si fort, qu'au lieu de sortir du chœur en rang, et par la porte d'en haut selon la coutume, toutes les sœurs furent par celle d'en bas, et quelques-unes à qui l'effroi ôtait l'attention le firent avec tant de précipitation qu'en passant elles laissèrent tomber quelques chaises avec leurs manteaux. Aussitôt ma sœur Marie-Gabrielle (Houël) crut entendre que nos mères avaient ordonné de faire grand bruit, et obéissant à l'aveugle à ce commandement sans auteur, elle jeta plusieurs chaises avec une ferveur et une agilité tout extraordinaire. Une de nos sœurs converses qui la vit faire, présumant que son zèle était bien autorisé, voulut l'imiter en jetant les chaises de l'autre chœur, et ma sœur Anne-Eugénie (madame de Saint-André) qui sortait déjà du chœur dans sa gravité et son recueillement ordinaire, croyant que ce bruit se fit avec ordre, voulut surmonter la répugnance qu'elle avait à y contribuer, et, pour obéir, retourna sérieusement en jeter deux de toute sa force, et fut aussitôt suivie de ma sœur Jeanne-Fare (Lombard) qui, voyant ma sœur Angélique (de Saint-Jean) sourire, se persuada qu'elle approuvait cela et qu'elle avait aussi jeté sa chaise (ce qui est faux), et reentra dans le chœur pour en jeter une, afin de ne pas perdre le mérite d'une si belle action. Il se fit donc un bruit dans l'église pareil à celui de plusieurs décharges de mousquet, qui fut entendu de plus de trente à quarante pas, tant au dedans qu'au dehors, selon que l'exempt nous en a assurées. Nos mères furent extrêmement touchées de cette action, qui, quoique innocente dans le fond, ne laissa pas de scandaliser terriblement M. Du Sangey, et les gardes qu'il prit à témoin. »

Il y avait de quoi en effet. Telle fut la journée la plus turbulente de Port-Royal et la plus humiliante. Si la *Journée du Guichet* est héroïque comme Rocroy, la *Journée des Chaises renversées* est honteuse comme Ramillies ou Rosbach. Ce fut une déroute. La mère Agnès, profondément mortifiée, écrivit le lendemain à M. de La Brunetière, pour qu'il voulût bien donner à M. de Paris l'explication naturelle de cette panique et de cet étrange tintamarre qui s'était fait innocemment, par hasard d'abord et pur accident de la part des premières, et ensuite par méprise de la part des autres, « qui avaient cru que ce bruit était une *formalité* qu'il fallait observer. »

quelle on est accoutumé à se représenter Port-Royal des Champs, et pour se redire avec M. de Pontchâteau : « Cette maison ne semble être qu'une grande ruine et un peu de poussière ; mais les serviteurs de Dieu aiment jusqu'à la poussière de Jérusalem. »

C'est alors, durant cette ingrate période, quand il y avait dispersion complète et fuite des amis, quand M. de Sainte-Marthe n'osait rôder près des murailles interdites que déguisé et à de rares intervalles, et pas tout d'abord ; quand M. de Saci retiré dans une maison de faubourg allait être arrêté et mis à la Bastille ; qu'Arnauld et Nicole, mieux cachés, en lieu plus sûr, étaient hors de portée des Champs, et que s'ils publiaient des écrits pour réfuter les adversaires et défendre la foi des religieuses persécutées, cela n'allait pas jusqu'à elles, ou du moins que ce n'était pas le secours présent et toujours renouvelé qu'il leur fallait, — c'est alors qu'il y eut pourtant un homme de Port-Royal, un solitaire, un laïque qui devint durant ces rudes années, et à son corps défendant, le consolateur prochain et comme le directeur édifiant des religieuses : c'était leur médecin, M. Hamon, — médecin aussi des âmes : *Lucas bis medicus*, comme on le disait aussi de saint Luc. J'ai eu déjà l'occasion de le nommer bien souvent dans ces pages, mais c'est ici son beau moment pour lequel je l'ai exprès réservé. Ce rayon que je viens de regretter de ne point trouver dans Port-Royal à cette heure de resserrement et d'accablement continu, et durant ces journées d'un seul nuage, M. Hamon le reçoit et nous le laisse apercevoir sur son front jusque dans l'obscurité où il se dérobe. Par un effet mystérieux et qui a sa secrète justice, le plus humble se met à reluire quand tous les autres sont éclipsés.

Il avait été forcé de se retirer à la fin de l'année 1664 (30 novembre), et avait esquivé assez adroitement la lettre de cachet qui le concernait. On s'était adressé à lui-même : « Je n'eus pas l'esprit d'avoir peur, » dit-il. Son air de candeur ôta toute méfiance à l'exempt, qui crut l'avoir sous sa main à volonté. Les sœurs mieux avisées, et comprenant de quoi il s'agissait, eurent le temps de le faire évader par les jardins. Son exil fut de neuf mois. Les maladies qui se déclarèrent après la réunion, en juillet 1665, lui fournirent une occasion de demander à revenir, et il en obtint la permission de l'archevêque. Il revint le 26 août au soir, résigné aux gênes, aux humiliations, et à être lui-même une manière de prisonnier. Il ne fut admis à revoir les sœurs malades qu'à condition qu'il ne leur donnerait ni ne recevrait d'elles aucune lettre ni billet, et qu'il n'entretrait point sans être accompagné de la tourière, surveillante préposée par l'archevêque. On exigeait qu'en s'adressant aux malades il parlât haut, pour que la tourière pût tout entendre. L'exempt des gardes, quand sa surveillance était en défaut, s'excusait auprès de l'archevêque en disant « qu'il ne pouvait répondre de rien tant que M. Hamon serait à Port-Royal, que c'était un homme entièrement dévoué aux religieuses et qui ferait tout pour les servir. » Les gardes le railaient, ou du moins, le jugeant sur sa pauvre mine et son costume des plus humbles ¹, lui refusaient le *Monsieur*, seul titre auquel tinssent les solitaires de Port-

1. A part les rares occasions où l'on était obligé d'appeler d'autres médecins en consultation avec lui, auquel cas M. Hamon se revêtait, par bienéance et par respect pour ses confrères, d'un vieil habit noir qui ne servait qu'à cela, il était des plus grossièrement vêtus et comme un pauvre. — Il portait, l'hiver, une très-grande calotte, et, l'été, une moindre.

Royal; ils l'appelaient par dérision *Monseigneur* ou *Mon mattre*, ou quelquefois *Mon ami*. On visita une fois son souper; on regardait jusque dans ses poches pour voir s'il n'y avait point de lettres cachées, et l'on ne s'en rapportait point à sa parole. La dignité du médecin souffrait en ces instants et se sentait près de se révolter : le chrétien reprenait vite le dessus et remettait l'homme à la raison. La nuit, on l'enfermait à clef dans sa chambre. Il paraît même qu'il fut obligé de faire encore une absence et de s'éloigner de Port-Royal, mais ce ne fut que pour un temps très-court. Il se soumettait à tout avec joie, pourvu qu'il pût s'acquitter de son double devoir de médecin et de consolateur. Il commençait régulièrement sa journée en servant la première messe. C'est sous ce régime de contrainte, en ces années d'épreuve, qu'il composa pour les religieuses d'excellents petits Traités dont j'ai à parler; mais rien n'est pour nous d'un intérêt plus intime et plus singulier qu'un autre petit écrit de lui dans le goût des Confessions de saint Augustin, intitulé : *Relation de plusieurs circonstances de la Vie de M. Hamon, faite par lui-même*¹. Il s'y peint en traits naïfs et fins, nous offrant dans son propre portrait un modèle de psychologie chrétienne.

Quand je m'adressais pour la première fois, il y a des années, à mes auditeurs de Lausanne, en leur disant de vive voix bon nombre des choses qui se retrouvent ici, j'ajoutais : « M. Hamon est, avec M. de Tillemont, un de ceux que M. Gonthier, cet homme évangélique, avait le plus goûtés et qu'il se proposait de donner à connaître par des extraits bien choisis, comme il l'a fait pour Du Guet : c'est vous assurer d'avance qu'en

1. Imprimé en 1734. in-12.

l'étudiant de près, notre patience aura son fruit et sera récompensée. » Je disais cela aux chrétiens sincères d'une autre Communion : aux indifférents même, pour peu qu'ils aient encore la curiosité de l'esprit, je dirai maintenant : Entrez et assistez ici au merveilleux détail et à la continuelle prière, au continuel et ingénieux procédé symbolique d'une nature tout intérieure, toute spirituelle.

M. Hamon, en effet, pour le définir à l'avance d'un mot et le rapporter à sa vraie famille dans l'ordre chrétien, est un des *grands Spirituels* du dix-septième siècle.

Jean Hamon était né à Cherbourg, en Basse-Normandie, vers 1617. Il ne nous dit pas quels furent ses parents, se bornant à nous donner dans sa biographie l'histoire de ses sentiments et de ses pensées. Il avait été mis de bonne heure aux études et y avait profité. Tout enfant, il avait un goût particulier pour les sentences; il nous déclare le don, en croyant ne nous confesser qu'un faible : « Il me souvient qu'étant enfant, et n'entendant pas encore bien le latin le plus grossier, comme j'aimais fort les sentences (ce qui est le caractère des moindres esprits, ainsi que je le lisais dernièrement quelque part), je lus par rencontre quelque chose des Proverbes de Salomon que je trouvai admirables, et j'en fis un petit extrait des plus belles sentences, c'est-à-dire, de celles dont je pouvais entendre le latin, et qui avaient quelque chose de moral. » Voilà le goût déclaré de M. Hamon et la marque première et profonde de son esprit : les *saintes sentences*. Comme écrivain religieux, il aura les spiritualités morales; comme médecin hippocratique, les aphorismes, auxquels il tâchera de donner, outre le sens physique et médical, un

sens moral encore plus relevé. Dans le *Nécrologe* de Port-Royal, c'est lui qui fera en latin les belles épitaphes. Vrai fils de Salomon, descendant du sage et magnifique roi sous sa bure, il le suit à petit bruit, soit qu'il interroge la vertu des simples et le suc de l'hysope, soit qu'il exprime le sens figuré et réfléchi de tout ce qui passe à ses yeux. Les Proverbes du Roi sage, q'a été pour M. Hamon, dès que son esprit s'est connu, comme les Histoires de Tite-Live pour M. de Tillemont.

M. Hamon vint à Paris de bonne heure et fut précepteur de M. de Harlay, depuis premier président du Parlement. On a dit, mais je ne sais si c'est exact, qu'il alla à Rome avec lui. Il étudia en médecine et prit ses degrés avec grand applaudissement. Déjà estimé dans la Faculté, il était en passe, pour peu qu'il l'eût voulu, de devenir un médecin en crédit dans le monde. C'est alors, vers l'âge de trente et un ans (1649), qu'il se sentit violemment poussé de Dieu. Il se mit entre les mains de M. Du Hamel, qui avait succédé à M. Hillerin dans la cure de Saint-Merry ; M. Du Hamel eut bien de la peine à soumettre son esprit, et fut deux ans environ à l'enfanter à une vie un peu nouvelle. Alors seulement et déjà façonné, il le remit à M. Singlin. M. de Harlay aurait désiré accommoder son digne maître par la collation d'un petit bénéfice dans une terre à lui appartenant : M. Hamon ne voulut pas. Sous M. Singlin il avait encore des incertitudes ; non pas de vie chrétienne, mais de choix de lieu et de genre de pénitence ; il avait l'idée de se faire chartreux. M. Singlin attendait, et laissait s'user cette innocente inquiétude :

« J'avais souhaité longtemps d'être à Port-Royal, nous dit M. Hamon, mais je n'en parlais pas, parce que je regardais cela comme impossible. Cette

grâce enfin m'ayant été accordée, M. Arnauld fut mon premier maître, et son cabinet se trouva être un trésor pour mon utilité; ce qui fut un grand effet de la miséricorde de Dieu sur moi, si toutefois je l'avais bien reconnue et si j'en avais bien usé. J'ai bien regret à ce siècle d'or. Je vois à présent que je ne faisais que des songes pendant tout ce temps-là qui devait m'être si précieux, et je puis dire que je songe encore...

Il arrivait ainsi à Port-Royal des Champs dans l'intervalle des deux Frondes, vers juillet 1650, et quand le désert était dans sa plus belle floraison chrétienne et dans sa multiplication merveilleuse de solitaires; c'était avant la fin du printemps sacré :

« En arrivant à Port-Royal, j'observai tout ce qui s'y passait, et je puis rendre ce témoignage que je n'y ai vu personne, dans quelque emploi que ce fût, que je n'en fusse consolé. J'admirais la providence de Dieu et la bonté qu'il avait pour cette maison, de lui donner lui-même jusqu'à des portiers et des charretiers, et de remplir par son propre soin des places encore moindres. Tout misérable que j'étais, je ne laissais pas de voir, comme de mes yeux, que l'abondance de la rosée du Ciel et de l'onction du Saint-Esprit s'étendait jusqu'aux franges de la robe de Jésus-Christ, et que non-seulement tout dégouttait de l'huile de parfums au dedans, mais que même on voyait au dehors de nouveaux plants d'oliviers environner la maison : *Novellæ olivarum in circuitu*. Ainsi plus je voyais que cette maison était sainte, plus je craignais de la déshonorer : car quoique je ne dusse être mis que dans le bagage de l'armée, *inter impedimenta exercitus*, je voyais néanmoins qu'il était raisonnable que la pudeur et la modestie subsistassent même jusque dans le bagage des épouses de Jésus-Christ... »

Je m'arrête, car non content de se comparer au *bagage*, il va s'humiliant de plus en plus et arrive aux images inutilement désagréables. C'est que rien n'est inutile à ses yeux, et que le désagrément même est une partie de la pénitence. Il se reproche de n'avoir pas mieux profité de cette première saison de fécondité et de moisson surabondante :

« Je ne sais comment il arrive malheureusement que nous ne voyons les amis de Dieu et ses saints que lorsqu'il nous les a ôtés. La familiarité, la coutume et les sens forment comme une espèce d'enchantement, et nous

empêchent de rendre intérieurement, et à la vue de Dieu, tout le respect que nous devons à ces grandes âmes qui sont si rares. Je puis dire, à ma confusion, que les plus grands trésors passaient alors comme par mes mains, et que je n'en étais pas plus riche. Je voyais ce qu'il y avait peut-être de plus grand dans le royaume de Dieu, qui est son Eglise, dans ce malheureux temps où nous sommes ; et je devrais dire avec plus de sujet que le Prophète : *Malheur à moi, car j'ai vu Dieu de mes yeux*. C'est un bonheur de voir Dieu dans ses saints ; mais c'est un malheur de l'y voir, et de ne l'y pas adorer, et de s'y voir avec aussi peu de sentiment que j'en avais, en voyant si souvent tant de saintes âmes. Ma tiédeur, étant toute environnée de ce feu, me rendait insupportable à moi-même. »

M. Hamon, en venant à Port-Royal des Champs, avait vendu et distribué aux pauvres son petit patrimoine. On ne tarda pas à mettre à profit sa science ; il succéda bientôt comme médecin à M. Pallu, qui mourut en ce même temps. On voit dans Fontaine qu'il ne réussit pas tout d'abord auprès des solitaires. Le bon petit M. Pallu faisait sa médecine gaiement et en pénitent plus guilleret que morose. On passa à un tout autre visage avec M. Hamon, qui avait peut-être alors ce surcroît de gravité qu'ont les sérieuses jeunesses, et qui, « voyant dans la médecine l'imitation de la nature et dans la nature l'œuvre de Dieu, » exerçait son art avec le scrupule et l'autorité d'un sacerdoce. De plus, vers ce temps-là, une espèce de médecin charlatan appelé Duclos s'était insinué au dehors de Port-Royal, par M. d'Andilly ; M. de Luynes mit à la mode un autre empirique nommé Jacques, et, auprès des pilules de l'un et des poudres de l'autre, l'exacte et circonspecte médecine de M. Hamon avait tort. On ne tarda pourtant pas à y revenir ; M. de Saci tint ferme pour M. Hamon. Celui-ci avoue qu'il ressentit d'abord quelque faiblesse là-dessus :

« Le parti que je pris pendant toutes ces petites brouilleries, ajoute-t-il, fut de me déterminer au silence, qui est un remède innocent, et qui ne gâte

jamais rien... J'aurais été heureux d'être sourd, mais pour le moins je tâchais d'être muet, et je ne pensais à guérir de maux que ceux qui se peuvent guérir par la prière... On voit partout tant de semences de division, qu'il est fort difficile de n'y contribuer en rien qu'en se mêlant de peu de chose, en parlant peu, et en priant beaucoup dans la retraite de sa chambre... C'est ce que je tâchais de faire le plus que je le pouvais, et je comprenais que mes frères devenaient bientôt innocents en travaillant à le devenir moi-même. »

Ces légères brouilleries ne se produisaient au reste que parmi les solitaires, un peu distraits alors par la guerre de la Fronde, et que le château de Vaumurier émancipait parfois en discussions. Pour le dedans du monastère, M. Hamon n'eut jamais qu'une révérence prosternée et inaltérable. Il n'y entraît jamais, pour voir une malade, sans se souvenir du canon de Séville qui veut qu'en parlant aux vierges de Jésus-Christ (ce qui doit se faire rarement), on soit toujours court : *Rara sit accessio, et brevis omnis locutio* :

« On me faisait néanmoins plaisir de m'aider en cela. La mère Angélique le faisait ; et lorsque je me laissais aller à des digressions, et que j'étais trop long, elle m'en avertissait en me faisant taire, et elle me renvoyait tout d'un coup quand la pensée lui en venait, et qu'elle jugeait que c'était assez. J'ai toujours souhaité, depuis, qu'on me fit la même grâce, quand on verrait que je me répandrais trop. »

La mère Angélique l'avertissait aussi de s'abstenir, en parlant aux sœurs malades, d'un ton de trop grande autorité et aussi de *petites moqueries*. Cette dernière disposition eût été assez naturelle à l'esprit fin de M. Hamon, s'il ne l'eût réprimée.

Malgré tout ce qu'il trouvait d'édification à Port-Royal, cette inquiétude du mieux, qui est une des tentations des saints, agissait toujours dans M. Hamon, et après deux ans de séjour il eut la pensée de se retirer à l'abbaye de Saint-Cyran, où était M. de Barcos ; il y

devait aller avec M. Des Touches; mais cela manqua. La mère Angélique, qu'il avait consultée là-dessus, lui avait répondu franc qu'il ne demeurerait pas à Saint-Cyran, s'il y allait, et qu'il en sortirait encore. M. Hamon éprouvait en ce moment la tentation des lieux, dont parle l'*Imitation* : « *Imaginatio locorum et mutatio multos fefellit*; la représentation qu'on se fait de certains lieux, et le changement qu'on y cherche, est une source d'erreur pour beaucoup. » Il fut lent à s'en guérir.

Et à propos de toutes ces vagues envies et convoitises dont parle sans cesse M. Hamon et en termes couverts, nous sommes assez embarrassé pour les définir. Ces repentirs profonds, et sans cause apparente, ce semble, nous étonnent, et on est tenté de n'y pas attacher grande importance. Toutefois, si à travers l'expression mystique dont il s'enveloppe nous essayons de pénétrer dans le réel, si nous nous rappelons ce mot de Pline le jeune : « La vie des hommes a des réduits profonds et de grands réceptacles cachés; *vita hominum altos recessus magnasque latebras habet*, » nous en venons à deviner que M. Hamon luttait contre des passions et des séductions probablement très-positives. Qui sait s'il n'aurait pas telle plaie secrète qui, mieux connue de nous, justifierait ou expliquerait tous ses repentirs? Il parle mystérieusement d'un ennemi qu'il essayait de combattre par l'étude, et qui n'était autre que le même démon que combattait saint Jérôme en apprenant l'hébreu. Enfin, à son point de vue chrétien, il avait sans doute ses raisons précises de s'agiter et de vouloir fuir : des raisons précises, il y en a toujours, même à ce qu'on a appelé depuis le *vague des passions* ¹.

1. Dans la Vie manuscrite de M. Hamon par Dom Clémentet (Bibliothèque de

Il exerçait la médecine pour les pauvres et portait toujours sa Bible avec lui, se reprochant de n'en pas mieux profiter :

« L'amour de la lecture et de la solitude, dit-il, m'emportait quelquefois. On ne me priait presque point de voir quelques nouveaux malades à la campagne, outre les malades ordinaires, que d'abord je ne le refusasse, ou je ne l'accordais qu'en rechignant; mais je m'en repentai aussitôt, et, à trente pas de la porte, j'allais avec joie où j'avais commencé d'aller avec peine. — J'allais donc voir mes malades, dit-il encore, et j'y faisais de mon mieux. Mais en vérité cela est digne de compassion, que pour l'ordinaire ce n'est point le mal que nous pensons, qui est cause de notre mort. »

Il craignait toujours de ne pas saisir le vrai point de la maladie, et, trompé par quelque faux rapport, de ne mettre, comme on dit, l'emplâtre qu'à côté du mal :

« Ainsi j'avais toujours recours à Dieu, en lui disant paisiblement au milieu de mes courses, parmi les pluies, les vents et les tempêtes : « *Nisi Dominus sanaverit ægros...* C'est en vain, Seigneur, que travaillent les médecins » et les malades, si vous ne guérissiez vous-même; » à quoi j'ajoutais ce passage de l'Écriture, qui est d'un prix infini : « *Confiteor tibi quia neque herba, neque malagma...* Je confesse devant vous, ô mon Dieu, que ce n'est point une herbe, ou quelque chose appliquée sur le mal des malades qui les a guéris, mais que c'est votre parole qui guérit toutes choses. » Ce que je terminais par ces paroles : « *Tu solus es medicus, qui curans nemo moritur, quo non curante nemo vivit.* Vous seul êtes le médecin dont les soins empêchent de mourir, et sans les soins de qui personne ne vit. »

Il s'édifiait de toute circonstance, et ses pauvres malades lui étaient comme une perpétuelle parole du Christ. Il visitait un jour la femme d'un charpentier, laquelle avait assisté à la vêtue d'une novice à Port-Royal, et qui, dans sa simplicité, en parlait magnifiquement :

Troyes), en lit en marge, à la page 10, la note suivante : « Il existe des copies d'une lettre non imprimée de M. Arnauld à M. Hamon, pour le tranquilliser sur les mouvements qu'il disait éprouver de sa chair. » M. Hamon dut, en effet, être fort sensible.

« Cette bonne femme, se dit-il, ayant ainsi entrevu quelque chose de la beauté des épouses de Jésus-Christ, et se voyant ensuite elle-même par les yeux de l'humilité, elle avait de la peine à croire qu'elle fût chrétienne, et elle ne se croyait pas digne de marcher sur une terre si sainte. Elle estimait heureux les serviteurs et les servantes qui approchaient de ces saintes filles ; et c'était elle-même qui était heureuse, puisqu'elle était plus proche d'elles par la foi que je ne l'étais par ma demeure. Elle me fit comprendre que le bonheur ne consiste pas à voir les saints, mais à voir Jésus-Christ en eux. »

J'abrège, car il continue à raffiner en se comparant avec cette bonne femme et en se donnant cent fois le désavantage ; il applique en cet endroit le procédé de style et de raisonnement de saint Augustin. Les esprits sensés et pratiques ne sauraient entrer dans ces subtilités à l'infini : elles paraîtraient d'une détestable logique aux Bayle, aux Frédéric-le-Grand, aux Du Marsais ; mais les cœurs tendres, les imaginations fleuries les comprendront, — et tous ceux qui aiment à marcher à travers le monde comme dans une forêt enchantée, où chaque objet qu'on rencontre en recèle un autre plus vrai et cache une merveille. Le Christianisme ainsi entendu n'est que la bonne magie. M. Hamon est un mystique.

Vers la fin de sa vie, ayant besoin d'une monture pour pouvoir suffire à toutes ses visites, il allait sur un âne, de village en village, tenant un livre à la main¹ ; ou plutôt il l'avait tout ouvert devant lui sur un petit pupitre assujéti à sa selle. Nous avons ici le pendant de

1. « Il portait toujours sur lui un petit livre qui contenait le Psautier, les Livres sapientiaux, et le Nouveau-Testament, qu'il lisait sans cesse, et qu'il avait crayonné et marqué avec de petits morceaux de papier rouge aux endroits qui l'avaient le plus touché ; et il y avait écrit de sa main, à la tête, ces paroles de saint Jérôme sur le chapitre 12^e de saint Mathieu : *Ociosum verbum est quod sine utilitate et loquentis dicitur et audientis, si omisissis scribis de rebus frivolis loquimur.* » (Note de M. Le Roy de Saint-Charles, manuscrite de la Bibliothèque de Troyes.)

M. de Tillemont qui faisait ses voyages, si l'on s'en souvient¹, un bâton à la main, chantant à mi-voix les *petites Heures*. M. Hamon lisant ou *tricotant* sur son âne (car c'était aussi un de ses utiles passe-temps), et ne cessant de prier durant ce travail des mains, est bien de la suite du Triomphateur pacifique qui entraît à Jérusalem sur son ânesse. — Humble cortège, et à qui pourtant il a été donné un jour d'occuper et de partager le monde, en regard du triomphe des Césars et des Trajans !

Et c'était un vrai fils de Salomon, vous ai-je dit, que cet étrange docteur à la piteuse mine ; c'était un des plus rares beaux-esprits qui se pussent découvrir. Il avait le don de la spiritualité morale, le sens des emblèmes. Il lisait en espagnol les ouvrages de sainte Thérèse, ceux de Grenade et d'Avila² ; il lisait l'italien, et, si Dante eût été alors en usage, il aurait été droit à cette théologie symbolisée. Il a du Pétrarque, nous l'allons voir, dans l'ingénieuse allégorie de ses figures et pour la mysticité en fleur.

Pourtant il n'écrivait pas encore ; il ne s'en croyait pas capable. Savant médecin, tout au grec et au latin, quand il composait, chemin faisant, quelque prière, c'était en cette dernière langue.

La persécution approchait, et la tourmente déjà se faisait sentir : on était en 1656. Il commença à craindre d'être chassé, comme les autres, de son saint désert :

1. Tome III, page 523.

2. « La grande sainte Thérèse, comme il l'appelait, qui fut tellement *blessée de la charité de l'Époux*, selon ce qui est dit dans le Cantique, que son cœur fut transpercé d'un glaive de joie et de douleur. » (*Traité de la Prière continuelle*, liv. I, chap. 9.)

« Je vis bien aussi qu'il fallait m'accoutumer à me faire une chambre qui pût me suivre partout, et dans laquelle je pusse me retirer, selon le précepte de l'Évangile, afin de m'y mettre à couvert du mauvais temps de dehors... Je voyais tous mes frères dispersés chacun de côté et d'autre, et je ne pouvais plus les voir réunis que dans mon cœur par la charité. Je compris plus que jamais, dans toutes ces séparations, que toutes les personnes que Dieu avait liées ensemble par son Esprit devaient tous les jours s'entr'offrir à lui au Saint-Sacrifice. »

Un jour, en lisant le livre de *Josué*, il remarqua le passage où il est dit (chap. xxii) que les tribus de Ruben et de Gad et la demi-tribu de Manassé, s'en retournant dans les terres qui leur avaient été assignées au delà du Jourdain, bâtirent un *autel* près de la rive, pour que cela leur servît à l'avenir de témoignage, s'il en était besoin, et prouvât qu'elles étaient du peuple de Dieu. M. Hamon, qui se voyait en danger aussi d'être rejeté sur l'autre rive du Jourdain, loin de Port-Royal, cette vraie terre de Chanaan, pensa à se bâtir une espèce d'autel, *in testimonium*, « pour être à mon égard, disait-il, un monument, un témoignage; afin que, si j'étais assez malheureux pour abandonner la vérité, je fusse convaincu par mon propre témoignage que j'étais un déserteur et un perfide. » Il commença donc à jeter sur le papier quelques pensées qui lui vinrent sur la persécution même, mais il n'en fut pas content : « Cela était assez affectif, fort enflé et, comme l'on dit d'ordinaire, d'un style de *phébus*. Comme je n'avais pas d'usage d'écrire, surtout en français ¹, j'avais beaucoup de peine et j'avais peu; ce qui fit que je laissai tout là. » Or, quelque temps après, M. de Sainte-Marthe lui dit de lui-même, et sans y être provoqué par aucune confidence : « Vous de-

1. Ses thèses en effet et ses écrits de médecine étaient en latin.

vriez écrire quelque chose sur l'Écriture. » Et comme M. Hamon lui alléguait qu'il était laïque, il réfuta cette objection par des exemples. C'est alors que combinant son premier dessein avec le conseil de M. de Sainte-Marthe, M. Hamon se résolut à écrire, mais en manière de commentaire sur quelque passage de l'Écriture, et à bâtir, en un mot, son autel tout en terre sainte. Il n'était plus embarrassé que pour le choix entre les livres sacrés. Le *Cantique des Cantiques*, ce riant ouvrage de Salomon, et le plus allégorique, assure-t-on, de tous ceux de l'Écriture, celui qui, avec l'Apocalypse, prête le plus aux interprétations infinies, le tentait fort. Il ne s'agissait plus que de s'y mettre et de commencer :

« Comme j'allai à Paris, raconte le pieux narrateur dans sa puerilité charmante, un jour que je n'avais fait que courir, sans prier Dieu, et dans une dissipation entière, toutes sortes de méchantes pensées ayant pris un cours si libre dans mon cœur et avec tant d'impétuosité que c'était comme un torrent qui m'entraînait, je m'en retournais à la maison tout hors de moi, lorsque me trouvant proche l'église de Saint-Jacques dans le faubourg¹, j'y entrai n'en pouvant plus. Ce m'était un lieu de refuge : elle était fort solitaire les après-dîners. J'y demeurai longtemps, car j'étais tellement perdu et comme enterré dans le tombeau que je m'étais creusé moi-même, qu'il ne m'était pas possible de me retrouver.

« Quand je commençai d'ouvrir les yeux, la première chose que je vis fut ce verset du Cantique : « *Sicut turris...* Votre cou est comme la tour de David, qui est bâtie avec des boulevards. » Je m'y appliquai assez fortement, parce que j'étais fort las de moi-même et de tous mes fantômes. Comme il me sembla que cela m'avait édifié, je résolus de l'écrire, et je l'aurais fait le jour même, s'il n'eût été si tard quand je fus de retour. Le lendemain je ne voulus pas sortir de ma chambre que cela ne fût achevé. J'étais obligé ce jour-là d'aller chez M. Arnauld et M. de Sainte-Marthe ; je leur montrai ce que j'avais écrit, et ils me portèrent à continuer. De moi-même j'étais bien aise de faire encore quelques versets qui pussent me servir d'autel. Quelque temps après, cet autre verset : « *Surge, Aquilo ; levez-vous, Aquilôn...* » me vint dans l'esprit, et ce fut le premier que je fis avec plus de loisir et d'étendue. »

1. Saint-Jacques-du-Haut-Pas, où est enterré M. de Saint-Cyrac.

Ce travail de M. Hamon sur le *Cantique des Cantiques*, complété peu à peu, n'alla pas à moins de quatre volumes d'*Explications* et commentaires, qui furent publiés plus tard d'après le manuscrit revu et corrigé par Nicole. Ces corrections, dont l'objet était d'adoucir quelques expressions outrées, ont laissé toutefois l'ouvrage avec sa physionomie suffisamment singulière et propre¹.

J'ai hâte d'arriver aux petits Traités de piété qu'il composa pour les religieuses. Durant les neuf mois de son exil il n'avait pas été inactif à leur égard ; les mères et sœurs captives, détenues isolément dans les couvents, avaient reçu quelquefois de petites lettres dis-

1. Malgré notre respect pour l'auteur et la circonspection habituelle où nous aimons à nous tenir, nous devons cet hommage au sens commun d'avouer que l'ouvrage de M. Hamon n'en a pas l'ombre. Il est impossible d'y découvrir (je parle pour nous, modernes,—pour moi) un mot qui ne soit pas une illusion et une chimère. Il serait trop aisé d'en citer nombre de preuves et de faire sourire. « Voire nombril est comme une coupe faite au tour... » M. Hamon développe en de longues pages comme quoi ce *nombril* est la *foi*, qui se trouve alors naturellement comparée à une *coupe*. « Cette coupe, dit-il, est la *foi*... Hélas ! nous devrions toujours avoir cette coupe salutaire à la main, etc., etc. » Il fallait posséder des trésors de sérieux et de naïveté croyante pour oser, durant des volumes, insister à ce point sur ces choses et s'appesantir sur ces explications, avec la confiance de s'y confirmer, et de ne pas éclater d'un franc rire humain à un moment. Mais c'est, dira-t-on, de la littérature de saint Bernard et même des anciens Pères. Si cela est, il s'ensuivrait seulement, au point de vue logique, qu'il y a eu aberration de l'esprit humain pour toute cette branche de littérature sophistiquée, qui consistait à chercher des milliers de sens et de doubles-fonds dans quelques lignes d'un texte, à cause qu'il était réputé sacré. « L'humanité, a-t-on pu dire, a vraiment cherché *midi à quatorze heures* pendant des siècles. » Ce qui est certain, c'est que M. Hamon réinvente ou continue cette sorte de littérature comme pas un autre au dix-septième siècle, et avec une intrépidité de sens mystique et symbolique qui est, à lui, son signe distinctif. Nous devons faire, une fois pour toutes, cette réserve. Nous nous attacherons surtout, pour être en droit de le goûter, à ce qui est de son cœur.—M. Arnauld n'était pas très-loin de penser comme nous sur quelques-uns de ces Traités de M. Hamon, lorsqu'il écrivait à madame de Fontpertuis, pour qu'elle le dît à M. Nicole (20 mai 1689) : « Il me semble que l'on ne devrait pas se contenter de corriger, dans les Traités que l'on donne, les pensées qui ne seraient pas justes, mais que l'on devrait choisir, et ne pas donner les Traités qui sont trop pleins de pensées peu justes. »

crètes de consolation, d'une fine et nette écriture, signées *Jean le-Normand* : elles avaient reconnu M. Hamon. Une fois rentré aux Champs, observé, enfermé sous clé, il écrivit pour elles les encouragements particuliers qu'on va lire, et il ne se les permit pas sans beaucoup de scrupule intérieur, parce qu'il craignait toujours de commettre une usurpation de fonctions; mais il lui semblait qu'à cette heure de détresse et de nécessité extrême, les vraies consolations n'étaient adressées par personne. M. Hamon n'approuvait pas les publications toutes polémiques, telles que *les Imaginaires* de Nicole, qui se poursuivaient alors; il y trouvait plus d'épines que de moelle nourrissante.

S'occupant tout d'abord du point essentiel et qui faisait le plus souffrir, de la séparation où l'on était des directeurs et des guides, il cherchait à tirer du mal même le principe du remède :

« En considérant les séparations passées et celles dont on menace encore, disait ce théologien improvisé de la captivité, il m'est venu dans la pensée qu'on ne possède point la charité par les sens, et que, les personnes qui nous servent devant Dieu ne nous étant utiles que par la charité qu'elles ont pour nous et que nous avons pour elles, cette vertu peut se conserver tout entière dans l'absence que nous souffrons, comme elle se conservait lorsque nous la craignons. Il est vrai que quand on a de l'affection pour une personne vertueuse et habile, on ne peut se passer d'avoir quelque commerce avec elle, et que c'est d'ordinaire la communication qu'on a avec ceux qui sont à Dieu, et qui prennent soin de nous, qui nous porte davantage à Dieu. Mais il n'est pas impossible d'entretenir ce commerce durant leur absence, sans se parler et sans s'écrire, pourvu que nous parlions d'eux à Dieu et qu'ils lui parlent de nous. Comme je m'occupais de cette pensée, j'ai trouvé dans ce que je devais lire de l'Écriture ces belles paroles : *Dilige proximum tuum, et fide conjungere cum illo* (Chéris ton prochain, et sois uni avec lui par la foi). Cette rencontre si heureuse m'a paru un effet de la Providence, et j'ai connu par là que nous ne pouvons avoir de véritable union avec les personnes que nous chérissons que par la foi qui nous lie avec elles, et que cette foi qui est au-dessus des sens est le seul sujet et

le seul motif des saintes affections, comme la cupidité qui ne s'attache qu'aux sens est la seule cause des passions. »

Usant du procédé habituel et ingénieusement subtil de la dialectique chrétienne, de ce procédé dont saint Augustin est l'Aristote accompli et comme merveilleux, il va essayer de démontrer que, bien loin de nuire à l'union, l'absence, si on la prend comme il faut, est plutôt capable de la servir, tandis que la présence, en confondant les choses des sens et celles de la foi, peut contrarier souvent cette union et y apporter du trouble :

« Il est bien plus aisé, en plusieurs rencontres, de ne se servir point des sens, que de les modérer et de les régler. Quand l'amitié est véritable, l'absence la purifie, et la rend toute de foi et toute spirituelle ; au lieu que la présence la rend souvent, si on ne veille beaucoup sur soi-même, tout humaine et toute sensuelle. »

L'union qu'on peut avoir par les sens avec les plus grands saints est bien défectueuse : la vanité, la jalousie, l'amour-propre, le mécontentement sous bien des formes, s'y peuvent glisser. Éloignés, ils redeviennent plus purement ce qu'ils sont : « On peut dire qu'au lieu qu'auparavant ils étaient entre Dieu et nous, c'est à présent Dieu même qui est entre nous et eux. » Après avoir développé dans tous les sens ce *Fide conjungere*, il s'écrie :

« Quittons nous nous-mêmes ; en nous est le lien et l'origine de toutes les contrariétés qui peuvent nous séparer les uns des autres, et nous n'y trouvons que de la diversité ; mettons-nous devant Dieu, où nous ne trouverons que de l'unité... Les yeux, quelque séparés, quand ils voient, sont unis dans le même rayon de lumière. »

De même que sa médecine était une théologie continue, sa théologie devient comme une physiologie de la foi :

« Nous n'ignorons pas que dans le corps, lorsqu'il se porte bien, il n'y a point d'absence entre les parties mêmes qui paraissent les plus reculées, parce qu'elles demeurent toutes dans l'union de la nature : les pieds sont loin du cœur et des entrailles par le dehors, mais ils en sont bien proches par le dedans... Si donc il n'y a rien d'absent et d'éloigné dans les corps que forme la nature et qui sont tout matériels, à plus forte raison il n'y a rien d'absent dans le corps de Jésus-Christ. Comme on ne prend pas garde, quand le bras demeure bien attaché à l'épaule qui est son lieu naturel, dans quelle situation il peut être ailleurs et si la main se porte au visage ou au pied..., il en est de même des personnes qui nous conduisent et desquelles Dieu se sert comme de ses mains pour nous distribuer ses biens. On peut les éloigner de nous quant à l'extérieur; mais, comme elles ne s'éloignent pas de Dieu et qu'elles demeurent toujours attachées à nous par les liens de la charité, elles ne changent point dans tous leurs mouvements... elles demeurent toujours dans leur lieu naturel... Le Saint-Esprit est le lieu des Saints, comme le dit admirablement saint Basile. Tout autre lieu leur est étranger. »

C'est ainsi qu'il travaillait à leur persuader que ce qui était physiquement et matériellement n'était pas ; que les absents leur étaient d'autant plus présents qu'ils étaient absents, et réciproquement elles à eux, pauvres captives ; et dans le temps du moins où elles le lisaient, il leur donnait l'impression ardente et vive de cette invisible réalité :

« Voilà donc un moyen indubitable de demeurer toujours avec les personnes qui sont à Dieu ; et c'est un moyen bien facile puisqu'il ne faut qu'aimer. Si nous voulons avoir plus d'accès auprès d'elles, aimons davantage ; ayons plus de charité, si nous voulons en être plus proches : il n'y a que des degrés de charité dans ce lieu saint qui est toute charité. »

Dans un autre petit Traité, à propos d'un bruit qui avait couru d'une transmigration générale et d'une dispersion des sœurs dans des couvents séparés, il reproduisait avec une grande fertilité de vues et d'images sa théorie de l'union en Dieu, union plus parfaite dans la privation sensible :

« Il n'est point nécessaire de parler et de voir pour croire et pour vivre de

la foi, il ne faut qu'entendre parler Dieu... Or il est certain que l'on entend Dieu avec plus de facilité, quand on n'entend que lui seul et que, personne ne faisant de bruit auprès de nous, nous ne nous en faisons point à nous-mêmes... Quand vous n'auriez jamais occasion de rendre aucun office de charité à vos frères, n'aimez point le monde, et vous les aimez. »

En lisant quelques-uns de ces passages, on se prend à regretter que M. Hamon n'ait nullement songé à être ce qu'on appelle un *écrivain* ; il l'est involontairement par endroits : il aurait eu très-peu à faire pour l'être toujours. Lui et Du Guet nous font regretter que l'utilité morale et pratique ait tout emporté chez eux, et que l'art, le sentiment du style, dont ils étaient naturellement doués, n'ait pas tenu dans leur pensée un coin propre ; l'utilité eût été plus durable, on les lirait encore.

Voici l'un de ces vraiment beaux passages :

« On aime ses frères partout où l'on peut recevoir le Saint-Esprit, et l'on est uni à eux dans tous les lieux où on les aime. Le peu d'intervalle qui est entre les cordes d'un luth n'empêche point qu'elles ne résonnent en même temps, et qu'elles ne concourent ensemble pour former la même harmonie et satisfaire nos oreilles. Quand ces cordes ne sont point tendues et qu'elles s'entre-touchent, ou que n'étant point sur le luth, elles sont pliées ensemble, on peut dire que, dans cette grande union, elles n'en ont plus aucune pour la musique, qui est la seule union qu'on leur demande ; il faut donc les séparer pour les unir, et c'est cet éloignement et cette juste proportion que l'art leur donne, qui les rend capables de produire cette belle harmonie que nous entendons quand on les touche. Laissons-nous donc conduire à Dieu... Ne nous mettons point trop en peine s'il nous éloigne ou s'il nous approche ; ne nous occupons que du soin de le louer.

« C'est une illusion de croire que nous le louerions mieux si nous étions à la place d'un autre : louons-le à la nôtre ; et que chacun le loue à la sienne, afin qu'il soit loué de tous côtés, par toutes sortes de personnes, et en toutes sortes de rencontres, et qu'ainsi l'harmonie des Saints de la terre, si cela se peut, ne soit non plus interrompue que l'harmonie des Saints du Ciel.

« Car, quoique la louange que nous donnons à Dieu ici-bas soit très-imparfaite et beaucoup au-dessous de celle que lui donnent les Bienheureux, nous faisons pourtant en quelque manière une partie de ce grand concert ; et pour montrer qu'ils s'attendent que notre chœur réponde au leur, non-

obstant la grande disproportion qui se rencontre entre eux et nous, il ne faut qu'entendre ce que dit l'Époux à ses Épouses : *O vous qui habitez dans les jardins, etc., etc.* »

Il entremêle en ces endroits et à propos, pour la consolation des vierges, quelques accents du Cantique de Salomon ; on en a moins encore le commentaire (ce qu'il a trop fait ailleurs) que l'écho mélodieux. Il rappelle et cite le mot de saint Ambroise, « qu'on chante mieux dans l'affliction, et que nous élevons plutôt notre voix à Dieu quand nous sommes abandonnés. » En vérité, M. Hamon semble devancer, par la tendresse de quelques-unes de ses expressions, les chants des compagnes d'Esther. On comprend qu'il ait été l'un des guides de Racine enfant, et, entre tous, le solitaire préféré de lui dans les heures du repentir.

Le thème de M. Hamon dans ces petits Traités (et il y en a plus de douze) est perpétuellement le même, mais il en varie le développement et les applications avec infiniment d'esprit. Il est inépuisable en raisons pour prouver que tout ce qui nous entoure et nous touche à l'extérieur n'est qu'une inutilité, et souvent un empêchement, un vêtement bon à prendre ou à laisser : il n'y a de vrai que ce qu'on ne voit pas. Le tout est d'être uni à Dieu par la volonté ; on est alors dans la vie. Dieu opère en nous notre volonté même et toutes nos actions :

« Dieu nous sauve tellement par les actions de piété qu'il nous fait faire et qu'il fait lui-même en nous, qu'il nous pourrait sauver également et avec la même facilité par une autre sorte d'actions toutes différentes et même contraires. »

Tout ceci est chrétien, purement et profondément chrétien : et pourtant remarquons-le, moins à propos

de cet endroit même que comme impression générale, M. Hamon pousse si loin cette manière de ne voir partout dans le monde extérieur qu'apparence indifférente et phénomène, qu'il a quelque chose d'idéaliste et de mystique à la façon de l'Orient et du très-haut Orient. Il a du Brame ; sa religion donne quelquefois l'idée du Bouddhisme, aussitôt réduit sans doute au Christianisme, mais on est sur la pente, et on croit sentir par moments qu'il n'y a qu'une mince cloison qui en sépare. — M. Hamon est le plus oriental des nôtres.

Mais cette cloison qui sépare est tout : ce sont les trois croix du Calvaire, c'est le corps même de Jésus crucifié. Il croit à un Dieu humain et tendre, à un Dieu actif et vivant :

« C'est sa volonté qui nous fait vivre... Notre vie ne consiste point dans toutes les choses qui peuvent dépendre de la puissance des hommes et qu'ils peuvent nous ôter, mais seulement dans la volonté de Dieu et *dans la nôtre, dont nous sommes toujours les maîtres lorsque par un effet de sa miséricorde nous l'avons soumise à celle de Dieu.* C'est ce qui nous met dans une grande liberté, et ce qui rend les serviteurs de Dieu invincibles lorsqu'ils ne cherchent que lui et qu'ils ne s'attachent qu'à sa volonté. »

Je ne vois pas ce qu'on pourrait opposer chrétiennement à la doctrine de la Grâce renfermée en ces termes. Je ne dis pas qu'il l'explique, mais il l'exprime. Il la rend dans tout son complexe, d'autres diraient dans toute son inintelligibilité. M. Hamon, sans dispute, sans contention, a senti et paraît comprendre autant qu'aucun grand chrétien ce qu'à son point de vue on pourrait appeler *l'organisme de la Grâce, le vitalisme de la Grâce.*

Il présente, en un endroit, l'oppression de Port-Royal, cette violence et cette spoliation qu'on y subit et auxquelles on doit se résigner avec soumission, avec joie, comme une amende honorable due à Dieu pour la

cupidité de tant d'autres monastères, communautés et sociétés, comme une expiation éclatante et légitime payée au suprême Vengeur pour les excès d'autrui et des Jésuites eux-mêmes. L'idée est profonde et belle : qu'en aurait dit M. de Maistre, qui n'aurait pu s'empêcher de reconnaître là une application, une ébauche du moins de son dogme favori de la solidarité ?

« Les grandes vertus des uns, dit M. Hamon, sont comme une amende honorable qu'ils font à Dieu pour les grands vices des autres. On fait à présent une espèce d'idole de l'intérêt des Communautés. On croit qu'il y a de la vertu à faire tout ce qui paraît nécessaire pour la conservation d'une maison. Ce que nous croyons ne pouvoir faire pour nous, nous croyons le pouvoir faire pour elle. Elle n'est jamais ni assez vengée ni assez riche, et toutes nos cupidités nous paraissent innocentes, à quelques excès qu'elles en portent, lorsqu'elles vont se perdre dans cette grande mer qui engloutit tout et qu'on appelle le *bien de la Communauté*.

« Voilà un scandale qui est public ; car on ne s'en cache pas, et tout cela se passe aux yeux du soleil, *in oculis solis*, comme dit l'Écriture, puisqu'on n'a pas craint (ce sont ici les Jésuites auxquels il fait allusion) d'écrire et de soutenir qu'il est permis de tuer et de calomnier une personne qui blesse la réputation de notre Communauté. Je demande donc où est la satisfaction que les serviteurs de Dieu lui ont faite pour réparer un tel outrage. Il n'est pas ici question du jeûne ; et l'on peut dire que Dieu n'est point vengé de ce genre de démons par la prière et par le jeûne, qui le vengent de tous les autres en les chassant. Je demande une satisfaction publique et qui ait quelque proportion avec ce désordre si épouvantable, pour le réparer à la vue des Anges et à la face de toute l'Église...

« Nous en voyons qui aiment leur maison jusqu'au mépris de Dieu : que devons-nous faire, si nous sommes touchés de son intérêt, que de l'aimer et de le servir jusqu'au mépris de notre maison ? »

On a senti combien le ton s'élève : l'émotion lui donne la netteté du langage et la force. J'ai dit précédemment que Port-Royal, en ces tristes années, n'avait pas le rayon, je me rétracte : grâce à M. Hamon, ce Port-Royal battu, écrasé, dénué de toutes parts, qui n'a plus ni sa maison de Paris, ni ses solitaires des Champs, ni les sacrements à l'intérieur, ni ses céré-

monies pieuses, ni ses saints cantiques réjouissant la vallée, ni les cloches appelant aux jours de fête les fidèles et les pèlerins du dehors, nous apparaît tout d'un coup comme un Juste exposé sur son rocher d'adversité, comme une victime sous le pâle éclair orageux d'une nuit du Calvaire.

Les phalanges célestes elles-mêmes ne manqueront pas d'y assister, et on nous les montre intervenant d'en haut dans cet holocauste innocent réclamé par la sainte vengeance, dans ce long siège d'extermination que supportent les vierges de Port-Royal, comme autrefois les habitants de Jérusalem et de Béthulie. M. Hamon convoque à leurs yeux, pour les soutenir, une spirituelle et innombrable milice de témoins et de défenseurs. Voici comment cet humble et doux consolateur s'élève peu à peu à son rôle de Tyrtée sacré :

« Tous ceux, dit-il, qui font leur cause de la cause de Jésus-Christ, pensent à nous et prient pour nous. Il y a des personnes dans les lieux les plus éloignés qui lèvent les mains au Ciel pour nous, lorsque peut-être nous les tenons baissées... Nous ne pouvions voir auparavant que les personnes qui étaient de notre connaissance : à présent celles même que nous ne connaissons pas et que nous n'avons jamais vues nous voient devant Dieu et nous consolent par leurs prières...

« Mais que notre vue est bornée de ne voir que les Saints de la terre qui s'intéressent pour nous ! si nous avions cette foi qui donne ces yeux invisibles dont parle si souvent saint Augustin, *invisibiles oculos*, nous nous verrions environnés de toute la Milice du Ciel, et les collines qui sont à l'entour de cette Ville assiégée nous paraîtraient toutes couvertes de chariots de feu pour notre défense¹. »

1. Se rappeler Virgile, au second livre de l'*Énéide*, et ce voile que Vénus lève soudainement de devant les yeux d'Énée pendant le sac de Troie, cet humain rideau qui, en se déchirant, lui laisse voir les grands Dieux à l'œuvre dans la plaine et sur les collines, et s'acharnant de toutes parts à la vengeance. Chez M. Hamon, c'est à l'œuvre de clémence et de protection que les saintes Milices sont employées. L'imagination et la foi, sous leurs formes diverses, se rapprochent et se touchent.

M. Hamon suit les pauvres religieuses opprimées dans la privation progressive des sacrements, de la Confession d'abord ; de l'Eucharistie, du Viatique, de l'Extrême-Onction ; il les accompagne en idée jusqu'au dernier soupir, et par delà jusque dans le refus de sépulture en terre sainte. Il a pour principe que les sacrements, si sacrés et si efficaces qu'ils soient dans leurs mystères, ne sont nullement essentiels ; le baptême lui-même ne l'est pas : plus d'un martyr dans la primitive Église s'en est passé, et, ne le pouvant recevoir des mains du prêtre, l'a trouvé plus heureusement encore dans son propre sang versé pour sa religion : « Quand on a l'esprit de Jésus-Christ, on ne peut être séparé de Jésus-Christ. » Il faut se borner dans cette multitude de belles sentences qui se peuvent détacher de la trame subtile des déductions ; je n'en citerai plus que quelques-unes prises çà et là et relatives à chaque sacrement.

Sur la privation de la Confession :

« Nous avons tant de fois parlé aux ministres de Jésus-Christ sans que nous en soyons plus avancées, parlons à présent à Jésus-Christ : sa parole a plus de force que celle d'un homme... Ayons plus de foi et moins de scrupule... Nous n'avons qu'à nous adresser à ce Confesseur du cœur, et il nous confessera. »

Sur la privation de l'Eucharistie :

« Jésus-Christ exerce davantage notre foi quand il entre dans notre cœur les portes fermées que lorsqu'il y entre en la manière ordinaire... Qui nous séparera de cette sainte Eucharistie que nous recevons immédiatement de la main de Jésus-Christ?... Qui nous séparera de cet autel invisible dont nous sommes nous-mêmes les prêtres ? Qui nous séparera de notre cœur ?... Ne l'avons-nous pas reçu bien des fois, et cela ne doit-il pas suffire pour réveiller notre foi quand elle s'endort ? Ressuscitons en nous la grâce de nos communions passées. »

Sur la privation du Viatique ou de la communion des mourants :

« Quand l'Époux arrive, l'Épouse n'a plus tant de peine de n'avoir point reçu de lettres pendant son absence, et elle ne s'étonne pas du bruit qu'elle entend, quand elle apprend que c'est lui qui frappe à la porte... Ayez un peu de patience, le rideau va être tiré : vous verrez Jésus-Christ comme il vous voit, et vous verrez tout en le voyant. »

Pour l'agonie et l'absence de prêtre à cette heure suprême :

« Il n'y a point de prêtre qui nous assiste à l'agonie ; nous mourons sans leur secours... Mes mères et mes sœurs me rendent les mêmes devoirs que me rendraient les prêtres de Jésus-Christ. Les Épouses, dans une telle nécessité, suppléent aux amis de l'Époux, et on peut dire que, s'il y a moins d'autorité, il n'y a pas moins de charité... Quand il s'agit de rendre les derniers devoirs à une personne qui se meurt, tous les fidèles deviennent ministres de Jésus-Christ. »

Sur la privation de la sépulture ecclésiastique :

« Vous me menacez de me priver de sépulture, si je ne consens à l'oppression d'un innocent et si je ne rends un témoignage que je crois faux... Vous me menacez comme d'un grand mal de ce que je regarde comme un grand bien... Je demeurerais toujours pauvre, si vous ne me faisiez trouver un trésor dans mon sépulcre... Quand on méprise sa vie, on ne se met point en peine de ses funérailles... On entendra également en tous lieux le son de la trompette. »

Ce n'était pas sans d'extrêmes scrupules et sans une vraie violence que l'humble pénitent laïque se portait à tenir et à exercer, près des saintes filles dont il se considérait comme le serviteur, ce rôle de conseiller et d'appui spirituel. Il se répand là-dessus dans ses confessions d'une manière bien touchante et qui nous découvre son combat. Nous venons de cueillir et de goûter le fruit ; voici les racines tout innombrables et déliées, racines de crainte et d'humilité sous terre :

« L'une des plus grandes peines que j'eus pendant ces temps d'affliction, et qui m'était particulière, ce fut l'engagement où je me vis réduit, de donner quelquefois à ces Épouses de Jésus-Christ quelques pensées sur l'Écriture, pour les consoler et les soutenir dans l'extrême abandonnement où elles étaient. On avait beau me fortifier là-dessus, j'y sentais au dedans de moi une furieuse répugnance. Je voyais que je me produisais trop, et que ce n'était que ma faute. On pouvait avoir raison de me conseiller cela, mais je croyais toujours avoir eu tort de demander conseil là-dessus... J'admiraïs qu'on pût goûter rien de ce que j'écrivais : mon style ordinaire est ridicule ; je ne puis me réformer... Quand je représentais cela, on ne m'écoutait point. Je représentais, et à M. Arnauld et à M. de Sacy, le péril où ils s'exposaient eux-mêmes en m'y exposant, et ils n'en étaient point ébranlés. Je témoignai même que j'avais peur que la mère Angélique, qui de son vivant me portait incessamment à écrire, n'eût eu à répondre de cela au jugement de Dieu. Le grand nombre d'écrivains m'épouvantait, et je me fis une prière que je disais tous les jours, en réparation de ma faute : *Miserere, Domine, prophetantium ex corde...* »

Il faut tout oser dire, et montrer, maintenant que nous l'aimons et le révérons, le personnage dans tout l'intérieur de son âme modique et tremblante, de son âme à la fois saintement pitoyable et magnifiquement vénérante. On avait pris occasion (et quand je dis *on*, je veux parler de M. Arnauld, de M. de Sainte-Marthe, et des directeurs absents) de ce surcroît de travail et de cette utilité nouvelle de M. Hamon pour lui prescrire de modérer les jeûnes excessifs qu'il s'infligeait. Jusque-là il donnait régulièrement chaque jour la moitié de sa portion (et une bien maigre portion ¹) à une

1. Je tire d'un manuscrit le détail suivant, qui ajoute quelque chose de plus précis à ce qu'on savait déjà des jeûnes et des mortifications de M. Hamon : « Il a vécu six ans du pain de son le plus maigre, où on mêlait juste autant de farine qu'il en fallait pour quelque liaison. Rose (Jean Rose, domestique de Port-Royal) le lui a fait durant ce temps. Et jusqu'à la mort, il ne vécut que du pain des chiens mieux pétri et plus levé. Charlotte, domestique des Granges, était pour cela sa confidente. Il disait que ce pain passait mieux (ici des raisons ou prétextes hygiéniques)... On lui en apportait un grand par semaine, quelquefois aux Trous, d'autres fois ailleurs, selon que le secret l'y obligeait. Il mangeait toujours debout, sans serviette, dans un passage fermé et sur un ais. »

pauvre veuve, et il voyait à ce retranchement et à cet emploi de sa nourriture toutes sortes de raisons nécessaires de foi, de justice et de charité : au contraire, par un effet de la même subtilité morale scrupuleuse, il trouvait à sa nouvelle fonction de *directeur malgré lui* des inconvénients et des périls sans nombre :

« Cela est contraire à la foi, disait-il, parce qu'en vous écrivant je m'en éloigne, puisque je mets la main à l'arche comme Osa, et que Dieu n'a pas besoin de mon secours pour la soutenir... Ce que je fais est encore contraire à la pénitence : « *Docere monacho non est in ausu, nec penitenti in affectu* » (jamais laïque n'a dû s'ingérer d'enseigner; jamais pénitent n'a dû seulement en avoir la pensée) »... Enfin Dieu veut que je le prie de devenir pauvre, mortifié et solitaire, et non pas que j'écrive de la pauvreté, de la mortification et de la solitude... On me donne de temps en temps plusieurs champs à labourer, et je suis dispensé d'en labourer un seul. Ma faiblesse est mon privilège, qui est un privilège d'infirmité... Cependant sans avoir égard à cette faiblesse, on m'ordonne d'aller en plein champ et de travailler à la moisson, sans craindre que, comme je ne suis qu'enfant, le soleil ne me donne sur la tête, et que je ne tombe malade encore plus périlleusement que l'enfant de la veuve, qui en mourut. »

Et toutes ces craintes, ces frayeurs de tout petit enfant dans un homme docte, ces tourments presque sophistiques et ces morcellements de la pensée à l'infini, tout cela ne se passait pas sous Léon l'Arménien, en quelque monastère de Syrie, mais en plein Louis XIV, à moins de deux cents ans de nous, à trois petites lieues de ce Versailles tout à l'heure agrandi et rayonnant ! Ces apparentes petitesses d'intelligence vont mener à des sublimités de cœur. Cinq religieuses, en ces années (1666-1667), moururent entre les mains de M. Hamon sans recevoir les sacrements ; il les exhortait autant que le lui permettait la surveillance dont il était lui-même l'objet. La plus touchante de ces morts, et la dernière (43 décembre 1667), fut celle de la sœur

Anne-Eugénie. C'était une des plus anciennes amies de Port-Royal, bien qu'elle n'y fût religieuse que depuis treize années environ. Son extrême modestie et défiance d'elle-même, quoiqu'elle eût de l'esprit et une piété des plus pures, la tint éloignée des charges. Elle était fille de M. de Boulogne, capitaine au régiment de Champagne et gouverneur de Nogent-le-Roi. On l'avait mariée à quinze ans à M. de Saint-Ange, premier maître-d'hôtel de la reine Anne d'Autriche. Elle connut M. d'Andilly et se lia par lui avec Port-Royal dès le temps de M. de Saint-Cyran; celui-ci la dirigeait par lettres. Son mari était dans un grand dérangement d'affaires; elle y pourvut par des sacrifices, et le ramena à la religion. Lorsqu'il fut mort, sainte veuve elle imita madame Le Maître et entra à Port-Royal le 16 mars 1652; deux ans après elle y prononça ses vœux. Un de ses enfants (M. d'Espinoy) y avait été élevé dès le commencement et y devint l'un des solitaires; mais l'aîné de ses fils exerçait sa tendresse par ses légèretés et ses désordres¹. Elle mérita, moins pour son activité d'opposition que par l'autorité qu'on lui supposait, d'être des premières religieuses que fit enlever M. de Péréfixe. Elle fut placée au couvent de Chaillot auprès de la mère (ci-devant mademoiselle) de La Fayette qu'elle avait fort connue dans le monde, et qui la réclama pour hôtesse bien plutôt que pour prisonnière; elle y fut visitée par madame de Motteville, une de ses anciennes connaissances du monde, et dont elle eut à se louer également. Elle se laissa aller à signer la soumission pour le droit et l'indifférence pour le fait

1. C'est effectivement celui dont il est question chez Tallemant (Tome V), et dont la femme, aussi dérangée que lui, fait le sujet d'une historiette.

comme la mère Agnès elle-même; elle en fit, comme elle, réparation publique et pénitence au retour. Quand la sœur Angélique de Saint-Jean la pressa d'écrire le récit de sa captivité, elle le fit pour lui obéir, mais en disant très-sensément : « J'avais fort envie d'ensevelir toutes ces choses dans le silence, et de n'en parler qu'à Dieu seul. » Madame de Saint-Ange, si je démêle bien son caractère, était un peu plus tendre, plus affectueuse qu'il n'appartient à la race directe de dévotion de Port-Royal. La lecture de la Vie de sainte Thérèse lui avait donné envie d'être Carmélite à onze ans, et on se figure bien qu'elle eût pu l'être, ou encore fille de Sainte-Marie, et y trouver son apaisement. Elle était, pour tout dire, plus voisine de la mère Agnès que de la mère Angélique, si l'on peut faire de ces distinctions sous cette uniformité du voile ¹. M. de Saint-Cyran, du temps qu'il la dirigeait, lui avait autrefois écrit de sa prison du bois de Vincennes : « Pensons à mourir, madame, lorsque nous vivons dans le repos et dans la santé. On ne saurait trop faire pour se préparer à la mort et *pour éviter les tonnerres dont la plus grande partie des Chrétiens sont menacés dans l'Évangile.* » Mais il semble, quand on la considère de près, que madame de Saint-Ange n'ait pas eu besoin, pour aller à Dieu, d'entendre ces divines menaces et ces tonnerres. D'un esprit judicieux, doux et pénétrant, la tranquillité et une égalité presque incroyable étaient ses dons particuliers. Elle les conserva jusqu'à la fin en mourant; elle n'eut

1. L'article du *Nécrologe* consacré à la sœur Anne-Eugénie est de la plume de la mère Agnès, et il offre de la pieuse défunte un portrait charmant, où la grâce de l'onction et le sourire dominant. Il y est bien marqué que la sœur Anne-Eugénie n'eut jamais de lutte à soutenir, et que l'esprit de piété lui fut de tout temps facile.

que paix et joie en approchant du terme, et nulle terreur. Avertie par l'une des sœurs qui s'en affligeait, que son mal allait de pis en pis, elle lui répondit avec un visage doux et riant qu'il fallait dire *de mieux en mieux*. Mais voici le naïf détail, et bien beau dans sa naïveté, que M. Hamon nous donne de cette mort. J'en abrège à peine la longueur pour n'en pas altérer le caractère ; patience ! pas de dégoût, la vulgarité nous mènera à la sublimité :

« Une de mes peines aussi, nous dit M. Hamon, était la tourière qui voyait tout de fort près, et qui m'accompagnait toujours lorsque j'entrais au dedans pour y voir les malades. C'était une femme que Dieu nous avait donnée pour lui servir dans son grand ouvrage, et qui ne contribuait pas peu en effet pour purifier ses Épouses. C'était un de ces vases qu'il a coutume de tenir en réserve dans ses trésors de grêle et de neige... J'aurais scrupule de la décrire, et de dire ce qu'elle était, voulant garder les sentiments que la charité m'oblige d'avoir pour elle... Lorsque j'étais obligé de demeurer un peu plus pour voir la sœur Anne-Eugénie qui était malade à la mort, elle avait la dureté en sortant de me le reprocher ; et sur ce que je lui représentais la grandeur du mal, elle me répondit froidement que chacun avait ses affaires... Lors même que je la priais avec toute la civilité possible de demander aux sœurs du tour des nouvelles de cette chère malade, elle me répondait avec un certain dédain : « Hé ! il n'y a que deux heures que vous en êtes sorti. » Cela suffit pour faire voir de quelle manière elle pouvait aimer... Comme nous étions dans la chambre de la malade, qui ne respirait plus que la mort, on lui demanda si elle ne pardonnait pas à ses ennemis. Ah ! mon Dieu, qu'entendis-je alors ! que l'Épouse de Jésus-Christ tira de bonnes choses du bon trésor de son cœur ! Qu'il appartient bien aux personnes qui aiment leurs ennemis aussi parfaitement qu'elle les aimait de parler de l'amour des ennemis... On lui demanda si elle ne voulait rien dire à madame Le Febvre (la tourière) : « Hé ! mon Dieu, dit-elle, priez-la un peu d'approcher, et que je l'embrasse. » Je ne puis dire ce qu'elle lui dit, ni avec quelle cordialité elle l'embrassa. Ce fut la charité qui parla, et qui se répandit sur les lèvres de l'épouse. C'était l'abondance du cœur qui se faisait sentir par une abondance d'onction. J'observais particulièrement ma garde, qui n'était là que pour m'observer : ce n'est pas assez de dire qu'elle en fut surprise, elle en demeura épouvantée et confondue. La dureté céda à la charité. Quoique cette femme ne fût pas seulement ennemie de ces saintes religieuses, mais aussi de leur vertu, qu'elle expliquait mal leurs

meilleures actions, et qu'elle ne les crût point ou qu'elle tâchât de les obscurcir, elle ne put se défendre de la charité de la mourante; elle en demeura persuadée et commença de l'aimer: car si la charité croît tout, on la croît aussi, et il est bien difficile de lui résister, quand elle se fait sentir de la sorte... Une charité si pure tenait bien lieu de la communion que l'on refusait à la mourante... C'est avoir reçu Dieu, que d'avoir reçu une telle charité... Mourir dans de telles souffrances et dans de tels sentiments, ce n'est pas mourir, ou bien la mort serait la vie. La mort n'a rien que d'affreux, mais une telle mort n'a rien que d'aimable... En vérité, quand on a une telle paix, on prie toujours. Je ne pus mieux comprendre la force et l'empire de la charité qu'en voyant que la tourière même en demeura tout édifiée. Notre ecclésiastique (M. Rey), qui suivait beaucoup ses avis, commença enfin de prier pour cette sainte mourante, en disant la messe; ce qui était une nouveauté qu'avait produite la charité. Après qu'elle fut morte, il fit encore mémoire d'elle à l'entrée et à la fin de la messe, contre ce qui s'était pratiqué à l'égard de quatre autres religieuses qui étaient mortes en ce temps-là. »

M. Hamon a rappelé, d'un trait, l'impression de ces mêmes scènes dans l'Építaphe latine qu'il a consacrée à la sœur Anne-Eugénie: il la représente expirant dans l'embrassement de la Croix, les ennemis présents à sa fin versant des larmes et s'étonnant qu'elle les aimât encore... *Lacrymantibus etiam inimicis, et se adhuc amari mirantibus, animam Deo reddidit.*

Après de tels récits, les réflexions manquent; si cela est un peu vrai (qu'on y prenne garde) et si l'immortalité est quelque chose, cela est vrai de la plus intime vérité; si c'est pur délire, bienheureux délire et qui éclaire dans toute son aridité la sagesse des sages! — le délire de la charité dans l'agonie.

Cette fin de la sœur Anne-Eugénie de Boulogne suffit pour lui donner droit, malgré son égalité de vie et sa fuite de toute distinction, à être rangée parmi les plus belles âmes de Port-Royal, et si l'on veut achever de la définir, c'est une belle âme qui est moins encore selon M. de Saint-Cyran que selon M. Hamon.

Nous avons vu la terreur et l'effroi de l'Éternité assiéger le chevet de la mère Angélique mourante : ici tout a changé ; la douceur et la tranquillité règnent ; il s'est répandu je ne sais quel air d'allégresse : dans la journée qui précéda sa mort, la sœur Anne-Eugénie ayant reçu de son second fils, M. d'Espinoy, une lettre par laquelle il lui demandait sa dernière bénédiction, et témoignait de son vif désir de persévérer dans la piété, elle en eut un tel ravissement, qu'à l'une des sœurs qui lui demandait d'un ton de compassion si elle ne souffrait pas beaucoup, elle répondit avec un visage gai et tout animé de piété : « *L'abondance de ma joie absorbe toutes mes douleurs.* » M. Hamon prit sa part de cette joie, et il le dit en des termes où respire et reluit la tendresse, la beauté morale chrétienne :

« Je fus affligé quand je vis qu'elle mourait, mais je fus consolé quand je la vis morte... Je résolus alors de veiller un peu davantage sur moi-même, et de regarder à l'avenir comme une de mes mères celle que je ne regardais auparavant que comme une de mes sœurs. J'ai beaucoup de confiance en ses prières, je ne m'en fais pas un scrupule ; ce n'est pas manquer de respect pour l'Eglise... L'Eglise ne me défend point ce que je ne fais qu'à cause d'elle. Ma prière dans ces rencontres est à peu près celle-ci : *Mon Dieu, si elle a besoin de secours, faites que nous la secourions ; si elle n'en a plus besoin, faites qu'elle nous secoure.* »

Admirable prière ! Malheur et tristesse à ceux qui ont perdu des êtres chers et qui ne trouvent point chaque soir dans leur cœur assez de foi, ni assez d'ardeur à leurs lèvres, pour la proférer !

V

M. Hamon sur la *Solitude*. — Ses *Lettres*; la mort du petit jardinier. — Choix de pensées sur la mort des petits enfants. — Le châtaignier de M. Hamon; et le hêtre de M. de La Mennais. — Dernières années de M. Hamon; sa fin. — Parfait médecin chrétien. — M. de Sainte-Marthe, le confesseur ordinaire. — Monotonie; vertus. — La prédication au jardin.

Je continue de donner le suc et la fleur de M. Hamon. Il a fait bien d'autres écrits encore, dont une partie a été recueillie sous le titre de *Traité de Piété*, d'*Opuscules*, un *Traité de la Prière continuelle*, de cette prière qui est possible à travers et pendant toutes les occupations de la vie chrétienne; des Soliloques en latin (*Christiani cordis Gemitus seu Soliloquia*), toutes méditations, paraphrases et moralisations tirées de l'Écriture. Il a fait un *Traité de la Solitude* qui a pour épigraphe ce verset d'Isaïe : « *Exultabit Solitudo, et florebit quasi lilium....* La Solitude sera dans l'allégresse, et elle fleurira comme le lis : elle poussera et elle germera de toutes parts : elle sera dans une effusion de joie et de louanges. » Ce livre semble fait pour présager la solitude refleurissante et glorieuse de Port-Royal à l'époque de 1669, en même temps que pour la rendre

plus féconde et plus sainte aux années de la persécution. Gardez-vous de vous glorifier jamais de la solitude. L'esprit de solitude est un don qui ne vient que de Dieu ; l'humilité qui se perfectionne dans l'infirmité, comme dit l'Apôtre, est la véritable porte qui nous y donne entrée : « Les Superbes peuvent être seuls, mais ils ne peuvent être Solitaires. » Ainsi parle M. Hamon. L'auteur rassemble dans son Traité tout ce que l'Écriture a dit sur ce sujet de la solitude, assuré de ne point se tromper, dit-il, en ne s'éloignant pas d'un si bon guide. C'est là qu'on lit : « La lumière de la solitude et de la contemplation est une lumière brûlante comme celle du soleil, *sicut sol*. » Et encore (car la solitude selon M. Hamon est surtout l'état de recueillement intérieur et de direction non distraite vers Dieu) :

« Saint Augustin a bien raison de dire que les lieux qui contentent les sens nous remplissent de distraction : *Loca offerunt quod amemus, et relinquunt in anima turbas phantasmatum*, et cela est si vrai, qu'il y a plusieurs personnes qui sont obligées de fermer leurs yeux lorsqu'elles prient dans des églises qui sont trop belles... C'est pourquoi ceux qui se bâtissent de belles solitudes, et les remplissent de toutes sortes de curiosités afin de ne s'y pas ennuyer, ressemblent, à ce que je peux croire, à un capitaine peu expérimenté, qui ferait entrer plusieurs troupes de ses ennemis dans sa place pour la mieux garder ; car au lieu d'être plus fort, il en serait plus faible. »

En se retirant dans le désert, M. Hamon a peur qu'on ne fasse que changer d'idôles. S'il veut des fleurs dans la solitude, il ne veut que les fleurs du dedans ; il ne veut que les parfums les plus profonds et ceux dont la flamme nous enlève toujours plus haut. Il a énuméré quelque part les divers degrés suivant lesquels on aperçoit la vérité : la lecture d'abord, qui est une demi-méditation :

« La vérité, dit-il ingénieusement, est dans la *lecture* comme une armée qui est dans un défilé, lorsqu'un chemin étant étroit, il y faut passer l'un après l'autre : et dans une telle rencontre, ce n'est plus une armée dont toute la force est de ne faire qu'un corps, qui n'a qu'un mouvement, et qui peut combattre toute à la fois... La vérité dans la *méditation* se montre à nous comme une armée qui n'est point rangée, et qu'on veut commencer de remettre en bataille, mais qui n'y est pas... La vérité enfin se montre à nous, dans la *contemplation*, comme une armée rangée en bataille, qui n'a qu'une marche, où il n'y a qu'un ordre, où tout combat de concert comme un seul corps, ce qui la rend invincible... La vérité est beaucoup voilée dans la *lecture*; elle l'est moins dans la *méditation*; elle commence de se dévoiler dans la *contemplation*... »

Elle éclatera à nos yeux dans l'état de *gloire*. Je ne fais que compléter la pensée en ajoutant ces derniers mots. — *Lecture*, — *méditation*, — *contemplation*, — *gloire*, voilà les degrés :

« Il n'y a peut-être rien qui nous puisse faire voir davantage quelle devrait être la pureté de notre solitude, que l'état de la *contemplation* qui, élevant l'âme un peu plus haut, lui montre bien clairement combien d'ordinaire elle est rampante; mais l'état de la *contemplation* n'approche point de celui de la *gloire*, et ce n'est qu'une goutte en comparaison de l'Océan. »

On voit qu'en sauvant toujours son humilité, M. Hamon savait aussi les degrés du Thabor; il savait, ou croyait savoir, comment tout l'homme se noie dans la pure lumière et se transfigure¹.

1. Les écrits du genre de celui-là semblent étranges en français; ils furent sans nombre en latin aux siècles théologiques (Voir *Bibliotheca Cluniacensis, Cisterciensis*). M. Hamon n'est qu'un des derniers d'une grande famille de mystiques solitaires que favorisa le cloître et que les érudits retrouvent en remontant vers les hautes vallées du moyen âge, Gerson, Bonaventure, Pierre de Celles, Hélinand de Froidmont, Richard et Hugues de Saint-Victor, etc., etc. M. Hamon les représenté, un peu à son insu, dans la littérature du xvn^e siècle, et en peut donner l'idée, une idée plus que suffisante. — Mais que nous sommes loin, bon Dieu! de ces formes et encore plus de ces idées de spiritualité intérieure! Sur ce que dit M. Hamon, par exemple, de l'inconvénient de prier « dans les églises trop belles, » je me suis rappelé tout ce que Port-Royal pensait de conforme à ce sujet. « Cette règle est générale pour toutes choses, disait la mère Agnès, que plus on ôte aux sens, plus on donne à l'esprit. Tout le plaisir qu'on prend dans les choses visibles diminue autant la vie de la grâce. » Un jour que M. Hamon, parlant à la mère Angélique, lui faisait remarquer

Les *Lettres* de M. Hamon, le seul de ses écrits qui m'invite encore¹, renferment bon nombre de pensées qu'on retrouve en propres termes dans le petit livre où il raconte quelques *Circonstances* de sa vie ; il avait son fonds commun de pensées saintes, et il y puisait dans les occasions semblables. Mais il y a dans ses *Lettres* d'autres endroits inappréciables et qui ne se rencontrent que là. Quoiqu'il y soit très-sobre de particularités, par esprit de religion, et aussi peut-être parce qu'on en a retranché à l'impression ce qui était trop personnel, l'agrément du tour accompagne et relève bien certains détails. A un ami éloigné qui lui avait

un bâtiment qui était tout à fait irrégulier, les fenêtres du second étage n'ayant aucune proportion avec celles du premier : « Mon Dieu ! que j'aime cela, dit-elle ! que si l'or n'est point dans la pauvreté, pour le moins qu'on en conserve l'image. » M. de Saint-Cyran est allé plus loin, il est allé jusqu'à dire : « Il y a plus de dévotion à entendre la messe d'un prêtre mal habillé, ou peu vertueux, que d'un prêtre qui dit la messe avec de beaux ornements, et sur un autel bien paré, ou qui est estimé pour sa vertu : car dans l'un des cas toute la foi agit et engage les sens, et dans l'autre tous les sens sont engagés ; souvent la personne même du prêtre (c'est-à-dire la fonction sacrée du prêtre) y a la moindre part. » Au lieu de cela, nous tous ou presque tous d'aujourd'hui, je parle de ceux que la religion trouve le moins indifférents, nous sommes accoutumés à faire intervenir la sensation dans le christianisme, à croire qu'on est mieux pour prier, sinon dans de belles églises, du moins dans de vieilles églises gothiques, dans le lieu et dans les circonstances qui favorisent le plus notre imagination. « Les vieilles églises ! il n'y a que celles-là qui soient réellement belles, et où l'on prie avec émotion. » Ainsi parlent et écrivent ceux même dont les pères étaient jansénistes. La messe célébrée sur le pont d'un navire au milieu de l'Océan ; — la messe célébrée sur les ruines d'un vieux temple chrétien en face du désert, — ce sont des thèmes d'émotion religieuse que nous connaissons et qui, de nos jours, ont tenté les talents encore plus que les cœurs. Le sentiment janséniste strict, et qui, excessif à sa manière, a pour principe de se tout retrancher, est le plus opposé possible à ce sentiment chrétien d'après Chateaubriand, ou même d'après Michel-Ange et Raphaël ; il est tout l'opposé du sentiment hellénique, qui jouissait de reconnaître et d'adorer deux fois ses Dieux quand ils sortaient de dessous le ciseau de Phidias :

. Bis sacra templa, Deorum
Namine et artificum ; his religiosa voluptas
Cernere Phidiaco spirantes marmore Divos !

1. *Recueil de Lettres et Opuscules de M. Hamon*, 2 vol. in-12, 1734. Le tome premier seul renferme les lettres.

demandé quelques conseils et aussi je ne sais quel travail assez long, il répondait pour s'excuser, et en lui envoyant du moins une belle pensée de saint Bernard qui lui était revenue, chemin faisant, pendant qu'il allait voir un malade :

« Je vous l'envoie en attendant que je puisse penser au reste que vous désirez de moi ; je fais comme un pauvre fermier qui porte un petit panier de fruits à son maître, ne pouvant lui porter d'argent, et pour avoir terme. Voici la pensée ¹. »

A un supérieur de monastère, qui lui avait demandé quelques sentences latines en forme de prière pour réciter avant ou après certains actes communs, et qui, en retour, lui promettait ses prières devant Dieu et celles de sa Communauté, M. Hamon écrivait en les lui envoyant :

« Je vous compare à un homme de qualité qui a la bonté de vendre lui-même la petite marchandise d'un pauvre homme et la fait acheter à ses amis, qui ne veulent pas le refuser, et la vend plus cher qu'elle ne vaut afin de le faire vivre et lui donner le moyen de subsister. Voici donc les pensées qui me sont venues... »

En un endroit on voit qu'au matin, au réveil, il lui venait souvent tout à coup à l'esprit de petites sentences latines toutes composées ; c'était sa strophe, son sonnet du matin. Par exemple, cette prière à Jésus-Christ en trois versets symétriques :

« Vivam tecum, quia omnis alia conversatio periculosa est. — Vivam de te, quia omne aliud alimentum venenum est. — Vivam propter te, quia qui sibi vivit et non tibi, non vivit sed mortuus est. »

« Je vivrai avec toi, parce que tout autre entretien est rempli de dangers. — Je vivrai de toi, parce que tout autre aliment est un poison. — Je vivrai pour toi, parce que celui qui vit pour soi, et qui ne vit pas pour toi, ne vit pas, mais il est mort. »

1. C'est ainsi que Sénèque envoie à son ami Lucilius, presque dans chaque lettre qu'il lui adresse, une pensée d'Épicure, en relevant l'envoi par quelque tour agréable et nouveau, et toujours sous forme de dette ou de présent.

Un malade qu'il avait guéri lui avait envoyé un ca-deau de belles étoffes et de drap : il le lui renvoie en citant saint Paul qui, à force de charité, avait été souvent dans un état voisin de la nudité, *in nuditate*, et qui recommandait qu'on lui apportât de si loin une robe qu'il avait laissée en Asie : « Il aime mieux donner cette peine à un évêque que d'en recevoir une autre (une robe) des fidèles, qui lui eussent fait ce petit présent, et un bien plus grand, avec joie. » — Et sur l'importance des petites choses qui mènent aux plus graves, en un autre endroit il dira : « Quand une pierre est une fois détachée du haut d'une montagne, elle tombe jusqu'au bas, si elle ne trouve quelque chose qui l'arrête ; car tant qu'il y aura du penchant, elle ne s'arrêtera jamais. » Mais en fait d'agrément pieux, de grâces touchantes et fleuries, je ne crois pas qu'on trouve, ni dans saint François de Sales ni dans les Pères grecs les plus onctueux et les plus rians, de pages à préférer à la lettre suivante ; il s'agit de la mort d'un tout jeune enfant, filleul de l'ami à qui il écrit :

« Monsieur, on peut se délasser quelquefois l'esprit, et je le fais maintenant en vous écrivant sur la mort de notre petit jardinier, qui a été transplanté lui-même dans une bien meilleure terre. Vous l'aviez tenu sur les sacrés fonts de baptême, et vous en aviez fait un petit Joseph. Vous ne pouviez mieux répondre pour personne, et vous êtes une heureuse caution. Il a eu l'innocence des petits, et quelque petite chose du mérite des grands. On pourrait dire de lui qu'il possède à présent le royaume de son Père, non-seulement comme un héritage qui lui a été donné par Jésus-Christ, mais aussi comme une acquisition qu'il lui a fait faire. Il eut l'hiver passé une des grandes maladies que puisse avoir un enfant. L'innocence de l'âge, qui est privilégiée, le fit entrer parmi des religieuses de votre connaissance¹, qui en eurent un très-grand soin. La santé étant revenue, il s'occupa au jardin. Comme il se trouvait bien dans cette maison, on lui parla de la clôture ; il écouta si bien ce qu'on lui dit sur ce sujet, que quand la porte du jardin

1. Il est inutile de dire que c'est à Port-Royal.

était ouverte et qu'on voulait le faire un peu plus avancer, il s'en fâchait et se reculait en pleurant. Il respectait déjà les religieuses, et obéissait exactement à leurs ordres. Quelques jours avant que de mourir, une sœur pour qui il avait une tendresse particulière travaillant au jardin, il lui apportait avec ses petites mains de grosses pierres, et il lui disait : « Travaillons, ma sœur, afin de gagner notre pauvre vie. » Ce sont là de petites choses comme vous voyez, et des jeux d'enfant. Mais Dieu demande-t-il autre chose ? Cet enfant ne savait pas bien ce qu'il disait, mais Dieu le savait, qui le lui faisait dire. Un père quelquefois ouvre la main d'un enfant qui tête, y met un petit présent et la referme ensuite avec soin et plaisir. On ne dit point après cela que ce qu'il lui a donné ne soit point à lui ; il lui appartient sans doute, et il tient dans ses petites mains ce qu'on y a mis. Il en est de même de votre petit filleul, dont je veux vous dire encore une parole qui vous réjouira ; vous savez que je n'ai point d'autre but dans cette lettre que je vous écris. Il disait un peu avant sa maladie, qui n'a duré qu'un jour : « Je prierai tant Dieu que je serai fille, afin d'être religieuse. » Vous voyez l'innocence ; et que ne donnerait-on point pour être si innocent, et paraître un jour après devant Dieu ? Le pauvre enfant n'a point été fille ni religieuse, mais il est mort comme un religieux au milieu d'une troupe de religieuses qui l'assistaient ; il a été exposé dans le chœur comme une religieuse ; il a été enterré avec elles et par elles. La mort, qui n'a rien d'affreux qu'à cause du péché, ne lui avait point changé le visage ; c'était un petit ange, que des anges, en chantant, mettaient en terre. Il était couronné de son innocence, et des fleurs de la terre dont on lui avait fait une couronne. Je vous dis tout ce petit détail pour vous divertir. Vous avez répondu pour votre petit Joseph ; vous avez promis qu'il ne se laisserait point gagner par le monde, et il l'a vaincu. Le voilà en sûreté, et peut-être qu'il priera pour vous. Je vous demande vos prières et suis, etc. »

Plusieurs de nos poètes ont écrit ou chanté aussi sur la mort des enfants, de ceux qu'on appelle de petits anges ; ils ont fait des vers plus ou moins touchants, et où la fantaisie se prête à la sensibilité. M. Hugo, dans ses premières Odes, a consacré quelques stances à *l'Ombre d'un enfant* :

Oh ! parmi les soleils, les sphères, les étoiles,
Les portiques d'azur, les palais de saphir,

.
.

Enfant ! loin du sourire et des pleurs de ta mère,
N'es-tu pas orphelin au Ciel ?

M. de Chateaubriand nous a montré les mères indiennes aimant à suspendre dans l'air leurs enfants morts et comme endormis, les berçant avec des chants dans les lianes, aux bras des forêts en fleur. Et dans *Atala* il fait ainsi parler une jeune mère sur un tombeau :

« Pourquoi te pleuré-je dans ton berceau de terre, ô mon nouveau-né ? quand le petit oiseau devient grand, il faut qu'il cherche sa nourriture, et il trouve dans le désert bien des graines amères. Du moins tu as ignoré les pleurs ; du moins ton cœur n'a point été exposé au souffle dévorant des hommes. Le bouton qui sèche dans son enveloppe passe avec tous ses parfums, comme toi, ô mon fils, avec toute ton innocence. Heureux ceux qui meurent au berceau ! ils n'ont connu que les baisers et les sourires d'une mère. »

Eux-mêmes, Chateaubriand et Victor Hugo, s'avoueraient vaincus, j'en suis certain, devant la simplicité et la *joyeuseté* tout angélique et angéliquement attique de M. Hamon. C'est une sainte enfance à *la Jardinière*, d'avant Raphaël. M. Hamon ne se joue pas, il n' imagine pas ; même dans ses gaietés, c'est sa pure croyance qui parle, c'est la fleur de son âme qui s'entr'ouvre et sourit. Son adorable Lettre nous a rappelé encore cette Hymne de l'Eglise en l'honneur des saints Innocents, *Salvete flores Martyrum....* ; Hymne légère et charmante, dont les bonnes strophes sont de Prudence. Des Maretz de Saint-Sorlin, cet ennemi de nos amis, cet exagéré et cet extravagant que combattait Nicole, a eu une lueur de grâce poétique en la traduisant. Nous qui n'avons pas d'ennemis et pour qui, à cette distance, ces hommes (pourvu qu'ils soient sincères) ne sont que des hommes, nous pouvons, sans cesser d'être justes, mettre les Stances de Saint-Sorlin en regard de la Lettre de M. Hamon :

Brillez, fleurs des Martyrs, dont la troupe innocente
 Tombe, au lieu de Jésus, sous le fer des méchants,
 Comme un tourbillon dans nos champs
 Rompt les tendres boutons de la rose naissante.

Prémices des Martyrs qui pour Christ se dévouent,
 Vous mourez pour l'Agneau, plus doux que des agneaux ;
 Vous riez devant vos bourreaux,
 Et vos petites mains de vos palmes se jouent.

J'ai nommé Raphaël pour ses divines enfances : le vieux Michel-Ange était moins disposé à sourire à ceux qui naissaient. Agé de quatre-vingts ans, il écrivait à Vasari qui venait de le féliciter sur la naissance de son petit-neveu :

« Cher ami Georges, j'ai pris un très-grand plaisir à la lecture de votre lettre, voyant que vous vous ressouvenez du pauvre vieillard, et aussi en apprenant que vous vous êtes trouvé au *triomphe* de voir naître un autre Buonarrotti, duquel avis je vous remercie autant que je puis et sais faire.

« Mais une telle pompe me déplait bien, parce que l'homme ne doit pas rire quand tout le monde pleure. (On avait trop souvent de quoi pleurer au seizième siècle.) C'est pourquoi il me semble que Léonard mon neveu n'a pas lieu de faire si grande fête pour un enfant qui naît, et de montrer une allégresse qu'il faut réserver pour la mort de celui qui a bien vécu. »

Ici, par contraste avec M. Hamon qu'une mort d'enfant chrétien réjouit et enivre d'allégresse, c'est la gravité d'un front sublime, chargé du poids de la vie, qui accueille sans se dérider une chère naissance ; une sorte de comparaison jalouse y éteint la joie.

Les Anciens n'ont certes pas ignoré les riantes images, correctif et consolation des morts précoces, et ils en ont quelquefois gravé le témoignage au tombeau de ces petits êtres qui ont peu vécu. Quelques-unes de leurs Épitaphes peuvent être rappelées sans dispart, dans cet intervalle de délassement que nous nous accordons :

« Ce n'est pas sans impiété que tu as enlevé sous terre, ô roi Pluton, cette jeune épousée de cinq ans ornée de tous les dons : car telle qu'une rose à la douce haleine dans la saison commençante du printemps, tu l'as coupée à la racine avant qu'elle ait achevé de fleurir. Mais allons, ô Alexandra et Philatos (le père et la mère), ne vous répandez plus en plaintes, en vous lamentant sur l'aimable jeune fille : car elle avait la grâce, elle l'avait si bien sur son visage aux douces couleurs, qu'elle a mérité de rester dans les demeures immortelles de l'Éther. Ayez donc foi aux récits du passé ; car votre noble enfant, ce sont les Naiades qui l'ont ravie comme charmante, ce n'est point la Mort. »

Et celle-ci encore :

« Tu n'es pas morte, Proté, mais tu es passée dans une contrée meilleure et tu habites les îles des Bienheureux en toute allégresse. Là, dans les prairies Élyséennes, tu te plais à bondir sur les tendres fleurs, à l'abri de tous les maux. Ni l'hiver ne t'y afflige, ni la chaleur ni la maladie ne t'importunent, ni la faim ni la soif ne t'assujettissent plus ; plus rien de la vie des mortels n'est pour toi regrettable : car tu vis de la vie inaltérable au milieu des clartés pures, toute voisine de l'Olympe. »

C'est joli, mais froid ; il y a toute la grâce naturelle qui sied au sujet, mais ce qui y fait défaut pour l'effet sincère, c'est l'idée, la conviction intime et profonde qu'en disparaissant ainsi, le jeune être, qui continue bien réellement de vivre, a bien réellement aussi échappé au plus périlleux des combats, au danger d'une perte éternelle de son âme ; effrayante croyance, et qui cependant est au fond de la joie de M. Hamon ! Chez lui du moins, cet effroi est si bien recouvert qu'on ne le sent plus que par l'allégresse qu'il a d'en être délivré.

Un bon janséniste, le meilleur des hommes, mais de ceux qui sont comme figés en esprit sur l'extrémité d'un dogme dur, disait un jour à M. Ballanche, en parlant de quelqu'un dont il discutait la doctrine : « Enfin il ne veut pas croire que les enfants morts

sans baptême sont damnés : concevez-vous une pareille horreur ? » L'horreur, aux yeux de ce bonhomme, n'était pas de croire que des enfants nés et morts d'hier sont condamnés à la géhenne du feu, c'était de n'y pas croire. M. Hamon, avec son petit jardinier, chasse bien loin l'idée de ces convictions farouches, bien qu'au fond il soit des plus avant engagés dans le groupe qui les maintenait ¹. Sa fine spiritualité proteste, sans qu'il le dise, contre ces violentes et brutales images. Son caractère est de trancher sur la religion de ses amis, et, par les fruits qu'il nous donne, il nous reporte au christianisme tel qu'il s'est vu en d'autres contrées, sous d'autres climats.

Ce qui manque à la religion de Port-Royal et en général à la religion gallicane et française (je ne parle pas en vue du moment présent ni des années récentes, je ne pense qu'aux âges écoulés), c'est, on l'a remarqué avant moi, la légèreté, la joie des saints et des enfants de Dieu. Pendant les belles époques de croyance, observez bien, en France il y a plutôt des *justes*, en Italie il y a des *saints*. Cela a tenu à la fois à la nature de

1. On ne peut opposer à M. Hamon de contraste plus expressif et de plus grand *repoussoir* dans son propre groupe que M. de Pontchâteau en sa naïve et grossière intolérance. C'est ce M. de Pontchâteau qui écrivait à M. de Neercassel à Utrecht : « On ne voit de tous côtés que des sujets de gémir par le renversement des maximes les plus constantes de la religion. Les Jésuites en prêchent l'indifférence, et *pourvu qu'on croie en Jésus-Christ, cela suffit pour le salut*. Un d'eux a assisté un soldat hérétique à la mort dans Amiens, où il fut passé par les armes, et *a fait prier Dieu publiquement pour lui*, espérant bien de son salut sans lui faire faire abjuration. Il traita même d'ignorant une personne qui lui témoigna en être surprise. *Il se contenta de lui faire prononcer des actes de foi et d'amour de Dieu, et de lui faire lire le dix-septième chapitre de l'Évangile de saint Jean* (voir ce chapitre du plus beau et du plus large christianisme). Il fallait encore ce digne couronnement aux excès qu'ils commettent. » (Lettre du 24 mars 1676.) — Il serait à souhaiter que les Jésuites n'eussent jamais commis de plus énormes excès. Nous n'avons jamais de ces impressions d'un jansénisme tout vert et tout cru en lisant M. Hamon.

l'esprit français, et à ce qu'on a été aux prises avec le Protestantisme et tout occupé à s'en démêler. Le Catholicisme gallican a toujours été occupé à se débarrasser et à se garantir de quelque chose : c'est ainsi qu'il a rejeté successivement le Protestantisme, le Jansénisme et le Jésuitisme. Mais de cette habitude même de retranchement et d'abstention, il lui était resté un fond de tempérament plutôt janséniste. Je veux dire seulement qu'une certaine dose de critique s'y était mêlée jusqu'au sein de la foi. En France (et j'excepte toujours les temps récents), on a volontiers cheminé dans cette voie, entre Nicole et Bourdaloue, Bossuet présidant le tout, et semblant tenir l'équilibre. Pourtant on peut trouver que le caractère d'une telle dévotion est en général bien plus sérieux et austère qu'aimable : il y a du terrible au fond. Le dogme de la *NON fréquente Communion* y est entré pour quelque chose. J'oserai dire qu'il en a été en France de notre religion comme de notre poésie : il y a eu du Boileau, qui a réglé, mais resserré l'une, et de l'Arnauld, qui a réprimé l'autre. Arnauld, désavoué, subsistait encore et gardait l'estime. En d'autres pays au contraire, et surtout en Italie, il s'est pu voir de tout temps une religion sans critique aucune, mais aussi sans tristesse, avec plus de bonhomie et de naïveté et toute semée de joie et de sourires : témoin sainte Catherine de Sienne et saint François, — saint François, le saint favori de l'Italie, le meilleur, le plus aimable, le plus tendre des saints. M. Hamon, à certains égards, et quoique accessible à la crainte, laisse voir, dans ses écrits de dévotion, de cette joie et de cette allégresse ; il est plein de ces sourires et de ces fleurs.

Entre les justes de Port-Royal (car Port-Royal n'a que des justes, et point de saints), il est le seul de son espèce, et on ne peut tout au plus rapprocher de lui que M. de Tillemont qui chantait ses doux cantiques en marchant, Lancelot qui riait parfois sans cause, et Fontaine dont le cœur simple bondissait si allègrement.

Bossuet quelque part a dit : « Les livres et les préfaces de Messieurs de Port-Royal sont bons à lire, parce qu'il y a de la gravité et de la grandeur ; mais comme leur style a peu de variété, il suffit d'en avoir vu quelques pièces. » Bossuet n'aurait pas dit cela des livres et du style de M. Hamon, qui tranchent sur l'uniformité de ces autres Messieurs. M. Hamon n'est point de ceux en qui « une exactitude sèche et triste ternit les esprits et insensiblement les éteint ; » il est le contraire. Encore une fois, c'est un solitaire qui rappelle les ascètes de l'Orient. A le voir, on lui donnerait l'aumône ; et il a des paroles d'or, il porte l'encens et la myrrhe. C'est un roi-mage en haillons.

Dans le recueil de ses Lettres, il y en a une autre bien remarquable, d'un ton plus sombre que la précédente, mais qui nous exprime avec non moins de beauté ce qu'on appellerait la promenade mélancolique de M. Hamon ; son symbolisme universel, sa contemplation chrétienne devant le *châtaignier* comme fera Bernardin de Saint-Pierre devant le *fraisier*. C'est de la sorte que rêvent au sein de la nature les Oberman chrétiens. Cette lettre se rapporte, je le pense, aux dernières saisons de sa vie, à son dernier automne peut-être, et quand il sentait déjà ce monde visible lui échapper. Il écrit à un médecin de ses amis intimes (à M. Dodart ou à quelqu'un de pareil) :

« Monsieur,

« Je vous suis obligé de vos bons soins et de vos bons avis : *Frater qui adjuvatur a fratre, velut civitas firma* (le frère qui est aidé par son frère est comme une ville forte). Je perds entièrement le repos, je n'ai commencé à dormir cette nuit qu'à trois heures. Quand je suis avec quelqu'un, je parle avec quelque gaïeté ; mais quand je suis seul, je me trouve triste et me jette sur mon lit. Pour dissiper cela, je me traîne le mieux que je puis pour m'aller promener, et je rêve en m'occupant de mes pensées. J'allai hier seul à mon ordinaire dans le parc, qui est à présent aussi solitaire que les déserts de la Thébaidé¹ ; j'y allais, comme je vous dis, pour me défaire de moi, et pour m'abandonner aux premiers objets qui se présenteraient à mon esprit. Comme je m'étais caché dans le bois, et que je ne pouvais rien voir que des arbres, je n'eus point aussi d'autre conversation. J'allai m'asseoir sur un siège qui est encore du temps passé, et qui était couvert de mousse ; cela me fit souvenir de ce verset des Lamentations « *Vix Sion lugent...* Les rues de Sion pleurent, parce qu'il n'y a plus personne qui vienne à ses solennités. » Mais comme je n'étais pas en humeur de faire le procès à personne, et que je n'avais pas le courage de me le faire à moi-même, j'arrêtai les yeux sur ce siège, et non pas sur ceux qui l'y avaient fait mettre : je remarquais, en le voyant, que des plantes qu'on arrose tous les jours avec soin séchent dans les meilleures terres, et que cependant il venait quelque chose jusque sur du bois sec. Cela me fit souvenir de ces plantes qui croissent sur des murailles et sur des roches, et de la mousse qui vient sur les tuiles. Il me semblait que tout cela me condamnait, et que c'était avec grande raison que l'arbre stérile était condamné au feu, n'y ayant point de bonne excuse de ce qu'on n'apporte point de fruit, en quelque lieu que ce puisse être, quand on a été planté de la main de Dieu même. Je ne puis vous dire toutes les pensées qui me vinrent là-dessus... *Les créatures qui nous instruisent ressemblent aux lettres hébraïques qui signifient des choses toutes contraires, selon la diversité des points qu'on y met, qui les déterminent si différemment...* (J'abrége ici quelques subtilités par trop raffinées.)

« Vous pouvez voir, continue-t-il, dans tout ce que je vous dis des traces de ma maladie ; mais n'importe, il me semble que je suis un peu plus remis en vous écrivant ; ainsi je continuerai de vous dire mes petites rêveries. Étant assis sur ce banc, j'avais devant moi un pauvre châtaignier, qui avait été planté là afin de faire une espèce d'encoignure, et d'être là, non pas comme une pierre, mais comme un arbre angulaire, pour servir de commencement à une allée, et de fin à une autre ; mais les arbres qui étaient derrière, étant trop grands, l'avaient empêché de croître suffisamment : ce qui est beau, c'est

1. Sans doute après la dernière dispersion de 1679.

que) la nature qui fait toujours bien ce qu'elle fait, comme dit notre Hippocrate¹, et qui est savante et admirable jusque dans les choses insensibles, avait porté toutes les branches de ce pauvre arbre du côté du soleil, et d'où lui venait la vie. Il est visible qu'il fuyait cette ombre mortelle de toute sa force. Je trouvais les arbres des forêts plus sages que les hommes... Car au lieu de porter leurs branches du côté du vrai soleil qui est la vie même qui les fait vivre, ils les portent du côté de la mort, afin de périr plus tôt... Cet arbre m'apprit encore que ce n'est point assez de fuir le monde, si on ne le fuit autant qu'il est nécessaire pour se sauver. Quoiqu'il eût appelé le soleil à son secours, et qu'il lui eût tendu comme les bras, il n'a pas laissé de mourir, n'ayant pu croître assez promptement pour prendre le dessus; ce qui fait voir qu'il est étrangement dangereux, non-seulement de demeurer dans le monde, mais aussi d'en demeurer trop proche, ou, n'étant pas libre de toute sorte d'engagement, de ne faire pas des efforts et des violences terribles pour se sauver. Surtout les gens de condition qui sont si élevés font une grande ombre, et il est bien difficile qu'un pauvre arbre, qui n'a pas même de trop bonnes racines puisqu'il souffre un tel voisinage, puisse vivre et porter du fruit à maturité, quand il en est trop commandé. Par conséquent, ceux que Dieu a eu la bonté de transplanter en des lieux où rien ne les empêche de croître, comme vous et moi en connaissons, sont bien obligés de l'en remercier².

Dans un ordre de sentiments tout différents et même opposés, je ne puis m'empêcher de faire un rapprochement qui n'aurait pas toujours paru un criant contraste. Il y a eu en notre temps un homme qui avait d'abord rêvé et prêché éloquemment une régénération religieuse sincère, une réforme grandement chrétienne, et, à certains moments que je n'ai pu oublier, dans une

1. M. Hamon citant avec bonheur son Hippocrate jusqu'aux pieds de Jésus-Christ, c'est comme Pascal dans ce magnifique morceau où reparait Archimède à titre de prince de l'intelligence, de *prince de son ordre*. La marque de la vocation naturelle persiste encore jusque sous la Croix.

2. Se rappeler les vers de Virgile au livre II des *Géorgiques*, à l'endroit où il dit que les rejetons qui produiront des fruits s'ils sont transplantés dans une campagne découverte, restent stériles tant que la grande ombre maternelle les opprime et les dévore :

Nunc altæ frondes et rami matris opacant,
Crescentique adimunt fetus uruntque ferentem.

Mais M. Hamon, dont ces beaux vers rendent si énergiquement la pensée, lisait l'Écriture, saint Bernard et Hippocrate plutôt que Virgile.

des courtes haltes de sa route, je l'ai vu aux champs sous de beaux ombrages, parlant passionnément des choses de Dieu, entouré de jeunes amis et de disciples qui ne désiraient rien tant que de régler leur vie et leur pensée sur ses conseils et ses maximes : le nom de Port-Royal (sinon pour la doctrine, du moins pour l'impression morale et les souvenirs de vertu) était quelquefois prononcé en ces heures d'union trop passagères. M. de La Mennais, car c'est lui, toujours extrême, toujours emporté au delà, à l'instant où il allait rompre violemment avec le plus cher de lui-même, avec la première moitié de sa carrière, et passer, enseignes déployées, au parti du siècle, seul une dernière fois aux champs, dans cette retraite sauvage de La Chesnaye où il avait si souvent dévoré son cœur et d'où en idée il envahissait le monde, écrivait les versets que voici, au paragraphe xxxi de ses *Paroles d'un Croyant* :

« Je voyais un hêtre monter à une prodigieuse hauteur. Du sommet presque jusqu'au bas il étalait d'énormes branches qui couvraient la terre alentour, de sorte qu'elle était nue ; il n'y venait pas un seul brin d'herbe. Du pied de ce géant partait un chêne qui, après s'être élevé de quelques pieds se courbait, se tordait, puis s'étendait horizontalement, puis se relevait encore et se tordait de nouveau ; et enfin on l'apercevait allongeant sa tête maigre et dépouillée sous les branches vigoureuses du hêtre, pour chercher un peu d'air et un peu de lumière.

« Et je pensai en moi-même : « Voilà comme les petits croissent à l'ombre des grands. »

Mais l'inspiration du Croyant de La Chesnaye, est-il besoin de la faire remarquer ? n'est pas du tout la même, sous la même image, que celle du solitaire de Port-Royal ; il est uniquement préoccupé de la question terrestre ; il a surtout hâte de conclure contre les

grands, contre le hêtre qu'il faut abattre. M. Hamon ne demande à Dieu que d'être mis hors de l'ombre funeste, et il le remercie d'avoir été transplanté.

La lettre de M. Hamon se prolonge sur ce ton de méditation symbolique ; j'en ai assez indiqué le sens et la portée. Il y règne comme un pressentiment d'une fin prochaine ; on y reconnaît dans un des plus ingénieux exemples cette espèce de beauté calme et triste d'un chrétien sur son déclin, qui contemple et médite les divines harmonies de la nature.

Durant l'intervalle des neuf années qu'on appelle la Paix de l'Église, M. Hamon continua d'habiter Port-Royal des Champs, et d'exercer la médecine des pauvres dans toutes les campagnes d'alentour. Il fit pourtant, en 1675, un voyage à Aleth, près du vénérable évêque Pavillon, duquel il dit « qu'il est comme le soleil, et beau à voir dans son couchant. » Il le guérit d'une affection iliaque très-dangereuse, s'étant opposé aux remèdes violents que le médecin du lieu voulait lui donner : M. Hamon, dans sa médecine circonspecte et prudente, avait pour principe « qu'il vaut mieux jeter de l'eau que de l'huile sur le feu. » Il accomplit un autre pèlerinage encore aux abbayes de La Trappe, de Saint-Martin-lez-Tours, de Saint-Cyran et de Clairvaux ; ce fut dans l'été de 1677. Il était allé à La Trappe non-seulement comme pieux visiteur, mais en médecin et pour y voir le saint abbé qui était assez gravement malade. L'abbé de Rancé faisait cas de M. Hamon et de ses écrits.

Lors de la persécution recommençante en 1679, M. Hamon fut laissé comme médecin près des religieuses de Port-Royal et de mademoiselle de Vertus.

Vers la fin de l'année 1682, il eut une grave maladie durant laquelle les religieuses firent bien des prières et un vœu pour sa guérison ; il survécut quatre années encore. L'année même où il mourut (1687), il avait été obligé, au mois de janvier, de venir à Paris, à la Faculté de médecine, pour y présider à la thèse de M. Dodart, fils du premier Dodart son excellent ami, et qui l'était grandement aussi de Port-Royal. M. Hamon y présida avec éclat. Il apparut avec l'audace de son humble pauvreté aux yeux de ses confrères, qui contemplaient en lui, nous dit Fontaine, des robes et des habits de doctorat inconnus à la Faculté, de laquelle il ne cessait pas d'être l'ornement. A cette occasion il avait relu en peu de jours Hippocrate, Galien, Alexandre de Tralles, tous ses anciens auteurs de médecine, et il s'y épuisa. Il revit durant ce court séjour à Paris son ancien élève, M. de Harlay, qui resta enfermé plusieurs heures avec lui, au grand étonnement des gens de l'antichambre qui n'avaient vu entrer dans le cabinet qu'une espèce de paysan.

A son retour à Port-Royal et après ce voyage qu'il fit de pied, M. Hamon tomba malade. Les soins de M. Dodart ne le purent guérir. Il mourut le 22 février 1687, à soixante-neuf ans, bénissant Dieu de se voir mourir dans la maison des saints où il avait vécu durant trente-sept ans. A l'entrée de sa nuit d'agonie, on l'entendit répéter de temps en temps l'unique mot de *silence*, et quelquefois ces autres mots : *Jesus, Maria ; sponsus et sponsa !* digne serviteur, jusqu'au bout, des pudiques épouses, et commémorant encore de sa lèvre refroidie le virginal et mystique hymen.

Racine, dont il avait été comme le précepteur, par

les soins particuliers qu'avec M. Le Maître il avait pris de lui enfant, demanda par son testament que son corps fût inhumé dans le cimetière du dehors de la maison de Port-Royal des Champs, au pied de la fosse de M. Hamon. Boileau fit, pour le portrait de M. Hamon, quelques vers qui n'ont de prix que comme témoignage d'estime.

Lui-même M. Hamon, il avait composé sa propre Épitaphe en beau latin augustinien, en des termes d'une consonnance symétrique et avec une austérité tressée d'élégance.

La Faculté de médecine de Paris accueillit et fit mettre son portrait parmi ceux de ses docteurs illustres; ce portrait se voit encore aujourd'hui à l'École de médecine dans la salle du Conseil, ou plutôt il devrait s'y voir, mais il est comme caché dans un coin plein d'ombre. M. Hamon y est représenté, habillé simplement à la manière des gens de campagne, ou du moins il n'a du docteur qu'un livre ouvert devant lui. Ceux qui savent à quel homme ils ont affaire reconnaissent avec plaisir, en la cherchant, cette figure fine et douce, un peu penchée; au regard malin et glissant, tendre, qui au besoin semblerait un peu rusé, et qui sent son Normand; aux cheveux longs, négligés, à la paysanne, laissant tomber une mèche détachée sur le front. Le caractère général de la physionomie est celui d'une humilité souriante¹.

M. Hamon eut pour successeur comme médecin de Port-Royal des Champs et aussi de mademoiselle de Vertus M. Hecquet, devenu également célèbre²; mais

1. On peut chercher à l'*Appendice* du présent volume une note développée sur M. Hamon en tant que docteur, et sur ce qu'il a laissé d'écrits médicaux.

2. M. Hecquet habita le saint désert de 1688 à 1693, et commença par imiter en

de tous les médecins ordinaires de Port-Royal, ou amis de Port-Royal, Pallu, Dodart, Hecquet, le médecin par excellence au sens littéral et au sens spirituel est M. Hamon. Il a justifié pleinement ce que, dans ses premières années de vocation, lui écrivait la mère Angélique (1658) : « Après le grand don d'un parfait confesseur, il n'y a rien de plus important que celui d'un médecin vraiment chrétien, qui exprime par toutes ses actions et ses paroles les saintes maximes du Christianisme. »

Comme touchante figure de consolateur à mettre près de lui durant cette captivité des religieuses, il ne faut pas oublier M. de Sainte-Marthe, confesseur de Port-Royal. M. de Sainte-Marthe, successeur et lieutenant de M. Singlin, n'a pas tout à fait le rang ni l'office de supérieur proprement dit. M. Singlin mort, ce fut proprement M. de Saci qui, d'accord avec Arnauld, fut le directeur de Port-Royal. La fonction de M. de Sainte-Marthe est plus humble, plus unie, plus ordinaire dans sa simplicité. La chose qu'il croyait le moins avoir, c'était l'autorité ou l'insinuation, le don d'infaillibilité, le coup d'œil intérieur par lequel on assigne à chacun l'emploi de son talent. Ce à quoi il aimait à se borner, c'était « à *aider* par la confession ou autrement les personnes qui prenaient conseil de gens plus

tout son devancier, dans les mortifications et les jeûnes comme pour la science et la charité. Sa santé altérée le força alors de quitter Port-Royal et de revenir à Paris. Il s'y distingua bientôt par des écrits nombreux qui le placèrent à la tête des médecins de son temps; mais il ne cessa à aucun moment d'être avant tout le chrétien rigide et l'homme des pauvres. Ses derniers écrits, en 1736, furent contre l'œuvre des *Convulsions* et pour prouver qu'elles étaient chose naturelle et non miraculeuse. Il se séparait en cela, et comme Du Guet dont il était l'ami particulier, des jansénistes fanatiques de la troisième génération. Il resta fidèle à l'esprit de ce que j'appelle les Port-Royalistes éclairés.

éclairés que lui, à ne les voir et ne les entendre qu'en supposant qu'elles avaient déjà réglé leur vie d'une manière chrétienne, et qu'il n'avait qu'à les *justifier* dans leurs bonnes dispositions. » Vicaire et non curé, confesseur et non directeur, voilà la vraie nuance (*prodesse quam præesse studiosior*). Si j'ai eu de la peine à bien discerner les traits de la figure de M. Hamon dans ce beau portrait qui est conservé à la Faculté de médecine, mais qui est comme enseveli dans l'ombre, j'ai éprouvé une bien plus grande difficulté, au moral, à saisir quelques traits particuliers et distincts de M. de Sainte-Marthe, quelque variété de physionomie reconnaissable, dans l'uniformité constante et terne de son caractère et de sa vie. S'il me voyait chercher cette variété dans un désir de représentation profane, lui-même il en souffrirait ; il la jugerait peu compatible avec la suprême Vérité, qui s'en passe très-bien. Il nous citerait le mot de l'Écriture : « *Je suis le Seigneur, et je ne change point.* — Ayons, aimait-il à dire, ayons quelque part à cette immutabilité qui est le caractère des véritables Chrétiens. — L'uniformité qu'il a gardée pendant toute sa vie, disait-il encore en parlant d'un de ses pareils en vertu, a été une suite de l'union intime qu'il avait contractée avec cette même Vérité qui ne saurait changer, et qui est toujours semblable à elle-même. » Quand on veut dignement parler de ces hommes et de cette race de justes, il ne faut rien garder en soi de l'Alcibiade de Platon, qui demandait toujours du nouveau.

Claude de Sainte-Marthe, né à Paris le 8 juin 1620, d'un père avocat au Parlement, et qui appartenait à une branche de l'illustre famille de ce nom, si féconde

en mérites solides et en doctes personnages, eut, dès la tendre jeunesse et au sortir de ses études, le goût du recueillement et de la prière; rien d'éloigné de la pureté chrétienne ne l'occupa jamais, et aucun contact du siècle ne l'effleura. Il commença par se retirer à Chant-d'Oiseau, terre de son père en Poitou, pour s'y livrer uniquement aux œuvres du salut. Puis il entra dans une Communauté d'ecclésiastiques, se prépara au sacerdoce et le reçut. Le crédit de sa famille le portait, pour peu qu'il se fût laissé faire, aux bénéfices ou aux dignités. Il refusa d'être trésorier de la Sainte-Chapelle, et déclina cette prélature qui nous paraît un peu gaie depuis *le Lutrín*, mais qui lui paraissait, à lui, redoutable. Il avait pour principe de conduite un éloignement absolu de tout ce qui distingue, de tout ce qui fait qu'on est remarqué et qu'on est quelqu'un. Rien de curieux en lui, rien de flatté ni d'amusé. Dans un voyage qu'il fit en Dauphiné et en Savoie, il déroba le plus qu'il pouvait son nom, même à ses hôtes et à ceux qu'il édifiait, chemin faisant, par sa piété: « Je vous dirai bonnement, ma Mère, écrivait-il à une Supérieure de la Visitation, que je gagne quelquefois beaucoup de n'avoir point de nom, car chacun dans l'occasion m'en donne des qualités comme il lui plaît. A Annecy je passais pour un ecclésiastique de Saint-Sulpice, à Grenoble pour l'aumônier d'un abbé, autre part pour un père de la Mission; à Belley, dans l'hôtellerie on me parlait de moi-même sans savoir qui j'étais, et on m'attribuait plus de bonnes qualités que je n'en ai. A Saint-Claude, on me prit pour un homme qui cherchait une cure, et je vois que vous savez aussi peu qui je suis que les

autres, puisque vous me donnez la qualité d'abbé. — Le nom que je désire avoir chez vous, ma Mère, est celui de *pêcheur* et de *pauvre voyageur*. » Et il terminait cette singulière lettre en disant : « Tel que je suis, ma Mère, je suis tout à vous. Je voudrais bien vous dire en vérité que c'est une personne qui n'a ni nom, ni vie, ni qualité, ni richesses, ni parents, ni amis, ni maison, ni lieu, qu'en Jésus-Christ. » Il était déjà selon l'esprit de M. Singlin, lorsqu'il fut attiré vers lui par sa réputation de grand directeur spirituel. Il résista tant qu'il put aux charges d'âmes que lui voulut donner ce supérieur clairvoyant, qui accueillait en sa personne un prochain auxiliaire et coopérateur. Il préféra le monastère des Champs à la maison de Paris, et y vécut d'abord en solitaire; il y était depuis quelques mois lorsqu'on le pressa de se charger de la cure de Mondreville (ou Mondonville), terre située dans le diocèse de Sens, qui appartenait à Port-Royal. Il ne l'accepta que parce qu'il la vit sans pasteur. Le vicaire de cette paroisse avait été tué d'un coup de mousquet dans la seconde guerre de Paris, et le curé était mort de frayeur; personne ne voulait aller dans un lieu si désolé par les guerres (1652). Il y remplit les devoirs de curé en homme vraiment apostolique. Il n'y vivait que de pain et d'eau. Sa maison était ouverte aux pauvres, qu'il consolait par ses instructions, et dont il soulageait la misère par ses libéralités. Les soldats avaient tellement ravagé et pillé ce lieu, que les plus riches des habitants n'avaient pas de pain à manger, ni même de paille pour se coucher. Les soins qu'il y prit des malades lui causèrent une fièvre pernicieuse, qui le réduisit à l'extrémité. Mais le pis est qu'il trouvait des

cœurs durs et qu'il désespérait de briser ; il n'y resta que dix-huit mois. Après son retour à Port-Royal, il fut appliqué, bien malgré lui, à la conduite des religieuses et à la prédication. M. Singlin le décida à aller à la maison des Champs pour y remplacer en qualité de confesseur M. Arnauld, quand la Censure de la Sorbonne força celui-ci à se retirer. M. de Sainte-Marthe, qui voyait l'orage prêt alors à les envelopper tous, pensait ne s'engager que passagèrement et pour quelques semaines ; il fut retenu à ce poste pendant plus de vingt ans (1656-1679) : c'est ce qu'il appelait avoir été chargé de chaînes toute sa vie. Il avait de lui-même la plus humble idée, et il estimait n'avoir réussi à rien : « J'ai été plus de vingt années dans un monastère, et je sais aussi peu ce que doit faire un confesseur pour y servir certaines âmes, que le premier jour que j'y ai été établi. » Pas un n'a poussé plus loin que lui cette sainte manie chrétienne de se rabaisser : « Je suis une personne qui est aussi peu propre à l'action qu'à l'étude, qui n'a ni le don de prêcher, ni l'industrie de s'insinuer dans l'esprit des hommes pour les porter au bien, ni assez de lumières pour résoudre leurs doutes, ni aucune adresse pour leur faire goûter les choses du salut. » Il insistait sur ce dernier point : « Je n'ai point ce secret d'ouvrir les cœurs pour y faire entrer les vérités de l'Évangile et l'onction du Saint-Esprit ; je n'ai rien de cette force, de cette liberté, ni de cette bonté des véritables pasteurs, qui ne se rebutent jamais des plus grandes difficultés. » Et cependant nous avons de lui de beaux et tendres accents en faveur des religieuses, dans sa lettre ¹ à l'ar-

1. Voir précédemment, page 79.

chevêque au début de la persécution. A l'époque de la captivité où nous sommes, il prit courageusement la défense de son pieux troupeau dans des écrits publics, notamment dans un écrit intitulé : *Défense des Religieuses de Port-Royal et de leurs Directeurs, sur tous les faits allégués par M. Chamillard, docteur de Sorbonne, dans ses deux libelles....* (août 1667); il ne faut pas confondre cet ouvrage avec l'*Apologie pour les Religieuses de Port-Royal....* (1665), à laquelle il prit part, dit-on, mais qui est aussi et surtout de MM. Arnauld et Nicole, et qui porte leur cachet bien plus que celui de M. de Sainte-Marthe. Cette *Apologie* en effet, par le ton polémique, fut loin de contenter tous les amis : « Madame de Longueville m'a avoué, écrivait plus tard Nicole un peu intimidé et revenu, qu'elle n'a jamais pu goûter l'*Apologie des Religieuses de Port-Royal*. Je sais que M. de Saint-Cyran (Barcos) et M. Guillebert l'ont aussi fort désapprouvée, et qu'ils ont soutenu qu'on ne pouvait écrire de cet air contre un archevêque. » M. de Sainte-Marthe n'était pas homme à outrepasser ainsi les bornes. Laissons donc à Nicole et à Arnauld ce qui est à Arnauld et au second d'Arnauld. La *Défense* de M. de Sainte-Marthe en faveur des pieuses filles qui lui étaient confiées, et dont il était responsable depuis la mort de M. Singlin, porte directement contre M. Chamillard qui, par des dénonciations publiques, avait violé le devoir de tout confesseur, même d'un confesseur imposé. Cette *Défense* est ferme, modérée, pertinente sur tous les points, et elle concède qu'il a pu y avoir quelques fautes commises, mais non celles qu'on incrimine ¹. Éloigné du monastère durant toutes ces

1. On lit dans cette *Défense* (page 19), à propos des *petites Écoles*, un beau

années, il écrivait et faisait parvenir aux religieuses des lettres pleines d'onction et de réconfort. Sa méthode et son conseil, c'était d'opposer à l'orage et à tous les assauts une humilité invincible. Il envoyait aux sœurs des passages tirés des Évangélistes et des plus grands saints, à l'appui de cette forme de résolution inébranlable. J'y remarque ce mot de saint Paulin : « L'humble de cœur étant le cœur de Jésus-Christ, il devient magnanime de la magnanimité d'un Dieu, et par conséquent aussi invincible que lui-même. » Parmi les petits Traités composés pour ces circonstances et attribués à M. Hamon, il en est un ou deux qui peuvent être de M. de Sainte-Marthe. Mais voici une particularité unique : pendant que les religieuses étaient encore gardées prisonnières en leur maison des Champs, non pas dans les premiers temps, je crois, mais quand les gardes se furent un peu relâchés et que les jardins furent redevenus libres, « M. de Sainte-Marthe avait la charité de partir au soir de Paris, ou de la maison où il demeurait près de Gif, et de se trouver à une certaine heure dans un endroit marqué, assez éloigné des gardes. Il montait sur un arbre assez près du mur, au pied duquel étaient les religieuses à qui il faisait un petit discours pour les consoler et les fortifier. C'était pendant l'hiver. » — J'ai vu des gravures de Port-Royal représentant cette scène singulière et naïve, qui a pu se renouveler quelquefois.

Une note de Racine, trouvée dans ses papiers, et

passage qui est textuellement le même que celui que j'ai cité (au tome III, page 397), et qui ne diffère qu'à peine du mémoire qu'on lit à la page 48 du *Supplément au Nécrologe*, soit qu'on ait extrait ensuite ce petit mémoire de la *Défense* de M. de Sainte-Marthe, soit que lui-même, l'ayant déjà composé, il l'ait fait entrer dans sa *Défense*.

qu'il n'aurait certes employée qu'avec la plus grande réserve s'il avait mené à fin son *Histoire de Port-Royal*, est à donner ici dans toute sa vivacité; c'est en sortant d'un entretien avec Nicole qu'il dut l'écrire :

« Deux partis dans la maison : l'un, la mère Angélique, la sœur Briquet, et M. de Saci; l'autre, la mère Du Fargis, M. de Sainte-Marthe, et M. Nicole. Ces derniers avaient toujours raison; mais, pour l'union, M. de Sainte-Marthe cédait toujours.

« M. Nicole dit que *c'est le plus saint homme qu'il ait vu à Port-Royal*. Il sautait par-dessus les murs, pour aller porter la communion aux religieuses malades, et cela de l'avis de M. d'Aleth; en sorte qu'il n'en est pas mort une sans sacrements¹. Cependant la mère Angélique de Saint-Jean n'avait nul goût pour lui; et, quoiqu'il le sût, il n'en était pas moins prêt à se sacrifier pour la maison. »

Si M. de Sainte-Marthe défendait les religieuses au dehors, il ne les flattait pas au dedans; il avait pour maximes, « qu'il faut d'autant moins parler à des religieuses qu'elles désirent plus que nous leur parlions; que le plus ordinaire langage d'un prêtre doit être la prière, et son principal but, de mettre ceux qui le consultent en état de prier; que les religieuses n'ont besoin que de savoir quelle est la passion principale d'où naissent leurs plus grands défauts, pour en gémir devant Dieu et s'en humilier devant leurs sœurs. — Je voudrais, disait-il, que les religieuses n'eussent des yeux que pour voir leurs défauts, que pour les condamner, que pour en faire pénitence, et qu'elles eussent assez de charité pour supporter ceux des autres. » M. de Sainte-Marthe, avec ces stricts principes

1. Ceci ne doit pas être exact et est dit trop absolument, comme on a l'habitude de faire en conversation. Ce qu'on en peut conclure, c'est que des cinq religieuses qui moururent pendant la captivité, il y en eut quelqueune peut-être que M. de Sainte-Marthe put ainsi administrer par contrebande.

que rien ne tempérât dans la pratique, ne devait point aller à la sœur Eustoquie.

La Paix de l'Église rendit M. de Sainte-Marthe à ses fonctions régulières de confesseur. Il les remplit jusqu'au mois de mai 1679, qu'il fut obligé, et pour toujours, de s'éloigner. Il se retira chez une de ses parentes à Corbeville, sur la paroisse d'Orsay, à une lieue et demie de Gif; il y passa le reste de ses jours, dix années encore, et n'en sortit plus que pour faire un voyage en Flandre et en Hollande, une visite aux amis exilés. Les deux volumes de *Lettres* qu'on a publiés de M. de Sainte-Marthe, et où il est à regretter qu'on n'ait pas mis le nom des personnes (ce qui fait le principal intérêt des Correspondances), nous le montrent dans cette dernière retraite, réduit selon ses vœux à la solitude de sa chambre, n'ayant plus de juridiction que sur la chapelle du château où il demeurait, et déchargé du poids de toute autre responsabilité que celle de son âme. Il est dans le repos, dans la paix, dans le secret (*orans, legens, latens, silens*); il mène une vie toute cachée en Jésus-Christ, heureux de penser qu'il est de ceux qui ne font de bruit ni en vivant ni en mourant. Il ne se plaint de rien; il n'accuse les hommes d'aucune injustice, et croit qu'il n'a eu ni ennemis ni tribulations. Si Dieu n'a pas choisi le lieu où il habita et travailla tant d'années, ce cher désert de Port-Royal, pour y bâtir sa maison et pour y amasser son peuple, tout est bien; il n'élève pas un murmure, il est content de la dernière place où il se voit rejeté. *Se tenir en repos*, il a sur ce sujet une lettre (la troisième du tome II), qui est presque digne de Nicole (je suis ici dans les nuances du gris au

moins gris); il en a une autre sur les voyages (la cinquième du même tome), et une autre (la huitième), qui donnent l'idée d'un demi-sourire. Mais que ce sourire a besoin d'être saisi de près au passage ! combien M. de Sainte-Marthe sourit peu ! « Pour voir les choses telles qu'elles sont, pense-t-il, il faut, autant qu'on le peut, avoir les yeux d'un mourant. » Quant à prétendre montrer de l'esprit ou le moindre agrément lorsqu'il tient la plume, cette idée l'eût effrayé : « Nous devons craindre tous les talents que nous ne pouvons cacher. » Il sait l'accueil de ceux qui ont le beau langage à leur disposition et les belles connaissances : « Qu'est-ce que la connaissance d'une vérité que nous ne pratiquons jamais ? » Tel que nous le voyons, M. de Sainte-Marthe était un des rares hommes en qui ce sublime génie de Pascal avait une parfaite confiance : ce fut lui de préférence, entre les confesseurs, qu'il envoya querir plusieurs fois dans sa dernière maladie, et à qui il communiqua les plus secrets mouvements de sa conscience.

On parle toujours du siècle de Louis XIV comme d'un grand siècle religieux, d'un siècle qui doit faire honte à ceux qui ont suivi, pour la doctrine et la foi ecclésiastique. Mais du temps de Louis XIV, les clairvoyants et les véridiques, tels que M. de Sainte-Marthe, en parlaient autrement et comme du plus relâché des siècles ; se reportant en idée aux âges, réputés meilleurs, de saint Bernard et de ces directeurs chrétiens d'autrefois, il écrivait par exemple :

« Nous sommes à présent dans un siècle bien plus commode ; nous pouvons devenir prêtres sans prendre la peine de nous charger de science, et sans avoir jamais rien lu de l'Évangile que ce qui s'en rencontre dans le Bré-

viaire ou dans le Missel, sans savoir qui nous a appelés au ministère, sans en connaître ni la sainteté ni les dangers; de sorte que comme il y a de certains bénéfices qu'on appelle simples parce qu'on n'est obligé qu'à dire son Bréviaire, il semble aussi que, pour être simple prêtre, il ne faille dire que le Bréviaire et la Messe. »

L'ignorance grossière était donc très-habituelle dans le clergé ordinaire du beau siècle de Louis XIV, de même que l'impiété raffinée s'était glissée dans bien des esprits : de loin nous ne voyons que les têtes élevées et les surfaces lumineuses ¹.

M. de Sainte-Marthe, accablé d'infirmités dans ses dernières années, mourut le 11 octobre 1690, à l'âge de soixante-dix ans accomplis. Fidèle à ses habitudes de modestie rigoureuse, il observa durant sa dernière maladie un silence extraordinaire. Ceux qui ne le voyaient qu'une fois, et sans qu'il leur parlât, l'auraient cru sans connaissance; il n'en était rien; mais il n'aimait pas que dans ces morts chrétiennes, et en approchant du moment suprême, on dît de ces mots qui se peuvent répéter : « Est-il si à propos de tant parler quand on est près de paraître devant Dieu ? » — On fit sur lui ce distique qui exprime bien toute sa conduite et son caractère :

Impatiens falsi, verique tenacior, inde
Ingemuit, tacuit, fugit et occubuit.

« Impatient du mensonge et sectateur de la vérité, de là vient qu'il a gémi, qu'il s'est tu, qu'il s'est caché, qu'il s'est consumé. »

1. Dans le cours du siècle cependant, on compterait bon nombre d'estimables Communautés et associations, depuis celle de M. Bourdoise, qui s'essayaient expressément et s'appliquaient à former des prêtres, à rendre les sujets dignes du sacerdoce chrétien. De toutes ces œuvres, la Communauté de Saint-Sulpice a été la plus complète et la plus durable; mais le fait d'une grossièreté moyenne du clergé sous Louis XIV subsiste.

Deux jours après sa mort, son corps fut transporté à Port-Royal des Champs, pour y être inhumé à l'intérieur de la maison.

M. de Sainte-Marthe est une de ces figures qui, si elles se détachent peu du fond général de notre sujet, y entrent et y tiennent le plus profondément ; c'est pourquoi j'ai dû m'y arrêter. Par une seule circonstance de sa vie il offre prise à l'imagination, à celle même qui chercherait dans ces sentiers d'autrefois d'humbles vestiges, de touchants rappels de poésie intime et d'émotion contenue. M. de Sainte-Marthe, de nuit, durant l'hiver, montant sur quelque arbre chargé de givre et faisant à demi-voix de petits discours édifiants aux religieuses qui l'écoutaient dans le jardin de l'autre côté du mur, c'est là un tableau qui fait bien le pendant de M. Hamon allant voir ses malades, monté sur un âne, et lisant en chemin un livre ouvert sur l'espèce de pupitre rustique qu'il s'était dressé au moyen d'un bâton fiché dans la selle. Images imprévues dans des vies si graves ! images presque enfantines, significatives pourtant, et qui ne se peuvent oublier, d'une foi redevenue primitive ¹ !

1. Il est possible que ce genre de doctrines et de sentiments religieux austères se refuse à toute poésie ; mais s'ils en permettent et en souffrent quelqu'une, c'est celle-là, et pas une autre, que je m'étais efforcé d'exprimer dans un petit poème qui fut peu goûté du public lorsqu'il parut, et qui a pour titre : *Monsieur Jean*. Il se rattachait dans ma pensée à ces études sur Port-Royal : c'en est la sobre fleur.

VI

Les quatre évêques patrons de Port-Royal. — M. Pavillon. — Un saint évêque au dix-septième siècle. — Doctrine chrétienne épiscopale. — Protestation de M. Pavillon contre la Déclaration du roi. — Origine de sa liaison avec Port-Royal. — Son Mandement sur la Bulle d'Alexandre VII. — Menace de jugement par commission. — Avènement de Clément IX. — M. de Gondrin et M. Vialart, prélats médiateurs. — Lettre des dix-neuf évêques au Pape. — Madame de Longueville. — Embarras de faire le procès à M. Pavillon. — Son union intime avec les religieuses de Port-Royal. — Divers projets des Port-Royalistes. — De l'île de Nordstrand; les jansénistes actionnaires. — Épisode du Nouveau-Testament de Mons. — Vogue de cette traduction. — M. d'Embrun et son Mandement. — On rit et il se fâche. — Sa Requête au roi. — La contre-Requête de M. Arnauld; piquantes scènes de cour. — Port-Royal en faveur. — Projet de lettre des quatre évêques au Pape, approuvé par le nonce. — Dernière résistance de M. Pavillon. — Chacun cède; paix et joie. — Présentation de M. Arnauld au roi; son compliment. — Caractère de cette paix; médaille et revers. — Signature et délivrance des Religieuses des Champs. — Cérémonie du rétablissement; la procession de Magny. — Séparation des deux monastères et partage des biens. — Belle époque d'automne.

Ce qui sauva Port-Royal dans la crise où nous le voyons si compromis depuis 1660, et d'où, à cette date de 1665-1667, il semblait ne pouvoir raisonnablement se tirer, ce fut l'engagement de quatre évêques dans la même cause, et entre ces évêques, d'un des plus considérés et des plus vénérés pour ses vertus parmi tous ceux de l'Église de France. Un bien plus grand nombre d'évêques s'étaient prononcés à l'origine, con-

jointement avec Messieurs de Port-Royal, pour la doctrine de la Grâce et de saint Augustin ; mais depuis l'arrivée de la Bulle d'Innocent X en 1653, chaque Assemblée générale du Clergé avait amené quelque rétractation et quelque exemple de faiblesse. Le Formulaire d'Alexandre VII s'imposait de plus en plus. Le redoublement des ordres de la Cour et les décisions impératives des Assemblées à dater de 1660 avaient fait fléchir, parmi les opposants, les plus amis même de Port-Royal ; c'est ainsi que l'évêque de Vence, celui qu'on appelait *le célèbre M. Godeau*, après avoir parlé si fort, avait signé ¹. Quatre prélats restèrent seuls inflexi-

1. M. Godeau, qui mérite bien une mention à part à cause de son renom littéraire (voir tome II, p. 258), ne se couvrit pas de gloire aux yeux de ses amis les Jansénistes, de ceux qui y regardaient d'un peu près, dans ces débats au sujet de la signature. Se hâtant d'obéir aux décisions de l'Assemblée de 1660-1661, il commença par recevoir le Formulaire dans son diocèse et le fit signer par son Chapitre ; ce qui ne l'empêchait pas d'écrire à ses amis, M. d'Andilly et autres, pour leur témoigner combien il prenait part à leurs souffrances et à celles de Port-Royal. M. d'Andilly lui écrivait (juillet 1661) : « Pour vous parler avec ma franchise ordinaire et la liberté que notre intime et ancienne amitié me donne, il me semble qu'il ne suffit pas, dans une telle rencontre, d'avoir une charité épiscopale, mais qu'il faut y joindre la vigueur et la générosité de ces grands évêques des premiers siècles, en portant en faveur de la vérité et de la justice la parole de Dieu devant les rois et devant les princes pour les détromper des fausses impressions, etc., etc. » Et il le provoquait à imiter l'exemple que l'évêque d'Angers avait donné en adressant une lettre au roi, dont il lui envoyait une copie : « En vérité, ajoutait-il, je ne saurais assez plaindre ceux qui, n'ayant pas le courage d'agir de la sorte, seront couverts de confusion devant le juste jugement de Dieu, pour avoir fui lâchement au jour du combat... J'attendrai avec impatience votre réponse, et cela parce que je suis à vous autant que vous le savez : car autrement je vous verrais, sans m'enquérir de ce que vous feriez, augmenter le nombre de ceux qui semblent avoir oublié l'honneur qu'ils ont d'être les époux de l'Eglise, tant ils se mettent peu en peine de tout ce qui la regarde. » Piqué d'honneur par ces paroles de M. d'Andilly, M. de Vence écrivit une lettre au Pape et en écrivit une aussi au roi qu'il fit passer par les mains du comte de Brienne le jeune, secrétaire d'Etat. Cette lettre fut très-mal reçue. Le roi, voyant que c'était une lettre d'évêque, dit qu'on la lui présentât quand il serait dans son Conseil de conscience ; et à la séance de ce Conseil, après que le comte de Brienne en eut lu les dix ou douze premières lignes, le Père Annat interrompit en disant : « Qu'est-ce que vous

bles ; c'étaient M. Henri Arnauld, évêque d'Angers, frère de M. d'Andilly et du docteur, et qui montra l'inflexibilité de sa famille avant d'en avoir peut-être l'entière piété ; M. de Buzanval, évêque de Beauvais, fortifié et soutenu par quelques bonnes têtes jansénistes de son Chapitre ; M. de Caulet, évêque de Pamiers, autrefois disciple de Vincent de Paul et de M. Olier, et qui, n'étant qu'abbé de Foix, avait si fort chargé M. de Saint-Cyran dans son procès, cœur honnête, cerveau étroit et formé pour des opiniâtretés successives ; c'était enfin et surtout le saint évêque d'Aleth, Nicolas Pavillon, sorti également des mains de Vincent de Paul, longtemps étranger au Jansénisme et à ces questions, qui ne les examina même directement qu'en 1664, mais dont la conviction, une fois prise, demeura fixe

vient ici conter, Sire, ce petit évêque qui n'a que trois ou quatre paroisses et quinze ou vingt paysans ? » Le Père Annat s'obstinait à traiter le nain de la princesse Julie, comme n'étant encore que le nain de l'épiscopat. Averti de ce propos par M. d'Andilly, M. de Vence écrivait le 24 décembre (1661), en se redressant et se raidissant dans sa petite taille : « Un évêque qui n'a que vingt paysans à conduire en a encore trop, s'il est vrai que les âmes des paysans soient rachetées du sang de Jésus-Christ. » Sur de nouveaux ordres du roi qui lui furent donnés en mai 1662, il signa purement et simplement. M. Godeau, jusque dans ses défaillances, continua de correspondre amicalement avec M. d'Andilly, avec M. d'Angers, et de complimenter les religieuses persécutées. On lui tenait compte de sa bonne intention, en excusant son peu de vigueur. « Les temps étaient si fâcheux pour les disciples de saint Augustin, dit à ce propos M. Hermant en ses Mémoires manuscrits, qu'ils se croyaient obligés de regarder comme leurs amis ceux qui ne leur jetaient point des pierres, d'excuser la faiblesse de ceux qui se laissaient aller au torrent, pourvu qu'ils ne se déclarassent point contre eux d'une manière envenimée, et de dire comme on lit dans un endroit de l'Évangile : *Quiconque ne se déclare point contre moi est pour moi.* » Dans les livres imprimés, les écrivains Port-Royalistes ont toujours ménagé en M. de Vence l'ami de M. d'Andilly. Il est vrai que sitôt que le temps semblait vouloir devenir plus serein, il redevenait courageux, énergique par lettres, un foudre de guerre, parlait de verser son sang qu'on ne lui demandait pas ; il était le premier aux félicitations dans le succès. Enfin ce petit évêque beau phraseur, ce disciple affaibli de Malherbe en vers, nous offre plus vivement et plus galement que d'autres en sa personne le type de ces prélats de la seconde ligne qui, bien qu'ayant signé, continuaient de s'intéresser de tout leur cœur au triomphe de la Verté.

à jamais (*sedet æternumque sedebit*) : une de ces figures d'évêque primitif, assises sur le roc et plus immuables que Pierre. C'est à lui qu'on peut dire que Port-Royal fut redevable, après Dieu, de son salut en cette conjoncture. Figurons-nous bien d'abord ce que c'était qu'un évêque comme Pavillon au dix-septième siècle, et son crédit moral dans l'esprit des peuples.

Né à Paris en 1597, au sein d'une famille bourgeoise parlementaire très-chrétienne, il avait témoigné de bonne heure de sa vocation pour l'étude de l'Écriture sainte et pour la pratique des vertus évangéliques. Il s'y était exercé pendant cinq années sous la direction de Vincent de Paul, qui se servit utilement de lui dans son œuvre commençante des Missions et qui l'appelait son *bras droit*. Ordonné prêtre à trente ans, il sut résister à toutes les vues d'ambition ecclésiastique que pouvait avoir sa famille du côté de la Cour ; et il ne sut pas moins résister, du côté de l'École, aux gloires triomphantes du doctorat : il ne se proposait pour but de ses études « que de bien savoir la religion pour être en état de l'enseigner aux simples. » Il aspirait à être un curé des champs. Cependant il ne put se refuser à prêcher à Paris, et ses sermons à l'église Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie furent remarqués. M. d'Andilly, que le hasard d'abord, ou sa qualité de paroissien, y avait conduit, se déclara son admirateur et se mit à en parler à tout le monde. M. Pavillon devait appartenir à ce genre de prédicateurs sérieux, judicieux et touchants, qui réformaient le goût sans y songer, et dont M. Singlin, un peu plus tard, acheva l'idée excellente ¹. Ses succès dans

1. M. Pavillon avait, selon ses biographes, *le don de la parole* ; lui, il disait (causant un jour avec Brienne) avoir eu plus de facilité à ses premiers débuts

la chaire, et les suffrages qu'ils lui valurent, notamment celui de la duchesse d'Aiguillon, le désignèrent au cardinal de Richelieu pour le siège d'Aleth qui devint vacant en ce temps-là (1637). Pavillon avait quarante ans. Il avait désiré ardemment être curé de village ; il put dire, quand il eut vu Aleth, que Dieu l'avait en quelque sorte exaucé, en le faisant « évêque de village, » tant le pays était pauvre, rude, et tant le champ des âmes y était pénible à défricher.

Une fois arrivé en ce diocèse montagneux, aux confins de l'Espagne, il se dit : « Voilà ma part d'héritage assignée par le Maître, » et durant trente-huit ans il n'en sortit plus. Ce qu'il fit pour civiliser et évangéliser ces contrées sauvages, pour remettre dans l'ordre un clergé déréglé, pour désarmer des gentilshommes violents, pour instruire des populations ignorantes, et pour triompher des résistances de tout genre que la routine, la dureté originelle ou les passions opposent au bien, il faudrait un volume pour le dire¹ ; mais la vénération des contemporains le proclamait assez haut. Dans ce pays de pauvreté, il commença par se faire aussi pauvre que les plus pauvres.

« Peu de temps après son arrivée à Aleth, ayant trouvé, en faisant sa tournée dans la ville, un pauvre homme à l'extrémité, couché sur la

que dans la suite, et que, pour s'être trop hâté de prendre le sous-diaconat avant l'âge et par dispense, Dieu l'avait humilié en lui ôtant de cette facilité première qu'il avait à parler, et lui avait laissé depuis un léger embarras qui le faisait quelquefois rougir en chaire au ressouvenir de son ancienne faute. Mais c'était peut-être là une leçon indirecte qu'il donnait à Brienne à ses propres dépens. Avec ces chrétiens si humbles, on ne sait jamais à quoi s'en tenir ; ils se diminuent tant qu'ils peuvent, et je croirais volontiers que M. Pavillon parlait non-seulement très-bien, mais aisément.

1. Voir la *Vie de M. Pavillon* (3 vol., 1738), rédigée d'après des mémoires originaux, par M. Paris, prêtre, qui n'est pas le diacre Paris.

paille, il ordonna à son maître d'hôtel de lui faire porter un matelas. Ce domestique lui ayant représenté qu'on n'avait pas encore pu se fournir des meubles nécessaires et qu'à peine avait-on des lits pour sa famille (il appelait ainsi ses domestiques) : *Faites porter*, répliqua-t-il, *à ce pauvre malade le matelas de mon lit ; car je ne puis le laisser dans l'état où je l'ai vu.* »

Dans les visites fréquentes et non solennelles, qu'il faisait à toutes les parties de son diocèse, accompagné d'un seul ecclésiastique et d'un valet, il découvrait des coins perdus où les pasteurs des âmes avaient bien rarement pénétré. Allant à un de ces hameaux qui n'étaient d'aucune paroisse, pour y visiter une malade, il eut à passer par un pas très-dangereux où les gens mêmes du pays n'aimaient guère à se hasarder. Dans cette excursion il lui arriva d'avoir à traverser la rivière d'Aude entre d'affreux rochers, sur une planche étroite et fragile ; et comme l'ecclésiastique qui l'accompagnait le priait de lui remettre le Saint-Sacrement pour en être plus libre au passage : « Je le garde, lui dit-il, ce sera mon soutien. » — Il avait pour maxime « qu'un évêque est le soleil de son diocèse et doit en éclairer et échauffer tous les endroits. »

S'il était pénétré des devoirs, il ne l'était pas moins des droits de l'épiscopat. Il croyait que « la clef de la science et du discernement est jointe essentiellement au caractère d'évêque ; » que l'Évêque régulièrement ordonné et institué, après qu'il s'est mis en présence de Dieu par la méditation silencieuse et par la prière, reçoit de lui la direction de conduite et la lumière comme saint Pierre et les successeurs de saint Pierre l'ont pu et la peuvent recevoir, et qu'à moins de Conciles réguliers et canoniquement assemblés disant le contraire, ce que dit et ordonne l'Évêque est et demeure la règle et la vérité. Qui dit évêque, dit *le vrai docteur en Jésus-*

Christ. Aussi ni roi ni pape, sauf le respect qui leur était dû, n'avait action ni prise directe sur M. Pavillon ¹. Il ignorait la maxime de ces prélats qu'il avait quelquefois l'occasion de voir aux États de Languedoc, ou de ceux qui se réunissaient à Paris ou à Versailles sous la main du roi dans les Assemblées administratives du Clergé, ces Assemblées dites gallicanes (où il n'alla jamais) décorées par Bossuet d'un grand appareil de doctrine et menées de fait par M. de Harlay ; il était, dis-je, à cent lieues de la maxime, âme secrète de ces Assemblées, « qu'il faut céder au plus fort. » Sa science était de résister comme un mur ou comme un roc aux plus rudes attaques, de quelque part qu'elles vinssent, quand il était persuadé que Dieu le demandait de lui. C'était un terrible homme que ce doux prélat, et avec qui, en luttant, on ne gagnait rien. Il le prouva jusqu'à son dernier soupir dans l'affaire de la Régale. Il ne le prouva pas moins alors (en 1665) dans l'affaire de la Signature. « Un évêque doit s'exposer à tous les dangers, pensait-il, pour conserver l'intégrité de son Épouse : *in hoc positi sumus* (c'est pour cela que nous

1. Du Guet, dans ses *Conférences ecclésiastiques* (2^e et 3^e dissertation), a établi, en s'appuyant surtout des paroles de saint Ignace (un saint du premier siècle et qui avait vu les Apôtres), cette même doctrine cardinale, la mission et l'autorité des Evêques de droit divin, aussi bien que leur supériorité au-dessus des prêtres : « L'Evêque est établi de Dieu, et c'est lui qui établit les prêtres... L'Evêque est tout à la fois le successeur des Apôtres, le vicaire de Jésus-Christ et le sacrificeur du Père céleste, etc., etc. » M. Pavillon est, chez nous, le dernier exemple, le plus entier et le plus intègre, de cette perfection de l'Evêque primitif : car on ne saurait citer Bossuet, qui était au besoin l'homme du roi contre le Pape. M. Pavillon n'était ni au roi ni au Pape : peu lui importait d'être battu en brèche des deux côtés. Avec la centralisation qui prévaut de plus en plus dans l'État comme dans l'Eglise, il n'y a plus lieu à de tels évêques, souverains dans l'ordre divin et absolument indépendants chez eux, et composant en personnes égales la grande Communauté chrétienne : autant de *saint Pierre*, chacun sur son roc et dans son siège. Ce serait un anachronisme aujourd'hui de voir un tel évêque, autant que de voir un grand baron féodal.

sommes en place). » Dans la prescription de la signature en particulier, qu'avait ordonnée l'Assemblée du Clergé de 1660, il estimait que cette Assemblée, qui n'avait aucun des caractères d'un Concile, avait excédé ses droits en imposant aux évêques une déférence aveugle à ses décrets ; qu'elle n'avait fait aucune différence des évêques avec le reste des fidèles ; qu'elle avait oublié que l'Évêque est le juge par excellence en telle matière, et n'a de juge supérieur et légitime que dans les Conciles provinciaux ou nationaux. Il avait donc cru devoir protester contre l'autorité que s'attribuaient ces Assemblées quinquennales composées en grande partie d'évêques de cour, au préjudice de ceux qui résidaient plus exactement ¹. L'Arrêt du Conseil, qui était intervenu pour prêter main-forte aux décisions de l'Assemblée et en assurer l'exécution, n'ajoutait rien à la légitimité de l'acte même. « L'autorité du roi en effet, quoique absolument nécessaire pour con-

1. C'était aussi l'opinion de M. d'Aubigny que nous avons vu l'ami de Saint-Évremond, mais qui n'en était pas moins une autorité parmi les Jansénistes pour la doctrine ; on lit dans les Mémoires manuscrits de M. Hermant :

« M. l'abbé d'Aubigny, qui avait fait en ce temps-là (1661) un voyage en Angleterre, apprit, avec une grande amertume de cœur, cette délibération de l'Assemblée et en écrivit ainsi à M. d'Andilly, le 15 février :

« J'ai su en mon chemin la délibération de l'Assemblée avec une extrême surprise ; quelque méchante opinion que j'eusse des gens, je ne pouvais pas m'imaginer qu'ils allaient dans un tel excès, et qu'ils fussent capables de s'attirer une confusion si publique devant tout ce qu'il y a de personnes de vertu et d'érudition. En vérité on peut dire ce que disait autrefois saint Cyprien dans une autre rencontre : *« Actum est de vigore Episcopatus, deque sublimi ac divina Ecclesia gubernanda auctoritate. »* Enfin l'autorité légitime n'est jamais mieux détruite que lorsque l'on en substitue en sa place une nouvelle et tout injuste, telle que me paraît celle que ces Messieurs se sont attribuée en s'établissant sur la tête de leurs confrères, et les obligeant de se soumettre à leurs résolutions sous toutes les peines canoniques. Si cette nécessité que l'Église n'a jamais reconnue s'établit, je ne vois plus rien de certain dans la foi, ni de si saint dans la discipline et dans les mœurs, qui ne puisse être détruit et violé ; et vous croyez bien que quand on aura besoin de décisions, on ne manquera pas d'évêques. »

traindre par des peines temporelles à la soumission aux lois de l'Église, ne peut conférer à une Assemblée non canonique le droit de faire de ces sortes de lois, ni suppléer à ce qui manque. » Le saint évêque ne se fit pas faute d'écrire au roi pour lui représenter que, dans sa Déclaration (du 29 avril 1664), il avait passé les bornes de sa puissance légitime, en ordonnant la signature par-devant ses juges et magistrats ; « que tous les princes vraiment chrétiens ne se sont jamais attribué l'autorité de faire des lois et des canons dans l'Église, mais bien ont tenu à gloire d'en être les exécuteurs et non pas les instituteurs. » C'est par cette considération stricte de juridiction ecclésiastique, d'ordre et de discipline épiscopale, et d'autorité inhérente à son ministère, que M. Pavillon fut conduit à entrer dans la lutte. Il écrivit donc une lettre de ferme et respectueuse remontrance au roi (25 août 1664), lettre qui devint bientôt après publique par l'impression. Conséquent avec lui-même, il interdit la signature du Formulaire dans son diocèse, adressa une Monition à son clergé pour le prémunir contre la Déclaration du roi, et excommunia même deux de ses chanoines qui étaient allés signer ailleurs devant les séculiers. L'éclat fut grand. Le chancelier Séguier disait tout haut « que M. d'Aleth avait voulu cracher au nez du roi. » L'avocat général Talon eut ordre de déférer ces actes de l'évêque au Parlement, ce qu'il fit dans un violent et injurieux réquisitoire où il donna cours à ses emphases. Tous les amis de M. Pavillon s'agitaient, lui écrivaient des lettres d'alarme ; son illustre pénitent le prince de Conti lui insinuait la prudence. Entre le roi, le Pape et sa conscience, ayant les Jésuites à dos qui le taxaient

de jansénisme, la position de Pavillon était grave ; il n'en paraissait nullement ému. Son habitude était de ne s'étonner de rien. Invariable et tranquille, il continuait de vaquer charitablement à son œuvre quotidienne d'évêque, pratiquant le *Carpe diem* du chrétien, ne s'occupant que du devoir actuel, de la difficulté présente, et abandonnant à Dieu les affaires du lendemain. L'Arrêt du Parlement, qui se régla pour les conclusions sur le réquisitoire de M. Talon, fut comme arraché à ce grand corps, tant M. Pavillon y était tenu en profonde estime ; on n'y fit entrer que ce qu'on ne pouvait refuser au roi. Le premier président, M. de Lamoignon, différa plus de six semaines de le signer, et ne le fit que sur l'ordre du roi, impatient de ces retards. Quant à l'évêque, il avait une trop haute idée de son ministère pour se croire justiciable d'un Parlement. On le décida pourtant, non sans peine, à écrire au premier président pour le remercier des bonnes intentions que ce magistrat avait eues à son égard, jusque dans cette circonstance rigoureuse ; mais cette lettre au chef de la justice humaine sent encore sa magistrature spirituelle supérieure. A cette date, au commencement de 1665, M. Pavillon n'était que très-incidemment en rapport avec Messieurs de Port-Royal ; il n'avait écrit que deux fois à l'un d'eux (M. Arnauld), et ç'avait été pour répondre à des lettres reçues. On peut dire de lui qu'il était un Port-Royaliste *antérieur* et sans le savoir ; s'il va se déclarer et lutter si directement de concert avec et pour Messieurs de Port-Royal, c'est parce qu'il les rencontre sur son chemin, le chemin de la vérité.

Survint la Bulle d'Alexandre VII (15 février 1665)

qui mettait les évêques au pied du mur ; c'était la troisième fois qu'un pape examinait et décidait la question. Pavillon résisterait-il purement et simplement comme il avait fait pour la Déclaration du roi ? N'obéirait-il que moyennant un Mandement explicatif ? Ce dernier parti qu'il embrassa fut celui qui était conseillé par Nicole, esprit à expédients et qui, jusque dans un parti rigide, préférait les formes moyennes. Pavillon faisant consulter Nicole entraînait ainsi, bon gré mal gré, en étroit commerce avec ce Port-Royal tant reproché. Cependant toute l'Église de France avait les yeux sur lui dans ce péril pour savoir comment il se conduirait ; les meilleurs évêques le considéraient comme leur guide ; même sans oser le suivre, ils se disaient que là où il irait, ce serait le plus honorable de se référer et de tendre, et du moins de s'en approcher. Il y a des moments où la conscience publique aime à se personnifier dans un homme ; elle s'en fait un oracle. Que pense Caton ? Que dira Royer-Collard ? Que fera M. Pavillon ?

M. Pavillon dressa un Mandement dans lequel il alla aux derniers termes de la condescendance comme il l'entendait, mais dans lequel aussi il maintint nettement toutes les distinctions nécessaires et les degrés de foi ou de soumission dues aux décisions d'ordre différent (4^{re} juin 1665). Le succès d'un Mandement nous paraît aujourd'hui chose singulière ; celui de M. d'Aleth eut pourtant une vogue extrême à Paris et dans tout le royaume. Le libraire Savreux en fit trois éditions en peu de jours. Le roi fut mécontent. Bon nombre d'évêques connaissaient le Mandement avant qu'il fût publié ; quelques-uns seulement persistèrent à l'approuver après l'impression, et se résolurent à en

publier de semblables. Un Arrêt du Conseil du 20 juillet frappa ces Mandements raisonnateurs et défendit aux ecclésiastiques des divers diocèses d'y obéir. Ce n'était là qu'un prélude à d'autres rigueurs. Toutefois l'embaras était grand, même du côté de la Cour. Le roi, en faisant solliciter à Rome, comme il le fit, deux Brefs,—l'un par lequel le Pape ordonnerait aux évêques de révoquer leurs Mandements explicatifs et de faire signer purement et simplement, et l'autre par lequel le Pape encore nommerait des prélats français commissaires pour procéder au besoin et porter sentence contre les évêques récalcitrants,—le roi, en agissant ainsi, ouvrirait plus d'accès à la Cour de Rome dans ses propres affaires qu'il ne convenait à la politique française. Il le sentait, et ses ministres aussi; c'était l'avis de Colbert, de Lyonne, de Le Tellier, de celui-ci notamment qui estimait l'affaire *mal enfournée*, et qui désirait avant tout qu'on la terminât en France et par autorité royale; qu'on ne la laissât point aller toute à Rome, où c'était une belle occasion d'empiéter sur les libertés gallicanes. Quand on lui représentait cet autre côté essentiel de la question, quand surtout les Brefs lui arrivaient, non pas tels qu'il les avait désirés, mais avec leurs clauses abusives et leur sans-gêne ultramontain, le roi, malgré son peu de goût pour le Jansénisme, devenait moins vif à la poursuite et avait des intervalles de refroidissement.

On eut l'idée, à différents moments de cette contestation, de demander à M. Pavillon de faire un voyage à Paris : quelques évêques bien intentionnés pensaient que sa présence et le respect qui s'attachait à sa personne pourraient y rendre les explications plus faciles

et amener une solution aux difficultés. Mademoiselle de Vertus, l'amie de Madame de Longueville (ces dames commençaient fort à se mêler des affaires de l'Église), fut d'un autre avis et fit des objections très-sensées : elle dit que, sur ce terrain glissant, il serait aisé aux adversaires de semer les pièges sur les pas du saint homme : « Nous ne sommes plus au temps que Dieu envoyait des prophètes aux rois, et qu'ils les allaient trouver dans leur cabinet sans obstacle... Au nom de Dieu, pensez-y bien ; il n'y aura plus de ressource, si une fois M. d'Aleth vient mal à propos. »

Une Commission de neuf prélats venait d'être nommée par Alexandre VII pour juger les quatre évêques en vertu de l'autorité apostolique (ce qui eût été la plus singulière nouveauté en terre de France), quand ce pape mourut, et Clément IX (Rospigliosi) lui succéda (juillet 1667). Le nouveau pape n'était point engagé et passait pour avoir des dispositions pacifiques. Ce fut une occasion naturelle pour rouvrir les voies de conciliation. Chacun s'y entremet. Le plus actif et le plus utile promoteur et négociateur à dater de cet instant fut M. de Gondrin, archevêque de Sens, prélat de qualité, de grand air, autorisé en cour, ayant l'oreille du roi et des ministres, et très-affectionné à nos Messieurs par goût de l'esprit plus encore peut-être que par esprit de piété¹ ; il se donna pour coopérateur étroit et pour auxiliaire M. Vialart, évêque de Châlons

1. Voici son portrait tel qu'il se trouve à un endroit des Mémoires de Gourville : les traits correspondent bien à ce que nous voyons nous-même du personnage dans l'affaire présente : « Il avait beaucoup d'esprit, et parlait extrêmement bien, mais, à mon avis, un peu trop. Il aurait fort souhaité d'entrer en quelques affaires, comme c'était assez la mode en ce temps-là, tout étant en cabale (1656). Je fus fort d'avis que l'on ne s'ouvrit pas beaucoup avec lui, parce que je trouvais que sa vanité le portait à aimer mieux le bruit d'une affaire que

(sur Marne), homme pur, intègre et d'une grande réputation de piété et de vertu, lequel le doublait heureusement : dans cette alliance M. Vialart donnait à M. de Gondrin de son autorité morale, et M. de Gondrin lui prêtait de son habileté et de son crédit politique. Ces prélats concertèrent une Lettre au Pape, qu'ils signèrent et firent signer d'un certain nombre de leurs collègues de l'épiscopat, et par laquelle, en justifiant les quatre évêques incriminés, en témoignant que leur doctrine n'avait rien de particulier, mais était celle de tous les autres évêques et de toute l'Eglise, ils suppliaient le Saint-Père de donner à l'Eglise de France, comme un bienfait de son avènement, une paix après laquelle on soupirait. La Lettre, portée confidentiellement de diocèse en diocèse, réunit dix-neuf signatures. On y retrouvait naturellement, comme adhérents sous cette forme indirecte et adoucie, ceux qui avaient lâché pied au fort de la bourrasque, mais à qui un éclair de sérénité rendait courage : M. de Comminges, l'ancien négociateur découragé, mais resté bienveillant ; M. Godeau, évêque de Vence, qui avait hâte de réparer ses faiblesses et qui était prêt, disait-il, à signer de son sang, s'il en était besoin. M. de Laval, évêque de La Rochelle et fils de madame de Sablé, s'y joignit, poussé par sa mère. M. de Ligny, évêque de Meaux, frère de l'abbesse de Port-Royal, y était tout porté. Madame de Longueville, comme conseil, était au fond de tout.

la réussite : au surplus, il était de très-bon commerce. » — C'est de M. de Gondrin, très-scandaleux dans sa jeunesse, que Retz entend parler dans ses Mémoires quand il dit : « Le dérèglement des mœurs, très-peu convenable à ma profession, me faisait peur ; j'appréhendais le ridicule de M. de Sens. » Depuis, quand M. de Sens fut devenu si sévère et si inexorable en matière de mœurs dans son diocèse, on a dit « qu'il faisait pleurer ses péchés aux autres. »

Cette princesse pénitente qui, depuis 1661, s'était mise sous la direction de Messieurs de Port-Royal et avait noué intime liaison avec les Mères, contribua autant qu'aucun prélat à la paix de l'Église. « Ces négociations croisées, ai-je dit ailleurs ¹, si souvent renouées et rompues, leur activité secrète, et le centre où elle était, recommençaient pour elle la seule Fronde permise, et lui en rendaient quelques émotions à bonne fin et en toute sûreté de conscience. » A partir de 1666, Arnauld, Nicole et le docteur de Lalane étaient cachés chez elle, dans son hôtel; tout y aboutissait et en émanait; chaque incident y devenait matière à délibération et à conférence. C'était le haut cabinet du parti. Legrand médiateur extérieur, M. de Gondrin, concertait avec elle toutes ses démarches. Dès les premiers jours du nouveau pontificat, elle écrivit une lettre au Pape, accompagnée d'une autre au cardinal Azzolini, secrétaire d'État, en faveur des religieuses; et, sous ce couvert d'intercéder pour de pauvres filles affligées, elle s'avancait à y plaider la cause de ces Messieurs et même des quatre évêques. Elle y définissait spirituellement le groupe de ceux qu'on appelait Jansénistes : « Ce que j'en puis dire avec vérité, écrivait-elle au Pape, est que c'est le plus grand et le plus petit parti du monde, le plus fort et le plus faible. » Elle montrait comme quoi il était faible en un certain sens et se réduisait presque à rien, composé qu'il était « d'une douzaine de théologiens pieux et habiles, qu'on

1. Portrait de *Madame de Longueville*, dans les *Portraits de Femmes* (édition de 1855). Ce Portrait, que j'ai détaché dès le mois d'août 1840 de mon fonds de *Port-Royal*, me paraît encore complet pour l'idée à prendre de la personne, et je n'aurais rien à y changer aujourd'hui.

a persécutés depuis vingt ans, disait-elle, et dont toutes les prétendues erreurs se sont réduites à une question de fait, sur laquelle ils ne se défendent que parce qu'on en prend sujet de les traiter d'hérétiques. » Parlant comme en leur nom, et se portant leur garant, elle ajoutait : « Ils ont toujours été prêts de cesser d'écrire, ou de ne plus écrire que pour défendre la foi de l'Eglise contre les Calvinistes. » Puis, après avoir ainsi diminué le parti et l'avoir montré comme imperceptible par le nombre et insignifiant aux yeux du monde, elle le relevait aussitôt et le refaisait respectable et redoutable, en disant : « Mais si on y comprend tous ceux qui ont les mêmes sentiments qu'eux, et qui ne doutent pas moins qu'eux du fait dont il s'agit, mais qui ont trouvé moyen de se mettre à couvert...., on peut dire avec vérité que, si c'est un parti, c'en est un très-considérable, et qui comprend presque tous les habiles gens de France, non-seulement parmi les théologiens, mais même parmi les évêques. »

Cette lettre de madame de Longueville, très-peu semblable par le style à celles qu'elle écrit d'elle-même, atteste le voisinage et la touche d'Arnauld et de Nicole, ces *personnes très-intelligentes* auxquelles elle fait directement allusion en un endroit et dont elle se donne comme l'écho et l'interprète.

Les détails de la négociation ainsi entamée derechef à l'avènement de Clément IX, et qui ne dura pas moins de quinze mois, sont assez compliqués et divers¹. On put craindre, dès la reprise, que tout

¹. M. Varet, grand-vicaire de M. de Sens, en a écrit l'Histoire (*Relation de ce qui s'est passé dans l'affaire de la Paix de l'Eglise...* 2 vol. in-12, 1706.)

n'échouât encore ; le roi fut mécontent quand il apprit la démarche des évêques, et quand il sut que les mêmes dix-neuf prélats préparaient et s'envoyaient les uns aux autres, pour la signer, une autre lettre à lui adressée. M. Talon eut ordre de tonner aussi fort que jamais dans le Parlement, et il dénonça « des cabales et assemblées illicites, » qui se faisaient à ce sujet dans le royaume. Et cependant, malgré ce grondement de fâcheux augure, malgré les retards et les incidents de plus d'une sorte qui vinrent encore à la traverse et sur lesquels je ne m'étendrai pas, le fait est que presque tout le monde bientôt inclina à la transaction et s'y prêta ; les esprits s'étaient comme détendus : Louis XIV tout le premier, heureusement conseillé alors par les secrétaires d'État Le Tellier et Lyonne, insensiblement distrait des affaires de l'Église par son ambition politique et ses plaisirs ; le Pape, de son côté, très-enclin à la modération ; son nouveau nonce à Paris (Bargellini) séduit et gagné par les gracieuses avances de M. de Gondrin ; Arnauld lui-même, l'invincible Arnauld qui respirait l'air et subissait à son insu l'influence de l'hôtel de Longueville, et qui, après avoir été si opiniâtre et si intraitable, à d'autres instants de la contestation, trouvait à la fin que c'étaient d'autres qui l'étaient trop. La grande difficulté en cette période de crise était surtout dans le caractère de l'évêque d'Aleth, M. Pavillon, cet homme tranquille et doux, mais inébranlable. Il fallait en effet, pour donner prétexte aux puissances de revenir sans avoir l'air de céder, changer légèrement l'état des choses, renouveler tant soit peu l'aspect de la question. Le fâcheux de l'affaire des quatre évêques était dans la publicité

qu'avaient reçue leurs Mandements; ils auraient dit la même chose dans des procès-verbaux particuliers, qu'on n'y aurait peut-être pas trop pris garde. Il fallait donc qu'ils parussent revenir sur ces Mandements publics; et faire revenir M. Pavillon quand il n'avait pas à se rétracter et là où il était dans la plénitude de son droit d'évêque, c'était, autant dire, vouloir remuer les Pyrénées. Tout ce qu'on fit pour l'y déterminer est inimaginable; les prélats médiateurs, M. de Gondrin et M. Vialart, le premier surtout, y épuisaient toute leur diplomatie et leur rhétorique. Lui, il répondait sans se hâter, poliment, dans une patience parfaite, mais craignant toujours un piège, du moment que, par les biais proposés, on demandait à la parole d'être moins nette et moins franche. Âme véridique, âme à la fois juste et généreuse, il aurait voulu en même temps, pour condition essentielle et inséparable, qu'on ne fit point la paix des évêques sans y comprendre expressément et les Messieurs et les Religieuses de Port-Royal: car « comment donnerait-on le nom de paix à un accommodement où l'on abandonnerait ceux qui ont le mieux combattu et le plus souffert pendant la guerre, au ressentiment et à la vengeance de leurs ennemis? des vierges qui ont édifié l'Eglise par leur courage; des théologiens qui l'ont éclairée et puissamment soutenue par leurs excellents écrits? Pour moi, s'écriait-il, j'aime beaucoup mieux demeurer seul et m'exposer à tout souffrir que de les abandonner.... *Ils ont fait la guerre avec vous, vous ne pouvez faire la paix sans eux.* »

On lui répondait très-sensément de laisser conclure l'accommodement d'abord, et qu'une fois la paix

faite avec Rome et avec la Cour, en traitant toute cette affaire avec la délicatesse qu'elle requérait, le reste suivrait de soi ; que la persécution des religieuses et des théologiens, liée à la cause des évêques, tomberait d'elle-même par son irrégularité, et ne pourrait se soutenir six mois après cette première et publique réconciliation.

On eut de nouveau l'idée, à ce point de maturité de la négociation (juin 1668), de faire venir M. Pavillon à Paris pour s'entendre avec lui et le mitiger peut-être, et pour achever d'éclairer le roi. Cette idée était d'Arnauld qui, par habitude d'esprit, comptait beaucoup sur l'effet des conférences où l'on discute en champ clos, et qui se flattait qu'on pût en tenir une devant le roi en personne. M. Pavillon n'eut pas de peine à résister à l'invitation. Les ministres y étaient opposés par d'autres raisons assez singulières et qui méritent d'être rapportées. Comme le roi, curieux sans doute de voir un évêque dont on parlait tant et dont les vertus étaient devenues proverbiales, ne repoussait point d'emblée la proposition de le laisser venir, Le Tellier fit sentir l'imprudence qu'il y aurait à autoriser une telle démarche :

« Si Votre Majesté mande l'évêque d'Alath, disait-il, elle peut compter qu'il ne partira qu'accompagné de tout ce qu'il y a de gens de bien, et de considération dans son diocèse et aux environs, qui le regardent comme un saint; que partout où il passera, on ira en foule lui demander sa bénédiction; qu'il ne sera pas plus tôt arrivé à Orléans que tout Paris ira au-devant de lui; chacun s'empressera à lui rendre service, et il arrivera à la Cour comme en triomphe. Comment osera-t-on alors penser sérieusement à faire le procès à un évêque ainsi canonisé par le peuple, et infiniment respecté de tous les honnêtes gens? Qui osera, dans ces circonstances, être son accusateur? Qui osera être son juge? »

Je donne ces raisons exposées comme je les trouve,

sans y vouloir chercher autre chose que l'idée de l'importance extraordinaire, qui s'attachait à la personne d'un évêque tel que Pavillon, au dix-septième siècle. Ce n'est pas de lui que le Père Annat aurait dit, comme on l'a vu parlant de Godeau dont on lisait une lettre au roi en son Conseil de conscience : « Qu'est-ce que vous vient ici conter, Sire, ce petit évêque qui n'a que trois ou quatre paroisses et quinze ou vingt paysans ? » Si l'évêché de M. Pavillon était pauvre, sa clientèle morale était immense ; dans cette France encore chrétienne, des milliers de dévots amis se seraient levés sur son passage et lui auraient fait cortège ; et l'on peut dire avec vérité, quand on considère à quel point comptaient chacun de ses actes et chacune de ses paroles, que le nœud de la paix de l'Église était entre ses mains.

Il est touchant de remarquer comme cet homme généreux se sentait lié, vers ce temps, avec les religieuses de Port-Royal qu'il n'avait jamais vues et ne devait jamais voir, mais qui se recommandaient à lui par une même persécution endurée au nom de la justice. Elles souffraient comme lui, et plus que lui, par la faute de ceux qui ne comprenaient pas que le moyen le plus naturel et le plus simple de finir ces contestations était *de laisser en paix les enfants de la paix*. Elles lui envoyèrent en 1666, comme souvenir et témoignage de respectueuse amitié, une ceinture brodée, à laquelle elles avaient toutes travaillé, et même la mère Agnès. Elles lui avaient écrit, vers la fin de 1664 et dans le fort des violences de M. de Péréfixe, une lettre collective, accompagnée d'une liste de leurs noms, pour se recommander à lui dans ses sacrifices et ses

prières, « pour le supplier, comme elles disaient, de donner et conserver une place dans le sein de sa charité vraiment pastorale à de petites brebis qui étaient rejetées d'une manière si peu épiscopale et paternelle par leur propre pasteur. » Chaque fois donc qu'il disait la messe (chaque matin à sept heures), il faisait mettre le papier qui contenait ces noms sur l'autel, « sous le pied du calice, par-dessous la nappe, » et elles avaient la meilleure part de l'holocauste. S'entretenant avec le pieux Lancelot qui, en compagnie de Brienne assez fraternellement converti, avait fait le voyage d'Aleth, en 1667¹, M. Pavillon, réjouï de ce qu'il entendait sur Saint-Cyran et nos principaux amis, répétait quelquefois dans son humilité : « Nous ne savions rien avant que de connaître les Messieurs de Port-Royal, et nous ne pouvons assez louer Dieu de ce qu'il nous les a fait connaître. »

Dans ce projet d'un voyage à Paris, dont Arnauld écrivit à M. Pavillon et qu'il lui conseillait (juillet 1668), une des raisons mises en avant était que lui seul, M. d'Aleth, aurait crédit sur l'esprit des religieuses de Port-Royal en proie à des frayeurs mortelles et à des scrupules sans fin, et devenues alors plus difficiles que les docteurs : « Or, il n'y a personne, disait Arnauld, qui fût plus capable que vous, monseigneur, de leur calmer l'esprit et de leur faire accepter des conditions raisonnables. »

Un projet qu'on agita sérieusement vers le mois d'août 1668, et dans la pensée de simplifier la question de Port-Royal, de n'en pas faire une complica-

1. Quand la paix de l'Église fut établie, le pèlerinage d'Aleth devint une dévotion de Port-Royal ; M. Hamon, M. de Tréville, M. Nicole, M. de Pontchâteau, y allèrent ; mais Lancelot avec Brienne fut le premier qui fit le voyage.

tion de l'accommodement très-avancé, ce fut que l'archevêque de Sens transférât la Communauté dans son diocèse et lui assurât dès lors toutes les facilités relatives à cette malheureuse signature. La terre de Mondville, qui appartenait à Port-Royal, était précisément située dans son diocèse et devenait un prétexte naturel ; on aurait pu s'y transporter d'abord, sauf ensuite à changer de lieu. L'affaire semblait décidée ; le roi et M. de Péréfixe y consentaient. Madame de Longueville poussait de toutes ses forces à cet arrangement, aussi bien que l'évêque de Meaux. On en fit la proposition aux religieuses réunies aux Champs, qui en furent extrêmement surprises et même alarmées, malgré les noms des proposants, à cause de la précipitation qu'on mettait à obtenir d'elles un brusque consentement, une Requête signée. Elles ne la donnèrent qu'avec prudence, réflexion, et en y attachant des conditions fort sages. L'affaire bientôt manqua d'elle-même.

Ces années de persécution engendrèrent sans nul doute bien des projets qui durent traverser les têtes dirigeantes du parti, et qui, à la nuit tombante, dans ces journées recluses, comme on se les figure, animèrent des conversations mystérieuses. Entre tous ces projets qui n'ont pas laissé trace, il en est un des plus mémorables, qui concernerait ces Messieurs et que je vois indiqué dans quelques lignes de Saint-Simon ; c'est à un endroit où il parle du duc de Roannez ¹ : « Il était, dit-il, fort attaché à Port-Royal des Champs. C'était lui qui voulait fournir à la plupart de la dépense de l'acquisition d'une île en Amérique où les solitaires de cette même maison eurent un temps

¹ Dans ses Additions et notes au Journal de Dangeau, tome III, page 404.

dessein de s'aller établir pour se dérober aux persécutions qu'ils essayaient en Europe. » Les Puritains persécutés ne firent pas autre chose, et ils allèrent fonder leurs colonies dans la Nouvelle-Angleterre. Mais le Jansénisme, très-fort en terre de France et dans son antagonisme avec les Jésuites, n'avait pas en lui la sève propre du Puritanisme, et il n'était pas de force à faire tige ailleurs ¹.

Une autre entreprise, qui se rapporte aussi à ces années et qui ne resta point à l'état de rêve, fut celle de Nordstrand. On a dit que les Jansénistes avaient eu dessein de s'y aller établir et de former une petite république dans le Nord, d'y réaliser le Pays de Jansénie ; c'eût été dans tous les cas un triste établissement. L'affaire, telle qu'on la sait, est plus simple et moins grandiose. L'île de Nordstrand, sur les côtes du Holstein, et faisant partie du royaume de Danemark, avait eu ses digues brisées par l'irruption de l'Océan dans la nuit du 14 octobre 1634 ; plusieurs milliers de personnes avaient péri. C'est à la suite de ce déluge que des sociétés offrirent de regagner le pays par des digues, moyennant de certains privilèges. Le duc de Holstein-Gottorp, qui avait Nordstrand dans ses domaines, céda, en 1652, ces privilèges très-amplés et, entre

1. Richard Simon, dans sa trente-deuxième lettre (tome II de ses *Lettres choisies*, 1730), attribue également à ces Messieurs de Port-Royal l'idée de s'établir en Amérique, et il nous apprend que c'était M. Thévenot, garde de la Bibliothèque du roi, qui lui en avait parlé. On serait allé, de la part de ces Messieurs, consulter M. Thévenot et lui demander des renseignements sur l'état du pays. Si c'est de cette circonstance que Saint-Simon a voulu parler et d'après les vagues bruits qui purent s'en répandre alors, la date est bien postérieure à ces années 1662-1668 ; car la lettre de Richard Simon est de janvier 1687, et celui qui l'écrit ne paraît pas croire qu'il s'agisse d'un projet très-ancien. Est-il besoin d'ajouter qu'un tel projet, bien invraisemblable de tout temps à supposer chez Messieurs de Port-Royal, l'est surtout à cette époque dernière, où ceux d'entre eux qui survivaient étaient vieux, fatigués et dispersés ?

autres, le libre exercice de la religion. Bientôt une commune catholique romaine s'établit, puis une église catholique romaine s'éleva à Nordstrand. Le clergé de l'église paroissiale, à l'origine, appartenait à la Congrégation des Pères de l'Oratoire, de ceux de Louvain ou de Malines ; ce ne fut que plus tard qu'on leur substitua des prêtres dépendant de l'église d'Utrecht. Cependant les frais de l'entreprise ne diminuant pas, on fit appel à de nouveaux actionnaires. Depuis 1663, on trouve dans les actes plusieurs noms de nos amis, Pontchâteau, Gorin de Saint-Amour, Lalane, Nicole, les Angrand ; Arnauld n'y est pas d'abord en nom. Voici ce qui explique cette recrue nouvelle. Des sommes assez considérables données par M. Arnauld, par M. de Saci et ces autres Messieurs, étaient placées à fonds perdu à Port-Royal ; dans l'extrémité où elles se voyaient réduites, les religieuses envisageant la destruction comme possible, ne sachant si elles pourraient continuer de servir la rente, pensèrent délicatement qu'elles devaient restituer tout l'argent à ces Messieurs, et dès lors on s'occupa de le bien placer. Le supérieur de l'Oratoire à Malines, le Père de Cort, qui s'était mis en communication avec Arnauld dès 1657, vantait beaucoup son fle de Nordstrand et son affaire d'endiguement ; de là la tentation pour la plupart des Port-Royalistes d'y mettre leurs fonds et de devenir propriétaires-actionnaires. On fit de savants calculs sur le papier. Il paraît que Pascal, qui vivait encore, fut consulté et donna un avis mathématique. Nicole surtout voyait la spéculation en beau¹. M. de Saci, ayant simplement consulté son notaire Gallois, refusa d'aventurer son argent si loin (ce qui

1. « Cet achat (de Nordstrand) était une des folies de M. Nicole, qui s'était

lui faisait l'effet de le jeter dans la mer) et préféra le placer sur les hôpitaux de Paris, à intérêt ordinaire; il se trouva avoir raisonné plus juste que les autres¹. Ceux qui croyaient avoir découvert le Péron à Nordstrand, furent déçus, et très-vite, et de plus d'une manière. Ils eurent à se plaindre du supérieur de l'Oratoire, le Père de Cort, leur chargé d'affaires, qui ne géra point à leur gré et qui entra dans les vues et fantaisies mystiques d'Antoinette Bourignon. Cela finit par un procès et un éclat en 1669. M. de Pontchâteau fit un voyage à Nordstrand en 1664, pour y juger par ses yeux de l'état des choses. On lit dans une lettre de lui à M. de Neercassel, archevêque d'Utrecht, l'un des actionnaires et amis, et que cette affaire mit en relation très-habituelle avec Port-Royal, avec lequel il aura bien d'autres et bien meilleurs liens : « On pense à éviter les procès autant que l'on peut, afin de ne pas exposer aux yeux des juges hérétiques des choses dont ils pourraient tirer avantage contre notre religion, quoique à tort, si nous étions obligés de dire en leur présence *tous les sujets que nous avons de nous plaindre du Père de Cort et de ses confrères.* » (3 décembre 1665).— Sur cette affaire de Nordstrand qui revient souvent dans les lettres de M. de Pontchâteau², celui-ci répète à satiété

imaginé que ce bien leur rapporterait beaucoup. » (Paroles de mademoiselle de Joncoux dans une conversation.)

1. On ne saurait dire pourtant avec Petitot que M. de Saci, en agissant de la sorte, avait seul bien *spéculé*. M. de Saci et *spéculer*, ce sont des termes et des idées qui ne vont pas ensemble. M. de Saci plaça son argent sur l'hospice des incurables, qui lui offrit douze cents livres de rente viagère : il voulait même d'abord se réduire à mille livres seulement, à condition que la moitié de cette rente serait sur la tête de son secrétaire et ami Fontaine. Mais celui-ci, à peine informé de cette pensée généreuse, courut chez M. Gallois et s'opposa à l'exécution.

2. Archives d'Utrecht.

qu'il voudrait vendre sa portion et se retirer, lui et M. Arnauld et M. Nicole, ces deux derniers désirant abandonner leurs parts à M. de Neercassel pour une pension viagère, et lui (M. de Pontchâteau), s'il est possible, pour une somme payable à certains termes. Dans une lettre bien postérieure du 13 janvier 1676, il ajoute : « Je ne vous parle que pour M. Arnauld, M. Nicole et moi : la conduite de M. Périet à lui est fort utile et nous est très-désavantageuse, mais nous n'y voyons pas de remède. » Ce fut le duc de Holstein qui racheta les parts de ces Messieurs en 1678, mais les paiements furent longs à liquider. Il ne faut pas que les dévots se fassent industriels, et M. de Sacy avait raison¹.

J'ai conduit l'affaire de l'accommodement pour la Paix au point où elle est près de se résoudre ; je demande à exposer un incident considérable qui intervint avant la conclusion et qui ne laissa pas d'y contri-

1. Ce M. Périet était un agent des Jansénistes français à Nordstrand. Ne pas le confondre avec M. Périet-Pascal.

2. Bayle, qui ne demande qu'à trouver du jour à ses malices, s'est amusé à insérer dans ses *Nouvelles de la République des Lettres* (avril 1685) un Mémoire communiqué, tout favorable à mademoiselle Bourignon, où on lit qu'il y avait une fort grande différence entre la morale pratique et la morale spéculative de mesieurs les Jansénistes, et où on leur reproche le traitement qu'ils firent à M. de Cort et à mademoiselle Bourignon. Celle-ci adressa d'Amsterdam, à la date du 30 mai 1669, une lettre à M. Arnauld pour réclamer vivement contre l'injuste arrestation du Père de Cort qui avait été faite sur la demande de Gorin de Saint-Amour, le mandataire des Jansénistes à Nordstrand. — On voudrait pouvoir s'intéresser à la destinée de cette pauvre île de Nordstrand, la république de Saint-Martin du Jansénisme; mais il n'y a pas moyen. Elle a été une ruine avant d'être un établissement. Nous n'avons vu que le commencement des rixances. La discorde, par la suite, se mit entre les catholiques en petit nombre qui y habitaient, et dont les uns voulurent rester romains tandis que les autres, en possession de l'église paroissiale, tenaient et tiennent encore pour Utrecht. Selon le dénombrement du 1^{er} février 1835, il y avait à Nordstrand mille huit cent vingt-trois luthériens, et deux cent soixante-neuf catholiques, parmi lesquels plus de deux cents catholiques romains et seulement cinquante jansénistes. Livrés à eux-mêmes à cette extrémité du continent, diminués, étiolés, la plupart des jansénistes se sont faits protestants.

buer, en disposant de plus en plus l'opinion en faveur de Port-Royal et en lui conciliant les rieurs en haut lieu.

Il s'agit de la publication du *Nouveau-Testament*, dit de *Mons*, qui se fit en 1667, et l'on ne voit pas d'abord en quoi il put y avoir là le mot pour rire. MM. de Port-Royal avaient pensé de tout temps à traduire l'Écriture; ils s'y remirent plus particulièrement durant ces années de solitude et de retraite forcée, et il leur parut que ce serait répondre d'une manière heureuse aux accusations de leurs ennemis que de profiter de ce moment d'oppression pour rendre d'un usage plus facile à tous le trésor de la parole de Dieu, à commencer par les Évangiles. Madame de Longueville entra vivement dans cette vue. Des conférences se tinrent dans son hôtel, et c'est même en venant à l'une de ces conférences, et comme il y apportait, dit-on, la Préface destinée à paraître en tête de l'ouvrage, que M. de Saci, qui avait eu la plus grande part à la révision, fut arrêté et mis à la Bastille (13 mai 1666) ¹. Cependant on sollicitait en vain du chancelier Séguier une permission d'imprimer en France; car sans compter que tout ce

1. On sait assez exactement la juste part qui revient aux principaux Messieurs dans cette traduction du Nouveau-Testament. La sœur Angélique de Saint-Jean, dans une lettre écrite à Arnauld en 1668 et dans laquelle elle s'oppose de toutes ses forces aux corrections qu'on voulait après coup y introduire, l'attribue à trois principaux traducteurs : « celui qui en a creusé les fondements, ayant renouvelé dans l'Eglise par son exemple la pénitence que l'Evangile nous prêche (c'est-à-dire M. Le Maître); — le second qui a élevé tout l'édifice, et qui le cimente et l'affermir par ses liens (M. de Saci, alors à la Bastille); — et vous, dit-elle, s'adressant à Arnauld, qui y avez mis le comble. » M. de Saci est nettement indiqué par elle comme le principal auteur. La sœur Angélique, dans cette lettre, s'élève contre un système de corrections que voudrait faire prévaloir un laïque, dont M. de Roannez paraît avoir été aussi chaud admirateur en ce temps-là qu'il l'était précédemment de Pascal. Ces corrections faites par une personne qui n'était pas de Port-Royal déplurent également à M. d'Andilly, qui s'en plaignit dans une lettre à son frère. Il les attribuait à M. Du Bois; elles étaient de M. de Trévile.

qui venait de ces Messieurs était suspect, le Père Amelotte de l'Oratoire, très-consulté par le chancelier, avait pris les devants et se prétendait autorisé par l'Assemblée du Clergé à publier une sienne version du Nouveau-Testament, qu'on disait calquée sur celle de Port-Royal dont il s'était procuré une copie. Ces Messieurs, qui ne se décourageaient pas pour si peu, cherchèrent alors, selon leur usage, à éluder les formalités; ils y réussirent avec toute sorte d'adresse, et leur ouvrage, moyennant un détour, revint en France, imprimé de fait à Amsterdam chez les Elzévir, mais portant le nom seul d'un libraire de Mons, muni des approbations d'un docteur de Louvain et de deux évêques du pays, et avec privilège du roi d'Espagne. Cette publication, après les lenteurs d'un circuit si compliqué, n'eut lieu à Paris que vers avril 1667. On a peine aujourd'hui à se le figurer, ce fut non-seulement alors chez les personnes de piété, mais dans le monde et auprès des dames, un prodigieux succès. Madame de Longueville, convertie, excellait encore à donner le ton à la mode, même dans la piété. Avoir sur sa table et dans sa ruelle ce Nouveau-Testament élégamment traduit, élégamment imprimé, était en 1667 le genre spirituel suprême¹. Les contradictions et les invectives du dehors

1. Un savant homme, qui était plus vraiment savant encore que Messieurs de Port-Royal et plus directement en voie de lumières, si bien qu'il avait tout droit de dire : « Ces Messieurs qui se sont rendus habiles dans l'art de parler n'ont qu'une science très-médiocre de ce qui regarde la critique de l'Écriture, » Richard Simon, relevant les défauts du Nouveau-Testament de Mons et comparant cette traduction à la version allemande que Luther avait faite autrefois de la Bible, a dit : « L'une et l'autre version sont semblables en ce qu'elles ont plus l'air de paraphrases que de traductions, et qu'elles sont écrites d'un style pur et intelligible à tout le monde : ce qui n'a pas peu contribué à les faire estimer principalement des dames. Je me souviens de ce que Staphile, qui connaissait à fond le parti luthérien dans lequel il avait vécu, disait autrefois de

non plus ne manquèrent pas ; il n'y a de succès complet qu'à ce prix. De peur que le roi ne fût tenté d'accorder un privilège qu'on sollicitait de lui pour une réimpression du livre, le Père Maimbourg, poussé par ses confrères jésuites, se déchaîna contre, dans une série de sermons prêchés à l'église de la maison professe rue Saint-Antoine. L'archevêque de Paris fit une défense à ses diocésains de lire cette traduction, sous ce seul prétexte d'abord qu'elle paraissait dans Paris sans sa permission et sans nom d'auteur. M. de Péréfixe, dans cette levée de boucliers, ne trouva que deux ou trois prélats pour l'imiter et le soutenir : M. de Maupas du Tour, évêque d'Évreux, le cardinal Antoine Barberin, archevêque de Reims, mais surtout un troisième personnage assez singulier et très en vue alors, George d'Aubusson de La Feuillade, archevêque d'Embrun. Il revenait d'Espagne où il avait montré, comme négociateur, quelque habileté ; des extraits de ses dépêches, publiés dans ces dernières années ¹ (et en supposant qu'il n'eût pas près de lui un secrétaire habile qui les lui faisait), plaident en sa faveur. On racontait pourtant de lui des traits bien forts d'ignorance. On a dit qu'au retour de son ambassade de Venise, quand il fut nommé à celle d'Espagne, il voulait se rendre à son poste par Bruxelles ; « il croyait que les Pays-Bas

la version allemande de Luther, qu'on n'osait en parler mal sans s'exposer à être maltraité des dames qui en faisaient leurs délices, quoiqu'elle fût remplie de fautes. » (*Bibliothèque critique* de Richard Simon, tome, III, page 179.)—C'est exactement la même chose que ce qu'a dit le brave La Noue des livres d'*Amadis* : « Sous le règne du roi Henri second, ils ont eu leur principale vogue, et crois que si quelqu'un les eût voulu alors blâmer, on lui eût craché au visage. » (*Discours politiques et militaires* du seigneur de La Noue, 6^e discours.)

1. Par M. Mignet, dans les *Négociations relatives à la Succession d'Espagne*, 1835.

touchaient à Madrid ¹. » Revenant à la Cour au moment où l'on y parlait assez gaiement de ces questions théologiques, il le prit sur un ton très-haut avec le Jansénisme, se ressouvint trop qu'il avait été quelque temps novice en sa jeunesse chez les Jésuites, et voulut *se faire de fête*, comme on dit. Dans ce monde au tact si fin, il prêta à rire par sa suffisance et son manque de mesure.

Les Ordonnances que l'archevêque de Paris et l'archevêque d'Embrun avaient publiées contre le Nouveau-Testament de Mons, firent naître des écrits et pamphlets, dont un seul était assez piquant. Ce sont des *Dialogues* satiriques ², où ces Ordonnances, celle surtout de M. d'Embrun, sont raillées comme elles le méritent. On s'y attachait à faire remarquer que l'Ordonnance de ce dernier, quoiqu'elle parût comme si elle avait été dressée à Embrun par le grand-vicaire du prélat, avait néanmoins été fabriquée à Paris (ce qui faisait même que la date était restée en blanc) ; qu'il était ridicule que M. d'Embrun eût affecté de faire un Mandement pour défendre à ses diocésains qui n'entendaient pas le français, mais seulement le patois du Midi, de lire une traduction française du Nouveau-Testament qui n'irait jamais jusqu'à eux ; que cela donnait lieu au monde de s'étonner que n'ayant jamais mis le pied dans son diocèse depuis qu'il en avait pris possession, ayant passé toute sa vie à la Cour, dans les ambassades, et arrivant de Madrid encore tout récemment, il ne se souvint de ses diocésains que pour leur interdire la lecture de l'Évangile. Toutes ces raisons étaient assez bien choisies, comme on voit. On lui oppo-

1. *Mémoires historiques, politiques, etc., etc.*, par Amelot de La Houssaye.

2. *Dialogues entre deux Paroissiens de Saint-Hilaire-du-Mont*.

sait avec un à-propos frappant, à lui le moins régulier et le moins résident des évêques, l'exemple de M. Pavillon qui, également préposé à un diocèse très-rude, très-âpre par la configuration du pays et par le naturel des habitants, s'y était entièrement consacré et n'en était pas sorti depuis vingt-huit ou trente ans : « Je ne crois pas, disait-on, que cet homme (M. Pavillon) ait brigué cet évêché ni qu'il l'ait acheté par de longs services de cour. M. l'abbé de La Feuillade, qui n'avait pas été élevé à cette dignité par les mêmes voies, ne l'a pas imité, et si le pays et l'état des diocèses ont quelque rapport, les deux prélats n'en ont guère. » Ces *Dialogues* ne rappelaient sans doute en rien le talent ni l'ironie de Pascal ; mais il y avait assez de choses sensées, et surtout assez de vives piqures personnelles, pour les faire réussir dans le moment. On les crut de plume janséniste, bien que le railleur (Michel Girard, abbé de Verteuil), un bel et libre esprit du quartier latin, ne fût point lié avec ces Messieurs. L'archevêque d'Embrun, dont la vanité était cruellement blessée, exhalait sa colère et cherchait partout un coupable. Il provoqua, de la part de l'autorité, des perquisitions rigoureuses. Son frère, le duc de La Feuillade, allait lui-même avec des archers chez les libraires, et il s'emporta jusqu'à donner un soufflet à un prévenu à la Bastille. L'archevêque, croyant mieux se venger, adressa une Requête au roi, tout injurieuse contre Port-Royal et contre la traduction de Mons. Arnauld saisit l'occasion d'adresser au roi à son tour une contre-Requête détaillée, signée de lui et de Lalane ¹. Laissons parler

1. M. de Sainte-Marthe ne voulut pas la signer, la trouvant plus coulante en quelques endroits et plus accommodante qu'à lui ne convenait.

Varet, dans sa Relation janséniste pleine de complaisance et qui peint ce moment : on peut rabattre, si l'on veut, quelques traits un peu pesants, les supposer mieux dits et plus à la légère ; mais le fond de la scène est exact dans les circonstances, et Varet n'a dû écrire ces pages que sous la dictée de son archevêque, M. de Gondrin, homme de cour et bon témoin.

« Cette Requête (celle d'Arnauld) fut portée aux autres ministres et à plusieurs personnes de la Cour, en même temps qu'elle fut mise entre les mains de M. de Lyonne. On en distribua aussi dans Paris un grand nombre d'exemplaires. Elle parut si belle, qu'on ne pouvait se lasser de la lire, et on s'empressait de la communiquer à ceux qui ne l'avaient point encore vue. Il n'y avait personne qui n'en fût attendri, et qui ne souhaitât que le roi se la fît lire, dans l'espérance qu'on avait qu'elle ferait beaucoup d'impression sur l'esprit de Sa Majesté.

« Car elle était vive, agréable, sage, forte, modérée, édifiante, et elle plaisait plus à la dernière lecture qu'à la première (*hélas ! je suis obligé, pour être vrai, de dire tout le contraire quant à l'impression que j'en reçois et que d'autres, moi présent, en reçoivent aussi ; la fameuse Requête n'est plus qu'ennuyeuse et assommante aujourd'hui ; tout y paraît rebattu*). Mais afin que l'en puisse mieux juger de l'effet que cette Requête produisit dans la plupart des esprits et de l'approbation générale qu'elle eut, on rapportera ici ce qui se passa au lever du roi le jour de la Pentecôte (20 mai 1668), qui était le lendemain du jour auquel elle avait été portée à M. de Lyonne.

« M. de Louvois entra dans la chambre du roi cette Requête roulée à la main, et voyant M. l'archevêque d'Embrun, il lui dit : « Voilà, Monsieur, une botte qu'on vous porte, voilà qui parle à vous. » Le roi lui demanda ce que c'était : M. de Louvois répondit que c'était une Requête, qui ne plairait pas beaucoup à M. d'Embrun. Le roi demanda si elle était belle : M. de Louvois répondit que c'était la plus belle chose du monde. En même temps, on entendit dans la chambre du roi une espèce de murmure confus contre M. d'Embrun, vers lequel s'approchèrent M. le Prince, M. le maréchal de Grammont, M. de Montausier, M. de Mortemart, M. l'abbé Le Tellier et quelques autres. Le Père Annat était aussi là présent.

« M. le Prince dit à M. d'Embrun en riant : « Me voilà donc vengé, puisque voici une *Embrune*. Elle est forte. Hé bien ! monsieur l'archevêque, que dites-vous à cela ? » Et comme ils vinrent à parler de la traduction du Nouveau-Testament, M. le Prince lui dit : « Avouez franchement que vous l'avez condamnée sans l'avoir lue. » M. d'Embrun soutint qu'il l'avait lue. — « Mais, lui dit M. le Prince, vous n'entendez point le grec : comment donc

en avez-vous pu juger ? » Et comme M. d'Embrun se tenait offensé de ce qu'il disait qu'il ne savait pas le grec, M. le Prince le poussa encore plus fortement et voulut gager cent pistoles que, si l'on apportait un Nouveau-Testament grec, il n'en expliquerait pas trois lignes. Le roi paraissait entendre tout cela avec plaisir, sans pourtant se déclarer. M. le maréchal de Grammont prit alors la parole et dit au roi : « Sire, Votre Majesté a du sens, elle a de l'esprit ; la Requête est écrite d'une manière claire, nette, désembarrassée de toutes les choses que les personnes de son rang ne sont point obligées de savoir ; que si Votre Majesté veut s'y appliquer une demi-heure, elle connaîtra parfaitement le fond du différend et sera capable de le décider et de donner la paix à l'Église en un moment. » Et se tournant vers M. d'Embrun, il lui dit : « Nous avons bien vu, Monsieur, le dessein de votre Requête ; elle ne tendait à autre fin qu'à empêcher que le roi n'approfondît cette affaire ; mais Sa Majesté s'instruira de tout. »

« M. de Louvois était toujours là riant, et tourné vers M. d'Embrun, qui lui dit qu'il s'étonnait qu'il eût voulu se charger de cette Requête. — « A qui s'adressera-t-on pour avoir justice, » répondit M. de Louvois ? — « Cela est étrange, dit M. d'Embrun, qu'un secrétaire d'État permette qu'on imprime ces choses-là, et y donne cours. » M. de Louvois lui dit : « On a bien imprimé la vôtre. » — M. d'Embrun répliqua que celle-ci était une Requête en l'air, qui n'était signée de personne. « Si fait, si fait, dirent M. le Prince et M. de Louvois : elle est signée *Arnauld et De Lalane*. » M. de Montausier parla à son tour et dit au roi qu'il s'étonnait qu'on trouvât à redire à cette traduction du Nouveau-Testament, qu'il l'avait lue déjà six fois, et la lirait toujours nonobstant les Ordonnances ; qu'elle était la plus belle du monde. M. le Prince revint à la charge et dit à M. d'Embrun sur la Requête : « Elle est pressante, elle ne dit point de choses extravagantes et qui ne veulent rien dire ; elle vous fait tenir la croupe à la volte¹. » M. d'Embrun, entrant en mauvaise humeur, dit que ce n'était pas aux gens du monde à parler des affaires de l'Église, ni à en juger ; qu'en Espagne on ne le souffrirait point aux laïques. — « Non, dit M. le Prince, ce n'est pas à nous à juger de cela, mais c'est à vous à vous mêler des intrigues de la Cour et à quêter des ambassades, et nous n'y trouverons rien à redire ! Je vous déclare néanmoins que tant que vous voudrez faire notre métier, je crois qu'il nous sera au moins permis de parler du vôtre. »

« D'autres personnes parlèrent aussi avec beaucoup de liberté de M. d'Embrun pendant tout le temps que le roi fut à s'habiller. Les uns disaient à M. d'Embrun pourquoi il s'était mis à dos ces gens de Port-Royal, qu'il *n'y avait rien à gagner avec eux* ; les autres, pourquoi on défendait de lire cette traduction du Nouveau-Testament, et non tant d'autres. Le roi ne s'expliquait qu'en riant : il dit seulement à M. d'Embrun, voyant qu'il se fâchait :

1. Ce qui signifie probablement : elle vous met dans une posture peu commode.

« Ne vous échauffez pas, monsieur d'Embrun; ne voyez-vous pas bien que ce n'est que pour rire, tout ce qu'ils vous disent. » Ensuite le roi entra dans son cabinet seul avec M. de Louveis, et M. d'Embrun demeura fort outré et fort scandalisé du Père Annat, qui pendant tous ces discours garda un silence fort exact...

« Ce jour-là fut extrêmement fatal à M. l'archevêque d'Embrun; car l'après-dînée même, comme on était à vêpres, M. le Prince s'étant aperçu que M. le Duc lisait la Requête, — M. de Montausier, le Nouveau-Testament de Mons, — et Madame la maréchale de La Mothe, gouvernante de M. le Dauphin, les Heures de Port-Royal, — il se tourna vers M. d'Embrun, et levant les épaules, il lui dit d'un ton que tout le monde entendit, et qui marquait assez qu'il se moquait de lui : « Quel désordre, monsieur d'Embrun ! Ce n'est pas ici une Église, c'est un sabbat. Mon fils lit la Requête, M. de Montausier le Nouveau-Testament de Mons, et Madame de La Mothe les Heures de Port-Royal. Monsieur d'Embrun, tout est perdu ; ces gens-là sont excommuniés, ils attireront la malédiction de Dieu sur nous, la voûte de l'Église tombera, allons-nous-en ! »

Le prince de Condé, on le voit, parlait haut et en

1. Je trouve au tome IV des *Papiers de la famille Arnauld* (Bibliothèque de l'Arsenal), la pièce suivante, dont on n'indique pas l'auteur; elle confirme pleinement le précédent récit et en est comme un canevas abrégé. Il est piquant de comparer.

« Ce 21 mai 1668.

« Je voudrais vous pouvoir raconter tout ce qui se passa hier au lever du roi. Je n'y étais pas présent, mais les principaux acteurs me le récitèrent incontinent après. Ce sont monseigneur le Prince et M. le maréchal de Grammont, dont le premier s'acquitta de la prière que madame la duchesse de Longueville lui avait faite de rendre à Sa Majesté la Requête de M. Arnauld. Il y fut dit des choses fortes en faveur des malheureux et contre la violence des persécuteurs, que Sa Majesté entendit fort paisiblement. M. d'Embrun était présent et y reçut des bourrades terribles de M. le Prince dont les moindres mots furent : « Vous avez défendu la lecture du Nouveau-Testament sans savoir pourquoi. »

— *Réponse* : « Monsieur, je l'ai lu. » — *M. le Prince* : « Si vous l'avez lu, s'en est avec tant de précipitation que vous ne sauriez montrer un seul endroit où le traducteur se soit éloigné du sens de l'original. Mais comment en pourriez-vous juger, puisque vous ne savez pas le grec ? » — *Réponse* : « Monsieur, je l'ai étudié. » — *M. le Prince* : « Si vous l'avez étudié, ce n'a été qu'au collège où vous n'avez guère profité, et je suis assuré que dans vos dix années d'ambassade vous ne vous y êtes pas mieux entretenu que dans celles que vous donniez auparavant à la Cour. Mais que l'on fasse apporter un livre grec en présence du roi, et je gage qu'il se trouvera que vous n'y entendez rien. »

« M. le maréchal de Grammont eut lieu de dire à M. d'Embrun que tous leurs artifices s'alliaient qu'à empêcher le roi de lire la Requête, mais que Sa Majesté la lirait et la trouverait juste et raisonnable, et de plus que la lecture lui en plairait. Il s'étendit ensuite sur des railleries fines et piquantes contre tous les écrits des adversaires. »

« Il fut parlé aussi de roi Charles-le-Chauve qui craignait d'être surpris (dans sa reli-

prince, même en pleine Église. On cite encore de lui ce mot, qui explique la vivacité presque personnelle avec laquelle il entra dans cette querelle du jour ; rencontrant le duc de La Feuillade aussi irrité que son frère, et qui disait qu'il couperait le nez à tous les jansénistes : « Ah ! monsieur, lui dit M. le Prince sans s'arrêter, je vous demande grâce pour le nez de ma sœur ¹. »

La maison de Condé tout entière s'était déclarée. M. le Duc parlant au Père Maimbourg, et lui vantant, pour le faire enrager, la *beauté* de la Requête : « Oui, mon Père, disait-il, elle est belle, et si belle, que le Père Des Mares, qui se connaît en éloquence, a dit que s'il avait de l'ambition, il voudrait l'avoir faite aujourd'hui et mourir demain, aussi sûr de s'être immortalisé que s'il avait gagné une bataille. » On ne saurait pousser plus loin que le Père Des Mares l'*enthousiasme de la Requête*.

En voilà bien assez pour nous faire envisager les choses sous leur vrai jour. Port-Royal persécuté continuait de paraître un parti très-redoutable, plus redoutable même qu'il ne l'était ; on se plaisait à y voir, depuis les *Provinciales*, quantité de gens d'esprit inconnus et d'autant plus terribles qu'ils étaient plus invisibles.

Et sa bonne foi), et de l'extravagance de ceux qui voulaient faire craindre au roi quatre pauvres prêtres qui se cachaient, cependant qu'on assemblait cette armée chimérique de *cent quarante-quatre mille hommes* qu'on les accusait de lever ; et on s'étendit ensuite sur les autres impertinences de Des Mares, qui avait été *pelaudé* le soir au souper de Sa Majesté par les mêmes personnes et par monseigneur le Duc.

• M. le comte de Grammont avait fait merveilles, la veille au petit coucher, sur le sujet de la Requête et dit des choses si plaisantes que le roi en rit de tout son cœur, et tous ceux qui l'entendirent. »

1. Le duc de La Feuillade venait d'épouser (1667) mademoiselle de Roannes, cette élève infidèle de Port-Royal, qui avait fait vœu d'y être religieuse, et qui même y avait déjà pris le petit habit de postulante. Il en voulait à Port-Royal comme à un rival contre qui il avait eu à conquérir sa femme et sa duché-pairie.

bles. Il ne faisait pas bon, dans ces guerres de plume, de s'attaquer à eux. Avoir Port-Royal pour ennemi, cela signifiait, même à l'oreille des indifférents du monde, avoir l'esprit et la vertu contre soi : et, au contraire, retirer de l'oppression tant d'honnêtes gens et de personnes de mérite était devenu le vœu et le désir général, même à la Cour. Louvois, jeune alors, son frère surtout, l'abbé Le Tellier, le futur archevêque de Reims, nous marquent assez par leur attitude combien on croyait se faire honneur en tenant pour Port-Royal, en étant hautement du parti de l'esprit. L'épisode du Nouveau-Testament de Mons, en faisant éclater ces sentiments sous la forme vive et railleuse qui réussit toujours le mieux en France, vint donc en aide très-à-propos à la grande affaire de l'accommodement.

Les négociations, poursuivies par M. de Gondrin auprès du nonce et du Pape avec l'agrément de M. de Lyonne et de M. Le Tellier, se menaient très-secrètement, à l'insu de tous (car il fallait que les Jésuites n'en eussent aucun vent, sans quoi ils les auraient traversées). Extérieurement, et malgré ce notable adoucissement des esprits que j'ai signalé, il se remarquait encore de bien graves symptômes et d'une apparence très-menaçante. Il était question plus que jamais d'établir le tribunal des évêques commissaires qui, en vertu du Bref pontifical, devaient faire le procès à leurs quatre collègues. Le nonce même, pour ne pas se découvrir, était obligé de paraître le demander. Les médiateurs sentaient la nécessité de prévenir un commencement d'exécution et de se hâter ; l'éloignement de M. Pavillon à qui on ne pouvait tout expliquer en détail, était un obstacle. On s'arrêta, après mainte consultation, à

l'expédient que voici : on décida que les quatre évêques écriraient au Pape une lettre de soumission respectueuse, par laquelle ils déclareraient s'être résolus à changer de conduite dans l'intérêt de la paix et à ordonner dans leurs diocèses une nouvelle souscription du Formulaire (sauf à eux à ne faire signer, comme c'était leur droit, que sur des procès-verbaux explicatifs). Cette *lettre* si difficile à faire, et qui allait être la pièce fondamentale de la paix, fut dressée à l'hôtel de Longueville par Arnauld et Nicole, d'accord avec les deux prélats médiateurs MM. de Gondrin et Vialart. Il la fallait rédiger tellement que la conscience des quatre évêques s'en accommodât, et qu'elle ne contint rien que d'agréable au Pape et au roi. Le texte projeté fut communiqué à MM. Le Tellier, de Lyonne, Colbert, au roi même, puis au nonce, qui dans l'intervalle avait reçu du Pape pleins pouvoirs; ce que voyant M. de Gondrin, il prit, comme on dit, l'occasion aux cheveux, et, garantissant sur la foi d'Arnauld la signature des quatre évêques, il signa et parafa ainsi que le nonce le papier où l'on avait fait quelques légères corrections : et la rédaction fut considérée comme définitive et acceptée des deux parts (9 août 1668).

J'abrège autant que je puis et ne vais qu'aux points qui nous touchent. Quelle fut la joie de M. de Gondrin quand il vit entre ses mains le *parafe* du nonce, quels furent les transports des amis qui attendaient avec anxiété le résultat à l'hôtel de Longueville, on le devine sans peine. Il ne manquait plus qu'une petite condition assez essentielle toutefois, la signature réelle et l'assentiment de M. Pavillon qu'on avait toujours *supposé* et *présumé*. On dépêcha vite un courrier aux

quatre évêques. M. de Beauvais, M. d'Angers adhèrent à tout ; M. de Pamiers, on s'inquiétait de lui assez peu, il se gouvernait en toute chose comme M. d'Aleth ; mais M. d'Aleth, — on aurait pu s'y attendre, — il résista. Il continua de douter de la sincérité de l'accommodement et de vouloir différer. « Il me paraît assez étrange, disait-il, que M. Arnauld se soit avancé jusqu'à répondre de moi sans être autorisé, et qu'on ait pris de tels engagements avec M. le nonce sans ma participation. » A toutes les instances que fit le messager, il répondit : « *Il faut y penser devant Dieu.* » Et, toutes réflexions faites, on n'obtint de lui une signature que moyennant des changements et additions qu'il demandait qu'on fît au texte de la lettre. Cela remettait tout en question. A cette nouvelle le trouble fut grand chez les amis ; on lui renvoya courrier sur courrier : chacun se mit à l'assiéger de loin et de près ; Arnauld qui avait trouvé son maître en inflexibilité, les évêques d'Angers et de Beauvais lui adressèrent des lettres de supplication pressante ; M. de Gondrin lui envoya des paroles de douleur et presque de reproche, en lui en demandant pardon, « en se mettant, disait-il, à deux genoux devant lui. » MM. de Comminges et de Pamiers firent le voyage d'Aleth. M. Pavillon, vaincu, mais toujours calme, ne se rendit et ne signa qu'au troisième courrier (10 septembre).

Dès qu'il vit cette bienheureuse signature, M. de Comminges, ne se possédant pas de joie, écrivit ce même jour, d'Aleth où il était, à M. de Gondrin pour qu'il eût à adoucir par quelque prompt témoignage la douleur que les reproches et les soupçons avaient pu causer au cœur du saint évêque : « Il me semble, disait-

il excellemment, que c'est contrister le Saint-Esprit que de contrister ce fidèle ministre de Jésus-Christ. » Et toujours par ce même mouvement d'effusion bienveillante qui l'honore, M. de Comminges écrivait en cette même journée mémorable (10 septembre), à M. Arnauld, pour dissiper chez l'impatient docteur tout reste d'humeur et de gronderie : « ... Enfin, monsieur, l'enchantement sera levé, et l'on ne vous verra plus de la manière que vous avez été depuis tant de temps. Vous servirez maintenant l'Église sans être obligé de vous cacher ; et cette lumière qui brille si fort dans tous vos ouvrages, ne sortira plus du milieu des ténèbres. »

Et en effet, du moment qu'ils obtenaient cette paix inespérée, tout ce qui était le plus pénible la veille aux Jansénistes allait leur tourner à bien ; leur prétendue hérésie s'évanouissait et n'était plus que fantôme. L'opiniâtreté s'appelait constance ; la prison, la fuite, le mystère devenaient des marques d'honneur devant le monde et les rehaussaient. Les Jésuites le sentaient bien ; ils n'apprirent la paix que quand elle était faite et que le premier bruit s'en répandait. Le Père Annat ne put s'empêcher de dire au nonce, « qu'il avait ruiné, par la faiblesse d'un quart d'heure, l'ouvrage de vingt années. » Le nonce alors aurait bien tergiversé, s'il avait osé ; il n'y avait plus moyen. Le courrier qui apportait au roi le Bref, par lequel le Pape confirmait la paix, arriva le 8 octobre 1668, et la chose fut rendue publique dans Paris le 11. On aurait pu pourtant noter dans ce Bref, si on l'avait alors publié, que le Pape y supposait que les quatre évêques s'étaient soumis à la signature pure et simple du Formulaire (*simplici ac pura*

subscriptione Formularii), tandis que leur signature, en effet, ne venait qu'au bas de procès-verbaux où était insérée une explication. Mais, au point où l'on en était, on passa là-dessus ; les ministres gardèrent pour eux cette circonstance et n'en tinrent compte. Il y eut bien encore de petites épines dans cette joie, quelques pointes cachées que plus tard les Jésuites, revenus du coup, se sont efforcés de faire sentir ¹. Ainsi l'Arrêt du Conseil, confirmatif de la paix (23 octobre), parut en des termes un peu différents du premier projet, et ne satisfait pas pleinement les pacifiés. C'est que M. de Gondrin, sur ces entrefaites, pour des causes graves que font entendre à demi les narrateurs, pour avoir donné un soufflet, disait-on, à madame de Montespan sa nièce, ou du moins un conseil énergique à son neveu M. de Montespan, venait d'être disgracié ², et il ne put suivre

1. Voir l'*Histoire des cinq Propositions de Jansénius*, rédigée à ce point de vue des anti-jansénistes, par l'abbé Du Mas ; 2 vol. in-12, 1700.

2. L'histoire vraie de ce protecteur zélé de Port-Royal, de cet oncle inexorable de madame de Montespan, autrefois galant dans sa jeunesse, est assez particulière. La voici telle que Brossette la recueillit des récits de l'abbé Boileau, frère du célèbre satirique, et qui, placé par M. de Gondrin dans le Chapitre de Sens, avait eu toute sa confiance :

« M. Boileau nous a dit que, pendant les amours du roi pour madame de Montespan, ce prélat fit mettre en pénitence une femme qui vivait comme cette dame et comme la Samaritaine. M. de Gondrin ne se contenta pas de cet exemple, il fit publier dans tout son diocèse les anciens canons contre les concubinaires publics ; et comme la Cour était alors à Fontainebleau, qui est de ce diocèse, le roi emmena d'abord madame de Montespan et se retira à Versailles. Il ne revint plus à Fontainebleau pendant la vie de ce prélat, qui ne cessait point de reprendre hautement ce scandale.

« On menaça même ce prélat de l'exiler. Mais ces bruits qui, apparemment, étaient sans fondement et étaient excités par des personnes ou imprudentes ou mal intentionnées, ne l'étonnèrent point. Il protesta que, quelque ordre qui vint de la Cour, il ne sortirait jamais de son diocèse et qu'il n'abandonnerait point le troupeau que la Providence lui avait confié.

« Cette fermeté augmenta les faux bruits. On lui dit que, s'il avait ordre de se retirer et qu'il refusait de le faire, on le viendrait enlever de force.

« Pour se mettre à couvert d'une pareille violence, il se fit dresser un lit dans son

en cour et de près l'exécution des promesses jusqu'à l'entier achèvement. Enfin le cri de paix, pour le moment, couvrait tout : on brusquait le triomphe. La Paix de l'Église avait le pas sur celle d'Aix-la-Chapelle.

Un dernier coup d'habileté de M. de Gondrin, quelques jours avant sa retraite de la Cour, avait été de présenter M. Arnauld au nonce, et par là de compromettre de plus en plus l'amour-propre de celui-ci pour une conclusion favorable. On a par le menu tout le détail de ces présentations d'Arnauld aux diverses puissances. Le roi était à Chambord : en attendant son retour, M. de Gondrin, qui s'était assuré de l'audience du nonce pour le 13 octobre dans l'après-midi, alla le matin chercher à l'hôtel de Longueville Ar-

église, derrière l'autel de Saint-Savinien, et il résolut de n'en point sortir, espérant bien que l'on ne l'arracherait point de cet asile.

« Il avait d'abord résolu de faire mettre un lit à côté du sien pour un valet de chambre ; mais M. Boileau s'offrit de ne point l'abandonner et d'occuper ce second lit. Cependant ces faux bruits se dissipèrent sans aucune mauvaise suite, et M. de Gondrin mourut en paix (1674). »

Tout ceci ne rendrait pas trop invraisemblable l'anecdote du soufflet. — Les Jansénistes aimèrent à croire que M. de Gondrin, mort assez subitement, « avait été empoisonné par un pâté, qui aurait été envoyé à un curé chez qui il logeait dans une visite de son diocèse. » — D'un autre côté, si l'on consulte les lettres de madame de Longueville écrites à madame de Sablé dans les jours qui précédèrent la disgrâce de M. de Gondrin, on n'entrevoit point en lui un oncle si féroce. M. de Montespan avait, dans un accès d'emportement, fait affront à madame de Montausier, première dame d'honneur de la reine : « N'avez-vous point peur, écrit là-dessus madame de Longueville, qu'on fasse quelque trait à M. de Sens ? pour moi j'en meurs de peur. » Et encore : « Comme tout le monde a dans la tête d'embarrasser M. de Sens dans l'emportement de M. de Montespan, je crois que rien ne peut être mieux pour lui que la lettre qu'il vous a priée d'écrire à madame de Montausier. Je vous prie donc de me mander si vous l'avez écrite, quand vous l'avez écrite, si on vous y a fait réponse, et ce que la réponse contenait, etc., etc. » Tout cela semble indiquer que M. de Gondrin tenait à ne point paraître responsable des faits et gestes de M. de Montespan, et qu'on lui prêta, dans cette affaire, plus qu'il n'aurait voulu. Ce n'est pas la première fois qu'on aurait inventé, pour perdre les gens, de grossiers *sois contes*.

nauld, Nicole et Lalane, et les amena dîner chez lui. Il avait invité à ce dîner intime le coadjuteur de Reims, l'abbé Le Tellier, qui s'était montré fort chaud dans cette affaire, et qui était avide de connaître l'illustre docteur. Après le dîner, M. de Gondrin conduisit les trois Messieurs chez le nonce. Arnauld fit un beau compliment, auquel le nonce répondit avec toute sorte de politesse; il lui dit en italien ce mot, souvent répété avec orgueil par les Jansénistes, « que sa plume était *une plume d'or*. » Arnauld et ses deux amis étaient rentrés à l'hôtel de Longueville avant qu'on sût qu'ils en étaient sortis ¹. Le bruit de cette visite alla jusqu'à Chambord, et le roi dit que, puisque M. le nonce avait vu M. Arnauld, il désirait aussi le voir dès qu'il serait à Saint-Germain.

La présentation d'Arnauld au roi se fit le 24 octobre.

1. Dans une lettre de madame de Longueville à madame de Sablé, écrite le dimanche matin (14 octobre), on lit : « Il faut bien vous apprendre que MM. de Sens et de Châlons menèrent hier M. Arnauld chez M. le nonce, qui le traita à merveille. MM. de Lalane et Nicole y étaient aussi. Voilà proprement le sceau de la paix. La chose est publique. » — Nos amis, qui s'entendaient à tirer de la presse tout le parti qu'on en pouvait tirer de leur temps, eurent soin de faire insérer dans la *Gazette de Bruxelles* l'article suivant, daté de Paris 20 octobre :

« Samedi dernier, 13^e du courant, monsignor Bargellini, nonce du Pape, envoya à l'archevêque de Sens et à l'évêque de Châlons des présents considérables pour leur témoigner sa reconnaissance de l'heureux succès qu'avait eu leur négociation dans l'affaire de ceux qu'on appelait Jansénistes, et ces prélats donnèrent des marques de leur libéralité aux pages qui les leur apportèrent. Le même jour, sur les trois heures après midi, ils présentèrent au nonce le sieur Arnauld avec *trois* (deux) autres docteurs de ses amis, qui en reçurent un traitement si civil et si obligeant, qu'il ne peut rester aucun doute que la paix de l'Eglise ne soit entièrement affermie. L'on dit qu'il y en a à qui cette paix ne plait guère, pour n'avoir pas eu part à sa conclusion, et l'on assure qu'ils tâchent par des intrigues sourdes à la rompre. Mais le public étant pleinement convaincu de l'innocence du sieur Arnauld et de l'iniquité de sa longue persécution, il n'y a pas d'apparence qu'ils en viennent à bout. L'archevêque de Sens qui a été le principal auteur de cet accommodement, le nonce du Pape et l'évêque de Châlons ont ici l'applaudissement de tout le monde : on les regarde à présent comme les Pères de l'Eglise et de la Patrie, et on ne les appelle plus que les *Prélats de la Paix*. »

Son neveu Pomponne, dont la grande faveur commençait et qui venait d'être nommé ambassadeur en Hollande, l'alla prendre ce jour-là de bon matin à l'hôtel de Longueville pour le mener à Saint-Germain. Ils se rendirent, en arrivant, chez M. de Lyonne qui fit le meilleur accueil à M. Arnauld, et qui, un peu avant l'heure du lever du roi, les mena dans l'appartement ; comme il y avait déjà assez de monde, il les fit passer dans le cabinet. Mais rien ne saurait suppléer au récit même que le narrateur janséniste a fait de cette réception, où il donne à chaque chose l'importance qu'on y mettait alors :

« En approchant du cabinet, M. Arnauld trouva M. le Coadjuteur de Reims, qui, lui témoignant sa joie, lui mit en main son approbation du livre contre le ministre Claude¹. ... Étant entré dans le cabinet, il y trouva M. le Prince, qui fut ravi de le voir. Ensuite, comme on sut que le roi allait venir, on jugea qu'il était plus à propos de faire entrer M. Arnauld dans la garde-robe, afin que Sa Majesté ne le vît pas là avant qu'il l'aberdât pour le saluer. Et ainsi dès que le roi parut, et qu'en eut fait sortir tout le monde, hors M. Le Tellier, M. le Prince étant sorti auparavant², M. Arnauld se présenta au roi, le salua et aussitôt commença son compliment en ces termes :

« Sire, je regarde comme le plus grand bonheur qui me soit jamais arrivé, l'honneur que Votre Majesté m'a fait de me souffrir devant Elle. Et assuré-

1. Il s'agissait des premières parties du grand traité de la *Perpétuité de la Foi de l'Église catholique touchant l'Eucharistie*, qu'Arnauld et Nicole avaient préparé et allaient faire paraître. On affectait de dire, à ce moment, que la lecture de cet ouvrage manuscrit avait fort agi sur M. de Turenne, qui venait de faire précisément son abjuration publique la veille même, 23 octobre. Les admirateurs de Bossuet ont coutume d'attribuer tout net cette conversion à Bossuet et au livre, alors manuscrit, de l'*Exposition de la Foi*. Les jansénistes n'hésitaient pas davantage en affirmant que l'Église était en grande partie redevable de cette conversion illustre au livre manuscrit de M. Arnauld, de la *Perpétuité de la Foi*. Chacun tire à soi le héros et le mène en vaincu du côté de son saint. J'honore et je respecte la conversion de Turenne, mais j'admire ceux qui se croient si sûrs de savoir ce qui se passait au fond de l'âme d'un Bouillon.

2. Il n'y eut donc présents dans la chambre, pendant l'audience d'Arnauld, que M. de Lyonne, M. de Pomponne et M. Le Tellier.

« ment, Sire, il fallait une aussi grande bonté que la vôtre pour avoir bien voulu oublier les méchants offices qu'on m'a voulu rendre auprès de Votre Majesté, pour laquelle je n'ai jamais eu que des sentiments de respect, de vénération et d'admiration, ayant appris dans ma solitude les grandes choses qu'Elle a faites. Et comme celle qui m'en fait sortir est le comble de sa gloire, parce qu'il n'y a rien de plus grand que la protection que Votre Majesté donne à l'Eglise en cette occasion, il n'y a rien aussi que je ne sois prêt de faire pour lui sacrifier la liberté qu'elle me rend. »

« Le roi l'écouta sans l'interrompre, et à la fin lui dit en peu de mots, mais d'un air tout à fait obligeant, qu'il avait été bien aise de voir un homme de son mérite, qu'il avait oui faire beaucoup d'estime de lui, et qu'il souhaitait qu'il pût employer les talents que Dieu lui avait donnés à défendre l'Eglise.

« Ces louanges, sortant de la bouche d'un si grand prince, furent cause que M. Arnauld, de sa part, entra dans une très-grande humiliation, faisant voir, plus par sa modestie que par ses paroles, qu'il était bien éloigné de s'attribuer ces avantages. Il témoigna aussi au roi que c'était avec quelque peine qu'il s'était trouvé engagé dans toutes les contestations passées. Mais le roi avec beaucoup de bonté l'arrêta, et lui dit : « Cela est passé, il n'en faut plus parler. » Et il ajouta qu'il serait bien aise que dans la suite on n'écrivît plus rien qui pût aigrir les esprits. Ce que M. Arnauld reçut avec beaucoup de respect, et le roi se tournant vers M. de Pomponne, lui dit : « Monsieur de Pomponne, je crois que vous avez bien de la joie de voir tout ce qui se passe... »

« Au sortir du cabinet, tout le monde se pressa pour voir une personne que le roi avait si bien reçue, et qui avait été invisible depuis tant d'années. Et M. le Coadjuteur de Reims, qui était demeuré dans la chambre, le prit pour le mener chez M. le Dauphin, qui était logé dans le Château neuf. »

M. Arnauld, toujours accompagné de son neveu Pomponne, vit donc M. le Dauphin et essuya les politesses de M. de Montausier. Il vit Monsieur, frère du roi, puis acheva sa tournée en allant saluer M. Le Tellier à son appartement, et en s'inscrivant chez M. de Louvois qu'on ne trouva pas. De retour à Paris avec M. de Pomponne, ils s'écrivirent également chez M. Colbert retenu au lit par la goutte ¹.

1. Je n'ai pas voulu interrompre cette série glorieuse des présentations d'Arnauld ; mais le compliment que l'on vient de lire, adressé au roi, et qui parut alors le plus beau du monde, n'avait pas été sans lui donner de la préoccupation et de la frayeur. Voici ce qu'on lisait dans des Mémoires composés par

Peu de jours après, l'évêque de Meaux, M. de Ligny, conduisit Arnauld ainsi que Lalane chez M. de Paris, à qui ils demandèrent sa bénédiction.

Cependant M. de Saci était encore à la Bastille; M. de Péréfixe se réserva la bonne grâce de demander au roi sa délivrance. Muni de l'ordre du roi, M. de Pomponne alla prendre son cousin à la Bastille le 31 octobre au matin, et, après grâces rendues à Dieu

Brienne en 1684 sur l'origine et le progrès du Jansénisme, Mémoires dont on n'a que de courts extraits et qu'il serait bien intéressant de retrouver. C'est Brienne qui raconte :

Quelques jours avant que ce docteur fût présenté au roi, me trouvant dans sa chambre à l'hôtel de Longueville, je m'aperçus qu'il souffrait quelque peine intérieure, et lui en ayant demandé le sujet, il me répondit fort simplement : « Je vous avoue, mon cher monsieur, que je me trouve fort embarrassé, parce que n'ayant jamais vu le roi, je ne sais pas bien comme il lui faut parler. Plus j'y pense, et moins je trouve en moi de paroles dignes de ce grand prince, et qui répondent à la réputation, bien ou mal fondée, que m'ont acquise mes ouvrages. Voilà le sujet de mon inquiétude dont vous vous êtes aperçu le premier. Mais, ajouta-t-il avec une humilité qui me fit rougir et me couvrit de confusion, si vous voulez, vous qui avez tant d'usage de la Cour, me tirer de la peine et de l'embarras où je me trouve, je vous en aurais la dernière obligation. » Je l'embrassai cordialement à cette parole si humble et si humiliante pour moi, et je lui dis : « Vous vous moquez, mon très-cher maître, de votre pauvre et faible ami. Moi, faire une harangue pour M. Arnauld ! Ma foi ! pour le coup, si vous n'avez d'autre souffleur que moi, vous pouvez bien demeurer muet sur la scène qui vous effraye de loin, et vous paraîtra de près moins terrible. Mais que voulez-vous dire au roi ? Figurez-vous que je le suis, et parlez-moi sans autre préparation, comme nous faisons ensemble des affaires du prétendu Jansénisme. » Il trouva l'expédient fort bon, et ayant pris son long manteau, ses gants et son chapeau, je me mis gravement dans son fauteuil, et lui s'étant retiré dans l'antichambre afin de faire toutes les cérémonies dont je voulus bien être son maître, après qu'il m'eut fait les trois profondes révérences qu'on a coutume de faire au roi, de la manière dont je lui montrai à les faire, en quoi seul je pouvais lui être utile, je me levai de mon fauteuil, et sans ôter mon chapeau, j'écoutai fort sérieusement ce qu'il avait à me dire en qualité de suppliant, moi-même ayant à lui répondre en qualité de roi de théâtre. Il me parla à son ordinaire de fort bon sens ; et sur-le-champ, sans lui donner le temps d'oublier ce qu'il venait de me dire, je l'obligeai à prendre la plume et à le mettre sur le papier. Rien de mieux ni de plus simple et de plus naturel : il en fut content et moi charmé, et il m'avoua que sans moi il aurait eu peine à se retirer de ce mauvais pas. »

Ainsi la grande scène racontée solennellement par Varet avait eu sa répétition à l'avance. Arnauld s'était essayé devant Brienne, comme Sosie devant sa lanterne. Mais ce qui ressort bien de tout cela, c'est la naïveté et la simplicité d'Arnauld.

en l'église de Notre-Dame, il le conduisit à l'archevêché où, M. de Saci demandant à M. de Péréfixe sa bénédiction, celui-ci lui répondit en l'embrassant : « Ah, c'est à moi à vous demander la vôtre ! » Mais j'ai raconté cela ailleurs ¹.

M. de Péréfixe s'était inquiété pourtant, avant cette visite, de la manière dont M. de Saci signerait le Formulaire. Heureusement, de même que M. Arnauld avait un petit titre ou bénéfice dans le diocèse d'Angers ², M. de Saci en avait un dans le diocèse de Sens, ce qui leur permettait de signer hors du ressort ecclésiastique de Paris, et avec toutes les facilités que leur donnaient des prélats tout favorables. M. de Péréfixe, devenu des plus faciles lui-même depuis que le roi avait parlé, n'en demanda pas davantage.

A regarder de très-près, on aurait pu voir que déjà chacun tirait cette paix en son sens. Le Pape, apprenant que les quatre évêques se considéraient comme persistants et autorisés dans leur sentiment antérieur, fit demander par le nonce un éclaircissement qu'on se hâta de donner. Une grande médaille fut frappée à la Monnaie en l'honneur de la paix, à la date du 1^{er} janvier 1669 : « d'un côté elle avait la figure et le nom du roi ; de l'autre on y voyait sur un autel un livre ouvert, et sur le livre les Clefs de saint Pierre, avec le sceptre et la main de Justice du roi, passés en sautoir : au-dessus de tout cela un Saint-Esprit rayonnant, avec ces mots à l'entour : *Gratia et Pax a Deo* ; et ceux-

1. Au tome II, page 345.

2. Il avait titre *chapelain de la garenne de l'église de Jumelle*, titre apparemment sans bénéfices et qu'on lui conféra pour lui acquérir le domicile fictif au diocèse d'Angers.

ci sur le devant de l'autel : *Ob restitutam Ecclesie concordiam.* » Le nonce averti que cette médaille courait, en parla au roi, qui, dit-on, en parla à ses ministres, et aucun d'eux, à ce qu'il paraît, ne prit sur son compte la médaille, bien que quelqu'un, évidemment, dût au moins l'avoir permise. On ordonna que le coin fût brisé. Ceci est bien l'image de cette Paix que les uns voulaient faire éclatante, solennelle et triomphale, et comme d'égal à égal entre puissances, tandis que les autres la traitaient d'accommodement ou même de soumission ¹.

La grande prétention des Jansénistes, en cette circonstance, fut de n'avoir donné que ce qu'ils avaient toujours offert : la prétention de leurs adversaires fut de démontrer dans les adoucissements une espèce de rétractation. Ce qui me paraît certain, c'est que les vrais et premiers moteurs de la restauration de la Grâce, Jansénius, Saint-Cyran, — et Pascal, leur pur disciple posthume, — n'auraient jamais signé les lettres et requêtes rédigées par Arnauld et Nicole, et qui décidèrent la paix. Je ne veux pas dire que ces derniers aient eu tort; mais cela revient à la distinction déjà posée. La véritable entreprise janséniste dans toute sa portée étant dès longtemps manquée et même n'étant plus comprise, il n'y avait rien de mieux à faire, en

1. Au reste l'histoire de cette médaille est devenue ridiculement obscure; on en a disserté comme sur celles des plus bas temps. Les Jésuites s'en mêlèrent, il paraît qu'on obtint du roi, vers l'année 1700, de faire frapper une médaille altérée, où le *Gratia* avait disparu au revers. La première et vraie médaille fut-elle en effet ordonnée par Colbert? Fut-elle jetée en cérémonie avec d'autres dans les fondements du nouveau Louvre? Le coin fut-il brisé par ordre du roi, et en quel temps? La médaille altérée, qui commença à paraître en 1702, ne fut-elle jamais frappée que dans un petit ou moyen module, et non en grand? Ce sont là des questions d'Académie des inscriptions que je laisse à trancher à qui de droit.

sauvant en son cœur la croyance à la Grâce, que de couper court à d'interminables différends. Ce fut surtout la conduite de Nicole, dont l'esprit domine *sous main* à partir de ce moment. Nicole, ni Du Guet qui offrira un autre exemple de cette même conduite, ne comprennent plus bien, il faut le dire, M. de Saint-Cyran ni la grande arrière-pensée primitive de Port-Royal; ils ont cependant raison sur ceux d'alentour, non moins étrangers qu'eux au premier but, en leur conseillant de se soumettre, de s'accommoder le plus possible, sans manquer à leur conscience. La grande tentative de régénération de l'Église manquant, on retombait dans les devoirs tout individuels; c'était le mieux dans la pratique: ils donnaient le conseil du bon sens et de la charité; ils avaient raison relativement et secondairement.

Les conclusions d'interprétation accommodante admises et acceptées dans la Paix de l'Église fixèrent donc la base de ce *second Jansénisme* rétréci; et s'il nous était permis de prendre un parti dans ces questions où nous nous sentons surtout attiré par le caractère moral des personnages, nous ne serions pas en contradiction avec nous-même quand nous pencherions désormais pour la modération éclairée de Nicole et de Du Guet, tandis que nous nous déclarions, dans le premier Jansénisme, pour la vigueur de Saint-Cyran. L'esprit vrai, l'esprit chrétien de chaque situation semble commander la différence. Dans l'un et dans l'autre cas, nous rencontrons Arnauld souvent contre nous: il n'entra jamais pleinement, en effet, dans l'un ou dans l'autre de ces deux esprits, et ne sut pas plus se tenir à l'héritage fondamental de Saint-Cyran,

qu'il ne se prêta toujours à la substitution mitigée de Nicole.

L'accommodement des quatre évêques était déjà conclu que celui de nos pauvres religieuses n'avait pas fait un pas encore. M. d'Aleth avait désiré, il est vrai, les faire comprendre dès l'abord dans la négociation des évêques ; mais on avait jugé plus sûr de scinder les difficultés pour les résoudre l'une après l'autre, et aussi pour ne pas immiscer M. de Péréfixe dans le secret de la première et principale affaire. Lorsqu'elle fut considérée comme consommée, le 22 octobre (1668), deux jours avant l'audience de M. Arnauld, le roi qui venait de causer avec le nonce dit à M. de Péréfixe qu'il avait particulièrement songé en tout ceci à le tirer, lui M. de Paris, de ses embarras ; il l'engagea à voir ce qui se pourrait faire pour les religieuses de Port-Royal, sur le pied de ce que le Pape avait fait pour les quatre évêques, et à *n'être pas plus difficile que le Pape lui-même*. C'était le mot du roi, et que ce prince répéta à plusieurs personnes. Louis XIV, à ce retour de Chambord, était en bonne veine et en belle humeur. Une paix glorieuse après des conquêtes, des fêtes splendides, de brillantes amours, le goût des choses de l'esprit, Montespan, Molière, — Molière, ce grand médecin spirituel dont il avait pris peut-être la veille au soir quelque dose réjouissante, — tout cela lui ôtait de cette rigueur et de cette dureté étroite avec laquelle, en d'autres temps, il traita cette affaire et ces personnages du Jansénisme. Au premier mot du roi, M. de Péréfixe vit bien, selon son expression d'archevêque Turpin, qu'il lui fallait *baissér sa lance*. Un obstacle secret qu'on ne prévoyait pas, et que même

peu de personnes surent dans le temps, était au cœur de Port-Royal et dans la résistance des religieuses à en passer par des conditions pareilles à celles des quatre évêques. On a des lettres de la sœur Angélique de Saint-Jean à son oncle Arnauld qui sont plus fortes qu'on ne pourrait l'imaginer¹ : elle tenait bon dans le sens et avec les raisons de Pascal. Les diverses propositions d'accommodement qu'on fit aux religieuses dans les premiers mois de cette année 1668, et qui se renouvelaient sans cesse, les trouvaient (je parle des cinq ou six dirigeantes) aussi fermes et aussi peu accessibles que l'était en ses rochers d'Aleth M. Pavillon. A bien des égards elles devinaient juste ; elles ne croyaient pas à une véritable paix possible ni à une réconciliation sincère. On l'a pu dire sans trop d'exagération, « ces filles, par la simple théologie du cœur, étaient plus clairvoyantes alors que les docteurs, excepté M. d'Aleth. » Quoi qu'il en soit, elles sortaient trop de leur rôle par cette résistance. Arnauld, pour qui l'inflexibilité avait toujours des charmes, s'y reprenait, hésitait avec elles, et ne les blâmait qu'en les admirant. Nicole n'hésitait pas ; de Sens où il était alors (juillet 1668), il écrivait à Arnauld sur ce refus prolongé :

« Je vous avoue qu'il ne me vient point de raison dans l'esprit qui me fasse tant soit peu balancer, et que je ne suis occupé que du danger où il me semble qu'elles sont près de s'engager. Cela me fait penser qu'il y a souvent autant de péril à avoir trop d'esprit qu'à en avoir trop peu... On s'égare ou en ne voyant point de chemin, ou en en voyant trop... La vertu humaine n'est jamais si spirituelle ni si pure que l'imagination n'y ait part... On s'est accoutumé à envisager la *signature* comme un monstre effroyable et comme le caractère de la *bête*, et l'esprit ensuite se représente le même monstre toutes les fois qu'il est frappé par le mot de *signature*. »

1. Voir précédemment, dans le présent volume, page 156,

Pour ne pas aborder en face le *monstre*, c'est-à-dire la signature directe, on prit donc le parti de rédiger une Requête des religieuses à l'archevêque, et qui renfermerait la soumission. L'archevêque, peu content d'un premier projet de Requête qui lui avait été montré, y travailla lui-même et la dressa comme il l'entendait, « parce qu'il voulait qu'elle fût conçue dans les termes mêmes de la Déclaration que les évêques avaient envoyée à Rome. » C'est cette dernière Requête de la façon de l'archevêque, et approuvée par les amis de Port-Royal, que les religieuses signèrent à grand'peine et non sans prendre beaucoup sur elles-mêmes.

« Il paraît bien, leur écrivait Arnauld (10 février 1669), que nous sommes dans le travail de l'enfantement. Plus le terme s'approche et plus nos peines redoublent, et si cela durait encore longtemps, je ne sais si j'y pourrais résister, tant je suis accablé par la seule appréhension des maux qui arriveraient, si ce qui est près de finir venait à se rompre, parce qu'il ne peut plus se rompre qu'on n'en rejette sur nous toute la faute; M. de Paris s'étant réduit à un point où tout le monde serait pour lui, si nous ne nous rendions pas à ce qu'il désire...

« Je ne sais ce que nous pourrions répondre à ceux qui nous demanderaient quel exemple nous pourrions apporter d'une compagnie de filles qui dans une affaire importante, tant pour la conscience que pour le bien spirituel et temporel de leur Communauté, se seraient conduites par leur seul avis sans prendre conseil d'aucun ecclésiastique, tous ceux en qui elles auraient eu tout sujet de prendre confiance y étant contraires, ou, pour mieux dire, généralement tous les évêques et tous les ecclésiastiques de l'Eglise de Jésus-Christ...

« C'est pourquoi si nous vous sommes suspects dans le conseil que nous vous donnons, cherchez donc d'autres personnes de qui vous prenriez avis, mais ne demeurez pas, au nom de Dieu, dans une route aussi écartée que celle que vous suivriez, si, sans consulter aucun prêtre ni aucun évêque, vous vous engagiez dans une résolution qui serait improuvée généralement de tous les pasteurs de l'Eglise. »

Le mercredi 13 février, l'évêque de Meaux arriva sur le soir à Port-Royal des Champs, apportant aux reli-

gieuses la Requête définitive qu'elles devaient signer et qui leur avait été annoncée ; il parla aux Mères, sans difficulté de la part des gardes, car toute cette négociation se faisait sous les auspices de M. de Paris.

M. Arnauld et M. de Saci, arrivés également dans la soirée du 13, mais incognito, se rendirent le 14 de grand matin au parloir ; M. de Meaux avait désiré qu'ils parlassent en personne aux religieuses, pour entraîner leur adhésion et les décider à signer cette Requête adressée à M. de Paris, qui lui-même l'avait dictée.

Le lendemain 15, M. de Meaux s'en retourna, remportant la pièce signée de toute la Communauté, et où la concession sur le livre de Jansénius, pour y être enveloppée, n'était pas moins réelle. Il était dit dans cette Requête que les religieuses de Port-Royal des Champs « condamnaient les *cinq Propositions* avec toute sorte de sincérité, sans exception ni restriction quelconque, dans tous les sens où l'Eglise les a condamnées... Et quant à l'attribution de ces Propositions au livre de Jansénius, elles rendent encore au Saint-Siège, disaient-elles, toute la déférence et obéissance qui lui est due, comme tous les théologiens conviennent qu'il la faut rendre au regard de tous les livres condamnés selon la doctrine catholique soutenue dans tous les siècles par tous les docteurs, et même en ces derniers temps par les plus grands défenseurs de l'autorité du Saint-Siège, tels qu'ont été les cardinaux *Baronius, Bellarmin, Palavicin*, etc. » C'est M. de Paris qui avait voulu absolument mettre tous ces noms de docteurs, assez ridicules à citer dans une Déclaration de filles. Après une telle signature, convenons qu'il n'était plus question du *droit* pour l'affaire du Jansénisme, et que

le *fait* lui-même y était si réduit, étouffé et serré de près, qu'il restait comme enterré. Si cela n'est pas une condamnation, je n'y entends plus rien ¹.

Mais on revenait de si loin que l'accommodement semblait une victoire ; une prompté joie, le vif sentiment de la délivrance, corrigea ces restes d'amertume. Le grand-vicaire de l'archevêque, M. de La Brunetière, vint à Port-Royal des Champs le lundi 18 et, ayant fait assembler la Communauté à l'église, il lut la Sentence qui levait l'interdit. Les cierges s'allumèrent, le *Te Deum* éclata, les cloches sonnèrent, les portes de l'église se rouvrirent, et les pauvres des campagnes qui avaient été tenus à l'écart durant ces trois ans et demi de blocus, entendant ce rappel inespéré, remirent pied dans la patrie ².

Le dimanche 3 mars, M. Ler, curé de Magny, qui n'avait cessé, durant ces années, de prier pour les captives et de les recommander même aux prônes sans s'inquiéter de se compromettre, vint à Port-Royal en procession avec son peuple. M. Arnauld, arrivé de la veille au soir, y célébrait la messe de la Communauté et en était à la consécration, lorsque cette procession

1. Arnauld, qui plus que personne les exhorta finalement à en passer par là, avait, comme on dit, mis bien de l'eau dans son vin depuis le jour où il écrivait au docteur Taignier le 7 décembre 1661, aux approches de la grande tempête ; « Je n'ai pu croire ce qu'on nous a voulu persuader, que l'appréhension que vous en aviez vous faisait pencher à l'opinion de ceux qui voudraient que les religieuses de Port-Royal eussent signé simplement. Je ne saurais m'imaginer que vous leur eussiez voulu conseiller cette lâcheté. »

2. M. de La Brunetière, avant l'entrée de la foule dans l'Eglise, avait fait pour la Communauté seule, et sans vouloir d'autre témoin laïque que M. Hilaire, un discours explicatif de la Sentence de l'archevêque et où il y avait de très-bons conseils. La Communauté ne fut jamais si au complet qu'en ce jour solennel ; il n'y manqua personne du dedans, disent nos Journaux, hormis une seule malade. Le chœur fut entièrement plein, toutes les stalles remplies en haut et en bas ; les sœurs avaient leurs manteaux et leurs grands voiles.

fit entendre, en chantant du seuil, ces paroles de l'office du Saint-Sacrement : « *Omnes qui de uno pane*, etc. Nous tous qui participons à un même pain et à un même calice, ne sommes qu'un même pain et un même corps. » Tous les assistants furent saisis de cette rencontre, et aussi des autres paroles de cet office que la procession de Magny continua pendant l'élévation : « *Parasti in dulcedine tua*, etc. ; ô Dieu, vous avez préparé par votre bonté un festin au pauvre. » Le doigt lumineux de la Providence se dessinait dans les moindres accidents pour ces âmes ferventes, et faisait trace partout à leurs regards.

Plusieurs félicitations d'évêques arrivèrent par lettres ; ce qui ne touchait pas moins, c'étaient les rétractations de nombre d'ecclésiastiques, de religieux ou de religieuses qui avaient signé et qui en écrivaient leur regret. La paix déliait ces langues muettes. Ils adressaient à Port-Royal leurs Actes sincères pour être gardés en dépôt comme dans un trésor de constance. On reçut ainsi les rétractations des dames de Luynes, religieuses de Jouarre, anciennes élèves de la maison, et celles du Père Quesnel, de l'Oratoire, futur défenseur, — de Malebranche, futur adversaire.

Restait l'affaire du temporel à régler. La pauvreté des religieuses des Champs, durant ces années de persécution, n'avait pas été moindre au temporel qu'au spirituel. Les gérants de leurs fermes avaient été chassés, emprisonnés, leurs biens détournés et attribués à la maison de Paris. On avait subsisté comme on avait pu (et le jeûne aidant) de quelques bienfaits d'amis et du produit des livres de ces Messieurs ; les *Imaginaires* de Nicole avaient rapporté 500 écus. Dès le lendemain

de la réconciliation, une lettre, à la date du 19 février, avait été adressée par les religieuses des Champs à celles de Paris, pour les convier à une réunion sincère et offrir l'oubli du passé. Cette offre dans laquelle il entrait de la charité, mais aussi de la convenance, n'eut pas de suite. Il y avait de l'irréparable entre elles. La justice dut trancher le différend¹.

Le Conseil d'État, après un assez long examen, régla le partage en mai 1669. Pussort était le rapporteur. L'Arrêt fut signifié le 7 juin. On ne fut pas trop mécontent d'abord :

« Port-Royal, écrivait Arnauld à madame Périer, est divisé en deux abbayes distinctes et séparées, dont celle de Paris avec une abbesse perpétuelle, à la nomination du roi ; et celle des Champs a une abbesse élective de trois ans en trois ans. Cela est fort bien établi. Pour le bien, on en laisse un tiers à celle de Paris ; mais on leur donne par *préciput*, et sans leur tenir lieu du tiers, les maisons qui sont au dehors. Hors cette injustice, la partition en est bien faite ; les pensions suivent les personnes, et les terres, qui sont autour de Port-Royal, demeurent à celle des Champs. — La tranquillité de nos bonnes sœurs dans tout cela est admirable. Ce doit être la plus grande consolation de leurs amis². »

1. Les religieuses des Champs, en cette conjoncture décisive, eurent pour elles de puissants solliciteurs. Une lettre de remerciement de la mère Agnès au prince de Condé, du 19 mars, nous apprend que ce prince avait fait auprès de l'archevêque de Paris une démarche en faveur des amies de sa sœur, pour qu'elles fussent remises en possession de la maison de Paris. M. le Prince parla à l'archevêque du dessein qu'avait madame de Longueville de se retirer à Port-Royal de Paris, si les choses se rétablissaient.

2. Avant que les religieuses des Champs fondassent Port-Royal de Paris, l'abbaye n'avait que huit ou neuf mille livres de rente. Du temps du jeune Racine (1658), on voit par une note de lui, qui s'est conservée, que Port-Royal des Champs avait, tant en fonds de terre qu'en rentes, *onze mille quatre-vingt-sept livres dix sous* de revenus. En 1668, avant le partage, l'abbaye avait plus de trente mille livres de rente. Les religieuses, qui étaient captives aux Champs, avaient apporté en dot plus de quatre cent cinquante mille livres, qui avaient servi à bâtir le monastère de Paris et à grossir le revenu de l'abbaye. Du moment qu'on procédait à un strict partage, elles étaient et devaient être lésées : une douzaine de filles restées à Paris obtenaient un tiers, et plus qu'un tiers des biens, contre l'ensemble de la Communauté au nombre

Nous laisserons donc désormais le Port-Royal de Paris sous la conduite de sa mère Dorothée Perdreau; il nous devient tout à fait étranger, excepté dans les quelques occasions où il reparaitra, comme un mauvais frère, pour dépouiller notre unique Port-Royal, celui des Champs.

Les dix années qui suivent sont pour Port-Royal dix années de gloire, de déclin au fond, mais d'un déclin voilé, embelli; ce sont d'admirables heures de doux automne, de riche et tiède couchant. La solitude reflurit en un instant et se peuple, plus émaillée que jamais. L'ancien esprit au dedans se continue et se mêle au nouveau sans trop de lutte. La mère Agnès survit de deux années encore; les mères de Ligny, Du Fargis (l'abbesse nouvelle), et la mère Angélique de Saint-Jean (prieure), avec les auxiliaires que nous lui avons vues, animent tout. Il ne se reforme plus d'écoles de garçons (j'allais dire de petits messieurs), mais les jeunes filles pensionnaires se multiplient; les deux petites demoiselles de Pomponne y entrent les premières. M. de Sévigné fait bâtir les trois côtés du cloître qui manquaient et que le nombre des religieuses exige. Au dehors, les bâtiments se pressent dans l'étroit vallon. Madame de Longueville s'y fait bâtir un petit hôtel, et elle l'habite quelquefois depuis 1671. Mademoiselle de Vertus a également le sien tout à côté, d'où elle ne sort plus. M. d'Andilly, revenu de Pomponne en son cher désert, le réjouit de ses cheveux

de soixante-huit religieuses de chœur et seize converses. On ôtait à celles-ci « une maison de plus de cinq cent mille livres, toute bâtie des aumônes de leurs parents et de leurs amis. » — Mais je m'entends peu à ces discussions de chiffres, qui sont proprement de M. Akakia ou de M. Gallois à M. Pussort, et je pense qu'en tel sujet elles intéressent assez peu le lecteur.

blancs, le fait sourire de sa présence vénérée, l'embaume de sa belle mort. Des personnes religieuses ou séculières viennent en visite pour s'édifier. C'est l'heure de madame de Sévigné, de Boileau, des illustres amis dans le monde et qui ont voix dans la postérité. C'est l'heure où M. de Pomponne, successeur de Lyonne et secrétaire d'État auprès de Louis XIV, rédige ces nobles et élégantes dépêches qui sécularisent la langue des Arnauld dans les Cours. Les anciens solitaires ralliés et revenus au bercail sont nombreux encore, et présentent de ces noms qu'on aime, M. Hamon, M. de Tillemont, etc. On y a pour supérieur du monastère un M. Grenet, curé de Saint-Benoît, donné par l'archevêque, et bon ecclésiastique; mais le vrai supérieur est M. de Saci, que M. de Sainte-Marthe quelquefois tempère. Au dehors les grands écrits continuent et s'étendent. Les *Pensées* de Pascal paraissent. Arnauld et Nicole associent leurs plumes pour l'honneur et la défense de l'Église catholique. C'est le Calvinisme désormais qu'ils combattent; ils ne font plus la guerre qu'aux frontières. Dès les premiers mois de 1669, le premier volume de la *Perpétuité de la Foi*, inaugurant leur controverse nouvelle, avait paru. Ceci nous ramène droit à Nicole, le plus considérable des personnages de Port-Royal dont il nous reste à parler.

VII

Nicole. — Sa famille ; son éducation. — Sa curiosité de lecture. — Ses dissidences avec M. de Barcos. — Son emploi aux Écoles. — Son union avec Arnauld. — Son jansénisme mitigé et sa diplomatie scolastique. — Querelles de famille au dedans de Port-Royal. — Nicole accusé de gêner M. Arnauld. — Aide de camp fidèle ; âme timide. — Ses scrupules et ses frayeurs. — Embarqué malgré lui. — Un peu indiscret. — Causeur agréable et facile. — Nicole écrivain. — Les *Imaginaires*. — Comparaison avec Bayle. — Ce que Nicole a d'un peu commun, et ce qu'il a d'élevé. — Nicole controversiste. — La *petite* et la *grande Perpétuité*. — Méthode de *prescription*. — Nicole compagnon d'armes de Bossuet ; — discute de haut en bas contre les Protestants. — Attitude française catholique.

Mon premier soin, en peignant Nicole, sera de bien marquer en quoi sa physionomie est différente de celle de nos autres personnages, et, en particulier, différente de celle d'Arnauld, dont on le considère ordinairement comme inséparable. *Particulariser* Nicole est le plus grand service qu'on puisse lui rendre, aujourd'hui qu'on s'est habitué de loin à confondre les écrivains jansénistes que l'on cite encore, dans une triste uniformité de teinte.

Né à Chartres le 19 octobre 1625, Pierre Nicole eut pour père un avocat au parlement, condisciple de l'abbé

de Marolles. On l'appelait le *chambrier* Nicole ¹, pour le distinguer de son cousin le *président* Nicole, auteur de poésies françaises galantes et traducteur de *l'Art d'aimer*. J'ai sous les yeux des lettres de Chapelain adressées (1668-1670) à ce père de Nicole, « fameux avocat à Chartres. » On y voit que cet homme de savoir avait fait une traduction française, non pas des *Institutions oratoires*, mais des *Déclamations* ou *Controverses* de Quintilien ²; et Chapelain, grand complimenteur, voulait engager Nicole le fils à se charger d'en donner l'édition au public : « Monsieur votre fils ne peut sans une espèce d'impiété laisser périr un de ses frères spirituels, » c'est-à-dire ce livre traduit des *Controverses*. On a dit que le père de Nicole, qui faisait aussi des vers latins et français, en avait composé d'assez libres, dont, après sa mort, son fils s'efforça d'empêcher l'édition ou la réédition : il rachetait, pour les détruire, tous les exemplaires qu'il trouvait de ces vers déjà publiés ; de sorte qu'il mériterait à tous égards qu'on lui appliquât le vers du poète :

Le fils a racheté les *crimes* de son père,

ou du moins les *rimes* de son père. Il a pu se faire, au reste, dans ce qu'on a raconté à ce sujet, quelque confusion des deux cousins, le chambrier et le président Nicole. Ils étaient tous les deux profanes, mais inégalement, appartenant à cette érudition mêlée de bel esprit, à la fois française et latine, issue du seizième siècle. Pierre Nicole tenait de sa famille une rare facilité aux Lettres, mais qui chez lui fut réglée aussitôt

1. Il était chambrier de la Chambre ecclésiastique de Chartres, avocat et orateur de la ville.

2. Ou attribuées à Quintilien.

par la religion et par des habitudes réfléchies. Il lut de bonne heure tout ce qu'il y avait d'auteurs grecs et latins dans la bibliothèque paternelle ; une vaste et curieuse lecture est un des traits de Nicole. Il ne ressemblait point à M. de Saci, homme de peu de livres, et qui ne se détournait point à droite ou à gauche hors des sentiers de l'Écriture. Il ne ressemblait point à M. de Tillemont qui disait que, depuis l'âge de quatorze ans, il n'avait rien lu ni étudié que par rapport à l'histoire ecclésiastique.

« Je dirai de lui, écrivait Brienne traçant de Nicole un portrait assez burlesque et satirique, qu'il n'y a personne au monde que je sache, qui ait lu tant de livres et de relations de voyages que lui ; sans compter tous les auteurs classiques grecs et latins, poètes, orateurs et historiens ; tous les Pères depuis saint Ignace et saint Clément pape jusqu'à saint Bernard ; tous les romans depuis les *Amadis de Gaule* jusqu'à la *Clélie* et à la *Princesse de Clèves* ; tous les ouvrages des hérétiques anciens et modernes, depuis les philosophes anciens jusqu'à Luther et Calvin, Mélancthon et Chamier, dont il a fait des extraits ; tous les polémiques depuis Érasme jusqu'au cardinal Du Perron et aux ouvrages innombrables de l'évêque de Belley : en un mot, car que n'a-t-il pas lu ? tout ce qui s'est fait d'écrits pendant la Fronde, toutes les pièces de contrebande, tous les traités de politique depuis Goldast jusqu'à L'Isola. »

C'est une première nouveauté, dans Port-Royal, que d'y rencontrer un lecteur si amusé et si infatigable de tant de livres non édifiants ¹.

1. Il y a, entre autres poèmes ridicules sur la pécheresse repentie Madeleine, un poème spirituel extravagant, imprimé à Lyon : *la Magdeleine au désert de la Sainte-Baume en Provence, par le Père Pierre de Saint-Louis, religieux carme de la province de Provence*. Théophile Gautier l'a mis dans ses *Grottesques*. On raconte que Nicole, ayant un jour trouvé ce poème dans la Bibliothèque des Carmes de la rue des Billettes, le parcourut et, singulièrement réjoui par la verve burlesque et extravagante qui l'anime d'un bout à l'autre, l'emporta, en lut des passages à Port-Royal et ailleurs, et en parla à tant de personnes que le libraire fut tout étonné de voir arriver des acheteurs et que l'édition se vendit.

2. Petit trait singulier, mais qui n'a pas de quoi étonner chez un si grand amateur de lecture : Nicole ne rendait pas très-exactement les livres qu'il emprun-

Nicole avait trois sœurs, dont l'une, la dernière, Charlotte, élevée quelque temps au monastère des Champs, avait, dit-on, au moins autant de facilité et de dispositions naturelles que son frère, et était, par rapport à lui, ce que l'illustre Jacqueline était à Pascal. En un mot, c'était une famille d'esprit.

Le père de Nicole l'envoya en 1642 à Paris, pour y faire sa philosophie au collège d'Harcourt. De là le jeune Nicole passa à la théologie; ses premières vues étaient la Sorbonne et le doctorat. Il étudia sous les docteurs Sainte-Beuve et Le Moine, l'un ami, l'autre adversaire d'Arnauld. Nicole est bien, notons-le, le disciple du docteur Sainte-Beuve pour l'esprit qu'il en garda. M. de Sainte-Beuve, tel que nous le connaissons et que nous l'avons déjà montré, était un pur Sorbonniste, homme de doctrine et de modération : il suivait saint Augustin sur la grâce, mais en évitant les expressions trop fortes, en le ramenant à saint Thomas autant qu'il se pouvait, en le séparant avec soin, et par de triples défenses, du sens de Calvin. Nicole, dans Port-Royal, tient plus de M. de Sainte-Beuve que de M. de Saint-Cyran, qu'il n'eut pas le temps de connaître; il garda de la méthode de son premier maître en Sorbonne, plus qu'il ne conviendrait à un Port-Royaliste de la première et directe génération.

Il avait toutefois des relations toutes nouées avec Port-Royal par la célèbre mère Marie des Anges Suireau, qui était sa tante. Les premiers pas que fait Nicole vers Port-Royal sont significatifs, et indiquent déjà la ligne

tail. M. de Pontchâteau, qui tenait fort à ses livres, paraît s'en plaindre en un endroit de ses lettres : « N'en dites rien néanmoins, il faut savoir perdre. Mais il faut avouer ma faiblesse, je hais plus de perdre un livre qui ne vaudrait que dix sols que dix pistoles. Cela est d'un petit esprit; aussi suis-je tel. »

nouvelle et moins escarpée qui sera la sienne. En 1645, M. de Barcos, pour justifier la phrase qu'il avait glissée dans la Préface de *la Fréquente Communion* sur l'égalité de pouvoir de saint Pierre et de saint Paul, ces deux chefs qui n'en font qu'un, publia un *Traité de la Grandeur romaine*, lequel eut l'effet ordinaire aux *Traités* de M. de Barcos qui était, au lieu de lever les difficultés, de les étendre. « M. Nicole, est-il dit, l'ayant lu, le trouva plein de paralogismes ou de faux raisonnements et de conséquences mal tirées de leurs principes, et, quoiqu'il n'eût pas encore vingt ans, il osa confier ses réflexions au papier. » Sa Réfutation manuscrite courut et sembla fondée à beaucoup de personnes; il se garda au reste de la publier. Mais ce qui nous importe, c'est de marquer comment il débute avec Port-Royal, et qu'il y arrive par un sentier opposé à la route principale de Saint-Cyran.

Car cette Réfutation qu'il fait du neveu paraît bien chez Nicole avoir un peu remonté jusqu'à l'oncle; on a des mots de lui sur le premier M. de Saint-Cyran, qui montrent qu'il le considérait volontiers plutôt comme un peu bizarre et particulier en doctrine que comme grand.

Il entra bientôt à Port-Royal comme un des maîtres des Écoles. Il y était principalement pour les belles-lettres et pour la philosophie. Nous l'avons vu le maître de M. de Tillemont. La *Logique*, on peut le dire, n'est pas moins de lui que d'Arnauld, et peut-être pour l'esprit elle est de lui davantage; car cette *Logique* dispense plus de l'appareil logique, et en fait meilleur marché, qu'il n'était, ce semble, dans les habitudes pratiques d'Arnauld.

La Dissertation littéraire latine, qui parut en tête du Choix d'Épigrammes à l'usage des Écoles, et où, par rapport à ces pièces légères, Nicole pose les règles de *la vraie et la fausse beauté*, laisse fort à désirer, si on y voit autre chose qu'une jolie leçon de collège ; j'ai dit¹ qu'elle avait provoqué une Réfutation très-solide et très-aiguë du Père Vavassor. Nicole, en littérature, raisonne plutôt qu'il ne sent. Bien que si instruit et si plein de lecture, bien qu'écrivant un latin très-élégant et sachant orner son discours familier d'agréables citations de ses auteurs, il n'a pas le goût vif des Lettres anciennes ; il n'a pas pour la belle Antiquité ce culte délicat qui honore à nos yeux Racine et Fénelon. Là où règne la grâce, il cherche l'exactitude et se plaint de ne la pas trouver².

Les troubles qui s'élevèrent dans la Faculté dès 1649, par la dénonciation que fit le syndic Cornet des cinq Propositions, éloignèrent Nicole de sa première idée du doctorat. Pour rester libre, il jugea plus prudent de rester simple bachelier ; en même temps il ne pensa plus à monter dans l'Église, et il ne passa jamais cet humble degré de simple clerc tonsuré³. Ses liaisons

1. Tome III, page 441.

2. Il parle, dans une de ses Lettres, des savants au goût difficile et qui accordent trop aux Anciens ; mais il faut voir sur quel ton : « Si ces savants étaient informés jusqu'à quel point je les méprise, ils auraient de la peine à me le pardonner ; et si la fin des études est d'arriver à ces belles connaissances, j'aime mieux y renoncer. Le chemin même en est assez difficile : il faut pour cela lire Homère douze ou treize fois entier, et peut-être autant de fois Xénophon, Platon, Épictète et Antonin. Il faut bien qu'on trouve dans les livres ce qu'on y cherche ; car pour moi, comme je prends plaisir à trouver des faussetés et de grands aveuglements dans ces mêmes livres, j'y en trouve quantité. »

3. Comme Rollin plus tard et comme Coffin. — Où l'abbé de Voisenon a-t-il pris (*Anecdotes littéraires*) qu'à l'examen qu'il subit pour les ordinations, Nicole, par timidité, ne put répondre et parut un sujet incapable, et qu'il regarda cette humiliation comme un ordre de la Providence ? Cela fournit au fringant

avec Port-Royal se fixèrent. Il s'y retira absolument, lorsque les Écoles quittèrent Paris; il était sous la direction de M. Singlin. Malgré son austérité, M. Singlin avait dans la direction quelque chose de plus approprié, de plus accommodé aux natures, de moins absolu, surtout à cette époque de controverse; je vois d'ici Nicole dirigé par M. Singlin ou par M. de Sainte-Marthe, je ne me le figure pas aisément dirigé par M. de Saci.

Dès 1654 Arnauld mit la main sur Nicole, apprécia son genre de talent, se l'appropriä comme second, et ne le lâcha plus.

La liaison de Nicole avec Arnauld et avec Pascal devint étroite pour les travaux plus encore que pour la familiarité; il serait inutile autant que fastidieux de chercher à mesurer sa part dans les écrits d'alors. Il entra dans presque tous et même dans les *Provinciales*, au moins pour la collection des matériaux. Sa plume facile et élégante en latin servait Arnauld dans cette masse d'écrits sorboniques qu'il eut à fournir durant son procès. Avant et après la condamnation, Nicole partagea sa retraite soit au faubourg Saint-Jacques dans la maison de M. Hamelin (le fameux M. Hamelin, disent les Jansénistes), contrôleur général des ponts et chaussées, soit dans la maison de M. Le Jeune au faubourg Saint-Marceau, soit en d'autres lieux de retraite. En 1657, il composa de son chef en latin les six *Disquisitiones* de Paul Irénée, *Disquisitiones sex Pauli Irenæi*, et de plus (sans parler du reste) le *Belga Percontator* ou

abbé l'occasion de faire aussitôt cette épigramme en manière de pirouette : « Il s'illustra par ses *Essais de Morale*, donna les quatre *Fins de l'homme*, et fut refusé à la prêtrise. » — Il n'y a rien de vrai en ceci que la timidité de Nicole, et encore on verra tout à l'heure de quelle espèce elle était.

les scrupules de François *Profuturus*¹, théologien flamand, sur ce qui s'est passé dans l'Assemblée du Clergé (de 1656). Le but principal du premier de ces écrits et, en général, la thèse favorite de Nicole est de montrer que le Jansénisme est une hérésie imaginaire, un pur fantôme construit à plaisir par des ennemis, qu'on est d'accord avec le Pape pour le fond, que l'on condamne tout ce que Rome condamne, et au sens où elle le condamne; enfin, c'est une reprise de tout ce que Pascal dit dans ses dernières Provinciales : *beaucoup de bruit pour rien*. Nicole, étranger aux premières et profondes vues de Saint-Cyran, à la tradition directe des idées de M. d'Ypres, était dans Port-Royal le principal introducteur de ce nouveau système de défense, qui énervait et amoindrissait tout à fait le Jansénisme pour le sauver. Brienne (dans le Portrait déjà indiqué) nous dit positivement : « C'est lui qui est l'inventeur de la distinction du *fait* et du *droit*, à quoi, sans lui, M. Arnauld et M. de Lalane n'auraient jamais pensé. » Nicole, en maintenant cette thèse, parlait sincèrement selon son propre jansénisme; mais le Jansénisme de Port-Royal antérieur et supérieur à lui ne pouvait accueillir ce système diminuant, sans être convaincu de variation. — Nicole, dans la troisième de ses *Disquisitions*, admettait la *Grâce suffisante* d'Alvarès. Bien des amis de Port-Royal en prirent de la mauvaise humeur contre lui, jugeant que c'était un excès de concession dans la doctrine et un véritable abaissement.

Nicole, en ces années 1658-1659, fit un voyage et un séjour en Flandre et dans l'Allemagne du Rhin. Il

1. *Profuturus*, *Irenæus*, — le *Profitable à lire*, le *Pacifique*; ces noms de guerre sont transparents.

y écrivit sa traduction des *Provinciales* en latin avec renfort de Dissertations, sous le nom supposé de *Wendrock*, soi-disant théologien allemand : c'est son premier coup signalé. L'ouvrage parut à Cologne en 1658, et fit éclat. J'en ai parlé à la suite des *Provinciales*¹. On assure qu'avant d'entreprendre cette traduction plus élégante que les Dissertations qu'il y a jointes, il relut plusieurs fois Térence, pour se rompre le style aux délicatesses de ce charmant comique. Nicole comprenait son Pascal.

Dans ce même Portrait par Brienne, il est assez plaisamment appelé *Pascalin*; voici les propres paroles :

« M. Nicole, natif de Chartres, est certainement un esprit du premier ordre. Il écrit admirablement en français et en latin, sait la langue hébraïque² et le grec en perfection, fait de fort bons vers latins et français quand il lui plaît, quoiqu'il ait une furieuse aversion pour la poésie. Il pense beaucoup à ce qu'il fait, et jamais homme ne travailla tant que lui ses ouvrages. La première composition qu'il en jette sur le papier n'est qu'un crayon informe de diverses pensées qui lui roulent dans l'esprit; mais à la seconde copie qu'il en fait, ce chaos commence à se débrouiller, et à la troisième ou quatrième copie la pièce se trouve en sa perfection. Voilà bien de la peine pour acquérir le vain renom d'auteur ! On peut dire que c'est M. Pascal (dont il n'est que le copiste, et, comme l'on sait, les copies ne valent jamais les originaux) qui lui a appris cette manière si laborieuse de composer, parce qu'il en faisait à peu près de même, et que M. Nicole fait gloire de copier jusqu'à ses défauts. Tous les *Pascalins* en sont logés là. »

Sans prendre tout ceci pour un pur badinage, il est difficile de l'admettre bien sérieusement. On ne saurait

1. Tome III, page 140.

2. Il ne l'étudia que dans sa jeunesse et fut bientôt obligé de l'abandonner. Avant l'âge de vingt ans il avait formé le projet chimérique, dit-il, de lire toute la Bible en hébreu et l'avait déjà exécuté à demi, lorsque la faiblesse de sa vue le força d'y renoncer et même de laisser pour toujours l'hébreu. Nicole avait, comme il dit, la *vue tendre* (*mollibus est oculis*) ; dès qu'une lecture exigeait trop de contention, il n'y voyait plus.

concilier ces scrupules et ces remaniements infinis de Nicole avec ce grand nombre d'écrits polémiques qui ne peuvent être sortis que d'une plume courante. Il est toutefois permis de croire, puisqu'on nous le dit, qu'il a appliqué à quelques ouvrages de choix, à quelques-uns de ses petits *Traités de morale*, et surtout à sa traduction des *Provinciales*, cette méthode sévère à la Pascal et à la Despréaux ¹.

Pascal sans doute eut la plus grande influence sur Nicole, qui émane de lui, et qui va nous apparaître comme le *moraliste ordinaire* de Port-Royal, tandis que Pascal a été le moraliste de génie. Mais cette influence fut plus morale que littéraire, plus morale aussi que théologique.

Dans les derniers temps de la vie de Pascal, Nicole était d'un tout autre avis que lui sur la Signature et sur le sens dans lequel il fallait prendre la condamnation à Rome. Il participa plus que personne à la tentative d'accommodement que fit, en 1662, M. de Comminges. Ce fut Nicole qui, avec M. Girard, dressa la Déclaration mitigée qui fut envoyée à Rome : on appelait cela les *cinq Articles*. C'était une réduction pure et simple du Jansénisme et de l'Augustinianisme au Thomisme. Si tout le monde avait incliné et fléchi en ce sens, l'affaire eût pu dès lors se conclure. On a la vraie pensée de Nicole expliquée par lui dans une lettre au

1. Le témoignage de Brienne n'est à admettre que jusqu'à un certain point, parce que ce bizarre personnage avait non-seulement ses préventions, mais ses lubies, et qu'il est mort fou, réellement fou et enfermé (Voir la *xxii^e* lettre de Boileau à Brossette). Dans un autre extrait de ses *Mémoires*, il dira du Père Quesnel : « Il passe pour un grand janséniste, mais je dois dire à sa louange qu'il ne l'est point du tout et n'en a pas la moindre tache. » Les paroles de Brienne ne sont point paroles d'évangile.

Pierre Quesnel, qui sert de préface au tome II du *Traité de la Grâce générale* :

« Étant tombé, dit-il, par la conduite de la Providence dans la plus grande chaleur des contestations du Jansénisme, et ayant été continuellement frappé des horribles maux que ces disputes produisaient dans l'Église..., cet objet m'a causé une aversion particulière des divisions, et une grande application aux moyens qui me paraissaient les plus propres pour éviter ces importunes accusations d'erreur et d'hérésie...

« Il faut considérer, Monsieur, l'état de l'Église catholique dans laquelle nous vivons et nous voulons tous mourir. Cette Église a le Pape pour son chef, et le Pape est de droit le premier juge de la doctrine. Je ne le crois pas infallible, ni vous non plus ; mais il a une espèce d'infailibilité de fait. C'est que par la disposition des peuples et par la créance qu'il a dans le commun de l'Église, s'il condamne quelque doctrine même injustement et sans raison, rien n'est plus difficile que de s'en relever, et de ne demeurer pas opprimé sous sa puissance. Il faut donc éviter ces condamnations avec toute sorte de soin. L'amour même de la vérité y oblige, et la chose n'est pas impossible pourvu qu'on s'y applique avec le soin nécessaire. En voici les moyens.

« La Cour de Rome ne sait dans la science de l'Église que ce qu'en savent les théologiens dont elle se sert pour examiner les points de doctrine et les livres qui les contiennent. Ces théologiens sont des scolastiques de divers pays, qui n'ont guère étudié que les auteurs scolastiques, mais qui savent assez bien l'histoire des opinions qui ont eu cours depuis cinq cents ans. Parmi ces opinions, il y en a qui ont passé constamment pour orthodoxes, quoiqu'elles ne soient pas universellement suivies. Il y en a même qui sont approuvées par certains Ordres entiers, certains Corps, certaines Congrégations.

« Or la Cour de Rome, assez constante dans les maximes politiques, en a une qu'elle garde inviolablement, de ne condamner jamais les sentiments, opinions, dogmes, qui ont acquis cette réputation publique de catholicité et d'orthodoxie depuis un assez long temps, et principalement s'il y a des Ordres et des Congrégations qui les soutiennent. Il n'y a que l'absurdité notoire de la doctrine de la *probabilité*, et les horribles suites qu'elle avait, qui l'aient obligé de donner quelque atteinte à cette règle.

« Si donc il se trouve que la vérité permette de se ranger à un sentiment d'une catholicité et d'une orthodoxie non contestée, et soutenu de plus par quelques Congrégations autorisées dans la Cour de Rome, il semble que ce soit un moyen très-sûr de ne pouvoir être troublé par l'accusation d'hérésie. Et c'est, en effet, ce moyen où l'on s'est réduit, pour se tirer de cet effroyable embarras où l'on était par l'accusation d'hérésie fondée sur le Jansénisme.

« Car qu'est-ce que les *cinq Articles*, sinon une réduction de toutes les opinions que l'on tenait sur les cinq Propositions à la doctrine commune des Thomistes, qui a cette notoriété d'orthodoxie dans la Cour de Rome et cet appui de diverses Congrégations qui la soutiennent ? Ce moyen a réussi et il ne pouvait pas ne point réussir : car les hommes ne sont pas assez injustes pour imputer une erreur à des gens qui font une profession publique de ne soutenir point d'autre doctrine sur une matière que celle qu'ils expriment clairement ; et des théologiens engagés solennellement à soutenir certains sentiments, comme les Thomistes, ont trop d'intérêt à les défendre, pour les laisser condamner parce que d'autres les auront embrassés. Il y a donc apparence que ce même moyen réussira toutes les fois qu'on le pratiquera de bonne foi et avec sincérité. »

Voilà, ce me semble, assez à nu et dans un aveu manifeste, la pensée habituelle de Nicole. Il l'avait, durant ces années même les plus belliqueuses en apparence. Il était engagé avec Arnauld et servait bravement au dehors ; mais au dedans il était pour toutes les mitigations et tâchait de les persuader. Ce fut là son rôle. Nicole, c'est, si l'on veut (et toute proportion gardée entre la grandeur des rôles historiques), c'est le Mélancthon d'Arnauld.

Rien, on en conviendra, ne ressemble moins que toute cette diplomatie théologique et ces *prenez-y garde* de Nicole aux idées de réforme vive et radicale de Saint-Cyran, à sa haute ambition de régénérer le Christianisme en le retrempant à la source des Pères. Rien non plus ne ressemble moins (quoique Nicole prétende en un endroit s'autoriser de l'opinion de Pascal) à ces cris de passion, à ces accents indignés de l'auteur des *Pensées* en appelant des iniquités de Rome au tribunal de Jésus-Christ.

Au plus fort des négociations pour la Paix de l'Église, le nonce Bargellini, étonné de tant de difficultés et de scrupules que se faisaient certains prélats véridiques,

disait : « Le mal en France, c'est qu'on n'étudie pas assez la Scolastique ; » voulant indiquer par là que cette science fournissait, dans les mauvais pas, bien des moyens de s'en tirer. Il me semble, après avoir lu cette page de Nicolè, que le collègue et le second d'Arnauld n'y était pas si étranger.

Ne croyez pourtant pas que cette réelle innovation de tactique ait passé d'abord à Port-Royal inaperçue, et sans exciter bien des rumeurs. Depuis le jour où Nicole s'était mis en opposition d'opinion et de méthode avec M. de Barcos, dont l'autorité n'était pas encore affaiblie dans les esprits, il avait eu contre lui une partie des religieuses et des solitaires. Cela est allé plus loin qu'on ne l'a laissé voir dans les écrits imprimés : on y a couvert et adouci la vivacité de ces guerres civiles autant qu'on l'a pu. Bon nombre de Messieurs, voyant la nouvelle route suivie par Arnauld, et par Nicole qui l'y engageait, « demeurèrent persuadés que M. Arnauld et M. Nicole s'étaient gâté l'esprit par la Scolastique ; et comme on attribuait cet effet à M. Nicole pour décharger M. Arnauld, il demeura odieux à plusieurs personnes, et *il ne s'en est jamais relevé à leur égard* ¹. » On parlait très-librement entre soi, au désavantage de Nicole « que l'on faisait auteur de toute cette contrariété de sentiments, jusque-là qu'un des ascètes ou solitaires lui dit un jour *qu'il y avait deux cents personnes qui gémissaient de sa vanité* ; et lui faisant depuis satisfaction de cette espèce d'emportement, sa satisfaction

1. « J'ai toujours éprouvé, écrivait Nicole, que quoique des sentiments et des écrits me fussent communs avec M. Arnauld, néanmoins tout l'orage en retombait sur moi, lorsqu'il s'agissait de contredire M. de Saint-Cyran. » (*Nouvelles Lettres*, page 309.)

consista à lui dire *que ce qu'il lui avait dit était très-vrai, mais qu'il n'aurait pas dû le lui dire*¹. »

Les Jansénistes ont le don du secret. De ces querelles de famille et de ces troubles du désert rien ne transpirait au dehors. L'alliance étroite avec Arnauld couvrait tout. Nicole ne cessait pas d'être son aide de camp fidèle, inséparable et indispensable. A son retour d'Allemagne, il continua d'habiter avec lui, caché à Paris, rue Saint-Avoye, dans la maison de madame Angran, sous le nom de M. de Rosny². En 1664, ils allèrent tous deux à Chatillon, près Paris, dans une maison appartenant à M. Varet, le grand-vicaire de Sens. Peu après, et ne se trouvant pas assez en sûreté rue des Postes où ils demeurèrent quelque temps, ils furent cachés à l'hôtel même de Longueville, rue Saint-Thomas-du-Louvre. Ils n'y avaient que l'asile, la protection et la compagnie de la princesse, y vivant d'ailleurs à leurs frais et dépens, ce à quoi leur délicatesse tenait beaucoup. Ils le voulurent ainsi, dès qu'ils virent que leur séjour s'y prolongeait au delà des premiers mois.

Au milieu de tous les écrits qu'il multipliait et où il faisait preuve de la plus grande vivacité, du plus grand entrain dialectique, Nicole éprouvait de fréquentes lassitudes. Il était d'une santé délicate, d'une complexion un peu tendre, mais d'une âme tendre surtout, timide, et *partout douloureuse*, comme il l'a dit de certaines âmes, et inclinant à la modération, au si-

1. Je tire ce détail d'un manuscrit de la Bibliothèque Mazarine (T. 2199). Cela est plus explicite que ce qu'on lit dans la Préface du tome XXI^e des Œuvres d'Arnauld, pages 122-125).

2. M. de Rosny, M. de Recourt, plus tard M. de Betincourt, c'est toujours Nicole.

lence. Cet homme si mêlé et si entendu aux controverses et, en quelque sorte, condamné à en vivre, méditait sans cesse de se retirer de la société des hommes et des disputes du temps ¹. Pendant son séjour à Chatillon, il écrivit à l'évêque d'Aleth pour le consulter là-dessus ; le saint évêque fut d'avis qu'il tint bon, et qu'il continuât de rester le bras droit de M. Arnauld. Et Nicole continuait de combattre avec le grand athlète et de le doubler, comme ces guerriers qui allaient dans la mêlée enchaînés l'un à l'autre ; mais si sa plume ne trahissait rien et ne faiblissait pas, et lors même qu'elle semblait se signaler le plus par des victoires ou de brillantes escarmouches, son âme recevait bien des atteintes sensibles.

Il était réellement tourmenté de scrupules et de craintes ². Il lui semblait par moments qu'il n'était pas dans l'ordre de sa vocation, et il se plaignait qu'autour de lui on n'en tint pas compte. Chacun lui disait : « Bravo, courage ! battez-vous, écrivez ; c'est bien votre affaire à vous ; » et il croyait sentir qu'il n'était nullement soldat à ce point, surtout soldat d'avant-garde. Il y a eu à la guerre, j'imagine, bien de ces hommes-là, héros malgré eux.

« J'ai vu, écrivait-il (plus tard il est vrai), j'ai vu qu'on avait quelque égard

1. Et Cicéron lui-même, qui était condamné à s'engager jusqu'à la fin dans les partis politiques et les dissensions civiles, ne parlait-il pas de se retirer par dégoût dans les solitudes ? Au retour de son gouvernement de Cilicie, il écrivait de Cumès à Célius qui le détournait de rejoindre Pompée : « Que dites-vous ? je ne demande qu'à me cacher dans la retraite... *Quod est igitur meum triste consilium ? ut discederem fortasse in aliquas solitudines...* » Et ce qui suit qui exprime si bien sa plénitude de dégoût, son rassasiement des hommes.

2. « Je suis naturellement inquiet et empressé, aisé à troubler et à confondre. Les jugements des hommes et leurs contradictions agissent violemment sur moi. » (*Nouvelles Lettres*, page 314.)

aux instincts des âmes. On ne presse point M. Hamon d'écrire, parce, dit-on, qu'il y a trop de répugnance. Cependant on ne saurait avoir plus de répugnance que j'ai à certains genres d'écrits. Je ne saurais étouffer la peine qu'ils me font, et elle augmente tous les jours. Mon imagination en est pénétrée comme de la crainte du tonnerre, et la raison même n'est pas trop capable de la guérir sur ce point¹. »

Cette crainte deviendra surtout excessive dans la dernière partie de la vie de Nicole, et elle ne se contiendra plus le jour où il aura en perspective une dernière campagne, une dernière expédition qu'il s'agirait d'entreprendre avec Arnauld du sein de l'exil. Expliquant alors la manière dont il avait été embarqué à l'improviste, et plus avant qu'il n'avait compté, dans ces premières controverses (1655-1668), il se comparait à « un homme qui, se promenant sans dessein dans un petit bateau sur le bord de la mer, aurait été porté par une tempête en haute mer et obligé de faire le tour du monde :

« Cette comparaison, disait-il, n'est guère trop forte, et, pour la suivre, j'ajouterai que comme cet homme qui aurait vu mille sortes de périls dans ce voyage n'aurait pas manqué de faire bien des résolutions de ne s'engager pas une autre fois qu'avec de grandes précautions dans un voyage si dangereux, de même, ayant eu mille sortes d'inquiétudes assez bien fondées et de très-grandes et très-pénibles incertitudes dans cet engagement, j'ai souvent réitéré la résolution et comme une espèce de vœu, que si j'en sortais jamais, je n'y rentrerais pas qu'avec de grandes délibérations et après avoir bien considéré toutes choses et avoir pris conseil de tous ceux que je croirais capables de me le donner. La Paix étant venue, j'ai considéré mon engagement comme rompu. J'ai dit à Dieu très-souvent ce verset de David, pour lui en rendre grâces : *Dirupisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis*². J'ai vécu depuis ce temps-là dix ans en me confirmant toujours dans cette résolution... »

Pourtant en 1679, sorti de France, il se vit encore

1. Manuscrits de la Bibliothèque Mazarine (T. 2297).

2. « Vous avez rompu mes liens, je vous immolerai une victime en action de grâces. »

à la veille d'être obligé et comme moralement contraint de faire autrement qu'il ne s'était dit ; il fut sur le point de devoir se rembarquer avec M. Arnauld ; mais ce dernier l'ayant voulu emmener jusqu'en Hollande, Nicole prit son grand parti qui fit tant de scandale et qui excita un *tolle* universel parmi les amis de Port-Royal : il se décida à se séparer de son vieux chef et à négocier son accommodement particulier. C'est alors, quand il parlait de son besoin de repos, qu'Arnauld lui répondait : « Eh, n'avons-nous pas l'Éternité pour nous reposer ? » Il ne lui dit ce mot héroïque que tout à la fin, mais il aurait pu le lui dire bien auparavant ; car Nicole de très-bonne heure, au moins par son attitude dans l'intimité, lui cria *merci* et dut témoigner qu'il ne souhaitait rien tant que la sécurité et le repos.

Voilà Nicole, tel qu'il se dessine à qui sait bien le regarder. J'ai déjà indiqué¹ des traits singuliers de ses frayeurs. — Il ne passait pas une rivière dans un bac sans avoir une ceinture de sûreté, pour pouvoir surnager en cas de naufrage. — Un jour, redescendant de la tour nouvellement bâtie de Saint-Jacques du Haut-Pas où le curé l'avait fait monter : « Si tous vos pénitents, dit-il, avaient une résolution aussi ferme de ne plus pécher que j'en ai de ne plus remonter à cette tour, vous auriez pour paroissiens de bien bons chrétiens. » — A Troyes, il n'osait sortir quand il faisait du vent, de peur de recevoir des tuiles sur la tête. — Je lis encore dans des documents originaux appartenant à la même source² :

1. Tome III, page 465.

2. Manuscrits de la Bibliothèque de Troyes.

« Le célèbre M. Nicole a demeuré un certain temps à Troyes dans l'abbaye de Saint-Martin-*ez*-aires, où il a travaillé à ses *Essais de Morale*. Il allait de temps en temps à la campagne dans une maison appartenant à M. de Monserve, située à Saint-Thibault, succursale de l'Isle-Aumont. M. Nicole avait fait faire dans une chambre basse de cette maison de campagne une trappe au plancher : avec un coup de pied cette trappe s'ouvrait et faisait entrer en terre la table et tout ce qui était dessus, sans le moindre dérangement ; en sorte que quand on le venait visiter, on ne pouvait voir ce à quoi il s'occupait, ni s'apercevoir du secret. »

Que de mystère ! que d'appareil pour se dérober ! quelle exagération de l'importance et du danger de l'ouvrage auquel on travaillait, et comme l'imagination aussi bien que l'amour-propre y trouvait son compte ! La longue habitude d'une existence clandestine avait développé chez Nicole les appréhensions et l'art des stratagèmes.

Sa timidité ne l'empêchait pas d'être fort vif et des plus actifs dans le cabinet, et les portes closes. Brienne qui ne l'aimait pas, sans doute parce que Nicole démelait ses défauts et ses fourberies mieux que le candide Arnauld, a dit de lui : « Il veut toujours parler dans les compagnies où il se trouve, et comme il parle fort bien, il s'imagine qu'on ne doit écouter que lui. Tout autre que M. Arnauld, le patient Arnauld, n'aurait su vivre un mois avec lui ; et cependant ils ont passé ensemble la meilleure partie de leur long et pénible métier. » Madame de Longueville, quand elle l'avait caché chez elle et qu'elle le voyait tous les jours, elle qui se dégoûtait si vite des gens après s'en être engouée, le trouvait plus poli qu'Arnauld et plus complètement à son gré : « M. Nicole, a dit Racine, fut toujours bien avec elle ; elle trouvait qu'il avait raison dans toutes les disputes. » Il avait des histoires extraordinaires à raconter pour la divertir. Il causait très-

bien et sans air de raisonnement et de dispute. On peut même dire qu'il était un autre homme et bien plus habile dialecticien, la plume à la main, que dans la conversation. De vive voix il cédait aisément, était surtout aimable, tombait d'accord avec les gens, n'avait pas le front de leur tenir tête, et racontait plutôt qu'il ne discutait. C'est lui qui disait de certain docteur qui avait sur lui l'avantage dans la dispute : « Il me bat dans le cabinet, mais il n'est pas encore au bas de l'escalier que je l'ai confondu ¹. »

1. Cette manière d'être de Nicole, si différent dans l'entretien de vive voix et dans la discussion par écrit, lui a donné l'apparence d'un tort et d'une inconstance envers madame Guyon. Celle-ci, dans sa *Vie écrite par elle-même*, a très-bien raconté, et sans aucune aigreur, cette petite histoire :

« Une personne de ma connaissance, dit-elle, fort ami de M. Nicole, et qui l'avait ouï plusieurs fois déclamer contre moi sans me connaître, crut qu'il serait aisé de le faire revenir de sa prévention si je pouvais avoir quelques entretiens avec lui, et de désabuser par ce moyen bien des gens avec qui il était en relation, et qui se déclaraient contre moi le plus ouvertement. Cette personne m'en pressa fort ; et quelque répugnance que j'y sentisse d'abord, cependant, ayant fait connaître à quelques gens de mes amis les instances qu'on me faisait pour cela, ils me conseillèrent de le voir. Comme ses inconvénients ne lui permettaient pas de sortir, je m'engageai, après quelques honnêtetés que l'on me fit de sa part, à lui rendre une visite (vers 1687). Il me mit d'abord sur le *Moyen court*, et me dit que ce petit livre était plein d'*erreurs*. Je lui proposai de le lire ensemble, et le priai de me dire avec bonté celles qui l'arrêtaient, et que j'espérais lui lever les difficultés qu'il y trouverait. Il me dit qu'il le voulait bien, et commença à lire le petit livre, chapitre par chapitre, avec beaucoup d'attention. Et sur ce que je lui demandais si, en ce que nous venions de lire, il n'y avait rien qui l'arrêtât ou lui fît de la peine, il me répondait que non, et que ce qu'il cherchait était plus loin. Nous parcourûmes le livre d'un bout à l'autre, sans qu'il y trouvât rien qui l'arrêtât ; et souvent il me disait : « Voilà les plus belles comparaisons qu'on puisse voir. » Enfin, après avoir longtemps cherché les erreurs qu'il croyait y avoir vues, il me dit : « Madame, *mon talent est d'écrire, et non pas de faire de pareilles discussions* ; mais, si vous voulez bien voir un de mes amis, il vous fera ses difficultés, et vous serez peut-être bien aise de profiter de ses lumières. Il est fort habile et fort homme de bien ; vous ne serez pas fâchée de le connaître, et il s'entend mieux que moi à tout cela : c'est M. Boileau, de l'hôtel de Luynes. » Je m'en défendis quelque temps, pour ne me point engager en des controverses qui ne me convenaient pas, ne prétendant point soutenir ce petit livre, et le laissant pour ce qu'il était ; mais il m'en pressa si fort que je ne pus le lui refuser.

« M. Nicole me proposa de prendre une maison auprès de lui, d'aller à confesse au Père de La Tour, et me parla comme s'il avait fort souhaité que je fusse de ses amis et

Il avait des indiscretions, des légèretés de procédé ou de parole plus qu'on n'aurait cru. J'ai cité son mot sur Pascal ¹, qu'il appelait un *ramasseur de coquilles*. Voulant écrire contre le Père Amelotte (1661), il n'imagina rien de mieux que d'aller exprès rendre une visite au bon Père qu'il ne connaissait point, sous prétexte de lui proposer un cas de conscience; il dut à cette ruse de pouvoir faire un portrait plus ressemblant : « Car il faut vous avouer, dit Richard Simon qui raconte le fait, que ce Père est un peu *grimacier*, et qu'il a de certaines manières qui lui sont particulières. Vous m'avouerez, ajoute-t-il, que peu de gens approuveront ce procédé de M. Nicole ² ... » Quand Nicole écrivit son pamphlet intitulé : *Idée générale de l'esprit et du livre du Père Amelotte*, il peignit donc le bonhomme d'après nature et tel qu'il l'avait vérifié dans la conversation. Mais il ne faut rien exagérer : l'anecdote, si elle est vraie, reste plus gaie que le pamphlet même.

liée avec les siens. Je répondis le plus honnêtement qu'il me fut possible à toutes ses propositions; mais je lui fis connaître que le peu de bien que je m'étais réservé ne me permettait pas de louer la maison qu'il me proposait; que, voulant demeurer dans une grande retraite, l'éloignement de celle que j'habitais me mettait hors de portée d'y voir beaucoup de monde, ce qui était conforme à mon inclination; et que n'ayant point d'équipage, le même éloignement mettait un obstacle à la proposition qu'il me faisait de me confesser au Père de La Tour, parce qu'il demeurait à un bout de Paris et moi à l'autre. Nous ne nous en séparâmes pas moins bons amis, et je sus qu'il s'était fort loué de moi à quelques personnes à qui il avait parlé de ma visite. Peu de jours après, je vis M. Boileau comme il l'avait souhaité....

« Cette maladie, dit-elle un peu plus loin, et le voyage de Bourbon me firent perdre de vue M. Nicole, dont je n'entendis plus parler, sinon qu'environ sept ou huit mois après, j'appris qu'il avait fait un livre contre moi au sujet de ce petit livre que nous avions lu ensemble, et dont il avait paru satisfait, aussi bien que son ami, par les explications que je leur en avais données. Je crois que ses intentions étaient bonnes; mais un de mes amis qui lut ce livre me dit que les citations n'en étaient pas exactes, et qu'il connaissait peu la matière sur laquelle il venait d'écrire. »

1. Tome III, page 304.

2. *Bibliothèque critique*, tome III, page 186.

Tout cela dit, représentons-nous un Nicole plus vivant que celui des seuls livres, mais ne le déprécions pas, ne le diminuons pas. Un écrivain qui sait le prix des moindres mots, M. Daunou, a dit très-précisément : « La vertu d'Arnauld, *les mœurs de Nicole*, et le génie de Pascal. » *Les mœurs de Nicole*, cela reste pour nous la vérité même. S'il permet le sourire, Nicole inspire le respect. De Maistre lui-même le ménage ; Bonald le cite. Le Journal de Trévoux, à son début, analyse le *Traité de la Grâce générale*, sans un mot de blâme. Ce n'est pas à nous qu'il s'agirait d'être plus sévère. On croit deviner que de près il était d'une simplicité fine, d'une naïveté aimable. Comme trait qui lui est encore particulier, notons, au milieu de sa vie si sobre et si frugale, l'absence de ces austérités véritablement excessives qu'il n'aurait pu sans doute supporter et concilier avec son travail, mais que tant d'autres de Port-Royal ne s'imposaient pas moins malgré l'impossibilité, et jusqu'à se détruire. Nicole nous représente dans une parfaite et juste modération de régime *l'homme de lettres chrétien*.

Nicole a tant écrit en ces années et se trouve mêlé à tant d'ouvrages pour une part indéterminée, que ce serait entrer dans une sèche bibliographie que de prétendre l'y suivre. Il a coopéré, avec M. de Sainte-Marthe, à l'*Apologie pour les Religieuses de Port-Royal*, avec tous ces Messieurs au *Nouveau-Testament de Mons*, et ensuite aux pièces venues à l'appui pour le défendre. Il est l'auteur direct du *Traité de la Foi humaine* contre le système produit par M. de Paris dans un *Mandement*. Mais surtout il est auteur des *Imaginaires*, petites lettres assez dans le goût des *Provinciales*, assez

dignes de les suivre à distance, et que madame de Sévigné trouvait *belles* ¹.

La première des *Imaginaires*, datée du 24 janvier 1664, nous semble peut-être encore la meilleure de toutes, et peut donner l'idée la plus avantageuse des autres. On se figure trop, quand on vit à une époque déjà éloignée des contestations, qu'elles n'ont pas été jugées de leur temps comme on les juge après coup. Nous croyons trop découvrir la sagesse et le bon sens sur des questions dont les contemporains paraissent avoir été seulement les jouets et les dupes. C'est une erreur, c'est une petite flatterie qu'on se fait. Il y a eu, parmi les contemporains les plus engagés, bien des hommes qui ont vu juste et qui ont eu les mêmes pensées bien avant nous. Toutes les formes d'esprit et d'opinions sont, dans tous les temps, plus ou moins représentées par quelques-uns. Tout ce qui se peut dire de modéré, de sensé, même de railleur sur le Jansénisme et la vanité de cette querelle, vous l'allez voir, Nicole l'a dit ou a commencé à le dire; lui le plus engagé des théologiens, le plus affairé, ce semble, des polémiques, il voyait net dans la mêlée; au sein du tourbillon théologique, Nicole était un sage, ou du moins il avait quelque chose du sage.

« Monsieur, dit-il en cette première *Imaginaire*, je voudrais bien vous mander quelque chose de nouveau des affaires de l'Eglise : mais que puis-je vous en dire, sinon qu'elles vont toujours le même train ? On parle toujours des cinq Propositions. On menace de traiter d'hérétiques ceux qui refuseront de reconnaître qu'elles sont dans Jansénius. Les uns préparent des persécutions par des calambours secrets; les autres se défendent comme ils peuvent par des écrits publics. On lit ces écrits, et on en juge diversement. Les uns disent qu'ils sont bons; les autres qu'ils sont trop forts....

1. Et même *jolies* et *justes*; mais elle rétracte ensuite cette épithète de *jolies*.

« Il faut que je vous die que j'admire depuis longtemps la patience des hommes, et principalement des Français, à qui on n'a pas accoutumé de reprocher ce défaut. Il y a plus de dix ans qu'ils ne se lassent point de parler d'une chose, qui ne mérita jamais qu'on s'en entretint seulement un jour. Qu'importe que les cinq Propositions soient ou ne soient pas dans le livre de Jansénius ; que l'on le croie ou que l'on en doute ? Cependant on réduit présentement toutes les affaires de l'Eglise à cette plaisante question. Les évêques qui dominent dans le Clergé n'y connaissent point d'autre désordre... On ne parle que de cela dans leurs Assemblées... Un petit grain d'*anti-Jansénisme* remédie à toute sorte de défauts ; un peu de froideur sur ce point ternit toutes les vertus... Jamais le *Catholicon* d'Espagne ne fut employé à tant de divers usages que les cinq Propositions...

« Pour moi, je vous avoue que les discours qu'on fait sur cette dispute me seraient insupportables, si je ne m'étais accoutumé à regarder cette affaire d'une autre vue, selon laquelle elle me remplit et me sert d'un spectacle merveilleux. C'est, Monsieur, que je ne trouve rien de plus admirable dans les histoires des siècles passés, ou dans les événements dont nous sommes nous-mêmes les spectateurs, que de voir les troubles et les agitations que les moindres bagatelles causent quelquefois parmi les hommes, parce que rien ne fait mieux connaître la bassesse et la vanité de leur esprit.

« On lit dans quelque Histoire des Indes qu'un éléphant blanc y causa la mort à cinq ou six princes, et la désolation à plusieurs royaumes. Il y eut entre autres un roi de Pégu, qui dressa une armée d'un million d'hommes, où il y avait trois mille chameaux, cinq mille éléphants et deux cent mille chevaux pour le ravir au roi de Siam. Il désola tous les États de ce roi ; il ruina sa principale ville, deux fois plus grande que Paris, et le contraignit lui-même de se tuer après la perte de son royaume : et tout cela pour cet éléphant blanc ! Ce roi en avait déjà trois, il lui en manquait un quatrième pour son carrosse, et, pour l'avoir, il ruina tout un grand royaume. »

Tout ce que Voltaire pourra dire à l'article *Bulle* ou *Concile* de son Dictionnaire philosophique, à l'article *Bulle Unigenitus*, et en mille endroits, quand il s'amuse au sujet des grands effets produits par les petites causes, Nicole va-t-il le dire d'avance ? on le croirait presque, à l'entendre au début. Mais Nicole restera en chemin. Son historiette de l'éléphant blanc ne le mènera à rien de bien vif. Il n'a ni l'agrément prompt de Voltaire, ni cette pensée insolemment vraie qui déchire tous les voiles. Pour le tour de la plai-

santerie, je le comparerai plutôt à Bayle (pourquoi pas, et où serait l'injure?). Comme Bayle, Nicole est de petite santé, de lecture infatigable en tous sens, d'une composition facile et abondante, et perpétuelle; il est aisément discursif (quand il écrit seul et sans Arnauld); il aime l'érudition, l'anecdote, la moralité qu'on en peut tirer; il est bien plus un moraliste fin et moyen, et un habile dialecticien *successif*, qu'un grand philosophe, qu'une tête théologique coordonnante et concertante¹. Il a le front un peu bas et modeste; il voit le pour et le contre, il est sceptique autant qu'on peut l'être dans l'enceinte chrétienne; nous en aurons plus d'une preuve. Nicole, avec sa finesse, a bien autrement de candeur que Bayle, qui pourtant ne manque pas d'une certaine candeur, même au travers de ses voies tortueuses. Nicole, sur la fin de sa vie, a fort durement jugé Bayle, qui arrivait à la réputation : « Il faut, disait-il, le moins que l'on peut se commettre avec ce Nouvelliste, qui a dans le fond l'esprit assez faux, nulle équité, qui se divertit d'une manière indigne des choses les plus lascives, mais qui est en possession de plaire et de donner un air ridicule à ceux qu'il lui plaît. » Malgré ce jugement que l'on conçoit, nous osons dénoncer les ressemblances qu'il ignorait. Nicole, quoi qu'il en ait, est assez bien un Bayle chrétien, un Bayle janséniste, un Bayle qui,

1. Il le dit quelque part dans une lettre : « L'esprit humain, et le mien en particulier, est si étroit qu'il n'a quelque force qu'à l'égard des matières auxquelles il est actuellement appliqué, et ne voit le reste que confusément... Ainsi tout ce que j'avais pensé sur la matière de l'Eglise et des Préjugés s'est évanoui (depuis que je me suis appliqué à l'étude de matières fort différentes), et bien loin d'y faire de nouvelles découvertes, j'ai perdu toutes celles que j'y avais faites. » C'est le contraire de Bossuet, qui excelle à concevoir et à conserver, à porter puissamment les ensembles de raisonnements et de doctrines.

emprisonné dans les *quatre Fins* de l'homme, n'a pas osé avoir toute sa critique et toute sa raison.

Ils ont tous deux prodigieusement écrit, d'un style qui eut de l'agrément pour le temps et qui semblait à l'ordinaire des lecteurs relevé d'une foule de fines et jolies pensées ; mais la prolixité leur a fait tort, et ce qui a su plaire (on vient de nous le dire de Bayle, et nous le savons aussi de Nicole), ce qui a paru vif et piquant autrefois, a souvent l'air, quand on les lit maintenant, de n'être que traînant et lourd. Ils ont ignoré tous les deux le prix d'un mot, si compris du siècle suivant, qu'il n'y a que la brièveté qui achève les pensées. — Chez Nicole comme chez Bayle, on peut dire que ce n'est pas la forme qui est distinguée, c'est le fond.

Mais je reviens à la première *Imaginaire* qui m'a tout d'un coup fait dériver en idée vers les *Pensées* à l'occasion de la *Comète*, et je reprends ces pages de Nicole, où je voudrais découvrir le sel excellent qui s'en est trop évaporé. Les commencements de plaisanterie de Nicole ne font que le conduire à des considérations sérieuses. Il est dommage que ce sérieux présuppose tant de conventions artificielles et tout un échafaudage préétabli. Dieu, selon lui, pour humilier l'homme et pour obscurcir la vérité aux yeux des esprits superbes, Dieu permet que, dans l'Église aussi bien que dans les États temporels, il s'excite de grands troubles pour des choses de néant :

« Qu'y avait-il, par exemple, de plus vain que la fantaisie qu'eut Justinien de faire condamner les écrits de trois auteurs, pour laquelle il bouleversa toute l'Église d'Orient et d'Occident ? Et à quoi tous ces tumultes ont-ils abouti, sinon à tourmenter plusieurs évêques, à bannir les uns, à emprisonner les autres, à exciter un schisme dans l'Italie ? Et tout cela sans aucun fruit :

car, quelque cet empereur ait fait approuver son sentiment par un Concile oecuménique et par plusieurs Papes, néanmoins tout ce qui s'est fait en ce temps-là s'est en quelque sorte anéanti de soi-même dans la suite, puisqu'il est permis et qu'il a toujours été permis de croire ce que l'on veut touchant les écrits de ces auteurs. Tant il est vrai que les choses de fait ne se jugent que par la raison, et non par l'autorité ! »

Mais on peut demander à Nicole pourquoi ce sont les choses de *fait* seulement qui se jugent *par raison*, et pourquoi toutes choses, et principalement celles de doctrine, ne se jugeraient point par raison. C'est en tout ceci qu'il est court et à courte vue. Il s'étonne que l'expérience n'apprenne point aux hommes à sortir de leur temps et à se représenter, sur ces questions qui les partagent et les agitent, les jugements de l'avenir si différents de ceux du jour, lesquels sont *aussi changeants que les passions dont ils naissent* : « Lorsqu'elles sont cessées, ce qui paraissait important commence à paraître ridicule, et l'on s'étonne seulement qu'il y ait eu des gens assez simples pour s'y amuser. » Mais n'est-il donc pas lui-même de ces simples qui s'amusent à disputer à perte d'haleine sur ces choses de néant ? Il rappelle en railleur à demi mondain la fameuse querelle des Cordeliers sur la forme de leur capuchon :

« Les uns qui se faisaient appeler les Frères spirituels le voulaient plus étroit, les autres qu'on appelait les Frères de communauté le voulaient plus large ; cette dispute leur paraissait très-considérable, et, en effet, la querelle en dura plus d'un siècle avec beaucoup de chaleur et d'animosité de part et d'autre, et fut à peine terminée par les bulles de quatre Papes, Nicolas IV, Clément V, Jean XXII et Benoît XII. Mais maintenant il semble qu'on ait dessein de faire rire le monde quand on parle de cette dispute, et je m'assure qu'il n'y a point de cordelier qui s'intéresse présentement pour la mesure de son capuchon. Ainsi un sage cordelier aurait dû dire, au temps où cette contestation était la plus échauffée : *Attendons un peu, et on se moquera des uns et des autres.* »

Quand on en est là, à comparer pour l'importance

la querelle du Jansénisme à celle du *capuchon des Cordeliers*, et que cependant on est Nicole, on provoque une question : Comment peut-on rester janséniste encore, et à ce degré, un janséniste *unguibus et rostro*, un janséniste d'estoc et de taille, discutant et bataillant jusqu'à la fin ? Nicole n'est pas sans se faire l'objection si naturelle, et il y répond. Disons tout de suite que cela tenait à une qualité honorable chez lui, à un sentiment fondamental de justice et de vérité.

Nicole, qui a des parties si fines d'analyse et de critique morale, est au fond un croyant très-solide, et un croyant qui n'a jamais fait le tour extérieur de sa croyance, mais qui a toujours habité au dedans. Toute son activité, son inquiétude ne s'est exercée qu'en deçà. Il le dit quelque part, il n'a jamais douté des fondements du Christianisme. Plus paisible et plus rassis que Pascal (on s'en aperçoit trop en le lisant), il n'a jamais été ébranlé : « C'est une espèce de peine que je n'ai jamais éprouvée, dit-il ¹, que celle qui regarde la foi, soit que je n'aie point l'esprit si pénétrant ni si actif, soit que Dieu m'en ait préservé par une grâce particulière : il est certain que j'ai toujours eu l'esprit tellement assujetti à l'autorité de l'Eglise, et si pénétré de la nécessité de cet assujettissement, que je n'ai jamais vu que de fort loin les difficultés qui la combattaient. » Nicole croit donc très-fort et ferme qu'il y a une vérité et une justice qui est Dieu, et le Dieu chrétien, le Dieu vigilant, — une malice et un mensonge qui est le *Diable*, le Calomniateur, Satan en personne, — et il a beau trouver ridicules et petites les occasions et les causes de la querelle, il estime qu'elle a un côté par où

1. Dans la huitième des *Nouvelles Lettres*.

des esprits généreux et droits peuvent s'y intéresser, s'y opiniâtrer même, et qu'il ne faudrait pas se hâter de conclure de la futilité du sujet débattu, qu'il y a lieu de se moquer également de tous ceux qui y ont part :

« Ce jugement, dit-il (par lequel on se moquerait également des entêtés pour ou contre les cinq Propositions), quelque conforme qu'il soit à l'humeur des gens du monde, n'est nullement juste dans la vérité : car, dans ces contestations qui arrivent sur des choses basses, le défaut et l'injustice n'est pas toujours de tous les deux côtés, et souvent on peut être persécuté pour une chose ridicule, sans être coupable ni ridicule. Il est sans doute, par exemple, que le pape Jean XXII, ayant simplement commandé aux Cordeliers d'obéir à leurs supérieurs dans la mesure de leurs capuchons, ils étaient blâmables de ne lui pas obéir, quoique ce fût une chose fort petite en elle-même ; mais, s'il leur eût commandé de dire et de reconnaître qu'ils étaient larges sans les élargir, ils eussent été bien fondés de ne pas déférer à cet ordre, et si on les eût persécutés pour ce sujet, ils auraient dû le souffrir plutôt que d'y obéir¹.

« J'en dis de même sur notre différend. Si l'on disait simplement à ceux qui doutent si les cinq Propositions sont dans le livre de l'évêque d'Ypres : *Ne nous parlez plus de tout cela*, je les blâmerais s'ils n'obéissaient pas. Mais tant qu'on leur dira : *Reconnaissez que les cinq Propositions sont dans le livre de Jansénius, et condamnez-les en son sens*, ils auront raison de répondre : *Nous ne savons ce que c'est que ce sens de Jansénius qu'on veut qu'on condamne, et nous n'avons pu trouver ces Propositions dans son livre*. Que si l'on les persécute pour cela, la persécution ne sera honteuse qu'à ceux qui s'en rendront les auteurs.

« La raison en est que ce n'est jamais une chose basse et inutile que d'être sincère, quelque petite que soit la chose dans laquelle on fait paraître sa sincérité...

« La persécution n'est que pour les uns ; la moquerie ne sera que pour les autres...

Sa conclusion s'élève et ne manque pas d'une certaine éloquence :

« Les choses sont trop engagées pour finir sitôt ; elles sont trop basses pour durer longtemps... Ce qui paraît certain, c'est qu'au moins dans quel-

1. Le pape Jean XXII, dans ce cas, eût été fou ; mais les Cordeliers eussent peut-être été sages (puisque'ils avaient fait vœu de Cordeliers) d'attendre, sans y insister, que sa folie fût passée.

que temps elles changeront de face. Cette génération passera ; les uns et les autres de ceux qui contestent maintenant iront à leur maison éternelle : *in domum Eternitatis suæ*. Il viendra d'autres hommes, qui n'auront point de part à nos passions : et alors il est bien certain que toute cette dispute ne passera que pour une comédie et pour un vain amusement, que l'on concevra une juste indignation contre les auteurs de tous ces troubles, si frivoles dans leur cause et si pernicioeux dans leur suite, et que l'on aura quelque compassion pour un assez grand nombre d'honnêtes gens, que l'on aurait honorés en un autre siècle et que l'on a traités en celui-ci avec tant de dureté. »

Nicole, on le voit, s'est élevé. Si cela reste moins gai que le point de vue de Voltaire et de Bayle, cela est plus senti, plus humain. C'est même le seul point de vue consolant où se reprendre : autrement il n'y aurait qu'à se fixer dans le rire et l'ironie, et, même en présence des injustices, à y assister comme à un spectacle risible, en tirant son épingle du jeu.

On conçoit déjà ce jugement de Joubert si favorable à Nicole, là même où il dit que Nicole est *un Pascal sans style* ; « Ce n'est pas ce qu'il dit, mais ce qu'il pense, qui est sublime (*sublime* est beaucoup dire, prenons-le au sens latin) ; il ne l'est pas par l'élévation naturelle de son esprit, mais par celle de ses doctrines. — Il faut le lire avec un désir de pratique. »

Nous ne suivrons pas Nicole dans la série de ses *Imaginaires*. En s'engageant si fort malgré lui dans son sujet, il en pressent les inconvénients et n'y échappe pas. Ce qui était sa souffrance deviendrait aisément notre ennui.

Les *Imaginaires* sont au nombre de dix, mais elles se continuent par huit autres lettres (ce qui fait dix-huit en tout comme les *Provinciales*) qui sont intitulées les *Visionnaires*, et particulièrement dirigées contre Des Maretz de Saint-Sorlin, auteur d'une comédie de ce nom et réputé assez visionnaire lui-même. Ce bel es-

prit dont on a de méchants poèmes, et quelques jolis vers ¹, assez fertile d'ailleurs en idées de toutes sortes, devint tout à fait mystique et prophète en vieillissant, et s'avisa de prêcher je ne sais quelle croisade spirituelle. Son fanatisme prenant feu, il se porta à d'assez méchantes actions. Il s'acharna par des écrits à réfuter violemment l'*Apologie des Religieuses de Port-Royal*. Il se fit par profession déclarée l'ennemi de Port-Royal, comme d'autres en étaient les amis : même zèle à dépister et à nuire que les autres en mettaient à servir et à protéger. Il avait fini par avoir ses propres espions et limiers pour faire la chasse aux solitaires cachés, que la police poursuivait. On a dit que c'est par lui et sur sa dénonciation qu'on fut amené à découvrir M. de Saci et à l'arrêter. Nicole, qui n'allait à la chasse que des faux raisonnements et des délires d'imagination, et dont c'était proprement le gibier, entama contre Des Marez et ses doctrines cette guerre d'une piété judicieuse et raisonnable qu'il déclarait également à M. Olier, à M. de Bernières de Louvigny, au Père Guilleré, et qu'il renouvelait tout à la fin de sa vie contre le quiétisme de madame Guyon et du Père Lacombe. Nicole est, en religion, de l'ordre de Boileau. Sans une très-grande portée de vues, il ne peut s'empêcher de protester contre tout ce qui ressemble à des extravagances.

Il a bon marché tout d'abord et sans peine de cette bizarre spiritualité de Des Marez, lequel dans son livre des *Délices de l'Esprit* ne craignait pas d'avancer, sans rire, « que Dieu l'avait si sensiblement assisté pour lui faire finir le grand ouvrage de son *Clovis*, afin de le

1. Voir dans le présent volume, page 222.

rappeler plus promptement à des choses bien plus utiles, plus délicates et relevées, et qu'il n'osait dire en combien peu de temps (grâce à cette inspiration surnaturelle) il avait achevé les neuf livres de ce poème qui restaient à faire et repoli les autres. » Mais Nicole frappait un peu plus pesamment qu'il ne fallait, lorsque, à propos de la première profession de Des Maretz *faiseur de romans et poète de théâtre*, il appelait toute cette classe d'auteurs des *empoisonneurs publics non des corps, mais des âmes des fidèles*, ce qui est le pire genre d'homicide. Racine qui n'en était encore qu'à sa tragédie d'*Alexandre*, mais dans la ferveur de l'âge (*proterva ætas*) et dans le premier feu alors de sa révolte contre Port-Royal, se sentit offensé de ce mot de Nicole comme s'il pouvait y avoir quelque chose de commun entre Des Maretz et lui; de là sa petite Lettre si mordante que M. Du Bois et Barbier d'Aucourt essayèrent de réfuter, mais à laquelle Nicole ne répondit pas. Il répondit trop à Des Maretz. Ces huit dernières lettres de Nicole sont surchargées et peu légères; une seule, bien frappée, eût suffi.

Après Nicole, auteur de petites lettres, après Nicole *Pascalín*, comme disait Brienne, prenons Nicole *Arnaldin* et controversiste, et dans la plus importante des controverses qu'il ait soutenues.

Vers ce même temps (1664), Nicole fut conduit à s'occuper plus à fond qu'il n'en avait dessein de la perpétuité de la foi catholique dans l'Eucharistie, de la manière dont il faut entendre et dont on a toujours entendu le mystère du *corps* et du *sang* de Jésus-Christ dans la communion. Il avait fait une Préface destinée à être en tête de l'*Office du Saint Sacrement* (1659),

Office composé ou augmenté de leçons des Pères par M. Le Maître dont ce fut le dernier travail, et traduit en français par le duc de Luynes. La Préface de Nicole ne fut pourtant pas mise à ce livre d'édification et de piété, comme sentant trop la contestation ; mais elle courut manuscrite, et le ministre Claude l'ayant vue ¹ la réfuta ; cette réponse courut manuscrite également. Alors Nicole se décida à faire imprimer son premier écrit, c'est-à-dire sa Préface ou petit traité, avec une Réfutation de l'écrit de Claude : cela ne formait encore qu'un petit volume in-12 (1664) sous le titre de *la Perpétuité de la Foi de l'Eglise catholique touchant l'Eucharistie*, etc., et ayant pour tout nom d'auteur celui du sieur Barthélemy. C'est ce qu'on appela depuis *la petite Perpétuité* pour l'opposer à la grande ou grosse, qui fera bien des volumes in-4°.

Claude publia en 1665 ses réponses, tant celle que Nicole avait déjà réfutée, qu'une réponse nouvelle ; et c'est dès lors que reprenant d'une seule vue et rassemblant tous ses arguments, Nicole prépara le volume qui ouvre le traité de *la grande Perpétuité*. Il y travaillait durant ces années de vie cachée ; mais forcément distrait par les consultations journalières et les tracasseries du parti, il ne s'y mit complètement que dans les premiers mois qui suivirent la Paix de l'Eglise et pendant une retraite à l'abbaye de Haute-Fontaine, chez son ami M. Le Roi. Ce premier volume de *la Perpétuité*, revêtu des approbations de vingt-sept tant évêques qu'archevêques et de plus de vingt docteurs, muni entre autres

1. Il l'avait vue en tout ou en partie par une communication de Menjot, médecin de madame de Sablé, qui était protestant et à qui on avait donné à lire le petit traité. Chez madame de Sablé on était sûr d'avoir les primeurs en tout.

de celle de Bossuet, encore simple prêtre, mais déjà oracle, et que ces Messieurs avaient demandé au roi pour censeur, parut en 1669, avec une Épître dédicatoire latine d'Arnauld au Pape Clément IX. C'était comme une solennelle inauguration de la Paix, une colonne dressée en commun pour l'oubli des guerres : les Calvinistes en payaient les frais.

Tout nous atteste que l'effet produit sur les esprits fut grand. On a dit et nous avons rapporté que M. de Turenne, ayant lu ce volume manuscrit avant l'impression, en avait été plus tôt déterminé à abjurer ¹. D'autres grands personnages, les La Trémouille, les Lorges, les Duras, nombre de seigneurs et courtisans calvinistes furent également amenés par cette lecture à un plus prompt retour au sein de l'Église catholique romaine, où l'ascendant de Louis XIV les poussait tous irrésistiblement. Dieu n'est jamais plus puissant sur les âmes des grands que quand il apparaît masqué en roi. Port-Royal, à ce moment, servait donc par l'acte le plus direct la politique de Louis XIV, et y devançait Bossuet. *La Perpétuité de la Foi* ouvrait dès 1669 cette controverse d'autorité, que consommait aux yeux de la France l'*Histoire des Variations* en 1688. Par malheur, la Révocation de l'Édit de Nantes est dans l'entre-deux.

1. On lit dans une lettre de M. de Pontchâteau à M. de Nacasseal, du 6 juin 1668 (Archives d'Utrecht) :

« Nous espérons que l'ouvrage contre le ministre qui a attaqué *la Perpétuité* se pourra imprimer dans quelque temps... Il faut croire que Dieu ne permettra pas que les mauvais desirs des Jésuites et de leurs amis empêchent la publication de ce livre ; ils craignent qu'il ne donne trop de réputation aux auteurs, et qu'il ne leur soit trop honteux de persécuter des gens qui travaillent avec tant de fruit pour la défense de l'Église. J'ai reçu depuis quatre jours une lettre de Poitou, par laquelle on me mande que dans une seule ville le livre de *la Perpétuité* (*la petite Perpétuité*) a converti quinze personnes de différentes conditions et un médecin... M. l'archevêque d'Embrun a dit en une rencontre que ce livre donnerait trop de crédit à ses auteurs et qu'il fallait l'empêcher. »

Les trois volumes de *la Perpétuité* appartiennent à peu près entièrement à Nicole. Arnauld n'a fait du premier que l'Épître dédicatoire au pape Clément IX; mais la modestie de Nicole se déroba et voulut qu'Arnauld passât pour auteur : « Vous êtes prêtre et docteur, lui dit-il, et moi je ne suis que simple clerc; il est convenable que l'on n'envisage que vous dans un travail où il faut parler au nom de l'Église et défendre sa foi dans des points si importants. »

Le second volume de *la Perpétuité* parut en 1672, le troisième en 1676. Comme se rapportant à la même controverse, il faut joindre, de Nicole, le livre des *Préjugés légitimes contre les Calvinistes*, qui parut en 1671, celui des *Prétendus Réformés convaincus de schisme*, qui parut en 1684, et celui de *l'Unité de l'Église*, publié en 1687. Dans tous ces ouvrages, Nicole développe et applique son système d'attaque et d'objections contre le Protestantisme. Il contribua plus qu'aucun autre, et pour le moins autant qu'Arnauld, à élever le boulevard de Port-Royal de ce côté-là. Sans entrer dans le détail des questions, ni prétendre à conclure sur des matières aussi délicates et où l'on rencontre de part et d'autre des croyances fort vives, des consciences fort tendres, je parlerai de sa méthode et dirai ce qui m'en semble.

Le ministre Aubertin avait fait un livre sur l'Eucharistie, dans lequel il avait abordé la question par l'Écriture Sainte et par les passages des Pères, et en y mêlant le raisonnement. Nicole, dans *la petite Perpétuité*, n'avait pas voulu descendre sur ce terrain des textes, et le ministre Claude lui reprochait de n'avoir pas satisfait aux preuves de fait présentées par Aubertin.

Nicole, partant de ce point fixe qu'au onzième siècle l'Église s'était prononcée contre Bérenger et contre l'interprétation de l'Eucharistie au sens des Calvinistes, posait en principe qu'il était dès lors nécessaire que cela ait été la croyance universelle de l'Église à tous les âges précédents, qu'il était *impossible* que l'Église eût varié antérieurement sur un point si capital de doctrine ; car ce changement, s'il avait eu lieu, ne se serait pas opéré sans de grands troubles et combats dont on eût été informé ; et de cette espèce de silence antérieur il concluait à une nécessité et à une première grande preuve suffisante d'uniformité dans la créance. Claude répondait très-ingénieusement et assez sensément, à ce qu'il semble, qu'il n'est pas juste d'opposer comme fin de non-recevoir une raison d'impossibilité à un fait dont les preuves sont alléguées et subsistent ; qu'il serait d'une meilleure logique, au lieu de les éluder et de les ajourner, de considérer directement et de discuter ces faits et ces textes, qui précisément détruisent cette prétendue impossibilité. Il ajoutait que ce ne serait pas la première fois qu'il se serait fait dans l'Église des transformations graduelles insensibles, surtout quand il s'agissait, comme dans le cas en question, moins d'abolir une vérité que de brouiller une croyance en y ajoutant par voie de métaphore, par exagération et confusion, en y infiltrant une erreur : « Il en est des erreurs, disait-il, comme des maladies ; il faut plusieurs expériences avant que de les bien connaître et d'en bien trouver les remèdes, et de là vient que quand une erreur commence à naître et à se pousser, *elle trouve les hommes qui dorment à son égard* ; de sorte qu'il n'est pas bien malaisé, ou qu'elle entre dans

l'Église sans qu'on la voie, ou que, si on la voit, on la laisse passer sans dire mot. » Claude distinguait d'ailleurs entre la partie sourde, confuse et longtemps couverte, du dogme qui se métamorphosait peu à peu, et ce qu'il en appelait la partie *éclatante*, telle que l'adoration de l'hostie, la pompe des processions où on la porte, la Fête-Dieu; tout cela ne s'était pas fait à la fois. « A l'égard de la doctrine même, on y a procédé par degrés : mais enfin, après que la doctrine a obtenu le dessus, elle a fait suivre facilement le culte *comme un trophée de sa victoire* ¹. »

Nicole raisonnait toujours au préalable et se tenait dans sa doctrine de l'impossibilité d'un changement dans la tradition, ayant comme horreur ou dédain d'en venir à l'examen des premiers textes originaux; il se méfiait, disait-il finement, de ce qu'on trouve ou ce qu'on ne trouve pas dans les livres :

« Les livres ne contiennent que la moindre partie des discours et des pensées des hommes, et ne contiennent pas même toujours les plus ordinaires de leurs pensées et de leurs discours. C'est le hasard ou les rencontres particulières qui les déterminent à conserver à la postérité quelques-unes de leurs pensées, et ils en laissent périr une infinité d'autres qui leur étaient encore plus ordinaires, et souvent plus importantes. »

1. Claude était moins un savant qu'un homme d'esprit et, de plus, poli. Ne pas le confondre avec Jurieu, homme de talent aussi, mais *injurieux*. — Ce livre de Claude (1665) eut du succès, même auprès de certains catholiques; l'essentiel pour eux était que les geps de Port-Royal parussent battus. Je lis dans une lettre de M. de Pontchâteau à M. de Neercassel, du 22 janvier 1666 : « Le Père Annat confesseur du roi a dit, en embrassant avec joie un calviniste, ces propres paroles : *Vous avez bien frotté les Jansénistes! Je suis marri qu'ils soient unis avec nous sur ce point; mais si vous vouliez revenir avec nous sur ce-lui-là, nous les accablerions sur les autres...* » L'aveuglement de ce pauvre homme est bien digne de compassion; il est sur le bord de la fosse, et il a de telles pensées dans le cœur. » (Archives d'Utrecht.) — Faisons aussi la part de la crédulité de M. de Pontchâteau qui était à l'affût de tous les bruits, vrais ou faux.

On pouvait toutefois répondre à cette remarque, qu'on croirait être d'un sceptique plus que d'un chrétien, que sur une question aussi essentielle, sur un dogme aussi fondamental de la piété catholique, la Providence et le Dieu soigneux de son Église avait dû ne pas laisser au *hasard* la série des témoignages transmis. — Sortant peu du dernier grand fait indubitable concernant le dogme de l'Eucharistie au moyen âge, et fort du triomphe manifeste alors obtenu par la doctrine dite et déclarée catholique de l'Eucharistie, Nicole répugnait à remonter au delà, à suivre Aubertin ou Claude dans la discussion des textes précis, et il s'appuyait avec complaisance sur le cortège des grands noms, tout à fait en vue, qui, à eux seuls, constituaient une autorité puissante : « Certes, s'écriait-il, il faudrait être bien ennemi de son salut pour n'aimer pas mieux être avec saint Bernard, saint Malachie, saint Louis, sainte Élisabeth de Hongrie, sainte Thérèse, qu'avec les Henriens et les Vaudois. » — Noblesse et bonne compagnie jusque dans la croyance, vous la recherchez donc aussi avant tout, Vous qui savez pourtant par expérience ce que c'est que d'être foulés injustement et opprimés !

1. Un témoignage, bien peu théologique, mais d'autant plus expressif, de la foi en l'Eucharistie au moyen âge, c'est ce qu'on lit, dans quelques-unes de nos plus anciennes chansons de geste, de ces pieux chevaliers qui, au moment d'engager le combat ou à l'article de la mort sur le champ de bataille, non-seulement se confessaient les uns aux autres, mais quelquefois se communiaient eux-mêmes avec *trois brins d'herbe* qu'ils prenaient à terre et qu'ils consacraient en vertu d'un acte de foi fervent et d'une prière : ils les recevaient avec dévotion comme étant devenus le *Corpus Dei*. Il semble que, dans leur première et touchante ignorance, ces pieux guerriers aient conçu et deviné cette pensée de M. Hamon qu'en défaut du prêtre absent, « quand il s'agit de rendre les derniers devoirs à une personne qui meurt, tous les fidèles deviennent ministres de Jésus-Christ. »

On en était là. L'ouvrage de la *grande Perpétuité* ne changea rien aux termes de la question, tels qu'ils s'étaient déjà posés ; il ne fit que les répéter et les étendre dans de plus larges proportions. Au lieu d'une escarmouche ou d'un combat, on eut une grande bataille rangée, mais toujours d'après le même ordre de bataille. L'auteur commence par y justifier contre Claude cette méthode exclusivement catholique qui n'entre pas dans les discussions particulières de textes, mais oppose préférentiellement des raisons générales et préjudicielles. Il faut citer ; car on ne croirait pas, sans cela, nos bons Port-Royalistes si faits de prime abord au langage et au ton de la grande maison romaine :

« Chacun sait, dit Nicole, qu'il y a deux méthodes de traiter les controverses : l'une, dans laquelle on propose en particulier les preuves de tous les points contestés, et on répond à toutes les objections que l'on fait contre la doctrine que l'on veut établir ; et c'est pourquoi on la peut appeler la méthode de *discussion*.

« L'autre se peut nommer la méthode de *prescription*, et c'est celle dans laquelle, par l'examen de certains points capitaux, on décide ou toutes les controverses, ou quelques dogmes fort étendus et qu'il serait long de discuter en détail. Le livre célèbre de Tertullien des *Prescriptions contre les Hérétiques* est un excellent modèle de cette méthode.

« La méthode de *discussion* a ses utilités et ses avantages, et l'on peut dire qu'elle est nécessaire à l'Eglise entière, parce qu'il est de son honneur qu'elle ait des personnes instruites des preuves de tous les mystères, et qui puissent remédier aux doutes que les objections des hérétiques peuvent jeter dans l'esprit des personnes moins éclairées. Elle est, de plus, assez propre à convaincre certains esprits opiniâtres et peu sincères, qui sont peu touchés de tout ce qui ne convainc pas leurs yeux et qui demande quelque bonne foi.

« Il faut néanmoins reconnaître que l'usage de cette méthode n'est pas universel, parce qu'il y a beaucoup de personnes qui sont peu capables de ces discussions longues et embarrassées. Les uns manquent des secours nécessaires pour en profiter, qui sont l'intelligence des langues. D'autres n'ont pas assez d'étendue d'esprit pour faire la comparaison de tant de diverses preuves ; ils oublient les premières avant qu'ils soient venus aux dernières,

de sorte que le jugement qu'ils portent sur tant de vues différentes est souvent fort incertain, les impressions qu'ils ont des preuves de la vérité n'étant pas toujours les plus présentes ni les plus vives, lorsqu'il s'agit de former leur résolution et leur jugement. Et ainsi il arrive d'ordinaire que l'esprit, ne voyant pas assez clair pour choisir par discernement et par lumière, se détermine par passion.

« C'est pourquoi, comme il y a un grand nombre de personnes à qui cette voie de discussion n'est pas proportionnée, il est de la Providence divine d'avoir donné aux hommes des voies plus courtes et plus faciles pour discerner la véritable Religion et la véritable Église, qui les exemptassent de ces examens laborieux dont l'ignorance, la faiblesse de l'esprit et les nécessités de la vie rendent tant de personnes incapables.

« Ainsi l'on peut dire que c'est en même temps l'un des avantages et l'une des preuves de l'Église catholique, de ce qu'elle a quantité de ces *moyens abrégés* de se faire reconnaître, de décider toutes les questions et de confondre ses adversaires et principalement les Calvinistes.

« En établissant son autorité souveraine et infaillible dans les choses de la foi, en montrant qu'elle est seule dépositaire des vérités de Dieu, qu'elle a seule le droit de les enseigner, enfin qu'elle seule est la véritable Église de Jésus-Christ, elle se met en droit de *faire recevoir généralement tout ce qu'elle enseigne, sans s'arrêter à discuter tous les dogmes en particulier.*

« Elle désarme de même tout d'un coup les Calvinistes en leur faisant voir que leur société n'a aucune des marques de la vraie Église à laquelle les fidèles doivent être unis, que leurs ministres sont *nés d'eux-mêmes* comme parle saint Cyprien, qu'ils se sont intrus dans le ministère, parce qu'ils y sont entrés sans vocation, qu'ils en ont ravi l'honneur contre la défense de l'Apôtre, qu'ils ne sont point prêtres ni ministres de Jésus-Christ puisqu'ils ne sont point ordonnés par des Evêques; et que n'ayant point de mission ordinaire, et n'en faisant point paraître d'extraordinaire par des miracles, ils n'ont aucun droit d'enseigner dans l'Église, d'assembler des peuples et de former des sociétés.

« L'Église emploie d'autant plus volontiers cette méthode de *prescription*, que l'usage qu'elle en fait la distingue extrêmement des Calvinistes, qui n'ont aucune voie abrégée pour établir les articles dont ils composent leur religion..., et pour faciliter aux simples la connaissance de la vraie Église; et le défaut de ce moyen est une marque certaine que leur société ne peut être l'Église de Jésus-Christ. Car la vraie Église doit pouvoir élever dans son sein les ignorants et les simples, aussi bien que les personnes savantes et éclairées; elle doit pouvoir donner aux petits le moyen de croître sous ses ailes et de se préserver de l'erreur, lors même qu'ils ne sont pas capables de la discerner : *Ut sub nido Ecclesiæ tuæ plumescerent*, dit saint Augustin. Or il est bien visible que la société des Calvinistes en est incapable, puisqu'elle n'a point d'autre voie d'attirer les hommes à soi que de leur prouver en détail tous les articles qu'elle leur propose. »

Et pour que la méthode de *prescription* réussisse et qu'elle ait tout son effet, il faut se bien garder de la combiner avec l'autre méthode, avec celle par laquelle on consent à discuter de près et dans le détail. Autrement on retomberait dans les inconvénients de longueur et d'embarras qu'on veut éviter :

« De sorte qu'au lieu qu'il faut que les écrits destinés à discuter les matières en particulier soient les plus exacts qu'il est possible, et que l'on n'y omette aucune des difficultés qui peuvent arrêter tant soit peu l'esprit, il faut au contraire que les écrits qui sont faits selon la méthode de *prescription* ne contiennent précisément que ce qui est nécessaire pour mettre dans son jour la preuve dont on se sert, et ce serait un très-grand défaut de vouloir y joindre l'examen des questions particulières qui confondent l'esprit par leur multitude. »

Ainsi, pour se garder de la méthode de *discussion* où l'esprit, dit-il, se détermine trop aisément par *passion*, Nicole adopte, — avait adopté dans sa *première Perpétuité*, la méthode de *prescription* où l'esprit ne se détermine pas moins aisément par *prévention*. Et j'avoue qu'à mon sens tout cet ouvrage de *la grande Perpétuité* en est, à beaucoup d'égards, une reprise, une preuve de plus, un énorme monument.

J'attends, j'invoque les preuves directes, les textes des Pères et de l'Écriture sur ce point en litige de l'Eucharistie, et ces preuves se font sans cesse attendre. Un gros volume in-4° est employé en grande partie à me démontrer qu'on pourrait se dispenser d'en venir à ces preuves premières, sans que la conclusion fût moins certaine pour cela. Voilà une singulière méthode *par abrégé*.

Nicole a pourtant dessein (il le dit au commencement de son second livre) de suivre M. Claude dans l'une et dans l'autre des deux méthodes ; mais ce sera

à condition que la méthode de *prescription* domine et prime toujours. Dans l'ingénieuse, bien que trop subtile et trop volumineuse construction de son livre, et pour ne pas se soumettre à la méthode expérimentale et critique trop nue, à laquelle le sollicite l'adversaire sur le pied d'égal à égal, et qui se réduirait à l'examen de quelques textes, il use en maître de toutes les ressources de l'argumentation. Il a de grandes habiletés de tactique : il procède à reculons ou plutôt en *pivotant*, pour ainsi dire, sur l'époque des neuvième-onzième siècles comme sur un point central d'où, après s'en être emparé, il se porte à son gré dans les diverses directions, en redescendant d'un air de victoire jusqu'à nous, ou en remontant à marches lentes et comme sûr de son fait vers une plus ancienne et plus respectable antiquité.

Il s'applique toutefois à établir par voie de discussion et par témoignages précis que les Églises grecques et orientales sont d'accord avec la romaine sur la foi en la présence réelle dans l'Eucharistie, ce que Claude avait nié un peu légèrement, et ce qui forme un ordre de preuves ou de présomptions pour l'antiquité de la croyance¹.

1. La haute diplomatie officielle fut mise en jeu pour obtenir des pièces à l'appui. Le crédit de M. de Pomponne vint en aide, et avec éclat, à une controverse qui se faisait sous le nom d'Arnauld. Le troisième volume de la *Perpétuité* contient des attestations, des lettres et relations fournies par M. de Nointel, ambassadeur du roi à Constantinople, sur l'union des Églises d'Orient avec l'Église romaine à cet endroit de la présence réelle : « Je ne crois pas, dit un peu fastueusement Nicole (ou Arnauld) dans la Préface, que M. Claude ose attaquer la foi de ces Actes sur ce prétexte qu'ils ont été procurés par l'ambassadeur de Sa Majesté. » On disait, à propos de cette quantité d'attestations qu'on avait fait venir, qu'Arnauld avait *désorienté* M. Claude. La traduction des passages et Actes originaux écrits en grec vulgaire, en arabe, en syriaque ou en copte, avait été faite par l'abbé Renaudot, alors fort jeune, et que ce

Nicole est moins heureux, ce semble, en combattant au préalable Claude sur d'autres points de son système d'explication, et en le raillant pour avoir parlé d'une métamorphose graduelle possible dans l'idée populaire du sacrement. Ces discussions épisodiques interminables, et qui ont la prétention de tout démêler, ont l'inconvénient d'ailleurs de retarder l'engagement net et vif qu'on attend, la preuve résultant des textes.

Je suis toujours tenté de dire comme le médecin Menjot : « Qu'on me fasse voir que c'est la foi des quatre premiers siècles, et je me rends. »

Mais Nicole se comporte comme un homme qui n'est pas pressé et qui parle à l'adversaire au nom et du haut d'une puissance. Divisant la discussion comme il l'entend, choisissant son terrain et prenant son heure, il commence par examiner l'état de l'Église du septième au onzième siècle. Il serait plus naturel et

service lia très-intimement avec MM. de Port-Royal. L'abbé Renaudot a lui-même ajouté, par la suite, un quatrième et un cinquième volume in-quarto à *la Perpétuité*, toujours à ce point de vue de la conformité des Églises grecques et orientales avec la latine, tant sur l'Eucharistie que sur les autres sacrements. — Galland, le futur conteur des *Mille et une Nuits*, qui avait d'abord été élève du docteur Petitpied, alla à Constantinople avec M. de Nointel et rapporta en 1675 ces attestations des Églises grecques sur les articles de foi, pour être insérées dans *la Perpétuité*. Je vois par des lettres de M. de Pontchâteau quel mouvement on se donnait de tous côtés, et depuis des années, pour avoir de ces certificats en forme. M. de Pontchâteau écrivait en Hollande à M. de Neercassel, pour en obtenir un d'un bon évêque arménien, Uscanus, qui était pour lors à Amsterdam, et que l'on chargeait aussi d'écrire à son Patriarche pour en tirer des réponses catégoriques : « S'il y avait quelque marchand catholique de Hollande qui eût correspondance en Moscovie, ce serait une chose bien avantageuse d'y pouvoir envoyer ces mêmes articles et avoir des réponses du Patriarche et des évêques de ces lieux-là. J'en aurai, Dieu aidant, des Cophtes, et du Patriarche même de Constantinople, un de ses principaux officiers, et qui est inquisiteur général de toute l'Église grecque, étant frère d'un de mes amis originaire de Chypre, qui demeure à Venise... » (Lettre de M. de Pontchâteau à M. de Neercassel, du 3 février 1667; Archives d'Utrecht.) — Quand M. de Pomponne fut secrétaire d'État, on se trouva tout porté à la source des informations. Cela avait grand air.

plus expérimental de traiter les choses dès le commencement et dans leur suite chronologique. Nicole y résiste ; le dialecticien n'y trouverait pas son compte. Son art, à lui, et son but est d'arriver ainsi, par voie préjudicielle et préventive, d'en revenir par tous les bouts à sa conclusion favorite, qu'il est *absolument impossible* qu'il y ait eu un changement de créance dans l'Eglise sur ce dogme, et que le sens qu'ont dû avoir les paroles des Pères dans les premiers siècles pourrait se conclure, les yeux fermés et sans vérification, de la croyance régnante dans l'Eglise durant les derniers âges. A chacun de ses pas il s'arrête et fait remarquer que son adversaire est battu, obligé en conscience de rendre les armes, et que, si on consent à aller plus loin et à le suivre encore là où il vous appelle, c'est par pure grâce et condescendance (*propter gratiam Dei*).

Ces trois gros volumes, à partir du premier chapitre, peuvent être définis une *condescendance perpétuelle*.

Au commencement du tome second, on croit toucher enfin aux preuves de fait :

« Nous allons entrer, dit l'auteur, dans cet examen de l'Ecriture et des Pères où M. Claude nous appelle depuis tant de temps, et l'on verra par là si la confiance qu'il a témoignée est aussi bien fondée qu'il s'efforce de le faire croire... Il est vrai qu'on n'y entre pas tout à fait de la manière qu'il aurait bien désiré. »

La première discussion roule uniquement sur ces paroles : *Ceci est mon corps* ; et les textes de l'Ecriture, au lieu d'être directement extraits et offerts dans leur ensemble et selon les divers Evangiles, sont interrompus d'un continuel raisonnement et d'une prise à partie des ministres, qui ne permet pas au lecteur de se for-

mer durant un seul instant une idée propre. Au commencement du livre troisième de ce second tome, on croit encore toucher à cette discussion de textes qui recule toujours. Nicole, tout en la déclarant inutile et de surcroît à l'égard d'adversaires auxquels il ne reconnaît *aucun droit de se faire écouter*, ajoute qu'il n'a pas envie d'user de cette fin de non-recevoir. Il continue de trancher du généreux :

« Il faut que la Vérité, dit Tertullien, fasse paraître toutes ses forces, pourvu qu'on ne croie pas qu'elle ait besoin de les employer toutes, et que l'on sache que les *voies abrégées de prescription* suffisent pour la rendre victorieuse... J'entrerai donc sans peine dans la discussion de la doctrine des Pères des six premiers siècles, qui manque encore à la chaîne qu'on a commencée dans le livre de *la Perpétuité*, etc. »

Je le crois bien qu'il lui faut, bon gré mal gré, en venir là tôt ou tard ! ces *six premiers siècles*, c'est l'essentiel de la chaîne.—Or, de quelle manière y entre-t-il ? j'avoue qu'ici encore mon étonnement sur cette méthode toute de prévention et d'autorité augmente :

« J'ai considéré que, de commencer d'abord par représenter les passages des Pères suivant les temps qu'ils ont écrit, c'était plutôt suivre un ordre de hasard que de lumière et de raison, parce que, le véritable ordre devant faire servir ce qui précède à l'éclaircissement de ce qui suit, cet avantage ne se pouvait trouver que par hasard dans l'ordre chronologique, les Pères des trois premiers siècles ayant souvent eu moins d'occasion de parler de l'Eucharistie que ceux du quatrième, cinquième et sixième siècles. »

Et en conséquence il annonce qu'il disposera les textes selon l'ordre qui lui paraîtra le plus raisonnable et le plus lumineux, et qu'il les groupera, les réduira sous de certains chefs ou chapitres, au risque de les écourter. En un mot, il se gardera bien de les laisser un seul instant parler tout seuls ; il les retiendra en tutelle.

L'explication, ainsi entendue et restreinte, de ces textes qui se sont tant fait désirer n'a lieu que dans le troisième tome; mais comme ils ne sont pas produits selon l'ordre des temps et dans leur ensemble, et qu'ils arrivent à tout moment interceptés et déchiquetés par le raisonnement, déformés et forcés en quelque sorte sous le poids de la masse d'arguments qui précède, le lecteur ne peut s'en laisser peindre dans l'esprit une première idée qui le mette ensuite à même de juger celle qu'en veut établir l'auteur. C'en est dire assez sur cette méthode générale de Nicole, d'Arnauld et des Port-Royalistes dans leurs guerres dogmatiques contre les Calvinistes¹. Ils ont fait cette guerre du même ton et dans le même esprit que Bossuet lui-même. C'est sans doute la seule manière de la faire quand on entre pleinement dans l'idée d'Église établie et visiblement constituée.

Il est néanmoins curieux d'observer comment, en France, quelque chose de la méthode que nous venons de voir en usage chez Nicole a survécu à la lecture de ses ouvrages. En général, sur ces controverses avec le Protestantisme, il s'est formé en France, même chez les plus indifférents, de grandes préventions; la méthode de *prescription* et de *préjugés* (légitimes ou non) a prévalu chez ceux mêmes qui ne sont pas restés catholiques. Le génie de Bossuet a recouvert le tout et a fait loi. Comme on a passé assez brusquement de la religion du dix-septième siècle à la philosophie du

1. Sur ce point particulier, mais si essentiel, de l'Eucharistie, il faut lire comme correctif de la méthode de la *Perpétuité*, et comme tableau complet des textes des Pères dans leur ordre naturel, un écrit latin de Marheinecke: *Sanctorum Patrum de præsencia Christi in cœna Domini sententia triplex*, Heidelberg, 1811.

dix-huitième, le Protestantisme, d'ailleurs expulsé de France et que ne représentait aux esprits aucun grand écrivain en faveur, a été perdu dans l'entre-deux. On a sauté dessus à pieds joints. On peut presque dire qu'on l'ignore réellement ; on ne l'étudie pas, on le juge d'un mot, et le plus souvent d'un mot de dédain ou d'injure. Au commencement de ce siècle, par Bonald, De Maistre et La Mennais, l'injure a été refrappée à neuf et a circulé éclatante ; c'était chose reçue et de bon ton. En fait de Catholicisme nous sommes restés exactement comme des aînés de grande maison, aînés un peu libertins qui ont bien su dire quelquefois au Père des duretés au dedans, mais qui au dehors, dès que le nom de famille est en jeu, reprennent les grands airs et tranchent du pieux Romain avec les gens de rien, nés d'hier et *sans mission*. Au mieux ce sont des cadets révoltés ; et s'ils viennent à nous, les insolents ! nous demandant nos titres, on a le droit de leur fermer la porte au nez sans entrer en compte avec eux. Nous sommes en possession. On n'a plus la croyance, on a encore l'attitude catholique. Le bon Nicole, qui avait l'une et l'autre, a eu extrêmement *l'attitude* à l'égard des Protestants, lui si doux, si simple et modeste en sa conversation et dans toute sa personne ¹.

1. Un des doux et des modestes de ce temps-ci, mais qui a en lui, bien plus que Nicole, les fibres tendres, affectueuses, et qui, vu de près, nous a souvent rappelé l'âme d'un Fénelon, l'abbé Gerbet, dans ses *Considérations sur le Dogme générateur de la Fidélité catholique*, c'est-à-dire sur l'Eucharistie, a su trouver des accents inconnus à l'auteur de *la Perpétuité* ; il a su mêler à ce ton d'autorité, dont ne peut sans doute se départir un fils et prêtre de l'Eglise catholique, des paroles suaves qui sauvent toute dureté et qui sont à propos surtout lorsqu'on veut démontrer et persuader le mystère d'amour : « Ces hommes, dit-il en un endroit, parlant des ministres protestants, ces hommes qui, depuis une scission à jamais funeste, sont engagés par état à combattre la foi de l'Eglise, savent-ils ce qu'ils font ? savent-ils qu'ils attaquent la croyance la plus féconde en bienfaits, puisqu'elle entretient en tous lieux l'esprit de dévouement et de sacri-

L'examen des autres ouvrages de Nicole contre les Protestants n'amènerait que des redites. On voit que, si Rome s'était montrée indulgente envers Port-Royal dans les derniers temps, Port-Royal le reconnaissait incontinent par d'assez signalés services. C'est dans le cours de cette controverse et de cette guerre contre les ennemis communs que se formèrent de vrais liens de compagnons d'armes entre Bossuet et les principaux chefs jansénistes. En réservant toujours le point de la Grâce et en se gardant de leur rien céder à cet endroit, Bossuet professa jusqu'au bout la plus haute estime pour Arnauld, la plus profonde considération pour Nicole. Celui-ci a mérité cet éloge de Bayle lui-même : « Parmi tant d'habiles gens que l'Eglise romaine peut employer, il y en a peu qui sachent manier une controverse comme lui ¹. »

fiée? Que Celui qui fut *doux et humble de cœur*, malgré la superbe ingratitude de ceux qu'il venait sauver, écarte de notre bouche toute parole d'amertume contre ces infortunés contempteurs du plus beau de ses dons ! et comment pourrions-nous leur en parler autrement qu'en un langage plein d'amour ? si ce langage n'existait pas, on l'inventerait pour parler de l'Eucharistie ; mais en même temps une douloureuse indignation nous presse de nous élever contre leur déplorable ministère. Profondément pénétré de ce double sentiment, nous ne saurions comment exprimer cet amour triste qu'ils nous inspirent, si nous ne nous rappelions ce mot du Christ au premier contempteur du *mystre de foi*, ce mot si tendre et si accablant : *Que faites-vous, mon ami ?* — Voilà de ces accents tels que Nicole, pur dialecticien, n'en a jamais, Nicole ni Arnauld, ni aucun de ceux de Port-Royal, M. Hamon seul excepté.

1. Bayle faisait ses délices de ces traités de controverse de Nicole, qui, par les contestations qu'ils soulevaient, donnaient, selon lui, de nouveaux prétextes aux sceptiques « et n'étaient propres qu'à fomentier l'irrésolution des esprits indifférents. » Ce qu'il y a de vraiment faible et de borné dans l'esprit de Nicole, c'est de ne s'être jamais douté de ce résultat possible, et d'avoir cru à l'éternelle stabilité de la table de jeu sur laquelle il engageait ces rudes parties de dialectique. Il y avait pourtant dès lors des spectateurs qui souriaient et se frottaient les mains. Comment pouvait-il ne pas le voir, lui qui cependant a écrit : « La grande hérésie des derniers temps, c'est l'incrédulité ? » Comment ne soupçonnait-il pas qu'en amenant chacun à juger du fort et du faible des raisons à l'occasion d'une chose si en dehors de la raison, il faisait les affaires de l'incrédulité ?

Mais il en faut venir, dans cette quantité d'ouvrages qu'il a produits, à ce qui fait l'honneur durable de Nicole, à ses *Essais de Morale*, desquels je ne sépare pas ses *Lettres*. Ils vont réparer, je l'espère, l'échec qu'a pu lui faire éprouver dans notre esprit sa méthode de controverse ; nous allons retrouver le sage chrétien, le moraliste d'une clairvoyance finement pénétrante et d'une gravité à propos enjouée.

VIII

Les *Essais de Morale*; leur origine. — Ce qu'ils sont pour nous. — Ce qu'ils étaient pour madame de Sévigné. — Défauts de Nicole moraliste. — Images effroyables; *l'oreiller de serpents*. — Nicole juge de Pascal. — Nicole depuis la Paix de l'Église. — Ses logements. — Ses tournées en France. — Fuite en Belgique. — Divorce avec Arnauld. — Lettre à l'archevêque de Paris. — Colère des amis et lettres fulminantes. — Agréables réponses. — Nicole et Arnauld amis *à la mort et à la vie*. — *Apolo-
logie* de Nicole; recette pour dormir. — Lettres de parfait moraliste. — Rentrée de Nicole en France. — Nicole juge de M. de Saci. — Dernière controverse sur la Grâce. — Retraite finale près de la Crèche. — Vieillesse douce et honorée. — Mort de Nicole. — Ce qui a manqué à son talent. — Ce qu'il dit des *femmes*.

Voltaire, dont la moindre parole fait autorité en matière de goût, a dit de Nicole : « Ce qu'il a écrit contre les Jésuites n'est guère lu aujourd'hui, et ses *Essais de Morale*, qui sont utiles au genre humain, ne périront pas (*ne périront pas* est beaucoup dire). Le chapitre surtout des *Moyens de conserver la paix dans la société* est un chef-d'œuvre, auquel on ne trouve rien d'égal en ce genre dans l'antiquité; mais cette paix est peut-être aussi difficile à établir que celle de l'abbé de Saint-Pierre. » Ce traité des *Moyens de conserver la paix avec les hommes* est également estimé un chef-

d'œuvre par madame de Sévigné, et par M. de La Mennais, qui y joint dans une même recommandation l'autre petit traité de la *Connaissance de soi-même*. Il est à croire cependant que, lorsqu'ils en parlaient ainsi, Voltaire et M. de La Mennais n'avaient pas relu le matin les deux petits traités, et qu'ils en jugeaient sur une impression ancienne.

Des treize volumes qu'on a recueillis sous le titre d'*Essais de Morale*, Daguesseau ne recommande particulièrement à son fils que les quatre premiers volumes, qui, dit-il, sont plus travaillés que les autres et où l'on peut apercevoir une espèce d'ordre et de plan. Je joindrai à ces premiers volumes les tomes 7 et 8 (ce 8^e est double), qui contiennent les Lettres, une des plus agréables parties de Nicole. On trouve aussi de fins petits traités dans les tomes 5 et 6^e.

Le premier volume des *Essais* parut en 1671, sous le nom de *Mombrigny*, et les autres successivement. L'auteur prit dans le second et le troisième le nom de *Chanteresne*; mais dans le quatrième volume qui parut en mars 1678, il cessa de mettre aucun de ces noms postiches, devenus inutiles par la renommée.

Les petits traités des *Essais de Morale* ont été composés, la plupart, selon quelque occasion particulière qui éveillait chez l'auteur des idées qu'il généralisait :

« Il la faut avertir, dit-il en une lettre (et pour tranquilliser une certaine sœur Antoinette qui avait cru se reconnaître), de l'humeur et de la coutume de celui qui écrit; car elle est assez bizarre. Il ne faut souvent qu'un mot pour lui donner lieu de concevoir diverses pensées, sans que ces pensées aient aucun rapport à la rancontre qui les a fait naître, ni qu'il en fasse aucune

1. *Craindre tous dans les contestations; le Procs injuste; des Arbitrages; le Prisme; surtout si on les rattache aux circonstances particulières de la vie de Nicole.*

application à la personne qui y a donné l'occasion. Tous les discours qui sont imprimés (dans les *Essais de Morale*) ont été faits en cette manière ; on y avait d'abord quelqu'un en vue ; et cette personne ayant donné lieu d'entrer dans un discours général, on quitte là cette personne qui l'avait fait naître. »

Il dit encore ailleurs :

« Il y a plus de dix ans que je n'ai d'autre dessein en écrivant que de m'occuper (il oublie un peu ses Controverses) et d'appliquer mon esprit à certains sujets qui me paraissent utiles pour moi-même. Ainsi je suis payée de mon travail par mon travail même, et quand je serais tout seul au monde, je ne ferais pas autre chose que ce que je fais. Si je pouvais lire autant que je le voudrais (il ne le pouvait à cause de sa mauvaise vue) ou que j'eusse une autre occupation, on ne verrait guère d'ouvrages de ma façon ; car je ne travaille guère que quand je n'ai pas autre chose à faire. J'aime néanmoins mieux m'occuper en cette manière que d'écrire des pensées vagues et sans ordre, parce que cela tient plus l'esprit en haleine... »

Ainsi les *Essais de Morale* sont le produit naturel et non commandé de l'esprit de Nicole. La morale chrétienne redevenait son penchant propre, dès qu'il était vacant des disputes. On rapporte que de tous les solitaires de Port-Royal, il n'en était aucun dont il recherchât plus l'entretien que M. Hamon, et qu'ils causaient ensemble surtout de morale, des Proverbes et de la Sagesse : « Ils convenaient de principes sur cette matière, et M. Nicole trouvait qu'il composait plus facilement sur ce sujet lorsqu'il avait conversé quelque temps avec lui ¹. » — On raconte certaines anecdotes de distraction et de rêverie du bon Nicole, tandis qu'il méditait par les rues de Paris quelque point de morale, qui font tout à fait penser à La Fontaine ². De telles marques de vocation promettent beaucoup.

1. Goujet, *Vie de Nicole*.

2. « On raconte encore de lui qu'un jour, revenant de ville chez M^{me} la duchesse de Longueville, il prit un siège près du lit de la princesse et mit sur le lit tout bonnement et sans façon son chapeau, sa canne et son manchon en présence de toute la compagnie, qui se divertit un peu aux dépens de *Monsieur l'Abstrait*. » (Besoigne, *Histoire de Port-Royal*, tome V, page 265.)

Avouons-le pourtant, quand on aborde les *Essais de Morale* avec un esprit d'aujourd'hui, avec des habitudes modernes et au sortir des lectures de notre temps, on est vite ennuyé. Cela semble plein de redites, de développements inutiles, de lieux communs que ne relève pas l'expression. Le fils de madame de Sévigné, pensant en particulier au traité de la *Connaissance de soi-même*, trouvait que c'était « distillé, sophistiqué, galimatias en quelques endroits, et surtout ennuyeux presque d'un bout à l'autre ¹. » Ce marquis de Sévigné, qui avait le bon sens rapide et le dégoût prompt, comme il arrive aux suprêmes délicats, disait encore qu'avec Nicole l'estomac se fatiguait « de ce trop de belles paroles (pas si belles vraiment!), et que c'était comme qui mangerait trop de *blanc manger*. » On est bien plutôt tenté aujourd'hui de trouver que c'est comme qui mangerait trop de pain bis, de pain rassis. Le mot est lâché, — par d'autres il est vrai, — mais je ne puis le contredire. Nicole peut encore être agréable à étudier, il est décidément ennuyeux à lire. Pour aimer encore à lire Nicole, et pour croire que d'autres s'y plairont, il faut être d'un goût aussi fixe et aussi stable dans les admirations du passé que le sont quelques sages et bien estimables esprits de notre connaissance, restés fidèles à l'antique prud'homie ²; il ne faut être ni le marquis de Sévigné, ni Alcibiade qui de son temps voulait du nouveau, n'en fût-il plus

1. C'est bien votre impression aussi, ô le plus écrasant et le plus osé des fils de Joseph de Maistre, qui avec un jour écrit de Nicole : « ... Nicole, ce moraliste de Port-Royal, le plus froid, le plus gris, le plus plomb, le plus insupportable des ennuyeux de cette grande maison ennuyée... »

2. *Choix des petits Traités de Morale de Nicole*, édition revue par M. Silvestre de Sacy (Techener, 1857, avec une Introduction).

au monde, ni même La Bruyère. Il ne faut pas être madame de La Fayette, qui n'imitait pas en cela sa spirituelle amie, et qui portait des *Essais de Morale* un jugement *peu avantageux*; on le conçoit par le commerce habituel qu'elle entretenait avec la pensée plus exigeante et plus fine de M. de La Rochefoucauld. Mais, quoiqu'il me soit impossible de partager à aucun degré l'enthousiasme de madame de Sévigné pour Nicole, je crois qu'on aura profité, même en matière de goût, si l'on parvient à le reire sans trop de répulsion, à ressaisir, sous le premier aspect du lieu commun de sermon, ce menu détail d'analyse à petit bruit, cette déduction exactement ingénieuse qui, à la longue, si l'on est chrétien sincère et convaincu, s'infiltré dans l'esprit et le pénètre. Il a un filet de raisonnement très-distinct et délié qu'il ne lâche pas; il s'en tire avec netteté, finesse, et parfois avec une sorte de grâce. Cela pour nous sera encore vrai de quelques-unes de ses lettres. Demeurer dans Nicole autrefois, s'y tenir comme au mieux quand on avait Pascal et La Rochefoucauld déjà, et tout à l'heure La Bruyère, c'était danger de n'avoir pas l'appétit très-vif en fait de goût : revenir à Nicole avec quelque intérêt aujourd'hui après le feu des épices modernes, c'est preuve que le palais n'est pas tout à fait brûlé et qu'on a préservé quelques qualités saines. En un mot, je ne dis pas qu'il en faille revenir le moins du monde à admirer les *Essais* à la manière de madame de Sévigné, mais je dis qu'il faut arriver à comprendre la manière dont madame de Sévigné admirait les *Essais*.

Dès que le premier tome parait, madame de Sévigné le lit, et dès la première phrase elle est déjà en discus-

sion animée avec sa fille : « L'orgueil est une enflure du cœur, par laquelle l'homme s'étend et se grossit en quelque sorte en lui-même. » Elle accorde à sa fille que ce mot d'*enflure du cœur* lui déplaît¹ ; puis, en y repensant, elle pardonne à ce mot en faveur du reste, et elle maintient même qu'il n'en est point d'autre pour expliquer la vanité et l'orgueil *qui sont proprement du vent*². Que d'éloges ! il faut les entendre par sa bouche : « Ne vous avais-je pas dit que c'était de la même étoffe que Pascal ? mais cette étoffe est si belle qu'elle me plaît toujours ; jamais le cœur humain n'a été mieux anatomisé que par ces Messieurs-là. » — « Je poursuis cette Morale de Nicole que je trouve délicieuse ; elle ne m'a encore donné aucune leçon contre la pluie, mais j'en attends, car j'y trouve tout ; et la conformité à la volonté de Dieu me pourrait suffire, si je ne voulais un remède spécifique. » — « Je lis M. Nicole avec un plaisir qui m'enlève³ ; surtout je suis charmée du troisième traité des *Moyens de conserver la paix avec les hommes* ; lisez-le, je vous prie, avec attention, et voyez comme il fait voir nettement le cœur humain, et comme chacun s'y trouve, et philosophes, et Jansénistes et Molinistes, et tout le monde enfin. Ce qui s'appelle chercher dans le fond du cœur avec une lanterne, c'est ce qu'il fait... Pour moi je suis persuadée qu'il a été fait à mon intention⁴ ; j'espère aussi d'en profiter, j'y ferai mes efforts... » — Et sur les actes de résignation à l'ordre et à la volonté de Dieu : « M. Nicole n'est-il pas encore ad-

1. Lettre des Rochers, du 19 août 1671.

2. Lettre du 23 septembre.

3. Aux Rochers, 30 septembre.

4. Lettre du 7 octobre.

mirable là-dessus ? j'en suis charmée, je n'ai rien vu de pareil. Il est vrai que c'est une perfection un peu au-dessus de l'humanité que l'indifférence qu'il veut de nous pour l'estime ou l'improbation du monde ; je suis moins capable que personne de la comprendre ; mais quoique dans l'exécution on se trouve faible, c'est pourtant un plaisir que de méditer avec lui et de faire réflexion sur la vanité de la joie ou de la tristesse que nous recevons d'une telle fumée ; et à force de trouver ses raisonnements vrais, il ne serait pas impossible qu'on s'en servît dans certaines occasions. En un mot, c'est toujours un trésor, quoi que nous en puissions faire, d'avoir un si bon miroir des faiblesses de notre cœur ¹. » On croit qu'elle a tout dit, et dans la lettre suivante ², elle recommence : « Parlons un peu de M. Nicole. Il y a longtemps (*il y a trois jours*) que nous n'en avons rien dit... Devinez ce que je fais, je recommence ce traité ; je voudrais bien *en faire un bouillon et l'avaler*... Il dit que l'éloquence et la facilité de parler donnent un certain *éclat* aux pensées ; cette expression m'a paru belle et nouvelle ; le mot d'*éclat* est bien placé : ne le trouvez-vous pas ? » Cet éloge donné au mot *éclat*, si bien placé, nous est la clef de l'admiration de madame de Sévigné pour ce style qu'elle trouvait parfois si exquis, que nous trouvons le plus souvent si ordinaire : c'est que cela était plus neuf alors qu'il ne nous semble ; c'est qu'il y avait une appropriation excellente et naïvement franche d'expression, qui allait droit à ce goût si vif, mais resté simple. Elle persévère dans son admiration et ne se refroidit pas aux volumes

1. Lettre du 1^{er} novembre.

2. Du 4 novembre.

suivants. « Rippert, dit-elle à sa fille ¹, vous porte un troisième petit tome des *Essais de Morale* qui me paraît digne de vous : je n'ai jamais vu une force et une énergie comme il y en a dans le style de ces gens-là ; nous savons tous les mots dont ils se servent, mais jamais, ce me semble, nous ne les avons vus si bien placés ni si bien enchâssés... » Et encore ² : « Quel langage ! quelle force dans l'arrangement des mots ! on croit n'avoir lu de français qu'en ce livre. Cette ressemblance de la charité avec l'amour-propre et de la modestie héroïque de M. de Turenne et de M. le Prince avec l'humilité du Christianisme... Mais je m'arrête, il faudrait louer cet ouvrage depuis un bout jusqu'à l'autre, et ce serait une bizarre lettre. »

N'admirez-vous pas les variations et les retours singuliers de la langue et du goût ? elle parle de ce style, pour nous si terni et attristé de Nicole, comme nous-mêmes nous parlerions du style le plus vif et le plus rajeuni d'un de nos contemporains en possession de plaire ³.

Au reste, ne nous le dissimulons pas, ces livres de Nicole, son langage, ses tours particuliers ne sont pour madame de Sévigné qu'une manière d'aller surtout à sa fille et d'assaisonner cette conversation continuelle

1. Lettre du 1^{er} décembre 1675.

2. Le 12 janvier 1676.

3. Nicole lui-même se rend mieux justice et se met à sa place pour ses talents quand il dit : « Je n'ai point du tout celui de réussir dans les ouvrages qui demandent de l'invention et de la beauté d'esprit, où il faut se soutenir de soi-même et prêter des ornements à ce que l'on traite, il faut toujours une base, et qu'il y ait quelque chose à prouver et à démêler ; à moins de cela, je tombe. » (Lettre LXXXI.) — « Comme il y a des peintres qui, ayant peu d'imagination, donnent à tous leurs personnages le même visage, il y a aussi des gens qui dérivent toujours du même air, et dont l'allure est toujours reconnaissable. Personne n'eut jamais plus ce défaut que moi. » (*Nouvelles Lettres*, LV.)

qu'elle lui adresse à deux cents lieues de distance. Nicole n'est là que comme tout autre, comme une occasion, comme un ornement dans un sentiment principal ou même unique, comme un vase pour renvoyer la voix. Elle en use à tout propos, et en se jouant, et d'un ton de parodie légère. « On ne peut pas vous parler plus à bride abattue que je viens de faire de tout mon *moi*, comme dit M. Nicole. » Et sur la mort subite de M. de Louvois : « Le voilà donc mort, ce grand ministre, cet homme si considérable, qui tenait une si grande place, dont le *moi*, comme dit M. Nicole, était si étendu... » Et ailleurs : « Je ne vous dis point que vous êtes mon but, ma perspective, vous le savez bien, et que vous êtes d'une manière dans mon cœur, que je craindrais fort que M. Nicole ne trouvât beaucoup à y *circoncire*... » Et enfin (car elle est inépuisable) : « J'admire souvent l'honnêteté de ces messieurs dont parlent si plaisamment les *Essais de Morale*, et qui sont si honnêtes et si obligeants ; que ne font-ils point pour notre service ? à quels usages ne se rabaissent-ils pas pour nous être utiles ? les uns courent deux cents lieues pour porter nos lettres, les autres, etc... » et tout cela parce qu'un *facteur* est venu et qu'on a une lettre de madame de Grignan. Car c'est une des grandes vanités de la gloire de l'écrivain, et que Nicole n'aurait pas négligé de remarquer, que le plus souvent l'écrivain le plus aimé, l'auteur favori, si sérieux qu'il ait voulu être, n'est là que comme une occasion d'également et d'allusions agréables pour ceux qui vivent et qui s'entr'aident. Ces graves *Essais de Morale* me semblent ainsi n'être guère qu'un frais jasmin ou, si l'on veut, comme quelque réséda un peu sombre, posé sur la table de ma-

dame de Sévigné ; elle en fait de temps en temps dans sa lettre un petit parfum, elle en détache un brin de fleur pour madame de Grignan.

Je ne veux pas, après madame de Sévigné, me mêler de louer Nicole et l'analyser ; nous resterions trop loin de compte. J'avais essayé d'abord de détacher, pour les citer ici, quelques passages : tout considéré, je ne puis pas m'y décider, tant ce qui a paru ingénieux et solide, élevé et piquant, neuf d'expression, avec de l'imagination dans le sensé, nous semblerait ou ordinaire, ou pénible et subtil, et comme tiré par les cheveux. Voici quelques pensées pourtant. Il s'agit des attaches successives, des supports provisoires qu'essayent de se donner les hommes :

« Nous sommes comme des oiseaux qui sont en l'air, mais qui n'y peuvent demeurer sans mouvement, ni presque en un même lieu, parce que leur appui n'est pas solide, et que d'ailleurs ils n'ont pas assez de force et de vigueur en eux pour résister à ce qui les porte en bas... Il faut qu'ils se remuent continuellement, et par de nouveaux battements de l'air ils se font sans cesse un nouvel appui. » —

« Ce que nous prenons pour course, est une fuite ; pour élévation, est une chute ; pour fermeté, est légèreté. Cette immobilité et cette roideur inflexible qui paraît en quelques actions n'est qu'une dureté produite par le vent des passions qui enflent comme des ballons ceux qu'elles possèdent. Quelquefois ce vent les élève en haut, quelquefois il les précipite en bas. Mais en haut et en bas, ils sont également légers et faibles. »

On a beau dire, et j'ai beau essayer de raccourcir en citant, que nous sommes loin de Pascal ! que ces images (surtout si l'on continuait de citer) sembleraient tirées et cherchées, et comme on voit un esprit qui s'est méthodiquement accoutumé à prendre la nature à l'envers et à regarder strictement au rebours, à contre-sens de la perspective directe habituelle ! Chez

1. « Le temps de cette vie est proprement un temps de stupidité : toutes nos

tous les chrétiens conséquents et sévères, cette vue *au rebours* existe ; mais chez les vraiment grands et les supérieurs, le talent vient corriger et déjouer cette trop continuelle exactitude dans l'*inverse* du naturel et du vrai apparent ; il y a des éclairs qui jaillissent ; de grandes images heureuses viennent traverser et revêtir ce qui se passe uniquement dans la sphère invisible et dans l'ordre de grâce ; la nature humaine est secouée et fouillée à une grande profondeur, même quand elle peut sembler violentée et méconnue ; on trouve moyen d'intéresser, d'attendrir le cœur, même en le froissant et le révoltant dans ses penchants : chez Nicole, ce qui choque, c'est la tranquillité de déduction et la justesse de mots avec laquelle il exprime des choses étonnantes ou même quelquefois épouvantables ¹.

Il en faut donner des exemples et ne pas craindre de marquer les défauts de Nicole moraliste : nous réservons les agréments pour la fin. Il y a des endroits dans Nicole qui l'ont fait passer pour dur et qui sont affreux en effet, qui feraient concevoir de lui l'idée la plus contraire à ce caractère de douceur générale relative dont j'ai parlé, et qu'il offre bien réellement au sein de Port-Royal. Dans son traité *De la Crainte de Dieu*, il règne

connaissances y sont obscures, sombres, languissantes, si on les compare à ce qu'elles seront au moment de notre mort... » Voilà ce que j'appelle prendre la nature et la vie à l'envers.

1. « J'ai lu, je ne sais où, que Nicole avait été le Rodriguez de la France (Rodriguez, auteur des *Exercices de la Perfection et des Vertus chrétiennes*). J'ai voulu voir Nicole, mais je ne l'ai pas trouvé à comparer à Rodriguez. Rodriguez est à la fois plus haut et plus bas. La sublimité de Rodriguez le fait admirer ; mais que peut-on admirer dans Nicole ? Un esprit froid le rendait propre à la critique ; mais les stupidités que pourrait faire excuser l'exaltation paraissent plus ridicules dans sa bouche raisonnable. C'est un peu le caractère de Port-Royal... » Je n'affaiblis rien. — C'est une femme d'esprit qui a écrit cela. Que M^{me} de Sévigné et elle s'arrangent comme elles pourront !

une vue effroyable du danger des hommes en cette vie et du grand nombre des réprouvés ; l'auteur s'est complu à nous décrire sous toutes les formes l'*horrible massacre des âmes* qui se fait journellement par les Démon :

« Ainsi le monde entier est un lieu de supplices, où l'on ne découvre par les yeux de la foi que des effets effroyables de la justice de Dieu, et si nous voulons le représenter par quelque image qui en approche, figurons-nous un lieu vaste, plein de tous les instruments de la cruauté des hommes, et rempli d'une part de bourreaux, et de l'autre d'un nombre infini de criminels abandonnés à leur rage. Représentons-nous que ces bourreaux se jettent sur ces misérables, qu'ils les tourmentent tous et qu'ils en font tous les jours périr un grand nombre par les plus cruels supplices ; qu'il y en a seulement quelques-uns dont ils ont ordre d'épargner la vie ; mais que ceux-ci même, n'en étant pas assurés, ont sujet de craindre, etc... Quelle serait la frayeur de ces misérables, qui seraient continuellement témoins des tourments les uns des autres, etc.... Nous passons nos jours au milieu de ce *carnage spirituel*, et nous pouvons dire que nous nageons dans le sang des pécheurs, que nous en sommes tout couverts, et que ce monde qui nous porte est un fleuve de sang. »

Mais rien n'égale pour le raffinement cette autre page du traité *Des quatre dernières Fins de l'Homme*, au livre du *Jugement et de l'Enfer*. Il s'agit de tous les péchés mortels endormis et inconnus à chacun, qui se réveilleront pour le pécheur à l'heure du jugement :

« Qu'on s'imagine donc une chambre vaste, mais obscure, et qu'un homme travaille toute sa vie à la remplir de vipères et de serpents ; qu'il y en apporte tous les jours grande quantité, et qu'il emploie même diverses personnes pour l'aider à en faire amas ; mais que, sitôt que ces serpents sont dans cette chambre, ils s'y assoupissent en s'entassant les uns sur les autres, en sorte qu'ils permettent même à cet homme de se coucher sur eux sans le piquer et sans lui faire aucun mal ; que, cet état durant assez longtemps, cet homme s'y accoutume et n'appréhende rien de cet amas de serpents ; mais que, lorsqu'il y pense le moins, les fenêtres de cette chambre venant à s'ouvrir tout d'un coup et à laisser entrer un grand jour, tous ces serpents se réveillent tout d'un coup et se jettent tous sur ce misérable, qu'ils le déchirent par leurs morsures, et qu'il n'y en ait aucun qui ne lui fasse sentir son venin.

« Quelque terrible que soit cette image, ce n'est qu'un faible crayon de ce

que font ordinairement les hommes, et de ce qui leur arrive au jour de leur mort. »

Je ne veux parler que d'après l'instinct et le sens moral immédiat; je n'ignore pas assez le Christianisme (ne le connaissais-je que par Port-Royal) pour reprocher à un chrétien de croire aux peines de l'Enfer. Nicole était assurément dans son droit de logicien chrétien quand il a écrit cela; mais quelle triste imagination! quel choix de tableau il est allé faire, et quelle singulière application d'une faculté de réflexion froide et compassée! On admirera une scène d'horreur chez Dante, on s'inclinera devant une menace lugubre chez Pascal : on ne le pardonne pas à Nicole, à cause du manque de passion. Ce sont ces pages-là, où respire et suinte, pour ainsi dire, à chaque mot l'idée de tortures éternelles, qui provoquaient directement Diderot à vouloir écraser *l'infâme*, c'est-à-dire la chose si funeste, selon lui, à la paix naturelle des hommes. Ce *terrorisme* spirituel amène forcément une réaction en faveur du Dieu *des bonnes gens*. Le fait est qu'un homme qui a écrit de ces pages dans de petits traités destinés à être lus, le soir, en famille avant de s'endormir, commet, sans le vouloir, un attentat permanent sur la tendresse des imaginations humaines. — Peur salutaire! dira-t-on. — Je répondrai : Les âmes tendres en pâtissent, les âmes généreuses s'en passent; et quant à Sardanapale, il s'en moque.

M. de Pontchâteau écrivait, le 29 mars 1678, à sa sœur la duchesse d'Épernon :

« ... Je suis tout pénétré d'un livre nouveau des *quatre Fins de l'Homme* qui est le quatrième volume des *Essais de Morale*. Il fait grand peur, et si¹

1. Et pourtant... M. de Pontchâteau a la parole légèrement surannée.

je n'ai pas encore lu le plus terrible , à ce qu'on m'a dit , qui est l'*Enfer* ; je n'en suis qu'à la *mort*, mais ce que j'en ai vu est si vif qu'il n'y a pas moyen d'y durer... »

Nicole, le doux Nicole faisait venir la chair de poule même à M. de Pontchâteau ¹.

Nicole est plus d'accord avec le tempérament que nous lui connaissons, et plus semblable à lui-même quand il dit ² :

« Il y a toujours en Dieu des entrailles de miséricorde pour recevoir les pécheurs s'ils retournent à lui, et s'ils se convertissent. Son sein paternel leur est toujours ouvert, et ils ont toujours tort de ne se pas convertir. Il est vrai que, *par une justice secrète, Dieu ne croit pas devoir changer la volonté corrompue des réprouvés, mais cette volonté de justice ne détruit point cette bonté essentielle* ³, qui est la loi de Dieu même, et sa volonté par laquelle il est prêt à recevoir en sa grâce tout pécheur converti et qui abandonne ses péchés, et par laquelle il lui ordonne de se convertir. C'est de cette bonté que procède cette patience dont parle saint Paul, qui invite les pécheurs à la pénitence. S'ils la faisaient, la miséricorde de Dieu leur serait ouverte, et ses grâces couleraient sur eux avec abondance. Ce sont eux qui en arrêtent le cours et qui y mettent obstacle ; mais elles ne laissent pas d'être toutes prêtes dans ses trésors. »

Nulle part la difficulté de concilier la Grâce et la liberté, la prédestination et la bonté divine, ne se trahit plus irrécusablement qu'en ce passage ; mais du moins on y voit Nicole ramer de toute sa force pour s'empêcher de donner contre l'écueil, — cet écueil dont les autres voulaient faire le port, selon la belle expression de Bossuet. Il a composé depuis tout un système de la Grâce universelle pour concilier cela.

Bien que disciple de Pascal en morale, Nicole n'est

1. Et que dites-vous de cette autre gracieuse idée de Nicole, de faire un *Traité des péchés mortels inconnus* ? il a eu tout de bon cette idée à un moment ; mais il paraît que quelque autre théologien moraliste l'avait devancé.

2. *Traité de la Soumission à la Volonté de Dieu*.

3. Arrangez cela comme vous pourrez.

rien moins qu'un disciple asservi ; il a ses différences, ses désaccords même avec Pascal ; il le juge une fois presque sévèrement. Madame de La Fayette ayant dit, à propos des *Pensées*, que *c'était méchant signe pour ceux qui ne goûteraient pas ce livre* :

« Après ce jugement si précis, écrit Nicole au marquis de Sévigné, nous voilà réduits à n'en oser dire notre sentiment, et à faire semblant de trouver admirable ce que nous n'entendons pas... Pour vous dire la vérité, j'ai eu jusques ici quelque chose de *ce méchant signe*. J'y ai bien trouvé un grand nombre de pierres assez bien taillées et capables d'orner un grand bâtiment, mais le reste ne m'a paru que des matériaux confus, sans que je visse assez l'usage qu'il en voulait faire. Il y a même quelques sentiments qui ne me paraissent pas tout à fait exacts et qui ressemblent à des pensées hasardées (et il en produit quelques-unes en exemple)...

« Je pourrais, ajoute-t-il, vous faire plusieurs autres objections sur ces *Pensées* qui me semblent quelquefois un peu trop dogmatiques, et qui incommode ainsi mon amour-propre, qui n'aime pas à être régenté si fièrement. »

Nicole sent bien le côté par où les *Pensées* de Pascal choquaient d'abord le lecteur : et il ne sentait pas le côté par lequel ses propres traités nous offensent.

La vérité est que Nicole avait le ton volontiers différent de celui de Pascal ; il aime à citer ce mot d'un saint à ses religieux : « *Omnis sermo vester dubitationis sale sit conditus* (assaisonnez tous vos discours par le sel du doute, qui corrige le dogmatique et le décisif). »

Il avait, dis-je, le ton différent, et quelquefois un peu aussi la méthode : dans son *Discours sur l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme*, en reconnaissant les preuves naturelles comme insuffisantes, il les juge pourtant solides et proportionnées à certains esprits : « Il y en a d'abstraites et de métaphysiques, ajoute-t-il, et je ne vois pas qu'il soit raisonnable de prendre plaisir

à les décrier. » — Nicole, par ce côté, mène à Daguesseau.

La portion la plus originale, la plus délicate et la plus intime des *Essais*, à les bien comprendre (et je dis ceci pour les esprits modestes qui ne dédaigneront pas de les parcourir), est celle qui concerne les amitiés infidèles des hommes, leurs jugements téméraires, leurs soupçons injustes, tous ces défauts des gens de bien eux-mêmes, avec lesquels il faut s'accommoder. Nicole en avait beaucoup souffert, et il ne cessait d'y réfléchir : c'était, dans toutes ses dernières années, sa pensée la plus familière et la plus voisine de son cœur. Nicole, en effet, nous offre l'exemple le plus parfait de l'inégalité dans ces alliances et, pour ainsi dire, dans ces mariages d'intelligence entre un esprit supérieur et plus vigoureux d'une part (comme l'était celui d'Arnauld), et de l'autre un esprit moindre sans doute, mais plus délicat aussi et à certains égards supérieur (comme était le sien), un esprit qui est subordonné et qui souffre, soit qu'il demeure, soit qu'il se sépare. Il eut besoin de tout son christianisme pratique pour ne pas être aigri. Les plus distingués de ses petits traités, et celui de la *Paix à conserver avec les hommes*, se rapportent à cette habituelle et douloureuse pensée.

En avançant dans la vie de Nicole, nous retrouverons ce fonds de pensée constant. La suite de cette vie nous ramènera à quelques-unes de ses *Lettres* qui restent pour nous la meilleure partie des *Essais*.

En 1674, au moment où il achevait le premier tome des *Essais*, on le voit établi à l'abbaye de Saint-Denis, dans un logement qu'il doit à l'amitié du cardinal de Retz, abbé commendataire. Nicole avait assez souffert

des petits propos et des petites dissensions internes de Port-Royal pour ne pas vouloir s'y aller loger tout à fait; et il avait cette retraite à Saint-Denis pour s'isoler au besoin, pour y vivre plus indépendant quand il le voulait. — A Paris il avait un logement au faubourg Saint-Jacques dans ce qu'on appelait les Écuries de la duchesse de Longueville, à proximité de cette princesse qui, lorsqu'elle n'était pas à Port-Royal des Champs, occupait elle-même un corps de logis dans la première cour des Carmélites.

Le chapitre des logements de Nicole n'est pas le moins curieux de son histoire et nous représente assez bien les perplexités de son esprit. Aussitôt après la paix de l'Église, et six semaines après la conclusion, Nicole, tout occupé de recouvrer sa liberté et de constater qu'il n'était plus engagé nécessairement avec M. Arnauld, qu'il en était une personne distincte et séparable, s'en alla à Troyes comme s'il eût voulu s'y retirer; et il évita pendant les dix années qui suivirent « de contracter aucune union fixe de demeure avec lui. » Logeant à Paris l'hiver, il tâchait d'en sortir tous les étés pour les passer dans quelque ville assez distante, Troyes, Chartres, Beauvais, etc. Cependant il était rattrapé vers Arnauld et par l'amitié et par l'habitude, et par cette opinion qu'avaient tous les amis, que Nicole et M. Arnauld c'était une même chose. Ils continuaient d'être associés indissolublement dans les jugements des hommes, et rien n'avertissait d'une diminution de lien. Ainsi, dans l'automne de 1671, ils allèrent à Angers de compagnie. On a leur itinéraire. Ils partirent de Paris dans le carrosse de madame Angran, passèrent trois jours à Duretal chez le duc de Liancourt, s'arrê-

tèrent à La Flèche où ils visitèrent le collège des Jésuites, allèrent de là au Verger, terre du prince de Guéménée. Ce n'étaient pas des voyages de purs et rudes pénitents comme ceux de M. Le Maître ou de M. Hamon. — On voit aussi Nicole avoir l'œil, dans ses excursions, aux curiosités naturelles, aux singularités des lieux où il passait.

Nicole fit, en 1676, un autre voyage plus long vers l'évêque d'Aleth, à qui il voulait particulièrement s'ouvrir sur ce qu'on le pressait d'entrer plus avant dans les ordres. Il s'y rendit par Lyon, Avignon, Nîmes; il s'arrêta au retour à Grenoble et y vit l'évêque Le Camus (depuis cardinal), l'ancien libertin converti, et qui avait pris pour modèle le vénérable Pavillon. Nicole visita avec le prélat la Grande-Chartreuse. Il alla aussi à Chambéry, où était alors le cardinal de Retz qui l'accueillit avec amitié, puis à Annecy, où il vit l'évêque de Genève, M. d'Aranthon, et fit ses dévotions au tombeau de saint François de Sales. Cette tournée devint plus tard l'objet de mille sottises et méchantes accusations dans lesquelles on faisait de Nicole le diplomate voyageur du Jansénisme, et « qui allait chez les évêques pour les sonder, pour leur inspirer ses sentiments s'il pouvait. » Il prêtait peut-être à ces propos par un mélange de curiosité un peu vive et de mystère. Il voyait volontiers les gens, s'engageait de conversation avec eux à la rencontre, dînait à la même table, ne haïssait même pas de discuter de saint Augustin et des questions du jour, se développait en homme d'esprit, faisait que tous se demandaient : *Quel est donc cet ecclésiastique d'un savoir si éminent?* et les quittait sans se nommer à eux et sans se faire connaître. Tel je me figure Nicole en

voyage, les jours d'aventure, d'après les divers récits que j'ai pesés et balancés.

Peu après son retour d'Aleth, un orage se forma. Dans les premiers mois de l'année 1677, les évêques d'Arras (M. de Rochechouart) et de Saint-Pons (M. de Montgaillard) résolurent de déférer au nouveau Pape, Innocent XI, quelques propositions scandaleuses des casuistes relâchés : ils s'adressèrent à Nicole, le rédacteur en renom, et le sollicitèrent d'écrire la lettre ; il refusa ; on fit intervenir madame de Longueville, et Nicole prêta sa plume et son beau latin. On le sut, et cela fut pris pour une infraction à la trêve. Le roi ordonna à M. de Pomponne, secrétaire d'État, d'écrire à M. Arnauld son oncle que Sa Majesté avait été satisfaite jusque-là de sa conduite et de celle de M. Nicole, mais qu'elle en recevait maintenant des plaintes de toutes parts et qu'on les soupçonnait de vouloir réveiller les contestations. Nicole un peu effrayé quitta Paris, alla à Chartres, puis à Troyes, dont il affectionnait le séjour, puis à Beauvais où il avait un petit bénéfice dû à l'amitié de l'évêque, M. de Buzanval¹. Il cherchait à se faire oublier. Mais les morts de madame de Longueville, du cardinal de Retz et de M. de Buzanval qui arrivèrent coup sur coup en l'année 1679, l'allaient priver de ses trois petits asiles, à l'abbaye de Saint-Denis, aux Écuries de madame de Longueville, faubourg Saint-Jacques, et à son petit bénéfice de la chapelle Saint-Nicolas à Beauvais. Madame de Longueville mourut la première (avril 1679). La persécution contre Port-Royal recommençait. Il en apprit la nouvelle à Beau-

1. Un de ces bénéfices qu'on appelait à *simple tonsure*.

vais où il était alors (mai). Il crut entendre les accusations renaitre plus vives contre lui, au sujet de la lettre qu'il avait rédigée au nom des deux évêques, il y avait près de deux ans. Quelques amis prudents craignaient qu'il ne fût menacé de quelque chose de pire que l'exil. Il jugea plus sûr alors de quitter le royaume et passa à Bruxelles, où M. Arnauld le rejoignit. Mais quand celui-ci parla de pousser jusqu'en Hollande, Nicole, on le sait, renonça. Il avait cinquante-quatre ans; il était lassé, infirme, travaillé d'asthme; il ne voulait plus ici-bas qu'un gîte obscur, un nid. Il faut lui-même l'entendre au long dans son doux et pacifique gémissement. Après cette séparation d'avec Arnauld pour laquelle il fut très-blâmé des amis de Paris, étant allé de Bruxelles à Liège, puis, en remontant la Meuse, à Sedan, il écrivait, de l'abbaye de Châtillon où il était en décembre 1679, à une dame de ses amies bel esprit et dévote, madame de Saint-Loup¹ :

« Puisque tout le monde me lapide, et qu'on ne vous distingue point en cela des autres, il serait peut-être bon, Madame, de savoir de quelle grosseur sont les pierres que vous me jetez, afin de juger par là s'il y a sûreté à vous aborder par une lettre, et si cela ne m'attirerait point quelque pierre capable de m'écraser tout d'un coup : car vous savez que je ne m'expose pas volontiers aux coups, et que je ne fis jamais profession d'intrépidité. Néanmoins, comme jusqu'ici vous ne m'avez pas donné lieu de vous croire des

1. Madame de Saint-Loup, souvent nommée dans les Correspondances jansénistes, était une des affiliées actives et considérables de ces Messieurs dans le faubourg Saint-Jacques. Ancienne amie du secrétaire du Cabinet, Langlade, on lit sur elle et l'on entrevoit d'étranges choses dans les Mémoires de Gourville. Cela a l'air d'une mystification. Elle fit si bien qu'elle rattacha son ancien ami, très-peu converti, à Port-Royal; elle s'était arrangée pour garder son empire sur lui, tout en se raccommodant avec Dieu : elle lui fit faire quelque donation avant de mourir, et on lit dans les Journaux manuscrits du monastère que, le mercredi 11 novembre 1680, on fit dans l'église des Champs un service pour M. de Langlade, M. de Blancheménil, etc., etc. « toutes personnes décédées depuis peu, et à qui la Maison a obligation. »

plus mauvaises, j'ai pensé que je pourrais prendre le hasard d'essayer quelques-uns de vos coups en vous écrivant, et afin que vous ne craigniez rien de ma part, je vous déclare que quoique j'aie de mon côté un tel amas de pierres autour de moi, qu'il semble qu'il y en ait de quoi repousser tout le genre humain, je ne daignerais pas néanmoins en jeter à personne, non pas même à ceux qui viennent m'en accabler dans mon désert, parce que les gens me paraissent avoir la tête à l'épreuve de mes pierres, qui ne sont que des raisons, en cela différentes de celles qu'on me jette, qui ressemblent fort à des injures.

C'est là du bon Nicole, enjoué, agréable, du Nicole quand il est laissé à lui-même, à son propre naturel, et sans système. Toute sa lettre (et il en écrivit vers ce temps un grand nombre qui roulent sur ce même sujet de ses tribulations) est de ce ton fin, adouci ; la moralité y perce à demi sous la plainte. Il y glisse un conseil à madame de Saint-Loup, dont le faible était de ne pouvoir se passer des conversations brillantes :

« Il est bon, Madame, d'accoutumer le corps aux viandes communes et qu'on trouve partout, pour n'être pas misérable quand on n'a pas ce qu'on se serait rendu nécessaire : il est bon aussi d'accoutumer son esprit aux esprits communs, et de pouvoir se passer de M. de Tréville, de M. Du Bois et de M. de La Chaise¹, et enfin de se défaire de l'idée de la nécessité de toutes ces choses. Je ne saurais m'empêcher de vous faire faire, sur cela, réflexion touchant ce qui m'est arrivé cette année en l'espace de six mois. J'avais trois petits établissements, l'un à Paris, l'autre à Saint-Denis, l'autre à Beauvais, et j'étais meublé dans tous ces trois lieux, très-petitement à la vérité, mais tout est grand à ceux qui ne le sont pas. La mort de trois personnes m'a privé de tous les trois lieux, et, outre l'appui que j'ai perdu en leur personne, je suis exclu de ces trois demeures et réduit à n'en avoir plus de fixe. Rien n'est plus contraire à mon humeur que les changements de lieu, les visages nouveaux, les nouvelles connaissances : il a fallu cependant essayer ces changements plus d'une fois tous les mois, et je ne me suis point vu en lieu d'où je n'eusse un sujet raisonnable de craindre d'être forcé de sortir, et dont je ne sois sorti en effet. On me disait en un lieu qu'il y avait un président qui me pourrait faire une pièce : ailleurs on me faisait appréhen-

1. Autrefois dans sa jeunesse, et sous sa première forme galante, c'était de M. de Vardes, de M. de Candale, de M. de Saint-Evremond, que madame de Saint-Loup aurait eu peine à se passer. (Voir dans les Œuvres de Saint-Evremond la *Conversation avec le duc de Candale*.)

der le gouverneur. Mais ce qui m'a été toujours le plus formidable partout, a été le dégoût et la timidité de mes hôtes. Au lieu des gens que vous savez que je voyais à Paris, j'ai été réduit premièrement à des personnes auprès de qui ni mon latin, ni mon français, ni tout ce que je pouvais savoir en quelque art et en quelque science que ce fût, ne servait de rien. Ensuite j'ai été assez longtemps avec les charrons et les bateliers pour apprendre parfaitement leurs mœurs et leurs coutumes ; et enfin me voilà réduit à n'avoir de conversation qu'avec les chènes et les hêtres. Je crains assez les fatigues et les incommodités du corps : j'en ai éprouvé de toutes sortes et d'assez pénibles, sans que j'eusse, ni que je m'imaginasse personne qui m'en plaignît. J'étais dans le monde sur un certain pied qui ne blessait pas tout à fait l'amour-propre ; si je n'apercevais pas dans les gens que je voyais de grands sentiments d'estime et d'affection, je n'y voyais pas aussi de grands sentiments de mépris, ni des reproches bien durs. Je me contentais assez de ce degré et n'en voulais pas davantage. *Cette réputation s'est envolée comme des oiseaux dont on laisse la cage ouverte.* Il a plu au monde de m'en dépouiller, et mes amis y ont consenti le plus bonnement du monde. Jamais vous ne vîtes personne plus abandonné, et à la défense de qui moins de personnes se soient intéressées. Je n'ai pu même obtenir de personne qu'il suspendît son jugement, et qu'il supposât que je pouvais avoir eu quelque raison.

« Vous me demanderez sans doute comment on vit dans tous ces états, et comment l'esprit s'y trouve. Je vous réponds en un mot, Madame, que soit dureté, soit philosophie, soit persuasion que j'obéissais à la volonté de Dieu, je ne me suis jamais trouvé en ma vie dans une situation plus tranquille, ni même plus disposé à la joie. Ce n'est pas que je me fie à ce calme, et que je ne sois convaincu qu'ayant souffert sans beaucoup de peine des états assez durs, je puis être abattu et renversé par les petits accidents ; mais j'ai toujours sujet d'en conclure que la cause de notre faiblesse est plus dans nous-mêmes que dans les choses extérieures, et que nous nous en grossissons de beaucoup l'idée. Car qui m'aurait dit, il y a six mois, qu'il fallait me résoudre à n'avoir plus ni feu ni lieu, à être à charge à tout le monde, à changer continuellement de demeure, à être décrié et condamné par les gens du monde et par les amis, d'un consentement mutuel, à n'être plaint ni défendu de personne, à coucher sur la paille avec la fièvre, dans des trous creusés sous les rochers de la Meuse : en vérité cela m'aurait fait peur. Cependant cela est passé, et n'est pas si grande chose qu'on pourrait croire. Je suis encore comme un oiseau sur la branche sans savoir où aller, mais je ne regarde plus cela comme un si grand mal. Peut-être que ce que je crains n'arrivera pas ; mais, quoi qu'il en soit, je ne m'en mets pas en peine. Je demeurerai ici, si je puis, en repos jusqu'au printemps ; sinon, j'en sortirai, s'il plaît à Dieu, fort en paix. Je conclus de tout cela qu'il vous en arrivera de même, si vous êtes jamais réduite à vous passer de Paris, et que vous ne regarderez pas cet éloignement comme une fort grande chose. C'est le but et la moralité de ma lettre. »

Ainsi se plaint Nicole quand il est au plus bas dans le malheur et la mésaventure, et réduit à l'état de Job. — Voulez-vous connaître la note intime de l'âme de chacun ? écoutez-le quand il est en cet état de Job.

Cette *lapidation* dont il a parlé en commençant avait surtout été causée par sa lettre à l'archevêque de Paris, M. de Harlay. En effet, dans le même temps qu'il se séparait d'Arnauld, Nicole avait pensé à rentrer en grâce auprès de son archevêque. Il avait écrit à M. de Harlay, comme aurait pu faire le plus simple clerc, tout un exposé sincère de sa conduite, avait expliqué naïvement la part qu'il avait prise à la lettre des évêques de Saint-Pons et d'Arras, et comment il y avait été amené. Il se montrait d'ailleurs tel qu'il était, n'ayant depuis des années déjà d'autre désir que de penser à son salut, en se tenant à l'écart des contestations, et de passer sa vie dans l'étude et dans la prière : « En quelque lieu que je sois, promettait-il en terminant, j'aurai les mêmes égards *pour éviter tout ce qui peut faire du bruit, et tout ce qui vous peut donner de la peine.* »

Cette lettre fut envoyée ouverte au curé de Saint-Jacques, M. Marcel, qui devait la montrer aux amis, ce qu'il fit en effet ; et, nonobstant les remarques et objections de plusieurs, il la remit à l'archevêque sans prévenir Nicole, et peut-être fit-il bien : car par là il coupait court aux perplexités de l'exilé et lui ôtait du pied sa plus grande épine ¹.

Mais quand cette lettre fut ébruitée (août), il y eut parmi les jansénistes zélés une grande clameur contre le pauvre Nicole. Depuis longtemps on le taxait de fai-

1. M. Marcel était ou avait été le confesseur de Nicole et le connaissait bien.

blesse. Deux ans auparavant, à l'avènement du nouveau pape Innocent XI, M. de Pontchâteau et la mère Angélique de Saint-Jean avaient conseillé qu'on tâchât de le déterminer à aller à Rome, où l'on avait besoin d'un théologien instruit pour pousser à la condamnation des Casuistes ; on craignait qu'à Paris il n'affaiblît trop M. Arnauld. Nicole refusa, et ce fut M. Du Vaucel qui plus tard fit le voyage. Nicole, toujours ingénieux même dans ses douleurs, disait qu'il n'avait jamais été plus traversé dans sa vie que par des gens qui *couchaient sur du sarment* : le lit ordinaire de M. de Pontchâteau était des fagots. — Au bruit de la soumission de Nicole, sur cette demi-ligne surtout qu'on citait de sa lettre et par laquelle il s'engageait envers l'archevêque, envers ce nouveau persécuteur cauteleux de Port-Royal, de *ne lui point faire de la peine*, il y eut un cri et un décri général ; M. de Pontchâteau, M. Hermant de Beauvais, M. Le Roi, abbé de Haute-Fontaine (lequel oubliait trop que l'abbé de Rancé l'avait depuis peu lui-même rudoyé), tous, par leurs paroles, par leurs lettres, les plus modérés par leur opiniâtre silence, maltraitèrent et mortifièrent Nicole. On a ses réponses, ses justifications, pleines de raison, de charité et aussi d'agrément.

Au fond, toutes ces récriminations et ces clameurs ne lui apprennent rien de bien nouveau. Il est sagace et fin, il est moraliste, il devine. Il sait faire de loin la part et le rôle de chacun dans cette soudaine insurrection des amis.

« Il me prend envie, Monsieur, écrit-il à l'un de ces donneurs de faciles conseils, de me révolter un peu contre tous tant que vous êtes, et de tâcher de vous rendre raisonnables. J'entends admirablement le sens de votre *Con-*

fortare; et quand vous ne m'auriez rien fait connaître de vos sentiments, il suffit que je vous connaisse tous pour prévoir à peu près tout ce que vous aurez pu dire. Je serais capable de redire à chacun tout ce qu'il a dit, et de vous marquer, sans que personne m'en ait averti, ceux qui ont parlé aigrement, ceux qui ont parlé avec un air de moquerie, ceux qui ont mêlé quelques traits de compassion, ceux qui ont tâché d'adoucir un peu les choses, ceux qui ont jeté feu et flamme. Je me suis trouvé souvent en esprit dans ce concile, où j'ai si peu entendu de choses à ma louange. Enfin, Monsieur, je ne pense pas que rien m'ait échappé et que, quand vous me voudriez tous faire une confession générale; vous m'apprisez rien de nouveau. Il y en a qui l'ont déjà fait par écrit, et le bon M. Le Roi s'en est acquitté avec une sincérité merveilleuse. »

M. Le Roi s'était oublié jusqu'à lui écrire, en lui opposant l'exemple de M. Arnould et sans tenir compte de la différence des situations et des caractères : « Quelle a été la tentation qui vous a porté jusqu'à vouloir entraîner votre ami dans l'égarement avec vous?... L'exemple si terrible que vous lui donnez n'a point été capable de l'affaiblir; mais l'exemple si puissant qu'il vous donne n'aura-t-il point la vertu de vous faire recouvrer vos forces? » M. Le Roi était vraiment plaisant, lui qui vivait en paix dans sa belle abbaye, de vouloir condamner Nicole à un héroïsme et à un exil perpétuel. On a de quoi admirer la patience de Nicole dans la réponse qu'il lui fit¹.

Nicole trouvait singulier à bon droit qu'on lui fit un crime de désirer vivre en paix à Paris, comme M. de Saci vivait à Pomponne, comme M. de Tillemont à Tillemont, et qu'on le voulût condamner à une perpétuelle

1. M. de Pontchâteau lui-même trouvait que M. Le Roi était allé trop loin : « Je suis fâché de la lettre de M. de Haute-Fontaine à M. Nicole, mais je suis marri que M. Nicole y ait donné occasion. Ce n'est pas que ce qu'il a fait méritât une correction si dure; mais il est vrai qu'il a écrit une lettre à M. de Paris qui a fait de la peine à tous ses amis... On a trop poussé M. Nicole, et il se défend trop, ce me semble. » (Lettre à M. de Neercassel, écrite de Rome le 2 février 1680.)

communauté de combats, à un éternel enchaînement de corps et d'esprit avec M. Arnauld ; car, sans compter les autres charges qu'une telle détermination imposait et qui dépassaient les forces morales de Nicole vieilli, la première condition, en se remettant avec M. Arnauld, était de demeurer enfermé avec lui, enfermé *toute sa vie comme dans une prison*, sans avoir même la liberté de mettre le nez à la fenêtre de peur d'être reconnu. Les migraines seules, quand il n'y aurait eu que cela, auraient empêché Nicole de se soumettre à un tel régime. Le contraste de ce qu'on permettait à d'autres et de ce qu'on prétendait lui imposer, à lui, provoquait de sa part de spirituelles répliques, et plus littéraires qu'on ne croirait :

« Je ne puis m'empêcher, écrivait-il à l'un de ces empressés censeurs et des plus zétés Arnaldistes, M. de Pontchâteau, de vous faire un peu rire de l'honneur que le monde me fait en cette rencontre ; car on me traite à peu près comme Cicéron traite Caton en le comparant à soi. Il prétend dans cette comparaison, qu'à cause de la différence de son humeur et de celle de Caton, il avait pu se réconcilier avec César et vivre en repos à Rome après la bataille de Pharsale, mais que pour Caton il fallait qu'il mourût : *Moriendum potius quam tyranni vultus aspiciendus fuit*... Si ces messieurs ont mérité qu'on leur fasse la grâce que Cicéron se fait à lui-même, je ne vois pas ce qui leur donne lieu de me charger du personnage de Caton, avec lequel il me semble que j'ai très-peu de rapport. »

Quant au point de vue général qui concernait tout le parti, il faisait très-bien ressortir la différence qu'il y avait entre la situation des affaires de Port-Royal en ce moment de 1679, et l'état où elles étaient quinze années auparavant. Cet état présent qu'il fallait, selon lui, traiter par le silence plutôt que par des écrits, était à la fois plus tolérable et plus extrême ; — plus tolérable, en ce que les religieuses n'étaient point réduites en captivité

ni privées des sacrements; — plus extrême et plus désespéré, en ce qu'aucun évêque n'étant intéressé dans la cause, Louis XIV souverain maître n'avait qu'à s'irriter d'une défense imprudente, d'un écrit venu de l'étranger, pour frapper incontinent et terminer la contradiction d'un seul coup.

Cependant (et c'est ce qui les honore tous deux), tandis que le bruit public les mettait aux prises, le procédé des deux principaux personnages, l'un à l'égard de l'autre, restait ce qu'il devait être : au milieu de ce déchainement injuste des gens de bien, Nicole blessé ne faisait rien remonter de son mécontentement jusqu'à Arnauld; Arnauld se conduisait avec équité et générosité en rendant témoignage à Nicole. On a les lettres qu'ils s'écrivaient dans le fort de la crise. La première lettre de Nicole à Arnauld, qui fut écrite de Liège, dut être des premiers jours d'août¹. C'est à cette lettre qu'Arnauld répondit par une lettre du 9 août, imprimée dans le recueil des *siennes*. Il y reste lui-même et dans sa ligne, tout en entrant jusqu'à un certain point dans les raisons de Nicole :

« Je vous suis obligé de ce que vous m'avez bien voulu décharger votre cœur : vous ne le sauriez faire à personne qui entre plus dans vos peines et qui y compatisse davantage; et quoique je ne puisse pas toujours être de votre sentiment, je ne prétendrai jamais que vous soyez obligé d'être du mien, surtout quand il s'agira d'entrer dans des engagements où vous auriez trop

1. Elle n'est pas imprimée; j'en ai trouvé la minute de la main de Nicole dans un manuscrit (T. 2297) de la Bibliothèque Mazarine. Cette lettre commence ainsi : « Je réponde ou plutôt j'écris à monsieur d'Urval sur M. Elzevir et sur divers autres points, mais je crois me devoir adresser à vous en particulier sur le sujet des plaintes que je sais que l'on fait sur mon sujet, et que j'ai apprises tant par M. d'Urval que par M. Périer... » M. d'Urval était M. Guelphe, secrétaire et compagnon d'Arnauld. — Je donne cette lettre en entier dans l'*Appendice*, à la fin du présent volume.

de répugnance. J'aurai toujours la reconnaissance que je dois des assistances que vous m'avez rendues ; mais cela ne me donne pas droit de vous en demander de nouvelles , et c'est assez que Dieu ne vous en donne pas la volonté pour me faire accepter cette privation comme un ordre de sa providence. Je n'approuve donc point que l'on parle de vous comme l'on fait, et je trouve surtout qu'on a grand tort de le faire de la lettre à M. de Paris... Il est vrai que je ne voyais pas de nécessité de l'écrire..., parce qu'il n'y a rien à espérer de tous les éclaircissements que l'on donne à cet homme... Il n'y aurait qu'un moyen de l'apaiser : ce serait de lui faire des bassesses, dont je suis certain que vous n'êtes pas plus capable que moi... »

Arnauld n'approuve pas toutes les craintes de Nicole, ses demi-rétractations du passé, et ses velléités de repentir au sujet de livres de polémique anciennement écrits. Il articule les mots de *timidité* et même de *pusillanimité* :

« On peut tomber dans la disgrâce de son Seigneur pour avoir manqué de faire profiter un talent qu'il nous avait donné. Le talent que vous avez d'écrire en latin est très-rare, et on en peut user très-avantageusement pour l'Eglise, surtout dans la conjoncture d'un Pontificat tel qu'est celui-ci. Vous l'enfouissez quand vous témoignez une si grande pente à ne vous mêler de rien. Excusez ma chaleur ; c'est peut-être un zèle mal réglé qui me fait dire toutes ces choses : il me semble pourtant que je n'ai point d'autre intérêt que celui de Dieu et de la vérité. Adieu, aimez-moi toujours, et assurez-vous que je ne prendrai point de part à tous les caquets du monde, et, quelque parti que vous preniez, la petite peine que j'en pourrais avoir ne m'empêchera jamais de vous regarder comme mon ami à *la mort et à la vie*¹, etc. »

Telle fut la ligne de sentiment et de conduite que tint Arnauld envers Nicole après leur séparation. Il écrivit des lettres à Paris pour rabattre l'excès de zèle des amis et pour justifier la sincérité de Nicole : ainsi, à madame de Fontpertuis², le 2 septembre 1679 :

« Je loue le zèle de nos amis, mais assurément il va trop loin, et certaine-

1. Nous dirions, nous, à *la vie et à la mort* ; c'est que nous croyons surtout à la mort, et que lui, il croyait surtout à la vie.

2. Madame de Fontpertuis était veuve de M. Angran de Fontpertuis, conseiller au Parlement de Metz. — C'est son fils, homme de débauche et de plaisir, qui fut

ment ils se trompent quand ils soupçonnent M. de Saint-Vast (Nicole) d'agir par cupidité. Il y peut avoir de la crainte, mais il y a aussi du scrupule et de l'embarras de conscience; et ce qui me le persuade est qu'il y a longtemps qu'il a les pensées qu'il témoigne avoir maintenant... Il m'en a entretenu et encore plus M. Du Vivier (de Sainte-Marthe) dans un temps où il n'y avait point d'apparence de persécution. »

Enfin deux ans après, à propos d'une nouvelle tracasserie qu'on suscitait à Nicole pour l'emploi de sa part dans les fonds de Nordstrand, Arnauld écrit très-net à M. de Pontchâteau (15 octobre 1681) :

« J'apprends par une lettre de M. Nicole, qu'on s'est horriblement laissé prévenir contre lui, par de méchantes raisons, sur une affaire où il a tout à fait raison... Je ne puis m'empêcher de dire qu'il semble qu'en toutes choses on prenne à tâche de le décrier, comme on l'a fait encore au sujet de la permission qu'il a eue de demeurer chez lui (à Chartres) : quoique cela se soit proposé par un ami sans sa participation et sans qu'on y ait apporté aucune condition, on n'a pas laissé d'en prendre sujet de le taxer de lâcheté, ce qui me paraît la plus grande injustice du monde.

« N'est-il pas utile qu'il soit en repos, afin qu'il puisse travailler pour l'Eglise ? ne le fait-il pas toujours d'une manière ou d'autre ?

« *N'est-il pas juste que chacun agisse selon son don ?* n'a-t-il pas rendu d'assez grands services pour lui en savoir gré, et ne le pas traiter comme un esclave qui n'aurait pas la liberté de faire ce qui lui plairait ?

« Il a de très-belles vues et qui sont de la dernière importance, et au lieu d'y entrer et de lui donner moyen de les suivre, on voudrait qu'il s'appliquât à des choses auxquelles il n'a pas d'inclination ; et parce qu'il ne le fait pas, peu s'en faut qu'on ne le traite de déserteur. Cela m'a toujours paru si déraisonnable, que vous me pardonnerez bien, si je n'ai pu m'empê-

le sujet d'un mot célèbre de Louis XIV, que Saint-Simon, et Duclos d'après lui, nous ont conservé. Le duc d'Orléans, parlant pour l'armée d'Espagne en 1708, nomma au roi, parmi ceux qui devaient le suivre, Fontpertuis. — « Comment, mon neveu ? lui dit le roi prenant un front sévère, Fontpertuis ! le fils de cette janséniste, de cette folle qui a couru M. Arnauld partout ! je ne veux point de cet homme-là avec vous. » — « Ma foi ! Sire, répondit le duc d'Orléans, je ne sais pas ce qu'a fait la mère, mais pour le fils, il n'a garde d'être janséniste, et je vous en réponds, car il ne croit pas en Dieu. » — « Est-il possible, mon neveu ? » répliqua le roi en se radoucissant ! — « Rien de plus certain, Sire. Je puis vous en assurer. » — « Puisque cela est, dit le roi, il n'y a point de mal, vous pouvez le mener. » — Le duc d'Orléans ne se fit faute de raconter la suite, et il n'en parlait jamais, dit Saint-Simon, sans en rire aux larmes.

cher de vous en décharger mon cœur dans l'occasion que m'en a donnée cette nouvelle affaire de Nordstrand. »

Le grand et brave Arnould, le bon et doux Nicole ! tels ils se dessinent à nous de plus en plus par leurs paroles et leurs actes mêmes.

Et pour Nicole, on peut dire qu'il sortit de cette épreuve, sinon en héros, du moins plus pur, plus modeste, plus ingénieux dans la pénétration des replis du cœur, plus continent dans ses plaintes, plus doucement circonspect et tolérant dans sa doctrine, en un mot avec l'or le plus fin de *son don*. Les mots les plus charmants de lui, ses paroles les plus vives et qui lui ressemblent le plus, lui sont venues à cette occasion et s'y rapportent. Dans l'une des nombreuses stations qu'il fit durant ce temps si agité (et il en fit jusqu'à seize différentes), étant à l'abbaye d'Orval dans le Luxembourg (1679-1680), il reçut la plus grande partie des lettres dont nous avons parlé et où on lui disait d'étranges choses :

« Ces lettres m'ayant empêché de dormir près de quinze jours, écrivait-il agréablement plusieurs années après, j'eus recours à divers remèdes : je pris des émulsions, des orges mondées, et enfin de l'opium plusieurs fois. Tout cela n'y ayant rien fait, je pris résolution de me délivrer de ces pensées en réfutant toutes les raisons qu'on m'alléguait, que je trouvais pitoyables, et j'en composai un écrit qui a pour titre *Apologie*. Je ne sais quel effet cet écrit fit sur quatre ou cinq personnes à qui je le montrai, mais il fit certainement celui que j'en prétendais pour moi, qui était de me rendre le sommeil, et il me rétablit en mon état ordinaire.

« Cependant le bruit d'une *Apologie* s'étant répandu, M. de F... s'en remua et m'en écrivit ; et je me souviens de plus que M. Bureau, ecclésiastique de mérite, m'en fit une remontrance fort sérieuse, sur ce qu'entre les écrits des Pères il n'y avait que deux ou trois *Apologies* de cette sorte, comme celle de saint Athanase, *De fuga sua* ; et il me témoigna qu'il craignait fort que le monde ne s'offensât que je voulusse les imiter.

« Je lui répondis qu'il n'avait nul sujet de s'en mettre en peine, que cette prétendue *Apologie* avait uniquement pour but de me procurer le sommeil.

Et, en effet, après en avoir tiré ce secours, je l'ai renfermée pour ne voir jamais le jour, n'ayant jamais eu une si sottise vanité que d'appliquer le monde à ce qui m'arrive. Mais il me semble aussi que c'est une intention fort légitime que de vouloir dormir, et que comme un certain archevêque de Constantinople, dont il est parlé dans Crusius, avait pour dicton ordinaire, qu'il *faut de l'argent*, χρημάτων δεῖ, on peut prendre légitimement celui-ci : *Il faut dormir*, ὕπνου δεῖ; cela soit dit en passant. »

Il racontait, dix ans après, cette agréable histoire pour expliquer comment il avait été amené à répondre par écrit à des objections qu'on lui faisait sur sa vue de la *Grâce générale* : « C'est, disait-il, une nouvelle espèce de narcotique que j'ai toujours pratiqué. »

Écrire les choses ou les idées qui tourmentent, s'en décharger sur le papier, puis garder cela au fond d'un tiroir à clef et n'y plus penser, c'est une recette que je me permets aussi de recommander après Nicole et selon ma propre expérience particulière. Pour les personnes nerveuses et d'un tempérament littéraire, écriture c'est délivrance. — Mais n'allez pas publier ! la guerre et tous les tourments recommenceraient pour n'en plus finir.

Nicole avait bien par moments des démangeaisons de publier cette *Apologie* qu'il avait faite ; il la faisait circuler. Elle alla jusqu'en Hollande¹. Heureusement sa crainte le retint et il sut s'arrêter à temps :

« Que voulez-vous que je vous dise, écrivait-il à un ami à qui il en envoyait le premier jet,

Αἰδέομαι Τρῶας καὶ Τρωάδας Ἀλκιπείλους²,

1. M. de Pontchâteau écrivait, le 18 avril 1680, de Rome où il était alors, à M. de Neercassel à Utrecht : « Je reçois quelquefois des lettres de nos deux amis (Arnauld et Nicole). J'ai eu regret de ce qu'on avait dit tant de choses contre celui dont vous avez vu l'*Apologie*. Ce n'est pas que je convienne qu'il ait raison en tout, mais on en a trop dit... »

2. C'est le mot d'Hector à Andromaque qui lui conseillait de ne pas se risquer en plaine contre les Grecs trop puissants (*Iliade*, VI, 442) : « Je crains le qu'en dira-t-on des Troyens et des Troyennes à la robe trainante. »

quoique la plupart de ces Troyens et de ces Troyennes à *la robe traînante* ne m'en sachent pas plus de gré. »

Parmi ces Troyennes à *la robe traînante*, il nous est difficile de ne pas apercevoir une ou deux des religieuses de Port-Royal, sans doute la mère Angélique de Saint-Jean, la sœur Briquet, et certainement madame de Fontpertuis et quelques autres de ces dames de la Grâce. A madame de Fontpertuis comme à madame de Saint-Loup, Nicole écrivait de là-bas de fort jolies choses sur la *prévention*, et sous forme de remerciement pour les bons offices que cette prévention qu'elle avait contre lui ne l'avait pas empêchée de lui rendre. Selon lui, « la prévention est comme attachée à la nature de l'homme, et on la doit plutôt regarder comme une misère générale que comme un défaut particulier. » On est prévenu quoi qu'on fasse, malgré soi ; on se laisse surprendre par ses qualités mêmes ; la faiblesse humaine ne saurait s'en garder. Ce n'est donc point sur les simples préventions de l'esprit qu'il faut juger des gens, puisque tout le monde y est sujet, mais sur la manière dont on se comporte dans les préventions :

« Il y en a qui ont des préventions aigres, farouches, impétueuses, sans règle, sans mesure, qui leur font oublier en un moment tous les devoirs de l'honnêteté et de l'amitié à l'égard de ceux qui ont le malheur d'en être l'objet. Il y en a au contraire dont les préventions sont civiles et obligeantes. »

Madame de Fontpertuis était dans ce dernier cas. Puisqu'il ne s'agit que de savoir quelle est la nature et la couleur de la prévention de chacun, Nicole voudrait qu'on s'en assurât au préalable avant de lier une amitié définitive :

« Je vous avoue que l'expérience que j'en ai faite me fait regarder cette épreuve comme nécessaire, et que j'aurai peine à l'avenir à me fier à per-

sonne, lorsque je ne l'aurai pas vu prévenu et que je ne saurai pas jusqu'où il porte ses préventions. J'oserais même vous dire (pourvu que vous ne preniez pas ma comparaison trop à la lettre...) que je voudrais que l'on fit, à l'égard des préventions, ce que l'on dit que les filles de Bretagne font à l'égard du défaut qui règne dans ce pays-là, qui est celui de s'enivrer; car, comme elles supposent qu'il n'y a point d'homme qui en soit exempt, elles n'en épousent point, dit-on, sans l'avoir vu ivre, afin de savoir par là s'il a bon ou mauvais vin. »

Et il conclut qu'il conviendrait d'observer la même précaution à l'égard des amis, et de ne les choisir qu'après les avoir vus une bonne fois prévenus, et en sachant par expérience jusqu'où et *comment* ils portent leur prévention¹.

Pour peu que nous continuions à rencontrer Nicole sur ce ton d'agrément, il me semble que nous ne tarderons pas à en revenir sur son compte à cette admiration si vive qui échappait à madame de Sévigné².

A l'abbé de Châtillon, parlant encore des préventions et des impressions diverses qui se font sur les fantaisies des hommes, il explique comment la religion même et la vertu ont souvent pour effet de les rendre plus fortes :

« La spiritualité est comme un sceau qui les rend fermes et durables. Cela est scellé hermétiquement. Il faut ou casser le verre ou le laisser en cet état. C'est ce dernier parti qu'il faut prendre; car de le casser, ce serait trop grand dommage, étant beau et bon pour d'autres choses. »

Et qu'on ne s' imagine pas qu'il serve de rien de vouloir réfuter ces fantaisies et d'en venir à un examen

1. Nicole dit : *jusqu'où* ils portent... et non pas : *comment* ils portent. Il approche souvent ainsi de l'expression vive, mais il reste en deçà.

2. Et nous dirons avec cette autre femme distinguée, miss Flannah More, écrivant à Jean Newton : « Que mon favori Nicole est charmant ! le connaissez-vous ? rarement ai-je rien trouvé de plus délicat. Ses Lettres sont ce qu'il a de mieux en fait de *petite morale*. Il est sans égal sur tous les sujets trop minces pour un sermon, comme l'amour-propre, les charités domestiques, le triomphe sur soi-même, etc., »

où le faux se démontre. Ce verre-là, même quand il est brisé, se refait vite et se cristallise de nouveau :

« Les petits enfants de nos villages, Monsieur (*si parva licet componere magnis*), ont une assez plaisante coutume, quand ils vont en procession après Pâques : celui qui porte la clochette s'éloigne avec quelques camarades d'un quart de lieue du gros de la procession, et s'il rencontre quelque autre clochette, on en vient au combat ; on donne de grands coups d'une clochette contre l'autre, et l'on ne termine point le combat que l'une des clochettes ne soit cassée. Après quoi il n'y a plus à disputer ; car personne ne doute de quel côté est la victoire.

« Il serait à souhaiter, Monsieur, qu'il en fût de même dans le conflit des fantaisies, et que celle qui serait cassée le fût si visiblement et si incontestablement que l'on n'en pût pas douter. Mais il n'en est pas ainsi : ces fantaisies, quelque cassées qu'elles soient, se réhabilitent facilement, et sont prêtes de revenir au combat tout de nouveau ; ainsi ce n'est jamais fait.

« Voilà, Monsieur, où j'en suis à l'égard de ces différents sentiments. Je m'imagine que je désabuse quelques personnes par-ci par-là, quand j'en trouve en mon chemin ; mais quand elles reprennent leurs fantaisies, je les laisse là et ne m'y joue plus. »

Montaigne dirait-il autrement et mieux ? — Mais, pensant ainsi, pourquoi Nicole n'est-il pas Montaigne ?

Je me figure qu'en se comparant tout bas avec Arnauld, avec cette nature armée et invulnérable, en reconnaissant ses propres avantages comme finesse, et tout aussitôt ses infériorités comme force, il écrivait alors en vue de lui-même cette pensée qu'on a citée souvent :

« On peut avoir l'esprit très-juste, très-raisonnable, très-agréable, et très-faible en même temps ; l'extrême délicatesse de l'esprit est une espèce de faiblesse. On sent vivement les choses, et on succombe à ce sentiment si vif. Il y a des gens qui sont douloureux partout. »

Nicole vers la fin avait l'âme partout rhumatisante.

Il était tout occupé, on le voit dans ses lettres d'alors qui sont de petits traités de morale, à faire taire ses justes plaintes, à craindre de s'applaudir d'avoir raison ; il pratiquait ses préceptes ; « Il n'y a proprement que Dieu qui ait droit de se plaindre des erreurs et des igno-

rances des hommes... On peut blesser la vérité en diverses manières, et il n'est pas juste que ceux qui la blessent d'une manière parlent durement de ceux qui la blessent en une autre. On blesse la vérité en la combattant, en lui résistant, en ne lui cédant pas, en inspirant aux autres la fausseté, cela est vrai, mais on ne la blesse pas moins en s'en glorifiant et en l'employant à nos intérêts et à notre vanité¹. » Il revient là-dessus en cent façons. De fort belles lettres de lui, adressées à la mère Angélique de Saint-Jean et à M. de Saci, marquent combien il pratiquait cette modération charitable. Avant d'être revenu à Paris, il se remet avec eux dans les meilleurs termes, s'il avait pu y avoir quelque altération. M. de Saci, non content de le faire assurer par un tiers de la continuation de ses sentiments, les lui avait confirmés par une lettre : Nicole l'en remercie avec l'accent d'une humble reconnaissance, et se loue de lui pour la retenue qu'il avait gardée sur son compte dans le temps de la plus grande chaleur. Ces lettres ont leur prix, quand on sait qu'il avait pour M. de Saci plus de respect que de goût.

La situation de Nicole restait équivoque, et, malgré sa lettre à M. de Paris, il continuait de vaguer à la frontière. De l'abbaye d'Orval il était retourné à Liège, puis à Bruxelles ; il était temps que cela finît. Ce fut un de ses amis et compatriotes chartrains, M. Robert, chanoine et depuis grand pénitencier de l'Eglise de Paris, qui trancha le nœud et obtint de l'archevêque que le pauvre inquiet errant fût autorisé à revenir à Chartres. Je crois que ce fut dans le courant et sur la

1. Dans le petit traité, qu'il y a beaucoup à craindre dans les contestations, pour ceux même qui ont raison.

fin de 1681¹; les biographes de Nicole n'indiquent pas avec précision la date. Nicole, de retour dans sa ville natale, y vécut quelque temps sous le nom de *M. de Bercy*. Un procès entre ses sœurs et la famille d'un beau-frère l'occupa alors; il tâcha d'être conciliateur; cela lui fit faire de nouvelles réflexions sur le cœur humain : les petits traités intitulés *le Procès injuste* et *des Arbitrages* en sont sortis.

Après d'autres légères mésaventures qui survinrent encore et dans lesquelles on reconnaîtrait toujours son esprit aimable, facile et craintif, Nicole, par l'intervention du même ami M. Robert, put enfin revenir demeurer à Paris : ce fut en mai 1683. Il écrivit bientôt après, et par manière d'actions de grâces ou de rançon, son livre, *les Prétendus Réformés convaincus de schisme* (1684), et son autre livre, *de l'Unité de l'Église*, contre le système de Jurieu (1687). Les Protestants devaient s'accoutumer à payer les frais de tout raccommodement janséniste. Mais nous aimons mieux Nicole désormais comme moraliste que comme combattant. Que l'on ne vienne plus nous parler de la vigueur de son bras et de la trempe de son glaive; nous le connaissons trop bien.

Je vois par des lettres de M. de Pontchâteau l'impression première qu'on reçut à Port-Royal des Champs de ce retour de Nicole à Paris. M. de Pontchâteau y était alors en passant; il écrivait, le 31 mai 1683, à mademoiselle Gallier² :

1. M. Arnauld, dans une lettre d'octobre 1681, parle de cet accommodement comme d'une chose récente. Nicole, dans une lettre à M. de Saci, écrite peu après son retour à Chartres (et en 1682, je suppose), dit que depuis *près de trois ans* il a été soumis aux divers jugements des hommes. Le récit de Goujet pourrait faire croire à tort que Nicole est rentré dès 1680.

2. C'était une grande amie des Jansénistes. Il y a des lettres de M. Hamen

« On a mandé ici choses et autres de M. Nicole. Il dit qu'on ne connaît pas M. de Paris, qu'on en userait autrement avec lui. Je ne sais s'il ne blâme point les amis. Il dit qu'il veut aller à Port-Royal des Champs.... On ne m'a pas dit de qui cela vient, mais on m'a mandé qu'il en parle à tout le monde et à toutes sortes de gens qui n'en ont que faire. Cela ne fait pas un trop bon effet. Parlez-lui un peu comme cela vous étant revenu de par le monde, et qu'il semble qu'il blâme les autres pour se bien mettre avec M. de Paris. On craint qu'il ne veuille s'entremettre plus loin qu'il ne faudrait et qu'il ne fasse des avances incommodes... (Et le 5 juin) : Mais savez-vous que M. de Bétincourt (Nicole) est de la fine moitié trop simple pour tous ces gens-là ? »

Il paraît que Nicole parlait un peu trop. M. de Pontchâteau craignait d'être induit par lui à une démarche auprès de l'archevêque et à quelque accommodement. On voit par toutes ces lettres que Nicole leur fait un peu pitié ; cela perce. On reste pourtant en de bons termes avec lui. On ne répugne même pas absolument à se servir de l'accès qu'il a auprès de l'archevêque :

« De Port-Royal des Champs, jeudi 24 juin 1683. — (Toujours M. de Pontchâteau à mademoiselle Gallier)... Dites-lui aussi, s'il vous plaît, que vous m'avez mandé ce que M. de Paris a dit que M. de Pontchâteau lui avait fait demander d'aller à Port-Royal, que je vous ai dit que je n'étais pas surpris qu'on ne lui accordât pas, mais que je m'imaginai que M. Mercier (c'est-à-dire M. de Pontchâteau en son nom de simple jardinier) le pourrait peut-être obtenir plus aisément si quelqu'un parlait pour lui et le représentait tel qu'il est, pour un *planteur de choux* et rien autre. Mais je dis à ce M. Mercier qu'il se tienne en repos et qu'il prie Dieu et qu'il le laisse faire. »

En attendant, et sans avoir l'air de s'en soucier, M. de Pontchâteau faisait donc insinuer à Nicole de dire un mot en sa faveur ¹.

à elle. Il paraît qu'elle logea dans un temps M. de Pontchâteau ; elle demeurait rue Saint-Antoine.

1. Au milieu des légères ironies dont Nicole était l'objet, s'il lui survenait quelque chose de sérieux et de grave, on retrouvait de l'intérêt et de l'amitié pour lui. Ainsi dans une lettre du 15 juillet 1686, écrite de Port-Royal des Champs, M. de Pontchâteau parle en ces termes de Nicole alors très-malade : « Je suis vraiment en peine de M. de Bétincourt ; je le recommanderai aux prières, car je l'aime et l'estime tout à fait, et j'aurais un très-grand regret s'il mourait. Je ne vous dis pas cela pour lui dire ; c'est que je parle naturellement et comme je le pense. » (Manu-

M. de Saci étant mort vers ce temps (janvier 1684), son corps avait été transporté de Pomponne à Port-Royal des Champs en passant par Paris. Cela s'était fait par les soins de la duchesse de Lesdiguières, de madame de Fontpertuis et autres personnes dévotes. J'ai décrit le grand et profond caractère qu'offrit pour les cœurs restés fidèles, pour les âmes filiales, cette cérémonie funèbre ¹. Nicole sent autrement. On voit qu'il approuvait peu ces apparats, ces béatifications, et plus séculier que les autres, il en craignait même le ridicule. Il en écrivait à mademoiselle Aubry de Troyes ².

« C'est à la vérité une chose douteuse que ce qui s'est passé à l'égard de M. de Saci, et la pente que vous avez à l'approuver vient apparemment d'un meilleur fonds : j'avoue que j'ai plus de pente à l'improver, et peut-être que c'est un mal... Rien n'est plus exposé à la moquerie des hommes que l'empressement des dévotes et des religieuses envers leurs directeurs, et rien même ne leur nuit davantage. Si l'on lâche bride à ces empressements, on tombe dans mille inconvénients ridicules. On pouvait prévoir que l'on sanctifierait cette personne en l'amenant à Port-Royal, qu'on lui ferait toucher des chapelets, et mille autres choses qui ont un air ridicule... Si cet exemple a lieu, nous aurons autant de saints qu'il y aura de directeurs de religieuses et de dames.

« Après tout, à quoi cela aboutit-il ? à contenter trois ou quatre personnes qui auront une consolation spirituelle d'avoir M. de Saci enterré parmi elles, et à exciter parmi cent autres un zèle tout humain de se signaler à l'envi à donner des marques de l'estime qu'ils ³ avaient pour lui parce qu'elles seront agréables à la supérieure... Ne doutez pas, Mademoiselle, que si l'on

scrits de la Bibliothèque de Troyes.) — C'est un point suffisamment établi que l'amitié et l'estime persistante, au milieu des débats et des désaccords plus ou moins marqués, de Nicole à Arnould et à Saci, de Pontchâteau à Nicole, — comme plus tard de M. d'Étemare à Du Guet.

1. Voir tome II, p. 359 et suivantes, le tableau des funérailles de M. de Saci.

2. Mademoiselle ou plutôt madame Aubry, de Troyes, directrice d'une Communauté de religieuses destinées à l'éducation des jeunes filles du peuple ; c'était Nicole qui avait fondé cette Communauté et en avait donné la direction à madame Aubry (Voir *Oeuvres inédites* de Grosley, 1812, tome I, pages 32-37).

3. Nicole est sujet à employer le mot de *personnes* comme on fait pour *gens*, et il met *ils* ensuite et non pas *elles*.

sait que je suis dans ces sentiments, cela ne me fasse une affaire; on dira que j'en ai été jaloux, que je le méprise, et mille autres discours ridicules. La vérité est néanmoins que je l'estime beaucoup, que je le tiens pour une personne vertueuse, et que je n'ai guère vu de vie plus estimable que la sienne à tout prendre. Son plus grand défaut a été de ne s'être pas assez aperçu des empressements déraisonnables des personnes qui s'adressaient à lui, et des passions humaines qu'*ils* avaient, qui ont été des sujets de murmure à une infinité de personnes et affaiblissaient à leur égard l'estime de sa vertu. J'en ai été témoin trente ans durant, et je vous assure que cela ne m'a pas empêché de l'honorer sincèrement. Car si nous ne voulons estimer que les personnes sans défaut, nous n'estimerons personne : les Saints même en ont eu, et, si nous les avons vus, peut-être ne nous auraient-ils pas satisfaits. »

De tels jugements suffiraient pour marquer que Nicole n'était plus et n'avait jamais été de la race et de la tige des Port-Royalistes purs; il n'en a ni l'esprit ni la ferveur. Peu s'en faut qu'il ne parle là de M. de Saci comme d'un directeur de nonnes ¹. Allons! Nicole, comme Du Guet, n'était que le cousin-germain de Port-Royal.

Un cousin-germain très-lié et très-déférent toujours. Il continuait en ces années de prêter son goût et sa plume, quand on l'en priait de ce côté, pour des usages tout littéraires. Il dressait, sur les mémoires de la sœur Eustoquie de Bregy, la Vie de la mère Marie des Anges, ancienne abbesse de Maubuisson et de Port-Royal, et la mettait en état de paraître. Il revoyait et corrigeait pour le style les ouvrages de M. Hamon; et l'on voit par des lettres que lui écrivait en 1690 et en 1693 la sœur Elisabeth Le Féron, désormais l'une des directrices du monastère, à quel point l'union de cœur et de charité subsista toujours entre la maison des Champs et lui.

1. Et encore, quelques années après, il révoque en doute les prétendues guérisons miraculeuses faites par l'intercession de M. de Pontchâteau au lendemain de sa mort (1690); il ne prend pas même la peine de s'en éclaircir. Et pourtant, disent nos auteurs un peu étonnés de cette indifférence, « ces miracles sont attestés par des actes en bonne forme. »

Ainsi Nicole vieillissait infirme, tout entier tourné à la science du salut, cherchant la paix, croyant l'avoir enfin assez achetée. Mais une nouvelle et soudaine controverse le reprit vers 1690 ; c'était au sujet de l'opinion conciliante qu'il essayait d'introduire sur la *Grâce générale*. Pour trop vouloir concilier, le voilà de-rechef aux prises avec tous ses amis. Son guignon l'emportait sur sa prudence. Ici du moins tout se passa en douceur et sans infraction aux termes essentiels de l'amitié.

Nicole avait toujours été préoccupé de l'idée de rendre cette doctrine de la Grâce, qui était le côté odieux du Jansénisme, moins odieuse et plus accessible à tous. Il aurait voulu réaliser par là, disait-il, un désir qu'il avait souvent entendu exprimer à Pascal. Mais il est très-douteux qu'il s'y prît pour cela de la manière qu'aurait préférée Pascal. Il chercha de tout temps des biais, et dès 1660, s'en étant entretenu avec M. Girard, le théologien, il crut l'avoir pour approbateur. Des questions que lui adressa en 1674 ce bel esprit curieux, M. de Tréville, l'avaient remis à l'examen de l'insoluble problème, qui était un de ses thèmes favoris. Il composa encore en ce sens un *Abrégé de théologie* vers 1679. C'est une copie de cet écrit qui, tombant dix ans après aux mains d'Arnauld, provoqua de sa part des réfutations vigoureuses, auxquelles Nicole dut opposer des justifications explicatives. De là toute une controverse fort animée bien que sans aigreur, non publique, et qui se menait par voie manuscrite. M. de Pontchâteau en fut, tant qu'il vécut, le zélé colporteur. Le Père Quesnel, qui était alors dans les Pays-Bas auprès d'Arnauld en manière d'aide de camp et qui en cette

qualité avait remplacé Nicole, prit feu contre celui-ci, du moins contre sa doctrine. Du Guet lui-même, à Paris, et son ami Dom Hilarion Le Monnier, bénédictin de Saint-Vannes, jugèrent indispensable de réfuter l'éclectisme de Nicole en matière de Grâce ¹.

Le fait est que Nicole devait sembler reculer de beaucoup, au regard de ceux qui ne l'auraient connu qu'autrefois sous le nom du fameux *Wendrock*. Ce qu'il aurait souhaité aujourd'hui rendre accessible à la raison, c'était ce double point contradictoire : que Dieu veut sincèrement que tous les hommes soient sauvés, et à la fois qu'il n'en sauve pourtant que quelques-uns. Il imaginait à cet égard une espèce de *Grâce générale* départie à tous les hommes (des grâces communes qu'il appelait imperceptibles); mais la question qu'on lui posait était toujours de savoir si cette Grâce générale suffisait seule au salut, ou s'il en fallait absolument une autre actuelle et vraiment efficace, auquel cas cette Grâce générale qui n'agit pas devenait un pur mot. Dom Hilarion, saint Augustin en main, lui posait là-dessus diverses alternatives :

1° Ou bien d'imiter le Père Petau, qui, après avoir assez bien parlé de saint Augustin au commencement de ses *Dogmes*, change de sentiment à la fin et dit que ce grand docteur est fort embarrassé sur la Grâce suffisante; qu'il semble avancer à certains endroits que Dieu ne la refuse à personne, et qu'il lui échappe le contraire ailleurs (ce qui est bien possible). — Mais c'était là un parti indigne de la sincérité de Nicole, lui

1. Tous ces écrits ne furent imprimés et produits au jour qu'après la mort de Nicole : *Traité de la Grâce générale*, par M. Nicole, 2 vol. in-12, 1715. — *Réfutation du Système de M. Nicole touchant la Grâce universelle*, par M. l'abbé Du Guet, et par Dom Hilarion bénédictin de Saint-Vannes, 1 vol. in-12, 1718.

disait-on, de Nicole trop éclairé pour trouver de l'obscurité chez saint Augustin, l'infaillible Docteur en pareille matière.

2° Ou bien d'imiter Huet et tous ceux qui suivent un *tiers parti* sur ces matières de Grâce (comme encore le docteur de Launoi, etc.), lesquels soutiennent qu'il y a à cet égard deux traditions distinctes dans l'Eglise, et toutes deux plausibles et orthodoxes, l'une en effet érigée et défendue par saint Augustin, l'autre suivie par Origène et beaucoup des Pères grecs ; qu'on peut se ranger à cette dernière. En adoptant cette voie mixte, on a beau jeu sans doute pour passer en revue les textes et faire montre d'érudition, en même temps que ce parti est le plus propre à contenter les gens. « On laisse chacun en repos, on avoue que les deux opinions sont probables, et on ne se plaint que du zèle emporté de M. d'Ypres, qui n'en veut que pour son saint Augustin. » — Mais y a-t-il apparence, disait-on à Nicole, que l'ancien *Wendrock*, après avoir été le champion de saint Augustin dans les plus belles années de sa vie, s'en revienne, à la fin, se faire un oreiller dans l'école du révérend Père Léonard Lessius et de ceux qui marchent dans les larges voies d'Origène ?

Enfin on ne lui laissait qu'une troisième issue qui, en effet, semble être celle qu'il croyait possible. C'était, comme l'auteur ancien du traité de *la Vocation des Gentils*, d'admettre une Grâce générale donnée à tous, sans entendre parler d'autre chose que d'une certaine Grâce extérieure et naturelle insuffisante, d'une *Grâce suffisante qui ne suffit pas*. Et ce parti, lui disait-on, prête des armes aux ennemis de la Grâce par l'ambiguïté du langage ; on a beau expliquer après, l'équivoque de-

meure et prête flanc. On lui citait, à ce propos, des paroles formelles d'un de ses *bons amis*, qui ne paraît pas autre que *Wendrock* lui-même. — Nicole, de quelque côté qu'il se tournât, ne pouvait donc s'en tirer. Il fit preuve dans toute cette discussion de ressources d'esprit infiniment subtiles et aussi ingénieuses que ses intentions étaient honorables ; mais selon moi, si on l'avait cru un grand théologien, il dut y laisser cette réputation. Un grand théologien voit les choses bien autrement, d'ensemble et d'aplomb, moyennant des distinctions capitales, décisives et inattaquables de front ; il asseoit autrement son camp. Ici Nicole est tout dans les intervalles, dans les nuances, aux confins des opinions ménageables : il n'est qu'un psychologue habile et surtout un moraliste. On dirait qu'il essaye par ses précautions d'adoucir, d'amadouer l'ennemi.

Le docteur Petit-Pied le comparait assez spirituellement « au gouverneur d'une place qui, pour mieux la défendre, croirait devoir abandonner les ouvrages extérieurs et réunir toutes ses forces dans le corps de la place. » A quoi Du Guet répondait « que c'était un fort mauvais système de défense, et qu'il ne trouverait ni habileté ni sagesse, dans un gouverneur qui se conduirait de la sorte. »

Nicole ne tenait au reste que médiocrement à son dernier système ; il n'y voyait guère qu'un jeu d'esprit, une sorte de partie de *whist* théologique ; il en fait agréablement les honneurs dans les dernières lettres qu'il adresse là-dessus au Père Quesnel, et par lesquelles il prétend ensevelir la question : « Laissons donc, s'il vous plaît, tous ces différends spéculatifs ; je me puis tromper, vous pouvez aussi vous y tromper. Ce sont

des procès à laisser au jugement de Dieu. » Ainsi conclut, sur toute cette controverse, le Bayle chrétien. Ce n'était pas la peine de tant écrire. Mais ne viens-je pas de dire qu'il s'en amusait ¹ ?

Les historiens jansénistes forcés de reconnaître et d'enregistrer ces concessions de Nicole, tant d'efforts embarrassés et subtils pour concilier l'idée de prédestination avec celle d'humanité et de justice, disent que ce sont des espèces de *taches* dans un grand esprit. D'autres y verraient plutôt d'imparfaits retours au droit sens naturel et de légères envies de sens commun, dans un bon esprit noué en naissant et mis à la gêne par de faux plis.

Nicole sentait confusément que la vérité, soit telle qu'il la désirait, soit telle que la voulaient ses amis, avait moins que jamais chance de réussir, que le monde allait ailleurs, et que ce qui avait pu dans sa jeunesse lui paraître une grande cause était désormais une cause à peu près perdue. A la mort de l'évêque d'Angers, Henri Arnauld (juin 1692), il écrivait, dans une lettre de condoléance à M. Arnauld, ces belles paroles, d'une éloquente tristesse, et plus éclatantes même qu'à lui n'appartenait :

« Il me semble que je suis né dans une Église éclairée de diverses lampes et de divers flambeaux, et que Dieu permet que je les voie éteindre les uns après les autres, sans qu'il paraisse qu'on y en substitue de nouveaux. Ainsi il me semble que l'air s'obscurcit de plus en plus, parce que nous ne méritons pas que Dieu répare les vides qu'il fait lui-même dans son Église. C'est ce qui fait aussi que je me sens porté plus que jamais à honorer ce qui

1. Il faut rendre aussi au Père Quesnel (puisque je l'ai nommé) cette justice, qu'il entendait la raillerie. Il y a de très-jolies lettres, et très-gaies, de lui à Nicole, dans lesquelles il parle en homme d'esprit plus qu'en théologien du *Pouvoir physique*, de la *Grâce suffisante*, etc.

reste de ces anciennes lumières, et principalement *celui qui est maintenant le seul qui reste de la famille que je regarde comme la plus illustre de ce siècle...* J'ai bien peur qu'il ne soit trop vrai de dire de la génération qui suivra celle-ci : *Etas parentum...* Car il me semble que tout va de pis en pis, et que les semences qu'il y avait de zèle, d'équité et de raison, s'éloignent de plus en plus et deviennent sans action. »

Nicole lui-même ne survécut que de quinze mois à son illustre maître.

Il avait pris la plume dans sa dernière année contre le Quietisme; Fénelon n'y figurait pas encore par ses écrits, mais seulement le Père La Combe et madame Guyon ¹. Bossuet avait déterminé Nicole à cette réfutation étendue des doctrines mystiques, de même qu'il avait précédemment déterminé Arnauld à écrire contre la métaphysique de Malebranche. Personne ne s'entendait comme lui à *utiliser* les grands auxiliaires et à les détourner de leurs sentiers trop particuliers pour les occuper contre l'ennemi commun.

Bossuet voyait Nicole et le considérait beaucoup. Il lui disait que ses ouvrages lui paraissaient un *arsenal* pour la religion. Il le consultait sur des points de doctrine. Il semble même, dans l'une des lettres de Bossuet, que Nicole est trop d'accord avec lui sur l'expulsion violente des protestants ². Ils ne sont pas moins d'accord sur la sourde tendance rationaliste de Richard Simon, ou, pour parler moins à la moderne, sur sa

1. Nicole avait déjà écrit quelque chose contre madame Guyon en 1687, après cette visite qu'il avait reçue d'elle.

2. « J'ai été très-aise, lui écrit Bossuet (7 décembre 1691), de vous voir appuyer particulièrement sur une chose que je n'ai voulu dire qu'en passant..., c'est, Monsieur, sur le triste état de la France, lorsqu'elle était obligée de nourrir et de tolérer sous le nom de Réforme tant de Sociniens cachés, tant de gens sans religion, et qui ne songeant, de l'aveu même d'un ministre, qu'à renverser le Christianisme. Je ne veux point raisonner sur tout ce qui s'est passé, en politique raffiné; j'adore avec vous les desseins de Dieu, qui a voulu révéler par la dispersion de nos Protestants ce mystère d'iniquité et purger la France de ces

dangerous et libertine critique. Ils conspirent autant qu'ils peuvent à l'étouffer'.

Nicole était avant tout honoré, considéré. On croit que ce fut par égard pour lui, et à cause de la manière choquante dont on l'y traitait, que l'archevêque de Paris, M. de Harlay, fit supprimer la première édition du livre du Père Daniel contre les *Provinciales* (1694). Si l'on excepte les Jésuites, tout le monde respectait Nicole. Sa modération (indépendamment des deux ou trois cas dérogeants que j'ai cités, et qui ne se remarquaient point alors) le liait et le maintenait en relation avec tous. Il avait revu, avec son ami le comte de Tréville, l'*Histoire de Théodose*, à la prière de Fléchier. Il continuait d'être en de bons rapports avec le savant

monstres. » C'est-à-dire des Sociniens. Cela fait peine. Et puis ces *Sociniens* qu'on chassait par la porte rentraient par la fenêtre; la révocation de l'Édit de Nantes n'en a pas sauvé un seul au dix-huitième siècle, et en a même engendré un bon nombre.

1. Richard Simon refusait toute compétence à Nicole en matière de critique scripturale (de même que madame Guyon lui contestait de bien entendre la spiritualité) : « Si vous êtes curieux de savoir le fin de toute cette affaire, écrivez à Simon au Père Du Breuil en lui indiquant les motifs qui firent supprimer en 1678 son *Histoire critique du Vieux Testament*, vous n'avez qu'à vous adresser à M. Nicole qui est de vos amis; c'est lui qui a eu le plus de part à la suppression de mon livre, bien qu'il n'en ait pas été le premier auteur. Mais je puis vous assurer, sans lui faire tort, que c'est l'homme de Paris le moins capable d'en juger, parce qu'il ne s'est jamais appliqué à cette sorte de littérature, dont il ignore même les premiers éléments. Soyez persuadé que je ne vous parle point en l'air. On m'a communiqué une lettre qu'il a écrite là-dessus au prélat (Bossuet) qui l'avait consulté, et qui lui avait envoyé de son chef un exemplaire de mon livre. Cette lettre ne contient que des raisons vagues et générales, sans venir au fond des matières, parce qu'il n'en a aucune connaissance, comme vous pourrez en juger vous-même, si vous le mettez sur quelque fait qui regarde la critique de l'Écriture. Quand je n'aurais pas su d'ailleurs que M. Nicole a écrit la lettre, il m'aurait été facile de le reconnaître par de certaines expressions qui se trouvent dans ses livres et qui lui servent de lieux communs. » — Si Nicole n'entendait pas le détail de la question ou des questions soulevées par Richard Simon, il ne se trompait pas sur la portée de la tentative et sur le danger. C'est par cette espèce de critique qu'en Allemagne la foi en l'Écriture a péri. Strauss est au bout.

Père Thomassin de l'Oratoire, même après que celui-ci eut tourné le dos au Jansénisme. Il voyait souvent l'abbé Renaudot, l'abbé de Saint-Pierre, jeune et déjà philosophe, qui se plaisait à le faire causer de Pascal et de ses autres amis. Racine, dès longtemps pardonné, venait le visiter souvent et aimait à l'interroger sur les particularités de Port-Royal et sur bien des petits secrets d'intérieur, qu'il mettait par écrit dans ses notes et qu'il n'aurait pas mis dans son Histoire. Boileau, écrivant à Racine, disait : « Mais surtout témoignez bien à M. Nicole la profonde vénération que j'ai pour son mérite, et pour la simplicité de ses mœurs encore plus admirable que son mérite. » Un nouveau volume qui paraissait des *Réflexions de Nicole sur les Éptres et Évangiles* était une fête pour les années vieillissantes de Boileau.

On se figure bien Nicole vers la fin, logé vers la place du Puits-l'Hermite derrière la Pitié, dans une maison appartenant au couvent des religieuses de la Crèche, proche le Jardin du Roi où il va quelquefois se promener, ou encore dans son petit hermitage de Corbeil qu'il eut deux ans et que ses infirmités le forcèrent de laisser. Le second étage de sa maison à Paris communiquait à une petite galerie, dont la fenêtre donnait dans l'église du couvent. Il avait dans son logement simple une belle bibliothèque ; il avait même quelques portraits d'anciennes religieuses de Port-Royal par Champagne ; c'était son luxe. On dit qu'à certains jours de la semaine il faisait des conférences sur des points de controverse avec ses amis les plus habiles dans la matière : c'était sa petite Académie à lui. Voilà tout Nicole (*Scholasticus, et in vita totus umbratili*) avec

son goût, de vie à l'ombre, avec ce goût bien décidé d'honnête et de modérée controverse qui laisse souvent le doute comme résultat, mais qui a fait passer en revue quantité d'opinions, d'idées, et donné surtout de l'exercice au raisonnement. Une frugalité sobre, une tapisserie de serge, quelques tableaux pourtant de Champagne au fond ; c'est l'idéal de la retraite plutôt pieuse que pénitente de l'homme de lettres chrétien qui vieillit ; ce devait être l'idéal de la dévotion de Boileau.

L'année même de sa mort, en 1695, une personne étant allée le voir lui demanda pourquoi il n'écrivait plus contre les Jésuites. Nicole répondit : « Je n'ai pas de vocation pour cela. » Il avait coutume de dire qu'il n'était point appelé par état à écrire et qu'il n'avait eu qu'une *vocation passagère* ; et comme cette personne insistait, il ajouta avec son ironie imperceptible : « Je ne suis pas assez bon médecin pour les guérir. »

Les Quiétistes, contre lesquels il croyait se sentir une vocation, portèrent malheur à Nicole. Il s'épuisa à relire de ses yeux affaiblis les ouvrages dont il voulait combattre la doctrine ; il avait à peine terminé son travail qu'il fut atteint de paralysie, le 11 novembre 1695 ; ses savants médecins et pieux amis, Dodart, Morin, Hecquet, accoururent, mais ne le purent sauver. Une seconde attaque l'emporta le 16, à l'âge de soixante-dix ans.

Ses dernières dispositions furent peu suivies. Il avait demandé par son testament qu'on l'enterrât humblement, et on lui fit exposition solennelle dans la cour des religieuses de la Crèche, convoi avec cierges et flambeaux. Il avait prié de vive voix un ami de faire

porter son cœur à Port-Royal des Champs pour y reposer à côté de celui d'Arnauld (touchant retour); mais l'ami ne fut informé de cette mort presque subite que lorsqu'il était trop tard pour exécuter la recommandation. — Dernier trait qui achève cette vie de Nicole, on oublie de porter son cœur à Port-Royal¹.

Le célèbre sculpteur Coysevox, qui était son voisin, vint modeler son visage avant l'ensevelissement. Déjà mademoiselle Chéron l'avait peint de son vivant à la dérobée, pendant qu'il dînait chez un ami : *inscium pinxit...* Nicole a laissé une lettre pleine de scrupules sur ce sujet des portraits, dans laquelle il penche à ne les point autoriser, sans aller toutefois jusqu'à les interdire².

« Cependant nous perdons M. Nicole, c'est le dernier des Romains, » écrivait madame de Sévigné à M. de Pomponne. — Oui, mais un Romain déjà raisonnablement pacifié par Auguste, et de qui on aurait pu dire en souriant : *relicta non bene parmula*³.

Tel fut celui que j'appelle le *moraliste ordinaire* et aussi le *controversiste ordinaire* de Port-Royal, une nature seconde qui, après Pascal et après Arnauld, tient le

1. La succession de Nicole donna lieu à des contestations, à des factums. Dans un codicille signé de lui et daté du 4 juin 1695, il disait : « Je donne et lègue à madame de Fontpertuis tout ce qui me pourra revenir, tant en principal qu'en intérêt, de M. le duc de Holstein, pour l'acquisition qu'il a faite des terres que nous lui avons vendues en commun dans l'île de Nordstrand, par contrat passé devant Le Boucher et Lorimier, notaires au Châtelet de Paris, le 18 novembre 1678. » Ce legs de Nicole devint-il le noyau de la caisse du parti, de ce qu'on a appelé la *Boite à Perrette*? On l'a beaucoup dit; je sais trop peu ces choses pour en parler.

2. Tome VIII des *Essais de Morale*, p. 257.

3. L'abbé de Rancé, du fond de son désert de La Trappe, sentait bien cette mitigation de Nicole, et il appréciait d'une manière assez juste sa position finale dans le parti, quand il écrivait à l'abbé Nicaise (octobre 1696) : « Je crois

plus considérable rang. Nous avons vu ce qu'il faut rabattre de ses mérites comme écrivain, et combien il justifie peu sa réputation à la lecture; mais les qualités vives de l'homme sont venues réparer ce qu'il a perdu de l'autre côté, et Nicole, à nos yeux, reste encore très-présent. Il nous charme par les contrastes; il est sceptique autant qu'on peut l'être dans la foi, curieux autant qu'on peut l'être avec des scrupules et des interdictions sévères : âme tremblante, timorée, et qu'on ne fait pourtant pas sortir de sa ligne; pleine d'ingénuité et de candeur, au milieu de la plus sagace clairvoyance. S'il avait vécu davantage et de bonne heure dans le monde, il paraîtrait tout autre par le style; ses qualités piquantes et d'agrément, qui sont sous sa solidité, mais qu'il faut quelque patience pour découvrir, auraient pris le dessus. Qu'on se le figure, causeur aimable comme il était, vivant jeune dans le cercle de M. de La Rochefoucauld, de madame de La Fayette, au lieu d'en être à son monde de théologiens et de solitaires. Il avait douze ans de moins que La Rochefoucauld, et on le dirait plus vieux; il retardait de vingt ans sur son siècle. Pour ressaisir la concision de La Rochefoucauld il aurait eu besoin de la société des femmes, qui ont volontiers dans le tour cette *netteté* naturelle que, nous autres hommes, nous apprenons. Madame de Sablé et madame de Longueville furent sans doute bien utiles à Nicole; en fait de personnes du sexe, c'était, dira-t-on, un échantillon bien suffisant; mais il lui aurait fallu madame de Longue-

M. Nicole fort justifié de tout ce qu'on lui impute; j'ai même ouï dire qu'il y avait une véritable séparation, quoiqu'elle n'eût point éclaté, entre lui et les autres auxquels on veut présentement qu'il soit uni. »

ville plus jeune, plus entourée et plus pressée, et à qui il eût eu quelque idée de plaire. Je demande pardon de la légèreté : le goût est à ce prix. Si Nicole est le plus terne et le plus attristé des moralistes, c'est que les femmes sont retranchées de son regard, c'est qu'elles ne se jouent pas au fond de ce qu'il observe et de ce qu'il décrit. Il les connaissait, il les devinait pourtant et les redoutait; il a écrit sur elles deux petites pages seulement, qui sont exquises :

« Un ecclésiastique qui voit des femmes est à demi marié, parce que, quelque pures que soient ces liaisons de part et d'autre, elles ne sont pas exemptes de ces complaisances réciproques, qui sont toujours un peu différentes de celles qui se trouvent entre des personnes de même sexe; l'on se repose toujours un peu tendrement sur l'esprit l'un de l'autre : et c'est une partie de la douceur du mariage.

« Les femmes ne sont pas seulement affaiblissantes par ces tendresses qu'elles excitent, par les amusements qu'elles causent, mais elles sont toutes, ou pour la plupart, ennemies de la pénitence, au moins pour les autres...

« Avoir une femme pour conseiller, c'est avoir une double concupiscence.

« Les femmes sont semblables à la vigne : elles ne sauraient se tenir debout, ni subsister par elles-mêmes, elles ont besoin d'un appui, encore plus pour leur esprit que pour leur corps; mais elles entraînent souvent cet appui et le font tomber.

« Il y a une galanterie spirituelle aussi bien qu'une sensuelle, et si l'on n'y prend garde, le commerce avec les femmes s'y termine d'ordinaire. »

Nicole n'aurait peut-être pas écrit ces dernières pensées, qui sont assurément ce qu'on trouve de plus agréable chez lui, s'il n'avait logé à l'hôtel de Longueville.

Nicole nous a menés loin et nous a fait aller presque aux limites de notre sujet; nous avons à revenir et à tracer, des huit ou neuf années qui suivirent la Paix de l'Eglise, et qui constituent la belle époque déclinante (1669-1678), un aperçu général, sinon un tableau.

IX

L'automne de Port-Royal. — M. d'Andilly à Versailles. — Il s'oublie à Pomponne. — Son retour à Port-Royal des Champs et sa mort. — Madame de Sévigné amie mondaine; libre parleuse. — La Fontaine auxiliaire et collaborateur. — Brienne et ses frasques. — Les amies et bienfaitrices. — Prince et princesse de Conti. — Caractère de tous deux. — Les mérites sérieux de la princesse. — Restitutions et aumônes. — Bourdaloue grondé pour un sermon. — Duc et duchesse de Liancourt. — Perfection de l'épouse chrétienne. — La terre de Liancourt embellie; et pourquoi. — Mort de la femme et du mari.

Qui eût annoncé à Port-Royal dans les premières années de cette Paix qu'on était aux derniers beaux jours et tout à la veille du déclin, aurait fort étonné et n'aurait pas été cru. Ce qu'on peut dire de mieux et de plus vrai sur la situation de Port-Royal en ce moment, sur cette prospérité apparente et sans lendemain, a été dit par un très-spirituel auteur ¹, à l'occasion du Paraclet fondé par Abélard dans les plaines de Champagne. Hilaire, un disciple, au retour d'un voyage, rendant compte à Abélard des impressions et des sentiments d'un de leurs amis : — « Mais enfin que craint-il ? » demande Abélard. — « Rien de précis,

1. M. de Rémusat.

répond Hilaire, mais tout lui semble un déclin. *Il dit qu'à la fin de septembre, on sent l'approche de l'hiver et que pourtant l'été dure encore.* » — Ce mot pourrait servir d'épigraphe à ces derniers chapitres de l'avant-dernier livre.

Louis XIV pourtant, de qui le mal devait venir, ne paraissait pas se douter encore qu'il le causerait sitôt. M. de Lyonne, son habile secrétaire d'État aux affaires étrangères, étant mort, il déclara le 6 septembre 1671 qu'il avait choisi, pour le remplacer, M. de Pomponne, alors son ambassadeur en Suède ¹. Quelques personnes

1. Louis XIV annonça cette faveur à M. de Pomponne, par une lettre qui respire bien la plénitude du pouvoir absolu et la naïveté d'un monarque-dieu daignant communiquer sa grâce à qui il veut bien, et choisir ses élus où il lui plaît. La voici en entier, telle que je la trouve copiée dans les *Papiers de la famille Arnauld*, tome IV (manuscrits de la Bibliothèque de l'Arsenal); M. Monmerqué, du reste, l'a déjà donnée :

« A Versailles, le 5 septembre 1671.

« En recevant cette lettre, vous aurez des sentiments bien différents : la surprise, la joie et l'embarras vous frapperont tout ensemble ; car vous ne vous attendez pas que je vous fasse secrétaire d'État, étant dans le fond du Nord. Une distinction aussi grande et un choix fait sur toute la France doivent toucher un cœur comme le vôtre, et l'argent que je vous ordonne de donner peut embarrasser un moment un homme qui a moins de richesses que d'autres qualités. Après avoir fait ce préambule, je vas expliquer en peu de mots ce que je fais pour vous. Lyonne étant mort, je veux que vous remplissiez sa place. Mais comme il faut donner quelque récompense à son fils qui a la survivance, et que le prix que j'ai réglé monte à huit cent mille livres, dont j'en donne trois cents par le moyen d'une charge qui vaque, il faut que vous trouviez le reste. Mais pour y apporter de la facilité, je vous donne un brevet de retenue des cinq cent mille livres que vous devez fournir, en attendant que je trouve dans quelques années le moyen de vous donner de quoi vous tirer de l'embarras où mettent beaucoup de dettes. Voilà ce que je fais pour vous, et ce que je veux de vous. Travaillez cependant à mettre mes affaires en Suède en état de vous rendre bientôt auprès de moi. Je vous enverrai un successeur qui se servira de vos gens pour le temps qu'il devra demeurer où vous êtes, et vous partirez pour vous rendre auprès de moi, pour consommer pleinement la grâce que je vous fais, qui ne paraît pas petite à beaucoup de gens. Elle vous marque assez l'estime que je fais de votre personne sans qu'il soit nécessaire que j'en dise davantage. Vous donnerez ordonnance à ce que vous direz ce porteur, et me le renverrez aussitôt avec les éclaircissements que je vous demande sur les affaires dont vous êtes chargé.

« Louis. »

On verra par la suite la contre-partie et le revers de cette bonne grâce royale

ayant fait observer que M. d'Andilly sans doute, tout solitaire qu'il était, voudrait remercier le roi d'une si grande faveur faite à son fils, le roi dit gracieusement qu'*il le croyait*. C'était un ordre, et c'est ainsi que M. d'Andilly, que nous avons laissé dans une sorte d'exil à Pomponne¹, fut induit et comme obligé à paraître à Versailles.

M. d'Andilly n'était peut-être pas alors aussi solitaire qu'on le supposait à la Cour ; il n'avait pas profité des premiers mois ni même de la première et de la seconde année de la Paix de l'Église pour revoler à son désert de Port-Royal. Sa fille, la mère Angélique de Saint-Jean, l'attendait d'année en année, et il ne venait pas². M. Arnauld, son frère, a doucement indiqué cette éclipse de zèle et cette défaillance, quand il a dit dans l'Oraison funèbre de son illustre aîné, qu'il prononça en présence des religieuses des Champs :

dans le jugement porté par Louis XIV, lorsqu'il renvoya M. de Pomponne en 1679.

1. Tome II, page 278, et dans ce quatrième volume page 107.

2. Elle lui écrivait, le 19 mai 1670 :

« Il est bien aisé de juger si les années ne semblent pas fort longues, quand il en faut attendre la révolution tout entière pour avoir l'honneur et la satisfaction de vous voir. J'avoue que ce qui est rare frappe plus les sens ; néanmoins, en cette matière, rien n'est meilleur que ce qui est le plus ordinaire... N'êtes-vous pas préparé à ne plus connaître notre maison, ou plutôt une partie du jardin qui est devenue comme un champ de bataille par le carnage qu'y ont fait les maçons ? Il ne faut pas que cela vous surprenne, de peur que vous n'en fussiez trop touché. J'aurais appréhendé l'année passée que vous eussiez vu ce renversement qui touchait jusques à *Lolotte* (la petite Charlotte de Pomponne), quoique ces plants de son bon papa ne lui eussent rien coûté pour mériter ses larmes. Pour cette heure que l'on commence à voir un beau bâtiment qui remplit ces ruines, cela n'a pas quelque chose de si affreux, et pourvu, comme je vous l'ai dit, que vous soyez préparé contre la surprise des sens en quelques endroits, vous aurez en d'autres de quoi les satisfaire, par la beauté des plants et la quantité de fruit que nous promet cette année, nonobstant un hiver capable de tout faire mourir, tant il a été extraordinaire. »

Ce bouleversement du jardin par les maçons tenait à la reconstruction du cloître qui se fit en ces années. — Nous trouvons M. d'Andilly en visite à Port-Royal dans le mois de septembre de l'année suivante (1671), mais seulement en visite.

« Afin qu'il fût convaincu par sa propre expérience du besoin continué que nous avons de la Grâce pour ne nous point affaiblir dans nos plus saintes résolutions, Dieu a permis que la douceur de son exil lui ait fait un peu oublier ce qu'il devait considérer comme son véritable pays au regard de la terre, lorsqu'il ne tenait plus qu'à lui d'y retourner.

« Quelques considérations légitimes en soi, mais qui devaient céder à des engagements plus saints, l'arrêtèrent un peu de temps, et furent comme une glu qui, embarrassant les ailes spirituelles de cette colombe, comme parle saint Augustin, l'a empêchée de s'envoler aussi tôt qu'elle l'aurait pu vers sa chère solitude. »

Cette *glu*, cette douceur, cet enchantement de l'exil de Pomponne et des distractions qu'on s'y permettait, madame de Sévigné nous en explique le secret mieux que personne, et en des termes moins mystiques, lorsqu'elle écrit du salon de Fresnes et de chez madame Du Plessis, le 1^{er} août 1667, à M. de Pomponne :

« Il faut que je vous dise comme je suis présentement : j'ai M. d'Andilly à ma main gauche, c'est-à-dire du côté de mon cœur ; j'ai madame de La Fayette à ma droite ; madame Du Plessis devant moi, qui s'amuse à barbouiller de petites images ; madame de Motteville un peu plus loin, qui rêve profondément ; notre oncle de Cessac, que je crains parce que je ne le connais guère ; madame de Caderousse, mademoiselle sa sœur, qui est un fruit nouveau que vous ne connaissez pas, et mademoiselle de Sévigné sur le tout, allant et venant par le cabinet comme de petits frelons. »

Quel tableau ! il n'y manque rien, pas même ce murmure d'abeilles dont parlait saint Jean l'aumônier¹, et qui va si bien autour du front austère et de la lèvre souriante de d'Andilly.

Voilà donc à quoi il s'oubliait. M. d'Andilly s'était insensiblement remis à ce régime des amitiés du monde, et à ce demi-jansénisme de ses spirituelles amies, si diversifié, si souriant, et qui était bien la plus aimable des nuances. Cela ne l'empêchait pas de *croître* chaque jour *en sainteté*, à ce qu'elles nous disent de

1. Tome II, page 274.

lui, et de les gronder parfois sur leur reste de paganisme et d'idolâtrie, elles à leur tour le lui rendant bien et lui reprochant aussitôt de s'inquiéter plus du salut des jolies que des laides ; ces gronderies-là, qui s'élevaient en des conversations de six heures, avaient encore leur charme ¹. Il prit pourtant son grand courage et regagna, avant de mourir, son désert des Champs ; mais ce ne fut qu'après avoir fait sa réapparition à la Cour.

Il y avait vingt-six ans qu'il l'avait quittée ; il avait quatre-vingt-deux ans.

Il a lui-même raconté cette journée d'honneur et de satisfaction nonpareille, où il lui fut donné de ressentir la plus orgueilleuse des joies et la plus flatteuse à son cœur de père, à son cœur d'Arnauld. Le roi fut mieux que bon, il fut coquet pour lui. « Savez-vous, écrit madame de Sévigné à sa fille, que le roi a reçu M. d'Andilly comme nous aurions pu faire ? » Et elle raconte cette

1. Rien n'explique mieux comment, avec M. d'Andilly, les conversations étaient aisément de six heures, que la profusion et l'étendue de sa parole. On aura idée de cette profusion qui lui était habituelle, par une Dédicace de lui (inédite) que je lis sur le dernier feuillet d'un magnifique exemplaire de ses *Œuvres chrétiennes*, par lui donné à madame de Pomponne le jour de son mariage (et qui appartient à M. Cigongne) :

« Je prie ma très-chère fille de Pomponne, dit-il, de garder toute sa vie ce livre pour l'amour de moi, comme le plus grand gage que je pouvais lui donner de ma parfaite amitié pour elle, puisqu'elle y verra peints de telle sorte, non pas les traits de mon visage qui s'effaceront par la mort, mais tous les sentiments de mon âme qui est immortelle, qu'il lui sera facile de juger par là de la place que sa vertu lui fait tenir dans mon cœur, et des actions infinies de grâces que je rendrai sans cesse à Dieu d'avoir par elle rendu mon fils et moi deux des plus heureux hommes qui soient au monde : car de la manière que s'est fait leur mariage, je ne saurais douter qu'il ne le comble de ses plus saintes bénédictions ; et jamais père ne donna la sienne à ses enfants avec plus de tendresse et d'amour que je leur donne la mienne. — Ce dimanche, 9 mai 1660, qui est le jour de leur mariage.

• ARNAULD D'ANDILLY. •

Il semble qu'on l'entende causer, reprenant à peine haleine et liant si bien ses phrases (comme M. de Humboldt) qu'on ne sait où les couper.

mémorable journée du 10 septembre 1674, de manière à éteindre tous les autres récits, y compris celui qu'en a fait d'Andilly lui-même :

« Le roi causa une heure avec le bonhomme d'Andilly aussi plaisamment, aussi bonnement, aussi agréablement qu'il est possible : il était aise de faire voir son esprit à ce bon vieillard et d'attirer sa juste admiration. Il témoigna qu'il était plein de plaisir d'avoir choisi M. de Pomponne, qu'il l'attendait avec impatience, qu'il aurait soin de ses affaires, sachant qu'il n'était pas riche. Il dit au bonhomme qu'il y avait de la vanité à lui d'avoir mis dans sa Préface de Josèphe qu'il avait quatre-vingts ans, que c'était un péché ; enfin on riait, on avait de l'esprit. Le roi ajouta qu'il ne fallait pas croire qu'il le laissât en repos dans son *désert*¹, qu'il l'enverrait quérir, qu'il voulait le voir comme un homme illustre par toutes sortes de raisons. Comme le bonhomme l'assurait de sa fidélité, le roi dit qu'il n'en doutait point, et que quand on servait bien Dieu, on servait bien son roi. Enfin ce furent des merveilles ; il eut soin de l'envoyer dîner, et de le faire promener dans une calèche ; il en a parlé un jour entier en l'admirant. Pour M. d'Andilly, il est transporté, et dit de moment en moment, sentant qu'il en a besoin : *Il faut s'humilier !* Vous pouvez penser la joie que cela me causa, et la part que j'y prends. »

Il faut voir toutefois, si l'on tient à ne rien perdre d'essentiel, la Relation de cette visite à Versailles par d'Andilly lui-même². Il y a des passages dont rien ne saurait dispenser :

« ... Après cela je suppliai Sa Majesté de me dire si elle me permettait d'user de la même liberté avec laquelle le roi son père et la reine sa mère avaient toujours eu pour agréable que je leur parlasse. Elle me répondit que oui, et cela d'une manière si obligeante, que je ne craignis point de lui dire : « Sire, pour ce qui regarde mon fils, Votre Majesté l'a tellement comblé de ses bienfaits et de ses faveurs, qu'il ne saurait rien désirer davantage ; mais pour moi, Sire, j'avoue que, pour être pleinement content, il me reste une chose à souhaiter. — Eh quoi ? me répondit le roi. — L'oserais-je dire, Sire ? lui repartis-je. — Oui, me répliqua Sa Majesté. — *C'est, Sire, lui*

1. Ceci semblerait indiquer Port-Royal ; mais c'était à Pomponne que M. d'Andilly vivait depuis plusieurs années, et il y resta près de deux ans encore.

2. Elle est à la suite des *Mémoires de Coulanges*, publiés par M. Monmerqué (1820).

dis-je alors, que Votre Majesté me fasse l'honneur de m'aimer un peu. » En achevant ces paroles, je lui embrassai les genoux...

« ... Il se passa plusieurs autres choses dans cette longue et si favorable audience, que ne saurais rapporter, parce que j'étais si attentif à ce que Sa Majesté me faisait l'honneur de me dire d'une manière qui me touchait également l'esprit et le cœur, et à lui répondre, que *ma mémoire était comme suspendue.* »

Nulle part l'éblouissement où l'on était de Louis XIV, de ce soleil de la royauté, n'apparaît mieux qu'en se réfléchissant, en resplendissant si à nu dans les yeux en pleurs et sur ce front de neige du solitaire et octogénaire d'Andilly¹.

M. d'Andilly, en faisant cette apparition à Versailles, pensait bien surtout à son fils M. de Pomponne, mais il pensait aussi à l'intérêt de tous les amis, à ce qui en rejaillirait sur son cher Port-Royal d'honneur, de lustre, et par suite (il l'espérait) de protection. Tout en ayant sans cesse présentée cette sainte demeure, il mit quelque temps encore à y retourner, et ce ne fut qu'en mai 1673 qu'il partit avec son fils Luzancy pour s'y installer une dernière fois dans l'étude, un exercice modéré et la prière. Le Journal in-

1. Arnauld n'était pas ainsi ; royaliste lui-même, il est plus de Port-Royal que cela. S'il dérogea souvent à l'esprit de Saint-Cyran, il y tint sur ce point et ne tomba jamais dans ces effusions d'une fidélité trop humaine. C'est encore un trait qui le sépare et le distingue de son respectable aîné d'Andilly ; s'il entendait moins libéralement, moins poliment que lui la conciliation des querelles et aimait trop la bataille, si son livre de *la Fréquente Communion* est aussi peu riant que les *Pères des Déserts* sont gracieux et fleuris, ici encore il diffère. Nous l'avons vu, il y a peu de temps, présenté à Louis XIV lors de la Paix de l'Église ; il reçut aussi la faveur d'un mot auguste, mais il n'en fut pas si rempli, si inondé. On a même de lui, dans une lettre à Racine, un mot plus fin de tour qu'à lui n'appartient d'ordinaire : « (de Bruxelles, 7 avril 1685) J'ai à vous remercier, Monsieur, du discours qu'on m'a envoyé de votre part (le Discours à l'Académie pour la réception de MM. Cornu et Bergeret). Rien n'est assurément plus éloquent, et le héros que vous y louez est d'autant plus digne de vos louanges que l'on dit qu'il y a trouvé de l'exercice. »

térieur de Port-Royal n'a pas manqué de noter ce beau jour : « Le jeudi 25 mai, M. d'Andilly arriva de Pomponne pour demeurer dorénavant céans, avec M. de Luzancy, madame Hippolyte, M. Saint-Omer, trois de ses gens et une servante. » Il n'y retrouva plus sa sœur, la mère Agnès, morte dès le 19 février 1671 ¹. Tout d'ailleurs prospérait à vue d'œil et à souhait; tout devait réjouir son regard. Madame de Sévigné a raconté une visite qu'elle lui fit, ainsi qu'à son oncle de Sévigné; c'était au cœur de l'hiver (24 janvier 1674). La tristesse du lieu se peignit à elle; mais la tristesse elle-même, réfléchie par cette imagination heureuse, n'est jamais sans une lumière et sans un sourire :

« Je revins hier du Mesnil, où j'étais allée pour voir le lendemain M. d'Andilly; je fus six heures avec lui; j'eus toute la joie que peut donner la conversation d'un homme admirable... Je vis aussi mon oncle de Sévigné, mais un moment. Ce Port-Royal est une Thébaïde; c'est le Paradis; c'est un désert où toute la dévotion du Christianisme s'est rangée; c'est une sainteté répandue dans tout le pays à une lieue à la ronde; il y a cinq ou six solitaires qu'on ne connaît point, qui vivent comme les pénitents de saint Jean Climaque; les religieuses sont des Anges sur terre. Mademoiselle de Vertus y achève sa vie avec des douleurs inconcevables et une résignation extrême. Tout ce qui les sert, jusqu'aux charretiers, aux bergers, aux ouvriers, tout est saint. Je vous avoue que j'ai été ravie de voir cette divine solitude, dont j'avais tant oui parler ²; c'est un vallon affreux, tout propre à inspirer

1. Cette mort de la mère Agnès avait offert, comme on peut le croire, des particularités touchantes. Ce fut M. Arnauld qui y officia; il y eut jusqu'à treize ecclésiastiques qui prirent part à l'enterrement : « Sans toutes ces personnes qui soutinrent le chant, dit notre Journal, le chœur serait demeuré au Psaume *in Exitu*, où toutes les sœurs ne purent plus retenir leurs larmes, et pendant lequel elles descendirent toutes de leurs chaises (stalles) les unes après les autres pour aller baiser la main de la mère, auparavant que l'on la portât à la sépulture qui était dans l'église même. »

2. Ce mot indique assez qu'elle n'était point allée encore à Port-Royal des Champs. Comment concilier cela avec ce que dit Besoigne (tome II, page 480, de son *Histoire de Port-Royal*), que « dans le mois d'août 1670 la première pierre du troisième côté du cloître qu'on bâtitait fut bénite par M. le curé de Saint-Benoît et posée par madame de Sévigné ? » Cette pose put-elle se faire par procuration ? — Le *Journal manuscrit* de Port-Royal, en cette année, dit que la

le goût de faire son salut. Je revins coucher au Mespil, et hier ici, après avoir encore embrassé M. d'Andilly en passant. Je crois que je dînerai demain chez M. de Pomponne ; ce ne sera pas sans parler de son père et de ma fille : voilà deux chapitres qui nous tiennent au cœur. »

C'étaient là des traits que nous ne pouvions négliger d'assembler autour de la vénérable figure de d'Andilly, des fleurs permises qui lui composent sous cette main gracieuse et incomparable sa dernière couronne¹.

Madame de Sévigné, que nous avons plaisir à nommer et à saluer chaque fois, et dont c'est présentement l'heure de fréquente liaison avec les nôtres, est véritablement à nos yeux et nous représente l'amie de Port-Royal. Les autres sont des solitaires, les autres des disciples, des adhérents, des affiliés, des dévots ou des dévotes à Port-Royal, des mères de l'Eglise et des dames de la Grâce ; elle, elle est comme Boileau, et en

pierre fut posée le 6 août par M. de Sévigné et donne le détail de la cérémonie : ainsi Besoigne (ou plutôt son imprimeur) s'est trompé.

1. Je ne tiens dans tout ceci aucun compte d'un accident qui est arrivé à M. d'Andilly, depuis que nous l'avons quitté dans notre tome second. M. Varin, dans son singulier livre si faussement intitulé *la Vérité sur les Arnauld*, a construit contre lui tout un système d'accusations et d'insinuations, que je ne sais comment qualifier. Bien que je me croie au fait du sujet, j'avouerais que certains chapitres de cet ouvrage de M. Varin (notamment les scènes parodiées du *Tartuffe*) sont restées pour moi inintelligibles et à l'état de pur amphigouri. M. d'Andilly un *tartufe* ! il serait plutôt crédule et dupe aisément. C'est ainsi que le définit Conrart, quand il nous le montre subitement gagné et retourné par ce traître Chaviguy et célébrant en tout lieu son innocence : « Tant il est aisé de prévenir, dit-il, un esprit crédule et préoccupé comme est celui-ci, qui est toujours le mieux intentionné du monde, mais qui se laisse aisément prévenir, et qui juge que tout le monde est aussi homme de bien que lui, pourvu qu'on le lui dise avec de l'esprit et de belles paroles. » Tel les amis et contemporains de d'Andilly l'ont jugé. — M. Varin avait beaucoup lu, mais il ne voyait pas juste. Esprit inquiet, fébrile, ambitieux de plaire à un parti, et le contraire du judicieux, il n'avait pas été corrigé (si cela se corrige) par une éducation saine. Son livre est un méchant livre, aussi mal pensé que folâtement écrit. — (Il y aurait, pour le réfuter dans un travail spécial, à le suivre pied à pied dans l'examen des quatre ou cinq premiers volumes des *Papiers de la famille Arnauld* que possède la Bibliothèque de l'Arsenal, et qu'il a torturés et déchiquetés abusivement.

toute liberté comme lui, elle est *l'amie*, et pas autre chose. On vient de voir comme elle aime M. d'Andilly et comme elle célèbre ce désert ; elle n'est pas dupe pourtant de ce qu'il y a de prévention dans ces disputes divines, et elle y fait la grande part de l'humaine raison ou de la déraison. C'est elle qui avait écrit, en novembre 1664, à M. de Pomponne, en lui parlant d'une de ses sœurs, d'une des filles de M. d'Andilly, s'il nous en souvient, la sœur Angélique de Sainte-Thérèse, celle qu'on avait mise avec la mère Agnès au couvent de Sainte-Marie du faubourg Saint-Jacques et qui avait signé :

« Voici encore une image de la prévention : nos sœurs de Sainte-Marie m'ont dit : « Enfin Dieu soit loué ! Dieu a touché le cœur de cette pauvre enfant ; elle s'est mise dans le chemin de l'obéissance et du salut. » De là je vais à Port-Royal, j'y trouve un certain grand solitaire (d'Andilly) que vous connaissez, qui commença par me dire : « Eh bien ! ce pauvre oison a « signé ; enfin Dieu l'a abandonnée, elle a fait le saut. » Pour moi, *j'ai pensé mourir de rire*, faisant réflexion sur ce que fait la préoccupation. Voilà bien le monde en son naturel. Je crois que le milieu de ces extrémités est toujours le meilleur. »

Voulez-vous l'exact pendant de cette conclusion toute de bon sens et de liberté d'esprit, chez un autre voisin excellent, chez celui qui, avec madame de Sévigné, est le modèle de *l'ami* de Port-Royal dans le monde ? Boileau écrit à Brossette (7 décembre 1703) après des éloges d'Arnauld auquel (selon son usage) il associe, en le subordonnant délicatement, Bourdaloue :

« Car pour ce qui regarde le démêlé sur la Grâce, c'est sur quoi je n'ai point pris parti, étant tantôt d'un sentiment et tantôt d'un autre ; de sorte que m'étant quelquefois couché *janséniste tirant au calviniste*, je suis tout étonné que je me réveille *moliniste approchant du pélagien*. Ainal, sans les condamner les uns ni les autres, je m'écrie avec saint Augustin ; *O altitudo sapientiarum !* Mais après avoir quelquefois en moi-même traduit ces paroles par : *Oh ! que Dieu est sage !* j'ajoute aussi en même temps : *Oh ! que les hommes sont fous !* »

Boileau était donc tout au plus, selon qu'il le dit encore, un *molino-janséniste*. C'est juste le pendant de madame de Sévigné, qui voyait à la fois les sœurs de Port-Royal et les filles de Sainte-Marie, sauf les préférences.

Madame de Sévigné avait en elle un grain de Montaigne, du doute, du *pour et contre* comme Boileau, comme toutes les personnes de bon sens. Il y a des moments où elle lâche pied sur le Jansénisme; ainsi lorsqu'elle dit moitié sérieusement, moitié gaiement, à propos d'une de ses lectures saintes (28 août 1676) : « Pour moi, je passe bien plus loin que les Jésuites..., je suis persuadée que nous avons notre liberté tout entière. » Sur ce fond-là, elle varie du matin au soir, du soir au matin¹.

Madame de Sévigné faisait déjà, à quelque degré, comme nous voudrions faire : elle tirait de Port-Royal la littérature, l'agrément solide, la morale, l'utile et le charmant;—avec cela un peu plus de religion sans doute qu'il ne nous est donné d'en prendre. Toutefois une réflexion nous vient de toutes parts : avec nos amateurs éclectiques de Port-Royal, avec nos aimables jansénistes selon d'Andilly, comme nous faisons insensiblement du chemin, comme nous sommes loin de Saint-Cyran!

Nous en sommes plus loin encore, lorsque nous voyons (toujours en l'honneur, bien probablement, et à l'intention de M. d'Andilly) le cardinal de Retz venir faire une visite à Port-Royal : « Le mercredi, 30 mai

1. Les anciens éditeurs ont supprimé, dans une de ses lettres de 1693, ce passage non moins significatif, qui nous rend bien son premier mouvement naturel : « ... M. de Chandenier acquitté sa belle retraite de Sainte-Geneviève pour aller dans un trou, près de M. Nicole : si c'est dévotion, je l'honore ; si c'est légèreté, je m'en moque ; mais de quoi n'est pas capable l'humanité ? »

1674, disent nos Journaux, monseigneur le cardinal de Retz vint dîner céans et s'en retourna sur les trois heures et demie, après avoir vu la Communauté un moment en suite de none. » On était dans l'Octave du Saint-Sacrement. Que j'aurais voulu entendre les paroles édifiantes et de bon pasteur, qu'il dut retrouver (l'acteur accompli, jouant le bonhomme) en présence de son ancien et fidèle troupeau !

M. d'Andilly mourut à temps, dans cette période la plus glorieuse de Port-Royal, avant la persécution recommençante, avant les disgrâces de cour de son fils. Il mourut le 27 septembre 1674, âgé de quatre-vingt-cinq ans, en patriarche, entouré de ses enfants et de ses petits-enfants, tant ceux du monde que ceux du monastère,

Comme un vieil olivier parmi ses rejetons.

Le cantique bénissant du vieillard Siméon devait errer sur ses lèvres¹.

On l'enterra auprès de M. Le Maître. Ce fut M. Arnauld qui chanta la grand'messe, et qui fit pour cet aîné vénérable la cérémonie de l'enterrement; il s'en acquitta « avec une constance si grande qu'il ne parut pas même s'attendrir. » On y observa tout ce qui se pratiquait à l'égard des religieuses : car on voulut que le père des religieuses fût traité en toutes choses comme ses saintes filles. Quatre jours après, M. Arnauld, qu'on en avait prié, prononça une Oraison funèbre et de famille, qui parut belle à des témoins si remplis et si émus, qui

1. M. de Pomponne se trouva présent à cette fin de son père ; les deux petits messieurs de Pomponne s'y trouvèrent aussi, étant venus passer le temps des vacances à Port-Royal : les deux petites de Pomponne y furent amenées du monastère, et tous réunis, ils reçurent la bénédiction de leur père et aïeul.

nous paraît encore juste et délicate par endroits, mais où manque un certain lustre d'éloquence et ce que nous voudrions de nouveauté immortelle. Nous voudrions un peu de Bossuet partout; Arnauld ici n'a que le ton sans la couleur. Mais cette absence de couleur n'est-elle pas le ton même de Port-Royal? Nous n'essayerons pas d'y suppléer; notre point de vue de M. d'Andilly n'a été déjà que trop littéraire et trop amusé.—Un seul dernier mot à son sujet : M. d'Andilly était de ces natures chez qui les qualités gagnent plutôt en vieillissant; n'ayant jamais eu un goût souverain et dominant dans leur longue effervescence, elles ne font que mieux composer, en se rapaisant, le vin et le miel du vieillard.

Nous pourrions, sans trop nous écarter, rencontrer, à ce moment de faveur et d'éclat, toute sorte de monde. Pourquoi pas La Fontaine? il faudrait être plus distrait que lui, pour ne pas accoster La Fontaine quand on le rencontre. J'ai dit¹ qu'il avait tiré des *Pères des Déserts*, traduits par d'Andilly, son poème de *la Captivité de saint Malc* : mais auparavant il s'était laissé engager par Brienne à se faire l'éditeur et le parrain, pour ces Messieurs, d'un *Recueil de Poésies chrétiennes et diverses* en trois volumes, dédié au jeune prince de Conti et qui parut en manière d'étrennes au commencement de l'année 1671. C'était un choix fait avec soin et variété dans les œuvres des meilleurs poètes français depuis Malherbe. L'annonce imprévue de ce nom de La Fontaine, ainsi placé sous la garantie de Port-Royal, était faite pour allécher et pour rassurer le public. Dans la Dédicace au jeune prince, La Fontaine définissait ainsi

1. Tome II, page 275.

le bouquet poétique qu'on n'avait voulu rendre ni trop gai ni trop sombre :

Si le pieux y règne, on n'en a point banni
Du profane innocent le mélange infini.

Un de ces vers charmants comme il lui en échappe en tout sujet, et qui portent avec eux joie et lumière, de quoi faire injure, sans le vouloir, à la monotonie habituelle du Jansénisme. — Il continuait, en se montrant dans son simple et modeste rôle :

De ce nouveau Recueil je t'offre l'abondance,
 Non point par vanité, mais par obéissance.
 Ceux qui par leur travail l'ont mis en cet état,
 Te le pouvaient offrir en termes pleins d'éclat ;
 Mais craignant de sortir de cette paix profonde
 Qu'ils goûtent en secret loin du bruit et du monde,
 Ils m'engagent pour eux à le produire au jour,
 Et me laissent le soin de t'en faire leur cour.
 Leur main l'eût enrichi d'un plus beau frontispice ;
 La mienne leur a plu, simple et sans artifice.

Il ne fallait pas moins que la Paix de l'Eglise, et cette protection assurée au nom de Conti, pour qu'on ne vît pas d'inconvénient à faire ainsi La Fontaine (l'auteur de *Joconde*) éditeur responsable des Recueils anonymes de Port-Royal, et pour que l'on passât sur la singularité de cet amalgame.

La Préface en prose, qui suit la Dédicace, a été attribuée ou à Lancelot, qui était le précepteur du jeune prince, ou à Nicole; je la croirais plus volontiers de celui-ci, à cause d'une certaine vivacité *relative* que n'avait pas Lancelot ¹.

1. Il n'y a rien de particulier à dire du Recueil même, sinon qu'il est encore aujourd'hui intéressant à parcourir, qu'il est d'une bonne date, et qu'il exprime bien, dans la nuance sérieuse, la fleur poétique de la France durant la pré-

Un personnage bizarre, à la fois ami de La Fontaine et des Jansénistes, fut le plus grand entremetteur et arrangeur en toute cette affaire : o'était le fameux comte de Brienne dont j'ai eu déjà bien des occasions de parler, voué dès l'adolescence aux grands emplois, secrétaire d'Etat avant l'âge, perdu par sa faute, et qui, à la mort de sa femme (mademoiselle de Chavigny), et aussi pour quelque fâcheuse aventure au jeu, s'était retiré bon gré mal gré du monde, puis jeté dans l'Oratoire; un des esprits les plus errants, les plus versatiles et les plus inconséquents qu'on pût voir, s'il ne fallait plutôt et tout simplement l'appeler un cerveau malsain et dérangé, — homme d'esprit d'ailleurs, fort instruit, et très-séduisant par accès et par veines. Il était filleul de madame de Longueville; il avait été initié par elle, quand il la revit en 1664, aux mystères du Jansénisme, et mis en relation avec les principaux de ces Messieurs; mais il n'inspira jamais à nos amis qu'une confiance très-limitée. Dès les premiers temps de son entrée à Saint-Magloire, il avait signé avec toute la maison le

mière moitié du dix-septième siècle et dans les neuf premières années du règne de Louis XIV (1661-1670). — J'y trouve une *Ode sur la Sagesse*, par M. de Pomponne, fort harmonieuse et fort noble de ton, qui vaut bien une *Ode* de Godeau. M. de Pomponne y parle déjà de la Cour comme un homme revenu et un disgracié; il avait été jeté de côté et dans une sorte d'exil après la catastrophe de Fouquet, et l'*Ode* doit être de ce temps-là :

Assez j'ai vécu dans les chaînes,
 Assez j'ai poussé de soupirs,
 Assez dans mes jeunes désirs
 J'ai connu l'amour et ses peines;
 Assez mon cœur ambitieux
 Par ses désirs audacieux
 Exposé ma barque à l'orage :
 Il est temps que sauvé des flots
 Et tout dégouttant du naufrage,

Je plains dans le port l'erreur des matelots.

Ce sont d'assez jolis vers pour des vers de secrétaire d'Etat.

Formulaire ; cette signature lui ayant donné des scrupules, il consulta M. Arnauld, alors caché, qui lui répondit. (3 octobre 1664) en applaudissant à son idée de rétractation, et en lui adressant de sérieux conseils. Arnauld, dans sa candeur, paraît être le seul des nôtres qui ait pris un peu au sérieux Brienne. En 1667, le *Confrère* (comme on l'appelait) fit avec Lancelot le voyage d'Aleth, pour s'édifier près du saint évêque Pavillon. Lancelot ne put manquer de juger son compagnon de route, que Nicole avait déjà pénétré dans les visites fréquentes que le converti de fraîche date faisait à l'hôtel de Longueville. En 1670, et avant que le *Recueil* de vers chrétiens et autres, qu'il avait confié à La Fontaine, fût même achevé d'imprimer, les escapades de Brienne recommencèrent. Il devint amoureux de je ne sais qui (peut-être de madame Des Houlières), se fit renvoyer de l'Oratoire et se jeta dans une vie entièrement dissipée. Il n'était que sous-diacre. Le 11 janvier 1671, Lancelot écrivait à M. Périer : « Le *Confrère* joue d'étranges comédies depuis notre retour de chez vous (de Clermont en revenant d'Aleth)... Il est maintenant dans les États du duc de Meckelbourg qu'il a surpris ici (à Paris), et dont il a tiré une somme considérable, lui ayant fait croire qu'on lui faisait la plus grande injustice du monde. Vous avez vu par vous-même qu'il sait assez bien jouer son personnage dans ces rencontres ; les larmes, les figures et les belles paroles ne lui manquent point. Il faudrait faire une espèce de roman pour vous écrire son histoire. Ses parents sont au désespoir et cherchent les moyens de le faire enfermer. » Étant revenu à Paris en 1673, il fut enfermé par lettre de cachet en diverses maisons, et, à partir de 1674, à Saint-

Lazare où il resta dix-huit ans. L'abbé Cassagne (je l'ai dit ailleurs¹), le prédicateur si moqué par Boileau, s'y trouvait aussi détenu. On leur permettait quelquefois de se voir ; un jour la conversation tomba sur Port-Royal : ils s'engagèrent de concert à écrire l'*Histoire secrète du Jansénisme*. Cet ouvrage en était au troisième livre, lorsque la mort de l'abbé Cassagne vint faire contre-temps. Cette mort eut lieu à la suite d'une dispute. L'abbé Cassagne s'emportait contre Port-Royal : M. de Brienne qui, à certains jours, dans l'espérance de sa liberté, parlait de réduire le Jansénisme en poudre, mais à qui il prenait de temps en temps de vifs retours de tendresse pour ce parti, choqué des déclamations de Cassagne, le frappa d'un coup de pincette, et l'abbé mourut de douleur de cette insulte. Il avait la folie fière. Ainsi Cassagne mourut pour avoir attaqué Port-Royal. « Il y a bien d'autres gens que lui, écrit à ce propos Brienne, à qui le Jansénisme a troublé le cerveau et renversé la judiciaire, quand ce ne serait que moi à qui il a pensé faire tourner l'esprit. » Brienne était trop épris de son projet d'*Histoire secrète du Jansénisme* pour l'abandonner. Cela l'amusait et piquait ses vieilles passions ; il y revint donc, et, comme chez lui une idée chassait vite l'autre, il changea son plan et voulut donner à son Histoire la forme de Dialogues ; ce qu'il exécuta en partie. On remarquait, entre autres, un Dialogue entre le duc de Luynes, qui médite de se retirer à Port-Royal, et Lancelot qui l'endocctrine sur les dispositions nécessaires de docilité et de soumission aveugle à ses nouveaux maîtres ; et il paraît qu'ensuite

1. Au tome II, page 52.

Lancelot lui faisait le portrait des principaux pénitents qui y étaient déjà retirés : « Ce morceau, a dit quelqu'un qui l'avait lu, est écrit avec délicatesse. Les caractères y sont très-bien soutenus, et l'auteur a trouvé le secret d'y donner une couche de ridicule sans rien outrer. » C'est l'ouvrage qui l'occupa le plus pendant sa captivité, et le seul, dans tout l'innombrable fatras qu'il griffonna alors et dont il a dressé la liste, qui mérite d'être regretté. J'ai peine à croire que l'ouvrage soit perdu; il sortira de terre quelque jour. J'ai donné autant que je l'ai pu l'idée de la manière, en citant précédemment le Portrait de Nicole, que Brienne n'aimait pas et qu'il sacrifie à M. Arnauld, son héros et son favori¹.

C'est dans les derniers temps de sa retraite à Saint-Magloire que Brienne avait préparé, sur la demande de la princesse de Conti, le *Recueil des Poésies chrétiennes et diverses*; sous ce titre de *diverses* et à l'article des *Auteurs incertains*, il comptait bien y glisser de ses vers;

1. M. Barrière a publié en 1828, sous le titre de *Mémoires inédits de Brienne*, bien des récits tirés de ses papiers; mais il ne paraît pas que l'éditeur (peu scrupuleux, d'ailleurs, selon son habitude) ait eu entre les mains ce curieux ouvrage anecdotique sur le Jansénisme; il en aurait fait un autre usage. — Si Brienne avait une prédilection pour Arnauld, Arnauld, de son côté, avait gardé un assez bon souvenir de Brienne, ainsi qu'on le voit par ce passage d'une lettre à M. Du Vaucel (4 juillet 1692): « Je crois, lui dit-il, que vous étiez à Aleth lorsque le Confrère De Brienne y alla voir le saint évêque. Vous savez aussi que, quelques années après, il eut quelque égarement d'esprit, d'où ses parents prirent occasion de le faire enfermer; et on prétend que, quoiqu'il fût tout à fait revenu en son bon sens, ils le retenaient toujours dans une très-dure captivité. C'est de que madame de Rency m'avait mandé il y a deux mois, en suite d'une visite qu'elle lui avait rendue. Mais elle me mande, par la lettre que j'en reçus hier, que Dieu l'avait tiré de cette oppression; que le roi, à qui il avait porté ses plaintes, avait voulu qu'on lui rendît justice; que son interdiction avait été levée, qu'il était remis dans tous ses droits et en pleine liberté; et elle ajoute qu'il se souvient toujours de moi avec sa cordialité ordinaire. Il faut avouer que, pendant le temps de la persécution, il avait rendu de grands services à la Vérité. » Ainsi en jugeait d'un peu loin, et de souvenir, la candeur d'Arnauld.

car, outre ses autres coups de marteau, il était fêru de la manie de rimer¹. On trouve dans le premier volume un Sonnet *sur la retraite de M. de B.*, qui est de lui sur lui-même :

Tu m'ôtes tout, Seigneur, sans que mon cœur murmure ;
Tu bornes justement mon vol audacieux ;
En me précipitant, tu m'approches des Cieux...

Ce *vol audacieux* pouvait sembler à double entente, si l'on se rappelle l'aventure du jeu, et l'auteur était bien assez folâtre pour avoir songé tout bas au calembour. Les Stances de Démon pénitent en l'honneur de la Vierge :

Qu'une âme est heureuse et contente,
Qui fait aux voluptés une guerre innocente !

sont de lui. Il aurait bien voulu, dit-on, ajouter aux trois volumes un quatrième, où le genre galant aurait pris le dessus ; ses supérieurs le lui firent supprimer.

La Fontaine, qui lui avait servi de prête-nom, ne s'en tint pas à cette première relation avec Port-Royal, et il publia en 1673 *la Captivité de saint Malc*. On se demande ce qui a pu l'amener à rimer cette historiette sacrée d'après saint Jérôme et toute en l'honneur de la virginité. La Fontaine n'était pas chaste ; M. d'Andilly ou quelque autre lui aura conseillé cet exercice comme

1. Il a même l'air, par moments, d'imputer, comme Ovide, tous ses malheurs à la rime :

Le vain plaisir de la rime
M'a seul rendu criminel ;
Ce fut le sang maternel
Qui transmet en moi ce crime.
Ma mère avait de la voix, etc.

Il dit cela dans une Epître adressée de Saint-Lazare à un abbé de La Ferté, qui était enfermé comme lui.

pénitence et comme exemple. La chasteté, lui aura-t-on dit, est toujours possible, le Ciel aidant ; et il l'aura cru durant quelques jours. C'était dur pourtant de donner ce pensum de *Saint Malc* à La Fontaine ; une idylle de Daphnis et Chloé lui aurait mieux convenu. Il a fait de son mieux, mais on s'aperçoit trop que l'ennui l'a pris en obéissant. Il y a des endroits où il semble avoir été distrait et avoir mal lu son original ¹. Les fourmis et le tableau des divers emplois dans leur petite république, qui sont l'endroit le plus cité de la pièce, sont tirés de saint Jérôme ; chez celui-ci la fourmilière est mieux amenée, moins brusquement, et se rapporte mieux aux idées du solitaire, en tant que lui rappelant l'image du cénobitisme. La Fontaine était de tous les hommes le moins fait pour s'attacher à Port-Royal ; il était adonné à la nature. Il s'est moqué d'Escobar et de son *chemin de velours*, il ne voyait dans l'évêque d'Ypres que *l'auteur de vains débats*, et dans ses partisans que des auteurs *pleins d'esprit et bons disputeurs*,

Encor que leurs leçons me semblent un peu tristes.

C'est tout ce qu'on peut décemment lui demander. *Saint Malc* fini, il se sera remis de plus belle, pour se décarémer, à quelque joyeux conte, à quelque *Pâté d'anguilles*. Il s'était laissé débaucher à Port-Royal, il

1. Ainsi quand Malc, réduit en captivité, est emmené par son maître, celui-ci, Arabe ou Bédouin, l'oblige, selon la coutume de sa nation, d'adorer sa femme et ses enfants : « Nous nous prosternâmes devant eux, » dit le texte. La Fontaine l'oublie ; il raisonne sur cet ordre donné au captif :

Si Malc s'en défendit, s'il l'osa, s'il le put,
S'il en subit la loi sans peine et sans scrupule,
C'est ce qu'en ce récit l'histoire dissimule.

L'histoire ne dissimule rien.

se laissa rapatrier à l'hôtel de Bouillon ; il reprit le chemin qui menait chez madame de La Sablière, chez quelqu'une de ces tendres et faciles enchanteresses. *Ne trouverai-je plus de charme qui m'arrête ?*... Ceux qui ont dit cela avec cet accent ne sauraient guérir, ou ils ne guérissent, s'ils en ont l'air, que lorsqu'en eux tout est fini.

J'allais oublier le plus singulier et le plus naïf de cette relation de La Fontaine avec Port-Royal. Arnauld avait parlé avec éloge de ses Fables, et le poète reconnaissant ne crut pouvoir mieux faire que de louer à son tour Arnauld dans le prologue d'un Conte qu'il lui voulait dédier ; ce Conte renfermait l'application un peu leste d'une parole de l'Écriture, et il eût d'ailleurs paru en compagnie des autres. Boileau et Racine eurent toutes les peines du monde à faire entendre à La Fontaine que c'était inconvenant et qu'on le prendrait de sa part pour un mauvais tour au grave docteur. Il finit par supprimer Conte et prologue. — Il voulait dédier un Conte léger à Arnauld, par l'effet de la même inadvertance qui lui faisait dédier *Philémon et Baucis* au duc de Vendôme.

Quoi qu'il en soit, nous avons rencontré et croisé le bonhomme un moment, et c'est plus que nous ne pouvions espérer dans notre voie étroite. Des grands poètes du règne de Louis XIV, il n'y a que Molière dont je ne puisse saisir de relation directe avec Port-Royal ni avec aucun de nos Messieurs ; j'ai dû imaginer, pour lui, une rencontre tout idéale ¹. Racine et Boileau nous reviennent de droit ; ils auront leur jour, et très-prochain.

1. Tome III, page 264.

L'histoire de Port-Royal, en ces années calmes et prospères, peut se renfermer dans celle des personnes amies et protectrices qui contribuèrent à procurer ou à décorer ce repos. Je les rangerai ici selon l'ordre de leur mort : — la princesse de Conti (1672); — la duchesse de Liancourt (1674); — madame de Sablé (1678); — madame de Longueville (1679). J'y entremêlerai même, au passage, quelques autres noms.

La princesse de Conti (Anne-Marie Martinozzi), qui se détache entre toutes les nièces de Mazarin et qui fait un si frappant contraste avec ses brillantes cousines les Mancini (si l'on excepte madame de Mercœur), est une digne et vertueuse personne, envers qui tout ce qu'on en rapporte ne peut inspirer que le respect et l'admiration. Elle arriva à la religion sévère de Port-Royal par l'initiation de M. d'Aleth, son voisin de Guyenne et de Languedoc, dont le prince de Conti fut successivement gouverneur. Elle résista assez longtemps et s'arrêta indécise à l'entrée de cette voie de la pénitence, où son époux l'avait précédée. Depuis que les Mémoires de Daniel de Cosnac ont paru, on connaît bien et trop bien l'intérieur de ce prince vif et spirituel, mais capricieux, versatile, à la merci de sa fantaisie présente, toujours excessif, malicieux, plus puéril qu'un enfant et toujours gouverné, — gouverné par sa sœur madame de Longueville comme par une maîtresse, puis par tel ou tel de ses domestiques (dont était Cosnac), puis par son confesseur et directeur. Après qu'il eut quitté le parti de la guerre civile et fait sa paix à Bordeaux (juillet 1653), la seule vue d'une armée qu'il vit parader dans une plaine en sortant, lui donna envie de

laisser son avenir ecclésiastique pour devenir général et lui fit adopter avec ardeur l'idée, que lui insinua Sarrasin, d'épouser une des nièces du cardinal, afin de se le rendre tout favorable. Des deux nièces alors disponibles (mademoiselle Martinozzi et Olympe Mancini, depuis comtesse de Soissons), il lui importait assez peu laquelle on demanderait pour lui, « ne voulant, disait-il, épouser que le cardinal. »

Cependant lorsque, arrivé à Paris (16 février 1654), il eut vu celle qui allait devenir sa femme, il parut satisfait. « Elle était belle et bien faite ¹. » L'idée que Cosnac nous donne de la princesse à ce moment n'est pas contraire au portrait que font d'elle nos auteurs, d'un point de vue bien opposé. Selon ce qu'on lit dans une Relation assez particulière de sa conduite et de ses sentiments ², elle n'était en ce temps-là et ne fut durant quelques années encore qu'une *honnête païenne*, fière même quand elle acquérait le renom de modeste, visant au bonheur et à la considération ici-bas, et tout appliquée à se faire estimer et respecter. Destinée d'abord à épouser le beau M. de Candale, elle l'aurait préféré au fond de son cœur de jeune fille au prince de Conti, de qui, s'il n'avait pas été prince du sang, on aurait dit qu'il était bossu : pourtant la grandeur de l'alliance la consola vite, et elle ne regretta rien. Elle fut, peu après son mariage, courtisée par Vardes qui donna quelque ombrage au prince, mais qui en fut pour ses frais. Elle parut un jour l'objet des galanteries un peu vives du jeune roi ; mais elle se conduisit en plein bal avec lui de telle sorte qu'elle le découragea nettement, au

1. Mémoires de la grande Mademoiselle.

2. Dans le *Supplément au Néerologe* (1785), pages 324-394.

risque de mécontenter son oncle qui n'aimait les éclats en aucun sens et qui l'obligea à des excuses. On ne dit pas au juste par quel genre de froideur ou d'impolitesse elle avait pris sur elle de répondre aux avances du jeune Louis XIV. Le prince de Conti à cette nouvelle, amoureux et jaloux, écrivit des frontières d'Espagne où il commandait, qu'il voulait absolument avoir près de lui sa femme. Elle l'alla rejoindre en Languedoc sur la fin de cette année 1654 ; elle avait alors dix-sept ans.

Ce fut l'année suivante, à Pézenas où il s'était rendu pour présider les États de Languedoc, et pendant une indisposition qui le retenait au lit (rongé, comme il était, de débauche), que le prince de Conti, recevant la visite de M. d'Aleth, se sentit saisi d'une sainte frayeur de ses déportements passés, et il crût entendre au dedans de lui une voix qui lui disait : « Voilà l'homme auquel il faut que tu t'abandonnes, pour te convertir à Dieu tout de bon. » Et il s'en ouvrit au prélat dès le soir même, se déclarant disposé à faire tout ce qu'il lui voudrait prescrire. Certes ce qu'on sait du prince de Conti ne le rend pas un homme estimable, et il est impossible, quand on a lu dans les Mémoires du temps tout ce qui le concerne et qui n'est que trop manifeste, de ne pas concevoir de sa personne une idée voisine du mépris. Mais puisqu'il lui fallait être gouverné par quelqu'un et qu'il n'avait été jusque-là qu'un faible, méchant et criminel enfant, c'était tout de choisir, pour se gouverner, un saint et vertueux homme comme Pavillon, au lieu de ces intrigants domestiques auxquels il avait été en proie, un Cosnac, un Sarrasin et autres plus ou moins spirituels syco-

phantes qui se jalousaient réciproquement. Ces merveilleux changements qu'on proclame l'effet de la Grâce, et dont nous avons déjà cité tant d'exemples, ont sans doute leur raison d'être dans l'organisation même. Ce n'est peut-être, en définitive, que le même ressort secret qui poussé à bout, et les circonstances intérieures et extérieures venant à changer, retourne subitement une âme, lui fait faire volte-face comme à la baguette et à l'improviste, et la remet en bataille dans un ordre en apparence tout différent. Mais n'analysons pas trop ce qui a produit visiblement le bien. Le prince de Conti, aux mains de son nouveau médecin moral, va se métamorphoser rapidement et, au lieu de ses méchancetés précédentes, donner de bons, de louables fruits. Je n'appelle point de ce nom ses Lettres sur la Grâce, adressées au Père De Champs, son ancien professeur, et qui sentent le régent de théologie. Je laisse le rigoureux Traité qu'il fit contre la Comédie en expiation de l'avoir trop aimée et qui sent le moine : ce sont des petitesesses et des excès dont un Bossuet lui-même n'est pas exempt. Chacun, d'ailleurs, sait son danger moral et y pourvoit comme il l'entend. M. Pavillon, cet homme hautement éclairé jusqu'en ses étroitesse, ne prescrivit pas seulement au prince les jeûnes, les prières, l'abstention du théâtre, d'assister à la messe à genoux (humiliation bien sensible), il ne lui permit pas seulement le cilice et la discipline dont l'apprenti pénitent était avide et qui ne sont que la partie grossière du châtiment : il exigea par degrés les restitutions intelligentes, efficaces, les réparations des rapines, des dévastations et aussi des scandales. Enfin, pour parler notre langage, s'il en fit un pénitent exem-

plaire et presque public, c'est qu'il n'en fallait pas moins pour refaire de lui un honnête homme. Il lui recommanda, quand il serait à Paris, de s'adresser à M. de Ciron, chancelier de l'Université de Toulouse, qui se trouvait alors à l'Assemblée générale du Clergé, et de recevoir de lui les conseils les plus urgents et quotidiens ; car ce n'était pas une âme qu'on pût perdre de vue un seul instant. Cette direction que M. de Ciron exerça et parut usurper, en ces années de séjour à Paris, auprès des personnes du plus grand monde, et qui semblait se rattacher plus ou moins aux principes et à la cause de Port-Royal, déplut au cardinal Mazarin et à la reine, qui furent sur le point de le faire mettre à la Bastille. On se contenta, en 1657, de le renvoyer et de le confiner à Toulouse ¹.

1. Dans un manuscrit de la Bibliothèque du Roi (Rés. Saint-Germ., pag. 30, n° 3), on trouve de curieux détails sur M. de Ciron qui, bientôt après, à Toulouse, devint le fondateur de l'Institut des Filles de l'Enfance conjointement avec madame de Mondonville. C'était un homme doux, affectif, d'une spiritualité et d'une mysticité plus tendre qu'on n'est accoutumé à en trouver chez les directeurs purs selon Port-Royal, et d'une expression aussi plus exagérée. Il semble qu'il ait reçu comme un coup terrible cette charge de diriger le prince de Conti : « En vérité, écrivait-il le 12 avril 1656, voilà ce qui me manquait pour me crucifier entièrement. J'aimerais mieux être condamné à avoir le fouet de la main du bourreau que d'accepter cet emploi, si je ne croyais que Dieu l'a ordonné. Selon le sentiment présent, j'aimerais mieux la mort que cet emploi. En vérité cela m'a mis à non plus, et j'attends cette heure comme celle de la mort... En vérité, s'il m'était permis de dire mon sentiment que je veux toujours soumettre, il me semble que l'on me tire de ma vocation : car je ne suis pas appelé à de grandes choses, et mon attrait n'est qu'aux emplois des pauvres abandonnés (M. de Ciron s'était chargé, pendant la tenue de l'Assemblée de 1655, de l'instruction des laquais et des pages de l'Assemblée)... Priez pour moi, disait-il en terminant ; voilà une occasion de damnation pour moi. » On lit après cette lettre, à titre d'explication :

« Après que M. de Ciron, notre très-honoré Père, eut été prié par M. d'Aleth, qui lui en écrivit, de se charger de la conduite de M. le prince de Conti, il se prosterna contre terre dans sa chambre, où il versa une grande abondance de larmes. Et le Père Bain (c'était un prêtre grand missionnaire), entrant dans sa chambre, le trouva en cet état ; et lui ayant demandé quel malheur il lui était arrivé, il lui dit qu'il lui en était arrivé un fort grand, puis-

Quant à la princesse, elle assistait à cette conversion de son mari sans se hâter, sans y contredire en apparence, sans y adhérer au dedans. Elle avait des élé-

que M. d'Aleth, pour qui il avait une grande déférence, l'obligeait de se charger de la conduite de M. le prince de Conti...

« Notre cher et honoré Père, continue la Relation, avant que de s'embarquer à vouloir confesser M. le prince de Conti, voulut avoir une conférence avec lui. Le vendredi saint, M. le prince de Conti l'alla trouver dans sa chambre, qui était alors à l'Institution de l'Oratoire chez M. Pinette; et M. de Ciron lui dit que, pour se charger de sa conduite, il fallait qu'il fût dans la volonté de rendre les quarante mille écus de pension qu'il avait sur des abbayes, réparer les dommages et les pertes qu'il avait causés par ses troupes dans les guerres civiles, etc., etc..., et enfin qu'il confessât Jésus-Christ publiquement; ce qu'il promit de faire. Après quoi M. de Ciron s'engagea avec beaucoup de douleur à conduire son âme, comme il a déjà dit, et comme il fait voir encore par ces paroles d'une lettre qu'il écrivit le 18 avril 1656 : « Vous saurez un jour jusqu'à quel point de peine je fus abandonné le vendredi saint dans la conversation avec M. le prince de Conti, et combien de larmes je versai nonobstant la dureté naturelle de mon cœur. Mon Dieu, si ç'avait été pour mes péchés, que j'aurais de joie ! Mais que peut-il partir de nous qui ne soit corrompu, si le sang de Jésus-Christ ne le lave ! »

Aux mains d'un tel confesseur, on n'est pas étonné que le prince de Conti, qui fit de bonnes choses, en ait fait aussi de singulières. Voici, au reste, quelques autres pensées qui achèvent de qualifier l'espèce de spiritualité de M. de Ciron, et dont quelques-unes sont chrétiennement fort belles :

- « Il n'y a rien de long, de ce qui finit par miséricorde. »
- « Dieu n'aime rien tant que les humbles, par quelque voie qu'ils le splient. »
- « Cette vie est si courte que ses consolations ne valent pas la peine de les attendre, et moins encore d'être désirées... »
- « Les Chrétiens, qui sont les membres d'un Chef tout hérissé d'épines, ne doivent pas être délicats. »
- « La vie chrétienne n'est que prière, et par conséquent avec de ce qui nous manque et confession de la plénitude et suffisance de Dieu. »
- « Il vaut mieux être rendu conforme à quelque état de Jésus-Christ crucifié qu'au plus grand des attributs divins. »
- « Ceux que Dieu met dans sa gloire, sans les avoir faits participants des souffrances de Jésus-Christ, auraient dans le Ciel un sujet de jalousie, s'il était possible d'en avoir dans ce pays-là. »
- « La gloire d'être faits conformes à Jésus-Christ par la souffrance est plus à estimer que la gloire de régner avec Jésus-Christ; car dans l'une on reçoit, et dans l'autre en quelque manière on donne. »
- « Les grandes œuvres ne se fondent que par de grandes Croix qui cavent jusqu'au centre de l'âme; et la mesure de la bénédiction ne se prend que sur celle de la souffrance. »
- « Dieu fait souvent plus de bien à l'âme et aux œuvres lorsqu'il les laisse souffrir que lorsqu'il les secourt promptement. »
- « Je ne doute pas que Dieu ne veuille faire quelque chose de grand de nous; mais

ments de foi que M. Esprit ¹, par ses conversations, avait essayé de fortifier en elle : elle écoutait son beau langage, mais elle y restait froide et n'y prenait pas. On avait soin que les conférences de M. d'Aleth, celles de M. de Ciron avec le prince, se passassent chez elle et devant elle, pour qu'elle en profitât. Elle éprouvait des ennuis secrets et agissait même des luttes violentes, connues d'elle seule. A un moment, « elle fit, dit-on, des efforts pour éteindre les faibles restes de sa foi languissante, » afin d'amortir son inquiétude ; elle tâcha de ne pas croire du tout et de se faire esprit fort ou philosophe, comme nous dirions ; « mais Dieu ne permit pas qu'elle y réussît. » Des maladies précoces, triste partage qu'elle devait à son époux, lui faisaient entrevoir l'heure de l'Éternité comme plus prochaine qu'il n'est ordinaire à la jeunesse. Le prince, dont l'ardeur était désormais tournée d'un seul côté, « lui disait tout ce que la charité peut faire dire, sur la plus grande de toutes les affaires, à la personne du monde à qui elle importe le plus et que l'on aime le mieux. Elle recevait avec beaucoup de douceur ce qu'il lui disait, mais toutes ces instances ne faisaient au fond que l'importuner et l'aigrir contre la piété, » qu'elle regardait comme son ennemie et sa rivale dans un cœur où elle seule aurait voulu régner en souveraine. Enfin, un jour, « elle se trouva tout d'un coup, sans savoir comment, tournée à Dieu, persuadée des vérités de la foi, et brûlante du désir d'aller à Dieu. Elle appela le

les préparatifs de cette grandeur et de cette élévation sont dans le néant et dans l'abîme de tout ce qui est créé. Dieu n'élève qu'à mesure qu'il creuse. » (Tiré des Lettres de l'abbé de Ciron.)

1. M. Esprit, dit de *l'Oratoire*, et de l'Académie française, était attaché à la maison du prince de Conti et de son intime confiance.

prince et lui dit, comme la meilleure nouvelle qu'elle pouvait lui dire : *Je crois que Dieu m'a changée. Je vous prie de m'envoyer M. l'abbé de Ciron.* » — Elle avait dix-neuf ans; c'était en 1657.

Elle avait beaucoup à combattre et à prendre sur ses inclinations. Elle était fière et croyait que bien des occupations étaient au-dessous d'elle¹. Elle n'était pas naturellement libérale et tenait quelque peu en cela du sang de Mazarin. Une anecdote, racontée par Cosnac sur sa rigueur à exiger le paiement d'une dette de jeu, le prouve². Elle eut donc à mener rudement sa guerre intérieure; mais, à partir de ce moment, elle ne fit qu'avancer dans les voies de la piété et ne regarda plus en arrière.

Je ne veux rien embellir. Le détail de cette conversion, de ces confessions (et nous en avons des pièces écrites, tant du prince que d'elle), nous paraîtrait bien

1. La princesse de Conti, à la bien regarder, n'est point une personne du monde français; elle est plus âpre, plus primitive, Italienne de pure race. En plus d'un cas on la voit manquer à la politesse. Dans une lettre de madame de Longueville à madame de Sablé, ce défaut de savoir-vivre est nettement indiqué; madame de Longueville vient de parler d'un retard qu'elle met, bien malgré elle, à répondre à quelqu'un et qui lui donne l'apparence d'un tort, et elle ajoute : « Je suis quasi aussi honteuse de ce que vous me mandez de la princesse de Conti vers madame de La Meilleraye. Elle ne fait pas cela par dessein de malquer aux gens, mais il est vrai qu'elle ne sait point comment il faut procéder avec le monde. Je n'avais pas osé parler de cela. Quand vous verrez madame de La Meilleraye, dites-lui bien, s'il vous plaît, que je suis bien fâchée que ce procédé ait été tenu vers elle par une personne qui m'est si proche... » — Ce n'est pas de la princesse de Conti qu'on eût pu dire comme de madame de Sablé « que la politesse était répandue en tout son procédé, dans les petites comme dans les grandes choses. » — A son plus haut moment de sainteté, nous la verrons laver la tête à Bourdaloue.

2. On n'a aucune raison de douter de l'exactitude des récits de Cosnac, homme d'intrigue, positif, pétulant et assez naïf, qui ne paraît pas soupçonner le plus ou moins de moralité dans aucun des actes qu'il raconte. C'était un des remords du prince de Conti pénitent d'avoir contribué à faire un tel homme évêque, et il avait bien raison.

chétif et bien misérable ; il n'est pas beau d'étaler cette cuisine médicinale des âmes. On guérit comme on peut ; l'essentiel, au moral, est que le résultat soit bon.

Le prince de Conti, en se convertissant, n'avait changé que de direction, non de caractère. Il était excessif comme auparavant. On a une suite de ses lettres à M. de Ciron (1656-1664). Il venait d'être nommé, en 1657, au commandement de l'armée d'Italie. Dans une lettre datée de Lyon du 15 mai, il écrit à son confesseur : « Il y a des comédiens ici qui portaient mon nom autrefois (troupe de M. le prince de Conti), je leur ai fait dire de le quitter et vous croyez bien que je n'ai eu garde de les aller voir. » Pauvre troupe de Molière ! elle paye les frais de la pénitence. — Le 20 juillet, du camp devant Alexandrie, il se reproche d'avoir montré sa bravoure devant l'armée : « J'ai un intérieur si flétri que je n'y connais plus rien du tout ; je ne sais plus ce que c'est qu'humilité. » Un tel général était homme, en effet, à se faire battre par humilité. — Après la levée du siège d'Alexandrie, il écrit (24 août) de Moncalvo une lettre très-dévote, qui finit par ces mots : « Je vas faire pendre des gens qui ont pillé une église. »

Nommé gouverneur de Languedoc en 1660, il s'appliqua à réformer son gouvernement, à y introduire le bon ordre. Sans cesse il se reproche de n'en pas faire assez ou de ne le faire que par orgueil encore, pour avoir l'approbation des gens de bien. Il ne croit jamais avoir assez mis le pied sur cet amour-propre qui, comme le vif-argent, ne se dispersé que pour se rejoindre tout aussitôt. Au milieu de subtilités sans fin et du jargon mystique, il y a de l'esprit dans ces lettres et de la dis-

inction morale, mais bien des misères et des choses pitoyables pour tout autre que pour un chrétien pratique. Il eut aussi, dans sa nouvelle conduite, des excès dont les autres se ressentirent. Il était toujours l'homme des extrêmes. Du temps de ses déportements il avait enlevé à un conseiller de Bordeaux sa femme, dont il était amoureux¹ ; on lui ordonna d'écrire à ce conseiller une lettre d'amende honorable, et il s'exécuta humblement. A un autre gentilhomme à qui il avait fait violence à Bordeaux, il s'empressa de restituer une grosse somme d'argent ; mais il ne put lui rendre avec ses écus son bon sens, car le pauvre gentilhomme en avait perdu la tête. Depuis qu'il était converti, il voulait tout bien faire et que les autres l'imitassent. Il faisait violence encore, dans l'autre sens ; il pratiquait le *Coge intrare*. Son zèle effrayait bien des gens à l'entour. Racine, très-jeune alors et dans sa première dissipation, écrivait d'Uzès, où il était allé voir son oncle (25 juin 1662) :

« M. le prince de Conti est à trois lieues de cette ville, et se fait furieusement craindre dans la province. Il fait rechercher les vieux crimes, qui sont en fort grand nombre. Il a fait emprisonner bon nombre de gentilshommes, et en a écarté beaucoup d'autres. Une troupe de comédiens s'étaient venus établir dans une petite ville proche d'ici ; il les a chassés, et ils ont passé le Rhône pour se retirer en Provence. On dit qu'il n'y a que des missionnaires et des archers à sa queue. Les gens de Languedoc ne sont pas accoutumés à telle réforme, mais il faut pourtant plier. »

De telles réformes à la dragonne entraînaient bien des hasards.

La princesse de Conti suivait, à sa manière, la voie où la précédait le prince ; elle y marchait avec un peu plus de lenteur et aussi avec plus de gravité. Les lettres

1. Madame de Calvimont.

qu'on a d'elle à M. de Ciron, sont de pure mysticité, peu agréables. En oserai-je donner un échantillon ?

« *Fabiole* (c'est elle) est ici, qui se porte présentement tout à fait bien. Elle vous prie de lui permettre de se servir de la ceinture que vous avez donnée à *Paulin* (le prince), comme aussi de ce remède si utile contre le chagrin (c'était la discipline après le cilice). Cela ne lui fera point de mal, car elle est à cette heure en parfaite santé. Souvenez-vous que vous êtes le médecin de son âme; songez seulement à la traiter et à la guérir. Il y a assez d'autres médecins qui ne pensent que trop à la santé de son corps; ceux-ci, quand il s'agit d'appliquer leurs remèdes, se mettent fort peu en peine des petites incommodités que l'âme en peut recevoir. Faites-en de même; vengez-vous d'eux en faisant comme eux; appliquez vos remèdes aux âmes sans vous mettre en peine de ce qui arrivera à des corps. Au moins tenez cette conduite à l'égard de *Fabiole*, car elle vous en prie¹. »

Et dans une autre lettre :

« J'entendis encore hier soir une seconde interrogation (une espèce de voir mystique intérieure) : si je ne voulais pas être comme sainte Thais dans un trou pour le reste de mes jours ? Il me semble que la réponse de mon cœur fut qu'oui. Mais je me souvins aussitôt que ce ne sont point ces choses extérieures qui nous sanctifient, mais la volonté de Dieu sur nous bien connue et bien suivie. »

De ces confidences secrètes et qui étaient faites pour être ensevelies, je reviens aux traits apparents.

En 1664, elle accompagna son mari à Aleth, dans une retraite qu'il y fit sur la fin du Carême². Comme les femmes ne logeaient jamais dans la maison épiscopale, elle demeura dans la Communauté des Filles régentes, d'où elle se rendait tous les jours à l'évêché pour y entendre des instructions en commun avec le prince. « C'est pendant cette retraite que M. Pavillon s'entretint à fond avec eux de l'obligation de réparer les dommages dont le prince avait été la première cause durant

1. Je ne pousse pas la citation jusqu'à l'endroit où elle en vient à parler de sa misérable carcasse. Je l'ai dit, j'en ai prévenu, rien en tout ceci n'est agréable.

2. Vie de M. Pavillon (1738), tome I, pages 260-333.

les guerres civiles, et de restituer les biens ecclésiastiques, dont il avait étrangement abusé pendant qu'il en avait joui. » Les difficultés de tout régler et répartir dans un esprit de lumière et de parfaite équité « se trouvaient considérablement augmentées par la mort toute récente du cardinal Mazarin, qui leur laissait de grands biens, dont l'origine était plus que suspecte. »

Je touche ici au côté fructueux, incontestable, de cette direction salutaire :

« Comme on ne put pas tout faire en même temps, M. d'Aleth, en homme éclairé, ordonna premièrement la restitution des dommages causés dans les guerres civiles aux pauvres du Berry et de quelques autres provinces, *en prenant toutes les précautions nécessaires pour connaître les familles qui avaient le plus souffert* ; après quoi, il marqua en détail de quelle manière le prince devait rendre à l'Eglise ce qu'il en avait injustement reçu, en ne vivant pas ecclésiastiquement. »

Quant aux grosses sommes que la princesse avait reçues du cardinal Mazarin et qu'il importait de purifier par le bon usage, elle désirait vivement d'abord qu'on les employât à la décoration de l'église de l'Ile-Adam et à la fondation d'un couvent de Carmélites, où elle pourrait de temps en temps faire des retraites. C'était encore là, sous forme spirituelle, une dévotion magnifique et flatteuse à la personne qui s'en faisait une perspective. M. Pavillon s'y opposa, et ne craignit point de contrarier ces premières idées de perfection de la princesse ; il espérait, disait-il dans une lettre, « que Madame aurait la bonté d'excuser sa rudesse, en considérant qu'il ne pouvait partir d'un esprit nourri dans ces montagnes que des fruits sauvages et amers à la nature. » Son avis était d'employer moins en beau et plus chrétiennement les sommes à des œuvres pra-

tiques applicables aux personnes du sexe dans les provinces, et il énumérait en détail quelques-unes de ces œuvres de charité.

Un des principes essentiels de la direction de M. d'Aleth consistait à réprimer le penchant qu'il rencontrait tant chez le prince que chez la princesse, et qui les portait à renoncer à leurs charges publiques pour se réfugier dans les voies d'une spiritualité individuelle et contemplative : une telle conversion eût été trop commode, et la paresse y eût trouvé son compte : il les obligea donc à rester dans leur rang, dans leur office de prince et de princesse, afin d'être les réparateurs exacts des désordres qu'eux ou les leurs avaient commis, et de devenir proprement les intendants de la fortune des pauvres. — Voilà le bienfait capital, immense, et qui rachète la petitesse de bien des moyens¹.

En 1662, le prince et la princesse firent une seconde retraite à Aleth, vers le temps de Pâques. C'est pendant cette retraite que la princesse, se sentant plus touchée que jamais des instructions qu'elle entendait, dépêcha un de ses gardes à Paris pour y vendre toutes ses pierres (jusqu'à la valeur de soixante mille écus); elle avait hâte de commencer les restitutions parmi les pauvres de Berry, de Champagne et de Picardie, où il y avait famine.

Fontaine parle d'une circonstance qui n'est pas autre que celle-là, où elle fit vendre, pour en donner le prix aux pauvres, un très-beau collier de perles : « Il est

1. On a dans le traité des *Devoirs des Grands*, par le prince de Conti, un résumé de la doctrine et de la direction de M. Pavillon à son égard. Ce résumé n'a que le tort, par le manque de particularités et d'exemples, de ressembler à un lieu commun.

vrai qu'en le donnant et le regardant pour la dernière fois, elle jeta un petit soupir¹. »

On indique une troisième retraite que les deux époux firent encore, au printemps de 1665. Le prince de Conti étant mort à sa terre de La Grange, près Pézénas, le 21 février 1666, la princesse, âgée alors de vingt-neuf ans, devint le modèle des veuves chrétiennes. Elle justifia de plus en plus ce nom de *Fabiole* qu'elle prenait dans sa Correspondance intime². Elle continua, sur les conseils de M. Pavillon, d'opérer les restitutions convenues jusqu'à la somme de huit cent mille livres. Esclave de l'équité, quand elle avait une affaire devant les juges, elle ne les sollicitait que pour qu'ils se gardassent bien d'apporter aucune prévention en sa faveur. Elle s'appliqua à élever chrétiennement ses fils, qui répondirent si peu à ses vœux, et qui ne firent honneur à notre ami M. Lancelot que par leur esprit. Elle vivait le plus qu'elle pouvait à sa terre du Bouchet, et regrettait que les devoirs de son rang l'obligeassent à en sortir. On voit, d'après quelques-unes de ses consultations à M. d'Aleth, à quel point elle craignait de blesser par les moindres paroles la vérité, en restant comme elle l'était *dans le commerce*, c'est-à-dire dans la société et à la Cour. Elle ne fléchissait point, quand il s'agissait de rendre témoignage pour les justes et les absents dont

1. « Leur misère (des pauvres) est si extrême en tout ce royaume, que les plus durs en sont épouvantés et tout transis. On fait à Paris de grandes aumônes. Depuis trois jours, madame la princesse de Conti a envoyé aux dames qui ont soin des pauvres son collier de perles de quarante mille francs, et des pierreries, qui font l'un et l'autre plus de cent mille francs, outre ce qu'elle donne en la province où elle est. » (Lettre de la mère Agnès, du 14 mai 1662.)

2. Fabiole était une sainte veuve romaine, de naissance illustre, dirigée par saint Jérôme.

on médisait. Bourdaloue ne nous apparaît de loin et aujourd'hui que comme le plus grave et le plus modéré des prédicateurs ; à ses débuts pourtant et dans son premier éclat, en 1670, il choqua par son éloquence bien des personnes : sous ses définitions générales et ses peintures de moraliste, on cherchait souvent des noms propres, et l'on n'avait pas de peine à en trouver. Un jour, sous prétexte de la *médisance*, il s'attaquait à Pascal ; un autre jour, sous le titre de la *sévérité évangélique*, c'était à M. de Tréville. « Le Père Bourdaloue, célèbre par ses prédications, et plus célèbre encore, s'il se peut, par son zèle amer et par ses emportements... : » c'est ainsi qu'on s'exprime dans un Mémoire qui devait être présenté au roi, en ces années, par madame de Longueville, pour se plaindre des infractions partielles à la Paix de l'Église. Une fois, dans un sermon sur la *sévérité de la pénitence*, prêché le quatrième dimanche de l'Avent, en 1670, Bourdaloue parut faire une allusion directe aux Jansénistes, en signalant « ces hommes zélés, mais d'un zèle qui n'est pas selon la science, ces esprits toujours portés aux extrémités, qui, pour ne pas rendre la pénitence trop facile, la réduisent à l'impossible et n'en parlent jamais que dans des termes capables d'effrayer. » La princesse de Conti, présente, témoigna hautement qu'elle n'était point édifiée de ce passage. Bourdaloue, après le sermon, crut devoir aller lui donner des explications, dont elle ne se montra que médiocrement satisfaite.

Telle fut la respectable personne qui mourut, frappée d'apoplexie, le 4 février 1672, à l'âge de trente-cinq ans. Sa perte excita un regret universel. Le roi fit son panégyrique en disant qu'elle était plus considérable

par sa vertu que par la grandeur de sa fortune. Port-Royal eut, dans ce haut rang, des amies et protectrices plus agissantes, plus promptes à s'entremêler et à se mettre en avant; il n'en eut point de plus solide et de plus inébranlable. C'est elle et sa belle-sœur madame de Longueville que madame de Sévigné avait particulièrement baptisées *les Mères de l'Église*; mais on souriait moins en disant cela de la princesse de Conti qu'en le disant de l'autre princesse. — Son cœur fut porté aux Carmélites de la rue Saint-Jacques; ses entrailles furent enterrées dans l'église de Port-Royal des Champs.

La duchesse de Liancourt, qui mourut en 1674, était aussi une amie très-sérieuse, très-solide, quoiqu'elle n'eût pas ce degré de sainteté ni de grandeur. Elle était Jeanne de Schomberg, d'origine allemande par le côté paternel, fille du maréchal de Schomberg, grand-maitre de l'artillerie et surintendant des finances, et sœur du second maréchal de ce nom. Elle reçut de son père une éducation soignée et assez forte; elle avait des belles-lettres et des talents: elle y unissait beauté et grâce. « Elle était fort brune (être *brune* était réputé alors un défaut), mais fort agréable, ajoute-t-on, fort spirituelle et fort gaie. » Elle avait dû épouser d'abord un fils de Sully. Ce mariage ayant manqué par la disgrâce et la retraite de l'illustre surintendant, elle fut mariée malgré elle au comte de Brissac qui lui répugnait, et avec raison. Elle s'opposa bel et bien, durant la nuit des noces, à la consommation du mariage, qui fut rompu juridiquement (1618). C'est peu après qu'elle épousa (1620), à vingt ans, M. de Liancourt qui en avait vingt-deux,

beau, bien fait et galant. Sur la rupture de ce premier mariage déclaré nul, Tallemant dit que madame de Liancourt « a toujours eu tellement devant les yeux cette espèce de tache, que cela l'a toujours fait aller bride en main. » Nos auteurs se contentent de dire que « sa modestie et sa pudeur étaient si grandes, que, jusqu'à la fin de sa vie, elle n'aurait pas voulu parler seule à quelque homme que ce fût, sans que la porte demeurât ouverte, ou qu'il y eût une troisième personne. »

M. de Liancourt, qui n'était doué d'aucune qualité supérieure et qui finit bonnement par être le plus respectable seigneur de sa paroisse, avait commencé par avoir tous les agréments et tous les travers de la jeunesse de son temps. Il était brillant et à la mode. On le rencontre en liaison étroite avec le poète Théophile, et chose remarquable ! ce poète, qui passe généralement pour libertin et qui n'avait pas volé sa réputation, a ici le rôle d'un censeur qui prêche et morigène. Il voudrait retirer le jeune seigneur son patron et son ami de quelque passion peu digne, dans laquelle il le voit s'amollir et s'oublier : « On ne se peut passer, lui dit-il, du soin de sa condition. Remarquez en la vôtre combien vous êtes reculé de votre devoir, combien le soin que vous avez est indigne de celui que vous devez avoir ; quel est le lieu où vous faites votre cour, au prix de celui où vous la devez faire ? quelles sont les personnes que vous aimez, au prix de celles qui vous aiment ? » N'allons point faire toutefois à M. de Liancourt un tort de ce qui est une marque de sa bonne et généreuse nature, d'avoir été aimé de Théophile, d'avoir goûté ses vers, de lui avoir inspiré dans son exil quelques accents bien

sentis ¹. Il ne se ménagea point en sollicitations et en démarches pour le sauver durant sa prison.

M. de Liancourt était brave et plein d'ardeur. Il se distingua à la tête de son régiment de Picardie en plus d'un assaut. Il avait le goût des duels, et un appel qu'il fit jusque dans la chambre du roi, au mépris des édits, lui fit perdre une charge à la Cour. Sa femme eut à souffrir de ses légèretés et infidélités d'époux ; comme elle l'aimait, elle prit patience et attendit doucement durant des années : tout son vœu était de le ramener à elle et au devoir. On raconte qu'un jour, un mémoire pour une parure donnée à une indigne rivale vint entre ses mains ; elle paya en silence et dissimula une offense si sensible. Son époux, qui sut la méprise, commença à l'en admirer et à être touché. C'est pour lui, c'est pour lui tendre un piège qu'elle crut innocent, qu'elle embellit sa terre de Liancourt en Beauvoisis avec une grande magnificence et un luxe presque royal de jardins et de jets d'eau. Elle savait qu'en faisant ainsi, elle entraînait dans ses inclinations à lui ; elle s'appuyait sur les unes pour vaincre les autres. Elle traçait elle-même les dessins d'embellissement qu'elle variait avec goût, car elle savait peindre. « Comme elle avait l'esprit inventif, dit la Relation, elle fit son plan de telle sorte, qu'il n'y avait rien alors dans le royaume qui pût approcher de ce qu'elle avait imaginé. Elle se trouva capable de donner de sa main les dessins des jardins et des machines. Elle entreprit et conduisit ce grand ouvrage, et y réussit de sorte qu'il n'y a pas encore à présent un jardin en France, hors les maisons

1. En une de ses *Élégies* adressée à M. Des Loges.

royales, d'un goût plus grand ou mieux entendu. » Rapin, le Delille du temps, a célébré dans ses *Jardins* la Nymphé de Schomberg et les mille détours de son onde :

Et quam mille modis Schombergia duxerit undam
Nympha, loci custos.....

La Fontaine, dans sa *Psyché*, nommé

Vaux, Liancourt et leurs Naiades ¹.

Elle tâchait qu'en même temps sa maison ne fût jamais vide de gens d'esprit et de probité, capables de plaire au maître et de lui faire goûter un honnête loisir.

Dans une maladie contagieuse de M. de Liancourt, elle s'enferma avec lui pour le soigner ; elle marqua le même dévouement, quand il fut attaqué de la petite vérole : elle gagnait petit à petit dans son cœur. Mais ce ne fut que dans une maladie qui lui survint à elle-même et où il craignit de la perdre, qu'elle acheva de le conquérir. Il y avait dix-huit ans que durait cette lutte de constante et ingénieuse tendresse. M. de Liancourt se rendit enfin à ses désirs, et, vers l'âge de quarante ans, il adopta une vie régulière qui peu à peu devint une vie demi-pénitente et sainte. M. d'Andilly, M. Arnauld, et nos Messieurs, à mesure que l'un et l'autre époux s'éclairèrent dans la piété, étaient mêlés plus avant à leur conseil et à leur conduite. M. de Liancourt allait, avec M. d'Andilly, visiter M. de Saint-Cyran prisonnier à Vincennes, et il fut averti, ainsi que son ami, de rendre ses voyages moins fréquents. — Le Père

1. On peut lire une *Description de la Maison de Liancourt*, en vers, des plus pompeuses et des plus plates, dans le *Recueil de Pièces en prose, les plus agréables de ce temps...* (Sercy, 1662), cinquième partie.

Des Mares, l'abbé de Bourzeis, devinrent avec le temps les hôtes familiers de Liancourt.

Cette réunion des époux chrétiens dura encore trente-six ans, depuis la réconciliation entière. L'on put dire de madame de Liancourt en toute vérité : « Tous ceux qui l'ont connue ont toujours admiré sa conduite à l'égard de son mari, et l'ont regardée comme un modèle accompli de l'amitié conjugale la plus sage, la plus chrétienne, la plus honnête, la plus appliquée et la plus agréable que l'on ait vu de nos jours dans aucun mariage. »

De son côté, M. de Liancourt, une fois qu'il connut son trésor, se montra de plus en plus digne de le posséder. Il le prouva bien dans une seconde maladie très-grave dont fut atteinte madame de Liancourt, trois ou quatre ans après la première. Comme il s'était formé autrefois une très-belle collection de tableaux, « il fit vœu d'en vendre pour cinquante mille écus et d'en donner le prix aux pauvres, soit que Dieu lui conservât par miséricorde le secours qu'il lui avait donné dans cette vertueuse compagne, soit qu'il le lui ôtât par justice. C'était un vœu de reconnaissance et de soumission tout ensemble. Dieu lui rendit sa compagne, et la lui conserva durant trente-deux ans. »

Madame de Liancourt n'eut qu'un fils, assez mal marié ¹, qui fut tué jeune au siège de Mardick et qui laissa une fille unique, mademoiselle de La Roche-Guyon, née après la mort de son père. Elle fut mise à

1. A mademoiselle de Lannoi, qui fit parler d'elle. — Madame de La Roche-Guyon, devenue veuve, épousa en secondes nocces le prince d'Harcourt, depuis duc d'Elbeuf. Du temps qu'elle était madame de La Roche-Guyon, quelqu'un lui disait qu'il devait lui être bien agréable de passer l'été dans un aussi beau lieu que Liancourt; elle répondit : « Il n'y a point de belles prisons. »

Port-Royal¹, et, au sortir de là, mariée à M. de Marsillac, fils de M. de La Rochefoucauld. Le cardinal Mazarin l'avait demandée pour un de ses neveux; il offrait de grandes charges et de gros avantages au duc et à la duchesse : celle-ci, dont le faible fut longtemps, dit-on, d'avoir le tabouret et qui l'avait depuis 1648, serait devenue dame d'honneur de la reine. Ils refusèrent l'alliance et de se rengager à la Cour. Il faut tout dire; M. de Liancourt, gagné par les belles paroles de Chavigny, allait céder : ce fut la duchesse qui tint bon. C'est au sujet de cette jeune fille élevée à Port-Royal, et aussi à l'occasion de l'abbé de Bourzeis qui était logé chez lui, que le duc avait essuyé, en janvier 1655, ce refus d'absolution à sa paroisse, qui fit tant d'éclat et eut de si grandes conséquences. J'ai expliqué ailleurs² comment M. de Liancourt, par son affaire de Saint-Sulpice, fut la cause occasionnelle des *Provinciales*. Il fut cause que M. Arnauld fit sa Lettre à un duc et pair; un passage de cette Lettre fit rayer Arnauld de la Sorbonne, et le jugement de la Sorbonne fit sortir les premières *Petites Lettres*.

M. de La Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*, souriait un peu du duc de Liancourt, son digne oncle, et disait de lui : « Il dépense tout son bien en médecins, et il est toujours malade ; — en conseils de gens d'affaires, et il a toujours des procès qu'il perd ; — en bonnes œuvres, et on lui refuse l'absolution à sa paroisse. »

A Port-Royal des Champs où il s'était fait bâtir un pied-à-terre, un petit lieu de retraite avant les persé-

1. « Nous ne voyons point de dames que madame de Liancourt, qui vient souvent chez nous, y ayant mis mademoiselle sa petite-fille qui a neuf ans. » (Lettre de la mère Angélique à la reine de Pologne, du 21 mai 1654.)

2. Tome II, page 522.

cutions ¹, M. de Liancourt édifiait les gens par son extrême politesse, et les faisait sourire aussi par son ingénuité : il saluait les moindres personnes qu'il rencontrait, et le vacher même, on l'a dit, lui paraissait vénérable : « Il ouvrait les yeux et le regardait fixement en le saluant, et il faisait rire ceux qui l'accompagnaient, en leur demandant si ce n'était point un de ces Messieurs. » Quand il avait le bonheur de posséder M. Arnauld à Liancourt, il lui faisait servir de ses plus grosses carpes qu'il appelait des *monstres*.

M. de Liancourt, en se convertissant, n'avait pas tout dépouillé de son ancienne façon de galant homme. Quand il s'agit de marier sa petite-fille au prince de Marsillac son petit-neveu, à qui elle allait porter ses grands biens, les envieux essayèrent de faire rompre cette alliance sous prétexte de galanteries de Marsillac. On s'était procuré des lettres de celui-ci à madame d'Olonne; on les montra à madame de Guemené, afin qu'elle en parlât à Port-Royal et que cela revînt à M. de Liancourt. On les montra aussi au maréchal d'Albret, qui alla trouver M. de Liancourt comme son parent et son ami, et qui lui fit même voir de ces lettres. M. de Liancourt répondit : « Je m'étonne que vous, qui êtes galant, soyez persuadé que l'on rompe un mariage pour cela ; pour moi, qui l'ai été, j'en estime davantage Marsillac de l'être, et je suis bien aise de voir qu'il écrit si bien ; je doutais qu'il eût tant d'esprit. Je vous assure que cette affaire avancera la sienne. » Il restait donc de l'honnête homme au sens mondain, dans ce bon seigneur converti.

1. Tome II, page 256.

On a imprimé sous le titre de *Règlement donné par une Dame de haute qualité à M... sa petite-fille* (1698), les conseils de madame de Liancourt à mademoiselle de La Roche-Guyon. Si Fénelon dans son livre *de l'Éducation des Filles* est plus gracieux, madame de Liancourt n'est pas moins judicieuse et solide. Ce cadre de grand monde étant donné, il y avait des recommandations pratiques excellentes ; par exemple : « Ne souffrez point chez vous de visites d'hommes qui soient d'âge et de sorte à pouvoir être suspects ; et s'il y en vient durant que vous n'aurez point d'autre compagnie, ne faites aucune difficulté de faire mettre vos chevaux au carrosse, et de les quitter en leur faisant excuse de ce que vous avez affaire à sortir... » Cette petite fille si parfaitement élevée, et mariée au plus courtisan des hommes, mourut quelques années après, âgée de moins de vingt-quatre ans (1669). On a imprimé aussi un *Règlement* particulier que madame de Liancourt écrivit pour elle-même ; entre autres prescriptions positives, voici un mot qui est d'une belle âme :

« Autant de fois que je trouverai quelque chose beau ou bon, j'en ferai quelque action de grâces à Dieu intérieurement et quelque acte d'amour. »

Madame de Liancourt était si jalouse du devoir, et dans une sollicitude si continuelle de n'y manquer en rien, que la nuit, quand il lui venait l'idée d'une bonne chose à faire, elle ne se rendormait pas qu'elle ne l'eût écrite pour le lendemain sur des tablettes, et cela lui arrivait plus d'une fois dans une nuit.

Elle eut un long procès à soutenir, et plus long que sa vie, contre la maréchale de Schomberg sa belle-sœur (madame d'Hautefort), que celle-ci lui fit étant veuve.

Elle était tout appliquée à conserver avec elle les meilleurs rapports d'amitié, pendant ces démêlés de leurs gens d'affaires. Elle lui proposa d'aller ensemble solliciter les juges, pour leur témoigner qu'elles ne désiraient l'une et l'autre que d'être jugées selon la justice. Ayant eu un scrupule sur ce qu'elle s'était aperçue que son avocat était beaucoup plus habile que celui de l'adversaire, elle crut devoir en prévenir à temps sa partie. Elle retranchait des mémoires et factums tout ce qui lui paraissait trop vif et peu mesuré. En un mot, on n'est pas plus tendrement plaideuse, ni plus chrétienement, que madame de Liancourt.

Quinze jours avant sa mort, elle sentit que sa fin approchait, et comme elle était à La Roche-Guyon et non à Liancourt où devait être sa sépulture, elle dit à une personne de sa confiance : « Il est temps de porter mon corps à sa dernière demeure. Il y aura moins de cérémonie à l'y porter vivant que mort. »

En arrivant, pour la dernière fois, à cette terre si embellie, elle s'efforça de ne s'en point réjouir la vue, et quoique depuis des années elle ne fit plus que simplement l'entretenir, elle se reprochait sur cette fin d'avoir trop orné son exil, d'avoir trop aimé sa prison. Fidèle à la pensée de toute sa vie, elle s'occupait plus de M. de Liancourt que d'elle-même, s'efforçant de lui cacher tant qu'elle put la gravité de son état, et ensuite de l'y accoutumer insensiblement par ses paroles. Elle mourut le 14 juin 1674, assistée du Père Des Mares; elle avait soixante-quatorze ans. Le duc de Liancourt ne lui survécut que de six ou sept semaines. Il se reprochait de la trop aimer humainement, de la trop pleurer; il ne pouvait parler que d'elle; mais, douze

jours avant de la suivre, il cessa tout à fait d'en parler : il continuait d'en mourir. — Dans cet intervalle des six semaines, il avait été faire une retraite à Port-Royal des Champs ¹.

Ils laissèrent par testament mille livres de pension viagère à M. de Saci, et dix mille livres chacun à la maison de Port-Royal ².

1. Madame de Liancourt, depuis un an environ, y avait eu un logement à elle : « Le mercredi 20 septembre 1673, M. de Saci bénit la chambre de madame de Liancourt, celle de mademoiselle de La Roche-Guyon, etc., etc. » (Journal de Port-Royal.) — Cette mademoiselle de La Roche-Guyon devait être la fille de M. de Marsillac, qui mourut en 1676, à l'âge d'environ quinze ans, l'arrière-petite-fille de madame de Liancourt.

2. Ce n'est pas un des moindres signes de la vertu de M. et de madame de Liancourt que l'impression profonde et durable qui resta gravée de leur mémoire dans l'esprit de M. de La Rochefoucauld (prince de Marsillac) leur petit-gendre. Ce courtisan le plus assidu et le plus rompu de la Cour de Louis XIV, qui, durant plus de quarante ans, se fit une loi de ne manquer ni un lever ni un coucher du roi, ni un changement d'habit, ni une partie de chasse, et qui n'avait d'autre religion que la faveur du maître, avait pourtant gardé de cet ancien levain de Liancourt, comme dit Saint-Simon, je ne sais quel reste de générosité qui sortait quelquefois à l'improviste, même devant le roi. Il continua de donner asile à Liancourt à quelques-uns de ces *saints persécutés*, c'est-à-dire au respectable Père Des Mares, qui y mourut (janvier 1687) et qu'il fit enterrer dans le caveau des seigneurs, auprès du duc et de la duchesse. « Il avait un tel respect pour M. et madame de Liancourt qu'il ne voulut jamais souffrir qu'on changeât rien à Liancourt de ce qu'ils y avaient fait, quoique bien des choses eussent vieilli et eussent été bien mieux autrement; et c'était un plaisir que de l'entendre parler d'eux avec l'affection et la vénération qu'il conserva toujours pour eux. »

X

Madame de Sablé ; sa distinction et ses défauts. — Ses frayeurs. — Se loge contre Port-Royal de Paris. — Monde et retraite. — Jours de souffrance sur les jardins. — Porte murée et démurée. — Les malades, les mortes ; *qui vive* perpétuel. — Bel esprit et Maximes. — Expérience morale. — L'abbé de La Victoire. — Madame de Sablé à la Paix de l'Eglise ; retenue à Paris. — Le Père Rapin et la salade. — Madame de Bregy et les compliments. — Madame de Sablé amie non convertie. — Tréville, un voisin de Port-Royal. — Sa conversion. — Sa science ; sa supériorité. — Délicatesse et dédain. — Mis en sermon par Bourdaloue. — On n'a pas plus d'esprit que lui. — Oracle de la rue Saint-Jacques ; théologien de qualité. — Relâchement et inconstance. — Ce qu'en dit Saint-Simon. — Lettre de Lassay. — Un fonds d'épicurisme.

Nous avons eu dans l'exemple de M. et de madame de Liancourt comme notre idylle de *Philémon et Baucis*, — Philémon et Baucis ayant plus de cent mille livres de rente et chrétiens, également touchants.

Il n'y a rien de touchant dans la relation de madame de Sablé avec Port-Royal. C'est une relation des plus rares, des plus compliquées et des plus subtiles, amusante ou impatientante, si l'on veut, pas autre chose. J'en ai déjà indiqué le caractère¹. Madame de Sablé

1. Tome II, pages 202, 255 et ailleurs. — Il y a plus de vingt ans que j'avais travaillé sur les papiers de madame de Sablé à la Bibliothèque du Roi et que

(Madeleine de Souvré), fille du maréchal de Souvré, marchait par les années avec le siècle, étant née vers 1600 ou même un peu auparavant. Elle ne s'expliquait sur ce chapitre de son âge qu'avec discrétion. Elle avait eu de la beauté et y joignait beaucoup d'esprit, mais des recherches sans fin et des artifices, des inquiétudes d'amour-propre dont elle ne se délivra jamais. Le *Nécrologe* de Port-Royal, si abondant d'ordinaire sur les vertus des amies et bienfaitrices, est succinct à son égard¹. On s'explique cette réticence depuis qu'on a lu plus qu'il n'était besoin dans les papiers de la marquise; elle avait tant tourmenté les bonnes sœurs de son vivant, tout en voulant les servir; elle leur avait tant fait écrire de lettres, tant arraché de compliments, d'excuses et d'explications, qu'on abrégéa les discours et panégyriques après sa mort. — Elle avait été fort galante dans sa jeunesse; elle avait prétendu donner le ton à la grande galanterie renouvelée des Espagnols et des Maures, et être aimée et servie comme pas une en France ne l'avait été jusque-là. On

j'en avais extrait des notes en vue de Port-Royal. Je continuerai, dans ce qui suit, de rendre mon impression directe et de puiser aux sources. Madame de Sablé a été l'objet d'une Étude brillante de M. Cousin : mon humble médaillon ne saurait plus avoir qu'un mérite; c'est d'être exact et d'après l'original.

1. Je parle du grand et premier *Nécrologe*, le seul qui compte en ce qui est du dix-septième siècle. Pour apprécier la maigreur et la sécheresse de l'article sur madame de Sablé, qu'on lise auparavant les articles qui concernent madame de Longueville, la princesse de Conti, mademoiselle de Vertus, madame de Liancourt : on sentira la différence. Même dans ces panégyriques funèbres, les Religieuses tenaient à ne rien dire qui ne fût vrai; en parlant de madame de Sablé, elles omettent toutes les vertus qu'elles n'avaient pas vues en elle. On la désigne comme « amie très-particulière et bienfaitrice de la maison de Paris, » et l'on parle de son *humilité* qui lui a fait choisir par son testament une sépulture dans un simple cimetière. De sa piété, de sa charité, pas un mot. — Fontaine, qui se répand et qui exulte en louanges pour toutes les autres dames patronnes et amies de Port-Royal, se tait sur madame de Sablé.

voit, d'après ce qu'en dit madame de Motteville, qu'elle avait fait école de sentimentalité et de haute élégance à son moment. M. de Montmorency (celui qui fut décapité à Toulouse), l'homme le plus à la mode d'alors, et que les femmes s'arrachaient, avait été son plus illustre servant : il s'était prêté quelque temps à ce jeu, qu'elle avait l'art de rendre encore plus pénible qu'agréable et glorieux. On voit, par des lettres de Voiture (1634-1632), qu'elle avait coqueté d'assez bon cœur avec ce bel-esprit. Dès ce temps-là, elle était ce que nous la verrons jusqu'à la fin, peureuse à l'excès et ridiculement en garde contre la contagion des maladies. Venant de parler du petit-fils de madame de Rambouillet qui était mort d'un mal pestilentiel et qu'il n'avait pas quitté, Voiture, qui écrit à la marquise, ajoute pour la rassurer : « Sachez donc que moi qui vous écris, ne vous écris point, et que j'ai envoyé cette lettre à vingt lieues d'ici pour être copiée par un homme que je n'ai jamais vu. »

Les personnes de l'ancienne société m'ont souvent parlé d'une dame qu'elles avaient connue, madame de Montbreton, si peureuse et si frappée de terreur à l'idée de contagion, qu'elle n'allait point l'été, dans les grandes chaleurs, à la messe, de peur d'y être mordue par des puces *qui seraient enragées*. Madame de Sablé était de cette force. — En même temps Voiture nous la laisse voir difficile, exigeante à l'excès, et « qui ne saurait être contente à moins d'avoir les cœurs tout entiers, » et, de plus, comme une personne à qui l'on n'oserait désobéir quand elle a donné un avis, de celles *qui commandent en conseillant*.

Le soin même avec lequel il lui écrit prouve assez le

cas qu'il faisait de son goût. Une lettre de Chapelain à la marquise, pour la remercier d'un éloge de lui, qu'il a trouvé dans je ne sais quelle préface de La Mesnardière, et dont il lui rapporte l'inspiration, parle aussi de « ce beau crédit que sa vertu et ses connaissances lui ont donné sur les esprits raisonnables (24 octobre 1639). » Car il ne faut pas oublier les qualités à côté des défauts. Les qualités de madame de Sablé consistaient, à ce qu'il semble, dans une véritable distinction et (au milieu de ces misères) une certaine solidité de l'esprit, qui faisait qu'Arnauld lui envoyait le Discours préliminaire de la *Logique*, pour la divertir et avoir son avis, et que La Rochefoucauld la consultait sur le fond et la forme de ses *Maximes*¹.

Elle avait commencé d'écrire à la mère Angélique dès le temps de la prison de M. de Saint-Cyran à Vin-

1. Voici la fin du billet d'Arnauld, par lequel il lui annonçait l'envoi prochain du Discours : « ... Je vous avoue aussi que je ne puis croire que ce soit tout de bon que vous soyez fâchée ; mais si vous l'êtes, tout ce que je puis faire pour me réconcilier avec vous, c'est de vous envoyer quelque chose qui vous divertira une demi-heure, et où je pense que vous verrez exprimée une partie de vos pensées touchant la sottise du genre humain. C'est un discours que nous avons pensé de mettre à la tête de notre *Logique*. Vous nous obligerez de nous en mander votre sentiment, quand vous l'aurez vu ; car ce ne sont que des personnes comme vous que nous en voulons avoir pour juges. Je le fais copier, et j'espère de l'avoir dans deux ou trois jours. » — Le sieur de Lestang, dédiant à madame de Sablé son traité *De la Traduction, ou Règles pour apprendre à traduire la Langue latine en la Langue françoise...* (1660), parlait d'elle comme d'une personne capable de protéger l'ouvrage, non-seulement par la grandeur de sa naissance, mais encore par l'étendue de son autorité et de son crédit : « Car je sais, disait-il, que les maîtres de notre langue vous consultent dans leurs doutes, vous font l'arbitre de leurs différends et se soumettent à vos décisions. En effet, vous êtes, Madame, la personne du monde qui savez le mieux toutes les lois et toutes les règles du discours ; qui savez le mieux exprimer avec grâce et netteté vos sentiments et vos pensées ; qui savez le mieux employer ces belles façons de parler si ingénieuses, si charmantes et si naturellement françaises, et enfin qui savez le mieux toutes ces délicatesses et tous ces mystères du style dont parle M. de Vaugelas... » Ce sieur de Lestang est un pseudonyme ; l'auteur véritable était un Provençal, Gaspard de Tende, fils naturel de Claude de Savoie, comte de Tende,

cennes (septembre 1640). Elle était de concert, en cette partie de conversion, avec madame de Guemené qui ne se soutint pas. Quant à elle, elle persévéra, si l'on entend par là l'affiche extérieure. En se logeant près de Port-Royal de Paris, dans un bâtiment qu'elle fit faire contigu et communiquant au monastère (1653), elle se créait une situation à part, et on peut se la représenter telle qu'elle fut durant des années, un pied dans le monde, un œil sur le cloître, entendant tout, à l'affût de tout, s'entremettant, se faisant le centre du bel-esprit le plus sérieux, de la théologie la plus brillante; avide des moindres nouvelles, autant que friande des livres nouveaux; intéressant désormais à elle et à son salut des solitaires, des docteurs, la fleur du désert, et retenant encore les meilleurs de ses amis d'autrefois; ayant sous la main son confesseur austère, et ne congédiant pas son cuisinier; consultant son médecin et son casuiste sur ses migraines et ses scrupules; instituant des conférences, des colloques, faisant discuter les gens devant elle dans sa chambre; se sentant assistée des prières de la Communauté en ses jours de communion, et le leur rendant par ses eaux merveilleuses et ses élixirs à tout propos, et, si elle l'avait pu, par ses gelées et ses confitures¹; ne se retranchant en définitive que ce qui ne lui était plus absolument permis. Que pouvait-il y avoir de plus flatteur et de plus considérable pour elle qu'une telle existence, à cet âge de cinquante ans passés? et à quoi cet amour-propre raffiné, cet amour de sa santé, de sa personne et de son âme (le tout ensemble), cette curiosité de son esprit, et

1. Madame de Sablé était la personne de Paris qui entendait le mieux la confection des potages.

cette peur de l'ennui et de l'oubli, cette peur de la mort, auraient-ils pu mieux s'employer désormais et se divertir ? à quoi ces mille sentiments et caprices combinés et pétris en elle auraient-ils pu mieux trouver leur compte et, j'ajouterai, leur sûreté ? Comme aux plus beaux jours de M. de Montmorency, elle avait sa manière de cour, elle avait son tourbillon. Son *moi* (pour parler comme Nicole) ne s'était jamais senti plus ramifié et plus multiple, plus enraciné dans autrui, plus chatouillé, irrité, soigné, occupé. On ne lui avait jamais plus rendu¹.

1. La lettre suivante, qu'elle crut devoir écrire au cardinal Mazarin, prouve au moins que si, dans cette dernière retraite, madame de Sablé n'intriguait pas en matière de politique, elle n'avait cessé de recevoir et d'entretenir tous les amis mondains à qui il prenait envie de la visiter. La date de cette lettre se rapporte au moment du plus grand succès des *Provinciales* et à l'agitation qu'on se donnait autour de Port-Royal pour recruter des partisans :

Madame de Sablé au cardinal Mazarin.

« Novembre 1656.

« Monseigneur,

« Je crois que dans une aussi grande surprise qu'en (qu'est) celle que j'ai sur ce que mon frère (le commandeur de Souvré) m'a dit de la part de Votre Éminence, elle aura bien la bonté de me permettre que je m'adresse à elle-même pour me plaindre de mon malheur, de ce que, ne songeant plus qu'à faire mon salut et en ayant donné des marques si publiques par ma retraite et par le lieu que j'ai choisi, si éloigné du commerce ordinaire de la Cour, on n'a pas laissé de donner quelque ombrage à Votre Éminence, pour l'obliger à faire réflexion sur les gens qui me viennent voir. En vérité, Monseigneur, je ne puis comprendre comment certaines personnes qui rendent de mauvais offices seulement pour en tirer de l'avantage ont pu si hardiment renoncer à la vraisemblance, en me voulant montrer capable d'une aussi grande folie que serait celle d'entrer en quelque chose contre votre service. Car quand même j'aurais l'esprit d'intrigue, dont Dieu me veuille bien garder ! il faudrait avoir perdu le sens pour pouvoir même former de mauvaises intentions contre une autorité si solidement établie que l'est celle de Votre Éminence. Ce n'est pourtant pas, Monseigneur, sur le peu de fondement qu'il y aurait à l'entreprendre que je me justifie, mais principalement sur le témoignage de ma conscience ; car je puis assurer Votre Éminence qu'au lieu où je suis, l'on ne parle point d'affaires d'État, et qu'on ne me croirait point en sûreté de conscience, si je prenais la moindre part dans aucune intrigue. Je vous avoue, Monseigneur, que j'ai vu mes anciens, amis sans distinction quand ils ont voulu me venir voir, et que je n'ai jamais pensé que cela me dût rendre suspecte, mais au contraire j'eusse plutôt cru le devoir être à ces gens mal intentionnés, par plusieurs raisons : et quand même il n'y aurait que la part que je prends à l'honneur et au bien que vous faites à mon frère, il me semble que cela suffirait. Enfin, Monseigneur j'espère que Votre Éminence aura la bonté

Une personne d'esprit, qui avait assisté avec moi à la révélation et à l'inventaire de ce coin peu lumineux de Port-Royal où nous sommes en ce moment, et à qui cet air étouffé de coterie faisait mal au cœur, écrivait : « Ces nonnes malades et ces grandes dames blasées ne cherchaient qu'à parler d'elles-mêmes. Ce sont toutes les petites misères et les petites vanités cachées derrière le divin Époux. » Cela n'est pas juste pour les religieuses, qui n'étaient pas des nonnes et qui n'acceptaient madame de Sablé qu'à leur corps défendant ; mais cela est vrai de madame de Sablé comme de madame de Guemené, plutôt que de madame de Longueville. Madame de Sablé savait bien, au reste, le côté faible de sa réforme et le défaut de sa demi-retraite, et qu'il y avait en elle plus de dégoût humain que d'amour divin. Elle disait spirituellement, et en digne amie de La Rochefoucauld : « Il faut une grâce pour quitter le monde, mais il n'en faut point pour le haïr¹. »

Qu'il y ait eu, à l'origine de son union extérieure avec Port-Royal, une telle idée et un parti pris de combiner ensemble bien des choses, ce n'est pas ce que je prétends ni ce que je veux dire : le relâchement et le mélange ne se firent que peu à peu et ne furent tout à fait sensibles qu'après quelques années. Dans une lettre de la mère Angélique à la reine de Pologne, du 24 mai

de remarquer l'innocence de mes actions, et de me faire l'honneur de croire que personne n'est plus attachée que je la suis dans tous mes devoirs, et n'a plus de passion que j'en ai d'être tenue avec toute sorte de respect de Votre Éminence, etc. » (Bibliothèque de l'Arsenal, Papiers de la famille Arnauld, tome II, n° 128.)

1. Madame de Longueville ne pouvait s'empêcher de le lui rappeler aussi, un jour qu'elle l'avait vue, dans une de ses peurs, quitter son logis un peu à la légère : « Je n'ai rien à dire de votre changement de logis, pourvu qu'il ne vous expose pas davantage au monde ; car il ne suffit pas de le haïr, il faut encore le fuir pour faire son devoir. »

1654, on lit : « Madame de Sablé y vient (à Port-Royal) le plus qu'elle peut, ayant pris une maison fort proche en attendant que celle qu'elle a fait bâtir soit sèche. Elle se sépare le plus qu'elle peut du monde, et sincèrement elle veut être toute à Dieu. » Cette sincérité laissait subsister toutes les faiblesses.

Dès les premiers temps de son entrée à Port-Royal, on peut prendre idée de la délicatesse de ses rapports avec les Mères, par ce billet de la mère Angélique, qui lui avait déjà écrit (11 mars 1653) au sujet des *jours* et des *vues* que la marquise tenait à ouvrir pour sa maison sur les jardins du monastère, ce qui effarouchait les religieuses autant que la peur des maladies pouvait effaroucher madame de Sablé. La mère Angélique lui écrit donc de nouveau sur le même sujet, le jour de saint Joachim (20 mars) :

« Ma très-chère Sœur,

« Encore que j'aie la migraine, je ne puis remettre à vous dire qu'absolument je remets à votre bonté et sagesse tous nos intérêts touchant vos vues. Je n'ai jamais entendu vous y comprendre, n'ayant nulle peine que vous nous voyiez, à quelque heure que ce soit, ni mademoiselle Soyer¹ ; et si Dieu vous donne, comme il pourra arriver avec le temps, des femmes aussi sûres que celle-là, tout de même. Entre ci et là, il suffit que vous empêchiez celles que vous avez (aurez) de nous regarder, et que pour les étrangers les fenêtres d'en bas, lorsqu'ils seront à votre chambre, soient fermées à clef. Je spécifie cela, parce que vous le voulez ; car enfin je suis très-persuadée que vous aurez autant de soin, et peut-être plus que moi, qu'on ne fasse point de discours de nous. Que si les fenêtres n'étaient fermées à clef, tel dirait nous avoir vues, qu'il n'en serait rien. Vous savez, ma très-chère Sœur, la malice du monde et les railleries que font trop souvent les personnes du monde des religieuses, et, outre cela, combien de gens seraient ravis d'entendre des contes de nous. Mais c'est trop vous dire. Sortez d'inquiétude, ma très-chère ; je ne vous demande qu'autant de confiance en nous², pour tout

1. Une femme de chambre ou de compagnie de la marquise.

2. La grande condition de l'entrée et de l'installation à demeure de ma-

ce que vous en désirerez, que nous en avons en votre bonté. Bonjour, ma très-chère.

« Il faut que je vous dise encore que je suis ravie de ce que vous ne vous êtes pas enfuie pour la fièvre tierce de ma sœur Gabrielle. J'avais si peur qu'elle mourût que rien plus, quoiqu'on ne meurât guère de la fièvre tierce; mais elle est si délicate et exténuée de longue main, qu'elle peut mourir des moindres maux qui lui surviendraient. J'en eusse été très-fâchée pour elle, car c'est une très-bonne religieuse, mais encore plus pour vous, de peur que vous n'eussiez pensé qu'on ne vous eût pas dit la vérité; mais, Dieu merci, *elle n'a plus de fièvre*. Ne grondez pas de ce que je vous ai écrit; ma migraine est peu de chose aujourd'hui.

« Je vous supplie de songer à faire quelque remède qui diminue les vôtres. C'est à moi à vous remercier, ma très-chère, de ce que vous avez agréable que j'aie de l'amitié pour vous. Je prie Dieu qu'il ne m'en rende pas indigne, et que je vous puisse rendre quelque très-humble service. »

Dans le corps de logis qu'elle s'était fait bâtir, il y avait un passage et une porte d'entrée qui donnait dans le monastère. Cette porte dut être murée par ordre exprès du lieutenant civil, donné le 18 août 1661. La mère Agnès disait à ce propos, ou plutôt elle répétait ce qu'elle avait dit dès le premier jour de l'installation de madame de Sablé en une *chambre frontière* de Port-Royal, que, « si elle pouvait faire des miracles, elle donnerait à madame de Sablé l'agilité des corps glorieux, qui entrent les portes fermées. » Nous apprenons d'une lettre de la même mère Agnès (27 décembre 1663) que, pendant les négociations de la paix en 1662 et dans l'espérance du bienheureux accommodement ménagé par M. de Comminges, auquel madame de Sablé prenait la plus grande part, on s'était permis, sur l'avis de je ne sais quelle personne étrangère, et en cédant

dame de Sablé à Port-Royal était qu'on ne lui cacherait jamais le nombre des malades ni le genre de la maladie; mais on avait beau lui promettre et s'engager par ce qu'il y avait de plus saint qu'on ne la tromperait jamais, elle ne s'y fiait pas, s'informait sous main par ses gens, et soupçonnait toujours pis qu'il n'y avait. C'était un sujet perpétuel de zizanie amicale, et un inépuisable aliment de correspondance.

aux instances de la marquise, de rouvrir cette porte interdite, ce qui était une contravention formelle aux ordres du roi, et ce qui donna bientôt des scrupules et des craintes aux religieuses¹ ; elles avisèrent sans bruit à la faire refermer. Mais que cette porte fût murée ou non, c'étaient des correspondances sans fin avec l'intérieur de Port-Royal, des lettres continuelles, de petits billets à la mère Angélique, à la mère Agnès, à la sœur Angélique de Saint-Jean. Madame de Sablé gardait et portait dans sa dévotion cette susceptibilité et ce caprice exigeant des amitiés les plus gâtées par le monde. Si elle était bienfaitrice de Port-Royal, Port-Royal avait fort à faire avec elle pour reconnaître ces bienfaits ; le cloître austère avait à sa porte le village des *Petits Soins*. Si on ne lui écrivait pas assez tôt, si on laissait échapper un terme de respect, si on oubliait de l'appeler *ma Sœur* dans les lettres, si on n'avait pas causé avec elle assez longtemps, la bouderie avait son cours, et il fallait mille douceurs pour la ramener, pour la convaincre qu'on l'aimait en-

1. La mère Agnès, avec toutes sortes de précautions, entama l'affaire auprès de la marquise et se hasarda à lui proposer la fermeture. Après avoir montré les religieuses plus résignées que jamais, et décidées, pour la Signature, à obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, elle continuait en ces termes :

« Il nous reste à examiner si nous rendons à César ce qui est à César, et c'est à vous, ma chère Sœur, que je propose ce cas de conscience que vous êtes très-capable de résoudre, puisque vous savez tout ce qui en est et qu'il n'y a que vous qui y puissiez apporter le remède : dites-moi donc, s'il vous plaît, ce que nous répondrons quand on nous demandera raison de l'ouverture de votre porte ? Dirons-nous que nous y avons donné les mains pour votre consolation, et sur de bonnes paroles que vous aviez d'une personne particulière qu'on avait quelque sujet de croire qui parlait le langage de la Cour, parce qu'on était lors dans la conclusion de ce fameux accommodement qui promettait tant de bonheur... ? Mais on ne se souviendra non plus de cela que d'un songe, et on aura sujet de nous dire que nos imaginations n'ont rien changé dans les ordres exprès que nous avons reçus. Je vous avoue, ma très-chère Sœur, que j'appréhende plus cette réprimande que tous les maux qui la peuvent suivre ; car de croire que cela ne se découvrira point, ce serait contre l'Évangile, qui nous commande de croire qu'il n'y a rien de si secret qui ne se découvre, etc., etc. »

core. La mère Angélique la grande s'épuisait à la raser, à l'exhorter, à lui dire qu'elle priait Dieu pour qu'elle devînt la femme forte dans tous les sens¹. La mère Agnès était plus aisément en coquetterie béate avec elle, et s'en accommodait mieux²; elle y mettait de l'enjouement, une sorte de grâce. Au premier jour de l'an 1664, elle terminait une lettre toute de souhaits pieux et de protestations tendres, en cette gentille manière et en lui envoyant pour étrennes une *mouche* : « J'y joins un présent conforme à ma petitesse, et que vous ne pourrez pas dire qui n'ait cette qualité, puisque, selon l'expression générale de tout le monde, il n'y a rien de quoi l'on fasse si peu de cas que d'une *mouche*; mais, pour ne la pas être dans la fâcheuse propriété qu'elles ont de se rendre fort importunes, je finis ce billet par les très-humbles obéissances, etc. » — Un jour que madame de Sablé, à la suite d'un gros rhume, s'imaginait avoir perdu l'odorat, la mère Agnès lui écrivait en manière de consolation et en se proposant elle-même pour exemple :

« Je suis bien aise et bien fâchée en même temps, ma très-chère Sœur, d'être obligée de me donner l'honneur de vous écrire; je suis fâchée du sujet que j'ai de vous rendre compte de la perte de mon odorat, qui m'apprend que vous êtes menacée de la même privation. Si je ne l'avais point déjà, je m'offrirais à vous en soulager en la prenant sur moi; mais je ferais moins pour vous que je ne voudrais faire, parce qu'il est vrai que cela ne m'a rien coûté. Je l'ai perdu dès l'âge de dix-huit ans, en la même manière qu'on le perd quand on a de grands rhumes, à quoi j'étais fort sujette; je pensais toujours qu'il reviendrait; mais, n'en ayant point de nouvelles, je n'ai point couru après, c'est-à-dire que je ne m'en suis pas mise en peine : non pas que je n'aime assez tous les sens qui sont nécessaires à la vie, mais je ne

1. « Deux jours avant sa mort, lorsqu'elle ne parlait presque plus, nous entendîmes qu'elle disait : *Ma pauvre marquise!* » (Lettre de la mère Agnès à madame de Sablé, du 11 août 1661.)

2. Tome I, page 390.

mets pas celui-là du nombre, et vous conclurez avec moi qu'on s'en passe fort bien, puisqu'il y a cinquante-huit ans que j'en suis privée; et si j'ose vous dire ce que je pense, vous gagneriez, ma très-chère Sœur, à cette perte si vous vous en serviez pour satisfaire à Dieu pour avoir pris trop de plaisir dans les honnes odeurs... » (1^{er} septembre 1669.)

On a la réponse de madame de Sablé¹. Ce malheureux odorat s'en était allé et était déjà revenu d'autres fois auparavant. Je ne sais si cette fois il se le tint pour dit, et ne revint pas.

La sœur Angélique de Saint-Jean, qui servait souvent de secrétaire, n'avait pas trop de tout son esprit pour conjurer et exorciser les mille petits démons de la marquise; elle lui écrivait un jour assez vivement : « Tout de bon, si vous étiez à la place du roi, j'appréhenderais que cette défiance vous fît condamner à l'exil bien des personnes qui ne le mériteraient non plus que celui qu'on y envoie (M. de Bernières ou tout autre); car c'est quasi nous bannir de votre conversation que de nous faire toujours accroître que nous nous en retirons, lorsque nous nous tuons de vous dire tout le contraire. » Les fins de billets sont faites pour réparer et redeviennent gracieuses : « Mais enfin vous savez si bien contraindre le monde qu'il faut qu'on cède à la peur de vous fâcher; mais on ne vous cédera jamais que vous aimiez plus qu'on ne vous aime. »

Un jour, madame de Sablé entra dans sa tribune à l'église, pendant qu'une morte était au chœur, ou du moins *un peu avant qu'on y apportât* cette morte. On avait oublié de la prévenir; ce fut une longue rancune. D'autres fois on était plus exact, et l'on brûlait *beaucoup de bois de genèvre* dans la cour où quelque pauvre

1. Voir au tome II, page 203, à la note.

défunte avait été exposée deux ou trois heures seulement; et pour tranquilliser encore madame de Sablé, on lui écrivait que c'était un surcroît de précaution, qu'assurément il n'y avait point eu de rougeole à cette maladie, que ce n'avait été qu'inflammation de poitrine avec hydropisie, etc. Dans une circonstance où il y eut en effet beaucoup de malades, elle n'y put tenir, et elle quitta sa maison¹. La mère Angélique lui écrivait :

« Ma très-chère Sœur,

« Si vous saviez la peine que me donne la vôtre, je crois que vous auriez autant de peine pour moi que j'en ai pour vous. Je suis affligée que vous soyez sortie, et néanmoins, voyant la suite des choses, je crois qu'il le fallait; car il vous eût été impossible de soutenir la continuité de nos maladies, qui vous eussent fait mourir de frayer. Il n'est tombé personne depuis deux jours, et deux de nos petites sont parfaitement guéries et deux autres en bon état; les quatre autres sont au fort de leur mal, mais sans péril apparent, grâces à Dieu... (Et elle essaye de lui faire entendre le langage chrétien :) Enfin, ma très-chère Sœur, nous sommes à Dieu. Il a un tel soin de nous qu'il ne laisse pas tomber un de nos cheveux sans son ordre; cela fait que je ne me puis inquiéter jusques au trouble. Je vous assure pourtant, ma très-chère Sœur, que je l'ai plus été de votre crainte et de toute la peine qu'elle vous a donnée que de toutes nos maladies. Au reste, ma très-chère Sœur, pour l'amour de Dieu, je vous supplie très-humblement de croire que ce que l'on vous a dit n'a point été par autre esprit que celui de la charité, du respect et de l'affection qui nous faisait désirer de chercher les moyens de vous mettre en repos et en liberté d'esprit, tout notre désir étant qu'on n'ait jamais sujet d'avoir regret de s'être engagé avec nous; et il me semble que je voudrais faire l'impossible pour cela. Je ne me plains point de vos frayeurs; au contraire, je les porte avec douleur et compassion très-grande, et nous en avons pleuré, ma sœur Catherine et moi; la pauvre fille en était toute pénétrée². Mais je vous avoue, ma très-chère Sœur, que vos défiances

1. On sait que madame de Sablé alla dans un temps, et même plus d'une fois, à Auteuil, qui était en bonne réputation pour son air sain. Elle put y aller à cette occasion.

2. Cette sœur Catherine était une pensionnaire et novice, qu'on avait mise quelque temps auprès de madame de Sablé. Quand elle rentra au cloître, la sœur Angélique de Saint-Jean disait : « Elle a été si longtemps à l'école de la tendresse, qu'il lui en coûtera plus qu'à une autre pour apprendre le langage de l'Évangile. » — On lui permettait d'écrire de temps en temps à madame de Sablé;

me fâchent, et ces incrédulités que vous avez à tout ce que l'on vous dit, en sorte que vous doutez encore si l'on ne mettra point de morts au chapitre¹, encore qu'on vous ait tant protesté que cela ne serait jamais tant que vous seriez au monde, que je prie Dieu être longues années. Encore vous veux-je pardonner; car je vois bien que c'est un effet de l'extrémité de votre frayeur, qui vous ôte la présence de l'esprit, et de la mémoire ce que l'on vous a dit; et il est vrai que cela me fit penser qu'il n'y avait point de moyen assuré que de le murer (le chapitre), et sans la crainte de vous fâcher, il le serait; et je vous assure que depuis le jour de la mort de notre sœur, personne n'y a entré, etc., etc. »

(Et le post-scriptum même, qui est précieux :) « J'avais toujours crainte que nos lettres vous fissent peur. Cela m'a fait différer à me donner l'honneur de vous écrire, mais mademoiselle Soyé me dit hier que je le pouvais, et qu'en les passant au feu, vous n'en auriez pas peur². »

On souffre de voir ces saintes avoir tant à s'occuper de cette maniaque de qualité. Il semble que les grandes âmes et les grandes vertus devraient être affranchies de ces contacts rapetissants. Mais madame de Sablé

on ne la mortifi ait pas trop sur ces lettres; mais un jour qu'elle y parlait d'un perroquet qu'elle avait laissé, la sœur Angélique châtia ce passage « qui confondait le saint avec le profane; car la charité doit subsister toujours, mais le jeu n'est plus de saison. »

1. Le chapitre faisait partie du corps de logis que s'était fait bâtir madame de Sablé; tout ce qui se passait dans la salle du chapitre lui importait donc beaucoup à cause de la contiguïté.

2. Et quelques jours après, ce sont de nouveaux détails, de nouvelles assurances; on ne croirait pas, si on ne le lisait, le menu de ces assurances où l'on était obligé d'entrer avec elle :

« Ma très-chère Sœur, j'avais bien envie de vous dire qu'il y a plus de dix jours qu'il n'est tombé (malade) d'enfants, et vingt-cinq (jours) de grandes, et que toutes se portent bien, grâces à Dieu; et pour moi je crois que le mauvais air est passé, et les dernières n'ont presque pas été mal au prix des premières.

« Pour vos doutes, ma très-chère Sœur, je vous dirai avec toute vérité que dans les cellules du noviciat on n'y mettra jamais ni on n'y a mis personne que de sain, et qu'au moindre mal qu'elles auront qui vous puisse donner quelque appréhension, on les ôtera. La quantité de rougeoles ne nous a point obligées de les mettre plus près que les infirmes. Pour les bassins, on n'en a pas porté un seul à votre lieu, et on n'y en portera jamais, et il n'y entre de personnes que celles que vous avez permis, qui ne sont plus qu'une en nombre depuis que mademoiselle de Liancourt (mademoiselle de La Roche-Guyon) est chez madame de Guemené. Voilà la pure vérité, sur laquelle vous pouvez en toute assurance prendre vos mesures... »

était. influente; elle prêtait son crédit, elle se donnait elle-même : on ne pouvait la rejeter. Pour tout dire, on avait besoin d'elle. La charité y mêlant son subterfuge, on se disait : *Elle a besoin de nous*. Elle avait, de près, des obligeances et des attentions délicates qui faisaient passer sur bien des ennuis. Bref, il la fallait accepter avec les charges. Port-Royal eut en elle une charge mémorable. — Elle les a bien fait *endêver*, comme on dit.

Notez que, si la peur de la mort et du mauvais air dominait tout, en même temps la peur de l'Éternité la poussait (au moins dans les premières années) à aller plus avant en religion. M. Singlin résistait le plus qu'il pouvait et lui battait froid. Elle s'en plaignait. On avait grand'peine à lui expliquer que c'était sa méthode, que dans son extrême humilité il craignait de s'engager dans la conduite des personnes du monde, qu'il attendait que l'esprit de Dieu redoublât la vocation et les désirs des âmes, et lui donnât à lui-même la pensée de les diriger : « Si tous les directeurs en usaient de la sorte, qu'ils éviteraient de maux ! Mais, voyez-vous, ma très-chère Sœur, l'orgueil naturel n'aime point cela, et les dames qui ont été adorées autrefois le trouvent terriblement rude ¹. » — M. Singlin, par une lettre du 17 octobre 1664, conseillait fort sagement à madame de Sablé de ne pas trop s'engager au dedans de Port-Royal :

« Ayant des choses en vous qui vous sont si particulières et si peu communes avec les personnes qui sont en religion, comme sont toutes ces frayeurs, ne pouvant dormir sans qu'on vous endorme par la lecture, et autres choses

1. Lettre de la mère Angélique, du 6 mars 1657.

semblables, vous y penserez bien avant que d'entreprendre ce changement, pour n'avoir pas à vous remettre dans ce que vous quitterez, »

En 1662, madame de Sablé s'intéressa très-vivement aux négociations de M. de Comminges, et aurait voulu qu'on y mît plus de condescendance. Elle était et devait être du côté des accommodants. On a une lettre d'Arnauld, qu'il lui écrit sur une nouvelle proposition d'accommodement, en mai 1663; il y a des duretés à l'adresse de M. de Comminges, à qui l'on prétend remontrer son devoir. Madame de Sablé avait trop de tact pour en faire usage : « On est bien heureux lorsque de telles choses s'adressent à vous, lui disait à ce propos mademoiselle de Vertus; car votre délicatesse vous fait sentir ce qui est bon ou mauvais à montrer. » Mais aussi cette dissimulation polie n'aidait en rien au succès, lorsqu'on en venait à l'éclaircissement ¹.

Elle fut très-active pour la Paix de l'Eglise; mais dans cette dernière négociation, madame de Longueville eut la haute main et l'éclipsa. Madame de Sablé fut pourtant de celles à qui l'on écrivait des lettres de congratulation sur ce grand événement. On a quantité de lettres à elle adressées en ces années par son fils l'évêque de La Rochelle; on y voit comment il se prêta peu à peu à ses désirs et donna la main, tout prélat de cour qu'il était, à la réclamation des dix-neuf évêques auprès du Pape.

A travers cela, les soins du monde et du bel-esprit ne la laissaient pas un instant. Au plus fort de cette per-

1. Voir dans l'*Appendice*, à la fin du volume, deux lettres, l'une de la sœur Angélique de Saint-Jean, l'autre de madame de Longueville, qui ajoutent quelques traits de plus à cette connaissance si complexe et quasi interminable de madame de Sablé.

sécution de Port-Royal, M. de La Rochefoucauld donnait ses *Maximes* (1665). Madame de Sablé y avait grande part, les critiquait, y ajoutait, n'y gâtait rien, les faisait copier, les prêtait sous main à une quantité de personnes et avec toutes sortes de mystères, en ramassait pour l'auteur les jugements divers. Son salon était le grand laboratoire des *Maximes*; on assiste chez elle à leur confection. Enfin, elle en *travaillait* le succès. On a un petit projet d'article d'elle pour le *Journal des Savants*, qui commençait à paraître; elle l'envoya à M. de La Rochefoucauld, le 18 février 1665, pour qu'il l'y fit insérer, s'il le jugeait bon. L'auteur l'accueillit et n'y retrancha qu'une critique. J'ai raconté cette anecdote littéraire en son lieu¹. Madame de Sablé, dans son ébauche d'article, envisageait chrétiennement le livre des *Maximes*, et indiquait le point de vue qu'ont ingénieusement approfondi depuis d'autres critiques supérieurs².

M. de La Rochefoucauld était dès lors en liaison étroite avec madame de La Fayette, que nous verrons, à la fin, assistée par Du Guet et par quelques-uns des Messieurs de Port-Royal; voici une de ses premières grandes amies, madame de Sablé, qui travaille aux *Maximes*, tout à côté de Port-Royal; madame de Longueville elle-même, sa passion de la Fronde, s'est déjà rattachée à ce monastère par sa pénitence; — ajoutez madame de Sévigné, amie voltigeante, et qui va de l'un à l'autre: — ainsi Port-Royal entoure de tous côtés M. de La Rochefoucauld; nous le cernons en quelque sorte,

1. Dans un article sur M. de La Rochefoucauld (*Portraits de Femmes*, édition de 1855, page 271).

2. Notamment M. Vinet.

mais nous ne l'atteignons pas. M. de La Rochefoucauld, comme Molière, est trop parfaitement consommé en clairvoyance humaine, il tient trop bien son explication, il est trop foncièrement philosophe, pour pouvoir être même effleuré.

Nous touchons, quoi qu'il en soit, à la vraie supériorité de madame de Sablé, s'il lui en faut accorder une. Les témoignages là-dessus paraissent concourir. Ce n'est pas seulement M. d'Andilly qui considère certaines pensées d'elle « comme le fruit d'une expérience qui ne s'est pu faire que *dans un monde où se rencontre le dernier raffinement de toutes choses* ; » la mère Angélique lui disait : « Vous êtes doctissime dans les passions, les dégoûts, les instances et les fourberies du monde, » et M. de La Rochefoucauld lui écrit : « Vous savez que je ne crois que vous sur de certains chapitres, et surtout sur les replis du cœur¹. »

Madame de Sablé eut aussi l'idée de se charger, avec madame de Longueville, de faire la fortune du livre de M. Esprit, alors retiré à Béziers². Elle aimait avant tout ce genre d'écrits, l'analyse morale, les réflexions et tout ce qui était de raisonnement intérieur, autant qu'elle goûtait peu les faits et les histoires. Elle aimait la matière qu'elle connaissait bien et qui était *elle*.

On a publié, l'année de sa mort, un petit recueil de

1. Un jour pourtant, la mère Angélique lui écrivait : « Je vous demande permission de vous dire, ma très-chère Sœur, que vous connaissez très-bien les esprits, mais qu'en vérité vous ne connaissez pas les cœurs ; je ne vous en veux pas dire la raison, quoique j'en aie envie. » — La mère Angélique parlait selon l'ordre de l'Évangile et de la charité, non au point de vue de La Rochefoucauld.

2. Le livre de la *Fausseté des Vertus humaines*. Il était prêt pour l'impression dès 1673 ; il y eut des retards, et l'ouvrage ne parut que vers l'époque de leur mort à tous, en 1678.

ses *Maximes et Pensées diverses* (1678). Elles sont loin de répondre à la réputation de l'auteur. Ces *Maximes* se rapportent surtout à l'usage de la société et de la conversation. C'est plus judicieux que piquant. Le tour y manque, ou du moins n'y est pas excellent. Ce sont des épreuves d'essai : La Rochefoucauld seul a la médaille parfaite¹.

Je crains toujours d'être injuste, et je ne voudrais point paraître plus rigide qu'il ne faut envers une personne, après tout, si distinguée. On ferait un agréable butin dans sa Correspondance, dans cette masse de lettres qu'elle recevait et qu'elle conservait; et depuis que j'ai eu cette idée, d'autres l'ont eue également et y ont réussi à leur manière. On apprend à connaître près d'elle le spirituel abbé de La Victoire, dont le nom est associé d'ordinaire au sien. Il se prétendait marié à elle par une sorte de lien idéal : « Il ne peut arriver de mauvaise intelligence entre nous, qui ne tienne du divorce; car, ne vous ayant pas épousée, pour vous donner un meilleur parti, je n'ai pas laissé de me faire dans le cœur un mariage clandestin avec vous qui durera éternellement. » Il lui écrit, de son abbaye de La Victoire, de jolies lettres badines, où il la tient au courant de ses ennuis, des emplois de son loisir : il craint de s'être rouillé l'esprit par l'absence, et il réclame d'elle un moment, à son retour, pour tout réparer : « Un de vos moments referait tout ce que les heures des autres ne raccommoqueraient pas. » En attendant, il s'amuse à

1. Tout, dans ces *Maximes*, n'est pas d'elle. Ainsi, la dernière (LXXXI) : « Tous les grands divertissements sont dangereux pour la vie chrétienne, etc..., » n'est autre que la page de Pascal sur la Comédie. On a pris pêle-mêle, dans les papiers de madame de Sablé, du Pascal, comme dans les papiers de Pascal on avait pris du Montaigne.

traduire les Lettres familières de Cicéron, et s'entretient avec Messieurs de Port-Royal, qui lui font (par leurs livres) *très-bonne compagnie* :

« Je brouille assez de papier sur des matières fort différentes, mais cela ne sert qu'à me faire connaître qu'on ne se doit point mêler d'écrire après eux... » — « J'ai quelque coin de rustique, dit-il encore, qui me fait trouver ici (à La Victoire) du plaisir dans ma solitude à ne voir que des bois et des ruisseaux. L'été ne nous a point donné de si beaux jours que ceux de cet automne, et, quelque mépris qu'ait fait du soleil cette dame qui a accompli sa vie avant que de mourir¹, lorsqu'elle lui était comparable par sa beauté, j'ai toujours cru que ce n'était qu'une pure jalousie d'astre, et que sa lumière ne lui déplaisait pas. »

Voilà comme elle aimait qu'on lui parlât, du temps qu'on l'adorait, et elle ne haïssait pas qu'on l'en fit ressouvenir jusqu'à la fin.

Son amitié avec la comtesse de Maure avait été aussi intime, aussi inquiète, aussi jalouse et orageuse que possible. Il en resta quelque chose jusque dans ces années de Port-Royal. La comtesse de Maure continue de lui dire *Mamour*; elle continue de lui écrire sur mille détails de société, sur ses *Maximes* (celles de madame de Sablé) qu'elle compare et préfère à celles de M. Esprit, sur une bourse, une collation. Voici un bout de lettre d'elle, qui donne bien le ton et le degré de la considération et de la *rareté* dont était madame de Sablé, et des délicatesses, des renchérissements de procédés de tout ce beau monde chrétien, ci-devant précieux :

« J'ai vu M. le prince de Conti, dinant avec madame de Longueville. L'on est venu à parler de vous. Il a demandé pour entrer souvent à Port-Royal. Après avoir un peu écouté cela, je lui ai dit d'une mine bien douce : « On ne se peut accoutumer à voir M. le prince ne savoir plus ce que fait madame la marquise de Sablé. » — Il a paru d'abord un peu embarrassé, et

1. *Feu madame de Sablé*, comme il disait, quand il allait à Port-Royal plusieurs fois pour la voir, sans être reçu.

puis il a repris ses esprits et a dit d'un air riant : « Il est vrai qu'il y a de quoi s'étonner. Après avoir été si longtemps sans la voir, je n'aurai jamais la hardiesse d'y retourner, si ma sœur ne m'y remène. » — J'ai dit : « Cela ne sera pas, ce me semble, bien malaisé à obtenir. » — Madame de Longueville a dit ce qu'il fallait, et de l'air que vous vouliez, n'y ayant paru nullement échauffée. M. le comte de Maure y était aussi. Enfin j'ai eu le plaisir de lui dire ce petit mot-là¹. »

1. C'est à la comtesse de Maure qu'on s'adressait quand on était en brouille avec madame de Sablé, et qu'on voulait lui faire arriver quelques petites vérités enveloppées de beaucoup de compliments. Témoin cette lettre charmante de madame de Choisy à la comtesse, où il se voit bien du bon sens sous le badinage, et où l'on retrouve une fois de plus ce tracassier perpétuel, si cher à la marquise, ce train d'engouements et de refroidissements, de propos de cour et de Sorbonne, la théologie et la salade :

« Décembre 1655.

« A l'exemple de l'amiral de Châtillon, je ne me décourage pas dans la mauvaise fortune. J'ai senti avec douleur la légèreté de madame la marquise, laquelle, persuadée par les Jansénistes, m'a ôté l'amitié que les Carmélites m'avaient procurée auprès d'elle. Je vous prie, Madame, de lui dire de ma part que je lui conseille en amie de ne s'engager pas à dire qu'elle ne m'aime plus, parce que je suis assurée que dans dix jours que je suis obligée d'aller loger à Luxembourg (*au palais du Luxembourg*), je la ferai tourner casaque en ma faveur. Entrons en matière. Elle trouve donc mauvais que j'aie prononcé une sentence de rigueur contre M. Arnauld. Qu'elle quitte sa passion, comme je fais la mienne, et voyons s'il est juste qu'un particulier, sans ordre du roi, sans bref du Pape, sans caractère d'évêque ni de curé, se mêle d'écrire incessamment, pour réformer la religion, et exciter, par ce procédé-là, des embarras dans les esprits, qui ne font autre effet que celui de faire des libertins et des impies. J'en parle comme savante, voyant combien les courtisans et les mondains sont détraqués depuis ces Propositions de la Grâce, disant à tous moments : « Hé ! qu'importe-t-il comme l'on fait, puisque, si nous avons la Grâce, nous serons sauvés, et si nous ne l'avons point, nous serons perdus ? » Et puis, ils concluent par dire : « Tout cela sont fariboles. Voyez comme ils s'étranglent *trétous*. Les uns soutiennent une chose, les autres une autre. » Avant toutes ces questions-ci, quand Pâques arrivaient, ils étaient étonnés comme des fondeurs de cloches, ne sachant où se fourrer et ayant de grands scrupules. Présentement ils sont gaillards, et ne songent plus à se confesser, disant : « Ce qui est écrit est écrit. » Voilà ce que les Jansénistes ont opéré à l'égard des mondains. Pour les véritables chrétiens, il n'était pas besoin qu'ils écrivissent tant pour les instruire, chacun sachant fort bien ce qu'il faut faire pour vivre selon la loi. Que messieurs les Jansénistes, au lieu de remuer des questions délicates, et qu'il ne faut point communiquer au peuple, prêchent par leur exemple, j'aurai pour eux un respect tout extraordinaire, les considérant comme des gens de bien, dont la vie est admirable, qui ont de l'esprit comme les Anges, et que j'honorerais parfaitement s'ils n'avaient point la vanité de vouloir introduire des nouveautés dans l'Eglise. Je crois fermement que si M. d'Andilly savait que j'eusse l'audace de m'approuver pas les Jansénistes, il me donnerait un beau soufflet, au lieu de tant d'embrassades amoureuses qu'il m'a données autrefois. Je ne vous écris point de ma main, parce que je prends des eaux de Sainte-Reine qui me donnent un froid si épou-

La Paix de l'Église fut une grande satisfaction pour madame de Sablé. J'ai dit qu'une part de l'honneur et des félicitations lui en revint. Godeau, qui prenait toujours les choses par le beau côté, ne manqua pas de l'en complimenter par lettre. Pourtant il y aurait bien eu quelque chose à dire, et elle n'était pas sans quelque petit reproche à se faire. Dans l'intervalle de la persécution, elle ne s'était pas seulement distraite, elle avait pactisé avec l'ennemi ; elle n'avait pas rompu avec M. Chamillard : la peur fait faire bien des choses. Elle craignait, si elle revoyait la mère Agnès, qu'il y eût lieu à quelques explications. La mère Agnès, à qui M. de Sévigné faisait part de ces appréhensions de sa voisine, répondait (2 novembre 1668) :

« Si nous avons l'honneur de voir madame la marquise, ce sera pour lui parler de l'Eternité et non pas d'un temps aussi misérable que celui qui s'est passé depuis notre séparation, et je suis bien éloignée, grâce à Dieu, de vouloir faire aucun reproche à personne. Si elle avait pu recevoir une bonne conduite de M. Chamillard, je mettrais à part le traitement qu'il nous a fait, pour me réjouir de l'avantage qu'elle en aurait reçu. Mais l'Évangile m'apprend qu'on reconnaît de tels prophètes à leur fruit¹. »

Et dans une lettre du même temps, en réponse à M. de Sévigné, qui avait parlé sans doute des bonnes dispositions de madame de Sablé :

« Je désire, écrit la mère Agnès, que ce que vous avez dit qui était déjà, le soit à l'avenir, et que je ne manque plus à prier Dieu pour *cette Dame*,

vantable, que je ne puis mettre le nez hors du lit. Mais, Madame, la colère de madame la marquise ira-t-elle, à votre avis, à me refuser la recette de la salade ? Si elle le fait, ce sera une grande inhumanité, dont elle sera punie en ce monde et en l'autre... »

1. M. d'Andilly avait fait, dès auparavant, un reproche à madame de Sablé de la liaison qu'elle avait gardée avec M. Chamillard : « Il s'agit de savoir si vous avez pu, sans blesser cette ancienne et si grande amitié dont vous honorez tant de personnes qui n'ont rien fait pour s'en rendre indignes, conserver une liaison particulière avec l'un de leurs plus violents persécuteurs. » (Lettre du 9 janvier 1667.)

qui a été longtemps l'objet de notre vénération, lorsqu'elle ne respirait que la solitude d'un monastère pour être uniquement à Dieu. »

A travers ce qui nous échappe, on devine qu'il y avait eu quelque tort et du froid. Mais enfin tout allait se réparer et s'oublier. La joie du succès et de la cause triomphante couvrait bien des ennuis et des faiblesses. Par malheur, en ce qui était de madame de Sablé, une nouvelle contrariété dut se joindre aussitôt à cette joie générale, un nouvel obstacle se dressa devant elle, Port-Royal, à partir de ce moment-là, n'étant plus qu'aux Champs. Il ne pouvait être question, même un seul instant, qu'elles'y allât confiner, ni qu'elle y prît des quartiers ; elle avait, dès l'origine, fait *vœu de stabilité* pour Paris¹. L'exemple de madame de Longueville, de mademoiselle de Vertus, fut insuffisant ; le mauvais air des étangs (sans compter la séquestration du monde) lui interdisait ce saint et suspect vallon. M. de Sévigné, qui, lorsqu'il le fallut, n'hésita point à s'y retirer et à quitter son logement du faubourg, lui disait assez crûment : « Mais, Madame, vous aurez beau faire, vous n'allongerez pas vos jours d'un seul moment au delà du terme que Dieu y a mis : si vous aviez cette vérité bien fortement imprimée dans l'esprit, je suis persuadé, Madame, que vous ne craindriez pas tant de choses. Mais enfin ne bougez de Paris, et faites-y pénitence. » Elle resta à Paris, sans y faire plus de pénitence ; elle garda sa maison du faubourg Saint-Jacques, près de ce couvent, désormais séparé sous la mère Dorothée. Elle paraît avoir songé, dans l'été de 1675, à s'aller loger à l'hôtel Rambouillet ; on a une lettre de

1. Il n'est pas à croire que madame de Sablé soit allée, une seule fois, même en visite, à Port-Royal des Champs.

M. de Montausier à elle sur ce projet, qui n'eut pas de suite, à moins qu'elle n'y soit allée pour une seule saison. J'aurais aimé à croire que la porte de madame de Sablé, du côté du monastère si dégénéré, ne se rouvrit point; que sa petite tribune de faveur lui parût désormais une incommodité et un danger, plutôt qu'un avantage; mais il n'y a pas moyen de douter qu'elle entretint de libres et fréquentes communications avec le Port-Royal mal pensant, comme elle avait fait avec l'autre. L'habitude des lieux l'emporta sur le changement des personnes, et elle ne redouta point en ce genre la contagion. Ses relations avec Port-Royal des Champs ne discontinuèrent pas pour cela. Elle resta amie à distance, toujours susceptible, soupçonneuse, inquiète d'être moins aimée de ses anciennes sœurs; les accusant souvent d'oubli, et elles s'excusant sur leur rusticité. La mère Agnès lui écrivait, de temps en temps, pour des condoléances, pour des compliments; en dernier lieu, ce fut pour lui parler, avec des remerciements infinis, d'une visite que l'évêque de La Rochelle, le fils de madame de Sablé, avait daigné faire à Port-Royal des Champs, en compagnie de l'évêque de Meaux, à l'époque de l'octave du Saint-Sacrement (juin 1670). La mère Angélique de Saint-Jean lui écrivit (17 novembre 1672) une lettre de condoléance sur la mort de son petit-fils, le marquis de Bois-Dauphin, tué dans la guerre de Hollande. Le salon de madame de Sablé devait être le centre des bureaux d'esprit jansénistes, dans ce faubourg Saint-Jacques où logeaient alors Nicole, Arnauld, M. de Tréville, madame de Saint-Loup, une Sablé en diminutif, mais d'un cran inférieur. Elle voyait, au reste, des gens d'esprit de toute sorte et de toute robe, et même des

ennemis de ses amis, s'ils l'amusaient. On trouve dans ses papiers, à la date de 1675, un petit billet du Père Rapin, sur une certaine salade mangée la veille au soir chez M. le premier président Lamoignon, et qui avait été trouvée fort bonne ; c'était un secret de friandise de madame de Sablé. « On souhaite avoir le secret de la faire, écrit le Père Rapin ; je tâcherai d'avoir le temps pour vous aller le demander moi-même. »

Singulière lettre à une dame soi-disant janséniste, de la part d'un jésuite, auteur d'une *Histoire* satirique du *Jansénisme*. Le Père Rapin emportant sa recette de salade, et Nicole apportant un petit traité de morale, purent se rencontrer sur l'escalier de la marquise.

C'est que madame de Sablé aimait les amalgames, et qu'elle ne s'était rien retranché ; et pour preuve dernière et suprême que le *vieil homme* en elle, je veux dire la ci-devant jolie femme, avait aussi peu abdiqué que possible, voici ce que lui écrivait trois mois avant sa mort une flatteuse amie, la comtesse de Bregy, cette précieuse mère de notre Sœur Eustoquie :

« Le 29 octobre 1677.

« Je vous vis hier, Madame, si belle et si charmante, que si le fameux Pâris vous eût rencontrée de même en son chemin le jour qu'il donna la pomme, elle eût été pour vous ; et par la justice qu'il vous aurait faite contre les Déesses, il eût évité le fatal présent du cœur d'Hélène, qui lui coûta tant de maux, dont peut-être il se repentit. Mais pour vous, Madame, l'embrasement de Troie n'aurait point dû lui paraître un trop grand sacrifice, puisque moi, qui suis d'un sexe qui n'a que faire d'être sensible à la beauté des dames, je le fus si fort à la vôtre, que je m'exposai à tous les périls d'un bâtiment mal assuré pour aller vite ment acheter un Portrait de vous¹. Il a

1. Il n'existe pas de portrait gravé de madame de Sablé, soit sous ce nom, soit sous celui de mademoiselle de Souvré. S'agit-il simplement d'un portrait écrit, tel que celui de la princesse *Parthénis* au tome VI^e du *Grand Cyrus* et dans l'*Histoire de la Princesse de Paplagonis* ? La phrase de madame de Bregy semble plutôt indiquer un portrait réel et en peinture. En tout cas, on est

encore certains rapports à vous, qui font voir que vous n'êtes pas moins aimable, quoique vous ne soyez pas si à craindre. Mais tout cela se passe si doucement et si à propos, qu'il semble que, par générosité seulement, vous ayez ordonné à la moitié des grâces du corps de se retirer dans l'esprit, afin que ceux qui vous approchent et qui vous aiment puissent être heureux sans danger. »

On le voit trop, la mère Angélique et M. Singlin ont perdu leurs peines; madame de Sablé n'a été que la plus spirituelle des incurables de Port-Royal. Le jargon de Voiture est encore de saison avec elle jusqu'au dernier jour; elle a besoin, à plus de soixante-dix-sept ans, qu'on *lui en conte*.

Au moment où cette ancienne amie intime, la comtesse de Maure, venait de mourir (1663), mademoiselle de Vertus écrivait à madame de Sablé : « Cette pauvre comtesse de Maure me fait une grande pitié. Je prie Notre-Seigneur de lui faire miséricorde. Hélas ! Madame, l'inutilité de la vie met bien souvent autant en péril que de plus grands péchés... » — Quand madame de Sablé était près de mourir, le comte de Tréville écrivait à madame d'Uxelles : « Je n'ai pas encore su des nouvelles de madame de Sablé aujourd'hui; mais je n'ose quasi en demander, tant je suis persuadé qu'on n'en aura que de mauvaises à me dire. Cette bonne dame me fait pitié. C'est une chose terrible que de se trouver ainsi aux portes de l'Éternité et à la veille de paraître devant le tribunal de Jésus-Christ, après avoir passé la meilleure partie de sa vie sans songer à ce passage et sans se mettre en état de ne le plus craindre. » Il ne manquerait plus que de voir quelqu'un faire pa-

amené à supposer que la maison du marchand libraire ou du marchand d'estampes était en réparation, et qu'il y avait quelque échafaudage qui en rendait l'accès moins facile qu'à l'ordinaire. Mais, avec ces précieuses, on n'est jamais sûr du sens positif.

reille complainte à la mort de M. de Tréville, et c'est ce qui eut lieu en effet : car lui aussi, il ne fut que le bel-esprit épicurien de Port-Royal.

Madame de Sablé mourut le 16 janvier 1678, quinze mois avant la duchesse de Longueville, et sans être témoin de la reprise d'hostilités contre le monastère, un peu moins cher pourtant à son cœur, on peut le croire, depuis qu'il était moins contigu.

Ce qui n'empêcha pas qu'on n'y fit des prières pour elle. Le 28 du même mois, on y chanta à son intention, après vêpres, « Vigiles entières avec tous les répons ; » et le lendemain, après tierces, on chanta Laudes, la messe et le *Libera* : ce qu'on accordait aux amis. Ce fut M. de Saci qui officia¹.

1. On a une preuve indirecte, mais certaine, du refroidissement où devait être madame de Sablé avec ses amis des Champs : c'est la lettre de condoléance adressée par l'abbesse de Port-Royal de Paris, la mère Dorothee, au médecin M. Vallant, le lendemain de la mort de la marquise. Voici cette lettre, que je dois, avec tant d'autres des documents précédents, à l'amitié de M. Claude, de la Bibliothèque impériale (la mère Dorothee écrit plus mal qu'il n'est permis à une personne de Port-Royal; on voit bien que c'est une renégate) :

« GLOIRE A N. S. J.-C., AU TRÈS-SAINT-SACREMENT.

« Ce 17 janvier 1678.

« Ce n'est pas pour vous consoler, Monsieur, de notre commune perte, étant aussi affligée et si attendrie que j'en suis malade depuis la nuit de l'extrême-onction, en pourtant l'ouant et bénissant Dieu de ses miséricordes, que je suis persuadée intérieurement qu'il a faites à notre chère et illustre défunte que je n'oublierai jamais devant lui, après l'avoir si bien disposée à la mort, comme nous le croyons sur le récit : nous allons néanmoins, Monsieur, redoubler nos prières pour le repos de celle que nous regrettons. La sainte communion s'est faite aujourd'hui générale à son intention, et si nous avions osé, nous aurions fait sonner son trépas pour marquer notre véritable affection et devoir, et pour reconnaissance de celle qu'elle nous a tant de fois si obligeamment témoignée et que mon cœur n'oubliera jamais. Nous vous supplions très-humblement, Monsieur, que la petite tribune soit dorénavant fermée, s'il vous plaît, afin que nous ne soyons pas vues par plusieurs, ce qui blesse la clôture; et comme la petite grille n'est pas forte, il est bon, principalement la nuit, je vous en conjure, de donner ordre que la porte qui y entre soit fermée à clef; car, après les obsèques, il ne restera peut-être que quelques valets pour la garde des meubles, ce qui ne serait pas sûreté pour nous de ce côté-là. Excusez, Monsieur, la peine que je prends la liberté de vous supplier de prendre; c'est

M. de Tréville n'est pas un des Messieurs de Port-Royal à proprement parler, mais il y touche; c'est un voisin, un de nos proches voisins du faubourg Saint-Jacques, un de ces rares personnages qui, pour ne s'offrir à nous qu'incidemment et dans un demi-jour, ne méritent pas moins d'être remarqués. Cet homme dont le nom seul est connu et dont il ne reste pas d'œuvres, a eu heureusement trois grands peintres : Bourdaloue, La Bruyère, et Saint-Simon. Cela aidera à le distinguer.

Issu d'une famille noble du Béarn, élevé avec Louis XIV, cornette de la première compagnie des mousquetaires, il était de la société intime de Madame Henriette duchesse d'Orléans. Il se trouvait auprès d'elle

la confiance que nous avons en votre bonté, piété et prudence qui nous la fait prendre, en vous suppliant très-humblement de nous conserver toujours quelque part en votre bienveillance... (Le reste est purement relatif à M. Vallant.)

« ... Votre très-humble et obéissante servante, *l'Abbesse indigne de Port-Royal de Paris.* »

P.-S. « Excusez, Monsieur, si je vous envoie une lettre si mal griffonnée : c'est que je me trouve mal d'affliction de notre perte, dont je ressens bien de la douleur; c'est ce qui m'empêche de pouvoir mieux écrire. Pardonnez-le-moi, s'il vous plaît. » (Supplément français, n° 3029.)

Il n'était pas possible qu'on fût si bien et si avant dans le cœur de la mère Dorothée, sans avoir perdu auprès de la mère Angélique.

Et s'il fallait enfin un dernier indice du refroidissement de madame de Sablé pour Port-Royal, nous le trouverions dans ce passage du livre du Père Daniel en réponse aux *Provinciales* (*Entretiens de Cléandre et d'Eudoxe*) : « La marquise de Sablé, qui portait fort en ce temps-là les intérêts de Port-Royal, ne put s'empêcher un jour de demander à Pascal s'il était bien sûr de tout ce qu'il disait dans ses Lettres. Car si tout cela n'était pas vrai, lui dit-elle, en quelle conscience pourriez-vous le publier et décrier ainsi partout un Corps aussi considérable que celui des Jésuites ? » — Pascal aurait répondu que « c'était à ceux qui lui fournissaient les mémoires sur quoi il travaillait à y prendre garde, et non pas à lui qui ne faisait que les arranger. » — « Je sais, continue Cléandre (l'un des interlocuteurs introduits par le Père Daniel), je sais ce point en particulier de deux personnes très-dignes de foi, à qui la marquise de Sablé l'a raconté plus d'une fois elle-même dans les dernières années de sa vie. » Il ressort de ce récit, en en rabattant ce qu'on voudra, que madame de Sablé, quand elle faisait cette confidence au Père Rapin ou au Père Bouhours, ne portait plus les intérêts de Port-Royal comme elle le faisait dix ans auparavant.

à Saint-Cloud, lorsqu'au retour d'Angleterre (juin 1670) elle y revint jouir de la beauté de la saison et de la conversation de ses amis, dont il avait l'honneur d'être, et des plus particuliers, avec M. de Turenne, M. de La Rochefoucauld, madame de La Fayette et un petit nombre d'autres. Il était présent à cette mort subite qui bouleversa tous ceux qui en furent témoins : « Tréville que je ramenai ce jour-là de Saint-Cloud, nous dit La Fare, et que je retins à coucher avec moi pour ne le pas laisser en proie à sa douleur, en quitta le monde, et prit le parti de la dévotion, qu'il a toujours soutenu depuis. » Ce dernier point seul de sa persévérance n'est pas tout à fait exact.

Tréville était déjà, d'ailleurs, fort avancé alors dans la religion, au moins par ses études; il se rattachait, dès les années 1666-1668, à la société particulière de madame de Longueville convertie; et comme il était savant, finement savant et avec curiosité, qu'il possédait le grec à fond, et mieux que la plupart de Messieurs de Port-Royal, elle l'avait initié aux conférences qui se tenaient chez elle à l'occasion du Nouveau-Testament de Mons et en vue d'une seconde édition. Tréville avait proposé plusieurs corrections essentielles, et pour le tour, et pour le sens. L'idée seule de rien changer à l'ouvrage de M. de Saci, prisonnier à cette époque, choqua beaucoup quelques personnes du pur Port-Royal. Un laïque, un étranger, se mêler à l'œuvre du sanctuaire, quelle intrusion ! quelle profanation ! M. d'Andilly, qui ne savait pas d'abord de qui étaient les corrections proposées et qui les croyait de M. Du Bois, s'effaroucha et en écrivit à M. Arnauld. Il aurait voulu qu'on ne reçût à Port-Royal la parole de Jésus-

Christ que de la main des gens de la maison : « Conservez à nos sœurs, disait-il, la traduction de leurs pères, sans permettre qu'elle soit altérée par une main étrangère. » Arnauld lui répondait très-sensément que c'était mêler trop d'amour humain à des choses d'un ordre supérieur, et que cet esprit de famille porté dans la religion passait les bornes : « Sera-ce donc à cause que la traduction est d'un tel ou d'un tel, que nous aurons du goût à la lire; et la considération des hommes nous sera-t-elle nécessaire pour nous faire estimer les paroles du Saint-Esprit? » Et quant aux critiques que M. d'Andilly insinuait contre la piété plus ou moins habile et intéressée de M. Du Bois, Arnauld lui faisait observer qu'elles manquaient le but, puisque les corrections n'étaient pas de lui, mais d'un autre de ses amis, « que vous ne pouvez pas, disait-il, accuser d'être intéressé, puisque vous ne le connaissez pas, et que nous savons, au contraire, que la seule pensée de son salut lui fait quitter toutes les prétentions qu'il avait dans le monde. » La lettre est du 26 août 1666, et montre que les dispositions religieuses de Tréville étaient bien antérieures à la mort de la duchesse d'Orléans. Elles ne firent qu'éclater à tous les yeux en cette touchante occasion.

Cette conversion, avec le bruit qu'elle fit et le tour janséniste qui bientôt y parut, ne plut point, je le crois, à Louis XIV. Le roi put en vouloir à Messieurs de Port-Royal, qui lui avaient pris un jeune courtisan spirituel, à peu près de son âge¹, comme Richelieu en avait voulu

1. Tréville avait deux ou trois ans de moins que Louis XIV; il était de ceux qui ne dataient que du règne, et sur qui le jeune roi devait avoir l'œil pour se les attacher et les former. — D'après une conversation de Boileau recueillie par Brossette, le dédaigneux Tréville n'avait pas assez tenu de compte de l'esprit du maître : « M. de Tréville, dont le père était capitaine-lieutenant des mous-

autrefois à M. de Saint-Cyran, d'avoir enlevé M. Le Mattre, un homme de talent et propre à le servir, dans la première veine de ses succès. Ce qui me fait conjecturer que dès lors le roi ne se montrait pas très-approbateur de la retraite de Tréville, c'est que Bourdaloue se permit de faire du nouveau converti un portrait satirique et reconnaissable en chaire, pour l'Avent de 1674. Madame de Sévigné raconte, à cette date, comment l'éloquent prédicateur fit *trois points* de la retraite de Tréville; et l'on retrouve, en effet, dans un sermon imprimé, *sur la sévérité évangélique*, des allusions certaines à cette prétention, qui était le cachet de Tréville, de vouloir être en tout comme pas un autre, de ne ressembler en rien au commun des martyrs, et de se choisir une dévotion même qui fût d'une distinction et d'une qualité à part : « C'est dans les plus beaux fruits, dit saint Augustin, que les vers se forment, et c'est aux plus excellentes vertus que l'orgueil a coutume de s'attacher¹. »

La Bruyère, dix-sept ans après, gravait, de son burin le plus incisif, un portrait de Tréville tout à fait dans le même sens et avec la même physionomie : « *Arsène*, du plus haut de son esprit, contemple les hommes, et, dans l'éloignement d'où il les voit, il est comme effrayé

quetaires sous Louis XIII, a été élevé auprès de la personne du roi Louis XIV avec M. le chevalier prince de Rohan qui a eu la tête tranchée, M. de Guiche et M. le comte de Saulx de Lesdignières. Ces jeunes seigneurs, ne trouvant pas dans le roi toute la vivacité qu'ils avaient eux-mêmes, s'imaginaient que le roi n'avait pas beaucoup d'esprit. Cette pensée leur donna une espèce de mépris pour le jeune roi, qui s'en aperçut bientôt. Dès lors il commença lui-même à les haïr, et il a toujours conservé ce ressentiment contre eux : cela fut nuisible à leur fortune... » La rancune froide et durable de Louis XIV contre Tréville s'expliquerait ainsi de plus d'une manière.

1. Voir pour plus de détail, au tome IX des *Causeries du Lundi*, l'article *Bourdaloue*.

de leur petitesse : loué, exalté et porté jusqu'aux cieux par de certaines gens qui se sont promis de s'admirer réciproquement... » Il faut tout relire. Mais on sent comme quelque chose d'un auteur piqué qui se venge d'un dédain, dans le portrait tracé par La Bruyère.

Ainsi crayonné et blasonné en chaire, noté à la Cour, tombé de Versailles au faubourg Saint-Jacques, Tréville n'avait plus qu'un parti à suivre, c'était d'être dévot et de s'y tenir. Il ne fit point la campagne de 1672¹ ; et « il a eu raison, écrivait Bussy à madame de Scudery. Après les pas qu'il a faits du côté de la dévotion, il ne faut plus s'armer que pour les Croisades. Un homme du monde ne peut justifier sa retraite, à quoi la plupart des gens veulent trouver à redire, qu'en ne se démentant point et la soutenant jusqu'au bout. » — Quelques années après (juin 1677), madame de Scudery écrivait à Bussy : « Je vis hier Tréville ; il a l'air mortifié comme un capucin : mais pour de l'esprit, il en a autant que jamais, et même plus agréable, car il l'a plus doux ; et, s'il vous en souvient, cela lui manquait. »

Tréville avait l'esprit naturellement dédaigneux, piquant, satirique, et plutôt vif que doux. Bussy, qui paraît d'ailleurs en faire grand cas, répète toujours, en homme qui ne hait pas les chutes des autres : « Et puis, je l'attends à la persévérance. »

1. C'est probablement à cette excuse de ne pas faire la campagne et à la réponse du roi, que se rapportent ces remerciements de Tréville que Bossuet se chargea de présenter : « J'ai fait ses remerciements au roi, qui les a bien reçus. Il me demanda *s'il était bien affermi* : je lui dis que je le voyais fort désireux de son salut et y travailler avec soin ; que les grâces que Dieu lui faisait étaient grandes. Il s'enquit *qui l'avait converti*. Je répliquai : Une profonde considération sur les misères du monde et sur ses vanités, souvent repassées dans l'esprit. J'ajoutai que m'ayant communiqué son dessein, j'avais tâché de l'affermir dans de si bonnes pensées. » (Lettre de Bossuet au maréchal de Bellefonds, du 9 septembre 1672.)

C'était là le point délicat. Mais insistons encore sur cette rare éminence de son esprit. Les preuves directes nous manquent. Tréville n'était pas homme à en laisser. Il n'estimait pas assez le commun des mortels pour se livrer à eux par un ouvrage imprimé. Il faisait des lectures, mais où il n'y avait que peu d'élus. Madame de Coulanges nous offre un aperçu de ces fines agapes et de ces dégustations exquises : « J'attends aujourd'hui (24 juin 1695) une compagnie, qui ne vous déplairait pas, ma très-belle ; c'est M. de Tréville qui vient lire à deux ou trois personnes un ouvrage qu'il a composé ; c'est un précis des Pères, qu'on dit être *la plus belle chose qui ait jamais été. Cet ouvrage ne verra jamais le jour, et ne sera lu que cette fois seulement.* De tout ce qui sera chez moi, je suis la seule indigne de l'entendre. C'est un secret que je vous confie au moins. » On sent bien que c'est à madame de Sévigné qu'elle parle.

Dans ce beau monde où peu à peu Tréville se laissa rembarquer, bien que toujours avec choix et mystère, il n'y avait que lui pour expliquer et rendre *lumineux*, par la manière dont il les exposait, ces systèmes subtils de la Grâce, du Quétisme. On s'adressait à lui pour les comprendre, et il faisait, à l'intention de deux ou trois amis, de ces exposés, charmants dans sa bouche, qui eussent fait la joie et l'instruction d'un plus grand nombre : lui, il ne croyait pas le grand nombre en état de le goûter. Son travail restait une jouissance et une faveur. Figurez-vous un artiste qui, après les deux ou trois premières épreuves tirées d'une belle gravure avant la lettre, ferait briser la planche ! Ceux qui eurent le bonheur de le voir de près et de l'entendre lui en ont su d'autant plus de gré, et ils n'ont qu'une voix pour

parler de lui. Du Guet, « qui n'est pas trop sot sur ces mêmes sujets, » se sent transporté en l'écoutant. Nicole, dans une heure d'enthousiasme, va jusqu'à préférer l'esprit de M. de Tréville à celui de Pascal¹. Despréaux, dans sa Lettre à Perrault, énumérant quelques contemporains illustres, de ceux qu'il a toujours vus le plus frappés de la lecture des Anciens, y nomme Tréville à côté des Lamoignon et des Daguesseau. Rollin, parlant de la *Cyropédie* dans son *Histoire ancienne*, y donne, à propos d'un certain passage, une explication ingénieuse que lui a fournie « un homme de qualité, dit-il, l'un des plus beaux-esprits et des plus beaux parleurs du siècle passé, qui avait une connaissance profonde des auteurs grecs. » Dans un petit écrit intitulé *Caractère de madame de Longueville*, un anonyme qui est digne d'être Nicole et mieux que Nicole, voulant définir et louer l'entretien de la princesse, ne trouve rien de mieux que de comparer sa manière à celle de M. de Tréville : « Il y avait plus de choses vives et rares dans ce que disait M. de Tréville; mais il y avait plus de délicatesse, et autant d'esprit et de bon sens, dans la manière dont madame de Longueville s'exprimait. »

Avoir de l'esprit comme M. de Tréville, parler comme M. de Tréville, c'était alors dans un monde très-connaisseur une louange consacrée. Il était grand homme pour tous ses amis, il était pour eux « le fameux M. de Tréville, » et le public n'avait rien à y voir; les sots ne savaient pas même son nom.

Bossuet connaissait beaucoup M. de Tréville. Il parlait de lui au roi, et rendait bon compte de sa conver-

1. Précédemment, tome III, page 304.

sion, la garantissant sincère. Il a parlé de lui à cœur ouvert au maréchal de Bellefonds. Il lui trouve, je le dois dire, un peu trop de curiosité d'esprit, un trop vif désir peut-être de vérifier les choses de la religion à leur source ; car M. de Tréville s'était mis à lire méthodiquement les Pères, et il voulait couler à fond cette question de la Grâce, et bien d'autres questions encore :

« J'ai eu, écrit Bosquet au maréchal de Bellefonds (7 juillet 1673), une singulière et extraordinaire consolation de tenir ici (à Saint-Germain) quelques jours M. de Tréville. Je trouve que tout va bien, excepté qu'il s'est laissé emporter par le désir de savoir plus tôt qu'il ne fallait, et il a fait bien des pas dont il aura peine à revenir : cela soit dit entre nous. Je lui ai parlé sincèrement et bonnement : j'espère qu'il reviendra, et je le suivrai de près. »

Et dans une autre lettre précédente, du 9 septembre 1672 :

« J'embrasse M. de Tréville. On me reproche tous les jours que je le laisse à l'abandon à ces Messieurs (de Port-Royal) : je soutiens toujours qu'il est de mon parti, et sérieusement. Quand sa théologie sera parvenue jusqu'à examiner les questions de la Grâce, je lui demande une heure ou deux d'audience, et, en attendant, une grande suspension de jugement et de pensées. »

Ce fut M. de Tréville qui, par ses objections tirées des Pères grecs, amena Nicole à moyenner ce fameux système de la Grâce générale, qui mitige tout le Jansénisme.

J'ai dit quelque part ¹ que M. de Saci s'étonnait comment des personnes d'esprit pouvaient préférer les Pères grecs aux Pères latins. Ces *personnes d'esprit*, c'était M. de Tréville qui montrait du goût dans cette préférence, un goût littéraire (sinon chrétien) plus délicat et plus fin.

Ainsi cela est bien entendu ; si nous avons vécu

1. Tome II, page 317.

dans cette seconde et encore brillante période du Jansénisme au dix-septième siècle, et si quelqu'un nous avait dit : « Je vous ferai connaître un homme du parti, qui n'est pas un homme de parti, un homme qui a été initié à tout ce qu'il y a eu de plus parfait à la Cour ou dans la retraite, et qui a été une lumière dans les conclaves les plus choisis ; qui y a porté et en a gardé l'air du monde, la liberté d'esprit, la suprême délicatesse ; un gentilhomme érudit qui sait les Pères mieux que M. Arnauld, et que Bossuet trouve seulement un peu trop curieux (car, avec cette curiosité, il est homme un jour à lui échapper) ; un théologien de salon avec qui comptent les docteurs ; un associé libre de la Sorbonne, si elle avait de tels associés ; qui a un avis sur le Synode de Dordrecht, et qui charme madame de Coulanges ; qui a de l'esprit comme pas un, comme madame de Sévigné, comme M. Pascal, et plus que M. Pascal (assurent ceux qui sortent de l'entendre) ; qui rend agréable et lucide tout ce qu'il explique, qui parle comme un livre et qui ne fait pas de livres... » nous n'aurions pas cherché bien longtemps le nom de cet homme à part, et nous eussions bientôt interrompu en disant : Ce ne peut être que M. de Tréville.

La position de M. de Tréville dans le parti janséniste était originale et unique. Il était un des oracles de cet Aréopage mystérieux qui siégeait devers les Grandes-Carmélites et Saint-Magloire, et dont les arrêts (de 1670 à 1678) se redisaient à l'oreille et portaient coup¹. Pour être tout à fait en règle, et quoiqu'il ne voulût point écrire des livres et « qu'il fût proprement

1. *Bibliothèque critique* de Richard Simon, tome IV, page 64.

dans l'état que saint Augustin appelle d'un saint loisir, » il avait consulté M. d'Aleth, qui avait trouvé bon qu'il dît son avis sur les affaires de la Vérité, qu'il fournit les pensées ou les textes qui lui viendraient pour la défense commune, et qu'il fit même quelque écrit passager (anonyme et secret) qui ne le commit point. C'était un rôle d'amateur zélé, mais d'amateur, — un reste de grand seigneur, ou d'homme qui n'en prend qu'à son aise, dans le théologien consultant ¹.

Il était toutefois assez ostensiblement lié avec Port-Royal pour qu'à la reprise de la persécution, en même temps que les derniers Messieurs quittaient le désert des Champs, il dût, lui de son côté, quitter le faubourg Saint-Jacques (juin 1679). « Il disait que c'était sans ordre qu'il le quittait, mais par des avis charitables. » On ajoute qu'à ce propos il dit des merveilles à l'archevêque. Il en était bien capable, avec lui comme avec d'autres. Cette sortie de Tréville de son premier quartier, où il était si bien entouré, amena peu à peu dans sa vie du relâchement. Après être allé dans sa province, il se rengagea peu à peu dans le monde, vers 1683. Il était encore jeune, n'ayant guère que quarante-deux ans. Burnet, l'évêque anglican, qui le vit alors dans un voyage qu'il fit à Paris, en parle comme d'un homme d'un grand savoir et d'une religion éclairée, qui ne faisait que sortir depuis peu de sa longue retraite. Dans ce qu'il ajoute sur lui et sur plusieurs docteurs de Sorbonne à qui il attribue des tendances de Réforme, il dit

1. Nicole alléguait toujours cet exemple de M. de Tréville, théologien volontaire et à ses heures, tandis qu'on s'obstinait à vouloir faire de lui un défenseur d'office et presque un polémicien de corvée. Mais on s'était accoutumé de bonne heure à voir en Nicole un écrivain de métier; et c'était le contraire pour M. de Tréville.

un peu plus qu'il n'y en a, et il tire un peu les paroles de son côté.

Tréville, pénitent et retiré, avait eu une première persévérance de onze ou douze ans; c'était déjà fort honnête. Il recommence donc à voir le monde, et il ne le reverra pas impunément. C'est ici que nous avons sur son compte les impressions très-animées, très-récréatives et pittoresques de Saint-Simon. Le grand peintre moraliste, dans le cas présent, ne paraît d'ailleurs y mettre aucun fiel, aucune rancune du genre de celle de Bourdaloue ou de La Bruyère, et seulement la pénétration qui est inhérente à son talent.

Or, quoique nos petits Nécrologes parlent de Tréville comme d'un pieux et savant seigneur qui a persévéré et qui est mort plein de mérites, uniquement occupé de l'étude et du soin de son salut, il n'est rien de tel que d'entrevoir la vérité, et, pour cela, d'écouter Saint-Simon dans ce qu'il a de plus abrupt et de plus prime-sautier, dans une de ses Notes au *Journal de Dangeau* :

« Troisvilles, que par corruption on appelait Tréville, était, dit-il, un gentilhomme de Béarn, qui avait beaucoup d'esprit et de lecture, et un esprit galant et fort agréable. Il débuta fort agréablement dans le monde et à la Cour, où des dames du plus haut parage et de beaucoup d'esprit le recueillirent fort, et peut-être plus que de raison. La guerre, où son père commandait les mousquetaires, ne lui fut pas si favorable que la Cour, et on l'accusa de n'y pas être si propre. Il s'en dégoûta bientôt, mais pour se jeter dans une grande dévotion. Celle du fameux Port-Royal était celle des gens d'esprit; il tourna de ce côté-là et se retira tout à fait. Il persévéra plusieurs années, puis alla revoir son pays. Il s'y dissipa et se livra, à son retour, à des devoirs qui devinrent un soulagement de la solitude. Le pied lui glissa parmi les toilettes qu'il fréquentait : de dévot il devint philosophe, et dans cette philosophie on lui reprocha de l'épicurien. Il se remit à faire des vers, à donner des repas recherchés, à exceller par un bon goût difficile à atteindre. Ses remords et ses anciens amis de piété l'y rappelaient par intervalle, et sa vie dégénéra en haut et bas, en quartiers de relâchement et de régularité, et le tout en une sorte de problème qui, sans l'esprit qui le soutenait et le faisait désirer, l'eût

tout à fait déshonoré et rendu ridicule. Ses dernières années furent plus réglées et plus pénitentes, et répondirent moins mal au commencement de sa dévotion. »

Tréville, à la date de juin 1704, à laquelle se rapporte cette note, était assez remis dans le monde pour avoir consenti à être nommé de l'Académie française ; mais Louis XIV, quand il fut informé du choix de la Compagnie et qu'on vint lui demander son agrément, répondit « que cette place ne convenait point à un homme aussi retiré que M. de Tréville, et qu'ainsi il fallait que l'Académie procédât au choix d'un autre sujet. » Il ne pardonnait point à Tréville, élevé auprès de sa personne, d'avoir pu le quitter un jour si aisément, et de l'avoir sacrifié à un genre de vie qui n'était pas la pénitence pure. C'était là plus qu'un crime de lèse-majesté ; c'était un crime de lèse-personne, a dit Saint-Simon.

Port-Royal ne fut donc point représenté à l'Académie française, d'Andilly, à l'origine, n'ayant point voulu en être, et Tréville, à la fin, ne l'ayant pu¹.

On va tant nous en dire, et surtout nous en laisser tant rêver, sur les défauts que M. de Tréville mêlait à ses veines de religion, et sur ses éclipses d'austérité où il se retrouvait le plus tempéré des moralistes indulgents, qu'on nous le fera tout à fait aimer. Certes, Tréville était dans un de ces intervalles de philosophie humaine et très-adoucie, lorsque Lassay lui écrivait :

« S'il était permis à un homme qui fait le métier de volontaire avec des

1. Quant à Pascal, est-il besoin de le rappeler ? il ne put, en aucun temps, être question de lui pour l'Académie, parce qu'il n'était pas un littérateur, mais un pénitent ; parce que ses *Pensées* ne parurent qu'après sa mort ; parce que les *Provinciales* ne parurent pas sous son nom, ne furent jamais avouées publiquement de lui, et ne pouvaient constituer un titre académique, ayant été poursuivies et condamnées.

cheveux blancs, de parler de philosophie, et de répondre à des discours aussi sages que les vôtres, je vous dirais, Monsieur, que je suis convaincu de tout ce que vous me mandez¹ : une grande liberté et une entière indépendance sont bien au-dessus des biens que peut donner la fortune, qui sont toujours mêlés de soins, d'inquiétudes et de travail ; sans doute le repos vaut mieux, et surtout à notre âge², où nous pouvons en jouir sans honte ; les plus grands honneurs sont trop achetés par la perte de la liberté ; à plus forte raison on ne doit pas chercher les médiocres, qui ne peuvent convenir qu'aux gens qui le sont aussi ; une extrême ambition ou une entière liberté peuvent seules remplir le cœur d'un honnête homme : tout cela est vrai, et on serait trop heureux si on pouvait passer sa vie avec cinq ou six personnes, sur qui on pût compter pour toujours, et qui penseraient à peu près comme nous, jouissant l'hiver des spectacles à Paris, et l'été des beaux jours à la campagne, sans affaires, sans ambition, avec un bien raisonnable, et ménageant sa santé autant qu'il faut pour pouvoir jouir longtemps des plaisirs ; mais une trop longue expérience m'a appris que cette vie douce et tranquille est un château qui est bien en Espagne ; la première occasion, la moindre lueur de faveur dissipe vos philosophes, et vous fait voir qu'ils ne parlaient de la fortune que comme le renard parle des mûres...

« Je voudrais bien être assez jeune pour être surpris de l'histoire que vous me mandez ; mais je connais trop les femmes pour être étonné de ce qu'elles font : ce n'est point leur faute, c'est la nôtre de les prendre si sérieusement ; elles sont jolies, elles sont faites pour le plaisir et pour l'amusement ; il ne faut pas leur en demander davantage : il est bien triste de n'apprendre ces choses, et bien d'autres, qu'à un âge que je n'oserais plus avouer. Hélas ! quand on commence à ne plus rêver, ou plutôt à rêver moins, on est prêt à s'endormir pour toujours. »

Nous avons déjà vu un janséniste aimable, M. d'Aubigny, s'entretenant librement avec Saint-Evremond³ ;

1. Notez que tout ce qui suit a dû être dit en substance par Trévile, jusqu'à ces mots, *Tout cela est vrai*, où Lassay reprend.

2. *À notre âge* était une politesse et une flatterie indirecte que Lassay adressait à Trévile, qui avait bien onze ans plus que lui. De même quand il parle un peu plus haut de ses *cheveux blancs*, il est permis de croire que Lassay exagère. Lassay, âgé de trente-six à quarante ans, fit des campagnes sur le pied de volontaire (1688-1690) ; dans les deux campagnes suivantes, au siège de Mons (1691) et au siège de Namur (1692), il avait le titre et la qualité d'aide-de-camp du roi. Ce fut peut-être à l'occasion de cette reprise de service auprès du maître, que Trévile lui adressa quelques conseils de saine philosophie. Il est possible aussi que cette lettre se rapporte à quelque campagne d'une date postérieure, où Lassay, qui aimait assez les coups de fusil, aura voulu se trouver encore sur le pied de volontaire.

3. Au tome III, page 491.

voici que nous surprenons un second janséniste, l'homme d'esprit par excellence, qui s'entretient non moins librement avec Lassay. La réponse de celui-ci nous donne le ton, et ce ton n'est pas d'un rigoriste. L'homme à qui l'on écrit cela, et qui s'attire de ces répliques, est de la philosophie d'Horace, et à son tour il peut dire en sentant le pied lui glisser :

Nunc in Aristippi fortim præcepta relabor.

Je cherche des noms qui nous rendent par quelques traits connus une sensible idée de ce que pouvait être Tréville pour ses amis, et je ne trouve rien qui lui aille mieux, et à nous aussi, que de l'appeler le *M. Joubert* ou peut-être encore le *M. de Rémusat* du Jansénisme (ne prenez de ces noms que l'éclair rapide où ils se rencontrent). *M. de Tréville* avait des pénétrations, des délicatesses, des curiosités et des étendues d'intelligence, en un mot un esprit et une science qui devaient souvent bien embarrasser sa foi. Il y avait des saisons où celle-ci fondait tout entière. A force de bien comprendre et de développer à ravir tous les systèmes, il ne savait pas bien réellement si tous n'étaient pas un jeu supérieur et un simple exercice de plaisir pour le sage. Singulier chrétien, singulier voisin de Port-Royal ! revers et dénouement imprévu de la pénitence ! vous vous croyez sur un rocher des plus fermes, comme qui dirait à Malte ou à Gibraltar ; mais tout d'un coup tout remue, et vous êtes à Délos.

XI

Les vrais pénitents : M. de Sévigné. — Courtoisie et charité. — Chevalier servant du cloître. — Mademoiselle de Vertus. — Son origine, sa jeunesse. — Attachée à madame de Longueville, et messagère de conversion ; — lui amène M. Singlin. — Pénitente à son tour. — Conseil et prudence. — Zèle pour M. de Saci. — Séparation d'avec madame de Longueville. — Retraite à Port-Royal. — Prise du petit habit. — Infirmités. — Médecins et directeurs. — Lettres de Du Guet : consolation et réconfort. — De la fin chrétienne. — Madame de Longueville ; son adhésion à Port-Royal. — Sa forme d'esprit : subtilité et gloire. — Se convertit à temps ; y trouve son compte. — Amour-propre inverse. — Absence de calcul et sincérité : amour. — Témoignage de M. de Pontchâteau. — Caractère de madame de Longueville. — Sa mort, signal de persécution. — Le trop d'éclat à Port-Royal. — Les carrosses. — Les pèlerins.

Ce n'était pas un bel-esprit que le chevalier Renaud de Sévigné, qui mourut à Port-Royal des Champs, le 16 mai 1676 ; mais c'était un original, et un pénitent des plus sérieux. Il avait beaucoup fait la guerre, et avec distinction. Il lui resta une teinte de ridicule d'avoir été battu dans cette sortie qu'il fit au siège de Paris (1649), à la tête du régiment de cavalerie levé par son ami le Coadjuteur (archevêque de Corinthe). Cet échec s'appela gaiement : *la Première aux Corinthiens*. Son nom est devenu comme inséparable de cette plaisanterie de la Fronde. Le chevalier de Sévigné méritait mieux ;

il avait eu de beaux services dans les guerres d'Allemagne et d'Italie. Il avait été chevalier de Malte. On raconte que pendant ses guerres, un jour, au sac d'une ville, ayant trouvé une petite fille de trois ou quatre ans, abandonnée de ses parents et laissée sur un fumier, il fut touché de compassion, ramassa cet enfant dans son manteau et résolut d'en avoir soin toute sa vie : ce qu'il exécuta fidèlement, et la jeune fille venue en âge se fit religieuse dans un monastère, où il paya sa pension. Cette action de charité lui porta bonheur, et il arriva un jour, disent nos Relations, où le bon Pasteur le recueillit à son tour, lui aussi, et le prit dans ses bras comme il avait recueilli cette petite. Il se le disait également ; il s'était fait faire, pour l'avoir continuellement sous les yeux, dans son oratoire, un tableau du bon Pasteur (par Champagne), et il en avait l'image gravée à son cachet. Devenu veuf de la mère de madame de La Fayette, madame de La Vergne, qui s'était remariée avec lui, il songea à *se retirer* du côté de Dieu, et, pour cela, il se tourna du côté de Port-Royal (1660). Il s'adressa à M. Singlin, qui voulut bien le recevoir à pénitence et le diriger : comme il avait quelque chose de fier et d'impérieux par son humeur, par sa race (il était Breton), et par l'habitude du commandement, M. de Sévigné eut à faire pour s'assujettir à l'obéissance. Il s'y plia peu à peu. Ayant fait bâtir un corps de logis attenant au monastère de Paris (1661) et qui devait revenir après lui aux religieuses, il y vécut d'une vie de plus en plus exacte et sévère, se dépouillant graduellement des restes d'élégance ou de luxe qu'il conservait d'abord, et réduisant même ses aises. M. de Saci, avec Fontaine, avait un appartement dans ce corps

de logis, et le carrosse que gardait M. de Sévigné était moins pour lui que pour son hôte. Lui, il allait volontiers se promener, quand il en avait besoin, au jardin des Capucins qui était en face, et, comme il y allait en été avec un grand parasol dont il se séparait difficilement; de peur du soleil, les enfants du quartier le poursuivaient de cris et huées, d'une musique assez peu agréable. Par un retour de vieil homme, il eut un jour l'idée de leur faire donner quelques légères corrections et caresses, que leur administrerait un domestique dont il se ferait accompagner; et il consulta M. de Saci, qui sourit de ce cas de conscience d'un genre nouveau.

M. de Sévigné lisait beaucoup. Il avait cinquante-sept ans quand il se mit à apprendre du latin, et il en apprit assez pour entendre les Offices et prières, et quelques ouvrages de saint Augustin et de saint Bernard; il ne se refusait pas le plaisir d'en citer. Il aimait à transcrire les traductions de M. de Saci, et s'en faisait une édification et un devoir. Tendrement attaché à la Communauté dont il se considérait comme un féal serviteur et un humble frère, et dont il avait fait l'objet de ses libéralités continuelles, de ses grands ou petits présents¹, il souffrit bien pendant les quatre années d'exil qu'il demeura dans sa maison de Paris, tandis que les Sœurs étaient chassées de la leur et confinées aux Champs. Il trouvait moyen encore de leur être utile, par les avis et les renseignements qu'il leur donnait sur les procédés de sa voisine, la sœur Dorothée. Il n'hésita pas ensuite

1. En fait de petits présents, il leur envoie de l'excellent beurre (du beurre de Bretagne), une lampe, du fruit, des fleurs, un cachet où était l'image du bon Pasteur, etc., etc.

à s'arracher à cette maison de Paris, où il comptait mourir, pour émigrer lui-même au désert, quoique cela dût lui coûter. Il s'était accoutumé à voir dans le monastère de Paris l'image de la patrie du chrétien. Un jour qu'il revenait au faubourg Saint-Jacques, après une maladie et convalescent, comme on lui demandait des nouvelles de sa santé, il répondait agréablement « que la force avait commencé à lui revenir en passant devant l'Institution ¹, mais qu'il s'était senti tout à fait guéri en revoyant le clocher de Port-Royal ². »

C'est cet homme de cœur et de repentir qui, retiré aux Champs en 1669, ayant consommé ses bienfaits envers les religieuses en leur fournissant de quoi rebâtir le cloître et agrandir le réfectoire, ayant achevé d'y dompter et d'y soumettre à la mansuétude de l'Agneau les duretés originelles de sa nature, mourut en paix dans la soixante-sixième année de son âge (1676), à temps et comme à souhait, — je veux dire, avant que de nouvelles persécutions vinssent l'affliger dans la personne de ses Sœurs et le jeter loin d'elles dans un inconsolable exil. Il fut inhumé dans ce cloître qu'on lui devait, et qui avait fait l'objet de ses constants désirs. Circonstance touchante ! lorsqu'il vint demeurer à Port-Royal des Champs, il avait désiré d'abord voir et visiter ce cloître, désormais insuffisant, et sur lequel il avait tout bas ses desseins de réédification généreuse ; il voulait sans doute

1. La maison de l'Institution de l'Oratoire, fondée par M. Pinette, rue d'Enfer, près de l'Observatoire.

2. Il avait fait pourtant, dès les années de séjour à Paris, des petits voyages et des retraites à Port-Royal des Champs. Il en fit une notamment dans les premiers jours d'août 1663, en commémoration de la mère Angélique morte le 6 de ce mois (deux ans auparavant) ; au sujet de quoi la mère Agnès lui écrivait : « Vous faites peut-être selon son intention, en recherchant le lieu qu'elle a tant aimé, que nous en étions jalouses. »

prendre idée de ce qu'on y pouvait faire. Il avait laissé percer quelque chose de ce désir curieux dans une lettre à la mère Agnès, avec laquelle il entretenait une édifiante et courtoise Correspondance ¹. Elle lui avait répondu en lui opposant le règlement inflexible sur la clôture, et l'anathème de *notre mère l'Église* : « C'est pourquoi, disait-elle, notre bâtiment de dedans ne vous apparaîtra point, parce qu'il y a un Chérubin à notre porte, qui en défend l'entrée avec une épée de feu. » Il paraît bien pourtant qu'on s'adoucit, que le Chérubin abaissa quelquefois cette épée de feu pour M. de Sévigné, surtout lorsqu'on fut dans le nouveau cloître dû à ses libéralités et dont il était l'un des parrains. Les *Journaux de Port-Royal*, qui nous parlent toujours avec grand détail des processions intérieures pour la fête du Saint-Sacrement, nous montrent quelquefois M. de Sévigné y assistant, par permission du supérieur, à la suite des ecclésiastiques, un cierge à la main, et faisant comme eux le tour du cloître. C'étaient ses jours de bonne fête. Il avait choisi ce cloître pour le lieu de sa sépulture. Les religieuses reconnaissantes l'y accueillirent, lui firent dresser un monument, et M. Hamon lui composa une belle épitaphe.

Un ami tel que le chevalier de Sévigné justifiait ce mot que lui écrivait la mère Agnès : « Nous avons beaucoup d'ennemis ; mais un seul de nos vrais amis nous doit être plus précieux que les autres ne nous sont pénibles. » — Dans sa charité mêlée de courtoisie, il

1. Elle est surtout contenue dans un manuscrit de la Bibliothèque de l' Arsenal (*Lettres de diverses Religieuses de Port-Royal*, Belles-Lettres fr., 375 ter). M. Varin l'avait indiquée ; M. Faugère l'a publiée dans son utile Recueil des *Lettres de la mère Agnès*.

nous semble comme le chevalier d'honneur du monastère¹. »

Je continue de rassembler en ce chapitre les diverses conversions solides et les pénitences de bon aloi.

Parmi les personnes de marque que la Paix de l'Église rattacha visiblement à Port-Royal, il faut mettre au premier rang mademoiselle de Vertus. Son père, Claude de Bretagne, comte de Vertus, avait pour aïeul et tige de sa branche un frère naturel de la duchesse et reine Anne. Elle-même signait *Catherine de Bretagne*, et nos historiens ne manquent pas de faire ressortir cette illustre origine, par où elle descendait des anciens souverains du pays. A la suite de la duchesse de Longueville et de la princesse de Conti, elle entre, à la rigueur, et fait nombre dans le groupe de celles qu'on appelait *nos princesses*. On peut voir dans les *Historiettes* de Tallemant de quel père, et surtout de quelle mère, elle était issue. Cette mère était la fille du marquis de La Varenne-Fouquet, adroit Figaro et Mercure zélé de Henri IV dans ses intrigues galantes, ancien cuisinier d'ailleurs de Madame Catherine de Navarre, qui lui dit un jour : « La Varenne, tu as plus gagné à porter les poulets du roi mon frère, qu'à piquer les miens. » La comtesse de Vertus, la mère, ne démentait pas le sang paternel; elle était belle, très-galante, et des plus bizarres, bien qu'avec de l'esprit. Ces déportements domestiques durent faire impression de bonne heure sur l'âme judicieuse de mademoiselle de Vertus. Celle-

1. Nos religieuses, qui n'admettaient pas de si grands mots, se contentaient de l'appeler *le portier de Jésus-Christ*. (La tribune de M. de Sévigné à l'église était auprès de la porte dite des Sacraments.)

ci passa sa tendre jeunesse à pratiquer par piété la règle de Saint-Benoît dans un monastère. « Elle en fut tirée par les flatteries de la Cour, où elle prit trop de part aux intrigues et aux plaisirs qu'elle désapprouvait. » Elle était sœur cadette de la célèbre madame de Montbazon. « Cette mademoiselle de Vertus a du mérite, dit Tallemant. Elle sait le latin. Elle n'est pas si belle que sa sœur. Madame la Comtesse (de Soissons) fut si ingrate que de ne lui rien donner. Elle écrit fort raisonnablement; mais l'affaire de M. de La Rochefoucauld l'a fort décriée. C'est la plus belle après madame de Montbazon, car elle a encore trois sœurs... » On ne sait pas bien quelle est cette affaire de M. de La Rochefoucauld. Nous ne saurions répondre de toutes les années de jeunesse de mademoiselle de Vertus. Elle a parlé elle-même, dans les termes du plus vif repentir, de sa première vie qui, à l'entendre, l'aurait rendue indigne de souffrir pour la vérité : « Il est vrai que je ne mérite pas de souffrir pour quelque chose de bon; c'est la récompense de la bonne vie. La mienne a été si terrible, que je n'ose espérer d'autre souffrance que celle que mes misérables péchés méritent. » Mais il ne serait pas juste de prendre à la lettre la parole du chrétien dans le gémissément de la pénitence, pas plus qu'il ne faudrait prendre au mot les poètes dans leurs magnifiques hyperboles de louanges. Segrais dédiait à mademoiselle de Vertus sa troisième Églogue, *Amyre*, qui se termine par ces vers :

Daignez prêter l'oreille à ma muse rustique,
Digne sang de nos Dieux et des Dieux d'Armorique,
Dont toutes les vertus ont le grand cœur orné,
A qui, jusqu'à leur nom, elles ont tout donné.

C'est dans cette Églogue que se trouvent ces jolis vers, du très-petit nombre de ceux de Segrais qui méritent d'être retenus :

O les discours charmants ! & les divines choses,
Qu'un jour disait *Amire* en la saison des roses !
Doux Zéphyr, qui régniez alors dans ces beaux lieux,
N'en portâtes-vous rien aux oreilles des Dieux ?

A défaut d'honorable foyer domestique, mademoiselle de Vertus demeura successivement dans plusieurs grandes maisons, chez la Comtesse de Soissons d'abord, qui mourut en juin 1644 : Tallemant ne lui pardonnait pas de n'avoir rien laissé à mademoiselle de Vertus, « qui a été assez longtemps avec elle; disait-il, et qui est une *filie de mérite*. » C'est la seconde fois que le mot revient sous sa plume, et c'est le mot juste; nous n'aurons le plus souvent qu'à l'appliquer. On retrouve, en octobre 1650, mademoiselle de Vertus s'ennuyant de vivre seule, qui va loger Place-Royale avec madame de Rohan la mère²; elle aurait pu mieux choisir. Quelques années après, vers 1654, elle demeurait avec madame de Longueville, dès les premiers temps de leur commune conversion. L'odieuse mère de mademoi-

1. C'est une imitation de Virgile :

O quoties et quæ nobis Galatea locuta est !
Partem aliquam, Venti, Divûm referatis ad aures.

Et puisque nous en sommes aux imitations de Virgile, en voici une autre encore de Segrais, qui est d'une grande douceur et légèreté :

De votre belle bouche une seule parole
M'est ce qu'au voyageur est l'herbe fraîche et molle ;
Et l'aise de vous voir est à mon cœur blessé
Ce qu'une eau claire et vive est au cerf relancé.

Mais ceci est de l'Églogue intitulée *Climène*, et non plus de l'Églogue d'*Amire*. Nous ne sommes pas ici pour cueillir des fleurettes; ne nous éloignons pas de mademoiselle de Vertus.

2. Veuve du duc de Rohan, fille de Sully, et autrefois très-galante,

selle de Vertus lui retranchant sa pension, la pauvre fille était souvent à la charge de son amie. Dans les papiers provenant de la Cassette de Fouquet, sur une note intitulée : « Mémoire de ce que j'ai payé pour M. le procureur-général, » et qui est probablement de madame du Pléssis-Bellièvre, on lit, entre autres articles : « 300 pistoles pour mademoiselle de Vertus. » Mais la destination et l'emploi des autres sommes, qui sont mentionnées à côté, n'a rien qui puisse faire croire que ce fût donné à mauvaise fin. Si ces trois cents pistoles se convertirent en une pension régulière, plus d'un passage de lettre nous apprend qu'on cessa bientôt de la lui payer. Dans ces changements fréquents de domicile et ces cohabitations avec de mieux établies qu'elle, — jamais chez elle et toujours chez les autres, — j'ai peine à ne pas me figurer un peu mademoiselle de Vertus sur le pied de *demoiselle de compagnie*, en très-grand. Chose singulière ! vers le même moment où mademoiselle de Vertus s'entremettait près de madame de Sablé pour procurer M. Singlin à madame de Longueville, on voit, par une lettre d'elle, que la méchanceté ne l'épargnait pas elle-même : « Je vous envoie, écrivait-elle à madame de Sablé, la réponse que je fais à M. d'Andilly ; c'est pour me mortifier et pour vous plaire que je ne l'ai pas fermée... On fait courir le bruit à Fontainebleau que nous nous voyons journellement M. de La Rochefoucauld et moi. Je vous mande cette nouvelle parce que je m'accoutume et que j'ai grand plaisir à vous tout dire... » Ceci semble répondre à cet autre mot de Tallemant que j'ai cité, et doit se rapporter à une affaire antérieure non éclaircie, où M. de La Rochefoucauld et elle étaient mêlés dans

les propos du monde. Abstenons-nous de juger, puisque nous ne savons pas.

Mademoiselle de Vertus avait de l'esprit, et, ce qui est plus rare, un bon esprit. « Une de ses plus belles parties, comme on disait alors, était *la bonté et la sagesse du conseil*. » Elle fut très-utile dès le premier jour à madame de Longueville dans toutes ses affaires domestiques et autres, soit qu'il s'agit pour elle de traiter avec son mari, au sortir des guerres civiles, soit qu'il fallût l'aider à régler sa religion et à se choisir des directeurs sûrs, de vrais guides, qui remissent un peu de calme dans sa conscience : mademoiselle de Vertus pourvoyait à tout. Je retire ce mot de *demoiselle de compagnie*, un peu trop léger ; mais elle fut pendant des années, avec le caractère d'amie intime, le plus actif *aide-de-camp*, et un aide-de-camp qui trouvait souvent de lui-même le mot juste, qu'il se chargeait ensuite d'exécuter. Avant ses grandes maladies et infirmités, elle était pleine d'entregent et des plus *allantes*, comme on dit. Elle s'entremettait sans cesse, et pour le bien, et avec succès. On lit dans une note de Racine sur madame de Longueville : « Elle était quelquefois jalouse de mademoiselle de Vertus, qui était plus égale et plus attirante. » La position de mademoiselle de Vertus, cette longue habitude de dépendance, et la nécessité de se rendre utile et agréable là où elle vivait, avaient dû lui former le caractère, qui y était primitivement disposé.

Elle devança de peu madame de Longueville dans le sentier étroit, où celle-ci s'empressa de la suivre ; l'on voit, par les lettres de mademoiselle de Vertus à madame de Sablé¹, combien elle se donna de mouvements pour

1. Elles ont été publiées par M. Cousin, dans la *Bibliothèque de l'École des*

son amie et s'inquiéta de lui procurer tous les meilleurs secours spirituels avant d'en profiter pour elle-même. M. Singlin, retiré de Port-Royal depuis le 8 août 1664, était alors obligé de se dérober, et il logeait dans une petite maison du faubourg Saint-Marceau, chez madame Vitart. Cette digne veuve paraissait occuper toute la maison ; mais, dans le haut et sur le derrière, elle logeait M. Singlin¹, M. de Saci, M. de Rebours qui y mourut, Fontaine, Du Fossé, etc. C'était un nid et un refuge des plus purs Port-Royalistes. Pour que M. Singlin pût se hasarder hors de sa *cache*, comme dit Fontaine, il fallait des précautions infinies, tout un déguisement. Il dut quitter la soutane ; on lui mit le manteau court et la perruque, comme à un médecin, et il se rassurait en se disant qu'il l'était en effet dans le meilleur sens. Ce fut mademoiselle de Vertus qui conduisit et ménagea ces entrevues de M. Singlin avec madame de Longueville, exactement comme on eût fait, en des saisons profanes et volages, pour l'introduction mysté-

Chartres, tome III (3^e série), 1852. J'avais, dès 1835, extrait pour moi, dans les manuscrits originaux, les principaux passages qui concernaient mon sujet.

1. Une petite remarque ici en passant, mais essentielle pour la vérité du ton. Il ne faut jamais dire M. l'abbé Singlin, comme je le trouve chez un auteur, des mieux informés d'ailleurs de beaucoup de choses circonvoisines à notre sujet. A Port-Royal, on n'employait les mots que dans une entière exactitude : M. Singlin n'ayant point d'abbaye, on ne l'appelait point abbé, pas plus que M. de Sainte-Marthe, M. de Saci, M. de Rebours. C'était différent pour M. de Barcos, pour M. de Lalane, pour M. Le Roi, qui étaient en effet abbés de Saint-Cyran, de Val-Croissant, de Haute-Fontaine. On pouvait donc dire à Port-Royal M. l'abbé Le Roi, M. l'abbé de Lalane, etc. ; mais on n'a jamais dit M. l'abbé de Sainte-Marthe, M. l'abbé de Saci, etc. Laisser échapper cela, c'est montrer qu'on est un peu du dehors. — Nicole disait galement qu'à la mort de madame de Longueville il avait perdu son abbaye ; car quelques-uns de ceux qui le rencontraient chez la princesse l'appelaient M. l'abbé Nicole : c'était une politesse assez maladroite, que croyaient lui faire les gens du monde. J'ai vu chez madame Récamier un homme qui croyait être plus poli en appelant M. Ballanche, M. de Ballanche.

rieuse de quelque galant cavalier. Voici une lettre qui doit être de l'automne de 1661 :

« Enfin je reçus hier au soir un billet de la *dame* (madame de Longueville). On vous supplie donc de faire en sorte que votre *ami* (M. Singlin) vienne demain ici, afin qu'on n'ait pas l'inquiétude qu'il soit connu dans son quartier. Il faut venir en chaise et renvoyer ses porteurs, et je lui donnerai les miens pour le reporter où il lui plaira. S'il lui plaît de venir dîner, on le mettra dans une chambre où personne ne le verra qui le connaisse, et il est mieux, çà me semble, qu'il vienne d'assez bonne heure, c'est-à-dire entre dix et onze heures au plus tard... (Et après quelques détails et précautions pour l'heure et pour l'entrée de la chaise :) J'ai bien envie que cela soit fait, car cette pauvre femme n'a pas de repos. Faites bien prier Dieu, je vous en conjure : si je la puis voir en de si bonnes mains, j'aurai une grande joie, je vous l'avoue ; il me semble que je serai comme ces personnes qui voient leurs amies pourvues et qui n'ont plus qu'à se tenir en repos pour elles. C'est que, dans la vérité, cette personne se fait d'étranges peines, qu'elle n'aura plus quand elle sera fixée. J'ai bien peur que votre ami ait trop de dureté pour nous. Enfin il faut prier Dieu et lui bien recommander cette affaire... »

Et encore :

« Je suis persuadée que le besoin que votre ami a reconnu que notre amie a de lui l'obligera à en prendre le soin. Elle est tellement satisfaite de la conversation qui dura trois heures, qu'elle n'était plus elle-même quand je la retrouvai. Je la frustrai de quelques petits moments que je passai avec lui. Mais comme il avait besoin de parler longtemps avec notre amie, je ne voulus pas user sa voix, et je me mortifiai en le quittant : car il me disait des choses admirables. J'espère bien profiter de tout cela, s'il plaît à Dieu. »

On comprend à merveille comment mademoiselle de Vertus précéda madame de Longueville dans son amour pour Port-Royal, et en même temps ne fit que la suivre en ce qui était de la direction de M. Singlin. M. Singlin ne l'admit au nombre de ses pénitentes qu'après madame de Longueville, et ainsi s'explique le mot de Fontaine, si bien informé sur tous ces points : « Ce sage ecclésiastique, M. Singlin, fut surpris de voir en elle tant de foi et de piété, et il pensa à la joindre avec ma-

dame de Longueville pour être sa consolation dans son veuvage, et sa compagne dans tous ses exercices spirituels. » Tout se concilie. Mademoiselle de Vertus avait agi la première pour amener M. Singlin à l'hôtel de Longueville, puis s'était effacée. Elle avait fait, comme elle dit, l'affaire de son amie avant la sienne.

Cependant elle avait dès lors son vœu secret ; elle aspirait à ce qui deviendra sa vie dernière et à ce qui rejoindra l'aurore céleste de ses jeunes et pures années, à une réunion aussi entière que possible avec Port-Royal :

« Hé bien ! Madame, écrivait-elle à madame de Sablé, avez-vous un peu songé à moi quand vous avez parlé à nos mères ? Comment va mon affaire ? Je ne mérite point ni du côté de Dieu, ni du leur, qu'elle aille bien ; car dans la vérité je me sens fort indigne de la grâce que je demande ; mais j'espère que leur charité passera par-dessus mon extrême indignité, et leur fera considérer le besoin qu'une misérable comme moi peut avoir d'un secours comme celui que je demande. J'ai le cœur transi. On m'a dit qu'il y a de bien mauvaises nouvelles de Rome... »

« Hélas ! s'écrie-t-elle encore, que n'ai-je de quoi faire bâtir une petite cellule auprès de vous !... Mais il n'y faut pas penser. On a tant aimé le monde, qu'on mérite bien de ne le pouvoir quitter quand on ne l'aime plus. »

Lorsque M. Singlin mourut, le 17 avril 1664, dans cette maison où il était caché¹, mademoiselle de Vertus « eut cet avantage, dit Fontaine, sur madame de Lon-

1. Il semblerait résulter d'une lettre de la mère Agnès à madame de Foix, coadjutrice de Saintes (7 mai 1664), que M. Singlin ne se fit porter dans la maison où il mourut que dans sa dernière maladie, et qu'il était auparavant caché ailleurs. Dans une lettre, même confidentielle, la mère Agnès dut éviter d'indiquer avec précision le lieu où il était habituellement, ainsi que d'autres amis. Fontaine nous donne l'explication entière. M. Singlin, aux approches du dernier carême, avait quitté la petite maison de madame Vitart où il vivait avec M. de Saci, pour aller se joindre à d'autres amis qui observaient encore plus rigoureusement le jeûne ; mais à la fin de ce carême, le jour du vendredi-saint, n'en pouvant plus et à bout de force, il revint à son premier asile, dans la petite maison où étaient M. de Saci, Fontaine, Du Fossé, et se mit au lit pour ne plus s'en relever.

gueville, que sa qualité retenait : elle vint tout éplorée au logis. Sa foi ardente l'éleva au-dessus des frayeurs que donne aux âmes tendres la vue d'un corps mort. Elle lui fit découvrir le visage, le baisa, fondant en larmes, et contempla longtemps pour la dernière fois, dans l'amertume de son cœur, un homme dont Dieu s'était servi pour lui procurer de grands biens. » — Du Fossé, témoin des plus présents, et qui avait veillé M. Singlin presque toute la nuit de l'agonie, raconte la même visite avec de légères différences :

« Mademoiselle de Vertus, dit-il, qui ne savait point l'extrémité où il était, arriva sur les sept ou huit heures (M. Singlin était mort à cinq heures du matin), pour le consulter sur une affaire qui lui était de la dernière conséquence, et pour la décision de laquelle il lui avait demandé du temps. En apprenant cette mort sur nos visages autant que par nos paroles, elle reçut le coup le plus sensible qu'elle eût peut-être jamais senti de sa vie. Elle ne put se consoler, ne trouvant personne en qui elle eût et pût avoir une si parfaite confiance. »

Fontaine n'aurait point écrit cette dernière phrase ; car mademoiselle de Vertus trouva bientôt cet homme qui, pour elle, devait remplacer M. Singlin et le continuer ; elle le posséda en M. de Saci, à qui elle accorda une confiance entière et dont elle fit l'objet de sa vénération la plus tendre.

Personne peut-être ne contribua plus qu'elle, par son excellent conseil, à la bonne direction que prirent vers la fin les négociations pour la Paix de l'Église. Elle était l'âme et la prudence de l'hôtel Longueville. On a des traces de son intervention très-sage dans des lettres écrites par elle à cette époque ; j'en ai cité une précédemment, relative à un projet de voyage de M. Pavillon¹. Le bon Fontaine avait imaginé, à son point de

1. Page 257.

vue, une explication mystique de cet événement, la Paix de l'Église, lequel, selon lui, n'avait eu d'autre résultat certain que de délivrer M. de Saci alors à la Bastille; et c'était (toujours selon lui) mademoiselle de Vertus qui avait obtenu de Dieu cette grâce par son ardente charité pour M. de Saci : M. de Saci était le commencement et la fin de tout, aux yeux de Fontaine. Il faut l'entendre :

« Pour mademoiselle de Vertus, répondait-il lorsqu'on l'interrogeait sur elle dans le temps où elle mourut¹, l'admiration même que j'ai de tant d'excellentes qualités fait qu'il ne me reste qu'un souvenir confus de ce que j'en ai vu autrefois. Son zèle pour M. de Saci m'a tout rempli l'esprit. Elle était prodigue pour prévenir ses besoins. Elle a semé en cette occasion avec abondance. Aussi quelle tendresse de part et d'autre ! Quel soin de lui, lorsqu'il était à la Bastille ! Je lui ai toujours attribué la Paix de l'Église, qui fut la délivrance de celui qu'elle aimait, et qui sembla n'avoir été faite que pour lui rendre M. de Saci, puisque, quinze jours après, toutes les brouilleries recommencèrent ; et après ce coup tout miraculeux, elle ne pensa plus, comme Judith², qu'à s'aller renfermer chez vous avec ces bonnes filles... Elle était digne de vivre et de mourir entre vos bras, et il y avait peu d'autres mains que les vôtres, qui fussent dignes d'elle. Tout me manque quand je parle d'elle : il n'y a que mes yeux qui viennent au secours... »

Madame de Longueville avait songé elle-même à se retirer complètement du monde et à vivre en personne du cloître; mais on ne le lui permit point. Ce n'était pas la méthode de Port-Royal, avec les princes et princesses convertis; on les obligeait à rester jusqu'à un certain point dans le monde, pour y remplir certains devoirs de leur état et réparer exemplairement les injustices commises. Il n'en était pas ainsi de mademoiselle

1. Il dit cela non dans ses *Mémoires*, mais dans des lettres qu'on peut lire au tome IV (pages 335-338) des *Vies édifiantes et intéressantes des Religieuses de Port-Royal*, 1752.

2. On ne voit pas trop ce que Judith vient faire là; mademoiselle de Vertus avait pu contribuer à délivrer M. de Saci, mais elle n'avait pas tué Holoferne.

de Vertus, et lorsque la Paix de l'Église fut rétablie, rien ne s'opposa à ce qu'elle allât se réunir à ses sœurs de Port-Royal. Elle y courut dès le 8 avril 1669, et y fit une première retraite, trop courte à son gré. A propos d'une visite que madame de Longueville, à son tour, alla faire deux mois après au saint désert, et d'où elle était revenue contente et calmée, mademoiselle de Vertus écrivait à la mère Agnès, le 28 juin ¹ : « Voilà une lettre de madame de Longueville ; plus je lui parle, et plus je la vois contente de vous et de toute votre maison. J'ai bien envie de voir celle qu'elle y veut faire bâtir prête à être habitée, et je me trouve bien heureuse de n'avoir besoin ni d'architecte ni de maçons pour m'aller enfermer auprès de ma chère mère. Je la supplie de demander à Notre-Seigneur qu'il lève tous les petits obstacles qui me pourraient retarder ce bien. » La santé de mademoiselle de Vertus était déjà très-altérée à cette époque ² ; elle avait cinquante-deux ans. A côté du petit hôtel que madame de Longueville se fit bâtir dans le vallon, pour y passer de temps en temps quelques semaines¹, elle eut son petit corps de logis attenant et distinct, qui fut construit dans de modestes proportions. Elle n'attendit pas la fin de ces arrangements. Toutefois, malgré son

1. Le 28 juin 1669, et non 1671, comme quelques-uns l'ont cru. Indépendamment des autres raisons, la lettre de madame de Longueville, datée du même jour, contient un passage d'où il résulte que l'élection d'une nouvelle abbesse n'avait pas encore eu lieu à Port-Royal, et que la mère Angélique de Saint-Jean n'y était pas encore prieure. Or elle le devint à partir du 3 août 1669, ayant été choisie pour cette charge par la nouvelle abbesse, la mère Du Fargis.

2. « Cette pauvre mademoiselle de Vertus est toujours très-mal ; c'est un grand chapitre que ses maux. » (Lettre de madame de Longueville à madame de Sablé, datée du Bouchet, du 3 juillet 1669.) — Et dans une lettre écrite trois ans auparavant (1666) : « Je demeure continuellement auprès de mademoiselle de Vertus, qui est si mal qu'en vérité je crains bien que nous la perdions. »

ardent désir, il ne paraît pas qu'elle fit sa retraite entière aux Champs avant l'année 1671 et même 1672¹ ; mais elle y passait des saisons, et elle en essaya dès l'automne de 1669. Ce fut une séparation touchante que sa sortie de chez madame de Longueville, à laquelle elle ne pouvait préférer que Dieu. Fontaine, interrogé sur ses souvenirs de ce temps-là, disait : « Leur union et leur séparation bien décrites feraient deux forts beaux endroits². »

Madame de Sévigné nous a montré mademoiselle de Vertus messagère de deuil auprès de son amie, en une heure pathétique et déchirante, lorsqu'on dut lui annoncer la mort du jeune duc de Longueville tué au passage du Rhin. Retournée depuis deux jours à Port-Royal, où elle avait hâte de se renfermer irrévocablement, mademoiselle de Vertus n'avait qu'à reparaitre à l'improviste pour donner à madame de Longueville l'idée d'un malheur :

« Ce retour si précipité marquait bien quelque chose de funeste. En effet, dès qu'elle parut : *Ah, Mademoiselle ! comment se porte monsieur mon frère (le grand Condé) ?* — Sa pensée n'osa aller plus loin. — *Madame, il se porte bien de sa blessure.* — *Il y a eu un combat ! Et mon fils ?* — On ne lui

1. Ce ne fut que le 3 novembre 1672 que M. de Saci fit la bénédiction du bâtiment de mademoiselle de Vertus.

2. On lit dans une lettre de madame de Longueville à madame de Sablé, datée de Trie, du 2 octobre 1669 : « Vous aurez bientôt à Paris mademoiselle de Vertus, qui va faire un autre voyage un peu plus considérable, quoiqu'il ne se fasse pas en pays si lointain (Elle vient de parler du voyage d'un ancien gouverneur de son fils en Provence). Cela vous attendra bien sans doute. Pour moi, vous jugez bien que je commence à l'être beaucoup, quoique pour cette fois elle ne s'enferme pas encore pour tout à fait, car elle reviendra encore pour quelque besoin que j'aurai d'elle dans quelque temps. Elle vous verra, et vous dira tous ses projets. » — Il est parlé dans une autre lettre des sots discours et des fables impertinentes qui se débitèrent dans le monde, au sujet de cette séparation. Madame de Longueville n'y était pas insensible, et elle priait madame de Sablé de dire ce qu'il fallait pour réfuter ces versions mensongères et en confondre les inventeurs.

répondit rien. — *Ah ! Mademoiselle, mon fils, mon cher enfant ! répondez-moi, est-il mort ? — Madame, je n'ai point de paroles pour vous répondre. — Ah, mon cher fils ! est-il mort sur-le-champ ? N'a-t-il pas eu un seul moment ? Ah, mon Dieu ! quel sacrifice ! Et là-dessus elle tombe sur son lit, etc....* » (Et tout ce qu'on sait.)

Par ce dialogue, devenu pour nous aussi classique qu'une scène d'*Iphigénie* ou de *Bérénice*, mademoiselle de Vertus reste aux yeux de la postérité la confidente inséparable de madame de Longueville.

Une dernière fois rentrée à Port-Royal, mademoiselle de Vertus ne songea qu'à n'en plus sortir et à en observer la règle. Elle prit parmi les religieuses le petit habit blanc de novice, mais sans faire de vœux ; sa mauvaise santé lui interdisait d'aller plus avant. Ce qu'elle se proposait, croyant que Dieu demandait cela d'elle, c'était « de s'assujettir à une partie des devoirs et des observances de la religion, les pratiquant dans sa chambre quand elle ne pourrait les remplir avec la Communauté ; de n'écrire point de lettres et de n'en point recevoir qu'elles ne fussent vues des supérieures (avec pourtant quelque exception) ; de ne se plus servir de sa vaisselle d'argent, mais de vaisselle de terre, et de se retrancher aussi divers ajustements, tant sur elle que dans sa chambre ; le tout néanmoins *sans aucun engagement*, et en tant que la conduite de la maison ne passerait point en d'autres mains, auquel cas elle serait libre de reprendre tous ses privilèges et de vivre comme elle faisait auparavant. » Ce fut le dimanche 11 novembre 1674, qu'elle se lia de la sorte autant qu'elle le pouvait, avec toutes les cérémonies usitées dans les vêtures. M. de Saci fit l'exhortation et bénit les habits, changeant seulement quelques mots aux for-

mules accoutumées, pour les accommoder à cette profession d'une espèce particulière. L'abbesse et la mère prieure habillèrent la nouvelle sœur. En mettant d'abord la ceinture, on dit : « *Cum esses junior, cingebas te, et ambulabas quo volebas; cum autem senueris, alter cinget te, et ducet quo tu non vis.* » Et en mettant le voile : « *Accipe velum candidum, ut sequaris Agnum sine macula, et ambules cum eo in albis.* » A un moment, la demi-professe dit : *Ora pro me*, à l'abbesse, en l'embrassant, puis à la mère prieure, puis à Son Altesse (madame de Longueville) qui était présente, et ensuite à quelques autres sœurs. Mademoiselle de Vertus, ainsi passée à l'état de novice perpétuelle, vécut encore dix-huit années¹, et elle en survécut treize à son amie, dans de grandes et perpétuelles infirmités qui exercèrent sa patience. Elle fut les onze dernières années sans se lever de son lit. Après M. Hamon², elle eut pour médecin particulièrement attaché à elle M. Hecquet, alors

1. Nous trouvons, une fois, mademoiselle de Vertus sortie du cloître et habillée en séculière, pour tenir avec M. de Luzanay, en qualité de marraine, le fils du libraire Despres, dont le baptême se fit dans l'église des Champs (30 juin 1677).

2. A la mort de M. Hamon, l'abbé de Rancé écrivit une lettre de condoléance fort bonne à mademoiselle de Vertus (2 mars 1687) :

« On ne peut être plus touché que je le suis, Mademoiselle, de la perte que vous avez faite du pauvre M. Hamon. Je connais trop toutes les qualités que Dieu lui avait données, pour ignorer l'utilité que vous en pouviez tirer; il était bon pour les âmes comme pour les corps, ce qui est une chose si rare dans les personnes de sa profession, qu'on ne saurait assez l'estimer. Dieu vous visite en bien des manières, Mademoiselle... Je ne doute point qu'en multipliant les coups dont il vous frappe, il ne vous multiplie ses grâces; vous voyez si clair, Mademoiselle, sur la conduite que Dieu tient à votre égard, que vous n'avez pas besoin de nouvelles lumières; vous y trouvez sa justice, vous y trouvez sa bonté; il vous paraît en qualité de juge, il vous paraît comme un père charitable... Ne vous laissez point, Mademoiselle, de baiser la main qui s'appesantit sur vous... Il n'y a point de jour, Mademoiselle, que nous ne vous recommandions à Notre-Seigneur autant que nous le pouvons; vous jugez bien que nous continuerons de le faire avec d'autant plus d'application que je vois bien que vos infirmités augmentent tous les jours. Il n'est

très-jeune, qui demeura durant quatre années à Port-Royal; elle le traitait en ami, presque en fils¹. Après M. de Saci, elle eut pour directeur M. Le Tourneux, sur qui elle avait reporté toute sa confiance; puis enfin, après M. Le Tourneux, enlevé par une mort subite (28 novembre 1686), elle recourut à Du Guet, dans les lettres duquel on la retrouve tenant une grande place.

« C'est la première fois que nous rencontrons cet admirable directeur. Il s'est peint d'un mot : « Je ne confesse point, dit-il, mais *elle* croit que je contribue à la consolation. » Il disait cela de la duchesse d'Épernon, sœur de M. de Pontchâteau; il l'aurait pu dire de toutes ses pénitentes. Et en effet, forcé de sortir de l'Oratoire, comme nous le verrons, retranché du service ecclésiastique autant qu'on le pouvait, il répandait en secret de mille côtés le bienfait de ses lettres

« pas nécessaire de vous dire que je regarde cela pour moi comme un devoir indispensable... »

P.-S. « Nous avons prié pour le pauvre défunt (M. Hamon), et nous continuerons de le faire; j'y suis bien obligé par toutes les marques qu'il m'a données de son amitié. » (Dû à M. Louandre, bibliothécaire à Abbeville.)

On n'a rien dans cette lettre du terrible M. de Rancé; on dirait qu'il s'est adouci en se ressouvenant qu'il parlait à la sœur de madame de Montbazon.

1. J'ai sous les yeux une lettre de mademoiselle de Vertus à M. Hecquet, sur la perte qu'il avait faite de son père, mort le 1^{er} novembre 1691; c'est un langage chrétien, affectueux, amical, et qui sort des termes ordinaires de la condoléance; c'est le langage d'une sœur en Jésus-Christ et d'une mère : « ... On prie fort Dieu (à Port-Royal) pour lui et pour vous; je le fais de tout mon cœur, et je vous conjure d'attendre de moi toute la tendresse et tout le service que vous pouvez attendre d'une vraie mère : il y a longtemps que je vous ai prié de me regarder ainsi, et je vous en prie encore; mon déplaisir est d'être aussi incapable que je suis de vous en donner des marques... » Et au post-scriptum : « Toutes les sœurs de Port-Royal prennent une extrême part à votre douleur. Tout le monde prie, et ma sœur Françoise-Julie est vraiment consternée de votre affliction, et ma sœur Anne-Cécile prie aussi bien qu'elle pour vous. Toute l'infirmerie est en deuil. » — Il n'y a plus trace de la grande dame et de la femme du monde : mademoiselle de Vertus n'était plus alors que la plus infirme des religieuses de Port-Royal.

et de ses conseils, mais il ne consolait personne plus que mademoiselle de Vertus. Durant ses longues années de souffrances et d'alitement, elle se lassait de vivre, elle s'effrayait de mourir; il la rassurait contre la crainte extrême des jugements de Dieu, il la reprenait et l'apaisait sur le désir trop vif de la mort. Il lui disait :

« Il me semble qu'il y a toujours quelque hardiesse à deviner la fin de sa vie, quoiqu'elle soit moins dangereuse que la témérité de ceux qui s'en promettent une longue. Nos moments ne sont ni bien comptés ni bien connus que de Dieu seul. Il veut être attendu à chaque heure, mais il les cache toutes. On se prépare avec soin à sa venue, mais avec paix. On n'est surpris ni de vivre, ni de mourir, parce qu'on n'est point surpris qu'il fasse sa volonté; et comme on doit se défier de la plus ferme santé, on doit suspendre son jugement dans la défaillance la plus générale. Cette disposition fait la crainte de ceux qui se portent bien, et la consolation de ceux qui sont malades. On sent qu'on est porté par des mains étrangères, et qu'on peut en tomber, ou en être retenu à chaque moment. On s'y abandonne, on s'y repose; et c'est une grande partie de la vertu que cette patience ou à l'égard de la vie, ou à l'égard de la mort. Nous ne savons de l'une ou de l'autre que leur incertitude, et pourvu que nous soyons prêts à demeurer ou à sortir, nous ne pouvons être trop soumis au choix que Dieu fera pour nous. »

On reconnaît déjà là ce style distingué, mais anti-thétique et un peu coupé, qui sent visiblement l'approche du dix-huitième siècle, et qui, ne s'interdisant pas l'esprit, se complait au redoublement d'une même idée. On a une lettre tout entière *sur la crainte des jugements de Dieu* : la doctrine de la Grâce pure y reluit autant qu'en aucune page du plus vrai Port-Royal. De tous les Port-Royalistes, Du Guet est celui peut-être dont les lettres conviennent le mieux par la netteté de la doctrine à tous les stricts chrétiens selon saint Paul. Il professe l'abandon pur et simple de tout l'homme à la merci de Dieu :

« Il nous suffit, dit-il dans cette lettre à mademoiselle de Vertus, de savoir que l'inquiétude et le trouble l'offensent, parce que ces dispositions font injure à son application sur nous et à son amour; qu'il n'est point honoré

par des frayeurs excessives, ni par des réflexions accablantes sur le passé ; qu'on ne peut l'honorer que par ses propres dons, et que toutce que sa Grâce ne fait point en nous, est incapable de le fléchir ; que la crainte qu'il nous inspire est toujours tranquille, parce qu'elle est humble, et fondée sur une confiance qu'il ne nous traitera pas comme il lui a plu de nous convaincre que nous le mériterions ; en un mot, qu'il nous commande d'espérer, et que l'espérance chrétienne doit être comme celle d'Abraham, contre toute vraisemblance : *Contra spem, in spem credidit.* »

Un tel commandement d'espérer est bien propre, dira-t-on, à engendrer plutôt la crainte. Mais avec le pur Christianisme, on n'en est pas à une contradiction près : la solution chrétienne la plus vraie est dans l'assemblage intime de toutes les contradictions : *Credo, quia absurdum.* L'essentiel est que la flamme de charité descende sur toutes ces contradictions pour les fondre en une sorte de vivant miracle :

« On voudrait, continue Du Guet s'en prenant à l'Âme demi-pénitente, savoir à quoi s'en tenir, voir ses comptes en bon état ; être sûr de ce qu'on a acquitté ; trouver des ressources pour le reste, et se reposer sur quelque chose de moins incertain à notre égard que la miséricorde de Dieu. Mais tout cela est plutôt l'effet de notre peu de foi et de notre orgueil, que d'une sincère pénitence. Le juste vit de la foi ; il ne voit rien, il ne sent rien ; il ne paraît avoir aucun appui ; tout semble fondre sous ses pieds ; tout échappe à ses mains ; il ne trouve en lui-même qu'une réponse de mort : et cependant il aime, et il espère ; et c'est même parce qu'il ne trouve en soi que des sujets d'affliction et de crainte qu'il établit sa confiance en Dieu seul...

« Nous pouvons être pénétrés de la vue de notre misère, la sentir avec confusion et avec douleur ; c'est même notre plus important devoir : mais si nous terminons à cette vue et à cette amère douleur toute l'attention de l'Âme, nous n'accomplissons qu'une partie de notre devoir ; et peut-être n'y a-t-il rien en tout cela qui ne soit humain, et qui ne puisse être l'effet ou d'une vanité travestie en humilité, ou d'un secret déplaisir de n'être pas tel qu'on voudrait être à ses propres yeux. »

Les mérites ou les démérites, selon Du Guet, n'y font donc absolument rien. Malheur à qui prétendrait asseoir son espérance sur sa propre justice ! presque autant malheur à celui qui aboutirait au désespoir par un sentiment excessif de ses iniquités !

« Une personne qui connaît un peu la religion, raisonne bien autrement. Elle est fortement convaincue de cette importante vérité, que *Dieu ne peut aimer hors de lui que ce qu'il a résolu de rendre aimable par ses dons* ; que sa miséricorde est gratuite, et sans autre motif, sans autre fondement, sans autre cause, que ce qu'elle est miséricorde. Il lui plaît d'avoir pitié de nous : c'en est assez ; il ne faut plus demander de raisons. Dieu a une bonté digne de lui, et il fait miséricorde en Dieu. Quand nous aimons, nous supposons un bien : quand Dieu aime, il le produit. Nous avons besoin de ce que nous aimons : et Dieu est le bien souverain de tout ce qu'il veut aimer. Tenons-nous-en donc à cette admirable parole de Jésus-Christ dans l'Évangile : *Ne craignez point, petit troupeau, parce qu'il a plu à mon Père de vous donner son royaume.* »

Il a plu à mon Père, c'est la pierre angulaire de la doctrine. Du Guet, parlant à mademoiselle de Vertus, épuise ce thème du bon plaisir divin et de l'entière gratuité du salut ; il y cherche un motif de la rassurer :

« *Vous avez été vendus pour rien*, disait un Prophète de la part de Dieu, *et moi je vous rachèterai pour rien* : c'est-à-dire, vous ne sauriez rendre une bonne raison pourquoi vous vous êtes livrés au Démon ; il est devenu votre maître, parce que vous l'avez voulu : et moi je deviendrai votre libérateur, parce que je le voudrai. D'autres raisons, il n'y en a point. *Je vous sauverai pour la gloire de mon nom, — pour moi-même*, dit-il ailleurs, *et comprenez-le bien*. Cela doit calmer toutes nos frayeurs...

« Il n'en est pas de sa parole comme de celle des hommes. Tout ce qu'il dit est la vérité même. Il ne faut donc pas l'écouter quand il menace, et se retirer quand il console. Il ne récompense que la crainte qu'il inspire ; et celle qu'il inspire est toujours fidèle et toujours paisible. Toutes les vérités sont liées, et toutes les vertus le sont aussi. »

On ne peut mieux dire, ni mieux présenter l'inexplicable réseau dans toute sa complexité.

Mademoiselle de Vertus avait des effrois de sa vie passée, de celle qu'elle avait menée dans le siècle, qui lui donnaient des désolations mortelles et des agonies. Du Guet la rassure sans rien atténuer : « Tout le monde passera nécessairement par la désolation où vous êtes ; les uns pendant la vie, et les autres après la mort. »

Il terminait en tâchant de faire surnager une idée de joie, de bonté et d'amour, qu'il tirait comme une eau profonde du creux des rochers. Mais il a beau faire, on n'a nulle part l'âpre et austère doctrine plus à nu.

Mademoiselle de Vertus, je l'ai dit, cumulait bien des craintes. Tandis que les uns qui se croient pleins de vie sont emportés d'un seul coup, elle était de ces autres « qui sont longtemps suspendus *par un fil imperceptible* entre le danger de mourir et celui de vivre¹. » Elle craignait, en vivant, de voir multiplier ses fautes, ses occasions d'impatience et de murmure, et de compromettre son Éternité; elle craignait, en mourant, d'aborder cette Éternité redoutable et d'affronter le jugement suprême sans y être préparée. Du Guet, dans une lettre qui roule tout entière *sur le désir de la mort*, examine chrétiennement tous ces aspects différents de la question, et les éclaircit. Il cite ce mot qu'un ancien Père attribue à Jésus-Christ : « *Pati non vultis, mori non vultis : quid faciam vobis?* Vous ne pouvez souffrir ni la vie ni la mort : comment voulez-vous donc que je vous traite ? » Il s'attache surtout à combattre la crainte de mourir, qui paraît avoir été dominante chez mademoiselle de Vertus. Sans la vouloir trop rassurer, il l'exhorte à reprendre confiance; il lui montre les imperfections dont elle se plaint et dont elle tire un sujet d'effroi, comme étant à peu près inséparables de l'état d'une longue infirmité, et de celles que Dieu excusera peut-être. Il ose plus, et, dans une page finale qui a son éloquence, il va jusqu'à lui découvrir et lui dénoncer ces infériorités.

1. Et encore, comme Du Guet le lui disait énergiquement : « La terre fond sous une infinité de gens, et Dieu vous tient par un cheveu. »

rités dans la vie religieuse, qui font sa douleur et son remords, comme une conséquence et une suite un peu humiliante, mais nécessaire, de ce qu'elle a eu de plus qualifié autrefois selon le monde :

« L'éducation, dit-il, le tempérament, l'habitude, le tour même de l'esprit, font souvent qu'on est incommodé de diverses choses que les autres ne sentent point, ou qu'ils portent avec plus d'indifférence. Plus on veut alors se faire de violence, et plus on s'aigrit l'esprit. Il vaut mieux céder avec un peu de confusion à son infirmité, que de la combattre avec dépit et sans succès.

« Ceux qui ont eu une éducation plus simple et plus forte, sont plus heureux : ils ont moins à faire, et ils ont moins contracté du levain du vieil homme. *Les autres ont ajouté un second péché originel au premier*; ils ont fortifié la cupidité commune par une autre plus criminelle et plus volontaire : il est juste qu'ils sentent le poids des chaînes qu'ils se sont faites, et qu'ils gémissent sous le joug qu'ils se sont imposé à eux-mêmes. Leur patience, leur repentir et leur confusion, peuvent réparer devant Dieu tout ce qui manque à l'austérité de leur vie, ou à leur mortification intérieure ; *et ce serait peut-être une vanité et une injustice à une personne de qualité, et qui a eu le malheur d'avoir de quoi plaire au monde, si elle prétendait être aussi peu fille d'Adam, que d'autres plus conformes à l'Évangile et plus unies à Jésus-Christ.*

« Ce n'est point en vain que le royaume des Cieux n'a été promis qu'aux petits. Ceux qui le sont, n'ont que faire de se baisser ; la porte est taillée à leur mesure, et tous les passages sont pris sur leur hauteur. *Mais il faut que les autres se courbent, se ploient, s'estropient : et encore souvent ne peuvent-ils passer.* Voilà l'avantage qu'il y a à être quelque chose aux yeux du monde ! Il est si peu réel, qu'il y faut renoncer dès qu'on commence à apprendre le Catéchisme ; et l'on est quelquefois assez malheureux pour n'avoir pu y bien renoncer avant la mort.

« Je suis, Mademoiselle, à vos pieds, dans le temps que j'ose vous écrire de telles choses : mais vous connaissez Jésus-Christ et sa loi ; et vous me pardonnez bien sans doute une liberté que vous m'avez donnée. »

On remarquera cette fin qui n'est plus du directeur, mais de l'ecclésiastique poli, respectueux et affectueux, de l'homme d'excellent goût et d'agrément infini, qui avait lu l'*Astrée* dans sa jeunesse, et dont tous ceux qui l'ont connu s'accordent à louer l'amabilité et le charme d'entretien.

Vers le temps où Du Guet essayait de consoler, par ces paroles hautes et sévères, celle même à laquelle le poète Segrain avait galamment songé sous le nom d'*Amire*, il adressait des conseils non moins profondément chrétiens à celle qui écrivit *la Princesse de Clèves* : il aidait madame de La Fayette à mourir. Car c'est là où il en faut venir, quel qu'ait été le romanesque de la vie et son premier enchantement : eût-on été chantée sous les plus beaux noms et décorée de tous les myrtes et de toutes les guirlandes par les Godeau, les Segrain et les La Fontaine, Iris, Amire ou Uranie, il faut finir par le lit des incurables, le lit de mort, par le suaire, sinon par le cilice. Et qui osera conseiller la philosophie pure dans sa sévère nudité, la résignation naturelle positive, à des cœurs de femmes, s'ils ne sont des cœurs virils, et s'ils ne se la conseillent eux-mêmes ?

Dans une vie qui a perdu sa fleur et devenue irrémédiablement triste et languissante, ces considérations, même terribles, du Dieu chrétien selon Port-Royal, ont, pour peu qu'on y entre par l'imagination, un sombre et puissant attrait. L'inquiétude habituelle s'y relève de lueurs d'espérance ; on veut avancer dans l'ombre, dans ces espèces de catacombes où l'on habite, on craint de reculer : est-ce bien le rayon divin, le rayon conducteur que l'on suit et vers qui l'on se dirige ? ne serait-ce pas un reflet trompeur ? Il y a deux issues : sera-ce par la bonne, ou par la mauvaise, que l'on sortira de ce souterrain de la vie ? Cette alternative occupe et passionne ; chaque jour est une épreuve incertaine et recommençante, c'est un duel qui se continue ; on s'en entretient sans cesse ou avec le directeur, ou avec soi-même ; et

tandis qu'il n'y aurait plus autrement qu'ennui morne, découragement taciturne et sec, ces idées d'au delà, où reviennent se mêler des couleurs d'enfance, rouvrent toute une carrière, et donnent, ne fût-ce que par un faux jour, un grand et dernier intérêt à la vie.

Mademoiselle de Vertus, après être restée onze ans gisante et collée à ce lit mortuaire inévitable, expira le 21 novembre 1692, âgée de soixante-quinze ans; la dernière à Port-Royal des hôtesse de distinction, à qui l'on permit ce désert. — Racine a fait son épitaphe. Ces noms si divers de Segrais, de Du Guet et de Racine lui composent une couronne¹.

C'est le moment de s'arrêter un peu devant celle que nous avons rencontrée tant de fois et que nous connaissons déjà par bien des côtés, madame de Longueville. La Paix de l'Église fut en partie son ouvrage, et la tranquillité dernière de Port-Royal tint à la durée de sa vie : l'une et l'autre finirent en même temps.

1. Il est à regretter que Nicole n'ait rien écrit sur mademoiselle de Vertus; c'était lui qui aurait pu le mieux nous satisfaire en maint détail, ayant demeuré longtemps à l'hôtel (comme on disait de l'hôtel Longueville), où il la voyait tous les jours. La sœur Elisabeth Le Féron lui écrivait peu de mois après la mort de mademoiselle de Vertus, en lui exprimant toutes les raisons qu'elle et ses sœurs avaient alors de se tenir humiliées et rabaisées (12 janvier 1693) : « Je crois, Monsieur, que vous comptez bien que la perte que nous venons de faire de mademoiselle de Vertus y ajoute encore, et je ne doute point que vous ne voyiez mieux que moi le vide qu'elle fait dans cette maison. Vous connaissiez mieux que personne son mérite, et vous n'ignoriez pas l'affection et l'attachement qu'elle avait pour cette Communauté, qui perd en elle une de ses plus véritables amies. Permettez-moi de vous dire, Monsieur, que vous en perdez aussi une en sa personne. Je lui dois ce témoignage qu'elle avait pour vous toute l'estime possible, et que, dans toutes les occasions qui se sont présentées et que vous savez, elle en a toujours donné des preuves, par la manière juste et avantageuse dont elle a parlé de vous; et je ne puis m'empêcher de vous le dire, parce que c'est à moi-même qu'elle l'a fait dans les rencontres. » S'il fallait une preuve de plus de l'esprit judicieux et de la raison de mademoiselle de Vertus, on la trouverait dans cette justice qu'elle ne cessa de rendre à Nicole.

Nous ne saurions rien dire sur elle de plus précis, au point de vue particulier qui nous intéresse, que ce qu'on lit dans une lettre d'Arnauld au landgrave de Hesse-Rhinfels, qui l'avait questionné au sujet de cette princesse :

« Pour ce que vous me demandez de madame de Longueville, lui écrit Arnauld (19 avril 1683), elle est morte au mois d'avril 1679, âgée de cinquante-neuf ans (et sept mois), d'une fièvre qui avait été précédée d'une fort grande langueur, il y avait plus d'un an. Étant fille, elle avait eu de grands sentiments de piété, et elle avait même pensé de se faire carmélite. Le monde ensuite l'avait entraînée, et, depuis son mariage, elle s'était trouvée engagée dans le malheur des guerres civiles. Ce fut dans le temps qu'elle s'en retira, et qu'elle fit sa paix avec le roi, environ 1655 ou 1656, qu'elle recommença de nouveau à se donner à Dieu, et depuis ce temps-là elle n'a plus tourné la tête en arrière, mais a vécu dans une très-grande piété, étant si affectonnée à la mortification et à la pénitence jusques aux disciplines et aux ceintures de fer, que ses confesseurs étaient obligés de la retenir. Depuis la mort de son fils qui fut tué au passage du Rhin, elle quitta l'hôtel de Longueville et s'alla loger au dehors des Carmélites du faubourg Saint-Jacques où elle avait droit d'entrer, comme elle faisait souvent : *et elle avait bâti aussi un logis à Port-Royal, où elle passait une partie de l'été.* On sait les restitutions qu'elle a faites pour les dommages causés par les guerres civiles. Elle était aussi fort charitable envers les pauvres ; et très-exacte à ne donner les bénéfices auxquels elle avait droit de nommer, qu'à ceux qu'on l'assurait en être les plus dignes, sans avoir jamais égard à aucune recommandation. Elle est morte dans sa maison auprès des Carmélites, et est enterrée dans leur cloître ; mais son cœur est à Port-Royal des Champs. J'oubliais de dire qu'on ne peut pas mourir avec de plus grands sentiments d'humilité et plus de confiance en Dieu. »

On a tout ce qu'on peut désirer de plus circonstancié sur le moment de la conversion de madame de Longueville, je veux dire sa conversion complète, celle par laquelle elle passa sous la direction de M. Singlin et dans les maximes de Port-Royal : jusque-là elle n'avait eu qu'une ébauche de dévotion inquiète et des pratiques assez peu éclairées. J'ai analysé ailleurs¹ la

1. *Portraits de Femmes* (édit. de 1855), pages 300-304, Portrait de *Madame de Longueville*.

pièce capitale, son Examen de conscience, écrit par elle-même à la suite d'une confession générale qu'elle avait faite à M. Singlin le 24 novembre 1661 ¹. On a de plus, dans les Mémoires de Fontaine, un compte-rendu de ses conversations avec M. Singlin en ces premiers temps. Ce directeur, qui passait pour sévère, fut à quelques égards plus indulgent que les premiers guides de madame de Longueville, qui lui avaient prescrit des mortifications corporelles excessives, telles que le retranchement de sommeil : lui, il laissa un peu plus tranquille cette chair, qui n'était pas l'endroit le plus vulnérable et le plus périlleux de la princesse ; il s'attaqua au point délicat, à l'esprit, à cet esprit d'orgueil, d'élévation, de raffinement superfin, à ce besoin d'exceller et de se distinguer, de se tirer du pair par un genre suprême qui mit sans cesse un abîme entre elle et la tourbe des esprits vulgaires et grossiers. C'avait même été là le principe de tous ses égarements politiques à l'origine : elle avait été poussée dans la Fronde et dans les séditions civiles par mille causes d'irritation personnelle sans doute, mais surtout par cette idée que La Rochefoucauld et ceux qui la gouvernaient alors lui avaient mise en tête, « combien il serait grand et beau à une femme de se voir dans les grandes affaires, et combien cela la ferait distinguer et considérer. Elle crut qu'elle passerait pour en avoir beaucoup plus d'esprit ; qualité qui faisait sa passion dominante, et l'objet de ses désirs les plus pressants et les plus chers. » Ce mot, pour avoir été dit par une personne qui n'aimait pas madame de Longueville ², n'en est

1. Voir le *Supplément au Nécrologe de Port-Royal*, in-4°, 1735, page 137.

2. Par sa belle-fille, madame de Nemours.

pas moins profondément vrai ; et nous-même n'avons-nous pas vu, sur de moindres scènes, et pu étudier de ces natures de femmes ainsi faites, — pure gloire et vanité d'esprit et de tête, des fantaisies d'imagination, d'incroyables et raffinés caprices, poétiques ou autres, et même politiques, nul jugement ? J'irai plus loin, et, s'il faut oser tout dire, dans ces liaisons suspectes et qui semblaient plus que naturelles, que madame de Longueville avait eues avec l'un au moins de ses frères, les sens, s'ils y entrèrent, n'avaient été que le moindre attrait ; fi donc ! elle n'avait point l'emportement d'une Italienne ou d'une sœur des Ptolémées : mais jusque dans ces liaisons si affichées et qui firent éclat¹, elle n'avait vu peut-être, outre le plaisir d'influer, que le besoin principal encore de se distinguer, de ne s'arrêter pas où s'arrêtent les bourgeois ou les gens de qualité ordinaire, et de marquer par un scandale de plus, galamment porté, qu'on était bien à part et du sang des demi-dieux.

Dans son plus beau temps, cette personne d'une grâce incomparable, d'une ravissante élégance, d'un esprit délicat et subtil, d'un charme qui opérait quand il le voulait, habituée dès sa tendre jeunesse à être exaltée et bercée sur un nuage d'adorations, était donc le jugement le moins solide, l'imagination la plus faussée qui se pût voir².

1. Voir surtout les *Mémoires* de Daniel de Cosnac (1852), tome I, pag. 10, 22 ; et tome II, pag. 194, 195.

2. Sa plus chère admiration et son idéal littéraire avait été Voiture. Elle ne pouvait pas moins pour celui qui avait dit autrefois de *mademoiselle de Bourbon* : « Dès sa première enfance, elle voila la blancheur à la neige, et aux perles l'éclat et la netteté ; elle prit la beauté et la lumière des astres, et encore il ne se passe guère de jours qu'elle ne dérobe quelque rayon au soleil.... Dernièrement dans une assemblée qui se fit au Louvre, elle ôta la grâce et le

M. Singlin retrouvait dans sa pénitente le même esprit au fond, plutôt travesti que changé. Douce, soumise, aussi docile en apparence qu'elle avait pu paraître autrefois ennuyée et dédaigneuse, elle ne faisait peut-être que rechercher dans un ordre inverse un autre genre de succès. Elle s'en doutait bien un peu; elle s'en accusait la première : « J'ai appréhendé même, lui disait-elle en s'analysant avec la pointe la plus fine de son esprit, que le seul endroit de mon âme qui paraît sain, qui est cette docilité qui fait que j'avoue mes péchés et que je me soumets à tout ce qu'on m'ordonne pour les guérir, ne fût aussi malade que ce qui le paraissait, et que cette même docilité *ne vînt aussi, comme tout le reste, de mon orgueil qui se transforme, s'il faut ainsi dire, en Ange de lumière, pour avoir de quoi vivre.* » M. Singlin, avec son habitude de médecin moral, n'avait sans doute pas besoin qu'elle le lui dît pour le voir. Toutefois, il est un seul point sur lequel il ne voyait peut-être pas aussi distinctement que nous combien, en s'adressant de préférence à lui, madame de Longueville demeurait, par un coin, semblable à elle-même : c'est qu'en choisissant la religion de Port-Royal pour sa ressource dernière et pour sa voie d'expiation, elle se prenait encore à ce qui était la grande et haute distinction du moment, à ce qu'il y avait de meilleur air et de plus attrayant en matière

lustre à toutes les dames et aux diamants qui les couvraient, etc. » Quelqu'un que tout ce mauvais goût choque, et qui ne peut se décider à y voir le plus beau moment du grand siècle, s'est risqué à dire de l'idole, sauf à garder prudemment l'anonyme : « Madame de Longueville : *le tour exquis, l'usage consommé, la façon parfaite, en tout la mode suprême, mais nulle solidité de sens, nulle sûreté de vrai goût, peu de fond.* » Galanterie à part, c'est mon avis, et c'est le jugement qu'il me paraîtrait raisonnable de porter, si en telle matière on portait un jugement et si l'on cherchait le judicieux.

d'austérité à cette heure, à une religion de première qualité¹.

Les mérites et les titres respectables de madame de Longueville convertie, je les dirai, mais il est inutile de les exagérer et surtout de les créer. Lorsque, à la fin de la seconde guerre civile, après avoir épuisé les inconséquences et les illusions, elle se vit obligée de rendre les armes et de s'avouer vaincue², qu'avait-elle à faire? Tout lui échappait à la fois. Le temps seul et

1. Madame de Maintenon n'avait pas attendu d'être devenue la compagne de Louis XIV, pour se montrer peu encline au Jansénisme; son bon sens l'avait de tout temps préservée de ce travers théologique. Elle avait vu dans sa jeunesse de ces exemples qui l'avaient guérie. Voici ce qu'elle disait en 1715, en s'entretenant avec les demoiselles de Saint-Cyr, et en se ressouvenant évidemment des Sablé, des Saint-Loup et de leurs pareilles, de toutes ces dames qui croyaient que prendre cocarde de Jansénisme, c'était prouver qu'elles étaient femmes d'esprit raffiné et de bon goût. Or, de ces femmes-là, madame de Longueville offrait le plus éminent et le plus achevé modèle :

« Le meilleur moyen que je puisse vous donner, mes chères filles, disait madame de Maintenon, pour éviter de tomber dans l'erreur, c'est de fuir toutes nouveautés et de n'avoir aucune liaison avec ceux qui sont infectés de ces fausses maximes, quelque mérite qu'ils aient d'ailleurs, mais de vous en tenir toujours à une croyance simple de notre religion... Si on vous demande de quel parti vous êtes, répondez que vous n'êtes d'aucun parti sur les opinions non décidées par l'Eglise, que vous croyez tout ce qu'elle croit et que vous condamnez ce qu'elle condamne; que vous suspendez votre jugement sur les propositions sur lesquelles elle n'a pas encore prononcé... C'est le parti que je pris dans ma jeunesse, que j'ai passée avec de grands esprits qui disputaient continuellement sur ces sortes de matières; je n'y suis jamais entrée, et quand je voyais l'aigreur et l'animosité qui se mêlaient dans ces disputes, je disais en moi-même : Si je suis jamais dévote, je ne serai ni de ceux-ci ni de ceux-là; ce n'est pas la peine, disais-je, d'embrasser la vie dévote pour se damner par la haine et l'orgueil que cet esprit de cabale inspire; car la présomption est tellement le caractère de ces dévotions de parti, que communément, pour parler d'une personne qui est de la cabale, on dit : *C'est une femme élevée au-dessus du commun*, comme s'il vous était marqué dans l'Evangile qu'il faut avoir une dévotion élevée et singulière... Le propre de ces dévotions de parti est d'inspirer un profond mépris pour ceux qui ne sont pas du sien. »

2. « Dieu la prit les armes à la main et contre lui, et contre son roi, lorsqu'il commença de la toucher, » a dit le *Nécrologe*, plus élégant et plus oratoire en ceci qu'il ne lui est ordinaire, mais moins exact aussi. L'intrigue politique ne cessa pour madame de Longueville que du jour où elle fut contrainte de faire son accommodement particulier à Bordeaux.

l'immobilité lui auraient refait sans doute petit à petit une situation très-suffisante; un naufrage, pour les personnes de son rang, laisse toujours de beaux débris. Mais pour madame de Longueville, que le médiocre ne satisfaisait pas, et dont il était l'horreur, encore une fois que restait-il à faire, afin de ne pas trop tomber au-dessous d'elle-même? la Religion alors offrait un asile tout préparé; par la Religion, à force de s'abaisser et de descendre, on pouvait remonter bien haut. Et sur ce qu'elle eut les premières idées de retour à Dieu et de conversion vers l'âge de trente-cinq ans, qu'on n'aille pas nous faire de grandes doléances sur sa beauté encore si brillante qu'elle sacrifia, sur ses *blonds cheveux* qu'on l'obligea d'ensevelir, sur ses *yeux si doux* qu'on éteignit, sur cette *taille élégante à la fois et majestueuse* qu'on supprimait impitoyablement. Laissons à qui de droit ces regrets de soupirant et ces complaisances. Certes madame de Longueville, à cet âge, avait encore de quoi plaire et séduire, mais en rabattant de beaucoup de son premier empire et en descendant chaque jour désormais d'un degré. Elle en savait plus long que personne sur ces déchets de sa puissance, sur les secrets ravages de sa beauté. Des indiscrets, des insolents l'ont divulgué depuis : demandez à Brienne ¹, demandez même à Bussy ², ils vous diront tout crûment ces défauts qu'une plume qui se respecte se refuse à transcrire, mais qui sont la fin de l'amour et la mort de tout charme. Et puis ne l'oublions jamais, elle était fière avant tout, idolâtre d'un

1. *Mémoires de Brienne*, publiés par M. Barrière (1828), tome II, page 241.

2. *Histoire amoureuse des Gaules*, annotée par M. Paul Boiteau (Collection Jannet, 1856), page 197.

idéal dont sa délicatesse n'admettait pas la diminution : elle s'adorait elle-même dans l'amour, et dès l'instant où elle sentait qu'elle y portait moins, elle devait s'en dégoûter aisément et ne plus se dédommager même par celui qu'elle eût inspiré.

Se tourner du côté de Dieu, se convertir résolument, était donc le seul moyen long, pénible, mais efficace, pour retrouver tôt ou tard la considération, le respect, pour être traitée un jour par le roi comme elle le sera, pour recouvrer l'entière tendresse et l'estime des belles âmes, de ses chères et anciennes amies du cloître, pour occuper de soi toute une légion de saints et de justes, pour s'occuper soi-même à l'infini et se donner toutes les satisfactions inverses des premières, en croyant se mortifier et en se réparant. Ce calcul, madame de Longueville ne le fit pas, et, en général, les âmes qui se convertissent ne le font pas ; mais les instincts le font sourdement en elles ; la sensibilité, jusque dans son bouleversement, a sa logique secrète à laquelle elle obéit ; les inclinations cachées se retournent, se redressent, se dirigent du côté qu'elles peuvent, le seul qui leur soit laissé ; les souvenirs pieux, longtemps étouffés, se dégagent de dessous les autres ; ils se remettent à s'émouvoir et à conspirer. Tout cela, dira-t-on, ce n'est pas la Grâce. — Non, c'est la matière de la Grâce. Celle-ci est le rayon, et je ne prétends pas plus l'analyser qu'on n'analyse l'amour quand il prend flamme.

M. Singlin savait les ruses de l'amour-propre, et il est à croire que presque rien ne lui en échappait chez madame de Longueville, même à genoux et s'accusant. Il y a donc en elle toute une part à faire que l'on s'ex-

plique assez aisément, et dans laquelle l'inquiète et scrupuleuse convertie ne faisait que prendre une revanche exacte sur la mondaine; dans son nouveau point d'honneur qui était le contre-pied de l'ancien, elle mettait tout son esprit à se confondre et à se rabattre par où elle avait péché. M. de La Rochefoucauld, s'il avait entendu certaines de ses confessions que nous lisons aujourd'hui, aurait pu dire en souriant, et il a dû le dire : « Toujours la même ! je la reconnais bien là. » Elle raffina dans l'ascétisme, comme elle avait fait dans la galanterie ou dans l'intrigue. Elle prétendait ne rester à mi-chemin ni dans le milieu de rien; elle entendait bien être la dernière, si elle ne pouvait être la première; et autant artificieuse elle s'était montrée dans un temps à s'élever et à se grandir dans l'opinion, autant aujourd'hui elle était ambitieuse du mépris et ingénieuse à s'anéantir. .

Sa dévotion se reconnaissait jusque dans l'ameublement de sa chambre. Quelqu'un qui voyait chez elle des chenets de fer ou de cuivre lui dit un jour que *c'était le porter bien haut*. Le chevalier de Méré, qui cite ce mot, le trouve plaisant; c'était encore plus vrai que plaisant. Elle le portait en effet *bien haut* en fait d'humilité. L'amour-propre a de ces singuliers renversements, et il se met à viser en bas aussi avant qu'il avait visé en haut ¹. Après avoir été la première dans la gloire, on veut être la dernière et la plus humble dans

1. « Il y a certains esprits extrêmes de femmes à qui la médiocrité est insupportable; elles aimeraient mieux une simplicité austère qui marquerait une réforme éclatante, en renonçant à la magnificence la plus outrée, que de demeurer dans un juste milieu qu'elles méprisent comme un défaut de goût et comme un état insipide. » (Fénelon, *Avis à une Dame de qualité sur l'éducation de sa fille.*)

l'humiliation et dans la pénitence : c'est encore une manière de se distinguer et d'exceller. On ne change pour cela que sa direction, non pas son procédé et sa nature. C'est comme en mathématiques, on n'a qu'à changer le signe ; au lieu du signe *plus* on met le signe *moins*, et les mêmes quantités se retournent et se renversent ; les séries fuient en sens contraire.

« Un moraliste énergique a dit : « Qu'en ne vienne point me parler de l'amour-propre comme d'un vice ; c'est un état naturel et nécessaire. Tous les amours-propres sont égaux moralement. Chaque homme a d'amour-propre tout ce qu'il peut en tenir, et chacun porte le sien à sa manière : les uns le portent tête haute, les autres le cou penché. Les Chrétiens portent le leur au rebours et sens dessus dessous¹. »

Du Guet, que nous lisions tout à l'heure dans les lettres qu'il adressait à mademoiselle de Vertus, ne cesse de poursuivre cet amour-propre prolongé jusque sous l'aspect chrétien, la vanité (une vanité plus délicate que l'ordinaire) déguisée en humilité. Il la dénonce là où on la chercherait le moins, jusque dans l'état de trem-

1. Et La Rochefoucauld pensait certainement aux Chrétiens, aux convertis et aux pénitents, et bien probablement à madame de Longueville, lorsqu'il décrivait en ces termes, aussi subtils que leur objet, l'amour-propre, *l'amour de soi-même et de toutes choses pour soi, dont les transformations, disait-il, passent celles des Métamorphoses, et les raffinements ceux de la chimie* : « Il est dans tous les états de la vie et dans toutes les conditions ; il vit partout, et il vit de tout ; il vit de rien ; il s'accommode des choses et de leur privation ; il passe même dans le parti des gens qui lui font la guerre (*les Chrétiens*) ; il entre dans leurs desseins, et, ce qui est admirable, il se hait lui-même avec eux ; il conjure sa perte ; il travaille même à sa ruine. Enfin il ne se soucie que d'être, et, pourvu qu'il soit, il veut bien être son ennemi. Il ne faut donc pas s'étonner s'il se joint quelquefois à la plus rude austérité, et s'il entre si hardiment en société avec elle pour se détruire, parce que, dans le même temps qu'il se ruine en un endroit, il se rétablit en un autre ; quand on pense qu'il quitte son plaisir, il ne fait que le suspendre ou le changer, et lors même qu'il est vaincu et qu'on croit en être défait, on le retrouve qui triomphe dans sa propre défaite. »

blement d'une âme à l'idée des jugements de Dieu : « Une crainte excessive est orgueilleuse, dit-il... Il paraît qu'il y a de l'humilité à s'affliger avec excès de ce qu'on ne trouve rien dans le passé, ni dans le présent, qui nous rassure, et de ce qu'on est près d'arriver (devant Dieu), les mains non-seulement vides, mais peut-être même souillées : cependant il y a un secret orgueil à tout cela, et la surprise où l'on est de se trouver dans une pauvreté si générale, est une preuve qu'on avait un peu compté sur ses richesses. » Il continue ainsi d'analyser bien des vertus précieuses et d'y découvrir ce qu'il appelle *la corruption du cœur*, c'est-à-dire, pour parler plus justement, l'inévitable fond et le ressort de la nature humaine. Nous pourrions donc faire ce travail de dissection jusque dans les vertus dernières de madame de Longueville, et nous irions très-loin dans la démonstration des mêmes fibres. Et toutefois, il y a dans les sentiments de religion, comme dans l'ordre des affections naturelles, un moment où l'analyse est déjouée, où, avec les pleurs, la tendresse se déclare, où l'oubli de soi, l'abandon involontaire et le touchant sacrifice commencent : c'est l'heure de la passion, de l'attente amoureuse, de la sainte folie aux pieds de la Croix, de cet héroïsme unique, inénarrable, des Madeleine et des sainte Thérèse. Je sais ce qu'un esprit d'observation comparée et de science sévère pourrait avoir à ajouter encore ; mais une telle opiniâtreté d'analyse serait ici fastidieuse et presque inconvenante ; arrivé à ce point, je ne veux que relire l'admirable chapitre de saint Paul sur la charité, et celui de l'*Imitation* sur l'amour.

L'honneur chrétien de madame de Longueville, et ce

qui la distingue profondément de madame de Sablé, c'est d'avoir eu cette componction du cœur, et, du moins par instants, d'avoir connu cet ardent amour de quelque chose d'éternel. Un de nos solitaires, qui n'est guère accoutumé à se flatter lui-même ni personne autre, et dont chaque mot compte quand c'est un éloge, M. de Pontchâteau écrivait à sa sœur, la duchesse d'Épernon, deux jours après la mort de madame de Longueville :

« 17 avril 1679. — Voilà donc madame de Longueville partie pour ce grand voyage de l'Éternité d'où l'on ne revient jamais... Des morts de cette nature des personnes qui tiennent un grand rang parmi le monde, et surtout lorsque nous y avons quelque rapport, nous frappent dans le moment ; mais l'impression s'en efface bientôt, et nous ne tâchons pas même d'ordinaire à la retenir. On ne va parler d'autre chose durant quelque temps... Je la crois heureuse, et que Dieu lui aura fait miséricorde. Elle aimait beaucoup l'Église et les pauvres, qui sont les deux objets de notre charité sur la terre, et je me souviens d'avoir vu quantité de ses lettres dans les commencements de sa conversion, qui étaient remplies de sentiments fort pénitents et fort humbles. Elle les avait encore, et les peines qu'elle avait supportées depuis un an lui auroient servi de pénitence... »

Et dans une lettre du 22 avril 1679 :

« Je n'aime pas les exagérations, mais il faut avouer de bonne foi qu'il y a eu des choses assez singulières dans la pénitence de madame de Longueville, et pour le corps et pour l'esprit ; car il est certain que, dans les commencements de sa pénitence, il lui était fort ordinaire de coucher sur la dure, prendre la discipline, porter une ceinture de fer ; et pour ce qui est de l'esprit, je sais ce que peu de personnes savent sur cela, qui était bien humiliant pour une personne comme elle. Ce n'est pas que je voulusse la faire passer pour une sainte qui est allée jouir de Dieu au sortir de ce monde ; tout ce qui se passe dans l'autre nous est caché : mais il est vrai qu'on verra peu de gens de cette qualité embrasser un genre de vie comme le sien, et demeurer fermes jusqu'au bout dans les grandes vérités de la religion, dans un grand mépris de soi-même, ce qui paraissait jusque dans ses habits, et dans une uniformité pour ses devoirs essentiels, comme elle l'a toujours témoigné. Il y avait des faiblesses : qui n'en a point ? Elle les voyait et en gémissait ; c'est presque tout ce que Dieu demande de nous. On peut excéder en la louant,

et il est si naturel de se chercher soi-même quand on loue les autres, parce qu'il est aisé que nous nous regardions là-dedans, que le meilleur est de peu louer et d'attendre ce grand jour auquel Dieu ne rend pas seulement à chacun selon ses œuvres, mais où il louera lui-même ses Saints. »

Cette lettre de M. de Pontchâteau dans sa naïveté, et dans ses précautions mêmes, est pour nous le plus sincère et le plus irrécusable témoignage.

Une plume bien voisine de Port-Royal et à la fois délicate et sévère, que j'ai le regret de ne pouvoir deviner (à moins que ce ne soit celle de Nicole en son plus beau jour); a laissé de madame de Longueville un Portrait tel, qu'il ne le faut jamais oublier quand on a à parler de cette illustre pénitente; car il montre qu'elle eut pourtant toujours un pied dans le monde, et que sa retraite même admettait un cercle et une cour de visiteurs choisis :

« CARACTÈRE DE MADAME DE LONGUEVILLE.

« C'était une chose à étudier que la manière dont madame de Longueville conversait avec le monde.

« On y pouvait remarquer ces qualités également estimables selon Dieu et selon le monde : elle ne médissait jamais de personne, et elle témoignait toujours quelque peine quand on parlait librement des défauts des autres, quoique avec vérité;

« Elle ne disait jamais rien à son avantage, cela était sans exception ;

« Elle prenait, autant qu'elle pouvait sans affectation, toutes les occasions qu'elle trouvait de s'humilier.

« Elle disait si bien tout ce qu'elle disait, qu'il aurait été difficile de le mieux dire, quelque étude qu'on y apportât.

« Il y avait plus de choses vives et rares dans ce que disait M. de Tréville; mais il y avait plus de délicatesse et autant d'esprit et de bon sens, dans la manière dont madame de Longueville s'exprimait.

« Elle parlait sensément, modestement, charitablement et sans passion.

« On ne remarquait jamais dans ses discours de mauvais raisonnements.

« Elle écoutait beaucoup, n'interrompait jamais, et ne témoignait point d'empressement de parler.

« L'air qui lui revenait le moins était l'air décisif et scientifique, et je sais

des personnes très-estimables d'ailleurs, qu'elle n'a jamais goûtées, parce qu'elles avaient quelque chose de cet air.

« C'était au contraire faire sa cour auprès d'elle que de parler de tout le monde avec équité et sans passion, et d'estimer en eux tout ce qu'ils pouvaient avoir de bon.

« Enfin, tout son extérieur, sa voix, son visage, ses gestes étaient une musique parfaite; et son esprit et son corps la servaient si bien pour exprimer tout ce qu'elle voulait faire entendre, que c'était la plus parfaite actrice du monde.

« Cependant, — ajoute par une sorte de scrupule le peintre anonyme qui craint de s'être laissé trop entraîner, — quoique je sois persuadé qu'elle était un excellent modèle d'une conversation sage, chrétienne et agréable, je ne laisse pas de croire que l'état d'une personne qui n'aurait rien de tout cela, et qui serait sans esprit et sans agrément, mais qui saurait bien se passer de la conversation du monde, et se tenir en silence devant Dieu en s'occupant de quelque petit travail, est beaucoup plus heureux et plus souhaitable que celui-là, parce qu'il est moins exposé à la vanité, et moins tenté par le spectacle des jugements favorables qu'on attire par ces belles qualités. »

Dans les dernières années, madame de Longueville n'avait plus rien en son visage qui pût faire ressouvenir de sa beauté; « sa taille seule avait conservé de la grâce¹. »

Ce n'est pas à nous, c'est à un historien de madame de Longueville qu'il appartiendrait d'approfondir toute une secrète et bien sensible partie de ses peines, et qui dut compter dans sa pénitence; je veux parler de ses deux fils. Elle fut cruellement éprouvée en leur personne. L'aîné, le comte de Dunois, indigne de sa race par son imbécillité, et en ayant conscience, s'était jeté dans l'Église, et même était entré aux Jésuites. Madame de Longueville, qui naturellement préférerait son second fils, celui qui passait pour le fruit de l'amour et qui promettait d'être accompli selon le monde, le comte de Saint-Paul, se faisait pourtant scrupule de violenter l'aîné, de le contraindre à une vie ecclésiastique.

1. *Nouvelles Lettres de Madame, duchesse d'Orléans*, publiées par M. G. Brunet (1853), page 206.

tique qu'il n'embrassait que par incapacité de figurer à la guerre ou à la Cour, et qui n'était pas une vocation. La famille, au contraire, le prince de Condé notamment, pesait de toute son autorité pour annuler ce pauvre aîné, et pour lui interdire, par intimidation, l'entrée de ce monde où il leur aurait fait peu d'honneur. Le comte de Saint-Paul, dont la mort fut un coup si cruel pour sa mère, n'avait pas toujours été bien pour elle; obéissant à des influences diverses qui flat- taient son ambition, il lui avait causé plus d'un froisse- ment par ses sécheresses, ses froideurs, et son peu de confiance. On a quelques-unes des confidencés de ma- dame de Longueville, en ces années où elle trouvait tant de sujets de mortification auprès des siens : « Il est, disait-elle, de la justice de Dieu sur mes péchés qu'ayant tant semé pour la joie, je recueille présente- ment bien des chagrins. »

Ces chagrins semblaient oubliés; ils avaient fait place à des satisfactions toutes contraires, et peut-être à des orgueils de mère, quand la mort soudaine du jeune prince vint couper court à ces reprises humaines, et achever de tuer en madame de Longueville ce qu'elle appelait les restes de la nature : elle parut plus que jamais s'enfermer dans l'ordre de la Grâce.

Elle eut pour mission dernière, dans son étroite union avec Port-Royal, de protéger ceux que la Paix de l'Église ne couvrit que pour un temps, et d'être auprès de la Cour l'organe de leurs doléances ou de leurs apologies. Dans les Mémoires qu'elle se chargeait de présenter pour eux au roi¹, et qui, en se répétant, contribuèrent

1. Voir dans les *Œuvres* d'Arnauld, tome XXV, pages 346, 350, deux de ces Mémoires.—Il n'est pas certain d'ailleurs qu'elle ait jugé à propos de les présenter.

plus peut-être à indisposer le monarque qu'à le rendre propice, ils ne sont désignés que sous ce titre : *les amis de madame de Longueville*; on n'avait pas à s'y tromper.

Elle se partageait toutefois entre deux monastères, celui des Carmélites du faubourg Saint-Jacques et Port-Royal des Champs. Elle décida, par un article de son testament, qu'elle serait enterrée en l'église de celui de ces deux monastères où elle mourrait, et que son cœur serait porté à l'autre : « Dieu a permis, dit le *Nécrologe*, qu'elle soit morte aux Carmélites, qui ont été les dépositaires de son corps, et nous avons l'honneur de posséder son cœur, qui a été tout occupé de l'amour de Dieu et de celui de l'Église. »

Elle mourut le 15 avril 1679¹. Port-Royal allait payer cher la sauvegarde éclatante qu'il lui avait due; on n'attendait que la fin de la princesse pour entamer la

1. Le cœur de la princesse fut apporté à Port-Royal, le 26 avril, en grande pompe. Il y avait, entre autres carrosses, les deux de Madame (*Madame* tout court à Port-Royal, cela voulait dire madame de Longueville) attelés chacun à six chevaux, tout en deuil. Le cœur était dans le second carrosse. On commença à sonner les cloches dès qu'on aperçut les carrosses, une demi-heure avant l'arrivée. Il était six heures et demie du soir. Le convoi s'arrêta devant la porte de l'église, où M. de Saint-Benoît (M. Grenet), M. Arnauld, et tous les ecclésiastiques de la maison, attendaient, revêtus de surplis. L'aumônier de Madame harangua selon la coutume, et présenta le cœur à M. de Saint-Benoît, qui le reçut après avoir répondu à la harangue. Il se trouva foule à ce convoi : « Tous les officiers de Madame qui avaient accompagné les carrosses y étaient, avec plusieurs pages et valets de pied de M. le Prince, dont douze tenaient des flambeaux allumés, avec lesquels ils étaient arrivés, montés sur des chevaux de selle. Il y avait, outre cela, bien du monde qui s'était amassé des villages où ce train fort extraordinaire en ce pays avait passé. » — Le cœur de son fils chéri, le duc de Longueville, reposait depuis longtemps à Port-Royal; on l'y avait apporté le jeudi 11 août 1672, et enterré en grande cérémonie dans le chœur de l'église. — On a, d'ailleurs, peu de détails sur la vie de madame de Longueville quand elle était à Port-Royal; cette vie était la prière. On la rencontre seulement, de loin en loin, mentionnée dans nos Journaux comme ayant assisté à des cérémonies intérieures, telles que sacrements donnés à des religieuses mourantes, confirmations, professions et prises d'habit, sermons de M. Le Tourneur.

persécution définitive. Le plus étonné de cette reprise d'hostilités ne fut pas Nicole : il avait toujours craint le trop de confiance auquel on s'était abandonné depuis la Paix de l'Église ; et tandis que, parmi ces Messieurs, les uns ne voyaient dans cette faveur publique dont jouissait Port-Royal qu'une prospérité juste et une restauration légitime, « l'avis des autres, dit-il, était plus farouche en apparence : ils eussent voulu qu'on eût évité tout ce qui avait de l'éclat dans le monde, qu'on n'eût point vu à Port-Royal tant de carrosses, tant de personnes de qualité ; qu'on eût eu pour vue principale de se cacher et de s'ensevelir ; et, puisqu'on reconnaissait que l'éclat avait excité beaucoup d'envie, qu'on eût tâché de l'étouffer par une vie entièrement obscure. » C'était l'avis de M. de Sainte-Marthe, c'était l'avis de Nicole et des prudents.

Les visites qualifiées ne cessaient point en effet à Port-Royal durant ces belles années. On en peut prendre idée par les lettres qu'écrivait au printemps de 1677 M. de Pontchâteau, alors aux Champs : « Je suis un peu ennuyé de tous les carrosses que j'ai vus depuis Pâques dans ces quartiers, quoique je ne m'en incommode pas beaucoup : car, gens de connaissance ou non, je les traite les uns comme les autres, et les laisse quasi tous là¹. »

1. Lettres de M. de Pontchâteau à la duchesse d'Épernon (Manuscrits de la Bibliothèque de Troyes). — Le jour du Saint-Sacrement de l'année 1677, à la veille de partir pour le voyage de Rome, il engage madame d'Épernon à ne venir que le mercredi prochain à cause de toutes les visites qui, d'ici là, ne laisseront aucun logement vacant : « Vous y passeriez le jeudi tout entier, et vous vous en retourneriez le vendredi après dîner. Madame de Longueville en sera bien aise, et mademoiselle de Vertus aussi, et nos Mères. » Quand madame d'Épernon vient à Port-Royal, il ne la va pas toujours voir : car, « n'y ayant qu'une seule porte pour aller à votre parloir, il faudrait essayer la rencontre des tourières et de tous vos gens qui y sont continuellement. » Madame d'Épernon s'était retirée au Val-de-Grâce au commencement de 1675 ;

Ce n'étaient pas seulement des carrosses de duchesses qu'on voyait à la file, c'étaient des visites sans nombre de dames appartenant à d'autres monastères, de pèlerins laïques ou religieux, qui venaient s'y édifier. Il en venait des extrémités de la France ; on en cite qui étaient jusque du mont Liban ¹. La visite du révérend Père Comblat, cordelier, qui passa à Port-Royal le mois de juin 1678, dans le dernier été florissant, et qui y prêcha, demeure pour nous très-curieuse par le ton de naïveté qu'il a mis à la raconter. C'est une description complète, adressée à un évêque qu'on a dit être M. Pavillon ², de tout ce qu'il a vu et remarqué à Port-Royal. Le bon cordelier considère déjà ce monastère comme il ferait les lieux saints ; la légende

c'était un premier pas vers Port-Royal, où M. de Pontchâteau la désirait. Elle y faisait des visites assez fréquentes et des essais de retraite. En novembre 1676, on voit qu'elle y avait une chambre et une tribune près d'être achevées. Elle avait fait cadeau d'une plaque pour le bénitier, trop belle. M. de Pontchâteau lui prêchait le retranchement et la simplicité : « (12 août 1676) Madame de Longueville n'a que deux laquais ; ne serait-ce pas assez pour vous ? car, lorsque vous êtes au Val-de-Grâce, qu'est-ce que tous vos gens font dans votre maison ? » — Il semble que, dans l'automne de 1678, elle était bien près de franchir le degré d'une complète retraite à Port-Royal. Des embarras d'affaires la retinrent, et bientôt la mort de madame de Longueville, avec ce qui s'ensuivit, lui en ôta l'idée. Madame d'Épernon mourut le 13 février 1691 au Val-de-Grâce, où elle fut enterrée : le 16, on dit pour elle un office des morts à Port-Royal.

1. « Le mercredi 22 février 1673, un prêtre maronite vint dire la messe céans ; son fils, qui était diacre, lui aida à la dire. Toute la Communauté et tout le dehors y assista, leurs cérémonies étant toutes extraordinaires et fort belles. Ils étaient arrivés l'un et l'autre dès l'après-dîner du jour précédent, et on dit qu'ils sont venus en France pour obtenir quelque faveur du roi auprès du Grand-Seigneur. » (Journal de Port-Royal.)

2. M. Pavillon était mort le 8 décembre 1677. Le Père Comblat put bien, avant son départ du Midi, promettre à M. d'Aleth qu'il lui ferait une Relation de tout ce qu'il verrait ; mais il n'est pas probable qu'il ait écrit cette Relation comme parlant au prélat déjà mort. Les manuscrits et l'imprimé indiquent toutefois Nicolas Pavillon comme celui à qui est adressée cette *Lettre d'un Prêtre des Frères mineurs à un Evêque*.

commence ; il admire tout, il est ébloui. Il mêle à des impressions fidèles de légères exagérations qui nous sautent aux yeux : « Il y a là un médecin, dit-il (voulant désigner M. Hamon), un saint personnage *qui a quitté la Cour* ¹, et qui s'est entièrement consacré au service de ce monastère et de tous les pauvres du voisinage. » Mademoiselle de Vertus subit aussi un degré de transformation : « Vous savez, Monseigneur, qu'il y a dans cette maison une *princesse* de l'ancienne maison de Bretagne qui vit là comme une sainte, étant une fille d'un très-grand esprit, d'une lumière très-profonde et très-sublime, et avec cela, d'une humilité merveilleuse. » Et après nous avoir parlé de *ses grands biens* (ce qui n'est pas très-exact pour mademoiselle de Vertus ²), et de l'usage qu'elle en fait, il ajoute : « Et voilà comme cette *princesse* se sanctifie et donne aux autres l'exemple de se sanctifier. » Il nous parle aussi d'une religieuse (je ne sais trop laquelle) avec qui il s'entretint, et qui avait eu *des millions de dot* ³. Mais, si l'on passe sur ces petits excès d'expression, on trouve dans cette Relation des détails précieux et sentis ; il insiste sur un point qui a frappé tous ceux qui ont visité Port-Royal, sur le caractère de piété grave et pénétrante avec lequel on y célébrait l'office et on chantait les louanges du Seigneur :

« Je ne sais comme je parlerai de l'Office divin qu'elles font non pas comme des filles, mais comme des Anges ; car c'est ce qui m'y a charmé le

1. Dans l'imprimé de la Relation on a supprimé ce membre de phrase.

2. Dans l'imprimé on a cru devoir adoucir l'exagération, et l'on a mis *ses grands revenus*.

3. Ce doit être la sœur Christine Briquet, qui était seule héritière de huit à neuf cent mille livres lorsqu'elle entra au noviciat.

cœur, ces âmes saintes entendant parfaitement tout ce qu'elles disent et donnant le ton et l'inflection de voix à tout ce qu'elles chantent, de manière que leur voix parle au cœur plus merveilleusement qu'à l'oreille... Et c'est là où l'on sent et où l'on voit dans le fond du cœur les effets de cette parole de saint Paul : « *Psallam spiritu, psallam et mente*; je chanterai les louanges de Dieu de cœur, mais je les chanterai aussi avec intelligence. » Elles chantent le plain-chant romain ordinaire, selon l'ordre de Paris, étant du diocèse; mais c'est sans faire jamais aucun fredon ou façon quelconque qui marque légèreté ni afféterie, ni qui donne le moindre sujet de croire que l'on veut faire paraître sa voix, ni la moindre occasion de distraction à personne. Celle qui entonne est ordinairement une voix tout à fait admirable; elle vous conduit et vous finit les Psaumes et Antienne d'une manière comme mourante ou gémissante qui vous perce le cœur, et qui vous fait connaître sensiblement en même temps l'effet de cette parole de saint Paul : « Nous ne savons ce que nous devons demander à Dieu dans nos prières pour le prier comme il faut, mais le Saint-Esprit prie pour nous par des gémissements ineffables. » —

« L'on m'a dit que l'on faisait taire durant des trois ou quatre mois toutes les filles qui venaient du monde avec les voix artificielles et mondaines, et qu'on ne leur permettait point de chanter qu'elles n'eussent bien appris à s'écouter, à s'entendre et à donner à leur voix un ton d'intelligence et une expression si fidèle à la prononciation, que leur chant fût effectivement une véritable prière. »

Et pour la lecture à table pendant les repas, ou dans les autres lieux où on la fait en commun :

« Ce qui me fait croire, écrit le bon Père, que ce doit être des délices perpétuelles dans cette Communauté, c'est que leur ayant entendu lire la matière de l'Oraison dans le chœur à Complies, celle qui lit y parle si ponctuellement et si distinctement, et pourtant sans façon, qu'on n'en perd pas un mot ni on ne fait pas la moindre équivoque dans cette lecture, et elle y dit tout avec un ton si net, et avec cela si touchant, qu'il faut nécessairement l'écouter, tant elle persuade ce qu'elle lit. »

L'admiration dont Port-Royal était l'objet, et qui amenait ce concours de pèlerins grands et petits dans un désert voisin de Versailles, devenait un danger sous un roi qui n'aimait de bruit et d'éclat que celui qu'il faisait et qui se rapportait à lui. La mère Agnès, dès le

moment où la Paix de l'Eglise avait remis la maison en lumière, n'avait pas été sans craindre ce trop de succès et de triomphe; elle ne le craignait, il est vrai, qu'en vue de Dieu, et pour la dissipation que cela pouvait causer. Il existe d'elle une lettre fort belle, adressée dans ces commencements à M. de Sévigné qui était encore à Paris, et par laquelle elle demande au nom de ses Sœurs un répit, au moins pendant le saint temps de carême, pour les congratulations et les visites qui affluaient déjà de toutes parts; elle voudrait retarder le flot de disciples et d'amis qui va déborder :

« Ce 23 février (1669).

« Nous ne craignons rien, mon très-cher Frère, que de dissiper le fruit de notre paix, par des visites trop soudaines. Nous voudrions être un temps fort notable *hortus conclusus*, *fons signatus*; et Dieu nous avait inspiré d'être un an dans le recueillement, pour honorer les saints Anges qui nous gardent avec bien plus de soin que ne faisaient les archers. Néanmoins, comme ce n'est point du tout par indifférence au désir de nos amis, qui s'ennuieraient trop de ne pas voir la résurrection des morts, nous n'avons pas osé faire ce vœu-là comme nous en avons l'instinct; mais la Providence de Dieu, qui a réglé tous nos événements, nous a marqué un temps que nous ne saurions avancer sans une précipitation qui lui serait désagréable, qui est de passer le temps de la sainte Pénitence dans le même état que depuis quatre ans et demi, qui n'empêchera pas que nous ne soyons *cor unum et anima una*, puisqu'au contraire nous en serons unis plus saintement. Je vous prends donc, s'il vous plaît, pour entremetteur entre ces bonnes demoiselles et nous, qui se purifieront comme nous désirons de faire depuis (durant?) ce temps-là. Nous avons ici des frères et autres parents de nos Sœurs, qui ont déjà été renvoyés avec de très-humbles excuses, n'y ayant rien de si juste, comme vous le dites, que de goûter combien le Seigneur est doux. Ce nous est un grand avantage d'avoir des amis et des amis qui ont ce même dessein, que je les supplie très-humblement de pratiquer en notre faveur, afin que le feu de la sainte charité se conserve mieux étant couvert de cendres, au lieu qu'il s'évaporerait un peu étant découvert. »

A voir les choses au point de vue mystique, le feu, dont parlait si excellemment la mère Agnès, ne resta

point assez couvert durant ces dix ans dont nous venons de résumer l'histoire, et c'est pour cela que, selon quelques-uns même des plus fidèles, il mérita devant Dieu d'être dispersé.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME ET DU QUATRIÈME VOLUME.

A la page 309 du présent volume, à la ligne dernière, à la suite de cette phrase : « Nicole, en ces années 1658-1659, fit un voyage et un séjour en Flandre et dans l'Allemagne du Rhin¹, » il faudrait ajouter ceci en note :

1. Un historien littéraire qui ne brille point par le talent et qui ne se recommande pas non plus par la profondeur ou la curiosité des recherches, mais qui a conservé quelques traditions orales directes du dix-septième siècle, l'abbé Lambert, paraît douter de ce voyage et de ce séjour qu'aurait fait Nicole en Allemagne pour la composition ou l'impression du *Wendrock* : « L'on dit que vers l'an 1658 il (Nicole) passa en Allemagne, et que ce fut là qu'il travailla à une traduction latine des fameuses *Lettres Provinciales* qu'il publia sous le nom de *Wendrock* ; mais bien des gens croient que M. Nicole ne sortit point de France, et que ce fut à Paris, où il se tenait caché sous le nom de M. de Rosny, qu'il composa l'ouvrage dont nous parlons : quoi qu'il en soit, s'il alla en Allemagne, il est constant qu'il n'y fit pas un long séjour, puisqu'il était à Paris en 1660. » (*Histoire littéraire du Règne de Louis XIV*, tome I, page 80.)

APPENDICE.

SUR M. DE BERNIÈRES.

(Se rapporte à la page 69.)

J'ai recueilli dans les Mémoires manuscrits de M. Hermant quelques détails assez curieux qui concernent la fin touchante de M. de Bernières, et qui complètent ce qui a déjà été dit de ce digne ami et serviteur de Port-Royal, au tome II, pages 283, 284, et au tome III, pages 383, 384. On y verra de plus les liens d'étroite amitié qui l'unissaient à M. d'Aubigny, à celui que j'ai appelé *l'Homme aimable* par excellence entre les Jansénistes (tome II, pages 489-495). On y saisira assez distinctement le passage de M. d'Aubigny, de sa vie récluse et triste du cloître Notre-Dame, à sa vie de prélat et de seigneur anglais. Aux craintes discrètes qu'expriment ses amis de France sur son compte, on ajoutera en idée ce qu'ils ne savaient pas si bien que nous : qu'eussent-ils dit, que n'eussent-ils pas craint à bon droit s'ils avaient su que celui qu'ils croyaient encore un disciple de saint Augustin s'entretenait si à cœur ouvert avec Saint-Evremond, et qu'il classait si librement les diverses espèces de Jansénistes ? Mais même dans cet aspect plus sombre qu'il garde en se retournant vers eux, on retrouvera chez M. d'Aubigny le galant homme et qui juge le parti même dont il est, qui essaie de le modérer et de l'éclairer. Dans tout ce qui suit j'extrais le manuscrit, ou je l'analyse en l'abrégeant.

« Parmi les emplois de charité qui occupaient M. de Bernières depuis qu'il avait quitté sa charge de maître des requêtes et qu'il s'était retiré du Conseil du roi, il s'était particulièrement appliqué au soulagement des Catholiques de la domination du roi d'Angleterre. M. Taignier (docteur en Sorbonne) l'avait aussi souvent secondé dans ce dessein et l'avait même lié si étroite-

ment avec M. l'abbé d'Aubigny, parent de ce roi, qu'ils ne faisaient plus ensemble qu'une dépense pour le logement et pour la table dans une maison canoniale du cloître Notre-Dame. Cette même charité avait porté M. de Bernières à recevoir dans sa maison du Chesnay un fils naturel du roi d'Angleterre qui depuis s'est signalé dans le monde sous le nom de duc de Monmouth; et comme celui-ci faisait alors profession de la Religion catholique, on tâchait de l'y élever et de lui inspirer des sentiments chrétiens.

M. d'Aubigny fut la cause, l'occasion tout involontaire du malheur arrivé à M. de Bernières. L'abbé Fouquet, « qui s'était mêlé pendant le ministère du cardinal Mazarin de faire courir et dévaliser les courriers, » en un mot d'intercepter et de décacheter les lettres, continuait le même méchant métier pour n'en pas perdre l'habitude et tant qu'on le lui permit. Or, parmi les lettres que l'on trouva dans la malle d'un courrier qu'on fit dévaliser en ce temps-là, on en trouva une de M. d'Aubigny à M. de Bernières, qui portait que « le roi d'Angleterre aurait soin de l'affaire qu'il lui avait fait recommander par M. Taignier. » Cette lettre ayant été portée à la Cour, on crut que ces Messieurs tramaient une grande intrigue en Angleterre en faveur du cardinal de Retz, tandis qu'il ne s'agissait que de l'affaire des Catholiques irlandais qui avaient été dépouillés de leurs biens sous Cromwell. Sans examiner la chose plus en détail, on prit la résolution de les reléguer, M. de Bernières à Issoudun en Berry, et le docteur Taignier à Castelnaudary en Languedoc. Cette dure injustice dont ils furent victimes se prolongea jusqu'à leur mort à tous deux. Seulement le docteur Taignier, infirme et contrefait, se déroba à l'ordre d'exil et à un voyage qui l'aurait tué; il se cacha et s'éteignit ensuite dans une profonde retraite¹. M. de Bernières obéit à la lettre de cachet et se rendit au lieu qui lui était assigné.

Tout le monde s'intéressa à M. de Bernières (il y eut jusqu'à quatre cents carrosses, en un jour, des gens qui vinrent lui faire leurs adieux). Il reçut nombre de lettres de condoléance. A peine arrivé à Issoudun, il écrivait le 28 avril à l'un de ses amis de Port-Royal, lui exprimant la satisfaction qu'il avait ressentie durant le voyage : « Car quel moyen d'être triste en souffrant quelque chose, lorsque l'on se trouve innocent ? Vous savez quelles sont mes intrigues, vous connaissez mes emplois. Si les lettres que l'on a pu voir ont été équivoques, elles ont été mal interprétées. Quoi qu'il en soit, mon cher Monsieur, l'on est bien partout quand on ne cherche que Dieu, et partout on trouve de l'emploi quand on aime les livres et la prière. »

Il écrivait à M. Hermant le 16 juin, en apprenant qu'on avait fait sortir de Port-Royal les novices et que la dispersion des amis était complète :

« Nous pouvons à présent commencer nos lettres par le salut que l'apôtre

1. « Le 22 juillet 1686, M. Taignier, docteur en théologie, est décédé à Paris, étant exilé et déguisé en habit et communion laïque. Il est enterré dans l'église de Saint-Jean-en-Grève. » (Note manuscrite de M. de Pontchâteau.) — Les Nécrologes imprimés se taisent sur cet excellent ami, et l'on y cherche vainement le nom de M. Taignier.

saint Pierre donne, dans l'une de ses Épîtres, *aux frères de la dispersion* ; car à présent elle est générale. Mais, mon Dieu ! qu'elle est petite ! Car qui veut souffrir quelque chose pour la défense de la vérité ? Nous voyons que tout cède... Y a-t-il un prélat qui ose dire même dans le dévoilement de ces chastes épouses : *Non tibi licet !* Tenons-nous donc comme le Prophète dans l'étonnement et dans l'extase... Jugez par là si l'éloignement ne m'est pas plus doux que l'approche. » Ces sentiments intérieurs qu'il exprime d'une manière pénétrée ne feront que s'accroître et se confirmer en lui jusqu'à l'heure de sa mort.

Cependant on reçoit de temps en temps des nouvelles de M. d'Aubigny. M. Taignier reçoit de lui une lettre du 5 août. On y voit comment l'ancien janséniste d'Aubigny est amené à se faire le patron, l'avocat des Jésuites en Angleterre. Il raconte cela à M. Taignier assez agréablement :

« Il faut que je vous dise que je suis ici fort empêché à tâcher de sauver les bons Pères Jésuites d'un fureux et inespéré malheur, qui est que, dans l'abrogation des lois pénales que le Parlement a préparées en faveur des Catholiques, ils ont déjà dressé l'acte et y ont excepté tous les Jésuites ; ce qui est les chasser pour jamais d'Angleterre. Ils ont encore mis que tous prêtres donneraient leur nom au secrétaire d'État, et qu'il ne serait permis à aucun de demeurer ni exercer aucune fonction de religion que sous l'autorité de ceux que le roi nommerait d'entre les Catholiques pour cet effet. Il faut louer Dieu de tout ce qu'il nous envoie, et je vous assure que j'ai été étonné de sa Providence qui n'a mis en tout ce pays-ci, pour solliciter en faveur des pauvres Jésuites, que ce M. d'Aubigny que l'on dit être un si dangereux janséniste. L'on m'a pourtant assuré qu'il fait ce qu'il peut pour favoriser les Jésuites, disant qu'il les regarde comme des prêtres de l'Eglise de Dieu, et que s'ils veulent prendre un Général anglais sans aucune dépendance du général de Rome, ainsi que tous les Bénédictins anglais, il croit que l'on les peut recevoir. Mais il y a des gens qui disent que M. d'Aubigny est fou de prétendre que cela se puisse : je vous prie de le conseiller en cette occasion ; car l'affaire ne finira pas encore si tôt, et je lui ferais savoir ce que vous en écririez ; mais prenez des voies sûres. »

Le roi fut sourd à toutes les instances qu'on fit auprès de lui à différents moments pour le retour de M. de Bernières. La naissance du Dauphin (1^{er} novembre 1661) avait paru une occasion favorable ; madame de Longueville essaya de la saisir, mais ne réussit pas. « Néanmoins ses amis ne perdirent pas l'espérance d'obtenir son retour par le moyen de M. d'Aubigny qui avait été l'occasion de sa disgrâce, parce que la Cour voulait se réconcilier avec cet abbé qui était fort considéré en Angleterre par le roi son parent, et on le voulait ménager pour se servir de son crédit dans les grandes affaires... De son côté, M. d'Aubigny était toujours plein de zèle pour ses amis et pour la cause de saint Augustin, et M. Taignier en eut de nouvelles marques en ce temps-là par une lettre qu'il en reçut, quoique M. d'Aubigny se fût servi de la main de M. Brunetti pour l'écrire, à la réserve des deux dernières

lignes, dans la crainte qu'elle ne fût encore interceptée. » M. Brunetti était un gentilhomme siennois qu'il s'était attaché, à la recommandation même de M. Taignier.

Dans cette lettre, M. d'Aubigny exprime des vues sages et modérées, et insinue quelques conseils de conduite par rapport à ces résistances extrêmes où l'on s'engageait : « Dans les affaires de cette espèce, il faut voir de loin et ne se pas embarquer à des choses que la suite du temps et le torrent des affaires rendent insoutenables, particulièrement quand ce qui embarque n'est bien souvent qu'une fausse apparence d'être soutenu par des personnes qui n'en ont ni le pouvoir ni le vouloir... Pour moi qui vois d'ici les intentions de la Cour de Rome, de la Cour de France, et les sentiments particuliers de tous ceux qui ont quelque part soit active soit passive dans cette affaire, j'ose dire, sans faire le prophète ni l'astrologue, que je vois en tout ceci d'un côté beaucoup d'injustice et de passion, et de l'autre un peu trop de zèle, pour ne pas dire peu de prudence dans une affaire de cette espèce. Vous vous tromperez si vous croyez que j'aie rien changé à l'estime que j'ai toujours faite de cette affaire et de ceux qui la composent; mais je serais en effet bien changé si je pouvais avoir sur cela aucun sentiment que je vous pusse cacher. Je puis dire sans vanité que je n'ai, dans l'état où je suis, ni peur ni besoin de personne. Ce n'est pas que je me croie au-dessus d'aucun; mais c'est que je suis content de ce que j'ai, et que je n'appréhende ni ne désire rien à mon égard, et que, si vous entendez parler sur mon sujet de choses magnifiques¹, j'y suis plus passif qu'actif, et je laisse faire ceux qui ont droit d'agir et de disposer de moi comme il leur plaira. Je me décharge ici le cœur avec vous, sachant peu de personnes avec qui j'osasse ou voulusse en faire autant. Vous ne sauriez croire combien j'ai pitié de vous plus par les maux que vos amis souffrent que par les vôtres propres, vous connaissant avec assez de courage et de vertu pour ne pas sentir les vôtres, mais avec assez de tendresse et de charité pour compatir non-seulement au véritable malheur de vos amis, mais même à leur faiblesse. Vous savez que j'ai droit de vous dire ce mot et que nous avons eu plus d'une conversation sur cette même matière... »

Cependant M. de Bernières paraît avoir peu compté sur le succès de l'intervention de M. d'Aubigny en sa faveur, et l'on voit même, par des lettres de lui à M. Taignier, qu'il considérait leur ancien ami comme en train de mollir et de se relâcher. « Il lui parle avec compassion de M. d'Aubigny, leur ami commun, et du péril auquel il le voyait exposé. » Une lettre de lui à M. Taignier, du 25 novembre 1661, est d'un homme tout résigné, heureux du peu d'espoir qu'il y a de voir cesser son exil, décidé à laisser faire Dieu, et Dieu seul, et conseillant la même sainte inaction à son ami : « Il y a assez longtemps, lui dit-il, que vous agissez...; à présent il faut dire plus que jamais avec l'Apôtre : *Omnia mihi licent, sed non omnia expediunt*... Je

1. Cela semble une allusion au futur chapeau.

suis persuadé que si vous et moi ménageons bien notre solitude, Dieu parlera à notre cœur et que nous verrons les choses tout d'une autre manière, et que nous nous retirerons de bien des distractions... Vous avez bien *fait* d'écrire à notre ami (M. d'Aubigny) de la manière que vous me le mandez ; ses emplois me font trembler pour lui. »

Il lui redit à peu près les mêmes choses dans une lettre du 24 décembre : « Plus j'examine..., plus je suis confirmé qu'il n'y a que ce parti à prendre : *Separamini de medio eorum*. Qu'avons-nous fait jusques à présent ? quel succès en voit-on ? Mais ne regardons point le succès, lequel est en la main de Dieu, et voyons quelles sont les personnes avec lesquelles on a à traiter. Ne sont-elles pas du même esprit dont parle le Fils de Dieu dans l'Évangile : *Ce sont des roseaux agités par le vent* ! et Dieu veuille que l'autre vérité ne leur soit pas aussi appliquée : *Mollibus vestiuntur, in domibus regum sunt*. Je crains toujours pour notre autre ami (M. d'Aubigny), lequel dans le pays où il est, assez conforme à cette maxime, n'a personne pour lui parler et pour lui dire qu'il prenne garde de tomber. Il y a longtemps qu'il ne m'a écrit. J'ai seulement appris, par une lettre qu'il a écrite à un homme du Cloître, qu'il prendra son temps pour parler de moi : car il est fort bien et de ça et de là, et mes amis jugent que je le dois laisser faire et quitter toutes les autres médiations que l'on a voulu prendre, dans lesquelles je ne veux ni ne peux souffrir la condition dont je vous ai déjà écrit. Et quand cet ami me voudrait engager à la même chose, je ne le voudrais pas accepter. Ainsi, si par hasard vous lui écrivez, vous lui manderez qu'il ne faut rien faire pour moi qui ne soit pur et simple, c'est-à-dire sans aucune condition de signer quelque chose que je ne pourrais, ou de me séparer de quelqu'un pour lequel la justice et la vérité m'obligent à ne rompre pas la liaison que la seule charité a fait naître... »

Et le dernier jour de décembre, il écrivait au même M. Taignier qui prenait son exil dans le même esprit : « Je suis bien aise que notre amie (mademoiselle de Vertus) goûte vos raisons et les miennes, et qu'elle y fasse entrer son amie (madame de Longueville) qui a tant de créance en elle. C'est l'entretien que j'ai eu avec le bon M. Guillebert qui m'est venu voir en ces quartiers. Il est tout rempli de zèle pour vous et vous désire depuis longtemps dans cet état. Il me dit que c'est aussi le sentiment de celui avec qui il demeure (M. de Barcos), lequel n'a jamais eu grande opinion de M. le cardinal de Retz, et a toujours cru qu'il ferait ce qu'il fait et pour lui et pour ses véritables amis... L'autre ami (M. d'Aubigny) me fait compassion, quoique je remarque assez de fermeté dans ses lettres, la dernière desquelles est celle

1. Quelques mois après, le cardinal de Retz se démit (le 26 février 1662) de l'Archevêché de Paris purement et simplement, malgré la déclaration publique qu'il avait adressée l'été précédent à toute l'Église, qu'il ne le pouvait en conscience. Ceux qui étaient exilés à cause de lui et sous l'accusation de s'être remués pour lui, tels que M. de Bernières, restèrent exilés.

dont je vous envoie la copie, n'ayant point entendu parler de lui depuis ce temps-là, sinon par un ecclésiastique auquel il mande qu'il travaille vigoureusement pour moi. J'en attends l'effet sans empressement, et même c'est la seule porte qui m'est ouverte, comme mon frère me le mande, à moins que de donner du nez en terre comme les autres et fléchir le Père Annat par la lâcheté de ma plume... »

Et le 28 janvier 1662, après sa maxime et conclusion ordinaire : *Separàmini de medio eorum*, et son action de grâces de se sentir délié de tous liens dans l'exil : « Et quand même mon bon hôte (M. d'Aubigny) nous voudrait engager, il faut examiner plus que jamais à quoi il tend et quelle est la disposition de son cœur : car nous pouvons dire qu'étant au milieu d'une nation perverse, on ne saurait être trop sur ses gardes pour ne pas se souiller soi-même. Il me fait dire qu'il va travailler pour moi : je le laisse faire et m'abandonne à l'ordre de Dieu... »

Il redit la même chose le 3 février : « J'attends avec patience le succès de la négociation de notre ami, le laissant faire pour moi ce qu'il jugera le mieux, me conduisant en cela, comme en tout ce qui regarde mon retour, plus passivement qu'autrement, afin de ne prévenir en rien les ordres de Dieu... Je ne peux croire que notre ami ne veuille pour vous-même, malgré vous. Il n'y est pas moins obligé que pour moi, parce que nous n'avons commencé d'être en l'état auquel nous sommes qu'à l'occasion de ses lettres un peu trop tout d'une pièce, comme l'on dit. Ce n'est pas que nos ennemis n'aient pris à présent une autre route et qu'ils ne croient nous tenir dans leurs filets, et vous avec plus de raison, à cause de votre caractère, pour vous mettre la main à la plume... » (Pour le faire signer.)

Il dit que quant à lui, laïque, il déclare ne pouvoir rien faire en cette matière de signature, pas même ce que l'on peut faire en conscience, « puisque nul laïque, à moins que d'être maître d'école ou enfant de chœur, n'est soumis à cette loi par ceux mêmes qui ont fait la loi comme ils ont voulu. Ce serait me noter d'infamie, que je fusse le seul du royaume de qui l'on eût tiré cette servitude. »

Il est question, dans cette lettre, d'une *recommandation* des plus puissantes que M. d'Aubigny met en jeu pour M. de Bernières, et qui a l'air d'être celle même du roi d'Angleterre. Malgré les félicitations qu'on lui adresse déjà de Paris sur son retour, il est loin encore, dit-il, de s'en glorifier et d'y croire : « D'ailleurs je vous avoue, ajoute-t-il, que l'état où votre dernière me fait voir, plus clairement qu'aucune autre, où va être réduite ma chère fille et toute la maison que nous aimons (la maison de Port-Royal où il avait une fille religieuse), me fait perdre tout désir de retourner dans cette Babylone qui ne me sera plus autre chose... »

C'est dans son dernier billet, adressé à M. Taignier le 21 juillet, qu'on lit les belles paroles que j'ai citées, au sujet des religieuses qui vont rester seules en vue et exposées aux coups de la persécution : « Vous me manderez s'il vous plaît ce que font les généreux pour s'opposer à ce torrent ; mais je

me doute ou qu'il faudra prendre la fuite, ou céder. Il n'y a que ces pauvres enfermées sur lesquelles le fort de l'orage va tomber, et qui ne peuvent ni s'absenter ni tourner en arrière. Je prie Dieu chaque jour qu'il les fortifie de son esprit principal. C'est ce que je fis au tombeau du grand saint Martin en la fête de sa translation, aussi bien qu'à Notre-Dame des Ardillières. Je fus en l'un et en l'autre lieu incognito, pour les raisons que vous pouvez penser...

« Je n'entends point parler de l'ami d'Outre-mér (M. d'Aubigny). Je crains que le souvenir qu'il doit avoir de nous ne soit englouti dans les vagues. Priens pour lui du meilleur de notre cœur, et pour tous les autres qui nous ont abandonnés : *Si Deus pro nobis, quis contra nos ?* »

« C'est en lui et par lui que je suis plus à vous que jamais. »

Quand il écrivait ce dernier billet, M. de Bernières était déjà atteint, sans le savoir, de la maladie qui le devait emporter; il en avait contracté le germe dans ce pèlerinage de dévotion dont il vient de parler. Il mourut neuf jours après, le 31 juillet (1662), heureusement assisté, à ses derniers moments, de M. Guillebert, son ancien précepteur et son ami.

Maitre des Requêtes, fils du second président à mortier du Parlement de Rouen, allié par sa femme, qui était une Amelot, à ce qu'il y avait de plus considérable à Paris dans la robe, M. de Bernières, aussitôt qu'il s'était vu veuf, avait préféré à toute autre ambition le soin des pauvres, l'éducation des petits; le parti des opprimés, et il mourut en croyant qu'il avait choisi la bonne part.

L'ami d'Outre-mer pourtant, M. d'Aubigny, n'avait pas oublié son cher et ancien hôte; il avait agi et enfin réussi. « Six heures après la mort de M. de Bernières, l'ordre du roi qui le rappelait d'Issoudun, avec liberté de se retirer en une de ses terres, arriva inopinément. Mais Dieu avait fini son bannissement d'une manière plus avantageuse, en l'établissant pour jamais dans la véritable Patrie. »

Le cœur de M. de Bernières fut transporté et inhumé dans l'église de Port-Royal de Paris.

SUR LA MÈRE AGNÈS.

(Se rapporte à la page 171.)

Je donne ici l'article qui a été inséré dans *le Moniteur* du 1^{er} mars 1858, à l'occasion des deux volumes des *Lettres de la Mère Agnès* publiées avec grand soin par M. Prosper Faugère, à qui la littérature de Port-Royal doit déjà tant.

« Et qui donc parlerait des Lettres de la mère Agnès, si je n'en parlais

pas ? Il y a plus de vingt ans que j'ai l'honneur de la connaître, et que j'ai affaire à elle ; que, dans mes Études de Port-Royal, j'ai occasion de la rencontrer à chaque instant, de me dire et de me redire en quoi elle diffère par le caractère et le tour d'esprit de sa sœur la mère Angélique, la grande réformatrice du monastère ; que j'ai l'habitude de retourner à ses lettres, à celles dont il existe à la Bibliothèque impériale et à l' Arsenal des recueils manuscrits, pour y chercher la suite et le détail des relations qu'entretenaient avec le dedans de Port-Royal les amis du dehors, les ci-devant belles dames plus ou moins retirées du monde, telles que madame de Sablé, le ci-devant frondeur M. de Sévigné, oncle de la spirituelle marquise. Il ne serait pas du tout exact de dire, comme je vois que l'a fait un critique d'ordinaire attentif et qui sait son dix-septième et son dix-huitième siècle, que les historiens de Port-Royal, Besoigne, Dom Clémencet et leurs successeurs, n'ont pas connu ces lettres : ils n'en ont pas connu la totalité, mais il leur en était passé par les mains un bon nombre. On avait essayé dans le temps de recueillir toutes les lettres de la mère Agnès comme on avait fait pour celles de sa sœur publiées en 1742-1744 ; mais l'entreprise était restée en chemin, soit qu'on n'eût pas réussi à réunir tout ce qu'on espérait, soit que le public qui s'intéressait à ce genre d'ouvrages eût fort diminué à mesure qu'on avançait dans le dix-huitième siècle. « Il y a lieu surtout d'être étonné, » remarquait Dom Clémencet au sujet de ces mêmes Lettres, que nous en ayons si peu de celles qu'elle a écrites à la reine de Pologne, avec laquelle les Mémoires de Port-Royal nous apprennent que la mère Agnès continua la relation qu'avait eue la mère Angélique, durant les sept années que cette reine survécut. » C'est qu'on avait eu, dès le principe, moins de précautions dans un cas que dans l'autre pour s'assurer de ne rien perdre. On était à l'affût pour prendre copie de tout ce qu'écrivait la mère Angélique, et, avant de faire partir ses lettres, on en retenait des doubles à son insu. La mère Agnès, si respectée qu'elle fût, n'était que la seconde de la mère Angélique, et ne la remplaça jamais tout à fait aux yeux des Sœurs ; on ne faisait pas collection à l'avance de tout ce qui sortait de ses lèvres ou de sa plume ; on ne lui préparait pas son *dossier de sainte* de son vivant. La persévérance toutefois, qui fait le caractère du petit troupeau janséniste, n'avait pas cessé son effort après tant d'années, et l'on n'avait pas renoncé à payer cette dette d'une publication tardive à une mémoire des plus honorées. Je savais que le séminaire d'Amersfoort, dépendant de l'église d'Utrecht, possédait un recueil complet des Lettres de la mère Agnès. Depuis quelques années, les grandes bibliothèques de Paris où sont conservées des copies manuscrites avaient été soigneusement explorées ; les recueils mêmes de ces copies portaient des traces visibles du passage des patients investigateurs, ou plutôt des investigatrices (car c'étaient des dames, m'assure-t-on, qui se livraient à ce travail) ; des tables, des renvois et concordances d'une écrit-

1. M. Paul Boiteau, dans la *Revue française* du 10 février 1855, page 412.

tare très-nette et toute récente faisaient présager une pensée d'assemblage et d'édition. Le goût de notre époque, qui s'est reporté sur les vieux papiers et qui a mis l'inédit en honneur, favorisait cette idée, qui, toute de curiosité pour nous, est une idée de piété chez ceux qui l'ont conçue. En s'adressant pour l'exécution définitive et pour l'introduction auprès du public à M. Prosper Faugère, si connu par son édition originale de Pascal, la personne ou les personnes qui avaient préparé le recueil et qui ne se nomment point (selon une habitude modeste ou mystérieuse, imitée ou *héritée* de Port-Royal) ont fait le meilleur choix possible ; il ne se pouvait de plus sûre garantie de scrupule et d'exactitude. Dans les simples et judicieuses pages qu'il a mises en tête, M. Faugère a dit ce qui était à dire ; il a fait valoir les lettres et celle qui les a écrites par tous les bons endroits ; il a écarté avec raison tout ce qui est de controverse, et il n'a présenté la publication dont il a pris soin que comme une œuvre d'histoire et de piété. Je restreindrai encore le point de vue, ou plutôt je le simplifierai en disant qu'il me paraît difficile que ces Lettres aient aujourd'hui aucun effet de piété et de dévotion ; la spiritualité en est trop subtile, trop particulière, trop compliquée de style métaphorique, de fleurs surannées, et trop mêlée à des questions ou à des intérêts de circonstance. L'histoire seule a désormais à en profiter, et la seule histoire du monastère dont la mère Agnès a été sinon une grande, du moins une aimable figure.

« C'était une personne d'infiniment d'esprit plutôt que de grand caractère, d'une piété tendre, affectueuse, attirante, d'une délicatesse extrême et des plus nuancées. Si elle avait vécu dans le monde, on aurait parlé d'elle comme d'une précieuse du bon temps et de la meilleure qualité. Oui, la mère Agnès, si elle avait suivi la carrière du bel-esprit et de la galanterie honnête, ne l'eût cédé à personne de l'hôtel de Rambouillet. Toutes ses vertus et tous ses sérieux mérites, toutes ses mortifications n'ont pu émousser sa pointe d'esprit et même de légère gaieté. Née en 1593, entrée au cloître dès l'enfance, elle suivit sa sœur aînée dans ses austères réformes ; elle n'en eût point eu l'initiative, mais elle les embrassa avec zèle, avec ferveur, sans reculer jamais, et en se contentant de les présenter adoucies et comme attrayantes en sa personne. Tout en elle conviait au divin Maître et semblait dire : *Son joug est doux*. — « La mère Angélique est trop forte pour moi, » je m'accommode mieux de la mère Agnès, » disaient les personnes du monde qui s'adressaient d'abord à l'une et à l'autre dans une intention de pénitence. Toutes deux avaient été, dans un temps, en relation assez étroite avec saint François de Sales. La mère Agnès en avait plus gardé l'impression visible que sa sœur. Elle se faisait une dévotion de porter habituellement sur elle une lettre de lui écrite à madame Le Maître, et où il avait nommé avec bienveillance plusieurs membres de la famille. On conçoit que la mère Agnès eût très-bien pu se passer de M. de Saint-Cyran, et qu'elle eût été une Philothée parfaite, une fille accomplie du saint évêque de Genève ; elle aurait pu remplir toute sa vocation et ne recevoir sa règle de conduite que

du directeur et du père de madame de Chantal. Encadrée comme elle l'était dans la maison de Port-Royal, amenée après des années de recueillement et de paix à être témoin et, qui plus est, champion de contentions opiniâtres, jetée forcément au milieu des luttes, et placée même depuis la mort de sa sœur à la tête de la résistance, elle sut conserver un caractère de douceur inaltérable, une physionomie paisible et presque souriante. Elle eut dans une nièce (son égale pour le moins par l'esprit, et sa supérieure par le caractère), dans la mère Angélique de Saint-Jean, un lieutenant énergique qui lui prêta de la force dans les sièges et les blocus qu'on eut à soutenir durant plusieurs années. Mais, si je ne craignais de blesser quelques bonnes âmes restées peut-être encore jansénistes au point de la lettre, je dirais tout simplement qu'après avoir bien considéré les incidents et les personnages de ce drame intérieur, je suis persuadé que la mère Agnès, livrée à elle-même et à sa propre nature, eût été plus soumise qu'elle ne l'a été, qu'elle était portée, comme elle l'a écrit un jour, à l'indifférence sur ces questions de controverse, mot très-sage chez une religieuse, et dont elle eut tort ensuite de se repentir ; je dirais que la manière indulgente dont elle continua de traiter une de ses nièces qui avait signé ce qu'exigeait l'Archevêque et ce que conseillait Bossuet, que la parole tolérante qui lui échappa alors : « A Dieu ne plaise que je domine sur la foi d'autrui ! » donne à penser qu'elle-même n'eût pas été loin de céder, s'il n'y avait eu toute une armée derrière elle, et si tout ne lui avait rappelé à chaque heure qu'elle était une Arnauld. Quoi qu'il en soit de cette conjecture qui, de ma part, n'implique pas un blâme, cette respectable personne que nous nous représentons toujours à genoux, en oraison, comme dans le beau tableau de Philippe de Champagne, avait des qualités de spiritualité, de tendresse, d'onction, d'indulgence, d'égalité et d'enjouement, dont, à travers un premier air d'étrangeté, il transpire quelque chose dans ses lettres.

« Je ne sais pas de lettre plus propre à faire comprendre le genre de raillerie et parfois d'ironie douce et riante de la mère Agnès que celle qu'elle adressa à son neveu, le célèbre avocat Le Maître, en réponse à ce qu'il lui avait écrit sur ses intentions prochaines de mariage¹. L'éloquent avocat, qui allait bientôt devenir un solitaire et un pénitent des plus rigoureux, pensait alors à s'engager plus avant dans les liens du monde : il était amoureux d'une belle et sage demoiselle, et il s'en était ouvert à la mère Agnès, pour l'éprouver et se ménager sans doute son approbation. Cette tante indulgente, mais que les idées monastiques rendaient sévère, considérait le mariage comme un état de déchéance ou du moins d'infériorité, et elle ambitionnait quelque chose de mieux et de plus digne pour l'avenir de son neveu. Elle lui répond donc dans ce sens de sévérité :

« Mon très-cher neveu, ce sera la dernière fois que je me servirai de ce titre ; autant que vous m'avez été cher, vous me serez indifférent, n'y ayant plus de reprise en vous

1. J'ai déjà cité cette lettre au tome 1^{er} de *Port-Royal*, livre 2, chap. II.

pour y fonder une amitié qui soit singulière. Je vous aimerais dans la charité chrétienne, mais universelle, et comme vous serez dans une condition fort commune, je serai aussi pour vous dans une affection fort ordinaire. Vous voulez devenir esclave, et avec cela demeurer roi dans mon cœur, cela n'est pas possible; car quel rapport y a-t-il de la lumière avec les ténèbres, et de Jésus-Christ avec Bélial?

« Vous direz que je blasphème contre ce vénérable sacrement auquel vous êtes si dévot; mais ne vous mettez pas en peine de ma conscience, qui sait bien séparer le saint d'avec le profane, le précieux de l'abject; et qui enfin vous pardonne avec saint Paul; et contentez-vous de cela, s'il vous plaît, sans me demander des approbations et des louanges. »

« Mais voici le tour piquant qui commence et le bel-esprit enjoué qui va se mêler jusque dans la mysticité religieuse : elle va faire semblant tout d'un coup de s'être méprise, d'avoir à se rétracter, et tout ce que M. Le Maître lui avait écrit en termes exaltés des mérites et des beautés de sa fiancée future, elle essayera de l'entendre, — de supposer qu'il l'entend de l'Épouse du Cantique des Cantiques, de la seule Épouse spirituelle digne de ce nom, de l'Église :

« Mais en écrivant ceci je relis votre lettre, et, comme me réveillant d'un profond sommeil, j'entrevois je ne sais quelle lumière au milieu de ces ténèbres, et quelque chose de caché et de mystérieux dans des paroles qui paraissent si claires et si communes. Je commence à douter que cette histoire de vos amours que vous me racontez si au long, sans considérer que je n'ai point d'oreilles pour entendre ce discours, ne soit une énigme tirée des paraboles de l'Évangile où l'on fait si souvent des poses, particulièrement une où il n'y a que les vierges qui soient appelées. Au petit rayon de clarté qui me paraît maintenant, mon esprit se développe et se met en devoir d'expliquer vos paroles, et de regarder d'un meilleur œil cette excellente fille qui a ravi votre cœur. Vous dites qu'elle est la plus belle et la plus sage de Paris, et vous deviez dire du Paradis, puisqu'elle est sœur des Anges. Oh ! qu'elle est belle... et qu'elle est sage !... Elle est fille d'une mère qui a été fort persécutée des tyrans, qui l'ont voulu étouffer dans le sang de ses martyrs, et encore des hérétiques, qui ont fait mille efforts à ce qu'elle ne mit point ce béni enfant au monde; mais enfin elle s'est couronnée de lis aussi bien que de roses, portant en son sein des vierges et des martyrs... Cette excellente épouse n'a jamais été maltraitée de son mari, qui au contraire est mort pour elle... »

« Et elle continue sur ce ton, multipliant, épuisant les images, les allusions emblématiques, s'y jouant plus que de raison, oubliant un peu le goût, mais faisant ses preuves en fait de grâce : je prends le mot dans le double sens, dans le sien et dans le nôtre.

« Les lettres de la mère Agnès tirent une bonne partie de leur intérêt des personnes à qui elle les adresse. Celles qu'elle écrit à madame d'Aumont sont fort peu agréables. La marquise d'Aumont était une respectable dame qui, devenue veuve, s'était retirée à Port-Royal de Paris, y avait fait bâtir un corps de logis pour elle, avait procuré surtout l'agrandissement du monastère, et y était bienfaitrice en toute humilité. Elle n'avait pour défaut qu'un peu

d'impatience, et de ne pas toujours goûter assez la douceur de la retraite, d'y ressentir des amertumes d'esprit. La modération même de son humeur et la continuité de ses vertus rendent cette branche de la Correspondance assez terne et monotone.

« Les lettres à mademoiselle Pascal, la sœur du grand écrivain, et qui se fit religieuse à Port-Royal, ont plus d'intérêt. Cette jeune âme ardente de Jacqueline Pascal souffre des retards que sa famille impose à sa vocation. La mère Agnès la modère, l'exhorte à la soumission, à une attente résignée. Elle a reçu de M. Singlin et de M. de Saint-Cyran une maxime pratique qu'elle applique sans cesse : c'est qu'il ne faut rien faire dans la précipitation, c'est que le désir, même lorsqu'il est dans le meilleur sens et vers le plus louable but, doit faire, en quelque sorte, sa quarantaine et son carême, et doit user son attrait avant de s'accomplir, si l'on veut qu'il produise tout son fruit : « Il faut faire toutes choses, dit-elle, dans une certaine maturité qui amortit l'activité de l'esprit humain, et qui attire une bénédiction de Dieu sur ces choses dont on s'est mortifié quelque temps. » C'est ce qu'on appelle en ce style mystique *pratiquer la dévotion du retardement*, et elle la conseille en toute occasion aux personnes qui lui font part de leurs peines et des obstacles qu'elles rencontrent dans la voie du bien. Mademoiselle Pascal avait un certain talent, ou du moins une grande facilité pour les vers : la mère Agnès, plus rigide qu'à elle n'appartient, lui écrit : « Vous devez haïr ce génie, et les autres qui sont peut-être cause que le monde vous retient ; car il veut recueillir ce qu'il a semé ; » et elle lui cite en exemple sainte Lutgarde, « qui refusa le don que Dieu lui avait fait d'entendre le Psautier. » Mais elle est plus dans le sens de sa propre nature et de son goût, lorsqu'à l'occasion du miracle ou prétendu miracle de la Sainte-Épine, dont Port-Royal était si glorieux, elle engage la même mademoiselle Pascal, devenue la sœur Euphémie, à le célébrer en vers : et elle fut grondée pour avoir pris sur elle de lui donner ce conseil à demi littéraire et profane. La mère Agnès soignait un peu plus l'agrément et avait un peu plus de fleur que les autres Sœurs de Port-Royal.

« La partie de la Correspondance qui devra le plus attirer les curieux est celle qu'elle entretenait avec madame de Sablé, à cause du bruit qui s'est fait depuis peu autour du nom de cette dernière. Je doute qu'il en ressorte quelque idée plus avantageuse de la spirituelle et très-maniaque marquise, qui, sous prétexte de faire son salut, s'était logée tout contre Port-Royal, et ne cessait d'y occuper, d'y harceler et d'y faire enrager les mères. On a voulu, de nos jours, représenter madame de Sablé comme le type de la femme aimable en son temps. Je ne crois pas que ce soit là sa *caractéristique* véritable. Une bonne part des lettres de la mère Agnès a trait aux susceptibilités, aux soupçons, aux frayeurs de madame de Sablé, à son inquiétude de *n'avoir point le soleil levant* et à ses mille autres inquiétudes, à ses rhumes surtout et aux accidents qui surviennent à son odorat. Madame de Sablé s'affligeait, chaque fois qu'à la suite de ses rhumes de cerveau

elle ne sentait plus les odeurs, et se croyait privée à jamais d'un des plus agréables des sens. La mère Agnès la rassurait, ou du moins essayait de la consoler en lui citant son propre exemple ; car privée de l'odorat, disait-elle, dès l'âge de dix-huit ans, elle avait fort bien vécu depuis sans s'apercevoir de la privation. Elle en parlait à son aise, ayant pour maxime « que plus on « ôte aux sens, plus on donne à l'esprit. » Madame de Sablé, qui prétendait combiner bien des choses et savourer le reste des jouissances possibles tout en mitonnant son salut, n'était pas absolument de cet avis. Très-peu résignée à mourir une bonne fois, elle ne voulait pas du tout mourir en détail. Ce sens-là d'ailleurs, en particulier, ce sens olfactif si cher aux délicats, lui était d'autant plus précieux qu'il était pour elle une vigilante sentinelle et toujours sur le *qui-vive* pour l'avertir des moindres périls. Il y a une histoire de fabrique de cire et de bougie qui ajoute à ce qu'on savait déjà, et qui prouverait une fois de plus que cette mauvaise langue de Tallemant (lequel n'était qu'un curieux malin et nullement un *atrabilaire*) n'en a pas trop dit. Un jour donc, un matin que l'odorat lui était subitement revenu, madame de Sablé crut sentir, et elle ne se trompait pas, une odeur de cire ; elle s'en effraya aussitôt, craignant par-dessus tout le mauvais air et ses suites. Elle écrivit en toute hâte un billet à la mère Agnès, elle envoya mademoiselle d'Atrie sa voisine aux informations : c'était bien à la cire que les Religieuses avaient travaillé depuis peu de jours, dans une chambre retirée, isolée, à la basse cour, là où l'on mettait, quand il y en avait, les malades de la petite vérole ; on avait pris, vous le voyez, toutes sortes de précautions ; mais qu'y faire ? le coup était porté : madame de Sablé voulait quitter Port-Royal pour ne pas gêner, disait-elle, puisqu'on n'avait pas d'autre lieu, et aussi pour ne pas rester exposée aux atteintes. Il fallut toute la grâce et les gentillesces de la mère Agnès pour l'apaiser, pour la faire revenir de sa bouderie ; il fallut surtout ce *Post-scriptum* rassurant, — car madame de Sablé, en enfant gâté, ne se contentait pas de la promesse qu'on ne ferait plus de bougie, elle disait : *Vous en ferez, vous en avez besoin, je veux que vous en fassiez, je ne veux pas vous gêner, mais je m'en irai* ; il fallait donc lui prouver qu'on en pouvait faire sans que l'odeur lui en arrivât :

« Depuis ma lettre écrite, lui disait la mère Agnès dans les dernières « lignes, nos Sœurs ont été faire la ronde pour chercher un lieu, s'il en faut « un absolument pour vous satisfaire ; elles en ont trouvé un dans les der-
« niers jardins, tout à l'autre bout, proche l'apothicairerie. » — Le choix de ce lieu-là, hors de toute portée tranquilla peut-être madame de Sablé jusqu'à nouvel ordre et nouveau caprice, jusqu'à nouvelle lune.

« Un autre commerce de lettres, qui du moins nous fait assister à un échange de sentiments plus chrétiens, était celui de la mère Agnès avec le chevalier de Sévigné. Celui-ci, ancien chevalier de Malte, brave guerrier, duelliste, frondeur, donnant des collations aux dames, s'était tout d'un coup retiré, après être devenu veuf, et s'était fait arranger un corps de logis près

de madame de Sablé dans les dehors de Port-Royal de Paris. Il gardait d'abord des habitudes de luxe, de l'argenterie, un carrosse ; il se dépouilla peu à peu, et s'accoutuma à tout mettre au service du monastère pour lequel il s'était pris d'un saint enthousiasme. C'était un original que ce chevalier pénitent, avec des restes de gentilhomme hautain et de militaire impérieux. Il se promenait volontiers en été à ce qu'on appelait le jardin des Capucins, et qui doit répondre à la promenade qu'on voit encore aujourd'hui entre l'Hospice du Midi et le Val-de-Grâce. Il avait un grand parasol pour se préserver du soleil, et les polissons du quartier qui voyaient cet homme grave, nu-tête, marchant à pas comptés sous son parasol, le poursuivaient de leurs cris et peut-être de mieux : il avait envie de les traiter parfois comme fit le prophète Élisée des enfants qui le huaient, et il consulta son confesseur pour savoir s'il ne lui serait point permis de leur faire donner du bâton par un domestique qui le suivrait à quelque distance. Il apprit le latin fort tard, à cinquante ans, et assez pour entendre l'Office. C'est ce chevalier bizarre, mais cordial et excellent homme, qui se mit en correspondance régulière avec la mère Agnès, et y apporta un mélange de courtoisie et de spiritualité qu'elle soutint à merveille. D'après ce principe que les petits présents entretiennent l'amitié, il ne cessait d'en faire aux religieuses ses voisines ; il leur envoyait tantôt de l'excellent beurre de Bretagne (il était Breton), tantôt du fruit, des fleurs, une lampe, un cachet où était l'image du bon Pasteur. Il faut savoir qu'autrefois du temps de ses guerres, au sac d'une ville, il avait trouvé un enfant abandonné sur un fumier, une petite fille ; il l'avait emportée dans son manteau et en avait pris soin depuis, la faisant élever dans un couvent. Cette action de charité lui avait porté bonheur, et il lui attribuait d'avoir attiré bien plus tard les bénédictions de Dieu sur lui. Il avait été, pensait-il, ramassé lui-même un jour par le bon Pasteur comme il avait ramassé cet enfant. Aussi avait-il une dévotion particulière au bon Pasteur ; il en portait l'image sur son cachet ; il en commanda un tableau à Champagne pour son oratoire particulier, tableau dont il fit ensuite présent à Port-Royal. Ayant quitté la maison de Paris en 1669, et s'étant retiré dans les dehors de la maison des Champs, lorsque toutes les Sœurs y furent réunies, il eut la charitable idée de leur faire bâtir un cloître (car l'ancien bâtiment incomplet était devenu trop étroit), et il fut assez estimé d'elles pour leur faire accepter son bienfait. Le bon chevalier aurait bien voulu entrer, au moins une fois, dans ce cloître pour lequel il avait conçu de si grands desseins, et il en exprima le désir à la mère Agnès qui lui répondit par un refus le plus agréablement tourné : « Je vous remercie très-humblement de votre unique et rare fruit (*un de ses petits cadeaux journaliers*) ; vous avez le privilège de donner tout ce que vous voulez et d'accorder tout ce qu'on vous demande ; et nous, au contraire, nous trouvons des impuissances partout. C'est pourquoi notre bâtiment de dedans ne vous apparaîtra point, parce qu'il y a un Chérubin à notre porte qui en défend l'entrée avec une épée de feu, c'est-à-dire un anathème de notre mère

« l'Église... » Le chevalier de Sévigné n'entra dans ce cloître, dans cette terre promise, qu'après sa mort¹ ; il eut la faveur d'y être enterré. De son vivant, sa tribune à l'église était tout proche de la porte dite *des Sacrements* ; ce qui faisait que la mère Agnès, pour lui faire honneur, l'appelait le *porteur* de Jésus-Christ. Nous nous contenterons de dire, après avoir lu les lettres qu'elle lui adresse, qu'il nous fait l'effet d'avoir été le *chevalier d'honneur* du monastère.

« On se demandera, en entendant répéter si souvent ce nom de Sévigné, si madame de Sévigné, à la faveur de son oncle, ne connut point la mère Agnès. Assurément la mère Agnès connaissait madame de Sévigné et l'avait entendue causer, puisqu'un jour que cette aimable femme était venue au couvent de la Visitation de la rue Saint-Jacques où se trouvait alors reléguée la mère Agnès par ordre de l'Archevêque, et avait demandé à la voir sans en obtenir la permission, la recluse et prisonnière écrivait à l'oncle : « J'aurais beaucoup perdu du fruit de ma solitude si j'avais eu l'honneur de voir madame de Sévigné, puisqu'une seule personne qui lui ressemble tient lieu d'une grande compagnie. » Cette religieuse, on le voit, connaissait son monde ; causer en tête à tête avec madame de Sévigné, c'était posséder plusieurs femmes d'esprit à la fois.

« Les autres profits très-considérables qu'on peut faire à la lecture de ces Lettres, quand on étudie en historien le sujet auquel elles se rapportent, ne sont pas de nature à être exposés ici². Ces intérieurs de cloître s'accommodent peu du grand jour ; il faut y pénétrer beaucoup et y habiter longtemps pour s'y intéresser un peu. Mais je n'hésite pas à dire, en remerciant de nouveau M. Faugère et les inconnus qu'il représente, que ces deux volumes devront s'ajouter désormais à la trentaine de volumes originaux et historiques qu'il suffit à l'homme de goût et au curieux raisonnable d'avoir dans sa bibliothèque, s'il veut connaître son Port-Royal très-honnêtement et par le bon côté, par le côté moral, sans entrer dans la polémique et la théologie : c'était à peu près le chiffre auquel M. Royer-Collard avait réduit ce coin de sa bibliothèque dans ses dernières années. »

1. Nous savons pourtant qu'il eut quelquefois permission d'y entrer, les jours de Fête-Dieu, en suivant la procession du Saint-Sacrement.

2. C'est-à-dire dans le *Moniteur*, où cet article était inséré.

SUR M. HAMON.

(Se rapporte à la page 132.)

Je n'ai pas dû négliger de rechercher quels étaient les écrits purement médicaux et les titres universitaires de M. Hamon. M. Raige-Delorme, le savant bibliothécaire de la Faculté de médecine de Paris, a bien voulu m'y aider.

M. Hamon fut chargé, en 1644, des Paranymphe (espèce de discours solennel) dont il s'acquitta, selon le témoignage des Registres, avec un applaudissement général. En 1645, il fut chargé par l'Université de prononcer l'Oraison funèbre de M. Amelot, premier président de la Chambre des enquêtes, à qui la Faculté fit célébrer un service à cause de la protection qu'elle en avait reçue dans une affaire qui l'intéressait.

Dans le vaste Recueil de thèses conservé à la Faculté on trouve :

A la date du 11 janvier 1646, une thèse proposée par M. Hamon, dont le sujet est : *An deformitas sine morbo ?* et la conclusion : *Ergo nulla deformitas sine morbo*. Dès les premières lignes on y sent le médecin religieux et qui est pénétré de la doctrine du péché originel.

A la date du 8 mars même année, une thèse proposée par M. Hamon : *An bene valendi ratio, mediocritas ?* avec cette conclusion : *Ergo una bene valendi ratio, mediocritas*.

A la date du 6 février 1659, une thèse présidée par M. Hamon et dont la composition était de lui : *An actio, sine spiritu ?* « dans laquelle, dit M. Hermant, il traitait énigmatiquement de la Grâce sous des expressions de médecine. » Il faut être averti pour y découvrir une telle subtilité. La conclusion est : *Non ergo actio, sine spiritu*.

A la date du 19 février 1660, une thèse présidée par lui : *An sana sanis ?* avec cette conclusion : *Ergo sana sanis*. C'est, en très-bon latin, très-concis et élégant, une suite de préceptes et d'observations de médecine expectante et d'hygiène; il attribue beaucoup à la nature. Je n'y vois rien de particulièrement symbolique, à moins qu'on n'y veuille voir un emblème général de ce qu'en Juste qui a la Grâce repousse le mal et ne pêche pas. On y a cherché des allusions énigmatiques aux principes de la fréquente communion.

Je trouve encore, en 1661, M. Hamon, l'un des neuf juges pour une thèse sur ce sujet : *An similitum sympathia major a spiritibus ?*

Il préside, en 1685, une thèse sur cette question : *An ut reliqui potus sic et aquæ modus aliquis esse debet ?*

Et en 1687 enfin, le 30 janvier, il préside cette thèse dernière, proposée par M. Dodart, sur ce sujet : *An in tanta multitudine medentium pauci medici?* avec cette conclusion : *Ergo in tanta multitudine, etc.* Beaucoup d'appelés et peu d'élus.

Pour corriger ce que cette énumération a de sec, j'ajouterai qu'en sa qualité de médecin qui avait beaucoup vu de malades, et même hors du désert, qui avait été appelé au chevet de personnes de toute condition, M. Hamon savait beaucoup de particularités curieuses, d'anecdotes peu connues; et quoique n'ayant entrevu le grand monde que par une fente, il l'avait saisi à des endroits intéressants et là où le monde ne se farde pas; il avait reçu des confidences. Sur la mort du cardinal Mazarin par exemple, voici un détail qu'on ne lit point ailleurs :

« Le cardinal Mazarin, étant très-mal, envoya querir M. Joly, curé de Saint-Nicolas-des-Champs, maintenant évêque d'Agen. Il le sut pendant qu'il faisait son prône, et il le dit tout haut. Il alla donc au bois de Vincennes, et il voulut parler d'abord à ce malade de quelques points importants de sa vie, dont l'un était les deniers publics qu'il avait eus en manie- ment. Mais, et sur celui-là et sur les autres, il s'en tira avec adresse sans vouloir y entrer, témoignant à M. Joly qu'il l'avait seulement envoyé querir pour l'entendre parler de Dieu. Il le fit donc et se mit sur son lit; le cardinal, qui était déjà dans les inquiétudes de la mort, le tenait embrassé et avait passé une de ses jambes par-dessus celles de M. Joly auquel il ne donnait pas un moment de patience; car, aussitôt qu'il se taisait, il lui disait fortement : « *Parlez-moi de Dieu, monsieur Joly,* » de sorte qu'il l'étouffait presque. Il reprit néanmoins haleine pendant quelques intervalles. Après qu'il fut mort, il alla trouver le roi, qui lui demanda de quelle manière il était mort. M. Joly répondit au roi qu'on pouvait dire qu'il avait vérifié en sa personne ce qu'on dit ordinairement, qu'il était mort comme il avait vécu. Le roi témoigna par sa contenance et changeant de visage que ce discours le surprenait et l'affligeait. M. Joly s'en aperçut, de sorte qu'il s'avança vers le roi qui se détournait un peu, et lui ajouta : « Mais, Sire, je puis dire à Votre Majesté pour sa consolation que je n'ai jamais vu une si grande ardeur d'entendre la parole de Dieu; » et il lui en fit ensuite le détail, ce qui remit le roi en bonne humeur.

« C'est ce que M. Hamon a su de M. l'évêque d'Agen même, qu'il avait traité malade au Mesnil-Saint-Denis où il était chez M. de Montmor, en 1663 ou 1664. » — M. Hermant a fait usage de cette note dans ses Mémoires manuscrits.

Avant de finir avec ce modèle des médecins chrétiens, je dirai, ce que bien des gens ignorent et ce qu'il est permis d'ignorer, qu'il existe quantité d'ouvrages, dissertations, nomenclatures, etc., consacrés à célébrer et à honorer les médecins qui ont été remarquables par leur sainteté. Les érudits reconnaîtront les noms de Molanus, Bzovius, Carpzw, Brückmann, etc. Dans le

Medicorum ecclesiasticum Diarium de Jean Molanus, qui est le premier en date (1595), on voit naturellement en tête saint Luc évangéliste, médecin à Antioche et patron des médecins. Suit une liste indiquant le jour de fête de tous les *saints médecins* et composée de noms très-disparates, parmi lesquels on trouve bien d'autres saints et martyrs que saint Côme et saint Damien. Un des derniers chapitres est intitulé *De sancto medico Raphaelae Archangelo*, à raison de la recette que l'archange Raphaël donna au jeune Tobie pour guérir la cécité de son père. J'aime mieux Fontenelle, louant Dodart de cette expérience d'un Carême pénitent qui lui sert à la fois *pour l'Académie et pour le Ciel*. De nos jours même, le Révérend Greenhill, d'Oxford, a entrepris de publier une série de biographies des médecins chrétiens éminents, j'en ai eu sous les yeux plusieurs petits volumes.

SUR NICOLE.

(Se rapporte à la page 376.)

Voici la lettre de Nicole à Arnauld, la première depuis leur séparation, et qu'il écrivit de Liège dans les premiers jours d'août ou tout à la fin de juillet 1679 : Arnauld y répondit par une lettre du 9 août qui est dans ses Œuvres. On a la minute de la lettre de Nicole, et de sa propre main (Manuscrits de la bibliothèque Mazarine, T. 2297).

« Je réponds, ou plutôt j'écris à M. d'Urval¹ sur M. Elzevir et sur divers autres points, mais je crois me devoir adresser à vous en particulier, sur le sujet des plaintes que je sais que l'on fait sur mon sujet et que j'ai apprises tant par M. d'Urval que par M. Périer.

« Je vous avoue qu'elles ne font pas un petit surcroît des peines de mon état, mais que plus je les considère et moins je les trouve raisonnables.

« Il y a différentes mesures de force dans les hommes. L'on se contente d'ordinaire qu'ils en aient pour souffrir leur état, principalement si cet état est dur et pénible, sans prétendre qu'ils soient obligés d'en ajouter de nouvelles auxquelles Dieu ne les engage pas manifestement. Nous avons eu et nous avons encore divers amis exilés, M. Feydeau, M. Bourricaut, M. Chardon, M. Ragot². Mais personne ne les a pressés de rendre leur exil plus fâcheux

1. M. d'Urval, c'est M. Guelphe, secrétaire et compagnon de retraite de M. Arnauld.

2. M. Ragot, archidiacre d'Aleth, relégué à Brive par lettre de cachet; M. Chardon, théologal de Saint-Maurille d'Angers, exilé à Riom, en Auvergne; le docteur Feydeau, ancien vicaire de Saint-Merry, ancien curé de Vitry, en dernier lieu théologal de l'église

en se chargeant d'un poids qui leur fût incomparablement plus dur que l'exil, et on ne les sollicite point d'écrire, de peur de rendre leur condition pire. Je suis de la même condition qu'eux ; car, entre une chambre garnie de Bruxelles et une maison de Bourges, il n'y a pas grande différence. Cependant on ne me traite pas de la même sorte ; on prétend me faire entrer dans des engagements qui me seraient infiniment plus pénibles, non-seulement que l'exil, mais que la plus affreuse prison, sans avoir égard que si je puis souffrir l'un, il ne s'ensuit pas que je puisse l'autre.

« On ne propose guère aux gens de se faire mettre en prison, et l'on croit que c'est une bonne excuse pour s'exempter de tout engagement : et néanmoins ce que l'on prétend de moi est tel que je n'en fais aucune comparaison avec la prison. Car, je ne vois rien de plus pénible au monde que d'avoir la conscience en prison, d'être travaillé de continuelles incertitudes, d'être dans un état extraordinaire non-seulement sans voir que Dieu nous y appelle, mais contre sa lumière intérieure, et cependant d'avoir lieu de regarder cet état comme devant durer autant que la vie.

« Quand je craindrais dans cet état des maux temporels, il semble qu'il y ait quelque lieu de les craindre, et que l'on craint à moins. On me mande de Paris que je ne suis plus en sûreté en Flandre, parce que j'ai découvert à M. de Paris que j'y étais. Je ne suis donc en sûreté nulle part ; car, étant résolu de ne me point enfermer, je suis trop connu pour pouvoir être caché. Il faut donc se résoudre à mener une vie incertaine et vagabonde, à être toujours en crainte d'être chassé du lieu que j'aurais choisi. Croit-on que cet état soit fort commode, et que l'on puisse demander avec justice aux gens qu'ils se rendent cet état comme nécessaire pour toute leur vie ? Il y a des choses que l'on ne demande pas proprement aux personnes, on attend qu'elles s'y portent d'elles-mêmes, et ce sont celles qui sont de cette nature. On laisse le monde juge de sa force intérieure, et l'on ne veut point prendre sur soi de les engager aux choses douteuses. Ces Messieurs ne gardent pas tant de mesure ; ils proposent des engagements à ce qu'il y a de plus dur dans la vie, comme si ce n'était rien. Ils supposent les choses faites, et quand on n'entre pas dans leur pensée, ils se plaignent comme si on leur faisait tort.

« On en croira néanmoins ce qu'on voudra, mais il est pourtant vrai que ce ne sont point ces inconvénients temporels qui m'occupent l'esprit. Quoique je les envisage tels qu'ils sont, ils ne me font point peur, pourvu que je ne m'y engage point moi-même et que j'aie cette confiance que c'est Dieu qui me les envoie, et que ce n'est pas l'effet de mon caprice et de ma témérité.

« Je puis être excessif dans cette crainte et dans celle que j'ai des écrits de contestation : il faut pourtant reconnaître que cette crainte n'est point si mal fondée. Madame de Longueville m'a avoué qu'elle n'a jamais pu goûter l'Apo-

de Beauvais, exilé à Bourges. Quant à M. Bourricaut, qui put être aussi l'un des ecclésiastiques compromis dans l'affaire de la Régale, je ne trouve point son nom mentionné chez nos auteurs.

logie des Religieuses de Port-Royal. Je sais que M. de Saint-Cyran (de Barcos) et M. Guillebert l'ont aussi fort désapprouvée, et qu'ils ont soutenu qu'on ne pouvait écrire de cet air contre un archevêque. J'ai vu des écrits de M. Hamon contre les *Lettres de l'Hérésie imaginaire*; j'ai relu moi-même des écrits de ce genre que j'avais faits, qui m'ont fort déplu et que je ne ferais jamais présentement. Pensez-vous, Monsieur, qu'il soit fort agréable, lorsque la Providence divine nous met dans un état qui a quelque répugnance avec cet emploi dans la pensée ordinaire du monde, et auquel on peut aisément donner un air ridicule, mais qui certainement n'enferme point l'obligation de s'y engager, est-il, dis-je, fort agréable de s'exposer, en s'y engageant, à des peines continuelles d'esprit, à ne savoir si l'on a bien ou mal fait, et à marcher dans de continuelles ténèbres à l'égard de choses importantes et hors de notre vocation ?

« Il y a des personnes comme vous qui se mettent facilement au-dessus de ces sortes de craintes, mais il y en a d'autres qui s'en troublent. Quand j'ai une grande évidence de la raison, je puis mépriser les jugements des gens de bien ; mais comme je ne l'ai point à l'égard des choses que j'ai marquées, leur jugement me fait impression et me porte à m'accuser d'imprudence de m'être engagé dans ces périls. Tout ce qu'on peut faire, c'est de s'aveugler ; mais cet aveuglement n'arrête pas l'inquiétude de l'esprit.

« J'ai vu qu'on avait quelque égard aux instincts des âmes. On ne presse point M. Hamon d'écrire, parce, dit-on, qu'il y a trop de répugnance. Cependant on ne saurait avoir plus de répugnance que j'ai à certains genres d'écrits ; je ne saurais étouffer la peine qu'ils me font, et elle augmente tous les jours. Mon imagination en est pénétrée comme de la crainte du tonnerre, et la raison même n'est pas trop capable de la guérir sur ce point.

« Ce qui m'étonne le plus, est que ceux qui font les *étonnés* et les *consternés* ne voient pas qu'ils ont dans leurs mains le remède à cette consternation ; car il n'y a rien si facile que d'écrire au lieu où ils sont, et même avec une sûreté morale, et de vous envoyer ensuite leurs écrits. Vous tireriez de là cent fois plus de secours que vous n'en pourriez tirer de moi. Cependant cet expédient ne leur vient point dans l'esprit ; si on le leur propose, les uns auront mal à la tête, les autres à l'estomac ; et je ne saurais m'empêcher de croire que dans peu de temps ils ne trouveraient pas qu'il fût fort utile d'écrire.

« Je n'ai pu m'empêcher de me décharger un peu sur toutes ces plaintes, d'autant plus que je suis résolu de ne m'en plus décharger à personne et de laisser dire le monde ce qu'il voudra. Leurs plaintes ne sont pas des raisons, et comme elles ne donnent point de lumière, elles ne peuvent aussi obliger à un changement de conduite. La voie que je vais prendre est bien plus naturelle et même unique pour cela, c'est de prendre (passer ?) cinq ou six mois dans l'abbaye d'Orval qui m'est maintenant ouverte, et ensuite de prier M. de Sainte-Marthe de faire la moitié du chemin pour résoudre avec lui ce que j'aurai à faire. La lettre qu'il m'a écrite est une lettre vague et qui ne décide rien.

Comme la route pour y aller sera longue, que je ferai quelque séjour à Liège, qu'il faudra aller jusqu'en Champagne pour y revenir, je partirai d'ici dans quinze jours pour faire ce voyage qui sera de près de *quatre-vingts lieues*, ce qui n'est pas une petite fatigue. »

SUR MADAME DE SABLÉ.

(Se rapporte à la page 462.)

Madame de Sablé aurait voulu que les Religieuses signassent, et elle le leur faisait comprendre. Elle s'attira, à ce propos, la lettre suivante de la sœur Angélique de Saint-Jean, dont je dois connaissance à M. Claude, de la Bibliothèque impériale. La date paraît être un peu antérieure aux événements d'août 1664.

« Ce lundi 7.

« Vous m'avez extrêmement obligé, ma très-chère Sœur, car je mourais d'envie de vous parler sur nos affaires, et je n'osais commencer parce que j'avais envie de vous faire des reproches ; mais à cette heure que vous m'obligez de parler, il faudra bien que vous souffriez mes plaintes, qui ne sont fondées que sur ce que vous nous aimez trop, mais que vous ne nous aimez pas bien, puisque votre tendresse ressemble à celle de ces mères qui aiment mieux laisser mourir un enfant que de lui voir faire des remèdes violents dont elles appréhendent pour lui la douleur, encore que lui-même n'en ait pas l'appréhension. Vous devinerez trop dans notre sens de quoi je parle, et quel sujet vous avez eu, sans y penser, de dire vrai quand vous regrettez si obligeamment que vous ne nous êtes bonne à rien ; car il est vrai que toute votre amitié, qui nous a toujours été si précieuse, nous deviendra inutile dans cette grande occasion, si vous ne nous la témoignez en nous fortifiant plutôt que de nous abattre, et en nous animant à demeurer telles que vous nous avez estimées, c'est-à-dire de vraies religieuses qui ne sont attachées qu'à Dieu et à sa vérité qui les met au-dessus des menaces du monde, plutôt que de devenir, par un affaiblissement et une lâcheté honteuse, semblables à tous ceux que vous méprisez dans votre cœur, et encore beaucoup plus criminelles, puisqu'il y en a bien peu qui soient autant que nous persuadés des vérités qu'on combat, et de la passion de ceux qui font jouer tous ces ressorts : ce qui nous ôte tout prétexte de conscience et d'ignorance, et nous rendrait aussi indignes de l'amitié de Dieu que de la vôtre, si nous nous laissons aller à faire quelque chose contre notre devoir. C'est tout ce que nous craignons, grâces à Dieu, et non pas les suites, qui sont aisées à prévoir, d'une fidélité courageuse. Un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits, selon

l'Évangile, et si notre action est bonne, les effets n'en seront point mauvais selon Dieu, qui ne serait pas ce qu'il est si ses pensées n'étaient fort élevées au-dessus des nôtres; et ce qui nous paraît une ruine, une perte, une destruction, est souvent le moyen de l'établissement de ses plus grands desseins; et c'est ainsi que la foi juge des choses sans consulter la raison et les apparences. Mais que direz-vous, ma très-chère Sœur, de ma prêcherie? Ne m'en accusez pas néanmoins, car ce n'est pas mon dessein: je ne voudrais que vous résoudre à nous voir tout souffrir plutôt que de faire rien d'indigne de la bonne opinion que vous avez eue de nous jusques à cette heure. Nous n'avons point su que vous vous soyez trouvée mal. Je loue Dieu qu'il n'y ait pas eu de mauvaises suites à ce commencement qui vous a fait si peur. En vérité, ces honnêtes gens-là qui ont tout fait murer chez vous n'y ont pas mal réussi; car cela nous éloigne quasi autant que si vous n'étiez plus avec nous. Je vous rends mille très-humbles grâces, ma très-chère Sœur, de votre offre pour la conserve: je n'ai pas encore usé ce que vous m'en avez envoyé, quoique j'en prenne tous les jours. Mais mon petit mal, pour n'être pas grand, ne laisse pas d'être opiniâtre; je n'en suis mieux qu'en ce qu'il a à présent des intervalles, et c'est assurément une petite fluxion, à quoi le temps fera aussi bien que les remèdes. Notre mère et ma sœur Anne-Eugénie (madame de Saint-Ange) vous saluent très-humblement, et je suis, plus que personne et avec toute sorte de respect, parfaitement à vous. » (Supp. français, n° 3029.)

Une autre fois, madame de Sablé, qui avait des vellétés d'être plus austère qu'elle ne pouvait, s'était avisée d'en vouloir à madame de Longueville de ce que, projetant une retraite absolue et tout à fait monastique, elle n'avait pas songé à l'y faire entrer de moitié et à la mettre de la partie. Madame de Longueville, à qui elle s'en plaignit, s'excusait en lui écrivant :

« De Trie, ce 15^e septembre (1667).

« Je n'ai garde d'être fâchée qu'on vous ait parlé de mon dessein, puisque vous savez que je vous en ai parlé moi-même, et que j'avais même prié mademoiselle de Vertus de vous rendre compte de l'état où est la chose; mais je ne puis comprendre qui vous en a parlé, et il m'est important de le savoir, et ce que l'on vous en a dit; je vous prie de me le mander, et d'être assurée que s'il ne faut pas le dire, je n'en parlerai point du tout. Je m'imagine qu'il faut que ce soit ou M. du Trouillas ou M. de La Vergne; mais qu'est-ce que vous trouvez là qui vous puisse donner sujet d'appeler cela à votre égard de petites duretés? Car on sait bien qu'on ne prend pas ensemble ces résolutions-là à jour nommé, à moins qu'on n'ait vécu longtemps ensemble aussi, et qu'on soit propre à prendre les mêmes mesures et le même plan de vie; or on ne pense pas qu'il soit aisé de vous trouver tout ce qu'il vous faut, et assurément il ne m'est point entré dans l'esprit que ce fût là une chose possible. Je penserais bien que si jamais la retraite vous la devenait, et que je fusse déjà dans une qui vous pût être convenable par toutes

les conditions dont vous ne pouvez vous passer, que ce vous serait une chose qui vous la rendrait supportable que de la faire où je serais ; mais il faut assurément que je vous marque les lois et que je sois fixée, auparavant que vous preniez une vraie résolution. Voilà ce qui m'entre dans l'esprit, sur l'ouverture que vous me faites, à laquelle j'avoue que je n'ai nullement pensé auparavant, n'ayant jamais regardé comme une chose praticable que vous puissiez jamais vous fixer à exécuter une résolution qui a de l'air de se mettre dans son tombeau. Si je me trompe, redressez-moi ; mais ne vous trompez pas vous-même, et ne pensez pas de vous des choses incroyables, et surtout ne trouvez pas mauvais qu'on ne les ait pas pénétrées si elles sont vraies... »

Et maintenant, au point de vue littéraire, ou du moins à ne considérer que la clarté et la netteté, que vous en semblez Poyr moi, quand je viens de lire ces phrases enchevêtrées et interminables de madame de Longueville et de la mère Angélique de Saint-Jean, je me prends à invoquer la venue de madame de La Fayette et de madame de Maintenon qui ont coupé court à cet écheveau embrouillé, et qui ont donné à la parole écrite la vivacité, la prestesse et la justesse dont il n'a plus été permis à une femme d'esprit de se passer. Le style périodique est beau dans son ampleur chez Descartes, chez Bossuet, chez les maîtres ; mais le style alerte et prompt est d'un usage perpétuel ; il est de tous les jours ; il s'applique à tout et sert à chacun. On n'en sent jamais mieux la nécessité et les avantages que lorsqu'on a longtemps été, comme nous, au régime ordinaire de Port-Royal et qu'on a eu à traverser nombre de ces phrases jansénistes dans toute leur longueur.

TABLE DES MATIÈRES.

AVERTISSEMENT. Page 1

LIVRE CINQUIÈME.

LA SECONDE GÉNÉRATION DE PORT-ROYAL.

I, pages 5 et suiv. .

Reprise de la persécution contre le monastère. — Sortie des pensionnaires et des novices. — Mademoiselle de Monglat ; Mesdemoiselles de Luynes. — M. Bail à la place de M. Singlin. — Visite de la maison de Paris et de celle des Champs. — Interrogatoire de la sœur Angélique de Saint-Jean et de la sœur Jacqueline de Sainte-Euphémie. — Guérison miraculeuse de la fille du peintre Champagne ; tableau commémoratif. — Mort de la mère Angélique.

II, pages 60 et suiv.

Projet d'accommodement de M. de Comminges ; Arnauld intraitable. — De la signature du docteur Sainte-Beuve. — M. de Péréfixe, archevêque de Paris. — Son Mandement et son système de la *Foi humaine*. — Sa visite de la maison de Paris. — M. Chamillard confesseur, et le Père Esprit. — Scènes du 21 et du 26 août. — Enlèvement de douze religieuses. — La mère Eugénie préposée supérieure. — Guerre intestine et pied à pied. — Autre enlèvement le 29 novembre et le 19 décembre. — De l'esprit des filles de Port-Royal, et de celui des filles de Sainte-Marie. — Visite de l'Archevêque à la maison des Champs ; la mère Du Fargis.

III, pages 123 et suiv.

La mère Angélique de Saint-Jean. — Ses premières années ; son esprit. — Relation de sa captivité. — Couvent des *Filles Bleues* ; chapelle de l'Im-

maculée Conception. — Réclusion profonde ; larmes et tentation. — Agonie morale : en quoi elle consiste. — Quatre périodes de la maladie. — Triomphe de la Grâce : vrai christianisme. — Madame de Rantzeu et la mère Angélique aux prises. — Distractions et diversions. — Délivrance et sortie. — Réunion des carrosses à la montée de Jouy. — Suite et fin de carrière de la mère Angélique de Saint-Jean. — Grandeur de cœur et d'âme. — De la sœur Eustoquie de Bregy et de la sœur Christine Briquet ; défauts et qualités. — L'abbé Bossuet auprès des sœurs de Port-Royal.

IV, pages 175 et suiv.

Réunion aux Champs. — Impression pénible ; idée fixe ; étouffement. — M. Hamon médecin et directeur ; — consolateur. — Sa vie ; ses études. — Sa conversion à Jésus-Christ. — Son mysticisme particulier ; sa spiritualité. — Comment il est induit à écrire. — Ses petits Traités pour les religieuses. — L'Invisible seul réel ; les Sacrements selon l'esprit. — Élévation et scrupule ; petitesse et sublimité. — Mort de la sœur Anne-Eugénie ; triomphe de la charité. — Prière de M. Hamon.

V, pages 214 et suiv.

M. Hamon sur la *Solitude*. — Ses *Lettres* ; la mort du petit jardinier. — Choix de pensées sur la mort des petits enfants. — Le châtaignier de M. Hamon, et le hêtre de M. de La Mennais. — Dernières années de M. Hamon ; sa fin. — Parfait médecin chrétien. — M. de Sainte-Marthe, le confesseur ordinaire. — Monotonie ; vertus. — La prédication au jardin.

VI, pages 245 et suiv.

† Les quatre évêques patrons de Port-Royal. — M. Pavillon. — Un saint évêque au dix-septième siècle. — Doctrine chrétienne épiscopale. — Protestation de M. Pavillon contre la Déclaration du roi. — Origine de sa liaison avec Port-Royal. — Son Mandement sur la Bulle d'Alexandre VII. — Menace de jugement par commission. — Avènement de Clément IX. — M. de Gondrin et M. Vialart, prélats médiateurs. — Lettre des dix-neuf évêques au Pape. — Madame de Longueville. — Embarras de faire le procès à M. Pavillon. — Son union intime avec les religieuses de Port-Royal. — Divers projets des Port-Royalistes. — De l'île de Nordstrand ; les jansénistes actionnaires. — Épisode du Nouveau-Testament de Mons. — Vogue de cette traduction. — M. d'Embrun et son Mandement. — On rit et il se fâche. — Sa Requête au roi. — La contre-Requête de M. Arnauld ; piquantes scènes de cour. — Port-Royal en faveur. — Projet de lettre des quatre évêques au Pape, approuvé par le nonce. — Dernière résistance de M. Pavillon. — Chacun cède ; paix et joie. — Présentation de M. Arnauld au roi ; son compliment. — Caractère de cette paix ; médaille et revers. — Signature et délivrance

des Religieuses des Champs. — Cérémonie du rétablissement; la procession de Magny. — Séparation des deux monastères et partage des biens. — Belle époque d'automne.

VII, pages 302 et suiv.

Nicole. — Sa famille; son éducation. — Sa curiosité de lecture. — Ses dissidences avec M. de Barcos. — Son emploi aux Écoles. — Son union avec Arnould. — Son jansénisme mitigé et sa diplomatie scolastique. — Querelles de famille au-dedans de Port-Royal. — Nicole accusé de gâter M. Arnould. — Aide-de-camp fidèle; âme timide. — Ses scrupules et ses frayeurs. — Embarqué malgré lui. — Un peu indiscret. — Causeur agréable et facile. — Nicole écrivain. — Les *Imaginatres*. — Comparaison avec Bayle. — Ce que Nicole a d'un peu commun, et ce qu'il a d'élevé. — Nicole controversiste. — La *petite* et la *grande Perpétuité*. — Méthode de *prescription*. — Nicole compagnon d'armes de Bossuet; — discute de haut en bas contre les Protestants. — Attitude française catholique.

VIII, pages 350 et suiv.

Les *Essais de Morale*; leur origine. — Ce qu'ils sont pour nous. — Ce qu'ils étaient pour madame de Sévigné. — Défauts de Nicole moraliste. — Images effroyables; *l'oreiller de serpents*. — Nicole juge de Pascal. — Nicole depuis la Paix de l'Église. — Ses logements. — Ses tournées en France. — Fuite en Belgique. — Divorce avec Arnould. — Lettre à l'Archevêque de Paris. — Colère des amis et lettres fulminantes. — Agréables réponses. — Nicole et Arnould amis *à la mort et à la vie*. — *Apolo-*
gie de Nicole; recette pour dormir. — Lettres de parfait moraliste. — Rentrée de Nicole en France. — Nicole juge de M. de Saci. — Dernière controverse sur la Grâce. — Retraite finale près de la Crèche. — Vieillesse douce et honorée. — Mort de Nicole. — Ce qui a manqué à son talent. — Ce qu'il dit des *femmes*.

IX, pages 401 et suiv.

L'automne de Port-Royal. — M. d'Andilly à Versailles. — Il s'oublie à Pomponne. — Son retour à Port-Royal des Champs et sa mort. — Madame de Sévigné amie mondaine; libre parieuse. — La Fontaine auxiliaire et collaborateur. — Brienne et ses frasques. — Les amies et bienfaitrices. — Prince et princesse de Conti. — Caractère de tous deux. — Les mérites sérieux de la princesse. — Restitutions et aumônes. — Bourdaloue grondé pour un sermon. — Duc et duchesse de Liancourt. — Perfection de l'épouse chrétienne. — La terre de Liancourt embellie; et pourquoi. — Mort de la femme et du mari.

X, pages 447 et suiv.

Madame de Sablé : sa distinction et ses défauts. — Ses frayeurs. — Se loge contre Port-Royal de Paris. — Monde et retraite. — Jours de souffrance sur les jardins. — Porte murée et démurée. — Les malades, les mortes ; *qui-vive* perpétuel. — Bel esprit et Maximes. — Expérience morale. — L'abbé de La Victoire. — Madame de Sablé à la Paix de l'Église ; retenue à Paris. — Le Père Rapin et la salade. — Madame de Bregy et les compliments. — Madame de Sablé amie non convertie. — Tréville, un voisin de Port-Royal. — Sa conversion. — Sa science ; sa supériorité. — Délicatesse et dédain. — Mis en sermon par Bourdaloue. — On n'a pas plus d'esprit que lui. — Oracle de la rue Saint-Jacques ; théologien de qualité. — Relâchement et inconstance. — Ce qu'en dit Saint-Simon. — Lettre de Lassay. — Un fonds d'épicurisme.

XI, pages 488 et suiv.

Les vrais pénitents : M. de Sévigné. — Courtoisie et charité. — Chevalier servant du cloître. — Mademoiselle de Vertus. — Son origine, sa jeunesse. — Attachée à madame de Longueville, et messagère de conversion ; — lui amène M. Singlin. — Pénitente à son tour. — Conseil et prudence. — Zèle pour M. de Saci. — Séparation d'avec madame de Longueville. — Retraite à Port-Royal. — Prise du petit habit. — Infirmités. — Médecins et directeurs. — Lettres de Du Guet : consolation et réconfort. — De la fin chrétienne. — Madame de Longueville ; son adhésion à Port-Royal. — Sa forme d'esprit : subtilité et gloire. — Se convertit à temps ; y trouve son compte. — Amour-propre inverse. — Absence de calcul et sincérité : amour. — Témoignage de M. de Pontchâteau. — Caractère de madame de Longueville. — Sa mort, signal de persécution. — Le trop d'éclat à Port-Royal. — Les carrosses. — Les pèlerins.

APPENDICE.

	Pages
Sur M. de Bernières.	536
Sur la mère Agnès.	542
Sur M. Hamon.	551
Sur Nicole.	553
Sur madame de Sablé.	556

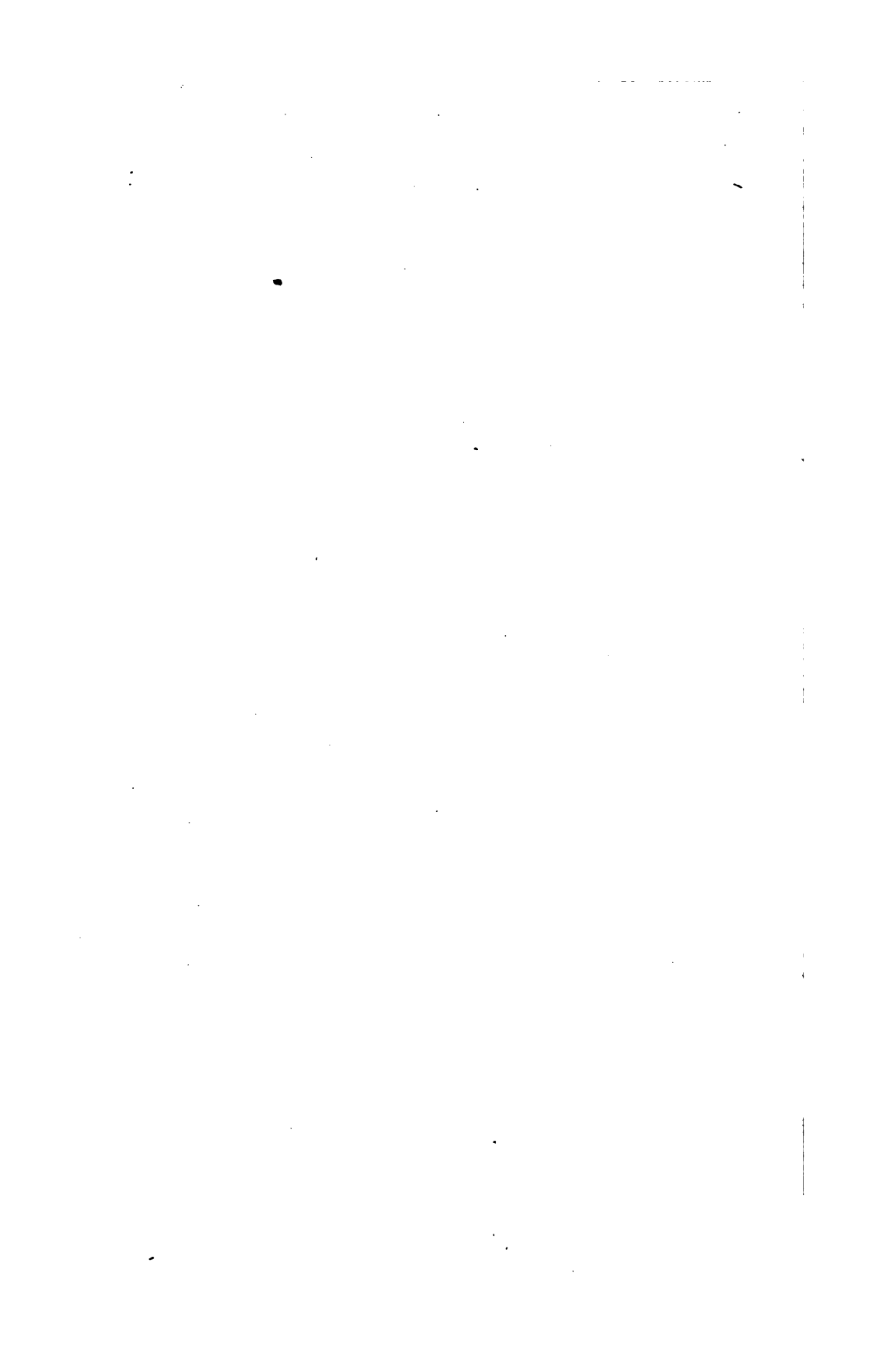
FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

A la page 69, à la seconde ligne de la note 1, au lieu du 31 juillet 1661 indiqué comme date de la mort de M. de Bernières, lisez : 21 juillet 1662.

IMPRIMERIE DE P.-A. BOURDIER & C^e

RUE MAZARINE, 30





1

1

